BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
326
NAPOLI

II Suppl. Polak. B 326

ŒUVRES
DE LUCIEN.

TOME QUATRIEME.

CE VOLUME CONTIENT:

Le Parasite, ou la Profession de Parasite est un Art. Page 1
De l'Astrologie. 60
Anacharsis, ou des Exercices du Corps. 75
Du Deuil. 129
Le Maître des Orateurs. 143
Le Menteur d'inclination, ou l'Incrédule. 176
Hippias, ou le Bain. 218
Préface, ou Bacchus. 230
Préface, ou Hercule. 241
De l'Ambre, ou des Cygnes. 250
Contre un Ignorant qui achetoit beaucoup de Livres. 255
De la Délation. 297
Des Hommes qui ont vécu long-temps. 332
Dialogues des Courtisannes. 371
La mort de Pérégrinus. 451
Les Esclaves fugitifs. 492
Eloge d'un Appartement. 528
Le mauvais Grammairien. 551

650574

ŒUVRES
DE LUCIEN,

TRADUITES DU GREC;

D'après une copie vérifiée et revue sur six Manuscrits de la Bibliothèque du Roi ;

Avec des Notes historiques et littéraires, et des Remarques critiques sur le texte de cet Auteur.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. DCC. LXXXVIII.

LE PARASITE,

OU

LA PROFESSION DE PARASITE

EST UN ART.

TYCHIADE ET LE PARASITE.

TYCHIADE.

EH quoi ! Simon, tous les hommes, libres ou esclaves, n'ont-ils pas appris un art, dont l'exercice les rend utiles à eux-mêmes et à leurs concitoyens ? Il semble, à te voir, que tu ne saches rien faire pour ta propre utilité, ou pour celle des autres.

LE PARASITE.

Que veut dire cette question, Tychiade ? Je ne la comprends pas. Tâche de parler plus clairement.

TYCHIADE.

Aurois-tu appris quelque art, quelque profession, comme la musique ?

LE PARASITE.

Sans doute.

TYCHIADE.

Seroit-ce la médecine ?

LE PARASITE.

Non vraiment.

TYCHIADE.

La géométrie ?

LE PARASITE.

Encore moins.

TYCHIADE.

C'est donc la rhétorique ; car pour la philosophie tu me parois en être aussi éloigné, que l'ignorance l'est du savoir (1).

LE PARASITE.

Encore plus, s'il est possible. Ne crois pas me faire injure en me reprochant mon ignorance ; j'en conviens tout le premier : peut-être même suis-je encore plus ignorant que tu ne l'imagines.

TYCHIADE.

A la bonne heure. Mais, peut-être, n'as-tu appris aucune de ces sciences à cause de leurs difficultés, et du temps que leur étude exige (2). Tu sais du moins quelqu'un de ces métiers que le peuple exerce, comme celui de charpentier ou de cordonnier ; car ta fortune n'est pas, je pense, assez considérable pour que

(1) Le grec dit simplement : *autant que la méchanceté*, ὅσον καὶ ἡ κακία. Mais je crois que κακία doit se prendre ici pour *ignorance*.

(2) Διὰ μέγεθος ἀνῶν, *à cause de leur longueur*.

tu n'aies pas besoin de quelque talent de cette espèce.

LE PARASITE.

Il est vrai, Tychiade; cependant je ne sais aucun de ces métiers.

TYCHIADE.

Quel est donc l'art que tu exerces ?

LE PARASITE.

Quel art ? Un art noble, auquel tu donnerois de grands éloges, si tu le connoissois. Je puis même me vanter d'en porter la pratique à sa perfection, quoique, peut-être, il me fût assez difficile de t'en expliquer la théorie.

TYCHIADE.

Mais enfin, quel est-il ?

LE PARASITE.

Je ne suis point assez exercé à parler pour pouvoir discourir sur ma profession. Qu'il te suffise de savoir que j'en exerce une, et qu'à cet égard, je ne suis nullement embarrassé. Quant à son nom, tu le sauras une autre fois.

TYCHIADE.

Je ne puis attendre plus long-temps; c'est me faire trop souffrir.

LE PARASITE.

Cet art te paroîtra peut-être bien étrange.

TYCHIADE.

Et c'est pour cela même que je brûle d'envie de le connoître.

LE PARASITE.

A demain, Tychiade.

TYCHIADE.

Ah, de graces! ne diffère plus à m'en instruire: à moins que la honte ne te retienne.

LE PARASITE.

C'est l'art du Parasite.

TYCHIADE.

Et quoi! peut-on, sans être insensé, appeller cela un art?

LE PARASITE.

Moi, je l'appelle ainsi; et si je te parois insensé, tes reproches ne doivent pas tomber sur moi: c'est la Folie elle-même qu'il en faut accuser. On dit que cette Déesse, qui d'ailleurs traite assez mal ses sujets, les excuse du moins des fautes qu'elle leur fait commettre; et telle qu'un précepteur ou un pédagogue, elle les prend sur son compte.

TYCHIADE.

Et tu prétends, Simon, que la profession de Parasite est un art?

LE PARASITE.

Certainement, et j'en suis l'inventeur.

TYCHIADE.

Tu es donc Parasite ?

LE PARASITE.

Ce reproche m'est glorieux (1), Tychiade.

TYCHIADE.

Et tu ne rougis pas de te nommer toi-même un Parasite ?

LE PARASITE.

Je rougirois plutôt de ne pas m'appeller ainsi.

TYCHIADE.

Par Jupiter ! quand je voudrai te désigner à quelqu'un qui ne te connoîtra pas, et qui desirera savoir qui tu es, je lui dirai donc c'est *le Parasite* ?

LE PARASITE.

Je me croirai plus honoré de ce nom, que Phidias ne l'étoit quand on l'appelloit *le Sculp-*

(1) Πάνυ ὠνείδισας. Πάνυ doit avoir ici le sens de κάλα. L'abbé Massieu me paroît avoir fait un contre-sens en traduisant : *voilà ce qui s'appelle une grosse injure.* La suite fait voir que Simon, loin de regarder le nom de Parasite comme une injure, s'en fait gloire. Ce qui a trompé l'abbé Massieu, c'est l'ambiguité du latin *egregie maledixisti ;* qui signifie tout-à-la-fois, *dire à quelqu'un une forte injure*, et *lui faire un reproche glorieux.* Plus haut, au lieu de ces mots, *tu es donc Parasite*, que porte le texte, l'abbé Massieu a mis, *et sans doute vous ne vous en tenez pas à une stérile théorie ;* mais le texte n'offre rien de pareil.

teur ; et je ne suis pas moins fier de mon talent, qu'il ne l'étoit de son upiter.

TYCHIADE.

Il me vient une idée tout-à-fait plaisante.

LE PARASITE.

Quelle est-elle ?

TYCHIADE.

Si, en t'écrivant, on mettoit au haut de la lettre, ainsi qu'il est d'usage, *à Simon le Parasite.*

LE PARASITE.

On me feroit plus de plaisir, que si l'on mettoit *à Dion le Philosophe.*

TYCHIADE.

Quel que soit le nom que tu te plaises à porter, c'est ce qui m'intéresse le moins. Je voudrois à présent examiner avec toi quelque chose qui me paroît aussi ridicule.

LE PARASITE.

Qu'est-ce que c'est ?

TYCHIADE.

Faudra-t-il aussi compter ta profession au nombre des beaux arts ; et lorsqu'on me demandera *quel est cet art-là*, répondrai-je, la profession de Parasite est un art, aussi bien que la Grammaire et la Médecine ?

LE PARASITE.

Pour moi, je dirois que mon art mérite mieux ce nom que tous les autres talens. Et si tu veux bien m'entendre, je te dirai volontiers quelle opinion j'ai conçue de mon état, quoique je ne sois nullement exercé à parler, comme je te le disois tout-à-l'heure.

TYCHIADE.

Quand tu dirois peu de chose, la vérité de tes raisons l'emportera toujours (1).

LE PARASITE.

Examinons d'abord ce que c'est qu'un art en général. Delà nous descendrons aux espèces particulières, et nous verrons à laquelle le nôtre appartient.

TYCHIADE.

Et bien, qu'est-ce qu'un art? Tu le sais, je pense.

LE PARASITE.

Certainement.

(1) Le texte est corrompu en cet endroit *εἰ καὶ σμικρὰ δὲ τοις ἀληθέσι διοίσει.* Gesner a traduit, *parum veritas intererit, peu importe à la vérité.* Cela n'est pas clair; d'ailleurs, *εἰ καὶ*, qui signifie *quoique*, n'est pas rendu. Le manuscrit du roi 2954, rétablit en partie la véritable leçon, *εἰ καὶ σμικρὰ δέ τοι ἀληθῆ δὲ διοίσει.* De-là il est facile de corriger, *εἰ καὶ σμικρὰ δ' εἴπτοις ἀληθῆ δὲ διοίσει, quoique tu dises peu de choses, la vérité cependant l'emportera.* J'ai traduit conformément à cette correction.

TYCHIADE.

Tu ne balanceras pas à nous le dire, puisque tu le sais.

LE PARASITE.

Un art, comme je me souviens de l'avoir entendu dire à un philosophe, est *un recueil de préceptes pratiques qui ont pour but l'utilité de la société.*

TYCHIADE.

A merveilles : si le philosophe a bien parlé, tu n'as pas mal retenu.

LE PARASITE.

Or, si la profession de Parasite convient à tous les points de cette définition, elle est certainement un art.

TYCHIADE.

S'il en est ainsi, il n'y a pas de doute.

LE PARASITE.

A présent, rapprochons la profession de Parasite de toutes les parties qui constituent un art, et voyons si notre définition leur convient, ou si, au contraire, elle ne ressembleroit pas à ces mauvais vases de terre cuite, dont le son, quand on les frappe, décèle les défauts (1).

(1) La double négation qui se trouve dans cette phrase est un atticisme, dont on trouve une infinité d'exemples.

Notre art, comme tous les autres, doit être formé d'un recueil de préceptes ; et le premier pour un Parasite, est de savoir connoître et distinguer l'homme le plus en état de le nourrir, et à la table duquel il peut exercer ses talens, sans avoir lieu de s'en repentir par la suite. Ne disons-nous pas que celui-là possède l'art de la Docimacie (1), qui sait distinguer les pièces de monnoie altérées de celles qui ne le sont pas ? Penses-tu donc qu'on n'ait pas besoin d'art, pour discerner les hommes peu généreux, d'avec les gens honnêtes, et cela, quand le caractère de l'homme, semblable à la monnoie, sait si bien se déguiser ? C'est ce dont se plaint le sage Euripide, lorsqu'il dit :

> Et ne devroit-on pas à des signes certains
> Reconnoître le cœur des perfides humains (2) ?

L'art du Parasite est, par cette raison même, d'autant plus important, qu'il nous apprend, bien mieux que la Divination, à connoître les choses secrètes et cachées.

Le second précepte, est de savoir agir et parler de la manière la plus propre à nous insinuer dans l'amitié de celui qui nous nourrit,

(1) La langue françoise s'est enrichie de ce mot depuis quelques années, depuis le cours de *Docimacie*, que fait à l'hôtel des monnoies un célèbre chymiste, M. Sage. Ce mot est synonyme d'ἀργυρογνώμων τέχνη, *l'art de connoître le titre de l'argent.*

(2) Euripide, *Médée*, *v. 518.* Racine les a traduits dans sa Phædre, *acte 4, scène 7 ;* et nous les lui avons empruntés.

de lui témoigner en toute occasion le plus tendre attachement. Ce talent, à ton avis, ne demande-t-il pas de l'intelligence, des principes solides et bien réfléchis ?

TYCHIADE.

Certainement.

LE PARASITE.

De plus, savoir dans un festin se partager mieux que personne, briller au-dessus de tous les convives qui n'ont pas le même art que vous ; est-ce donc un talent auquel on puisse atteindre sans un certain mérite, sans une habileté particulière ?

TYCHIADE.

Non, sans doute.

LE PARASITE.

Que dirai-je de la finesse de goût qu'il faut se faire pour savoir distinguer l'excellence ou les défauts des différens mets, pour juger savamment des bons morceaux ? Crois-tu qu'un homme sans talent puisse acquérir de pareilles connoissances ? Platon pensoit bien autrement, lui qui nous dit, que celui qui doit prendre sa part d'un festin, ne pourra pas bien juger de la délicatesse de la chère, s'il n'est initié dans les mystères de la cuisine (1).

(1) Platon dans le Théætète, *page 161* de la nouvelle édition de Fischer. La pensée dans Platon est plus

Que l'art du Parasite soit composé, non-seulement de préceptes, mais de préceptes pratiques, c'est ce qu'il m'est facile de te prouver. Les autres artistes sont quelquefois des jours, des mois, des années entières, sans exercer leur talent, et cependant ils ne le perdent pas. Au lieu que si le Parasite néglige un seul jour de pratiquer ses préceptes, non-seulement son art est perdu, mais l'artiste l'est aussi lui-même.

A l'égard de l'utilité, il y auroit de la folie à douter de celle de ma profession. Est-il dans la vie quelque chose de plus utile que de boire et de manger ? Il est impossible de vivre par d'autres moyens.

TYCHIADE.

Assurément.

LE PARASITE.

Il n'en est pas de l'art du Parasite, comme de la force ou de la beauté. On ne sauroit dire, comme de celles-ci, que ce soit moins un talent qu'une faculté naturelle.

TYCHIADE.

Il est vrai.

LE PARASITE.

On peut encore moins prétendre que cette

complette : *celui qui doit donner un festin, s'il n'est cuisinier, ne pourra pas si bien juger du plaisir qu'auront les conviés, que le cuisinier même.*

profession n'exige aucun art. Jamais le défaut d'art ne procurera un heureux succès à celui qui exerce un talent. Si, par exemple, sans savoir l'art de gouverner un vaisseau, tu t'exposois en pleine mer à la violence d'une tempête, pourrois-tu te sauver ?

TYCHIADE.

Non, certes !

LE PARASITE.

Pourquoi cela ? N'est-ce pas parce que tu n'as point l'art de te soustraire au danger ?

TYCHIADE.

Sans doute.

LE PARASITE.

De même le Parasite, sans art, ne trouveroit pas dans sa profession de quoi conserver ses jours.

TYCHIADE.

Il est vrai.

LE PARASITE.

Or, c'est l'art qui sauve ; sans lui on est perdu.

TYCHIADE.

Certainement.

LE PARASITE.

Par conséquent la profession de Parasite est un art.

TYCHIADE.

Il le paroît.

LE PARASITE.

J'ai connu plus d'un pilote habile, plus d'un cocher adroit, qui ont été précipités de leur siège; les uns se sont blessés griévement dans leur chûte, les autres y ont perdu la vie: mais on ne sauroit citer un seul Parasite qui ait fait un pareil naufrage. Or, si cette profession exige du talent, si ce n'est point une faculté naturelle, mais un recueil de préceptes pratiques, il est constant que c'est un art.

TYCHIADE.

Cela pourroit bien être. Cependant il te reste encore quelque chose à faire; c'est de nous donner une bonne définition de ton art.

LE PARASITE.

Tu as raison; et je ne crois pas qu'on puisse en donner une meilleure que celle-ci: *la profession de Parasite est l'art de boire et de manger, de dire ce qu'il faut pour obtenir ces deux avantages, et pour jouir de la volupté qui est son véritable but.*

TYCHIADE.

A merveilles! voilà, si je ne me trompe, une excellente définition; mais prends garde que quelques philosophes ne puissent te contester la fin que tu te proposes.

LE PARASITE.

Il me suffit que la volupté et ma profession tendent l'une et l'autre au même but. Ce qui le prouve, c'est le témoignage du sage Homère, qui, plein d'admiration pour la vie de Parasite, nous dit qu'elle est la seule qui procure une félicité digne d'envie. Ecoute-le :

Il n'est point, à mon gré, de plus charmant destin (1),
Que de se voir assis en un riant festin,
Quand tout un peuple heureux se livre à l'alégresse.
Des enfans d'Apollon la voix enchanteresse
Charme les conviés réunis en ces lieux.
La table abonde en pains, en mets délicieux,
Et l'échanson, au sein d'une amphore profonde,
Puise les flots de vin qu'il nous verse à la ronde.

Ensuite, comme s'il n'avoit pas suffisamment témoigné son admiration, et pour ne laisser aucun doute sur sa façon de penser, il ajoute :

Je ne crois pas qu'il soit un plus parfait bonheur.

Par ces vers, Homère nous fait assez connoître qu'il regarde la vie du Parasite comme la seule heureuse. Ce n'est pas dans la bouche d'un homme ordinaire qu'il met ce langage ; c'est le plus sage des Grecs qu'il fait parler ainsi. Cependant, si Ulysse eût voulu faire l'éloge de la fin que les Stoïciens se

(1) Odyssée, *liv. x, v. 5.* Le quatrième et le cinquième vers manquent dans le texte de Lucien. Je les ai suppléés d'après Homère. Il est d'autant plus nécessaire de les rétablir dans notre auteur, que bientôt il va les citer comme pour la seconde fois.

proposent, il eût pu placer cette belle sentence, soit après qu'il eut ramené Philoctète de Lemnos, soit lorsqu'il eut ravagé la ville d'Ilion, ou qu'il eut arrêté les Grecs qui fuyoient de toutes parts, soit enfin lorsqu'il se fut introduit dans Troye, le corps défiguré par les coups de fouet qu'il s'étoit donnés lui-même (1), et revêtu des haillons du Portique (2). Il ne dit point alors, *c'est un charmant destin.* Bien plus, lorsqu'il vivoit en Epicurien, dans l'isle de Calypso, qu'il couloit tous ses jours au sein de la mollesse et de l'oisiveté, qu'il caressoit à son gré la fille d'Atlas, et se livroit avec elle aux plus doux mouvemens de la volupté, il ne s'écria point que c'étoit-là le sort le plus heureux. Non, c'est à la vie du Parasite qu'il réservoit un tel éloge : car autrefois les Parasites s'appelloient *conviés* (3). Ecoute comme il s'exprime.

(1) Odyssée, *liv. IV, v. 244.*

(2) C'est-à-dire, que les Stoïciens se plaisent à porter.

(3) Ce que dit ici le Parasite, n'est pas destitué de vraisemblance ; ce nom n'a pas toujours eu chez les Grecs une acception honteuse ; il désignoit originairement les personnes qui, ayant bien mérité de la république, étoient nourris aux dépens de l'état. Nous en voyons la preuve dans un passage d'Athenée, *liv. VI, chap. 6, page 234, D.* « Le nom de Parasite, dit-il, » étoit autrefois respectable et sacré, et Polémon, soit » l'Athénien, soit celui de Samos, &c., dit, en parlant » des Parasites, que ce nom aujourd'hui si honteux, » désignoit chez les anciens un personnage sacré, et » équivaloit à celui de *convive* ». Le même Athenée nous apprend qu'il y avoit des Parasites attachés à cer-

Ces vers méritent d'être répétés, et l'on ne

tains temples; leur état et leurs fonctions paroissent n'avoir eu rien que d'honorable; ils avoient même le droit de faire participer d'autres personnes à l'avantage de leur place. C'est ce qui résulte d'un décret d'Alcibiade, écrit sur une colonne du temple d'Hercule, situé dans le Cynosarge; en voici la teneur: *le prêtre fera chaque mois les sacrifices accoutumés, accompagné des Parasites, & chacun de ceux-ci aura droit d'y inviter un bâtard, ou le fils d'un bâtard.* (C'étoit dans ce temple, comme le dit Casaubon dans son commentaire, que les citoyens nés d'un commerce illégitime, remplissoient tous les devoirs de religion, car ils étoient exclus des autres temples.) Des villes et même des familles, avoient le privilège d'envoyer des Parasites dans quelques temples de la Grèce, où ils étoient entretenus et nourris. A Athènes, la famille des *Céryces*, qui seule remplissoit les fonctions de héraut aux mystères d'Eleusis, avoit droit d'envoyer chaque année des Parasites tirés de son sein, au temple de Délos: c'est ce que prouve une loi de Solon, citée par le même Athénée. Enfin les Athéniens, dans les premiers temps de la république, avoient des magistrats appellés *Parasites*, dont les fonctions consistoient à recueillir les grains consacrés aux Dieux, et l'on appelloit *Parasitium*, le lieu où ces grains étoient déposés. Athenée, *page 235, E.* Suivant Aristote, dans la république de Méthone, chaque magistrat avoit droit d'entretenir deux Parasites. Il paroît que les poëtes comiques sont ceux qui ont le plus contribué à jetter du ridicule sur le nom de Parasite, autrefois très-respectable. On peut voir les portraits que plusieurs de ces poëtes ont faits des Parasites, dans Athenée, *page 236 et suivantes;* et dans Stobée, *de adulatione, sermo XIV.* On y trouvera plusieurs plaisanteries, qui ont beaucoup de rapport à celles de Lucien. Si l'on desire lire quelque chose de plus complet sur les Parasites de l'antiquité, il faut consulter la dissertation que M. la Porte du Theil a faite sur cette matière. Les talens et l'érudition de cet académicien me font beaucoup regretter de n'avoir pu me procurer son ouvrage.

peut

peut bien en saisir le sens, si on ne les entend plusieurs fois :

Des enfans d'Apollon la voix enchanteresse
Charme les conviés réunis en ces lieux.

Et ensuite :

La table abonde en pains, en mets délicieux.

Epicure, je le sais, dérobe sans pudeur, et veut s'approprier la fin que se propose le Parasite. Il s'attribue la volupté de celui-ci : mais c'est un vol manifeste : la volupté n'a rien de commun avec Epicure, elle appartient au Parasite. Voici comment je le prouve. La volupté, je pense, consiste à conserver son corps exempt de douleur, et son ame libre de trouble et d'inquiétude. Le seul Parasite jouit de ces deux états, tandis que l'Epicurien n'obtient ni l'un ni l'autre. En effet, celui qui cherche à connoître la figure de la terre, à mesurer l'immensité de l'univers, à déterminer la grandeur du soleil et la distance des astres, à découvrir les premiers élémens du monde, qui examine la nature des Dieux, et veut savoir s'ils existent ou non, toujours en guerre avec lui-même sur la fin qu'il se propose, en dispute avec les autres, est non-seulement chargé de toutes les affaires humaines, mais de celles de l'univers entier. Le Parasite, au contraire, qui croit que tout est bien, qui n'imagine pas que les choses puissent être mieux ordonnées, vit dans un calme profond, et délivré de toute

inquiétude, boit, mange et dort sur le dos, les pieds et les bras étendus, comme Ulysse dans la nacelle qui le transportoit dans sa patrie (1).

Mais ce n'est pas seulement à cet égard que la volupté n'a rien de commun avec Epicure; il est encore un autre obstacle qui les sépare à jamais. Cet Epicure, quel qu'il soit, a de quoi se nourrir, ou il ne l'a pas. S'il n'a pas de quoi se nourrir, loin de pouvoir vivre dans la volupté, il ne pourra pas même vivre: et s'il a de quoi faire bonne chère, c'est par lui-même, ou par le moyen d'un autre. Dans ce dernier cas, c'est un Parasite, et non, comme il le prétend, un philosophe: dans le premier, il ne peut vivre heureux.

TYCHIADE.

Et pourquoi ne le pourroit-il pas?

LE PARASITE.

Le voici. S'il se régale à ses propres dépens, un genre de vie tel que le sien entraîne nécessairement une foule d'embarras. Considère, je te prie, combien ils sont nombreux. Ne faut-il pas que celui qui veut vivre dans la volupté satisfasse tous ses desirs? Qu'en dis-tu?

TYCHIADE.

Il me le semble.

(1) Odyssée, *liv. 13, v. 79.*

LE PARASITE.

Peut-être, s'il possède de grands biens, pourra-t-il contenter ses goûts ; mais s'il n'a rien à lui, il ne le pourra pas. Ce ne sera plus alors qu'un mendiant et non un philosophe : jamais il ne parviendra au but qu'il se propose, c'est-à-dire, à la volupté. Mais, fût-il riche et en état de fournir à toutes les dépenses que ses desirs occasionneront, il ne pourra point encore parvenir au bonheur. Pourquoi cela ? Parce qu'un homme qui vit sur sa fortune, est nécessairement assiégé de mille embarras. Tantôt c'est un cuisinier qu'il faut gronder pour avoir mal accommodé tel ou tel ragoût, sinon il faut se résoudre à le manger toujours mauvais, et à se voir frustré du plaisir qu'on en attendoit. Une autre fois, il faut se fâcher contre l'économe, qui n'administre pas fidellement votre bien.

TYCHIADE.

Je suis tout-à-fait de ton avis.

LE PARASITE.

Il est vraisemblable que tant de soins réunis empêcheront Epicure de parvenir à son but : au lieu que le Parasite, qui n'a ni cuisinier, ni économe à gronder, qui ne possède ni campagnes, ni vaisselle d'argent (1), dont la perte

(1) Telle est ici la véritable signification d'ἀργύρια, *meubles ou vases d'argent* ; comme χρυσία, *des bijoux*

puisse lui causer le moindre chagrin, trouve tout ce qu'il lui faut pour boire et pour manger, sans être jamais exposé aux embarras et aux inquiétudes dont l'autre est tourmenté.

J'ai suffisamment démontré, par ce parallèle et par mes raisons précédentes, que la profession de Parasite est un art : il me reste à prouver que c'est un art excellent, et qu'il l'emporte sur tous les autres, considérés en général et en particulier.

Premiérement, il les surpasse tous en général, et voici comment : on ne sauroit apprendre aucun art sans s'exposer à des travaux, à des craintes, et souvent à des coups qui rendent la science odieuse à ceux qui l'étudient. L'art du Parasite est le seul qui ne demande aucun travail. Quel homme, en effet, sort d'un festin en pleurant, comme nous voyons tous les jours certains élèves sortir de chez leur maître ? Vit-on jamais quelqu'un aller dîner en ville avec un visage triste et chagrin, tel que l'ont la plupart de ceux qui vont aux écoles ? Bien plus, c'est toujours de son plein gré que le Parasite se rend à la table d'autrui. Il brûle toujours du desir d'exercer son talent, tandis que souvent les autres artistes prennent leur profession en haine, et l'abandonnent sans retour. Mais, quoi ! n'as-tu jamais remarqué que les pères et mères, pour récompenser

d'or. Le traducteur latin, et l'abbé Massieu, se trompent en traduisant ce mot par *pecuniæ*, *de l'argent monnoyé*. *Voyez* la note sur l'Asne, *page 179*, *tome III*.

les progrès de leurs enfans, leur accordent ce qui flatte le plus le Parasite, et ce qu'il recherche chaque jour ? *Mon fils a bien écrit*, disent-ils, *qu'on lui donne à manger. Son écriture est détestable, qu'il aille se coucher sans souper.* Ainsi mon art sert tout à la fois de récompense et de punition.

Ce n'est qu'après un long apprentissage qu'on peut recueillir quelque fruit des autres professions, encore faut-il gravir un sentier roide et difficile (1) pour parvenir à cette jouissance. L'art du Parasite vous la procure au moment même où vous commencez à l'apprendre, et tout le temps que vous l'exercez. Les autres arts ont tous été inventés pour fournir à notre subsistance ; celui du Parasite la lui assure aussi-tôt qu'il commence à travailler. Ce n'est pas pour le plaisir de labourer la terre que le cultivateur exerce l'agriculture ; ce n'est pas pour le plaisir de construire des maisons, que le charpentier fabrique le bois ; le Parasite au contraire, en cultivant son art, n'a d'autre but que son art même. Le travail et la récompense (2) sont pour lui une seule et même chose.

Il n'est personne assurément, qui ne sache que ceux qui cultivent les autres arts, sont soumis, durant le cours de l'année, à des travaux fatigans. A peine, en un mois, un ou deux jours de fête leur accordent-ils quelque

(1) Allusion au sentier de la vertu décrit par Hésiode.
(2) Le grec : *& la cause pour laquelle il est entrepris.*

repos. Les villes du moins, célèbrent des solemnités qui durent des mois et des années entières, et se livrent, dit-on, alors au plaisir (1); mais le Parasite célèbre tous les mois trente jours de fête; il n'en est pas un qu'il ne croie consacré aux Dieux.

Veut-on réussir dans les autres arts, il faut avoir soin de boire et de manger avec beaucoup de modération, observer le régime des malades; car on n'est pas disposé à bien apprendre quand on se livre aux excès de la table.

Il est impossible aux artistes d'exercer leur profession sans instrumens : le musicien ne sauroit jouer de la flûte, ou s'accompagner de la lyre, s'il n'a ni lyre ni flûte. L'écuyer ne sauroit monter à cheval, s'il n'en a point. Mais l'art du Parasite est si parfait, et si commode pour celui qui le cultive, qu'il peut l'exercer sans aucun instrument.

Il faut payer pour apprendre les autres arts, et c'est en recevant qu'on se forme dans celui-ci.

Des maîtres enseignent les autres professions, personne ne montre celle de Parasite : elle ressemble à la poésie, qui, selon Socrate, est un présent des Dieux (2).

(1) Ce passage que le dernier traducteur a défiguré est précieux, et sert à prouver que les artisans n'interrompoient pas toujours leurs travaux durant les fêtes publiques. De plus, il ajoute aux preuves que nous avons employées à la fin de l'*Icaroménippe*, pour expliquer ce que c'étoit que des *hiéroménies de quatre mois*.

(2) Platon dans le Dialogue intitulé *Ion*, ou *de la poésie*, *page 533*, édition d'Henri Etienne.

Enfin, considère qu'aucun des autres arts ne peut s'exercer lorsqu'on se trouve en route ou dans un vaisseau. Mais pour le mien, on peut en faire usage en toute circonstance, sur mer comme sur terre.

TYCHIADE.

Sans contredit.

LE PARASITE.

Tous les autres arts ont besoin du mien, qui n'a nul besoin d'eux.

TYCHIADE.

Il est vrai : mais prendre le bien d'autrui, n'est-ce pas une injustice ?

LE PARASITE.

Assurément.

TYCHIADE.

Comment donc le Parasite, en s'appropriant ce qui ne lui appartient pas, seroit-il le seul qui ne fût pas injuste ?

LE PARASITE.

Je ne puis trop te l'expliquer (1). Cependant

(1) Il me semble que le Parasite pourroit nier qu'il s'appropriât le bien d'autrui. Il lui étoit aisé de prouver que le repas qu'on lui donne est un don, une libéralité qui tourne même au profit du riche qui la lui fait. Ce riche est encore trop heureux qu'un Parasite veuille bien venir à sa table, admirer sa magnificence et le divertir par des bons mots. Lucien pouvoit ensuite

l'origine de la plupart des autres professions est obscure et peu glorieuse. Celle de mon art est extrêmement noble ; et, si tu veux y faire attention, tu verras que l'amitié, dont le nom est si vanté parmi les hommes, a seule donné naissance à la profession de Parasite.

TYCHIADE.

Comment cela ?

LE PARASITE.

Personne, ce me semble, n'invite à sa table un ennemi, un inconnu, ni même un homme avec lequel on n'a que de foibles liaisons. Il faut être amis depuis quelque temps, pour partager les libations et les plaisirs de la table, et célébrer ensemble les mystères divins de mon art. J'entends dire assez souvent : *comment cet homme peut-il se prétendre mon ami ? Il n'a jamais bu ni mangé avec moi.* Ce qui prouve qu'il faut nécessairement boire et manger avec quelqu'un pour pouvoir le regarder comme un véritable ami.

Tu vas connoître à présent combien la noblesse de ma profession l'élève au-dessus des autres, et tu sauras que sa dignité la rend digne même des rois. Pour exercer les autres professions, c'est peu de subir de rudes fatigues,

établir l'utilité des Parasites, et démontrer que loin de prendre le bien d'autrui, ils rendent à la société des services importans, dont ils sont bien légérement payés.

de se couvrir de sueur, il faut encore travailler assis ou debout ; il semble que les artistes soient esclaves de leur talent. Le Parasite, au contraire, ne fait son ouvrage, que couché sur un lit, dans l'attitude d'un souverain (1).

Qu'est-il besoin de parler de son bonheur ? N'est-ce pas pour lui que se réalise ce que dit le sage Homère : *tout croît sans semence et sans culture* (2) ?

Qu'un orateur, un géomètre, un forgeron, soit stupide et sans talent, cela ne l'empêche point d'exercer sa profession. Mais il est impossible d'être Parasite si l'on n'a pas d'esprit.

TYCHIADE.

Grands Dieux ! quel tableau magnifique tu nous fais de l'art du Parasite ! tu me donnerois envie de quitter mon état pour embrasser le tien.

LE PARASITE.

J'ai prouvé, ce me semble, que mon art l'emportoit sur tous les autres en général : examinons à présent combien il est supérieur à chacun d'eux en particulier. Il seroit ridicule de le mettre en parallèle avec les métiers grossiers des artisans, à moins qu'on ne voulût le dégrader. Montrons seulement qu'il est préférable aux arts les plus beaux et les plus

(1) Les rois de l'antiquité étoient couchés sur des lits. Les souverains de l'Orient ont conservé cet usage.

(2) Odyssée, *liv. 1, v. 108.*

estimés. De l'aveu de tout le monde, la Rhétorique et la Philosophie obtiennent le premier rang, et la noblesse de leur objet leur fait donner par quelques personnes le nom de science. Or, si je prouve que mon art est de beaucoup au-dessus de ces sciences, j'aurai démontré de la manière la plus évidente, qu'il l'emporte sur tous les autres arts, autant que la belle Nausicaa sur ses suivantes (1).

En général, l'art du Parasite est supérieur à la Rhétorique et à la Philosophie, premiérement par son existence même (2). Elle est constante; celle de ces deux professions ne l'est pas. On n'est nullement d'accord sur la nature de la Rhétorique; les uns prétendent que c'est un art, d'autres assurent que ce n'en est pas un; ceux-ci veulent que ce soit un talent funeste, ceux-là s'en forment une autre idée. Il en est de même de la Philosophie, et sa nature est également incertaine. Epicure la définit d'une manière, le Portique d'une autre. L'Académie pense autrement que le Portique, et les Péripatéticiens diffèrent de l'Académie. Chacun s'en fait une idée particulière, et jusqu'à ce jour, personne n'a pu faire prévaloir son sentiment. Il ne paroît pas que les Philosophes exercent tous le même art. Je te laisse à présent tirer les conséquences qui résultent de là;

(1) *Voyez* l'Odyssée, *liv. 6, v. 101.*

(2) Le grec dit: *par son hypostase*, c'est-à-dire, *par sa substance.*

mais je ne puis absolument reconnoître pour un art, ce dont l'existence est incertaine. L'Arithmétique, par exemple, est toujours une, et constante dans ses principes : deux fois deux font quatre chez les Perses, aussi bien que chez nous : les Grecs et les Barbares sont tous d'accord sur ce point. Au lieu que nous voyons une foule de philosophies différentes, qui ne s'accordent entre elles, ni sur les principes, ni sur la fin qu'elles se proposent.

TYCHIADE.

Tu as raison. On nous dit qu'il n'y a qu'une seule Philosophie ; mais ceux qui la professent en ont créé une multitude (1).

LE PARASITE.

A l'égard des autres arts, quoiqu'ils ne soient pas en tout parfaitement d'accord avec eux-mêmes, si l'on nous demandoit grace pour eux, nous pourrions aisément la leur accorder ; car ils sont d'une nature indéterminée : mais pour la Philosophie, attendu sa nécessité, qui pourroit souffrir qu'elle ne fût pas unique, ni plus d'accord avec elle-même que les instrumens d'un concert. Or, il est certain que la philosophie n'est pas unique ; nous en connoissons une infinité ; mais cette multitude ne sauroit

(1) Trait de satyre contre le grand nombre des sectes différentes. Le dernier traducteur, en paraphrasant ce passage, en a ôté tout le sel.

subsister, puisqu'il ne peut y avoir qu'une seule Philosophie.

On en peut dire autant de la Rhétorique : les diverses manières dont on définit son objet, et les contradictions dans lesquelles on tombe à cet égard, sont la preuve la plus convaincante qu'elle n'existe point du tout ; car les différentes recherches que l'on fait pour savoir ce qu'est un art, et le peu d'accord qu'il y a sur son unité, prouvent contre son existence.

Il n'en est pas de même de l'art du Parasite. Il est un, il est toujours le même, et chez les Grecs et chez les Barbares. On ne sauroit dire que ceux-ci l'exercent d'une manière, et ceux-là d'une autre. On ne voit point parmi nous, comme chez les Philosophes, des Stoïciens et des Epicuriens qui enseignent des dogmes opposés. Tous les Parasites tiennent un même langage, ils sont d'accord dans leurs actions et dans la fin qu'ils se proposent ; et il me semble, du moins à cet égard, que l'art du Parasite pourroit bien être la véritable sagesse.

TYCHIADE.

Tout ce que tu viens de dire, me paroît fort juste. Mais comment nous feras-tu voir que dans ses autres parties, la Philosophie est inférieure à ton art ?

LE PARASITE.

D'abord on est obligé d'avouer, que jamais aucun Parasite n'est devenu amoureux de la

Philosophie, et l'on cite une foule de philosophes qui ont été épris des charmes de ma profession. On en voit même encore aujourd'hui beaucoup qui y sont tendrement attachés.

TYCHIADE.

Et quels sont donc ces philosophes si passionnés pour l'art du Parasite ? Pourrois-tu m'en nommer quelques-uns ?

LE PARASITE.

Quels ils sont, Tychiade ? Oh ! tu les connois bien. Tu feins de croire que je les ignore, comme si cette inclination, loin d'être honorable, avoit quelque chose de honteux.

TYCHIADE.

Non, Simon, ce n'est point une feinte, et je ne puis deviner qui tu vas nommer.

LE PARASITE.

Tu n'as donc jamais lu les auteurs qui ont écrit la vie de ces philosophes ? autrement tu reconnoîtrois sans peine ceux dont je veux parler.

TYCHIADE.

Quoi qu'il en soit, je brûle d'impatience d'entendre leur nom.

LE PARASITE.

Et bien, je vais te satisfaire ; tu verras que ce ne sont pas des hommes méprisables, mais des sages du plus grand mérite, et que tu ne

t'attends sûrement pas avoir figuré dans une pareille liste.

Le premier est Æschine (1), ce disciple de

(1) Æschine l'Athénien, fils de Lysanias, ou, selon quelques auteurs, de Charinus le chaircuitier, bien différent de l'orateur Æschine, fils d'Atromète, fut un des disciples les plus assidus de Socrate, auquel cette assiduité faisoit dire : *le seul fils du chaircuitier sait nous honorer.* Les grands dialogues dont parle ici Lucien, étoient au nombre de sept, intitulés : *Miltiade, Callias, Axiochus, Aspasie, Alcibiade, Télangès, Rhinon.* Le *Miltiade* étoit, suivant Diogène de Laërce, *liv. 2, page 129*, le plus foible de tous. Outre ces sept Dialogues, Æschine en avoit composé d'autres, connus sous le nom d'*ἀκέφαλοι*, *sans tête*, ou *sans titre.* Ils n'avoient aucun nerf, et étoient bien éloignés de la vigueur que l'on connoissoit à Socrate. Ce sont vraisemblablement ces petits Dialogues que l'on trouve à la fin de quelques éditions de Platon, sous le titre de *Dialogues supposés*, et que Jean le Clerc a fait réimprimer au commencement de ce siècle, sous le titre de *Dialogues d'Æschine le socratique.* Plusieurs auteurs de l'antiquité ont accusé Æschine d'avoir publié sous son nom les ouvrages de Socrate, après les avoir achetés de Xantippe. Mais cette accusation est destituée de vraisemblance; on sait, par le témoignage de Socrate même, que ce philosophe n'avoit jamais rien produit. *Voyez* Platon dans le *Théætète*, *page 111*, édition de Fischer. On a prétendu aussi qu'il avoit pillé les ouvrages d'Antisthène.

A l'égard du voyage d'Æschine en Sicile, Diogène de Laërce dit que, pressé par la pauvreté, il se rendit auprès de Denys-le-Tyran, à la cour duquel il trouva Platon et Aristippe. Le premier lui témoigna beaucoup de mépris, l'autre le fit connoître du tyran. Ce que Lucien ajoute, qu'Æschine fixa son séjour en Sicile, *λοιπὸν ἐκάθητο*, n'est pas exact. Diogène nous apprend que ce philosophe quitta la Sicile, et revint à Athènes, où il n'osa pas ouvrir une école, parce que la célébrité

Socrate, qui a composé ces grands Dialogues remplis de graces et d'atticisme. Comme il desiroit de se faire connoître de Denys-le-Tyran, il porta ses ouvrages en Sicile, lut *le Miltiade;* et le succès qu'il obtint, l'engagea à fixer son séjour auprès de Denys, dont il devint le Parasite.

Que penses-tu d'Aristippe? Ne le regardes-tu pas comme un des philosophes les plus distingués?

TYCHIADE.

Assurément.

LE PARASITE.

Et bien, vers le même temps, il vint demeurer à Syracuse, et se fit Parasite de Denys. De tous ceux qui fréquentoient la table du tyran, Aristippe fut celui qu'il considéra le plus, à cause des talens supérieurs qu'il avoit pour cet art, dans lequel il effaça tellement tous ses rivaux, que Denys lui envoyoit chaque jours ses cuisiniers, pour qu'ils prissent de ses leçons. Aristippe est, à mon avis, l'honneur de notre profession. Votre Platon, ce

de Platon et d'Aristippe lui laissoit peu d'espérances de réussir; mais il donna des leçons particulieres de philosophie, et écrivit des discours pour les personnes qui étoient accusées. Il est vrai que l'opinion de Lucien est appuyée du témoignage de Polycrite de Mendée, lequel, suivant Diogène de Laërce, avoit écrit dans son premier livre de l'histoire de Denys, qu'Æschine étoit demeuré auprès du tyran (le jeune), jusqu'au temps où celui-ci fut chassé par Dion.

sublime génie, vint aussi en Sicile, dans le même dessein (1). Il fut pendant quelques jours Parasite du tyran; mais son peu de dispositions l'empêcha de réussir. Obligé de retourner à Athènes, il travailla avec ardeur, et mit tout en œuvre pour se former. Quelque temps après il se rembarqua pour la Sicile, et on le vit reparoître à la table de Denys. Ce fut sans succès; son ignorance le fit décheoir de toutes ses prétentions. Ce malheur de Platon me paroît ressembler beaucoup à la défaite de Nicias (2).

(1) Platon vint trois fois en Sicile, suivant le témoignage de Diogène de Laërce, *page 199*. La première fois ce fut pour voir l'isle et le cratère du mont Ætna. Il vint à la cour de Denys l'ancien, avec lequel il ne tarda pas à se brouiller par une réponse un peu vive. Ils parloient ensemble sur le gouvernement; Denys lui ayant dit que ses discours sentoient le vieillard. *Les vôtres*, répondit Platon, *sentent le tyran*. Denys, irrité, voulut le faire tuer; mais, fléchi par les prières de Dion et d'Aristomène, il se contenta de l'envoyer dans l'isle d'Ægine pour y être vendu comme esclave. La seconde fois que Platon vint en Sicile, il y fut appellé par Denys le jeune, d'après les conseils de Dion, qui pensoit que la société du philosophe adouciroit les mœurs du tyran; mais les leçons de la sagesse ne purent changer ce caractère farouche et corrompu par la flatterie: Platon le quitta. Il revint une troisième fois en Sicile, pour réconcilier Dion avec Denys: il n'y put réussir, et revint à Athènes.

(2) Il me semble que l'idée de Lucien, est que ce malheur de Platon est aussi flétrissant pour la gloire des Athéniens, que la défaite de Nicias, qui périt devant Syracuse qu'il assiégeoit. J'ai mieux aimé traduire mon auteur, que de le commenter.

TYCHIADE.

Qui t'a appris tous ces détails ?

LE PARASITE.

Mille auteurs en ont parlé ; entre autres Aristoxène (1) le musicien, homme assurément digne de foi, et qui fut aussi lui-même le Parasite de Nelée. Tu sais certainement qu'Euripide (2) fut jusqu'à la mort celui d'Archélaüs, et Anaxarque celui d'Alexandre. Aristote n'a eu de mon art, comme de beaucoup d'autres, qu'une connoissance assez légère.

Je t'ai montré, comme je l'avois promis, des philosophes qui ont embrassé la profession de Parasite : mais il est impossible de citer un Parasite qui ait voulu embrasser la Philosophie. J'ajouterai que si c'est un bonheur de n'éprouver jamais ni le froid, ni la faim, ni la soif, le seul Parasite jouit de cet avantage. On

(1) Aristoxène, fils de Spintharus, étoit de Tarente ; il fut formé à la musique par son père et par Lamprius Erytrhæus, dont il prit les leçons à Mantinée, dans le Péloponèse. D'un très-grand nombre d'ouvrages qu'il avoit composés sur la musique, il ne nous reste que ses *Elémens d'harmonie*, publiés par Meursius, et depuis par Marc Meibomius, dans sa collection des musiciens Grecs. Au commencement de cette année, M. l'abbé Morelli, bibliothécaire de Venise, a publié le second livre *des Rythmiques*, qu'il a trouvé dans un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc de Venise. Je ne sais quel est le Nelée dont parle ici Lucien.

(2) Euripide se retira en Macédoine, auprès du roi Archelaüs. Il y termina ses jours. *Voyez* la vie de ce poëte au commencement de ses œuvres.

rencontre tous les jours des philosophes transis de froid, ou mourant de faim ; mais pas un Parasite ; autrement il en usurperoit le nom. Ce n'est qu'un malheureux, un mendiant, tout semblable à un philosophe.

TYCHIADE.

C'en est assez. Comment me prouveras-tu à présent que ton art est, en mille circonstances, préférable à la Rhétorique et à la Philosophie ?

LE PARASITE.

La vie de l'homme, honnête Tychiade, est soumise alternativement à deux états différens (1), la guerre et la paix. L'une et l'autre oblige les talens à se produire, et contraint ceux qui les possèdent à montrer leur industrie (2). Examinons d'abord l'état de la guerre, et voyons quels sont alors les citoyens les plus capables de servir utilement et leur patrie, et eux-mêmes.

TYCHIADE.

Quoi donc ! nous annonces-tu quelque combat important entre ces hommes ? Il me prend déja envie de rire, quand je songe à la figure que doit faire un philosophe aux prises avec un Parasite.

(1) Suivant le grec : *à deux circonstances.*
(2) *A montrer quels ils sont.*

LE PARASITE.

Pour diminuer ton étonnement, et afin que la chose te paroisse un peu moins risible, supposons qu'à l'instant même on vient nous annoncer que l'ennemi a fait une irruption dans le pays. Il faut marcher à sa rencontre, et ne pas laisser ravager impunément nos campagnes. Le Général ordonne à tous ceux qui sont en âge de porter les armes, de venir s'enrôler (1). Ils accourent de tous côtés, et parmi eux, je vois des philosophes, des orateurs et des Parasites. Commençons par leur faire quitter leurs habits; car il est nécessaire de se dépouiller pour endosser la cuirasse. Considère, je te prie, ces hommes tour-à-tour, examine un peu leur corps. Les uns atténués par le besoin, sont pâles, maigres, et font horreur à voir. On les prendroit pour des blessés qu'on a laissés sur le champ de bataille. Ne seroit-il pas ridicule de penser que ces hommes, auxquels il faudroit quelque restaurant (2), pour-

(1) A la lettre: *appelle au Catalogue.* Tous les citoyens en âge de porter les armes, se faisoient inscrire sur un catalogue. C'étoit une espèce d'enrôlement, et ils étoient obligés d'aller à la guerre au premier ordre du général. De-là ces soldats s'appelloient *οἱ ἐν καταλόγῳ*, et les vétérans, *οἱ ὑπὲρ τὸν κατάλογον.* L'ordre de prendre les armes se disoit, *παραγγέλλειν εἰς τὸν κατάλογον*, *appeller au catalogue.* *Voyez* notre remarque sur le *Timon*, *tome 1, page 109.*

(2) *Τινὸς δεομένους ἀναλήψεως*, ne signifie pas, comme a traduit Gesner, *re quandam indigentes*, mais *qui ont besoin de quelque réfection.*

ront supporter la fatigue d'un combat opiniâtre, résisteront au tumulte, à la poussière, aux blessures. Passe à présent de l'autre côté, et considère ce Parasite. Quelle prestance! Comme ce corps bien fourni brille d'une agréable couleur. Il n'a point cette fade blancheur qui ne convient qu'aux femmes; il n'est pas noir, comme le sont les esclaves; son teint est celui de la santé. Vois cet air mâle et courageux, ce regard vif et terrible, semblable au mien. Ce n'est pas à la guerre qu'il faut un œil timide, efféminé. Un tel soldat est beau sous les armes, et il le sera encore après un trépas glorieux.

Que doit-on attendre des autres après un pareil échantillon; cela n'est pas difficile à deviner, et pour le dire en peu de mots, de tous les orateurs et de tous les philosophes qui ont porté les armes, aucun n'a jamais osé quitter les remparts; ou, s'il s'est vu forcé de se mettre en bataille, je soutiens qu'il a lâchement abandonné son poste, et tourné le dos.

TYCHIADE.

Tout ce que tu nous dis est surprenant, et tu ne nous promets pas des choses moins étonnantes. Mais, continue (1).

LE PARASITE.

Parmi les Orateurs, Isocrate, loin d'aller à la guerre, ne fut pas même assez hardi pour

(1) Je lis avec Vesseling λέγε δ' ὁμῶς, et j'attribue ces mots à Tychiade.

monter sur la tribune aux harangues. Son extrême timidité lui faisoit perdre la voix. Te faut-il d'autres exemples ? Demade, Eschine, Philocrate, à la première nouvelle de la guerre de Philippe, ne livrèrent-ils pas entre ses mains la république et leur propre personne ? Ne les vit-on pas au milieu d'Athènes, favoriser les desseins du roi de Macédoine, au point de faire leur ami de tout Athénien qui embrassoit ce parti ? Que dirai-je d'Hypéride, de Démosthène, de Lycurgue (1) ? Ils faisoient beaucoup de bruit dans les assemblées, ils se répandoient en invectives contre Philippe ; mais par quelles actions éclatantes se sont-ils distingués durant cette guerre ? Hypéride et Lycurgue ne se mirent point en campagne. Ils n'osèrent jamais mettre le pied (2) hors des portes de la ville. Renfermés dans les remparts, cachés dans leurs propres foyers, ils s'occupoient, tandis qu'on les assiégeoit, à composer de misérables décrets (3), et je

(1) Orateur Athénien, contemporain de Démosthène. Il nous reste de lui un discours très-véhément, dans lequel il accuse Léocharès.

(2) L'expression grecque signifie à la lettre : *mettre le nez dehors, pencher la tête de côté pour regarder.*

(3) Tel est le véritable sens de γνωμίδια, diminutif de γνώμη, qui, dans les orateurs, signifie toujours *un décret*, ou *l'avis que l'orateur propose.* Le latin, *sententiolas*, a égaré l'abbé Massieu, qui traduit *à concerter de jolies pensées.* Tel est le danger de traduire du grec d'après les versions latines, presque toujours ambiguës. Le terme προβουλεύμα, signifie ce que les latins appelloient un *senatus-consulte.* C'étoit une loi rédigée par

ne sais quelles délibérations. Démosthène, le coryphée de ces orateurs, qui répétoit si souvent au peuple : *Philippe, ce scélérat vomi par la Macédoine, pays d'où personne ne voudroit acheter un esclave* (1) ; ce Démosthène, dis-je, osa bien se mettre en campagne, et s'avancer jusqu'en Béotie (2) ; mais avant que les armées fussent en présence, avant que l'on en vînt aux mains, il jetta son bouclier, et prit la fuite. N'aurois-tu jamais entendu citer ce trait de bravoure ? Il est trop connu, non-seulement des Athéniens, mais des Thraces et des Scythes, de qui ce lâche tiroit son origine (3).

TYCHIADE.

Je le savois. Mais ces hommes dont tu

un orateur qui consultoit le sénat, avant d'en proposer la ratification au peuple. Je n'ai point voulu employer le mot *senatus-consulte*, parce qu'il n'appartient qu'aux mœurs des Romains, et non à celles des Grecs.

(1) Démosthène, dans la Philippique IVe, *page 90, B*, édition de Wolf. Les paroles de Démosthène sont ἀλλ' οὐχ ὑπὲρ Φιλίππου — οὐ μόνον οὐχ Ἕλληνο. ὄντος — ἀλλ' ὀλέθρου Μακεδόνος ; d'où il résulte qu'il faut lire dans Lucien ὁ Μακεδὼν ὄλεθρος, et non pas Μακεδόνων ; car Démosthène ne dit point que Philippe soit *la peste des Macédoniens*, mais *un scélérat Macédonien*. Dusoul avoit déja soupçonné la nécessité de cette correction.

(2) A Chéronée. Cette bataille que les Athéniens perdirent, rangea la plus grande partie de la Grèce sous l'obéissance de Philippe. Démosthène s'enfuit un des premiers, et jetta son bouclier. Plutarque, vie de Démosthène, *page 725*, édition de Reiske.

(3) Æschine contre Ctésiphon, *page 356*, édition de Wolf, prétend que Démosthène, du côté de sa mère, étoit d'origine Scythe. Τὰ δὲ ἀπὸ τῆς μητρὸς Σκύθης, βάρβαρος, Ἑλληνίζων τῇ φωνῇ.

parles, étoient des orateurs, qui avoient moins exercé leur valeur que leur éloquence. Que peux-tu dire contre les philosophes? Tu n'auras certainement pas le même reproche à leur faire.

LE PARASITE.

Les philosophes, Tychiade? Ils nous parlent sans cesse de courage; ils prostituent, à force de l'employer, le nom de la Vertu, et ils sont mille fois plus lâches et plus efféminés que les orateurs. Considère ceci, je te prie. Est-il un seul philosophe dont on puisse dire qu'il soit mort à la guerre? Il s'en faut de beaucoup, puisqu'aucun d'eux n'a pris les armes, ou, s'il les a prises, il a fui honteusement. Antisthène, Diogène, Cratès, Zénon, Platon (1), Æschine, Aristote, et la foule nombreuse de leur disciples, n'ont jamais vu une armée rangée en bataille. Le seul Socrate, assez brave pour se trouver au combat de Potidée (2), prit bientôt

(1) Platon dit lui-même dans Diogène de Laërce, *liv. III*, *page 201*, qu'il a été à la guerre.

(2) Le texte est altéré en cet endroit, au lieu de ces mots τὴν ἐν τῇ πόλει μάχην, Paulmier de Grentménil propose de lire τὴν ἐπὶ Δηλίῳ μάχην. Gesner approuve cette correction; mais il a bien senti qu'elle n'étoit point sans difficulté. Le combat de Délium, où Socrate fit des prodiges de valeur, et sauva la vie à Alcibiade, se donna contre les Thébains, et non contre les Lacédémoniens, ainsi que l'indique la phrase suivante de Lucien. En second lieu, ce ne fut point après la bataille de Délium, mais après celle de Potidée, qui se donna contre les Spartiates, que Socrate entra dans la Palæstre de Tauréas. Il est donc plus vraisemblable que Lucien avoit écrit τὴν ἐν τῇ Ποτιδαίᾳ

la fuite, et se sauvant du mont Parnèthe, il vint se refugier dans la Palæstre de Tauréas (1). Il lui paroissoit plus commode (2), sans doute, de s'amuser à bavarder, assis au milieu d'une troupe de jeunes gens, et de proposer ses sophismes à tous ceux qu'il rencontroit, que de combattre vaillamment un Spartiate.

TYCHIADE.

J'ai déja entendu raconter ce fait par plus d'une personne, qui ne vouloit ni railler ni insultes les philosophes; et je vois que tu ne cherches pas à les déprimer par des mensonges, dans l'intention de relever ton art. Il est temps à présent que tu nous fasses voir de quelle manière le Parasite se comporte à la guerre, et que tu nous apprennes si parmi les anciens il y a eu des Parasites.

μάχην. Ποτιδαίᾳ, écrit en abrégé, a pu facilement tromper le copiste. La seule difficulté est la situation du mont Parnète, au pied duquel se donna la bataille de Délium; de manière que les Athéniens commencèrent à fuir en partant de cette montagne. J'aime mieux croire que le Parasite fait ici une petite erreur de géographie; et les deux circonstances précédentes me déterminent à lire ἐν τῇ Ποτιδαίᾳ.

(1) Platon au commencement du *Charmide*, représente Socrate entrant dans la Palæstre de Tauréas immédiatement après la bataille de Potidée, que les Athéniens venoient de perdre contre les Spartiates.

(2) Il faisoit allusion à ces paroles de Socrate dans le Charmide, ἀσμένως ἦα ἐπὶ τὰς συνήθεις διατριβάς, *je retournois avec bien du plaisir à mes occupations ordinaires.* Je lis ensuite dans Lucien ἀφίζειν avec Gronovius, au lieu de ὠραΐζειν, qui signifie *se parer, faire le beau.*

LE PARASITE.

Assurément, il y en a eu : il faudroit n'avoir jamais lu Homère, et être tout-à-fait ignorant, pour ne pas savoir que les principaux héros de ses poésies, sont tous des Parasites. Nestor, dont l'éloquence couloit avec la douceur du miel, étoit le Parasite d'Agamemnon, et c'est à lui que ce roi prodigue les plus grands éloges. Ni Achille, le plus vaillant et le plus juste des Grecs, ni Diomède, ni même Ajax, n'en ont point obtenus de semblables. Agamemnon avoit pour eux moins d'admiration que pour Nestor. Ce n'est pas, en effet, dix Achilles, ou dix Ajax qu'il souhaite d'avoir dans son armée : mais depuis long-temps, dit-il (1), Troye seroit prise, s'il avoit dix guerriers semblables à ce Parasite, qui cependant étoit déjà vieux. Le même poëte nous apprend qu'Idomenée, ce fils de Jupiter, étoit également le Parasite du roi d'Argos.

TYCHIADE.

Je connois le passage du poëte ; mais je ne crois pas y avoir remarqué qu'il fasse de ces deux héros des Parasites.

LE PARASITE.

Rappelle-toi ces vers, où Agamemnon dit à Idomenée :

> Comme à moi, votre coupe est sans cesse remplie,
> Vous pouvez la vuider au gré de votre envie (2).

(1) Iliade, *liv.* 2, *v.* 372.
(2) Iliade, *liv.* 4, *v.* 262.

Ces mots, *votre coupe est sans cesse remplie*, ne signifient pas qu'une coupe pleine de vin, est toujours auprès d'Idomenée, soit qu'il dorme ou qu'il combatte; mais ils indiquent que ce héros a le privilège de souper tous les jours avec Agamemnon, sans y être invité, à la différence des autres guerriers, qui n'obtiennent cet honneur qu'en certaines occasions. Lorsqu'Ajax se fut couvert de gloire dans son combat contre Hector (1), on le conduisit, dit le poëte, à la tente d'Agamemnon, afin qu'il eût l'honneur de souper ce soir-là avec le roi. Pour Idomenée et Nestor, ils y soupoient tous les jours. Je crois même que de tous les Parasites qui ont fréquenté la table des souverains, Nestor est celui qui a porté le plus loin la science de cet art; et l'on doit peu s'en étonner, car ce n'est pas auprès d'Agamemnon qu'il fit son apprentissage : longtemps auparavant il s'étoit formé chez Cænée et chez Exadius (2), et il ne quitta cette profession qu'à la mort du roi d'Argos.

TYCHIADE.

Voilà un illustre Parasite; si tu en connois quelques autres, hâte-toi de me les nommer.

LE PARASITE.

Et quoi, Tychiade! Patrocle, qui dans un

(1) Iliade, *liv. 7, v. 181 et 312.*
(2) *Voyez* Iliade, *liv. 1, v. 264.*

âge encore tendre, ne le cédoit à aucun des Grecs pour les qualités du corps et de l'esprit, Patrocle n'étoit-il pas le Parasite d'Achille ? Il n'étoit pas moins brave que lui, si j'en juge par ses exploits. Hector avoit rompu les portes du camp des Grecs (1), il combattoit jusques sur leurs vaisseaux, Patrocle le repoussa, éteignit le feu qui déjà consumoit le vaisseau de Protésilas, malgré les efforts de deux illustres guerriers qui le montoient, les fils de Télamon, Ajax et Teucer, dont l'un combattoit armé de toutes pièces (2), et l'autre décochoit des traits. Ce Parasite d'Achille fit tomber sous ses coups une foule de Barbares, entre autres Sarpédon (3), le fils de Jupiter : et lorsqu'il tombe lui-même, ce n'est point de la même manière que les autres héros. Le seul Achille suffit pour tuer Hector ; Pâris donna seul le trépas à Achille ; mais pour trancher les jours de notre Parasite, il fallut un dieu et deux hommes (4). On ne l'entend point, en mourant, proférer des paroles semblables à celles du brave Hector, qui, tombant aux genoux d'Achille, le supplie de rendre son corps à ses parens (5) ; tout ce que dit notre héros, est digne d'un Parasite.

(1) Iliade, *liv. 16, v. 284 et suivans.*

(2) Ὁπλίτης, *guerrier pesamment armé.*

(3) Iliade, *liv. 16, v. 481.*

(4) Apollon, Euphorbe et Hector. *Voyez* l'Iliade, *liv. 16, v. 816 et suivans.*

(5) Iliade, *liv. 22, v. 337.*

TYCHIADE.

Et que dit-il ?

LE PARASITE.

Quand vingt guerriers pareils se seroient présentés,
La force de mon bras les auroit tous domptés (1).

TYCHIADE.

Fort bien. Mais comment me prouveras-tu que Patrocle étoit plutôt le Parasite que l'amï d'Achille ?

LE PARASITE.

Je ne t'en produirai pas d'autre témoin que Patrocle, qui lui-même en fait l'aveu.

TYCHIADE.

Tu m'étonnes.

LE PARASITE.

Ecoute donc ce qu'il dit à Achille :

En un même palais nous vécûmes ensemble,
Dans le même tombeau que la mort nous rassemble (2).

Et plus bas :

Pelée auprès de lui me donnant un asyle,
Me nourrit, me nomma le serviteur d'Achile (3).

C'est-à-dire, me fit son Parasite. Si Pelée eût

(1) Iliade, *liv. 16, v. 847.*
(2) Iliade, *liv. 23, v. 83.*
(3) Idem, *v. 90.*

voulu appeller Patrocle l'ami d'Achille, il ne l'eût pas nommé son *serviteur*. Patrocle étoit de condition libre, et l'on n'appelle *serviteur* (1), que ceux qui ne sont ni nos esclaves, ni nos amis; ce sont les Parasites. C'est dans le même sens qu'Homère appelle Mérion, *le serviteur* d'Idomenée. Tel étoit, je pense, le nom que l'on donnoit alors aux Parasites. Remarque, en outre, que le poëte n'a jamais voulu appliquer à Idomenée la belle épithète d'*égal au Dieu des combats* (2). Il la réserve à Mérion, son Parasite.

Que te faut-il de plus? Aristogiton, cet homme pauvre et d'une naissance obscure, comme le dit Thucydide (3), n'étoit-il pas tout à la fois le Parasite et l'amant d'Harmodius? Il est bien juste, en effet, qu'un Parasite aime celui qui le nourrit. Et bien, ce fut ce Parasite qui rendit la liberté à la ville d'Athènes opprimée par la tyrannie; on lui a dressé une statue d'airain dans la place publique, où il est représenté auprès de son bien aimé.

(1) Le mot θεράπων signifie ici *un serviteur noble*. En terme de guerre, il répond à l'idée que nous avons des *écuyers*, qui suivoient les anciens chevaliers François. Le mot de *compagnon*, dont s'est servi l'abbé Massieu, offre une idée fausse, en ce qu'il signifie un ami avec lequel on est très-familier. D'ailleurs cette expression a quelque chose d'ignoble.

(2) Iliade, *liv. 13, v. 295, et liv. 7, v. 166.*

(3) Thucydide, *liv. 6, v. 54.* Aristogiton, suivant cet historien, n'étoit pas pauvre; mais d'un état mitoyen. *Voyez* Ducker à cet endroit de Thucydide.

Ces hommes qui ont fait éclater tant de vertus, étoient tous des Parasites.

De quelle manière crois-tu que le Parasite se comportera dans les combats ? D'abord il ne se rend point à son poste, qu'il n'ait réparé ses forces par un ample dîner, suivant le conseil du sage Ulysse. Ce héros veut, en effet, qu'on régale (1) ceux qui doivent se trouver au combat, dussent-ils prendre les armes dès le lever de l'aurore. Le temps que la plupart des soldats inquiets par la crainte, passent à rajuster leur casque, à revêtir leur cuirasse, ou à trembler d'avance des dangers qu'ils vont courir, le Parasite l'emploie à faire un bon repas : la gaieté brille alors sur son front. Bientôt il se met en marche, et combat au premier rang. Il place derrière lui celui qui le nourrit ; il le couvre de son corps, comme Ajax couvroit Teucer de son bouclier. Il s'expose à tous les traits pour en garantir son hôte, dont il voudroit conserver la vie aux dépens de ses propres jours.

Vient-il à tomber sur le champ de bataille, il n'est point de chef, point de soldat, qui pût rougir de l'avouer pour son compagnon. Ce beau corps est noblement couché sur la terre, comme il l'étoit autrefois dans les festins. Qu'il seroit curieux maintenant de voir à ses

(1) Le texte me paroît altéré en cet endroit : voici comme je le rétablis, ἀλλ' ὃν δεῖ ἐν πολέμῳ μάχεσθαί φησιν ἑστιάσειν, *il dit qu'il faut régaler celui qui doit combattre.* Il le dit dans Homère, *Iliade, liv. 20, v. 160.*

côtés un philosophe, dont le corps maigre, sale, hideux, défiguré par une barbe dégoûtante (1), feroit croire qu'il est mort de foiblesse avant le combat! Qui ne mépriseroit une ville à la vue de pareils défenseurs? Qui ne croiroit qu'à défaut d'alliés, elle a tiré du fonds de ses prisons les scélérats pour leur faire prendre les armes. Voilà quels sont les philosophes et les orateurs en comparaison des Parasites.

Durant la paix, ma profession l'emporte sur la philosophie, autant que la paix elle-même est préférable à la guerre : et d'abord jettons ensemble un coup-d'œil sur les différens lieux que l'on fréquente pendant la paix.

TYCHIADE.

Je ne vois pas trop où tu veux en venir : examinons toutefois.

LE PARASITE.

Et quoi? la place publique, les tribunaux, les palæstres, les gymnases, les chasses, les banquets publics, ne puis-je les appeller les lieux (2) de la ville?

(1) Πωγωνίον doit être regardé moins comme un diminutif que comme un terme de mépris, qui signifie, si cela pouvoit s'écrire, *une grande vilaine barbe.*

(2) Si je traduis ainsi, c'est pour mieux faire sentir que dans cette phrase le mot χωρία est corrompu; car on ne peut pas dire que *les chasses* et *les banquets* soient des lieux. Le même mot se trouve encore deux lignes plus haut, joint avec ἐρήμης, et me paroît également

Assurément.

LE PARASITE.

Le Parasite ne se montre jamais dans la place publique et dans les tribunaux, ces lieux conviennent plutôt aux Sycophantes (1) : la sagesse et la modération y sont inconnues. Mais il fréquente les palæstres et recherche les festins, lui seul en fait tout l'ornement. Voyez dans une palæstre un philosophe ou un orateur dépouillé de ses vêtemens, mérite-t-il d'être comparé à un Parasite pour la beauté du corps ? Est-il un d'eux qui, paroissant dans un gymnase, ne soit pas la honte de ce lieu ? Quel philosophe, à la chasse (2), osera soutenir l'impétuosité

altéré. Qu'est-ce que c'est que les *lieux de la paix ?* Je pense que si dans ces deux endroits, on lisoit σχόλια, au lieu χωρία, le sens seroit meilleur ; les *loisirs de la paix*, les *divertissemens de la ville.* Peut-être dans cette dernière phrase, comme dans la première, Lucien avoit-il écrit, καὶ συμπόσια ἔγωγε φαίην ἂν εἰρήνης σχόλια ; ce dernier mot ayant été changé par les copistes en χωρία, comme εἰρήνης χωρία, ne signifioit rien ; un autre écrivain aura corrigé πόλεως χωρία.

(1) Les Athéniens appelloient *Sycophantes* les calomniateurs. L'origine de ce nom, suivant Suidas, vient de ce que l'Attique étoit autrefois le seul pays de la Grèce qui produisît des figuiers ; il étoit très-défendu d'en transplanter hors du territoire d'Athènes. Les délateurs qui accusoient de ce crime un citoyen, étoient, par cette raison, nommés *Sycophantes ;* c'est-à-dire, *qui dénoncent le figuier.* Cet arbre s'appelle Συκῆ et le fruit Σῦκον.

(2) A la lettre : *dans un lieu désert,*

d'une

d'une bête sauvage qui vient à sa rencontre ? Mais le Parasite les attend toutes de pied ferme ; il les reçoit sans s'épouvanter ; il est accoutumé à les braver dans les festins. Un cerf, un sanglier qui hérisse ses soies, ne peut lui inspirer de frayeur. Si l'animal aiguise ses dents contre le Parasite, celui-ci aiguise les siennes contre le sanglier. Il n'est point de chien qui sache mieux poursuivre un lièvre. Qui pourroit dans un banquet lui disputer la gloire de railler avec plus de finesse, et de manger de meilleur appétit ? Qui sait mieux répandre la gaieté parmi les convives, par des chansons agréables et des plaisanteries délicates ? Sera-ce cet homme qui ne rit jamais (1), qui, enveloppé dans son manteau, les yeux tristement fixés sur la terre, semble plutôt assister à des funérailles qu'à un festin. Un philosophe dans un banquet, me paroît aussi déplacé qu'un chien dans un bain (2).

Mais laissons ce tableau, et passons à la vie privée du Parasite : examinons en même temps celle des philosophes, et mettons l'une et l'autre en parallèle. D'abord on voit bien que le Parasite méprise en toute occasion

(1) Le texte dit : *lequel des deux* (réjouit mieux les convives), *est-ce le Parasite en chantant et en plaisantant, ou cet homme qui ne rit jamais?* Le dernier traducteur a défiguré cet endroit, comme mille autres de ce traité.

(2) C'est un proverbe fréquemment employé pour désigner des choses qui n'ont entre elles aucune convenance.

la vaine gloire, et ce que l'on appelle une réputation. Il s'inquiète peu de ce que les hommes pensent à son égard. Les orateurs, au contraire, et les philosophes sont, je ne dis pas quelques-uns, mais tous dévorés d'orgueil et de vanité; et ce qui est plus honteux, de la soif des richesses. Le Parasite témoigne pour l'argent plus d'indifférence qu'on n'en a pour les cailloux qui bordent le rivage, et l'or est à ses yeux aussi vil que le charbon (1): tandis que les orateurs, et ce qui est plus révoltant, ces hommes qui se vantent d'enseigner la sagesse, ont pour ce métal un si malheureux penchant, que parmi les plus illustres philosophes de nos jours (qu'est-il besoin de parler des orateurs), l'un, juge inique, est convaincu de s'être laissé corrompre par des présens: un autre exige de ses disciples le salaire de quelques misérables sophismes: celui-ci ne rougit pas de demander à l'empereur le prix de sa conversation (2);

(1) Le grec porte: *et l'or ne lui paroît différer en rien du feu.* Je crois avoir saisi le sens de Lucien. Le dernier traducteur a mis: *l'éclat de l'or n'est aux yeux du Parasite, que celui de la flamme légère.* C'est un contre-sens; car l'éclat de la flamme mérite bien d'être admiré. Or, il s'agit ici d'exprimer le mépris.

(2) Parmi ces reproches généraux, ce trait est si bien caractérisé, qu'il n'est pas possible de méconnoître *Apollonius l'Athénien*, que l'empereur Marc-Aurèle fit venir d'Athènes, pour s'instruire par sa conversation. Lucien a déja taxé ce philosophe d'avarice, dans la *vie de Démonax, tome 3, page 515. Voyez* notre remarque

déja dans un âge avancé, il entreprend un long voyage, pour se mettre à la solde ; il se vend comme un esclave Scythe ou Indien, et l'argent qu'il reçoit, le rend insensible à la honte de ce nom.

Cette passion n'est pas la seule à laquelle ils soient soumis, ils les réunissent presque toutes (1). Le Parasite en est du moins exempt. Sa patience lui fait tout endurer, il n'a pas même d'occasion de se livrer à la colère. Si quelquefois il s'irrite, son ressentiment est grave à la vérité, mais il n'a point de funestes effets, il ne produit que des ris (2), qui divertissent les convives. De tous les hommes, c'est celui qui prend le moins de chagrin : son art lui procure l'agrément et l'avantage de n'avoir jamais aucun sujet de tristesse ; en effet, il n'a ni biens, ni maisons, ni esclaves, ni femme, ni enfans, dont la perte est toujours affligeante pour ceux qui les possèdent (3). La gloire, la richesse et la beauté n'excitent aucun de ses desirs.

à cet endroit. Dans cette phrase ἔτι πρεσβύτης, lisez ἤδη πρεσβ.

(1) Le texte dit à la lettre : *vous ne trouverez pas seulement ces choses sur ces hommes, mais d'autres passions, et encore d'autres.* Le génie de la langue françoise ne permet pas de conserver de pareilles manières de parler.

(2) Parce qu'il se venge par des railleries.

(3) Ici le texte ajoute : ἐπεὶ ταῦτα ἀπόλλυται. Ces mots ne sont que l'explication de διαφθειρομένων, qui se lit une ligne plus haut ; il faut rejetter du texte cette scholie qu'on y a insérée mal-à-propos.

TYCHIADE.

Mais, Simon, il est vraisemblable que le manque de nourriture doit lui causer du chagrin.

LE PARASITE.

Tu ne sais donc pas, Tychiade, que du moment où il ne trouve plus de quoi vivre, il cesse d'être Parasite ? Sans courage, il n'est point d'homme courageux ; sans prudence, il n'est point d'homme prudent. De même, sans manger, il n'est point de Parasite (1). Nous avons à nous occuper d'un Parasite, et non d'un homme qui ne l'est pas. Or, s'il n'est d'homme courageux, que par le courage ; d'homme prudent, que par la prudence, il n'est également de Parasite que par le manger ; sans cette condition, nous nous occupons de tout autre que d'un Parasite.

TYCHIADE.

Par conséquent le Parasite ne manque jamais de nourriture ?

LE PARASITE.

Sans doute ; et cet objet, ni aucun autre, ne peut lui causer de chagrin.

Les philosophes, aussi bien que les orateurs, sont tous assiégés par la crainte. On les voit, pour la plupart, marcher un bâton à la main ;

(1) Le grec dit : *autrement il n'y auroit point de Parasite.*

ils n'iroient pas ainsi armés, s'ils ne craignoient point. La nuit, ils ne fermeroient pas leur porte avec tant de précautions, s'ils n'appréhendoient pas quelque embûche. Le Parasite se contente de pousser sa porte, sans autre intention, que d'empêcher le vent de l'ouvrir (1). Si, pendant les ténèbres, il survient quelque bruit, il n'en est pas plus effrayé que s'il n'avoit rien entendu. Il va seul dans les lieux les plus déserts, et voyage sans épée, parce qu'il ne redoute rien. Mais j'ai vu souvent des philosophes s'armer d'un arc, quoiqu'il ne courussent pas le moindre danger. Ils portent toujours un bâton lorsqu'ils vont au bain, ou dîner en ville.

On ne peut accuser le Parasite d'adultère, de rapt, de violence, ni d'aucun autre crime. S'il s'en rendoit coupable, il cesseroit d'être Parasite, et perdroit ce beau nom pour prendre celui du crime qu'il auroit commis : car de même qu'un méchant ne peut être appellé homme de bien, de même le Parasite, en commettant un crime, ne conserve plus son nom, et reçoit celui que lui a mérité sa mauvaise action. Combien, au contraire, de philosophes et d'orateurs se sont souillés de ces crimes ? Non-seulement nous en avons connu plusieurs, mais les livres nous offrent des

(1) Si au lieu d'*ἀνοιχθεῖν*, on vouloit *ἐνοχληθεῖν*; on en tireroit un plus beau sens, *afin de n'être point importuné par le vent.* Il pousse sa porte, uniquement pour se mettre à l'abri du vent.

monumens nombreux, qui déposent contre les philosophes de l'antiquité. Il existe des apologies de Socrate, d'Eschine, d'Hypéride, de Démosthène, et l'on ne peut citer une seule apologie de Parasite. On ne leur a jamais intenté d'accusation.

TYCHIADE.

Il est vrai : mais si la vie du Parasite est meilleure que celle des orateurs et des philosophes, tu m'avoueras du moins que sa mort est plus triste.

LE PARASITE.

C'est tout le contraire, elle est beaucoup plus heureuse. Nous savons que presque tous les philosophes sont morts aussi misérablement qu'ils avoient vécu. Les uns condamnés en justice pour les plus grands forfaits, ont péri par le poison (1); d'autres ont été brûlés et réduits en cendres (2); ceux-ci ont terminé leurs jours dans les douleurs d'une rétention d'urine (3); ceux-là sont morts de phthisie (4); d'autres chassés de leur patrie, ont fini dans un exil honteux. On ne peut pas dire que la mort du Parasite ait rien de semblable; elle est,

(1) Socrate.
(2) Empedocle et Pérégrinus. L'un se jetta dans le mont Ætna, l'autre se brûla lui-même aux jeux olympiques.
(3) Epicure mourut de la pierre.
(4) Antisthène.

au contraire, la plus heureuse possible, il la reçoit en mangeant et le verre à la main. Si quelques-uns semblent avoir péri d'une mort violente, ce ne peut être que d'indigestion.

TYCHIADE.

Tu as très-bien plaidé la cause des Parasites contre les philosophes. Il te reste à présent à me démontrer que ton art est honnête, et qu'il est utile à celui qui te fait subsister. Il me semble que c'est par une libéralité, par une grace particulière, que les riches nourrissent un Parasite, et que cette manière de vivre est un peu honteuse pour lui.

LE PARASITE.

Que tu es simple, mon Tychiade, de ne pas comprendre qu'un riche, eût-il les trésors de Gygès (1), s'il est réduit à manger seul, rentre dans la condition des pauvres; et s'il paroît en public sans être précédé d'un Parasite, on le prend pour un mendiant. Comme on méprise un soldat sans ses armes, un habit sans bordure de pourpre, un cheval sans harnois, de même un riche sans Parasite ne s'attire aucune considération, et passe pour un homme

(1) Dusoul prétend, qu'au lieu de *Gygès*, il faut lire ici *Crésus*. Il ne se rappelloit pas apparement ce vers d'Archiloque :

Οὔ μοι τὰ Γύγεω τοῦ πολυχρύσου μέλει,

qui prouve que ses richesses n'étoient pas moins célèbres que son anneau.

vulgaire. Bien plus, le Parasite prête de l'éclat au riche, et n'en reçoit point de lui.

Il s'en faut bien qu'il y ait, comme tu le prétends, de la honte à être Parasite, puisque cette profession l'élève au-dessus de son hôte. De quelle utilité n'est-il pas à un homme opulent de nourrir un Parasite, puisque outre l'éclat qu'il en reçoit, il trouve encore sa sûreté personnelle dans ce fidèle satellite, qui accompagne par-tout ses pas. On se gardera bien de l'attaquer, quand on verra son Parasite marcher à ses côtés. Qui osera, dans un festin, dresser quelques embûches à sa vie? Son Parasite ne goûte-t-il pas avant lui de tous les mets, ne fait-il pas l'essai de tous les vins? Le riche n'est donc pas seulement honoré d'avoir un Parasite à sa table, il lui doit encore sa sûreté dans les plus grands dangers. Il n'en est point que celui-ci n'affronte par attachement pour celui qui le fait vivre, et peu content de ne point céder à son patron l'honneur de bien manger, il est encore tout prêt à mourir en mangeant avec lui.

TYCHIADE.

Il me semble, Simon, que tu as parcouru toutes les branches de ton art; tu n'as rien omis de ce qui pouvoit en rehausser la noblesse: et loin de n'être point exercé à parler sur cette matière, comme tu le disois, tu t'es montré un orateur consommé. Il est cependant un point que je desirerois apprendre de

toi. Le nom de Parasite n'est-il pas un nom un peu honteux ?

LE PARASITE.

Examine quelle est ma réponse, et vois si elle est satisfaisante. Mais, auparavant, réponds à ton tour à mes interrogations. Qu'est-ce que les anciens entendoient par le mot σῖτον ?

TYCHIADE.

La nourriture.

LE PARASITE.

Que signifie σιτεῖσθαι ? N'est-ce pas *être nourri* ?

TYCHIADE.

Oui.

LE PARASITE.

Par conséquent παρασιτεῖν (1), ne veut pas dire autre chose.

TYCHIADE.

C'est-là précisément ce que l'on trouve de honteux.

LE PARASITE.

A présent, réponds à une autre question. Lequel des deux te paroît préférable, et que

(1) Ce mot veut dire, selon son étymologie, *qui mange avec quelqu'un*, ou *aux dépens de quelqu'un*.

choisirois-tu, de naviguer seul, ou aux dépens de quelqu'un (1)?

TYCHIADE.

Ce dernier, sans doute.

LE PARASITE.

Aimerois-tu mieux courir seul, ou à côté de quelqu'un?

TYCHIADE.

A côté de quelqu'un.

LE PARASITE.

Monter à cheval, ou y monter avec quelqu'un?

TYCHIADE.

Avec quelqu'un.

LE PARASITE.

Lancer un trait, ou le lancer avec quelqu'un?

(1) Il est impossible de rendre en françois, l'équivoque que la préposition *παρὰ* occasionne dans ces mots *πλεῖν*, *naviguer*, et *παραπλεῖν*, *naviguer avec* ou *aux dépens de quelqu'un*; *τρεχεῖν*, *courir*, et *παρατρεχεῖν*, *courir avec quelqu'un* ou *parcourir*, *courir rapidement*; *ἱππεύειν*, *monter à cheval*, et *παριππεύειν*, *monter à cheval avec quelqu'un* ou *à ses dépens*; *ἀκοντίζειν*, *lancer un trait*; *παρακοντίζειν*, *lancer au-delà du but*. Ces jeux de mots sont perdus en notre langue; je n'ai point voulu y suppléer par des analogues, mon devoir n'étant pas de composer, mais de traduire.

TYCHIADE.

Avec quelqu'un.

LE PARASITE.

De même tu préféreras de manger en compagnie, à manger seul.

TYCHIADE.

Il faut se rendre à tes raisons, et désormais je veux, à l'exemple des enfans, aller te voir le matin et l'après-dîner, afin d'apprendre ton art. Il est juste que tu m'en dévoiles, sans jalousie, tous les mystères, comme à ton premier disciple. On dit communément que les mères chérissent leurs premiers enfans avec plus de tendresse.

DE L'ASTROLOGIE (1).

CET ouvrage traite du ciel et des astres, non cependant des astres et du ciel considérés en eux-mêmes ; mais par rapport à l'art de prédire, en les consultant, des vérités utiles à la vie de l'homme. Mon livre ne contient pas les préceptes de cet art, il ne promet pas d'enseigner les moyens d'exceller dans la divination. Toutefois je suis étonné que parmi tant de savans qui s'exercent sur d'autres sciences, et qui instruisent tout le monde de leurs découvertes (2), il ne s'en trouve aucun qui s'applique à l'astrologie. Il semble qu'ils la méprisent, et cet art est le seul qu'ils dédaignent de cultiver.

L'astrologie est cependant une science antique : ce n'est pas depuis peu que ses principes sont venus jusqu'à nous. Ils sont l'ouvrage des anciens monarques favorisés des Dieux. Mais les hommes de ce siècle, livrés à l'ignorance et à l'oisiveté, ennemis du travail, se font de l'astrologie une idée bien différente. Si par hasard ils rencontrent des imposteurs,

(1) Ce traité écrit en dialecte Ionien, est une foible production, qui ne paroît point être sortie de la plume de Lucien.

(2) Au lieu de πᾶσι τοῖς ἰωνικέων, je lis πᾶσι τὰ ἰωνικέων ἀπηγέονται ; d'autres lisent παῖσι τοῖς ἐ : mais alors ἀπηγέονται est sans régime.

qui leur font de fausses prédictions, ils en accusent les astres, prennent l'astrologie en haine, et s'imaginent qu'il n'est en cette science, ni sens, ni vérité. Une telle façon de penser est injuste, ce me semble : ce n'est point à l'art que l'on doit imputer l'impéritie de l'ouvrier. Le peu de talens d'un joueur de flûte, n'empêche pas que la musique ne soit une science ; l'artiste peut être un ignorant, mais l'art a par lui-même le mérite qui lui est propre.

Les Ethiopiens sont les premiers inventeurs de l'astrologie. Ils dûrent cette découverte à deux causes principales, à leur science (les Ethiopiens surpassent en connoissances toutes les autres nations), et à la situation avantageuse du pays qu'ils habitent. Le ciel est chez eux d'une sérénité continuelle : il n'éprouve point durant le cours de l'année, la vicissitude des saisons, la température est toujours la même. Ils remarquèrent les premiers que la Lune n'est pas toujours lumineuse dans sa totalité, qu'elle prend successivement différentes formes, se montre tantôt sous un aspect, tantôt sous un autre. Ce phénomène leur parut admirable, et digne d'être étudié. Après de fréquentes observations, ils en découvrirent la cause, et jugèrent que la lumière de la Lune étoit empruntée du Soleil.

Ils découvrirent encore la marche des autres astres, que nous nommons planètes, parce que ce sont les seuls qui aient un mouvement. Ils en étudièrent la nature, la puissance et les

effets, et leur assignèrent des noms. Ce ne sont pas cependant des noms, mais des signes.

Telles furent les observations des Ethiopiens. Ils communiquèrent aux Egyptiens leurs voisins, cette science encore imparfaite. L'art de la divination étoit, pour ainsi dire, dans son enfance lorsque les Egyptiens le reçurent. Ils lui firent faire en peu de temps les plus grands progrès : ils mesurèrent le mouvement de tous les astres ; réglèrent, par le calcul, l'ordre des années (1), des saisons et des mois. La révolution de la Lune fut la mesure des mois, et la marche du Soleil servit à régler l'année. Ils portèrent encore plus loin leurs inventions. Ils divisèrent toute l'étendue des cieux en douze parties, dans lesquelles ils renfermèrent, et les étoiles errantes et celles qui n'ont point de mouvement. Chacune de ces divisions étoit désignée par des figures d'animaux, tracées sur le modèle de ceux que produit la nature. On y voyoit des poissons, des hommes, des bêtes sauvages, des oiseaux, et des animaux domestiques. C'est de-là que prit naissance cette foule de divinités de toute espèce qu'on adore en Egypte ; car tous les habitans de cette contrée ne faisoient pas usage de ces douze divisions pour annoncer l'avenir.

(1) Hérodote, *liv. 2, chap. 4*, est la source où notre auteur a puisé ce qu'il dit ici. Les Egyptiens, dit Hérodote, sont les premiers inventeurs de l'année, ils l'ont distribué en douze parties, d'après la connoissance qu'ils avoient des astres.

Les uns employoient une constellation, les autres en employoient une autre. Ceux qui consultoient le belier, adorent un belier: ceux qui tiroient leurs présages du signe des poissons, ne mangent point de poissons; et l'on ne tue jamais de bouc dans les contrées où l'on observoit le capricorne: d'autres enfin rêvèrent d'autres animaux. S'ils adorent un taureau, c'est certainement pour honorer le taureau céleste. L'Apis est pour eux l'objet d'une vénération profonde; il paît en liberté dans la campagne; les Egyptiens lui ont élevé un temple, dans lequel on prédit l'avenir, et ce culte est la preuve que c'est du taureau céleste qu'ils tirent leurs prophéties.

Peu de temps après, les habitans de Libye s'appliquèrent à cette science, et l'oracle d'Ammon, établi en ce pays, fut également inventé d'après le belier (1) céleste et la connoissance de cette planète. C'est pour cette raison qu'ils

(1) Le texte est étrangement corrompu en cet endroit: *καὶ τοῦτο ἐς τὸν οὐρανὸν καὶ ἐς τὴν τοῦ ἄστρου σοφίην ἐίρητο, παρὰ τοῦ Ἄμμωνα, cet oracle fut dit d'après le ciel & sa connoissance.* Cela ne fait aucun sens, et n'indique point, comme l'auteur semble l'annoncer, pour quelle raison Ammon est représenté sous la figure d'un belier. Il est donc nécessaire de lire *καὶ τοῦτο ἐς τὸν Ἄρνα καὶ ἐς τὴν τοῦ ἄστρου σοφίην ἔυρηται, fut trouvé d'après le belier, & la connoissance de cette constellation.* Et ensuite je lis avec Gesner, *παρ' ὃ τὸν Ἄμμωνα καὶ ἔτοι χρυσοπρόσωπον ποιέονται, et de-là, ces peuples représentent Ammon avec la face d'un belier.* Observez que quelques lignes plus haut, l'auteur a dit, que ceux qui consultoient le belier adoroient un belier.

représentent Ammon sous la figure d'un belier.

Les Babyloniens connurent ces mystères : ils prétendent même qu'ils en furent instruits long-temps avant tous les autres peuples ; pour moi, je pense que cette science n'est parvenue chez eux que beaucoup plus tard.

Ce ne fut ni des Ethiopiens, ni des Egyptiens que les Grecs apprirent l'astrologie. Orphée, fils d'Œagre, leur en révéla les premiers principes. Cependant il ne voulut pas les rendre publics, ni produire cette science au grand jour ; pour seconder ses vues, il l'enveloppa dans des enchantemens et des mystères. Il construisit une lyre, et institua des orgies, dans lesquelles il chantoit ses dogmes sacrés. Sa lyre montée de sept cordes (1), rendoit une harmonie qui étoit le simbole de celle des planètes. C'est par ces recherches et par le mouvement des astres, qu'Orphée charmoit tous les cœurs, et se rendoit le maître de tout ce qui l'entendoit. Ce n'étoit ni sur sa lyre, ni sur aucune musique de ce genre qu'il fixoit son attention ; le véritable objet de son étude étoit la grande lyre d'Orphée elle-même. Les Grecs, pour honorer ses connoissances en ce genre, lui assignèrent une place dans le ciel, et donnèrent à plusieurs étoiles le nom de

(1) Ce que l'auteur dit ici, n'est point exact. La lyre d'Orphée n'avoit que quatre cordes ; et nous apprenons de Strabon, *liv. 13, page 618*, qu'elle dut les trois autres à Terpandre.

lyre

lyre d'Orphée. Vous avez vu quelquefois ce poëte représenté dans un tableau ou dans une pierre gravée ; il est au milieu de ses auditeurs, dans l'attitude d'un homme qui chante. Il tient dans ses mains une lyre : autour de lui, des animaux de toute espèce, parmi lesquels on remarque un homme, un taureau et un lion, l'écoutent en silence. Quand vous reverrez ce sujet, souvenez-vous quel est le chant d'Orphée, quelle est sa lyre, et quels sont le lion et le taureau qui l'écoutent ; et si vous en connoissez les véritables modèles, vous les retrouverez dans les cieux.

On dit que Tirésias, Béotien, s'acquit la plus grande réputation dans l'art d'annoncer l'avenir. C'est lui qui enseigna aux Grecs, que parmi les planètes les unes étoient mâles et les autres femelles, et qu'elles avoient des influences différentes. Voilà pourquoi les fables ont raconté de ce Tirésias, qu'il étoit de deux natures, qu'il réunissoit les deux sexes, et paroissoit tour-à-tour homme ou femme.

Lorsqu'Atrée et Thyeste se disputèrent le trône de leur père, les Grecs cultivoient publiquement l'astrologie et l'étude du ciel. L'état d'Argos résolut de donner l'empire à celui des deux frères qui surpasseroit l'autre dans cette science. Thyeste observa le belier céleste, et le décrivit. C'est de-là que les fables ont dit, qu'il étoit né un belier d'or dans le palais de Thyeste. Mais Atrée fit un ouvrage sur le soleil et sur les levers de cet astre : il fit voir que

sa marche n'étoit point la même que celle de la terre (1), qu'ils tenoient l'un et l'autre une route opposée, que ce qui paroissoit être le coucher de la terre, étoit le lever du soleil. Les Argiens enchantés de cette découverte, le proclamèrent roi : telle fut la glorieuse récompense que sa science lui procura.

Bellérophon, à mon avis, nous offre un pareil emblême. Je ne saurois me persuader qu'il eût un coursier aîlé ; mais je crois que ce héros, en cultivant l'astrologie, prit des idées sublimes, vécut au milieu des astres, s'élança dans les cieux sur les aîles de son génie et non sur celles d'un cheval.

J'en dis autant de Phryxus et d'Athamas, qui, si l'on en croit les poëtes, ont traversé les airs sur un belier d'or. Il en est de même de Dédale l'Athénien : son histoire, quoique étrangère, appartient à l'astrologie ; il faisoit le plus grand usage de cette science, et il en découvrit les principes à son fils. Mais la jeunesse et l'imprudence d'Icare, le portèrent à des recherches qui excédoient ses forces : il s'éleva en esprit jusqu'au pôle, et fut précipité

(1) Si l'on peut rendre ainsi le terme grec *κόσμος*, ce système du mouvement de la terre opposé à celui du soleil, est à-peu-près celui de Copernic, que l'on suit aujourd'hui. Il faut, en effet, que l'horison oriental se couche à nos yeux, pour que le soleil paroisse se lever. Cette doctrine étoit enseignée dans la plus haute antiquité de la Grèce. C'étoit celle de Philolaus et des Pythagoriciens. Il est vraisemblable que Pythagore l'avoit puisée en Egypte.

dans des erreurs qui lui firent manquer le véritable but de la science. Il tomba dans une mer de difficultés inextricables. Les fables de la Grèce racontent autrement son aventure, et l'on a donné à un bras de mer le nom de mer Icarienne, sans trop savoir pourquoi.

Peut-être Pasiphaé ayant appris de Dédale à connoître le taureau céleste, qui brille entre plusieurs étoiles, devint amoureuse de cette science; on en prit occasion de dire que Dédale lui avoit fait épouser un taureau.

Quelques écrivains divisèrent cette science en plusieurs parties. Chacun d'eux l'accrut de quelque nouvelle découverte. Les uns observèrent la lune, les autres l'étoile de Jupiter, ceux-ci le soleil: le mouvement de ces planètes et leur influence furent l'objet de leurs travaux. Endymion donna des règles pour connoître le cours de la Lune. Phaéton chercha à déterminer la marche du Soleil; mais il ne put le faire conformément à la vérité, et mourut laissant son ouvrage imparfait. Les poëtes, qui ignoroient cette circonstance, font de Phaéton un fils du Soleil, et racontent de lui une histoire tout-à-fait incroyable. Ils disent qu'il alla trouver le Soleil son père, et lui demanda à conduire son char lumineux. Que celui-ci lui accorda sa demande, et lui donna des avis sur la manière de conduire ses chevaux. Mais Phaéton ne fut pas plutôt monté sur le char, qu'emporté par sa jeunesse et par l'inexpérience, tantôt il s'approchoit trop

de la terre, tantôt il s'en éloignoit trop, et faisoit périr les hommes, ou par une chaleur excessive, ou par un froid trop rigoureux. Jupiter irrité, le frappa d'un coup de foudre, et le précipita dans l'Eridan. Ses sœurs pleurèrent son trépas, et dans l'excès de leur douleur, elles furent métamorphosées en peupliers : elles continuent de verser des larmes, et distillent de l'ambre; cependant il n'est rien arrivé de tout cela, et il n'est pas permis de le croire. Le Soleil n'a jamais eu de fils, loin que ce fils ait été tué d'un coup de foudre.

Les Grecs ont encore une foule d'autres fables auxquelles je ne saurois ajouter foi. Comment, en effet, peut-on croire qu'Enée soit le fils de Vénus, Minos celui de Jupiter, Ascalaphus de Mars, et Antolycus de Mercure? Ces hommes étoient sans doute chéris des Dieux, et au moment de leur naissance, Vénus, Jupiter, Mars jettèrent sur eux un coup-d'œil favorable. Car ceux des Dieux qui dominent (1) sur les hommes, lorsqu'ils viennent au monde, peuvent passer pour leurs pères; ils ont sur eux la même influence, leur donnent la forme, la couleur, les talens, l'industrie. Minos fut roi, parce que Jupiter dominoit; Enée dut sa beauté à l'influence de Vénus;

(1) Le grec *οἰκοδεσποτέωσι*, doit, ce me semble, se traduire, *règnent dans la maison du Zodiaque*; ce que les astrologues entendent par *dominer*. Au mois de mai les gémeaux dominent, l'écrevisse en juin, le lion en juillet, &c.

et si Antolycus fut un adroit trompeur (1), ce talent lui vint de Mercure.

Jamais Jupiter n'enchaîna Saturne; jamais il ne le précipita dans le Tartare, bien loin de le traiter comme les hommes se l'imaginent. Saturne roule dans un orbite éloigné du cercle des autres planètes, sa marche est d'une lenteur extrême, à peine les yeux des hommes peuvent-ils l'appercevoir: de-là l'on a dit qu'il étoit immobile et comme enchaîné. L'immense profondeur des airs est précisément ce que l'on appelle le Tartare.

C'est dans les poésies d'Homère et d'Hésiode, que l'on peut apprendre que les fables anciennes conspirent toutes à nous parler d'Astrologie. Lorsque le poëte décrit la chaîne de Jupiter, et les traits du soleil, il me semble qu'il désigne les jours: et les villes, les chœurs de danse, les vendanges que Vulcain représenta sur le bouclier d'Achille, sont autant d'emblêmes astrologiques (2). L'adultère de Mars et de Vénus, et ce qui se passe en pré-

(1) Homère, *Odyssée, liv. XIX, v. 396.*

Ὃς ἀνθρώπους ἐκέκασε
Κλεπτοσύνῃ θ' ὅρκῳ τε· θεὸς δέ οἱ αὐτὸς ἔδωκεν
Ἑρμείας.

Polyænus, dans la préface de ses *stratagêmes*, explique le κλεπτοσύνῃ, *l'art de tromper ses ennemis.*

(2) Ces derniers mots, *sont autant d'emblêmes*, ne sont pas dans le texte. Je les ai ajoutés pour donner plus de clarté à la phrase.

sence de tous les Dieux (1), n'ont jamais eu lieu qu'en astrologie. La conjonction de Mars et de Vénus est l'objet des chants du poëte, qui célèbre ailleurs les influences des autres planètes; par exemple, lorsqu'il dit à Vénus :

Les doux plaisirs d'Hymen, sont votre unique affaire. Minerve et le dieu Mars président à la guerre (2).

Les anciens qui connoissoient cette science, se servoient très-souvent de la divination, et ne la traitoient pas aussi légérement qu'on le fait aujourd'hui. Ils ne fondoient pas de ville, ils ne l'environnoient point de murailles, ne livroient point de combats, n'épousoient point de femmes, qu'ils n'eussent auparavant appris des Devins quel seroit l'issue de leur entreprise, et les oracles ne se rendoient que par le moyen de l'astrologie. A Delphes, une vierge est chargée d'annoncer l'avenir, elle est le symbole de la vierge qui est dans les cieux. Le dragon qui est sous le trépied, nous dit (3) qu'il est l'image de celui qui brille

(1) C'est ainsi que je rends *καὶ τὰ ἐμφανέα*, *et les choses publiques*. Le latin me paroît faire un contre-sens, en prenant ces mots dans un sens d'adverbe, et en traduisant *et ista manifesto*, à moins que ce ne soit une faute d'impression pour *manifesta*.

(2) Homère, *Iliade*, *liv. 5*, *v. 429*.

(3) Il y avoit sous le trépied de Delphes un serpent; qui étoit l'image du serpent Python qu'Apollon tua de ses flèches. Dionysius Périégète en parle au vers 441 :

Τῷ παρὰ Πυθῶνος θυόεν πέδον, ἦχι δράκοντος
Δελφύνης τριπόδεσσι θεῆ παρακέκλιται ὁλκός.

Mais ni ce poëte, ni aucun écrivain n'a dit que ce

parmi les étoiles : et l'oracle d'Apollon établi à Didymes, n'est, à mon avis, ainsi nommé, que par allusion aux Gémeaux célestes (1).

La divination étoit si sacrée aux yeux des anciens, qu'Ulysse fatigué de ses courses vagabondes, et voulant connoître les destins que lui réservoient les Dieux, descendit aux enfers, non *pour y voir des morts la rive désolée* (2), mais dans le desir de consulter Tirésias. Parvenu au lieu que lui avoit indiqué Circé, il creuse une fosse, il y fait couler le sang des brebis qu'il immole. A travers la foule des ombres qui s'approchent pour boire le sang, il reconnoît sa mère ; mais il ne lui permet pas plus qu'aux autres de prendre part à cette libation, qu'auparavant Tirésias n'y ait goûté, et qu'il ne l'ait forcé à lui révéler l'avenir. Il eut le courage de voir l'ombre de sa mère endurer une soif ardente.

C'est sur le modèle des loix célestes que Lycurgue a formé celles qu'il a données aux

serpent parlât, comme semble l'insinuer la traduction latine de ce passage de Lucien : *et draco sub tripode vocem emittit, quoniam inter sidera quoque lucet draco.* Cette expression φθέγγεται ὅτι, est figurée, *semble nous dire que.* Gesner l'a prise trop à la lettre, et le baron de Spanheim s'y est trompé lui-même dans ses savantes observations sur Callimaque, *page 454*, édition d'Ernesti.

(1) Les gémeaux s'appellent δίδυμοι en grec. L'oracle de Didymes fut ainsi nommé, parce qu'il étoit consacré à Apollon et à Diane. Cet oracle est le même que celui des Branchides établi à Milet, sur lequel on peut voir notre remarque, *tome III, page 8.*

(2) Odyssée, *liv. XI, v. 93.*

Lacédémoniens. C'est chez ce peuple une loi de ne jamais se mettre en campagne (1) avant la pleine lune. Le législateur a pensé que cet astre n'avoit pas la même influence à son croissant et à son décours ; mais que tous les événemens lui étoient soumis.

Les Arcadiens sont les seuls qui n'ont point cette doctrine, et qui ne font aucun cas de l'astrologie. Cela n'est pas étonnant d'un peuple si ignorant et si stupide, qu'il se prétend plus ancien que la Lune (2).

Ainsi nos ancêtres étoient fortement attachés à l'art de la divination. Mais, parmi les hommes de ce siècle, les uns disent qu'il est impossible de trouver un but certain à cette

(1) Telle fut l'excuse qu'ils alléguèrent pour se dispenser de secourir les Athéniens à la bataille de Marathon. Hérodote, *Erato*, §. *cvi*.

(2) Les Arcadiens se prétendoient le plus ancien des peuples de la terre, et se donnoient le nom de Προσέληνοι, *antérieurs à la Lune*. Plutarque, *questions Rom.*, *page 137*, édition de Réiske ; et Apollonius de Rhode, *Argonaut. liv. 4, v. 264*.

Αρκάδες οἱ καὶ πρόσθε Σεληναίης ὑδέοντες
Ζώειν·

Et les Arcadiens, qui se vantent d'être nés avant la Lune. Cette tradition et cette antiquité fabuleuse, étoient fondées sur une équivoque expliquée par Aristote dans sa *république des Tégéates*, dont le Scholiaste d'Apollonius et celui d'Aristophane, sur les *nuées*, *v. 397*, nous ont conservé ce fragment. « L'Arcadie étoit originai» rement habitée par des barbares. Les Arcadiens les » attaquèrent et les chassèrent de ce pays avant la » pleine Lune, et de-là s'appellèrent προσέληνοι ».

science, qu'elle ne mérite point notre confiance, et ne dit jamais la vérité ; que ce n'est pas pour nous que Jupiter et Mars se meuvent dans les cieux, qu'ils ne font aucune attention aux affaires des humains, et n'ont avec elles aucun rapport ; qu'enfin ces astres roulent dans leur orbite, emportés par la loi de la nécessité.

Il est d'autres personnes qui, sans taxer l'astrologie d'imposture, la regardent comme inutile, attendu que la divination ne sauroit changer les décrets des Parques.

Voici ce que je réponds aux uns et aux autres : les astres roulent dans les cieux sur leur propre orbite, mais ce mouvement influe sur tout ce qui se passe ici-bas. Voudriez-vous qu'un cheval dans sa course, les hommes et même les oiseaux en s'agitant, pussent faire sauter des pierres, ou voler des brins de paille sous le souffle du vent qu'excite leur course, et que la rotation des astres ne produisît aucun effet sur un autre corps ? Un peu de feu fait descendre ses émanations jusqu'à nous ; cependant ce n'est pas pour nous que ce feu brûle, il s'inquiète peu de notre chaleur. Pourquoi ne recevrions-nous aucune émanation des étoiles ? Il est sans doute impossible à l'astrologie de changer le cours des événemens, et de rendre heureux ceux qui nous sont défavorables ; mais cette science peut être utile aux hommes qui en font usage. Elle portera la joie dans leur cœur, en leur faisant connoître d'avance la prospérité

dont ils doivent jouir un jour, et à les aider à supporter avec plus de patience les maux dont ils sont menacés. L'infortune ne les surprendra point, lorsqu'ils s'y attendoient le moins. L'attente du malheur y habitue l'ame, et le rend plus facile à supporter. Telle est ma façon de penser sur l'astrologie.

ANACHARSIS (1),

OU

DES EXERCICES DE CORPS.

ANACHARSIS ET SOLON.

ANACHARSIS.

POURQUOI donc, Solon, les jeunes gens chez vous agissent-ils de la sorte ? Les uns étroitement embrassés se donnent le croc-en-jambe, d'autres se serrent avec force et se ploient comme des osiers. En voici qui se couvrent le corps de boue, en s'y roulant comme des pourceaux. Cependant je les voyois tout à l'heure quitter leurs vêtemens, s'oindre d'huile, et tour à tour se frotter l'un l'autre d'une manière fort paisible : puis tout-à-coup, poussés d'une fureur subite, ils se sont élancés les uns contre les autres, tête baissée, frappant

(1) On a déja vu dans le discours intitulé *le Scythe, ou l'étranger, tome II, page 350*, comment Anacharsis vint en Grèce, et fit connoissance avec Solon, qui l'instruisit des loix et des usages de la Grèce. Lucien nous représente ici une des conversations de ces deux sages, et ce cadre ingénieux lui sert à faire la satyre des exercices du Gymnase, auxquels les Grecs attachoient beaucoup plus d'importance qu'ils n'en méritoient réellement.

du front comme les beliers. Ah ! tien (1) ; en voilà un qui vient d'enlever son adversaire par les jambes et l'a jetté par terre ; il se précipite sur lui, et ne lui permet pas de se relever ; il le presse, lui serre le ventre avec ses jambes, et lui met le coude sous le gozier. Il va étrangler ce malheureux ! Mais celui-ci lui frappe sur l'épaule, pour le supplier, je pense, de ne pas le suffoquer entiérement. Ce n'est pas, sans doute, dans la crainte de se salir que ceux-ci épargnent l'huile ; car après avoir essuyé (2) celle dont ils se sont frottés, ils se remplissent de boue au moment où ils sont couverts de sueur. Ils me font rire quand je les vois s'échapper, comme des anguilles, des mains de leurs adversaires.

En voici d'autres, dans un endroit découvert de cette cour, qui font la même chose, excepté que ce n'est point dans un bourbier

(1) Le texte porte : *καὶ ἦν ἴδῃ*. Les deux premiers mots ne font point de sens. Je lis *καὶ μὴν, et certe.* C'est un mouvement semblable à celui que nous exprimons en françois par ces mots : *ah ! ma foi ; ah ! parbleu.*

(2) On ne voit aucun rapport entre ces mots : *φείδονται τῷ ἐλαίῳ, ils épargnent l'huile ;* et *τὸ χρίσμα ἀφανίσαντες, après avoir essuyé l'onction.* Il doit cependant en exister un ; et je suis persuadé que Lucien avoit écrit *ἀλλ' ἀφέσαντες τὸ χρῖσμα, omittentes unguentum ; au lieu de s'oindre d'huile.* S'ils l'épargnent, ils ne s'en frottent pas ; et s'ils ne s'en sont pas frottés, ils n'ont pas besoin de l'essuyer : *ἀφανίσαντες*, est donc manifestement en contradiction avec *φείδονται.* J'ai suivi, quoiqu'à regret, la leçon ordinaire.

qu'ils se plongent, mais dans une fosse profonde remplie de sable. Ils le répandent l'un sur l'autre de bonne amitié (1), et grattent la poussière comme des coqs (2): apparemment afin qu'ils puissent s'échapper avec moins de facilité, lorsqu'ils se serreront mutuellement dans leurs bras; car le sable empêchant la main de glisser, présente une prise plus assurée.

Ceux-là debout, et couverts aussi de poussière, se frappent, se donnent des coups de pied, et s'élancent l'un sur l'autre. En voici un qui semble être sur le point de cracher toutes ses dents. Le malheureux vient, comme tu l'as vu, de recevoir un coup de poing dans la mâchoire; sa bouche est remplie de sang et de sable. Eh, mais! l'Archonte (3) ne les sépare point (car l'habit de pourpre dont cet homme est revêtu, me fait penser que c'est quelque magistrat). Il ne fait pas finir le combat; au contraire, il encourage celui qui a porté le coup, et lui donne des éloges. Ailleurs j'en

(1) Je veux rendre par ces mots: *καὶ αὐτοὶ ἑκόντες; et ipsi sponte sua.*

(2) Ἐπαμῶνται, signifie à la lettre: *metunt, moissonnent;* et non pas *accumulant*, comme traduit le latin. Oppien, dans son poëme de la *pêche*, dit de même, *liv. 1, v. 450*, en parlant des poissons:

Τότε δ' οἱ μὲν ἀμησάμενοι πτερύγεσσι
Ψάμμον.

(3) Celui qu'Anacharsis prend pour un Archonte; à cause de son habit bordé de pourpre, est le maître du Gymnase.

vois d'autres qui s'agitent avec violence, qui sautent comme s'ils couroient, et cependant restent à la même place : ils s'élancent en haut, et donnent des coups de pied en l'air. Je voudrois bien savoir quel avantage il peut résulter de cette manière d'agir. Pour moi, il me semble qu'une telle conduite tient de la folie, et l'on me persuadera difficilement que tous ceux qui agissent de la sorte ne soient point extravagans.

SOLON.

Je ne suis pas étonné, Anacharsis, que tu portes un pareil jugement de ce qui se fait ici. C'est pour toi une coutume étrangère et bien éloignée des mœurs de la Scythie. Vos sciences et vos exercices paroîtroient de même fort extraordinaires à un Grec qui en seroit spectateur, comme tu l'es aujourd'hui des nôtres. Toutefois, sois sans inquiétude : ce n'est point la folie qui fait agir ainsi ces jeunes gens, et ce n'est pas pour s'outrager qu'ils se frappent les uns les autres, qu'ils se roulent dans la boue, et se couvrent de poussière. Cet exercice renferme une utilité qui n'est pas sans plaisir, et procure au corps une vigueur singulière. Si tu restes encore quelque temps en Grèce, comme je l'espère, tu ne tarderas pas à être toi-même un de ceux qui se roulent dans la boue et dans le sable.

ANACHARSIS.

Fi donc ! Solon ; trouvez à cela du plaisir

et de l'utilité, j'y consens; mais si quelqu'un des vôtres me faisoit un pareil outrage, il sauroit bientôt que ce n'est pas inutilement que je porte un cimeterre. Cependant, apprends-moi quels noms vous donnez à tout ce que je vois ici; comment appellerons-nous ce que font ces jeunes gens ?

SOLON.

Le lieu même, Anacharsis, s'appelle chez nous un *Gymnase :* il est consacré à Apollon Lycien (1). Tu vois sa statue dans cet homme

(1) Il y avoit dans Athènes trois Gymnases, l'Académie, le Cynosarge et le Lycée. Le premier étoit dédié au héros Académus, duquel il tiroit son nom; le second à Hercule, qui y avoit un temple; et le troisième, dont il est ici question, à Apollon Lycien. *Voyez* Suidas au mot *γυμνάσια;* Démosthène contre Timocrate, *page 791*, édition de Wolf; et la Scholie d'Ulpien, *page 820*. La raison pour laquelle les Athéniens avoient dédié ce Gymnase à Apollon, est exposée par Plutarque, au livre VII de ses *Questions de table, problême 4, page 889*, édition de Réiske. *Il paroît*, dit-il, *que ce n'est pas sans motif, ni par hasard, que les Athéniens ont consacré le Gymnase à Apollon, puisqu'ils pensent que c'est à ce Dieu que nous devons la santé, et que c'est lui qui donne la bonne constitution et la vigueur nécessaire dans les combats.* Il nous apprend ensuite qu'Apollon étoit honoré à Delphes sous le nom de Πυκτὴς (*qui combat à coup de poing*), sous celui de *coureur*, à Lacédémone et en Crète. A l'égard du surnom de *Lycien*, que portoit Apollon, la plupart des écrivains grecs l'interprètent, de ce qu'Apollon a détruit les loups en divers pays, en Attique, à Sycione, en Lycie. Pausanias, *Corinth. page 133*, appelle Apollon Λυκαῖος, et dit qu'il se nommoit ainsi, parce

appuyé sur une colonne, et qui tient un arc dans sa main gauche : son bras droit est reployé sur sa tête : l'attitude annonce que le Dieu se repose après une grande fatigue. Parmi ces différens exercices, celui pour lequel on

qu'il enseigna par un oracle le moyen de détruire les loups, dont le territoire de Sicyone étoit infesté, en leur exposant un morceau de chair au bout d'un bâton, dont l'écorce les faisoit mourir. Ce bâton étoit encore déposé dans le temple d'Apollon Lycien à Sicyone, du temps de Pausanias ; mais aucun des habitans ne put lui dire de quel bois il étoit. Philostrate dans ses *héroïques, chap. X, page 710*, rapporte ce nom à la même étymologie, et il n'est pas rare de trouver dans les poëtes le nom de Λυκοκτόνος, attribué à Apollon. Mais toutes ces explications me paroissent puériles et fabuleuses, je préférerois infiniment celle que donne Macrobe dans ses *Saturnales, liv. I, chap. XVII.* Ce passage mérite d'être rapporté : *Prisci Græcorum primam Lucem quæ præcedit solis exortus Λύκην appellaverunt ἀπὸ τῆ λευκῆ, id est temporis* (lisez avec Gronovius, *Candoris*), *hodie que Lycophos cognominant. Les anciens Grecs appelloient Λύκην, la lumière qui précède le lever du soleil, du mot Λευκῆ, blancheur. On la nomme encore aujourd'hui Lycophos.* Le soleil lui-même, selon ce savant Grammairien, étoit appellé Λύκος, et les habitans de Lycopolis dans la Thébaïde Egyptienne, l'adoroient sous ce nom, d'où les Grecs avoient formé celui de Λυκάβας, qu'ils donnoient à l'année, parce qu'elle est réglée par la marche du soleil. Ainsi Apollon Lycien signifie *Apollon lumineux.* Ce nom se trouve écrit de trois manières différentes chez divers auteurs : Λυκαίος, Λυκείος, et Λυκίος. Le premier me paroît venir de la prononciation Dorienne ; le second appartient à la langue commune ; quant au dernier, que l'on trouve dans Philostrate, *loc. cit.*, et dans ce passage de Lucien, il me paroît altéré par les copistes, et je serois d'avis de rétablir Απολλωνος τῆ Λυκείῳ. L'édition de Florence autorise ce changement,

s'enduit

s'enduit de boue, s'appelle *la lutte*. Cependant ceux qui se couvrent de sable sont aussi des *lutteurs*. Nous nommons *pancrate* (1), le combat dans lequel on se tient debout en se frappant l'un l'autre. Nous avons encore d'autres exercices semblables, tels que le *pugilat*, le *disque*, le *saut*. On célèbre des jeux publics pour tous ces exercices. Le vainqueur est considéré au-dessus de tous ses concitoyens, et remporte des prix.

ANACHARSIS.

Et quels sont ces prix ?

SOLON.

A Olympie, c'est une couronne d'olivier sauvage ; à l'Isthme, cette couronne est de pin (2) ; elle est d'ache à Nemée ; aux jeux

(1) C'est ainsi qu'il faut écrire le nom de cet exercice, ainsi appellé des mots grecs πᾶν et κράτος, parce qu'il exigeoit toute la force du corps. A l'égard des différens exercices du Gymnase, on fera bien de consulter l'ouvrage latin de Mercurialis *de arte Gymnastica*, et les dissertations de Buirette sur la *Gymnastique*, dans les premiers volumes des mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. La nature de mes remarques ne me permettent pas de m'étendre sur cet objet.

(1) Les jeux Isthmiques se célébroient dans l'Isthme de Corinthe, en l'honneur de Neptune. On y donnoit des couronnes de pin ; parce que cet arbre, qui sert à la navigation et à la construction des vaisseaux, étoit consacré à Neptune. Mais les couronnes de ces jeux n'ont pas toujours été de la même matière. Dans l'origine, elles étoient de pin, ensuite elles furent

Pythiens, on donne des fruits cueillis aux arbres consacrés à Apollon (1); et chez nous, aux Panathenées, de l'huile des oliviers consacrés à Minerve (2). Qu'as-tu donc à rire, Anacharsis? est-ce que ces présens te paroissent de peu de valeur?

ANACHARSIS.

Point du tout, les prix dont tu viens de faire l'énumération, sont tout-à-fait considérables. Ils prouvent l'émulation de générosité qui animoit leurs fondateurs. Une telle récompense mérite, en vérité, que les combattans fassent les plus grands efforts pour les obtenir, qu'ils s'exposent à des travaux de toute espèce, se mettent en danger d'être étranglés l'un par l'autre, ou de se rompre quelque membre. Apparemment qu'ils ne peu-

d'ache. Cette innovation, faite en faveur d'Hercule, ne dura pas long-temps; on revint aux couronnes de pin, qui ne changèrent plus. *Voyez* Plutarque, *Questions de table, liv. 5, problème 3, page 692.*

(1) Quels étoient ces fruits? C'est ce que j'ignore. Paulmier de Grentménil prétend qu'au lieu de μῆλα, il faut lire μηλέα, *des pommiers.* Il rapporte un passage de Libanius, qui sembleroit insinuer qu'on donnoit effectivement une branche de pommier au vainqueur. Mais la première épigramme de l'antologie, dans laquelle tous les prix des jeux sont énoncés, ne permet pas de lire autrement que μῆλα, *des fruits.*

(2) Ces oliviers étoient plantés dans le Gymnase de l'Académie. On les appelloit Μορίαι. *Voyez* Suidas à ce mot, et le Scholiaste d'Aristophane, sur le vers 1001 des Nuées.

vent pas se procurer du fruit quand bon leur semble, et se couronner d'ache ou de pin, sans se barbouiller le visage de boue, ou sans se faire donner des coups de pied dans le ventre par leurs antagonistes.

SOLON.

Mais, mon cher, ce ne sont point ces foibles présens que nous considérons : ils ne sont que les indices de la victoire, une marque de distinction pour celui qui l'a remportée, et la gloire qui accompagne ces indices, est du plus grand prix pour le vainqueur. C'est pour elle qu'on cherche à s'illustrer par des travaux, qu'on trouve beau de recevoir des coups de pied ; car on ne peut l'obtenir sans peine. Il faut que celui qui la desire soutienne dès sa jeunesse des fatigues sans nombre ; ce n'est qu'à ce prix qu'il peut espérer de voir couronner ses travaux par une fin tout à la fois utile et agréable.

ANACHARSIS.

Par cette fin utile et agréable, tu veux dire, Solon, qu'ils sont couronnés aux yeux de toute la Grèce, qu'on leur prodigue les louanges, et qu'on célèbre leur victoire. Hélas ! on devroit bien plutôt les plaindre des coups qu'ils ont reçus. Voilà des vainqueurs bien heureux d'obtenir pour récompense de tant de travaux quelques fruits et une couronne d'ache !

SOLON.

Tu ne connois pas encore nos usages, te dis-je; mais ta façon de penser changera bientôt, lorsque tu assisteras à nos assemblées solemnelles, lorsque tu verras un peuple immense accourir de toutes parts pour être témoin de ces jeux, les rangs innombrables des spectateurs (1), les Athlètes comblés de louanges, et le vainqueur honoré à l'égal des Dieux.

ANACHARSIS.

Et voilà justement, Solon, ce qu'il y a de plus déplorable; c'est qu'il faut que les Athlètes endurent tous ces mauvais traitemens, non pas sous les yeux d'un petit nombre de personnes, mais à la vue d'une foule de spectateurs témoins des outrages qu'ils reçoivent. Comment ces spectateurs peuvent-ils les estimer heureux lorsqu'ils les voient tous dégoûtans de sang ou suffoqués par leur adversaires (2); car c'est tout le bonheur que leur

(1) Le grec dit: *les théatres remplis d'une foule immense de spectateurs. Théatre* signifie ici le lieu d'où l'on voit; il n'a pas cette acception en françois, et j'ai été obligé de changer l'expression: mais l'idée est toujours la même.

(2) Il est arrivé plus d'une fois aux jeux olympiques, que des athlètes ont perdu la vie en disputant le prix. Tel fut le célèbre Arrachion, qui ne fut couronné qu'après sa mort. *Voyez* Pausanias, *Arcadiques*, *page 681*. Pindare dans ses odes, fait souvent allusion aux blessures qu'ont reçues les héros qu'il chante.

procure la victoire. Chez nous autres Scythes, Solon, si quelqu'un frappoit un citoyen, ou le jettoit par terre, en s'élançant sur lui, si même il lui déchiroit son habit, les vieillards lui infligeroient un châtiment rigoureux : quand sa violence n'auroit eu qu'un petit nombre de témoins, loin d'éclater au milieu d'un spectacle aussi nombreux que tu me représentes ceux de l'Isthme et d'Olympie. Quoi qu'il en soit, je ne puis m'empêcher de plaindre les Athlètes, quand je considère tous les maux qu'ils ont à souffrir. A l'égard des spectateurs, qui, dis-tu, accourent de toutes parts à ces assemblées, je suis fort étonné de ce qu'ils abandonnent ainsi leurs affaires pour venir se divertir à de pareils spectacles, et je ne puis nullement comprendre comment ils peuvent trouver du plaisir à voir des hommes se battre, se donner des coups, se jetter contre terre, et se meurtrir les uns les autres.

SOLON.

Si nous étions au temps des jeux Olympiques, des jeux Isthmiques, ou des Panathénées, tu apprendrois en voyant tout ce qui s'y passe, que ce n'est point mal-à-propos que nous montrons tant d'ardeur pour ces spectacles. Il ne m'est pas possible de te donner par mes discours une idée (1) du plaisir que

(1) Le grec dit : *de te faire approcher du plaisir.* Le texte ajoute ensuite, *si, étant assis parmi les spectateurs,*

tu aurois à voir la bravoure des Athlètes, la beauté de leurs corps, leurs attitudes admirables, l'adresse singulière (1), la force infatigable, la hardiesse, l'ardeur, le courage invincible, les efforts terribles qu'ils déploient pour remporter la victoire. Je suis bien persuadé que tu ne cesserois de les combler de louanges, de te récrier, et de les applaudir.

ANACHARSIS.

D'en rire, Solon, et qui plus est de m'en moquer. En effet, tout ce dont tu viens de faire l'énumération, cette bravoure, ces belles attitudes, la beauté, la hardiesse, sont, je le vois bien, entiérement perdues pour vous qui les employez à un objet de peu de valeur. Attendez au moins (2), que la patrie soit en danger, et votre pays ravagé, que vos parens ou vos amis soient exposés à quelque outrage. N'est-ce pas le comble du ridicule, d'épuiser inutilement votre courage à supporter tant de maux; de souffrir de si grandes fatigues, de déshonorer la beauté de vos corps, en vous roulant dans la poussière; de vous défigurer par des meurtrissures, dans l'espoir de posséder, après la victoire, un fruit ou une

tu voyois. La forme de ma phrase ne m'a pas permis d'insérer cette circonstance, mais elle la suppose nécessairement.

(1) Qui ne riroit de voir dans la traduction latine, *horribiles peritias.*

(2) Le grec dit: *sans que la patrie soit*, &c.

branche d'olivier sauvage ? car j'aime à me rappeller ces prix d'une espèce si singulière. Mais, dis-moi, tous les combattans les remportent-ils ?

SOLON.

Non vraiment. Il n'y en a qu'un qui les obtienne, et c'est le vainqueur.

ANACHARSIS.

Et quoi ! Solon, tant d'hommes se livrent à ces travaux pour une victoire incertaine et douteuse, et cela, quand ils savent qu'il ne peut y avoir parmi eux qu'un seul vainqueur, et une foule de vaincus, qui auront inutilement reçu, les uns des coups, les autres des blessures ?

SOLON.

Il semble, Anacharsis, que tu n'aies jamais réfléchi sur les moyens de perfectionner une république, autrement tu ne blâmerois pas un de nos plus beaux usages. Si, quelque jour, tu es curieux d'étudier ce qui peut donner à un état la constitution la plus parfaite, tu approuveras alors ces exercices, et l'ardeur avec laquelle nous les cultivons ; tu connoîtras toute l'utilité qui résulte de ces travaux, pour lesquels notre empressement te paroît aujourd'hui si ridicule.

ANACHARSIS.

Et mais, Solon, je ne suis venu chez vous

du fond de la Scythie, je n'ai traversé tant de contrées, passé la vaste et orageuse mer de l'Euxin, que dans le dessein d'apprendre les loix de la Grèce, d'observer vos usages, et d'étudier la meilleur forme de gouvernement. C'est pour cela que parmi tant d'Athéniens, je t'ai choisi pour mon hôte et pour mon ami. Je suis venu à toi sur ta réputation, et dès que j'ai su que tu avois composé certaines loix, établi d'excellens usages, institué des professions utiles, en un mot, formé un gouvernement sage, j'ai voulu t'avoir pour maître; instruis-moi donc, prends-moi pour ton disciple, et désormais assis à tes côtés, je me passerai volontiers de boire et de manger pour avoir le plaisir de t'entendre discourir sur le gouvernement et les loix, jusqu'à ce que tu sois fatigué de parler.

SOLON.

Il n'est pas aisé, mon cher, de parcourir tous ces objets en si peu de temps. Ce n'est qu'en les traitant chacun à leur tour, que je puis te les faire connoître. Je t'instruirai une autre fois de nos opinions religieuses, des loix qui règlent la parenté, les mariages, et les autres devoirs civils. Aujourd'hui, je veux t'exposer notre façon de penser sur les jeunes gens, et sur l'éducation que nous leur donnons dès qu'ils commencent à pouvoir comprendre ce que c'est que la vertu, et que leur corps, parvenu à la vigueur de l'âge viril, est

capable de supporter le travail. Par-là, tu connoîtras dans quel dessein nous avons institué ces exercices, et pourquoi nous obligeons les jeunes gens à soumettre de bonne heure leur corps à la fatigue. Ce n'est pas uniquement dans la vue des jeux publics, ni afin qu'ils y remportent des prix, qu'un petit nombre peut seul obtenir; mais nous voulons que par ce moyen ils acquièrent, et pour eux-mêmes, et pour la république entière, un avantage mille fois plus précieux. Il est, en effet, un autre combat proposé à tout citoyen vertueux; la couronne n'en est pas de pin, d'ache ou d'olivier sauvage: elle renferme en elle-même la félicité publique. Cette couronne dont je parle, est la liberté de chaque citoyen en particulier et de la patrie en général, la richesse, la gloire, la célébration paisible des solemnités établies par nos ancêtres, la conservation de nos biens, en un mot, les faveurs les plus brillantes que l'on puisse attendre de la libéralité des Dieux. Tous ces avantages sont entrelacés à la couronne dont je parle, et ne peuvent s'acquérir que par le combat auquel ces exercices et ces travaux les préparent.

ANACHARSIS.

Comment donc, admirable Solon! tu avois à me parler de récompenses aussi considérables, et tu ne me nommois que des fruits, une branche de pin, et un rameau d'olivier?

SOLON.

Sans doute, Anacharsis, que ces prix ne te paroissent plus si méprisables depuis que tu en as compris l'objet. Tu vois qu'ils sont le fruit du même esprit de sagesse, qui a produit les autres institutions civiles (1); qu'ils font partie de ce grand combat, de cette couronne de félicité dont je parlois tout-à-l'heure. Sans nous en appercevoir, notre conversation avoit quitté l'ordre que je voulois lui faire observer, et j'ai parlé d'abord de ce qui se pratique à Olympie, dans l'Isthme et à Nemée. Mais, puisque nous avons du loisir, et que tu me témoignes une si grande envie de t'instruire, nous pouvons facilement remonter à l'origine des choses, et à ce combat commun, en vue duquel nous nous exerçons à ceux-ci.

ANACHARSIS.

Cela vaudra beaucoup mieux; et de cette manière notre conversation procédant avec plus de méthode, j'en serai plutôt convaincu que je ne dois pas rire des Athlètes, quand je les verrai se glorifier d'une couronne d'ache ou d'olivier sauvage. Cependant, si tu le veux bien, allons nous asseoir sous cet ombrage, nous y serons moins interrompus par les

(1) J'ajoute ces mots: *qui a produit les autres institutions civiles*. Autrement la phrase seroit obscure.

acclamations dont on encourage les lutteurs : d'ailleurs (il faut en convenir) je ne supporte pas facilement le soleil, dont les rayons brûlans tombent d'à-plomb sur ma tête nue ; car j'ai voulu quitter le chapeau dont on se couvre chez nous, pour ne pas paroître seul au milieu des Grecs, dans un costume étranger. Nous sommes dans la saison de l'année où domine la constellation la plus ardente : vous l'appellez, je crois, la *canicule :* elle brûle tout, elle enflamme et dessèche l'air : déja le soleil à son midi, frappe sur nos têtes, et excite en nous une chaleur insupportable. Je suis même étonné, que dans l'âge avancé où tu es, la chaleur ne te fasse pas suer comme moi : tu n'en parois aucunement incommodé, et sans chercher d'ombrage, tu supporte facilement l'ardeur du soleil.

SOLON.

Ce sont ces travaux inutiles, Anacharsis, ces fréquentes culbutes dans la boue, ces fatigues soutenues en plein air, qui me servent de rempart contre les coups de soleil. Je n'ai pas encore besoin de chapeau, qui empêche ses rayons de frapper sur ma tête. Mais allons nous asseoir. Cependant ne vas pas écouter tout ce que je vais te dire avec le respect que l'on doit à des loix : garde-toi d'ajouter à mes discours une foi sans bornes ; au contraire, si mes principes ne te paroissent pas justes, contredis-les aussi-tôt, et soumets-les à un

examen sévère. Par ce moyen, nous ne pouvons manquer d'obtenir un de ces deux avantages : ou tu seras plus fortement persuadé, lorsque tu auras donné un libre cours à tes objections : ou tu me feras connoître que je n'avois pas des idées justes sur ces objets : et dans ce cas, Athènes entière ne tardera pas à te témoigner sa reconnoissance : car plus tu m'instruiras, plus tu réformeras mes opinions, et plus tu rendras à la république un service important. Loin de le cacher, je serois le premier à publier ce bienfait. Je me rendrois aussi-tôt dans le Pnyce ; et là, je dirois au peuple assemblé : « Athéniens, c'est moi, à la vérité, qui ai » composé vos loix, je les ai rendues aussi » utiles à la république, qu'il m'a été pos- » sible ; mais cet étranger (je te montrerois, » Anacharsis), cet étranger, quoique Scythe, » est un homme rempli de sagesse. Il a changé » mes opinions, il m'a fait connoître des prin- » cipes et des mœurs bien préférables. Inscrivez- » le donc au rang de vos bienfaiteurs, élevez- » lui une statue d'airain à côté des héros de » cette ville, à côté de Minerve même ». Sois sûr, Anacharsis, qu'Athènes ne rougiroit point d'apprendre d'un étranger et d'un Barbare quelque chose d'avantageux.

ANACHARSIS.

Voilà bien ce que j'avois entendu dire de vous autres, Athéniens, que vos discours étoient toujours assaisonnés d'ironie. Eh! com-

ment seroit-il possible, que moi, qui n'ai jamais vécu que sur un charriot, occupé à faire paître des troupeaux, errant de contrées en contrées, qui n'avois jamais habité de ville, qui n'en avois même jamais vue avant de venir ici; comment, dis-je, seroit-il possible que je pusse raisonner sur le gouvernement, et instruire un peuple autochtone (1), qui vit depuis tant de siècles sous une excellente législation, dans une des plus anciennes cités de la Grèce. Comment, sur-tout, pourrois-je apprendre quelque chose à Solon, qui possède, pour ainsi dire, depuis sa naissance, ce grand art de bien gouverner un état, et de donner des loix qui fassent sa félicité. Quoi que tu dises, il faut nécessairement que j'aie en toi la foi due à un législateur. Néanmoins, je te proposerai mes objections lorsque tes discours ne me paroîtront pas justes, afin de m'instruire plus solidement. Déja nous voici à l'abri du soleil, sous un ombrage épais, et cette pierre fraîche nous offre un siège agréable. Reprends, je te prie, ton discours; et, remontant à son origine, apprends-moi la raison pour laquelle vous exercez les jeunes gens aux travaux au sortir de l'enfance; comment,

(1) C'est-à-dire, *originaire du pays.* Lucien, sous le nom d'Anacharsis, se moque ici de la vanité des Athéniens, qui prétendoient avoir été produits par le sol de l'Attique. *Voyez* Thucydide, *liv.* 1; et Lucien lui-même dans le traité du *menteur d'inclination*, vers le commencement.

en se roulant dans la boue, pourront-ils devenir d'excellens citoyens; et en quoi la poussière et les culbutes peuvent-elles contribuer à les rendre vertueux: voilà ce que je desirerois apprendre de toi en ce moment. A l'égard des autres objets, tu m'en instruiras par la suite, chacun à leur tour, et à mesure que l'occasion s'en présentera. Seulement, pendant ton discours, cher Solon, ne vas pas oublier que tu parles à un Barbare. Ne sois ni long, ni compliqué dans tes raisonnemens, car je craindrois d'avoir oublié les premiers, quand tu passerois aux seconds (1).

SOLON.

C'est à toi de régler notre conversation, Anacharsis; et dès qu'elle te paroîtra devenir obscure, ou s'écarter mal-à-propos de son objet, tu en abrégeras la longueur, en m'interrogeant aussi-tôt sur ce que tu voudras savoir. Si cependant elle n'est point étrangère à notre sujet, si mes discours ne s'éloignent pas trop du but que nous nous proposons, il n'y aura, je pense, aucun inconvénient à leur donner une certaine étendue. Telle est la coutume observée dans le sénat de l'Aréopage (2), juge des affaires criminelles. Lorsque

(1) A la lettre: *si beaucoup d'autres viennent après avec affluence.*

(2) Ce morceau de Lucien, un des plus intéressans de l'antiquité, est celui qui offre l'idée la plus complette de ce célèbre tribunal d'Athènes. Nous allons

ce sénat, assemblé sur la colline de Mars, s'assoit pour prononcer sur un meurtre (1),

ajouter, à ce que dit notre auteur, quelques détails, qui pourront ne pas déplaire à ceux de nos lecteurs qui sont curieux de connoître les mœurs de la Grèce.

Plusieurs auteurs ont pensé que l'Aréopage devoit son existence à Solon; mais c'est une erreur, solidement réfutée par M. l'abbé Canaye, dans une dissertation insérée au tome septième des mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, où il a très-bien prouvé, *page 174*, que ce tribunal existoit cent quarante-un ans avant Solon. Ce législateur l'a seulement réformé, et lui a donné un nouveau lustre, en ordonnant que ses membres, qui auparavant étoient choisis indistinctement parmi tous les citoyens, ne le seroient plus à l'avenir que parmi ceux qui avoient été Archontes. Les séances de l'Aréopage ne se tenoient que tous les mois, et trois jours de suite avant le dernier; car celui-ci étoit réputé de mauvais augure, et tous les tribunaux étoient fermés. *Voyez* Pollux, *Onom. liv. VII, chap. X, seg. 118*, d'où l'on peut réformer une erreur qui s'est glissée dans les *antiquités de la Grèce*, de Lambert Bos, traduites par la Grange, *page 194*, *n°. XII*, où l'auteur avance sans aucun fondement, que l'Aréopage tenoit ses séances les trois derniers jours de chaque mois.

(1) L'Aréopage ne connoissoit pas de tous les meurtres indifféremment, mais seulement de ceux qui avoient été faits de dessein prémédité, et commis par un parent jusqu'au degré de cousin. Les autres meurtres étoient attribués à d'autres tribunaux, suivant les circonstances qui les accompagnoient. Ceux qui étoient volontaires, que l'on avouoit, en soutenant qu'ils étoient légitimes, étoient du ressort du tribunal appellé *οἱ ἐπὶ Δελφινίῳ*, *le Delphinium*, dédié à Apollon *Delphinien*, et à Diane de même nom. Ce fut là que Thésée fut jugé pour le meurtre des brigands et celui des Pallantides, qu'il avouoit, en soutenant qu'il étoit juste. Pollux, *liv. VIII, segm. 119*. Quant aux homicides involontaires, ils étoient jugés par le tribunal du Palladium, *οἱ ἐπὶ Παλλαδίῳ*, sur lequel on peut consulter *Pollux* cité ci-dessus. Une

sur des blessures volontaires, ou sur un incendie, chacune des parties soumises à son jugement, a droit de parler et de plaider sa cause, tour-à-tour ; d'abord l'accusateur parle le premier, ensuite l'accusé. Ils peuvent porter eux-mêmes la parole, ou faire monter à leur place (1) des orateurs qui les défendent. Tant

autre jurisdiction connoissoit encore des homicides ; dont les auteurs n'étoient pas connus, ou commis par des corps inanimés, et ce tribunal s'appelloit *οἱ ἐπὶ Πρυτανείῳ*. Ses arrêts étoient exécutés par des officiers nommés *φυλοβασιλεῖς*. Les corps inanimés qui avoient causé la mort d'un homme étoient punis (tant la vie de l'homme étoit précieuse aux yeux des Athéniens), et condamnés à être jettés dans la mer ou hors du territoire dans lequel le meurtre avoit été commis. Enfin il y avoit un quatrième tribunal nommé *οἱ ἐν φρεάττει*, *de Phréatus*, ancien héros d'Athènes, qui connoissoit des accusations en homicide volontaire, intentées contre ceux qui avoient été condamnés à l'exil, ou qui s'étoient bannis eux-mêmes pour un meurtre involontaire. Ce tribunal étoit situé sur le bord de la mer, et l'accusé qui revenoit pour se justifier étoit obligé de plaider sa cause avant de sortir du vaisseau qui le ramenoit. Il ne pouvoit ni descendre sur le rivage, ni jetter l'ancre ou l'échelle. *Pollux*, *loc. cit.* Je reviens à l'Aréopage : le ressort de cette jurisdiction ne s'étendoit pas seulement aux objets dont parle ici Lucien, il avoit été chargé par Solon de la police des arts et métiers d'Athènes, et d'inspecter la conduite particulière de chaque citoyen, de s'informer d'où il tiroit de quoi fournir à ses dépenses ; et ceux qui étoient convaincus d'oisiveté étoient punis sévérement. Plutarque, *vie de Solon*, *page 361*, édition de Réiske.

(1) L'accusé ou celui qui prenoit sa défense, ne pouvoit parler, que monté sur une pierre nommée *ἀναιδείας*, c'est-à-dire, *la pierre de l'impudence* ; et l'accusateur sur une autre, nommée *ὕβρεως*, *la pierre de*

que

que ces orateurs se renferment dans leur cause, le sénat les écoute avec patience et tranquillité : mais, s'ils veulent faire précéder leur discours d'un exorde (1), afin de disposer les juges en leur faveur, s'ils cherchent à exciter la compassion, ou à réveiller l'indignation par des moyens étrangers à l'affaire (ce que font souvent les orateurs pour séduire les magistrats), aussi-tôt un héraut s'avançant vers eux, leur impose silence, et ne leur permet pas de dire des inepties en présence du sénat, ni d'embrouiller (2) l'affaire par des raisonnemens vagues. La raison de cet usage est,

l'injure. Elles étoient l'une et l'autre posées en face du tribunal. Pausanias, qui nous apprend cette circonstance dans ses *Attiques*, *page 68*, fait entendre que ces pierres étoient d'argent. Τὰς δὲ ἀργυρᾶς λίθους ἐφ' ὧν ἑστᾶσι ἕσοι δίκας ὑπέχουσι, καὶ οἱ διώκοντες, τὸν μὲν ὕβρεως τὸν δὲ ἀναιδείας ἀντοῖς ὀνομάζουσι ; mais ne vaudroit-il pas mieux lire avec Junius, un des commentateurs de Pausanias, τὸν δὲ ἀναιτίας ? l'autre est appellée *pierre de l'innocence.*

(1) Pollux dit de même προοιμιάζεσθαι δὲ οὐκ ἐξὴν, οὐδὲ οἰκτίζεσθαι, *il n'est pas permis de faire d'exorde, ni d'exciter la compassion.* Quand l'accusateur avoit parlé, l'accusé pouvoit se condamner lui-même à l'exil avant de répondre. Il évitoit par-là une punition plus considérable.

(2) Le terme grec περιπέτειν, que les commentateurs auroient pu expliquer, signifie à la lettre *empâter, encrouter ;* c'est une métaphore qui fait allusion à la friponnerie de certains boulangers d'Athènes, qui enveloppoient d'une pâte fine une pâte plus grossière, afin de la mieux vendre. *Voyez* Henri Etienne à ce mot, et le Scholiaste d'Aristophane sur le vers 159 du Plutus.

pour que les Aréopagites ne voyent que les faits dans toute leur simplicité. Et bien, Anacharsis, je te fais en ce moment, sénateur de l'Aréopage : écoute-moi de la même manière que le sénat écoute les orateurs ; impose-moi silence dès que tu t'appercevras que j'abuse de la parole, mais qu'il me soit permis de m'étendre, tant que je ne dirai que des choses relatives à notre affaire. La prolixité de mes discours te fatiguera moins, puisque nous ne conversons plus exposés aux rayons du soleil : nous voici sous un ombrage épais, et nous avons du loisir.

ANACHARSIS.

Tu as raison, et déja je te sais gré de m'avoir appris, en passant, ce qui se pratique à l'Aréopage. C'est une chose vraiment admirable et digne des magistrats vertueux qui le composent, de n'avoir égard qu'à la seule vérité pour porter leur suffrage. Parle donc à présent, suivant nos conditions, et moi, nouvel Aréopagite (car tu viens de me créer membre de l'Aréopage), je t'écouterai à la manière de ce sénat.

SOLON.

Il faut avant tout, Anacharsis, que je t'expose en peu de mots l'idée que nous nous formons d'une ville et de ses citoyens. Nous sommes bien éloignés de croire qu'une ville consiste dans l'assemblage des édifices, tels que les fortifications, les temples, les arsenaux. Toutes

ces choses, il est vrai, forment un corps stable, qui offre aux habitans une demeure sûre et inébranlable. Mais c'est dans les citoyens que nous faisons consister toute la force d'une cité. Ce sont eux qui la peuplent, qui la régissent, qui la gardent, qui exercent tous les emplois, qui l'animent, comme l'ame produit en nous le mouvement. En conséquence d'une telle façon de penser, nous prenons soin, comme tu le vois, d'embellir le corps même de la ville, et de rendre son séjour agréable, soit en l'ornant d'édifices au-dedans, soit en l'entourant au-dehors de remparts qui contribuent à sa sûreté. Mais notre principale attention est de veiller à ce que les citoyens portent une ame vertueuse dans un corps plein de vigueur: persuadés que de pareils habitans feront fleurir la cité pendant la paix, la préserveront des ravages de la guerre, et lui conserveront son bonheur et sa liberté. La première éducation des enfans est confiée aux mères, aux nourrices, aux Pédagogues, qui jettent dans leur ame les premières semences de la vertu (1). Mais aussi-tôt qu'ils ont acquis la connoissance des choses honnêtes, dès que la pudeur, le respect, la crainte, le desir des récompenses se sont développés dans leur cœur, dès que leurs corps plus formés et plus robustes, paroissent capables de supporter

(1) A la lettre: *pour les conduire et les nourrir par des instructions libérales*, c'est-à-dire, *vertueuses*.

le travail, après leur avoir enseigné les sciences et les exercices de l'ame, on commence à les accoutumer à la fatigue. Il ne suffit point à l'homme de rester tel qu'il est sorti des mains de la nature, son corps et son ame ont également besoin des secours de l'éducation, qui peut seule améliorer les dispositions heureuses qu'il a pu recevoir en naissant, et changer ses inclinations vicieuses en de bonnes qualités. Nous imitons les agriculteurs, qui donnent un appui à la plante délicate, encore peu élevée au-dessus de la terre, et la protègent contre le souffle impétueux des vents. Mais dès que l'arbre est devenu plus vigoureux, ils en retranchent les branches superflues, et le rendent plus fertile en fruits en le livrant à l'agitation et aux secousses de l'air.

Nous enflammons d'abord l'ame des jeunes gens par la musique et par la science des nombres, nous leur apprenons ensuite à écrire, à lire d'une voix sonore et harmonieuse. Quand ils sont plus avancés en âge, on leur récite les maximes des anciens philosophes, les faits illustres de l'antiquité, des discours propres à former les mœurs, et que nous ornons des graces de la poésie, afin qu'ils fassent dans leur mémoire une impression plus profonde. Au récit de quelque trait héroïque, de quelque action célèbre, ils deviennent insensiblement amoureux de la gloire, ils desirent d'imiter les faits qu'ils entendent chanter, pour être un jour eux-mêmes le sujet des chants et de

l'admiration de la postérité. Tel est l'effet qu'ont souvent produit sur nous les poésies d'Homère et d'Hésiode. Enfin lorsqu'ils approchent de l'âge auquel ils doivent étudier la politique, et participer aux affaires publiques.... Mais peut-être tout ceci est-il étranger à notre objet : je ne me proposois pas de parler des exercices de l'ame, je ne voulois que t'expliquer le motif pour lequel nous exerçons le corps de nos jeunes gens. Je me tais donc, sans attendre qu'un héraut m'impose silence, ou que toi-même, comme sénateur de l'Aréopage, tu me fermes la bouche. Je suis même persuadé que c'est par égard pour moi, que depuis si long-temps tu supportes mon bavardage inutile.

ANACHARSIS.

Dis-moi, je te prie, Solon, l'Aréopage a-t-il décerné quelque punition contre ceux qui ne disent point les choses nécessaires, et qui les passent exprès sous silence ?

SOLON.

Pourquoi me fais-tu cette question ? Ta pensée n'est pas claire.

ANACHARSIS.

C'est que tu passes ce qu'il y a de plus intéressant, ce que j'écoutois avec le plus de plaisir, l'instruction de l'ame, pour me parler de Gymnases, et d'exercices pénibles, qui sont assurément moins nécessaires.

SOLON.

Je me suis rappellé, mon cher, les conditions que nous avons établies en commençant cet entretien ; et je ne voulois pas me permettre d'écart, de peur que la prolixité de mes discours ne troublât ta mémoire. Je vais, puisque tu le veux, reprendre ce sujet et le traiter le plus succintement qu'il me sera possible : nous en ferons une autre fois un examen plus réfléchi.

Nous formons donc l'ame de la jeunesse par l'étude des loix publiques. Ces loix sont exposées à la vue de tout le peuple (1), écrites en gros caractères : elles enseignent ce que l'on doit faire, et ce que l'on doit éviter. Dans le commerce des hommes vertueux, nos jeunes gens apprennent à régler leurs discours suivant l'honnêteté, à pratiquer la justice, à se conduire avec égalité envers leurs concitoyens, dans le maniement des affaires publiques, à ne jamais rien desirer de honteux, à s'enflammer pour tout ce qui est

(1) Plût à Dieu que les nations qui se disent policées, imitassent cette sage coutume des Athéniens ! Que de fautes graves la connoissance des peines infligées par la loi feroit éviter ! Et quelle puissante barrière pour un scélérat que la présence d'une colonne majestueuse sur laquelle il liroit d'avance le supplice auquel son crime va le faire condamner ! Espérons tout d'un siècle de lumières et de philosophie, où l'on parle enfin de réformer un code criminel, qui, loin de protéger l'Innocence, ne sert quelquefois qu'à la traîner sur l'échafaud.

beau, à ne se permettre aucune violence. Ces hommes vertueux sont appellés chez nous sophistes et philosophes (1). D'ailleurs nous avons des théatres publics où se rassemblent tous nos citoyens : là nous instruisons encore la jeunesse par des tragédies et des comédies (2), qui leur mettent sous les yeux les vertus des héros de l'antiquité, et les vices les plus ordinaires, afin qu'ils évitent les uns et s'empressent d'acquérir les autres. Nous permettons aux comédiens (3) de railler et

(1) Lisez σοφισαὶ καὶ σοφοὶ, *sophistes et sages.* La dénomination de sophiste n'avoit alors rien que d'honorable. Le nom de *philosophe* n'existoit pas encore du temps de Solon, ainsi que l'a judicieusement remarqué Dusoul. Pythagore, qui florissoit peu de temps après Solon, fut le premier qui se donna ce titre, ne voulant pas s'attribuer celui de *sage*, que prenoient alors les gens de lettres. Diogène de Laërce rapporte, *liv. VIII, pape 572*, que Pythagore se trouvant à la cour de Léon, tyran de Phliase, celui-ci surpris de la nouveauté de ce nom, lui demanda ce que c'étoit qu'un philosophe. La vie humaine, répondit Pythagore, ressemble aux jeux publics, un nombre considérable de personnes s'y rend de toutes parts. Les unes viennent pour y combattre, d'autres pour y vendre des denrées et des marchandises ; d'autres enfin, et ce sont les plus estimées, pour être simples spectateurs. C'est à ces dernières que ressemblent les philosophes. Spectateurs des combats de cette vie, et des passions des hommes, ils n'y prennent aucune part. La vérité est le seul objet de leurs recherches.

(2) Il paroît cependant que Solon n'approuvoit pas la comédie, puisqu'il dit un jour à Thespis qu'il avoit vu représenter : *j'ai bien peur que toutes ces fictions ne passent un jour dans nos contrats.*

(3) C'est-à-dire, aux auteurs comiques, qui ne fai-

d'invectiver les citoyens, dont les mœurs dépravées et la conduite honteuse sont indignes de la république, dans l'espoir que, sensibles à ces reproches, ces hommes corrompus s'efforceront à devenir meilleurs, et que les autres éviteront avec soin tout ce qui pourroit les exposer à de semblables réprimandes.

ANACHARSIS.

J'ai vu ces acteurs tragiques et comiques dont tu parles, Solon; ce sont, je pense, ces hommes qui portent une chaussure pesante et élevée, qui sont revêtus d'habits ornés de bandelettes d'or, qui se couvrent la tête d'un casque (1) ridicule, dont la bouche est prodigieusement ouverte, et pardessous lequel

soient alors aucune difficulté de jouer leurs propres pièces; Aristophane a joué lui-même le rôle de Cléon dans les *Chevaliers*. Par la suite, les comédiens abusèrent tellement de la liberté d'invectiver les citoyens, qu'on leur défendit de nommer. Il s'en dédommagèrent en faisant faire des masques qui ressembloient parfaitement aux personnes qu'ils vouloient produire sur la scène: ce qui forme le second âge de la comédie. Enfin on leur défendit encore cette ressemblance de masque, et l'on supprima le chœur: troisième époque à laquelle la comédie emprunta des personnages allégoriques, fronda les vices particuliers, perdit son véritable objet, et peut-être le plus utile, la critique du gouvernement.

(1) Par ce casque, Anacharsis parle du masque théâtral, qui représentoit une tête entière, et se posoit au-dessus du front dans les pièces tragiques, ainsi que Lucien nous l'apprend dans le traité de la Danse, *tome III, page 52. Voyez* sur les masques la description de Pollux, *Onom. liv. 4, chap. XIX.*

ils poussent de grands cris. Je fus fort étonné de les voir marcher avec tant d'assurance, malgré cette immense chaussure. Athènes célébroit alors, je crois, des fêtes en l'honneur de Bacchus. A l'égard des comédiens, leur taille étoit moins haute, ils marchoient à terre, et ressembloient davantage à des hommes; ils crioient aussi moins fort, mais leur casque étoit encore plus ridicule que celui des autres. Tout le théatre, en les voyant, éclatoit de rire; au lieu qu'on écoutoit, d'un air triste, les premiers à taille gigantesque; on les plaignoit, je pense, de traîner après soi des entraves si gênantes.

SOLON.

Ce ne sont pas ces acteurs que l'on plaignoit, mon cher; le poëte (1) exposoit, sans doute, aux yeux des spectateurs, quelque histoire malheureuse de l'antiquité, il récitoit au théatre des vers dont les expressions tragiques faisoient fondre en larmes tous les auditeurs. Vraisemblablement tu as vu alors des joueurs de flûte et d'autres personnes qui chantoient ensemble et se tenoient en cercle. Ces chants, Anacharsis, et ces airs de flûte ne sont point inutiles, puisqu'ils servent à enflammer (2) l'ame des jeunes gens, et à les rendre plus vertueux.

A présent, voici de quelle manière nous

(1) Du temps de Solon, le poëte étoit le principal acteur de la pièce, ou plutôt c'étoit le seul avec le chœur.

(2) Le grec dit: *à aiguiser*,

exerçons leur corps ; c'est ce que tu desires le plus d'apprendre. Nous leur faisons quitter leurs vêtemens, comme je l'ai déja dit, lorsqu'ils n'ont plus cette première délicatesse de l'enfance, et qu'ils commencent à devenir robustes. Notre but est de les accoutumer aux diverses influences de l'air, de les familiariser avec toutes les saisons, afin qu'ils ne soient point incommodés de la chaleur, et qu'ils puissent résister au froid. Nous les faisons oindre d'huile, et se frotter le corps, afin de rendre leurs nerfs capables d'une plus forte tension. Il seroit, en effet, ridicule de penser que des peaux mortes amollies par l'huile, deviennent plus difficiles à rompre, et durent plus long-temps, et de s'imaginer qu'un corps qui jouit de la vie, ne retirera pas de cette onction le même avantage. En partant de ce principe, nous avons imaginé différens exercices, pour chacun desquels sont établis des maîtres. Ils enseignent le pugilat à celui-ci, à cet autre le pancrate, afin que ces jeunes gens s'accoutument à supporter patiemment la fatigue, à s'avancer (1) courageusement au-devant des coups, à ne pas prendre la fuite, dans la crainte d'être blessés. Cette habitude produit en eux, deux effets qui sont pour nous de la plus grande utilité : ils deviennent plus intrépides dans les

(1) Ὁμόσε χωρεῖν, ne signifie pas *excipere è proximo*, comme traduit le latin. C'est un terme militaire, qui veut dire *avancer ensemble, marcher de pied ferme à l'ennemi.*

dangers ; ils ménagent moins leur personne, et sont en outre plus vigoureux et plus patiens. Ces lutteurs, qui, la tête baissée, cherchent à se renverser par terre, apprennent à tomber sans danger, à se relever avec facilité, à pousser rudement un adversaire, à l'envelopper dans leurs bras, à le serrer à la gorge, à l'enlever de terre. Cet exercice ne leur est point inutile, puisqu'il leur fait acquérir la première et la plus précieuse de toutes les qualités ; celle d'avoir un corps endurci à la fatigue, et presque insensible à la douleur. Mais un autre avantage, qui n'est pas de peu d'importance, c'est qu'à la guerre, s'ils se trouvent dans la nécessité de faire usage de cette science, ils s'en serviront avec plus d'adresse. Il est certain qu'un homme exercé de la sorte, s'il est aux prises avec un ennemi, l'aura bientôt renversé, en lui donnant un croc-en-jambe ; et, s'il tombe avec lui, il saura se relever avec plus de vîtesse : car si nous cherchons à nous procurer ces avantages, Anacharsis, c'est pour le combat qui se passe les armes à la main. Nous pensons que des soldats formés par ces exercices, serviront plus utilement la patrie ; et lorsque nous aurons soumis leurs corps nuds à la fatigue, que nous les aurons endurcis aux travaux, ils deviendront plus robustes, plus vigoureux, plus agiles, plus capables d'une forte tension, et par cela même plus redoutables à leurs adversaires.

Tu sens, je pense, la conséquence de tout ce que je viens de te dire. Tu devines aisément quels doivent être sous les armes des guerriers qui, tout nuds, peuvent inspirer la terreur à leurs ennemis. On ne leur voit pas cet embonpoint pesant, cette fade blancheur, partage ordinaire des femmes, de qui le corps sans vigueur se flétrit à l'ombre, tremble au moindre froid, ou ruisselle en un instant de sueur, et pourroit à peine respirer sous le casque, sur-tout, lorsque le soleil à son midi embrase, comme à présent, le ciel de tous ses feux. Que pourroit-on entreprendre avec des soldats qui brûleroient de soif, qui ne résisteroient pas à la poussière, qui, saisis d'effroi, au seul aspect d'un peu de sang, seroient à moitié morts avant d'approcher l'ennemi à la portée du trait, et d'en venir aux mains avec lui? Nos jeunes gens colorés par le soleil, ont un teint brun et animé, un air mâle et plein de vie, tout annonce en eux l'ardeur et le courage, fruits de la santé brillante dont ils jouissent. On n'en voit aucun de ridé, ni de maigre, aucun n'est surchargé d'embonpoint. Ils sont tous bien proportionnés dans leurs contours. Les sueurs ont dissipé le superflu des chairs; ce qui leur en reste (1),

(1) La construction de ce passage est ὃ δὲ περιλελειμμένον ἐῤῥωμένως φυλάττοντες ἀμιγὲς τῆ φαυλῆ, παρεῖχεν ἰσχὺν καὶ τόνον; mais au lieu de ὃ δὲ, j'aimerois mieux lire τὸ δὲ, mis en opposition avec τὸ μὲν qui précède.

leur procure la force et la vigueur, et se conserve exempt du mêlange de toute humeur vicieuse. Tel est le fruit que les exercices procurent à nos corps : ils agissent sur eux, comme les vanneurs sur le bled, dont ils chassent la paille et la poussière, et quand ils ont séparé tout le froment, ils l'amassent dans les greniers.

Cette manière de vivre conserve nécessairement la santé de nos jeunes gens, et les rend capables de résister aux plus longues fatigues. Ils ne commenceront à suer, qu'après avoir long-temps supporté le travail ; et rarement on les verra malades. Si, par exemple, on mettoit le feu à un monceau de bled entouré de sa paille (je reviens encore à mon vanneur), celle-ci, prompte à s'enflammer, brûleroit la première ; le bled ne s'allumeroit que peu-à-peu, et sans jetter de flamme, après avoir fumé quelque temps, enfin il se consumeroit. De même, il n'est point de maladie, il n'est point de fatigue, qui, si elle attaquoit un corps ainsi disposé, pût l'abattre (1), ou en triompher aisément : l'intérieur est trop bien préparé ; l'extérieur est puissamment muni contre de pareils assauts : il ne laisse pénétrer ni la chaleur du soleil, ni le froid, qui pourroit nuire au corps. Pour remédier (2) à l'épuisement que peut causer la

(1) Le grec dit : *le convaincre*, c'est-à-dire, *en trouver le foible*. Telle est ici la vraie signification d'ἐλέγχω.

(2) Le texte dit à la lettre : *pour ce qui est de suc-*

fatigue, la chaleur intérieure, préparée depuis long-temps, et comme en réserve pour les cas nécessaires, se répand (1) aussi-tôt dans les membres, les remplit d'une vigueur nouvelle, et les rend de plus en plus infatigables : les exercices et les travaux qu'ils ont déja supportés, loin d'épuiser leurs forces les augmentent, et les secousses qu'elles reçoivent ne servent qu'à les accroître.

Nous exerçons encore les jeunes gens à bien courir, nous les accoutumons à fournir une longue carrière, et nous leur faisons acquérir la vîtesse et la légéreté. Ce n'est pas sur un terrein ferme, et qui offre quelque résistance, que la course s'accomplit, mais sur un sable profond ; on ne peut y marcher fermement, ni se soutenir sans peine, et le pied enfonce à chaque pas dans le sable qui lui cède. De plus, on leur apprend à franchir un fossé, ou tout autre obstacle, afin qu'ils puissent le faire aisément si le besoin l'exige.

comber sous les travaux, ou *de céder à la fatigue*. La traduction latine, *si quid vero etiam cedit laboribus*, rend mal le grec πρὸς τὸ ἐνδιδὸν. Notre manière de parler, *pour ce qui est de*, en approche davantage.

(1) A la lettre : *arrosant*, ἐπάρδον. Le traducteur latin a passé ce mot nécessaire ; j'ajoute *dans les membres*. Ensuite ἐπιπλεῖσον, est très-mal rendu par le latin *prope modum*. Il signifie *pour très-long-temps, de plus en plus*. Je n'insisterai pas davantage sur cette version, plus capable d'égarer souvent, que de fixer le véritable sens de l'auteur ; et j'aurai peut-être occasion de la réformer dans une nouvelle édition de Lucien, que j'espère publier après cette traduction.

Ils s'exercent à cela en tenant une masse de plomb dans chaque main (1) ; ensuite ils se disputent la gloire de lancer au loin un javelot. Tu as remarqué sans doute dans le Gymnase une autre masse d'airain (2), de forme circulaire, et semblable à un petit bouclier sans anse et sans courroie. Tu as peut-être essayé de le soulever du milieu de l'arêne où il est posé. Il t'a paru pesant, et difficile à saisir à cause de son grand poli. Et bien, nos jeunes gens le lancent, soit en hauteur, soit en longueur, et disputent à qui le poussera plus loin, et surpassera tous les autres. Cet exercice fortifie leurs épaules et donne du ton à leurs extrémités.

A l'égard de cette boue, de cette poussière, qui t'ont paru d'abord si ridicules, apprends, mon cher, pour quelle raison elles sont ici répandues. C'est, en premier lieu, afin de rendre la chûte des lutteurs moins violente, et pour qu'ils puissent tomber sans danger sur un terrein mou. D'ailleurs, la sueur mêlée avec la boue, rend nécessairement le corps des athlètes plus glissant ; et tu les comparerois toi-même à des anguilles. Cet usage n'a rien de risible, et n'est pas inutile : au contraire, il contribue singuliérement à donner de la vigueur aux muscles ; car les athlètes ainsi

(1) Ces masses s'appelloient ἁλτῆρες. *Voyez* Aristote, *Probléme v, sect. 8.*

(2) Le Disque.

préparés, sont obligés de saisir fortement leur adversaire, pour l'empêcher de s'échapper en glissant. Ne crois pas que ce soit une chose facile de retenir un corps humide d'huile et de boue, toujours prêt à s'écouler des mains. Mais, comme je te le disois toute-à-l'heure, tous ces exercices sont utiles pour la guerre. Quand il faudra emporter du combat un ami blessé, enlever un ennemi et lui faire perdre terre, nos jeunes gens s'en acquitteront avec plus de facilité. Si nous les exerçons jusqu'à les fatiguer, en leur imposant une tâche pénible, c'est afin qu'ils exécutent plus aisément des choses bien moins difficiles.

Nous employons la poussière à un usage tout opposé : pour empêcher les combattans de s'échapper, lorsqu'ils se serrent mutuellement dans leurs bras. Après qu'ils se sont exercés, enduits de boue, à retenir un corps glissant, qui peut aisément fuir de leurs mains, ils s'accoutument à s'évader eux-mêmes des mains de ceux qui les ont saisis, quoiqu'ils soient retenus de manière à ne pouvoir s'échapper qu'avec peine. D'ailleurs, la poussière répandue sur le corps en arrête la sueur trop abondante, elle fait durer les forces plus longtemps. Elle empêche l'impression de l'air qui pourroit être nuisible dans un moment où tous les pores sont ouverts et relâchés : en outre elle nettoie la peau, la rend plus propre et plus brillante. Je serois tenté de placer à côté de quelqu'un de ces hommes blancs et nourris

hourris à l'ombre, tel de nos jeunes gens qui s'exerce dans le Lycée; le premier que tu choisiras, je le laverai avec de la terre et du sable, et je te demanderai ensuite auquel des deux tu voudrois ressembler. Je suis bien sûr qu'au premier coup-d'œil, quand tu n'aurois éprouvé les forces ni de l'un ni de l'autre, tu préférerois une constitution robuste, une forte complexion, à un tempérament délicat et relâché, à un teint blanc, causé par la rareté du sang qui fuit toujours vers les parties inférieures.

Tels sont, Anacharsis, les travaux auxquels nous appliquons les jeunes gens, persuadés qu'ils deviendront par ce moyen de braves défenseurs de notre république, qu'ils assureront notre liberté, et reviendront toujours vainqueurs de l'ennemi, quand ils marcheront à sa rencontre; qu'ils seront redoutés des peuples voisins, dont la plupart, soumis par la crainte, nous paieront un tribut. Pendant la paix, ils se montreront plus vertueux encore. Sans inclination pour les vices, éloignés de la licence qu'engendre l'oisiveté, ils s'occuperont de ces exercices, ils y consacreront tous leurs loisirs. C'est-là ce bien public dont je t'ai parlé, cette suprême félicité d'un état. On peut dire qu'elle existe, lorsque la jeunesse, soit à la guerre, soit dans le sein de la paix, ne marque que des dispositions honnêtes, n'a de goût et d'empressement que pour la vertu.

ANACHARSIS.

Et quoi, Solon, lorsque les ennemis marchent contre vous, allez-vous à leur rencontre frottés d'huile et couverts de poussière ? Les attaquez-vous à coups de poing ? Apparemment ils vous redoutent et prennent bientôt la fuite, dans la crainte que vous ne leur jettiez du sable dans la bouche, ou que sautant sur eux, dans le dessein de les prendre par derrière, vous ne leur enveloppiez le ventre dans vos jambes, que vous ne les serriez à la gorge en leur mettant le coude sous le casque. Par Jupiter ! il me semble qu'ils décocheront alors des flèches, qu'ils lanceront des javelots. Mais, sans doute, leurs traits ne pénétreront point vos corps aussi invulnérables que des statues, et qui d'ailleurs, colorés par le soleil, ont fait une abondante provision de sang. Vous n'êtes pas en effet des hommes de paille, pour céder si promptement aux coups. Cependant, je crains bien que taillés en pièces, percés de blessures profondes, il ne vous reste bientôt plus qu'un foible reste de sang à nous montrer (1). Voilà, mon cher Solon, l'équivalent de ton discours, si j'en ai bien compris le sens.

Mais, peut-être alors, vous revêtez l'armure complette de vos acteurs tragiques, et

(1) Il veut dire par-là que la perte de leur sang les rendra pâles, au lieu de vermeils qu'ils sont à présent.

lorsque vous entrez en campagne, vous mettez ces casques à bouche béante, afin de paroître plus formidables à vos ennemis, et de les effrayer par cette horrible figure. Vous chaussez aussi, sans doute, ces énormes souliers. Ils sont légers pour vous quand vous prenez la fuite : et quand vous poursuivez l'ennemi, ils empêchent qu'il ne puisse vous échapper, par les grandes enjambées qu'ils vous font faire. Prends-garde que ces exercices, qui vous paroissent si beaux, ne soient au fond que des bagatelles, des jeux d'enfans, des amusemens propres à occuper le loisir d'une jeunesse désœuvrée. Si vous voulez être vraiment libres et heureux, il vous faut établir d'autres Gymnases, où l'on s'exerce réellement les armes à la main. Ce n'est point les uns contre les autres qu'il faut disputer le prix ; exercez plutôt votre valeur contre des ennemis, au milieu des dangers. Laissez-là, croyez-moi, et l'huile et la poussière ; enseignez à vos jeunes gens à tirer de l'arc, à lancer le javelot, et ne leur donnez pas des traits légers, que le vent pourroit emporter avec lui, mais une lance pesante, qui rende, quand on l'agite, un long sifflement. Armez-les d'une hache (1), d'un large bouclier passé dans le bras gauche, d'une cuirasse et d'un casque. Il me semble que,

(1) Σάγαρις, signifie aussi *un couteau de chasse*; *un glaive recourbé.* Γέρρον est un bouclier quarré, en usage chez les Scythes, et même chez les Grecs.

dans l'état où vous êtes à présent, vous ne devez votre salut qu'à la protection particulière de quelque divinité. Une poignée de soldats légérement armés n'ont qu'à tomber sur vous, vous voilà tous perdus. Je n'ai, par exemple, qu'à tirer cette petite épée que je porte à ma ceinture, et fondre seul sur tous vos jeunes gens; au premier cri, je serai maître du Gymnase, vos athlètes vont prendre la fuite, sans oser seulement fixer le fer; et refugiés autour des statues, derrière les colonnes, ils m'apprêteront bien à rire quand je les verrai tremblans, avoir recours aux larmes et aux prières. La pâleur, causée par l'effroi, prendra bientôt la place de cette couleur vermeille, qui brille sur leur corps; car la paix profonde dans laquelle vous vivez, vous a réduit au point de ne pouvoir soutenir aisément la vue de l'aigrette d'un casque ennemi (1).

SOLON.

Ce n'est cependant pas là ce qu'ont dit, ni les Thraces qui, sous la conduite d'Eumolpe (2), entreprirent de nous attaquer; ni les femmes (3)

(1) Imitation d'Homère, *Iliade*, *liv. XVI*, *v. 70.*

(2) Cette guerre eut lieu sous Erechtée, fils de Pandion, sixième roi d'Athènes. *Voyez* Thucydide, *liv. II*, *page 107*, ligne quinzième, édition de Duker; et Sigonius, *de temporibus Atheniensium*, *page 2.*

(3) Les Amazones. Elles furent vaincues par Thésée. *Voyez* Isocrate, *in Panegyrico.* C'est la première victoire que les Athéniens aient remportée sur des étrangers, Pausanias, *Eliaques*, *page 402.*

de votre pays, qui, ayant Hippolyte à leur tête, marchèrent contre Athènes; ni tous ceux qui osèrent tenter contre nous le sort des combats. Crois-tu donc, parce que nous exerçons les corps de nos jeunes gens nuds, qu'on les envoie sans armes affronter les dangers? Nullement; mais quand ils ont acquis des forces par ces travaux, ils s'exercent ensuite les armes à la main; et ils s'en servent bien mieux, après s'être disposés de cette manière.

ANACHARSIS.

Où donc est le Gymnase dans lequel ils combattent avec des armes? Je n'en ai point encore apperçu, quoique j'aie parcouru la ville toute entière.

SOLON.

Tu pourras en voir, Anacharsis, si tu restes quelque temps avec nous (1). Chacun de nos citoyens possède un grand nombre d'armes, dont il fait usage quand cela est nécessaire. Nous avons des aigrettes, des harnois, des chevaux, et le nombre des cavaliers forme à-peu-près la quatrième partie de nos

(1) Je ne crois pas cependant qu'il y eût de pareils Gymnases à Athènes du temps de Solon. Le premier maître en fait d'armes dont il soit fait mention dans les écrivains Grecs, est celui qui vint à Athènes quelques temps après la bataille de Délium, et dont Platon a parlé au commencement *du Lachès*. Ce qu'il en dit fait croire que cet exercice étoit fort nouveau pour les Athéniens.

citoyens. Nous pensons, à la vérité, qu'il est inutile d'être toujours armés au sein de la paix, et d'avoir un cimeterre à sa ceinture : il y a même des peines décernées contre celui qui porteroit les armes dans la ville, ou qui les porteroit en public. Pour vous, on doit vous pardonner de vivre les armes à la main. Quand on habite un lieu qui n'est pas fortifié, on est continuellement exposé aux embûches. Les guerres chez vous doivent être fréquentes ; vous êtes toujours incertains si quelque ennemi ne viendra pas la nuit vous arracher de votre charriot pendant votre premier sommeil, pour vous égorger. La défiance mutuelle qui règne entre vous, et le défaut de loix nécessaires pour gouverner votre société, vous obligent d'être toujours en armes, afin de pouvoir vous défendre si l'on vous fait violence.

ANACHARSIS.

Et quoi ! Solon, vous croyez qu'il est inutile de porter les armes sans nécessité, vous les ménagez, de peur qu'elles ne s'usent dans vos mains, et vous les gardez soigneusement dans un dépôt, pour en faire usage quand le besoin l'exigera ? Cependant, sans être pressés par aucun danger, vous soumettez au travail et aux coups, les corps de vos jeunes gens ; vous dépensez leurs forces par des sueurs inutiles, au lieu de les réserver pour le besoin ; vous les répandez mal-à-propos dans le sable et dans la boue.

SOLON.

Tu parois, Anacharsis, avoir des forces du corps, l'idée que l'on a communément du vin, de l'eau ou de quelque autre fluide semblable. Tu crains qu'elles ne s'écoulent dans les travaux, comme une liqueur qui s'échappe du vase, et qu'ensuite elle ne laisse le corps vuide et desséché, sans que rien puisse intérieurement réparer ses pertes. Mais il n'en est pas ainsi de la vigueur; plus on l'épuise, plus elle reparoît avec abondance. Elle ressemble à l'hydre dont tu as sans doute entendu raconter la fable: pour une tête qu'on lui coupoit, il en renaissoit deux. Si les forces ne sont point exercées, si on ne leur donne aucun ressort, elles ne pourront fournir au corps une matière assez abondante, et le moindre travail suffira pour les abattre et les consumer. Tel est l'effet que l'air produit sur le feu et sur une lampe. Du même souffle le feu s'allume, devient en un instant plus considérable, et la lampe s'éteint parce qu'elle ne fournit pas à la flamme une matière suffisante pour résister à l'action de l'air, et que sa lumière n'est pas produite par une racine assez profonde (1).

(1) On ne doit pas imputer au traducteur ce qu'il peut y avoir de bisarre dans cette idée, *d'une lumière produite par une racine*; il est obligé de donner les pensées de son auteur. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il y ait rien à reprendre dans ses expressions, la seule chose dont il soit responsable.

ANACHARSIS.

Je ne comprends pas trop ce que tu veux me dire, Solon ; tes idées sont pour moi trop subtiles ; il faudroit, pour les saisir, avoir une vive intelligence, une pénétration profonde. Mais, dis-moi nettement la raison pour laquelle vous n'avez point institué de combat d'armes aux jeux olympiques, à ceux de l'Isthme et de Pytho, auxquels une foule de spectateurs accourent, comme tu me l'as dit, de toutes parts, pour voir combattre les jeunes gens. Tandis que vous les introduisez nuds sur l'arêne, que vous les montrez, lorsqu'ils se frappent des pieds et des poings, et que vous donnez aux vainqueurs des fruits, ou une branche d'olivier sauvage. Je voudrois bien savoir pourquoi vous agissez ainsi.

SOLON.

Nous pensons, Anacharsis, qu'ils auront plus de goût pour ces exercices, quand ils verront ceux qui s'y distinguent honorés et proclamés en présence de tous les Grecs. Par cette raison (devant paroître nuds aux yeux de tant de spectateurs) (1), ils auront soin de prendre de belles attitudes, afin de ne pas avoir à rougir quand il faudra se montrer sans vêtemens, et de se rendre en tout dignes de la

(1) Cette parenthèse, qui cadre assez mal avec la phrase grecque, me paroît une addition de quelque Scholiaste.

victoire. Les prix, ainsi que je te l'ai dit précédemment, ne sont point méprisables, puisqu'ils consistent à recevoir des louanges de tous les spectateurs, à être considéré, montré du doigt, à passer pour le plus brave de tous ses contemporains. Parmi les spectateurs, un nombre assez considérable, qui est encore dans l'âge propre à ces exercices, s'en retourne épris d'amour pour la gloire, et pour ces travaux qui la procurent. Ah! cher Anacharsis, si l'on bannissoit de la vie l'amour de la gloire, quel succès pourrions-nous encore espérer? Qui voudroit entreprendre aucune action éclatante? Mais tu peux juger d'après ces jeux, quels seront dans les combats, les armes à la main, pour défendre leur patrie, leurs enfans, leurs femmes et leur religion, ceux qui, dans l'espoir d'obtenir un fruit, ou une branche d'olivier, montrent tout nuds tant d'ardeur pour la victoire.

Mais que dirois-tu donc, si tu voyois chez nous des combats de cailles (1) et de coqs,

(1) Ces combats de cailles se passoient sur une espèce de table à haut-bord, que l'on appelloit τηλία, mot qui signifie aussi un *crible*, une *huche*, la table sur laquelle les boulangers paîtrissoient le pain, et exposoient la farine en vente. On traçoit sur cette table un cercle, au milieu duquel on mettoit deux cailles qui se battoient; la première qui sortoit du cercle, étoit censée vaincue, elle appartenoit au vainqueur. Pour représenter au combat les cailles vaincues, on leur crioit dans l'oreille, afin de leur faire oublier leur défaite, à laquelle elles sont très-sensibles. Outre ces combats, les Athéniens avoient le jeu de la *caille*. Un des

et l'empressement qu'on témoigne pour ces jeux ? Tu rirois, sans doute ; et bien plus encore, si tu savois que c'est en vertu d'une loi que nous agissons ainsi, et qu'il est ordonné à tous les jeunes gens d'assister à ces combats, et de voir ces oiseaux se battre avec courage jusqu'au dernier soupir. Il n'y a rien de ridicule à cela. Ce spectacle fait éclorre insensiblement dans l'ame le desir de braver les dangers, et pour ne pas le céder en courage à des coqs, on ne se laisse abattre, ni par les blessures, ni par la fatigue, ni par d'autres difficultés. Pour ce qui est de faire combattre nos jeunes gens avec des armes, de les montrer couverts de sang et de blessures, ce seroit un

joueurs plaçoit, comme nous venons de le dire, une caille dans un cercle. L'adversaire lui donnoit une chiquenaude, ou lui tiroit les plumes de la tête, si elle restoit toujours dans le cercle, et qu'elle parût insensible aux coups, son maître étoit vainqueur : si au contraire elle fuyoit et sortoit du cercle, il étoit vaincu et perdoit sa caille ou son argent. Ce jeu s'appelloit ὀρτυγοκοπία. *Voyez* Pollux, *Onomasticon*, *liv. IX*, *segm. 108*. Pour connoître celles des cailles qui étoient courageuses, on les éprouvoit au son d'une sonnette ou d'un grelot, ce que l'on appelloit κωδώνισαι ὀρτυγας ; le Scholiaste d'Aristophane, sur le vers 486 de la *Lysistrate*, nous apprend cette particularité. Les Athéniens se passionnèrent tellement pour ces jeux et ces combats de cailles, qu'on fut obligé de les déclarer infames. Et le nom δ' ὀρτυγοκοπος, *qui frappe la caille*, étoit devenu un reproche infamant, ainsi qu'on le voit dans les orateurs, *Eschine* contre *Timarque*, *page 267*. Je ne pousserai pas plus loin ces détails, me réservant à les traiter plus au long dans une dissertation sur les jeux de société et les amusemens des Athéniens.

spectacle inhumain, une cruauté révoltante; et d'ailleurs, de quelle utilité seroit-il d'égorger de braves guerriers, qui pourroient un jour nous servir avec plus d'avantage contre les ennemis?

Puisque ton dessein, Anacharsis, est de parcourir toute la Grèce, souviens-toi, quand tu seras à Sparte, de ne pas te moquer des Lacédémoniens. Ne va pas croire qu'ils s'épuisent en des travaux inutiles, lorsqu'ils se précipitent en foule dans un amphithéatre pour poursuivre une balle (1), et se frappent les

(1) Le grec porte simplement: *à l'occasion d'une balle*; σφαίρας πέρι. Le jeu de balle dont il est ici question, étoit le plus violent de tous (car il y avoit quatre manières différentes de jouer à la balle), on le nommoit σφαιρομαχία, *combat de la balle*, ou ἐπίσκυρος. Nous allons dire la raison de ce nom, en donnant une idée des règles de ce jeu. Les joueurs se séparoient en deux bandes égales en nombre, et traçoient une ligne qu'on nommoit σκύρος, sur laquelle on se tenoit pour pousser la balle; ensuite on traçoit deux autres lignes, une derrière chaque parti. On tiroit au sort pour savoir qui des deux partis pousseroit la balle le premier; celui que le sort avoit nommé, devoit la lancer pardessus le parti contraire, et ceux de ce parti devoient la prendre de volée, et la renvoyer pardessus les autres, qui la rechassoient à leur tour, jusqu'à ce qu'un des deux partis ait poussé la balle au-delà de la ligne tracée derrière ses adversaires; alors il étoit vainqueur. *Voyez* Pollux, *liv. IX, chap. VII, segm. 104*; Eustathe sur l'Odyssée, *liv. VIII, page 315*. Je parlerai ailleurs des autres manières de jouer à la balle: il me suffit actuellement de dire que celle appellée φαινίνδα, ressembloit au jeu que les écoliers appellent *la balle empoisonnée*; la troisième manière nommée ἀπόῤῥαξις, consiste à jouer *tout de rebond*;

uns les autres : ou lorsque, rassemblés dans un lieu environné d'eau, séparés en phalanges, nuds comme nos athlètes, ils s'attaquent en ennemis, et se battent jusqu'à ce qu'un des deux partis ait chassé l'autre de cette enceinte, et que la faction d'Hercule, par exemple, ait obligé celle de Lycurgue à se précipiter dans l'eau (1). De ce moment, la paix renaît entre eux, et personne ne porte un seul coup. Mais que diras-tu, quand tu verras ces mêmes Lacédémoniens battus de verges sur l'autel de Diane (2), et leur sang ruisseler de leur corps. Les pères et les mères, présens à ce spectacle, bien loin d'être affligés des maux qu'éprouvent leurs enfans, les menacent de leur colère s'ils ne résistent pas aux coups. Ils les supplient de supporter la douleur le plus long-temps possible, de s'armer de patience contre les tourmens. Plusieurs aussi sont morts dans ces épreuves, ne voulant pas, tant qu'ils respi-

et dans la quatrième, qui s'appelloit *ὑφανία*, on jettoit la balle en l'air, et on la retenoit avant qu'elle eût touché la terre. C'est à ce dernier jeu que se divertissoit la belle Nausicaa. *Voyez* Odyssée, *liv. VIII.*

(1) Je n'ai rien trouvé dans les anciens sur ce jeu des Lacédémoniens ; mais Lucien l'explique d'une manière assez claire. Les derniers mots de cette phrase ne sont point une glose, comme l'a cru Grævius, ils appartiennent au texte ; on en peut juger par la traduction, où il n'y a rien de superflu.

(2) Le texte dit simplement : *sur l'autel.* J'ai cru devoir ajouter de Diane ; on sait que c'étoit sur celui de Diane *Orthia*,

roient, perdre courage sous les yeux de leurs parens, ni montrer la moindre foiblesse (1). Tu verras les statues que Sparte leur a élevées, honorées d'un culte public. Mais lorsque tu seras témoin de ces exercices, ne vas pas imaginer que les Lacédémoniens sont insensés; ne dis pas qu'ils se rendent eux-mêmes malheureux, sans y être contraints par la nécessité, sans qu'un tyran ou des ennemis leur en impose la loi; car Lycurgue, leur législateur, prenant la parole pour défendre ces usages, t'apporteroit une foule de raisons plausibles. Il te diroit dans quel dessein il châtie son peuple, que ce n'est ni par haine ni par colère qu'il le traite de la sorte, et qu'il ne veut point consumer inutilement la jeunesse de sa ville; mais accoutumer à une patience extrême, et rendre supérieurs à tous les maux, les guerriers qui doivent défendre la patrie. Et quand Lycurgue ne te le diroit pas, tu comprends aisément toi-même qu'un pareil citoyen, s'il est pris à la guerre, ne révélera jamais le secret de Sparte, quelque tourment que les ennemis lui fassent subir. Au contraire, il se moquera d'eux, et se présentant à leurs coups, disputera avec les bourreaux de force et de constance (2).

ANACHARSIS.

Lycurgue se faisoit-il aussi fouetter dans sa

(1) Le grec dit: *céder à son corps.*

(2) A la lettre: *disputera avec celui qui le frappe, à qui des deux sera le premier fatigué.*

jeunesse ; ou bien, avoit-il passé l'âge de ce combat, pour insulter en sûreté à la patience de ses concitoyens ?

SOLON.

Il étoit déja vieux lorsqu'il écrivit ses loix. Il revenoit alors de la Crète, où il avoit voyagé, ayant appris que les Crétois étoient le mieux gouvernés de tous les peuples, et que Minos, fils de Jupiter, avoit été leur législateur.

ANACHARSIS.

Et toi, Solon, pourquoi n'imites-tu pas Lycurgue ? Que ne fais-tu fouetter tes jeunes gens ? C'est un fort bel usage, et qui n'est pas indigne des vôtres.

SOLON.

Il nous suffit de nos Gymnases, c'est une institution de notre pays ; et nous ne nous soucions pas beaucoup d'imiter les coutumes étrangères.

ANACHARSIS.

Non ? Tu comprends, je le vois, ce que c'est que de recevoir tout nud des coups de fouets, en tenant ses bras élevés, sans aucune utilité publique ou particulière. Pour moi, si jamais je voyage à Sparte dans le temps de cette ridicule cérémonie (1), je suis persuadé

(1) Le grec dit simplement : *dans le temps où ils font cela.*

que je me ferai lapider par les Lacédémoniens; car je ne pourrai m'empêcher de rire, quand je les verrai frappés à coups de fouet comme des voleurs, des filous (1), et autres gens de cette espèce. En vérité, la ville entière de Sparte auroit besoin, ce me semble, de prendre de l'ellébore, puisqu'elle est assez folle pour se traiter elle-même d'une manière aussi ridicule.

SOLON.

Ne crois pas, mon cher, gagner ta cause faute de contradicteur, et que l'on se taira quand tu tiendras ce langage. Tu trouveras à Sparte plus d'un citoyen qui défendra ses usages par des raisons plausibles. Mais puisque je t'ai fait connoître nos coutumes, qui ne paroissent pas te plaire infiniment, j'ai droit, ce me semble, d'exiger de toi que tu m'instruises à ton tour de celles de ton pays, et que tu m'apprennes de quelle manière vous formez les jeunes gens, à quels exercices vous les appliquez pour qu'ils deviennent d'excellens citoyens.

ANACHARSIS.

Ta demande est très-juste, Solon, et je te ferai le détail des usages de la Scythie. Ils ne sont pas très-nobles, et ne ressemblent en rien aux vôtres: car nous n'oserions pas recevoir

(1) Le terme grec λωποδύτης, signifie *voleur d'habits.*

seulement un soufflet : nous sommes timides. N'importe, je te les ferai connoître telles qu'elles sont. Mais remettons, si tu le veux bien, notre conversation à demain ; j'aurai plus le temps de réfléchir à ce que tu m'as dit, et de rappeller à ma mémoire tout ce dont je dois parler A présent, il faut nous en aller. Déja le soir approche.

DU

DU DEUIL.

IL seroit assez curieux d'examiner ce que disent et ce que font la plupart des humains dans les cérémonies funèbres, les discours qu'on leur tient pour les consoler, le désespoir auquel ils se livrent : car ils s'imaginent qu'ils éprouvent alors un malheur intolérable, et que ceux dont ils pleurent la perte, sont réellement à plaindre. Par Pluton et Proserpine ! ils ignorent assurément si la mort est un mal, si elle mérite tant de larmes, ou si, au contraire, ce n'est pas pour ceux qui l'obtiennent le comble de la félicité. N'importe, ils s'abandonnent à la douleur par une espèce d'habitude, et pour obéir à l'usage. Dès qu'un homme est mort, voici de quelle manière ils agissent..... Mais il vaut mieux auparavant dire un mot des idées qu'ils se font du trépas : c'est le moyen de faire connoître le but qu'ils se proposent en pratiquant ces cérémonies inutiles.

Le peuple que les sages appellent *le vulgaire*, pénétré d'une foi profonde pour Homère, Hésiode et les autres conteurs de fables, regarde leurs fictions comme autant de loix, et s'imagine qu'il existe sous la terre un lieu profond, vaste, immense, nommé l'*Enfer*, séjour ténébreux, que jamais le soleil n'éclaire de ses rayons : ensorte que je ne sais à l'aide de quelle lumière ils découvrent toutes les

merveilles qu'ils y voient. Dans ce gouffre règne un frère de Jupiter ; on l'appelle *Pluton*. Ce nom, comme je l'ai appris d'un homme parfaitement instruit de ces mystères, lui est donné parce que les morts sont sa richesse (1). Ce Pluton a établi un gouvernement et des loix, sous lesquelles vivent les défunts. C'est le sort qui lui a donné cet empire, et tous les êtres qu'il y reçoit, sont retenus dans des liens auxquels rien ne peut les soustraire. Il ne permet à personne de retourner sur la terre, et depuis un temps considérable, on n'a vu qu'un petit nombre de héros obtenir cette faveur, et pour les raisons les plus importantes.

Le pays est environné de grands fleuves dont les noms seuls font frémir : on les appelle *Cocyte* et *Puriphlégéthon* (2). Le plus large de tous est le lac que l'on nomme *Achérusie* (3) ; c'est le premier que rencontrent ceux qui descendent dans ce séjour. On ne peut le passer sans le secours d'un batelier ; il est trop profond et trop vaste pour qu'on tente de le traverser à pied ou à la nage, et les ombres des oiseaux ne sauroient le passer en volant.

A l'entrée même, et sous la porte qui est

(1) Le nom de Pluton signifie *riche*.

(2) Cocyte signifie *gémissemens*, et Puriphlégéthon ; *feu ardent*.

(3) Le même que l'*Achéron*.

de diamant, se tient (1) Æaque, neveu du roi. C'est à lui que la garde de ces lieux est commise. A ses côtés est un chien à triple tête, qui ouvre une gueule épouvantable (2). Ce chien regarde d'un œil doux et pacifique tous ceux qui arrivent; mais si quelqu'un veut s'évader, il aboie après lui, et l'épouvante en montrant les dents.

Quand on a traversé le lac, on entre dans une immense prairie plantée d'asphodele, et arrosée par un fleuve dont l'eau est ennemie de la mémoire: on le nomme pour cette raison le *fleuve de l'oubli*. Sans doute que nos ancêtres avoient appris ces merveilles des héros qui descendirent autrefois sur ces bords, tels qu'Alceste et Protésilas de Thessalie, Thésée fils d'Ægée, l'Ulysse d'Homère, tous graves personnages et dignes de foi, qui n'avoient pas bu de cette eau, autrement ils ne se seroient pas souvenus de tous ces détails.

Pluton, comme nous l'ont dit ceux qui le savent bien, règne dans cet empire avec Proserpine; tout y est soumis à leur autorité. Ils ont une foule de ministres, qui partagent avec eux les soins du gouvernement: ce sont les Furies, les Peines, les Craintes et Mercure; mais ce dernier n'habite pas toujours en ces lieux. On y voit aussi des gouverneurs, des

(1) Au lieu d'ἐς, je lis avec le manuscrit du roi ἕσται. Cette leçon me paroît la véritable.

(2) Telle est la signification de κάρχαρος, que le latin a mal rendu par *asperrimus*.

satrapes, et deux juges assis sur leur tribunal: C'est Minos et Rhadamante, tous deux Crétois et fils de Jupiter. Leur fonction est d'envoyer les hommes vertueux, lorsqu'ils se trouvent en grand nombre, former une colonie dans les champs élysées, pour y mener une vie heureuse. Mais tous les méchans qui leur tombent sous la main, ils les livrent aux Furies, qui les conduisent au séjour des impies où ils sont châtiés suivant l'importance de leurs crimes. Que de tourmens n'éprouvent-ils pas en ces lieux! On les met à la torture, on les brûle, ils sont déchirés par des vautours, emportés par le mouvement d'une roue, occupés à rouler des pierres énormes. Le malheureux Tantale, debout auprès du lac, est dévoré d'une soif ardente, et craint à tout moment de mourir une seconde fois. A l'égard de ceux qui ont mené une vie ordinaire (1) (et le nombre en est grand), ils se promènent dans la prairie; ils n'ont point de corps, ce sont des ombres vaines, qui se dissipent comme une fumée légère, quand on veut les toucher. Ils se nourrissent des libations funèbres, et des sacrifices qu'on fait sur les tombeaux: ensorte qu'un mort qui n'a pas laissé sur la terre un parent ou un ami, est réduit à ne point manger, et condamné à endurer une faim continuelle.

Le peuple est si fermement persuadé de cette

(1) C'est-à-dire, qui ont vécu entre le vice et la vertu, ce que Lucien appelle *une vie moyenne*.

doctrine, que dès qu'un homme a rendu le dernier soupir, on lui met une obole dans la bouche : c'est le prix dont il doit payer son passage au batelier (1). Ces gens ne s'informent point auparavant si cette monnoie a cours dans les enfers, et quelle est sa valeur ; si elle y est reçue pour une obole Attique, pour une pièce de Macédoine ou d'Egine ; et ils ne font pas réflexion qu'il leur seroit bien plus avantageux de n'avoir pas de quoi payer, car le batelier ne voudroit pas les recevoir dans sa barque, et on les renverroit dans le séjour des vivans.

Ensuite on lave le défunt, comme si le lac infernal ne suffisoit pas pour baigner ceux qui habitent sur ses bords. On oint de parfums les plus précieux ce cadavre déja infecté par la mauvaise odeur ; on le couronne des fleurs que produit la saison, puis on l'expose (2) après l'avoir revêtu d'habits magnifiques (3), sans doute afin qu'il n'ait pas froid pendant

(1) Par cette raison, on l'appelloit *δανάκη*, *ναῦλον*, *ναῦσθλον* et *πορθμεῖον*.

(2) Les anciens exposoient les morts à l'entrée de la maison les pieds tournés vers la porte. Cette exposition se faisoit afin que l'on vît que le défunt n'avoit pas été tué. Et quand il avoit péri d'une mort violente, on portoit une lance devant son convoi. Pollux, *liv. VIII, chap. 7, segm. 65.*

(3) On revêtoit les morts d'une robe, qui ordinairement étoit blanche ; & on lui mettoit un oreiller sous la tête. Lysias contre *Eratosthéme*, *page 252*, édition d'Auger.

le voyage, ou de peur que Cerbère ne le voye tout nud.

Cependant tout retentit des gémissemens et des lamentations des femmes : elles sont toutes en pleurs, se frappent la poitrine, s'arrachent les cheveux, ensanglantent leurs joues ; quelquefois même on va jusqu'à déchirer ses vêtemens, on répand de la poussière sur sa tête (1), et les vivans sont plus à plaindre que le mort : car souvent ceux-ci se roulent par terre, se frappent la tête contre le plancher, tandis que l'autre, dans une noble attitude, orné de tous ses atours, chargé de couronnes, placé sur un endroit élevé, est paré comme pour une pompe triomphale.

Bientôt après, la mère, et, qui plus est, le père, s'avançant au milieu des parens, vont embrasser le défunt (je suppose que celui-ci est un jeune homme, la tragédie en sera plus touchante) : ils lui adressent des discours ridicules, insensés, auxquels le mort sauroit bien répondre s'il pouvoit recouvrer la parole. *O mon fils !* dit le père d'une voix entrecoupée de sanglots, et en déclinant tous ses noms ; *ô mon fils ! vous êtes donc perdu pour moi ! La Parque a tranché vos jours et vous a moissonné dans la fleur de votre âge. Vous m'abandonnez seul en proie à la douleur, et vous quittez la vie sans avoir goûté les douceurs de l'hymen,*

(1) *Voyez* le deuil d'Achille à la mort de Patrocle ; *Iliade, liv. XVIII, v. 23 & suivans.*

sans laisser de postérité, sans avoir porté les armes, ni cultivé nos champs, sans être parvenu jusqu'à la vieillesse. Vous ne ferez plus la débauche, vous n'aimerez plus, vous ne vous enivrerez plus dans les festins avec les jeunes gens de votre âge.

Tels sont les discours de ce père, qui s'imagine que son fils a encore besoin de ces choses, et qu'il éprouvera dans les enfers des desirs qu'il ne pourra point satisfaire. Mais que dis-je ? Combien de chevaux, de concubines, d'échansons n'immole-t-on pas sur les tombeaux (1) ! Que de vêtemens, de parures, on brûle ou l'on enterre avec les défunts, comme s'ils devoient en user et en jouir dans le séjour des morts ! Or ne croyez pas que ce soit pour son fils que ce vieillard fait éclater sa douleur, et tient ce discours, auquel il en ajoute encore beaucoup d'autres ; il sait bien que le défunt ne l'entend pas, quand il crieroit d'une voix de Stentor ; ce n'est pas non plus pour lui-même ; on peut avoir de pareils sentimens, en être pénétré, sans pousser des cris ; et l'on n'a pas besoin d'éclater en gémissemens pour soi-même. C'est donc pour les assistans qu'il débite ces inepties, sans savoir, ni ce qui est arrivé à son fils, ni où il est allé, ou plutôt,

(1) C'étoit l'usage d'enterrer ou de brûler avec les morts ce qu'ils avoient de plus précieux. Ici Lucien fait allusion aux obsèques de Patrocle, sur le bûcher duquel le cruel Achille égorgea douze jeunes Troyens, des chevaux, des bœufs, des moutons. *Iliade, liv. XXIII, v. 175.*

sans avoir jamais examiné ce que c'est que cette vie dont il jouissoit, autrement il ne se plaindroit pas de ce changement d'état comme d'un malheur extrême.

Ah! si ce fils pouvoit obtenir d'Æaque et de Pluton la permission d'avancer seulement la tête hors de l'entrée des enfers, pour mettre fin aux plaintes ridicules de son père, il lui diroit: *homme agité de quelque mauvais génie* (1), *que signifient ces cris douloureux? Pourquoi troublez-vous mon repos? Cessez d'arracher votre chevelure, de déchirer votre visage* (2). *Pourquoi m'insulter par des injures, et m'appeller infortuné, enfant né sous un triste destin? Je suis bien plus heureux que vous, et mon sort est de beaucoup préférable au vôtre. Quel malheur croyez-vous donc qui me soit arrivé? Est-ce parce que je ne suis pas devenu comme vous un vieillard chauve, couvert de rides, courbé sous le poids de l'âge, dont les genoux sont affoiblis, dont le corps est outragé par le temps, et qui, après avoir compté un grand nombre d'années* (3) *et d'olympiades, finit par dire et faire des folies en pré-*

(1) Gardez-vous bien de traduire ici *κακόδαιμον*; par *malheureux* ou *infortuné*. Ce n'est pas la pensée de Lucien; car si ce père étoit malheureux, ses plaintes ne seroient pas ridicules.

(2) Le grec ajoute: *à la surface*; c'est-à-dire, *légèrement*, ce qui donne à croire que ce père fait seulement semblant de se déchirer le visage.

(3) A la lettre: *plusieurs trentièmes de mois*, manière de compter des Grecs; le trentième jour du mois s'appelloit *τριακάς*. Il étoit consacré aux morts. *Voyez* Suidas à ce mot, et Pollux, *liv. 1, segm. 66.*

sence de tant de témoins ? Homme insensé ! quel est le bien que cette vie vous procure, et dont vous croyez que je ne jouirai pas ? Les débauches peut-être (1), *les festins, le luxe des vêtemens, les plaisirs de Vénus ? Vous craignez apparemment que la privation de toutes ces choses ne me fasse périr de misère. Eh ! ne savez-vous pas qu'il vaut bien mieux ne point avoir soif que de boire, ne point avoir faim que de manger, et ne pas éprouver de froid, que d'avoir un grand nombre de vêtemens.*

Allons, puisque vous ne savez pas, comme il paroît, la véritable manière de pleurer les morts, je vais vous l'apprendre. Recommencez vos gémissemens et criez de nouveau : ah ! fils infortuné, tu n'éprouveras plus ni la faim ni la soif, tu ne geleras plus de froid, tu es perdu pour moi, enfant trop malheureux, et tu t'es dérobé aux maladies ; tu n'as plus à redouter, ni la fièvre, ni les ennemis, ni les tyrans. L'amour ne te causera plus de chagrins, et le commerce des femmes n'épuisera plus ta santé deux ou trois fois le jour. Oh ! quel malheur ! tu ne deviendras point un vieillard infirme, objet du mépris des jeunes gens, qui trouvent toujours sa présence incommode.

En tenant ce langage, mon père, croyez-vous que vos discours n'approcheroient pas davantage de la vérité, et ne seroient pas encore plus ridicules que les premiers ? Mais, peut-être, ce qui vous afflige, c'est lorsque vous réfléchissez aux ténèbres

(1) Le terme grec signifie : *des parties de boire.* Les Grecs étoient, comme on sait, de grands buveurs.

profondes qui règnent dans le séjour des morts ; et vous craignez, sans doute, que je ne sois étouffé sous le tombeau qui va me renfermer. Songez, pour vous consoler, que bientôt mes yeux vont être détruits par la pourriture ou par le feu, si vous avez résolu de livrer mon corps aux flammes : bientôt je n'aurai plus besoin (1) *de voir ni ténèbres ni lumières. Ce n'est pas, ce me semble, un si grand malheur.*

De quoi me servent vos gémissemens, les coups que vous vous donnez dans la poitrine au son des flûtes, les lamentations éternelles de ces femmes, et cette pierre couronnée que vous posez sur mon tombeau ? Qu'est-il besoin que vous répandiez du vin autour de ma sépulture ; pensez-vous qu'il en descende quelque goutte dans les lieux que j'habite, et que cette liqueur pénètrera jusqu'à l'empire de Pluton ? Ne voyez-vous pas dans vos sacrifices funèbres, que la partie la plus succulente (2) *des*

(1) L'édition de Reitz porte : δυνησόμεθα, *nous ne pourrons plus.* Les autres éditions et le manuscrit du roi, δεησόμεθα. Leçon que j'ai suivie, parce qu'elle m'a paru former un meilleur sens.

(2) Le grec porte : νοσιμώτατον τῶν παρεσκευασμένων, et le manuscrit du roi, τῶν παρασκευασμάτων ; peu importe lequel de ces deux derniers mots on adopte ; mais l'interprète latin s'est considérablement trompé quand il a traduit νοσιμώτατον, par *quæ facillimè fugiunt.* Premièrement, νόσιμος ne veut pas dire *qui s'enfuit ;* mais au contraire, *qui revient.* En second lieu, il prend une signification toute différente quand il est appliqué aux alimens, aux viandes, aux plantes, &c. Il signifie alors *doux, agréable, succulent, plein de moëlle, la fleur des choses.* Pour me dispenser d'en citer des

victimes monte vers le ciel emportée par la fumée, et n'est d'aucune utilité aux habitans des lieux souterreins. Une cendre inutile est tout ce qui nous reste. Mais vous croyez peut-être que les morts se nourrissent de cendres. Détrompez-vous : le royaume de Pluton n'est pas assez stérile, et l'a phodèle ne nous manque pas au point que nous soyons réduits à venir prendre chez vous notre nourriture. En vérité, il y a long temps, j'en jure par Tisiphone, que vos actions et vos discours m'auroient fait éclater de rire, sans le linge et les bandelettes de laine dont vous m'avez embéguiné les joues.

Il dit, et le trépas le couvre de ses aîles.

Au nom de Jupiter, si le mort tournant la tête, et s'appuyant sur le coude, parloit ainsi à ceux qui l'environnent, croyez-vous qu'il n'eût pas bien raison ? Cependant les insensés continuent leurs clameurs, ils envoient chercher un homme savant dans l'art de composer des lamentations (1), en rassemblant tous les malheurs de l'antiquité, et à l'aide de cet acteur qui fournit une ample matière à leurs folies,

exemples, *voyez* Henri Etienne dans son *Trésor*, *tome II*, *page 1088*, et Suidas au mot Νέκυος.

(1) Les lamentations que les Grecs appellent *Thrênes*, sont une espèce de poésie lugubre ; les plus excellens poëtes se sont exercés dans ce genre. Les *Thrênes* de Pindare sont célèbres dans l'antiquité ; mais il ne nous en reste aucun. On appelloit encore ces chants funèbres ἐλεμοι, λίνοι, ἀίλινοι. Le coryphée ou conducteur de ce chœur funèbre s'appelloit ἔξαρχος θρήνων. Voilà pourquoi Lucien se sert ici du terme ἐξαρχη.

dès qu'il donne le signal, ils commencent leurs chants funèbres.

L'usage ridicule des lamentations est assez général chez tous les peuples ; mais ce qui les suit, la sépulture, varie autant qu'il y a de nations différentes. Le Grec brûle les corps, le Perse les enterre, l'Indien les oint d'une matière transparente (1), le Scythe les mange, l'Egyptien les sale ; mais celui-ci (je parle de ce que j'ai vu) les dessèche, les invite à sa table et en fait ses convives. Souvent, quand un Egyptien a besoin d'argent, un mort le tire aussi-tôt d'embarras, et un père ou un frère se trouvent-là fort à propos pour lui servir de caution.

A l'égard des tombeaux, des pyramides, des colonnes, des inscriptions, leur peu de durée ne les rend-il pas inutiles & semblables à des jeux d'enfans ?

Cependant quelques peuples ont institué des jeux funèbres, dans lesquels on prononce l'éloge des défunts sur leur tombeau. Il semble qu'on veuille les défendre, et rendre témoignage de leurs vertus auprès des juges infernaux.

Pour couronner la cérémonie, vient enfin le festin des funérailles. Les parens y assistent pour consoler le père et la mère du défunt ;

(1) Gesner croit qu'il s'agit ici du vernis que l'on appelle *laque*, dont les Indiens sont les inventeurs. Certains peuples de l'Inde nommés *Calathies*, mangeoient leurs morts, comme nous l'avons remarqué sur le *Toxaris*, *tome III*, *page 121*.

ils les engagent, les pressent de prendre quelque nourriture; on n'a pas besoin de leur faire beaucoup de violence; ils commencent à s'ennuyer du jeûne rigoureux qu'ils observent depuis deux ou trois jours. *Jusqu'à quand, mon ami*, leur dit-on, *vous abandonnerez-vous aux larmes? Laissez reposer les mânes de votre bienheureux* (1) *fils; ou, si vous avez résolu de le pleurer sans cesse, par cette raison même il ne faut pas rester sans prendre de nourriture: elle vous donnera des forces pour soutenir la violence de l'affliction.* Tous les convives alors ne manquent pas de citer ce vers d'Homère :

La triste Niobé prit quelque nourriture (2);

Et celui-ci :

Le jeûne chez les Grecs n'honore pas les morts (3).

Alors le père et la mère goûtent à quelques alimens, mais ce n'est pas sans témoigner d'abord quelque honte; ils craignent de paroître soumis aux nécessités de la vie humaine, après la perte de ceux qu'ils chérissoient le

(1) Tel étoit le titre que les Grecs donnoient aux morts pour honorer leur mémoire. Les modernes ont conservé cette épithète; mais ils ne l'appliquent qu'aux saints. *Voyez* Suidas au mot μακαριτας.

(2) Iliade, *liv.* XXIV, *v.* 602. Le texte dit à la lettre: *la belle Niobé se souvint de prendre de la nourriture.*

(3) Iliade, *liv.* XIX, *v.* 225. *Ce n'est point l'usage des Grecs de pleurer les morts par le ventre.* Telle est la singulière expression du texte.

plus. Pour peu qu'on observe tout ce qui se pratique dans les cérémonies du deuil, on trouvera aisément beaucoup d'autres usages aussi ridicules. Ils ne doivent leur origine qu'à la fausse opinion du vulgaire, qui regarde la mort comme le plus grand de tous les maux.

LE MAITRE DES ORATEURS (1).

Vous demandez, jeune homme, comment on peut devenir orateur, et acquérir le nom

(1) Si l'on en croit le Scholiaste de Lucien, dont la plupart des commentateurs ont adopté l'opinion, ce morceau, ou plutôt cette satyre sanglante a été composée contre Julius-Pollux, auteur de l'Onomasticon, et précepteur de l'empereur Commode. Plusieurs raisons, il faut l'avouer, militent en faveur de ce sentiment. L'époque à laquelle vivoit Pollux, contemporain de Lucien, sa patrie (l'Egypte) à laquelle Lucien fait allusion vers la fin de ce traité, son nom, que notre auteur désigne allégoriquement au même endroit, enfin son genre d'écrire, pour lequel Philostrate témoigne peu d'estime. Cependant le célèbre Hemsterhuis, dans la préface de son édition de Pollux, *page 29*, s'est fortement élevé contre cette opinion. Ses raisons se réduisent à trois; il suffit de les exposer pour en faire sentir la force. Ce que Lucien, dit-il, reproche à son rhéteur, d'être fils d'un esclave, ne peut s'appliquer à Pollux, dont le père, suivant Philostrate, exerçoit lui-même la profession de sophiste, et avoit formé son fils dans l'art de la critique. En second lieu, il n'est pas croyable que l'empereur Marc-Aurèle, ce vertueux philosophe, ait choisi pour précepteur de son fils, un homme aussi corrompu que celui dont Lucien fait le portrait dans sa satyre. Enfin l'allusion que Lucien fait au nom de son rhéteur, en disant qu'il s'appelle comme les enfans de Jupiter et de Léda, indique qu'il se nommoit *Dioscorus* ou *Dioscorides*, et non *Pollux*; car les enfans de Léda s'appelloient *Dioscures*. Si Lucien eût voulu désigner Pollux, il auroit dit qu'il prît le nom d'un des enfans, et non simplement, des

de Sophiste (1), ce beau nom que suit partout l'estime et la considération publique. La

enfans de Jupiter et de Léda. Telle est l'interprétation que donne à ce passage de Lucien, Paulmier de Grentménil, et qu'Hemstéruis adopte sans difficulté. Cependant cette distinction paroît plus subtile que solide, et pour se soutenir elle a besoin de créer un personnage imaginaire, un sophiste nommé *Dioscoride*, qui n'a jamais existé à cette époque. Philostrate, qui a écrit la vie de tous les sophistes un peu célèbres, garde sur celui-ci le plus profond silence. Si Lucien fait un esclave du père de Pollux, s'il prête à celui-ci les mœurs les plus corrompues, n'est-il pas aisé de sentir que la haine a chargé les traits du tableau? Pollux fut choisi par Marc-Aurèle pour instruire son fils Commode dans la langue grecque, et non pour former ses mœurs à la philosophie. La conformité singulière qui se trouve entre Pollux et le rhéteur de Lucien, soit pour l'époque à laquelle ils vivoient, soit pour la patrie, soit enfin pour le genre d'écrire, permet difficilement de douter que ce soit deux personnages différens. Seroit-il invraisemblable que Lucien eût brigué la même place que Pollux auprès du jeune Commode, et que pour se venger d'un compétiteur plus heureux, il eût cherché à le diffamer par cette pièce?

(1) Le nom de sophiste éprouva chez les Grecs trois variations sensibles dans sa signification. Dans l'origine, il désignoit les philosophes, et signifioit *sage* et habile. Pythagore trouvant ce nom trop orgueilleux, lui substitua le nom de *philosophe*. Platon en versant à pleines mains le ridicule sur les sophistes de son temps, tels que Protagoras, Prodicus, Gorgias, rendit ce nom odieux. Il ne fut donné qu'à ces esprits faux et subtils, qui parent le mensonge des couleurs de la vérité. Mais au troisième âge de la Grèce, sous les empereurs Romains, le titre de sophiste reprit une nouvelle considération, et s'appliqua aux gens de lettres que nous nommons aujourd'hui critiques et philologues, et particuliérement aux orateurs qui composoient des déclamations de parades sur des sujets inventés à plaisir.

vie,

vie, dites-vous, vous est insupportable, si vous ne parvenez à donner à vos discours (1) une force qui vous rende invincible, qui vous fasse éclipser tous vos rivaux, attire sur vous les yeux et l'admiration de tout le monde, et vous obtienne la réputation d'un homme que la Grèce entière doit s'empresser d'aller entendre. Vous voulez savoir quelles peuvent être les routes qui conduisent à ce haut degré de gloire. Et bien, mon fils, vous n'éprouverez de ma part aucune jalousie : lorsque dans l'âge tendre où vous êtes on a de si nobles inclinations, et que ne sachant par quel moyen on peut atteindre à l'objet de ses desirs, on vient nous demander un conseil, cette chose sacrée (2), il n'est guère possible d'éprouver un refus. Ecoutez donc ce que j'ai à vous dire (3), et soyez assuré qu'en peu de temps vous allez acquérir un talent merveilleux (4), pour connoître ce qu'il faut faire, et l'exprimer éloquemment (5) ; pourvu toutefois que vous

(1) Le grec dit : *vous revêtir dans vos discours d'une force.*

(2) Allusion à ces paroles de Platon dans le Théagès, *page 122*, B. édition d'Henri Etienne, ἀλλὰ μὲν δὴ, ὦ Δημόδοχε, καὶ λέγεταί γε συμβουλὴ ἱερὸν χρῆμα εἶναι, *certes ! c'est avec raison, Demodochus, que l'on dit qu'un conseil est une chose sacrée.* J'ajoute ces mots : *il n'est guère possible d'éprouver un refus.*

(3) A la lettre : *ce qui du moins est en mon pouvoir.* Τό γε ἐπ ἐμοί.

(4) Le grec : *vous serez un homme habile.*

(5) C'est l'éloge que Thucydide fait de Périclès. *Voyez* le traité *de la Danse, tome III, page 80.*

veuilliez vous attacher à mes préceptes, travailler avec ardeur à les mettre en pratique, et achever la route avec courage, jusqu'à ce que vous soyez parvenu au but où tendent vos vœux.

L'objet que vous poursuivez n'est pas d'une médiocre importance, et n'exige pas de foibles soins. Il demande au contraire des veilles, des travaux; il mérite bien qu'on supporte pour l'obtenir des fatigues de toute espèce. Considérez aussi combien de personnages jusqu'alors inconnus, se sont rendus illustres par le seul pouvoir de leur éloquence, ont acquis des richesses, et tout l'éclat que procure une naissance distiguée.

Cependant ne vous effrayez point, n'allez pas renoncer à ces magnifiques promesses, ni désespérer de les obtenir, en vous figurant que vous aurez à surmonter des difficultés infinies. Nous ne prétendons pas vous conduire par un chemin rude et difficile, qui bientôt vous mettroit tout en sueur, et vous fatigueroit au point de vous forcer à retourner sur vos pas. S'il en étoit ainsi, nous n'aurions aucun avantage sur les autres maîtres, qui mènent leurs élèves par la route ordinaire, route ennuyeuse, longue, escarpée, et si fatigante, que la plupart l'abandonnent de désespoir. Mais le mérite particulier de ma méthode (1), c'est que la route que vous allez suivre, est

(1) A la lettre: *de mon conseil*.

tout à la fois la plus agréable et la plus courte: elle est spacieuse, d'une pente douce et facile, elle ne vous offrira que des plaisirs et des jouissances. Vous passerez à travers des prairies émaillées de fleurs, sous des ombrages épais; et marchant (1) pas à pas, sans fatigue et sans sueur, vous vous trouverez au sommet où vous saisirez facilement votre proie. De ce moment vous allez vivre dans les délices, au milieu des festins. Du haut de la montagne, vous appercevrez au fond de la vallée ceux qui ont suivi l'autre chemin, vous les verrez gravir, avec peine, un sentier glissant, hérissé de précipices, dans lesquels ils roulent quelquefois la tête la première, et se font mille blessures contre les rochers aigus; tandis que vous, depuis long-temps au faîte de la gloire, couronné, le plus heureux des mortels, vous aurez reçu des mains de l'éloquence, en un instant, et, pour ainsi dire, en dormant, tous les biens qui sont en son pouvoir.

La promesse sans doute, est magnifique; mais, par le dieu de l'amitié! ne refusez pas de me croire, quand je me vante de vous montrer que mon art est tout à la fois agréable et facile. Si pour avoir cueilli quelques feuilles de laurier sur l'Hélicon, Hésiode, de simple berger, est devenu tout-à-coup un excellent poëte (2); et, rempli du souffle sacré des Muses,

(1) Au lieu d'*ἀνιὼν*, le manuscrit du roi lit *προσιὼν*.
(2) *Voyez* Hésiode, *Théogonie*, *v. 30 et suivans.*

s'il a chanté l'origine des Dieux et des Héros ? croyez-vous qu'il soit impossible de devenir orateur en peu de temps, lorsqu'on connoît la route qui mène le plus promptement à l'éloquence, dont les élans sont bien inférieurs à l'emphase poétique ?

Je veux à cette occasion vous dire quelle fut l'idée ingénieuse d'un marchand de Sidon, et comment l'incrédulité de celui auquel il communiqua son projet, en empêcha l'exécution, et le rendit inutile. Après la bataille d'Arbelles et la défaite de Darius, Alexandre étant monté sur le trône des Perses, il falloit que ses courriers parcourussent tous les pays soumis à son obéissance, pour y porter (1) ses ordres. La Perse et l'Egypte étoient séparées par un chemin considérable. On étoit obligé de faire le tour de plusieurs montagnes, de passer par Babylone, de se rendre ensuite en Arabie, et de traverser un désert immense pour arriver en Egypte, après une route de plus de vingt stations pour l'homme le plus agile (2). Ce retardement fâchoit beaucoup Alexandre, qui, ayant appris que les Egyptiens faisoient quelques mouvemens, ne pouvoit faire parvenir avec promptitude ses ordres à

(1) Le manuscrit du roi porte *κομίσονλας ;* leçon qui me paroit préférable à celle des imprimés *κομίζονλας.*

(2) A la lettre : *pour un homme qui a une bonne ceinture, ἀνδρὶ εὐζώνῳ.* Expression d'Homère, par laquelle le poëte désigne un homme qui marche vite. *Voyez l'Icaroménippe, tome III, page 354.*

ses Satrapes. Dans ces circonstances, un marchand de Sidon se présente, et lui dit : *ô Roi ! je vous promets de vous enseigner un chemin bien plus court pour aller de Perse en Egypte. Si l'on franchit ces montagnes (ce qui peut se faire en trois jours), on sera bientôt arrivé.* Cela étoit vrai (1) ; cependant Alexandre n'en voulut rien croire, il regarda le marchand comme un imposteur ; et parce que cette promesse étoit extraordinaire, elle parut indigne de confiance à la plupart des courtisans. N'allez pas prendre de la mienne une semblable idée : vous saurez bientôt par expérience, que l'on peut en moins d'un jour passer pour orateur, et franchir les montagnes qui séparent l'Egypte de la Perse.

Je veux d'abord, à l'exemple de Cébès (2), vous tracer un tableau en paroles, et vous représenter l'une et l'autre route ; car il y en a deux qui conduisent à l'Eloquence, pour laquelle vous me paroissez épris d'une ardeur

(1) Cela est faux. La Perse et l'Egypte, suivant la remarque de Gesner, sont distantes de plus de 15 degrés, qui font deux cens milles d'Allemagne.

(2) *Voyez* ce que nous avons remarqué sur Cébès, et sur l'ouvrage intitulé πίναξ, *le tableau*, qu'on lui attribue communément, *tome II, page 186.* Remarquez que dans l'un et l'autre endroit, Lucien s'exprime d'une manière singulière, ὁ Κεβης ἐκεῖνος, *ce Cébès.* Que veut dire cet ἐκεῖνος ? N'indiqueroit-il pas que Lucien avoit des doutes sur la légitimité du tableau attribué à Cébès ? N'est-ce pas comme s'il eût dit : cet auteur qu'on nous donne pour Cébès ?

peu commune. Sur le sommet d'une montagne est une femme d'une beauté parfaite, d'un visage noble et gracieux. Dans sa main droite, elle tient la corne d'Amalthée, d'où l'on voit sortir avec abondance des fruits de toute espèce. A sa gauche (1) je crois voir Plutus debout : il est entiérement d'or et brille d'un éclat ravissant. La gloire et la puissance sont à ses côtés, et les éloges répandus autour d'elle, semblables à de petits amours, volent de toutes parts à sa rencontre, et lui donnent des baisers (2). Vous avez vu, sans doute, quelque tableau du Nil : la plupart des peintres le représentent assis sur un crocodile ou sur un hippopotame ; de petits enfans, que les Egyptiens appellent *coudées* (3), folâtrent autour de lui : tels les éloges voltigent autour de l'Eloquence. O vous qui brûlez d'amour

(1) Le grec dit : *dans l'autre main*, ἐν δὲ θατέρᾳ ; mais le manuscrit du roi, dont j'ai suivi la leçon, porte ἐπὶ θατέρᾳ. Gesner semble avoir soupçonné cette variante, en traduisant *ad alteram*.

(2) Selon le traducteur latin, les éloges se tiennent embrassés l'un l'autre, *amplexi se mutuo*. Mais quel sens allégorique pourroit-on en tirer ? Je l'ignore. On peut dire au contraire que les éloges caressent l'éloquence, parce qu'ils flattent les orateurs. D'ailleurs pour obtenir le sens du traducteur latin, il faudroit lire, περιπλεκέσθωσαν ἀλλήλοις, *qu'ils soient enlacés les uns aux autres*. Au lieu qu'il est plus simple, et je crois plus vrai de sous-entendre ἀυτῇ, *qu'ils l'embrassent*.

(3) Ce nom leur étoit donné parce qu'ils étoient l'emblême des crues du fleuve. *Voyez* les tableaux de Philostrate, *Icon. 5, liv. 1, page 769*.

pour elle, avancez au plutôt : hâtez-vous d'arriver au sommet qu'elle habite, afin de l'épouser dès que vous y serez parvenu, et de posséder tous ses biens ! car ce Plutus, cette gloire, ces éloges appartiennent légitimement à celui qui devient son époux.

Mais lorsque vous approcherez de la montagne, vous désespérerez d'abord de pouvoir la gravir. Elle vous semblera, comme la roche d'Aorne parut aux Macédoniens, tellement escarpée de toutes parts, que les oiseaux même ne peuvent aisément la franchir à l'aide de leurs aîles, et qu'il faut pour l'escalader être un Bacchus ou un Hercule. C'est ainsi que vous en jugerez au premier coup-d'œil. Bientôt après vous appercevrez deux chemins, dont l'un est moins une route, qu'un sentier étroit hérissé de ronces et d'épines, d'un marcher difficile, et qui ne procure que la soif et des sueurs. Hésiode avant moi, l'a trop bien représenté dans ses vers (1), pour que j'aie besoin de le décrire. L'autre route au contraire est spacieuse, émaillée de fleurs, arrosée de ruisseaux, telle enfin que je vous l'annonçois il n'y a qu'un instant. Je ne veux pas, en répétant plusieurs fois les mêmes choses, vous retenir plus long-temps, lorsque déja vous pourriez être orateur.

Cependant je crois devoir ajouter, que cette route escarpée ne porte les vestiges que d'un

(1) Opera et dies, *v.* 290.

très-petit nombre de voyageurs ; et s'il s'y trouve quelques traces, elles sont fort anciennes. Hélas ! malheureux, j'ai moi-même autrefois essayé d'y monter. Que de fatigues inutiles n'ai-je pas essuyées ? Je découvris alors l'autre chemin, il me parut dans l'éloignement, tel qu'il est en effet, uni et sans détour ; cependant je ne le suivis point, j'étois jeune encore, et ne connoissois pas ce qui m'étoit le plus avantageux. Je croyois que le même poëte parloit selon la vérité, quand il nous dit :

C'est du sein des travaux que naissent tous les biens (1).

Il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi, et je vois une foule d'orateurs obtenir les éloges les plus distingués, à cause du genre d'éloquence qu'ils ont sagement adopté (2), et du chemin qu'ils ont eu la prudence de suivre. Lors donc que vous serez arrivé à l'endroit où commencent ces deux routes, vous serez fort embarrassé, je le sais bien, et vous l'êtes même en ce moment, pour savoir laquelle vous devez suivre. Or, par quel moyen (3) pourrez-vous parvenir facilement au sommet de la montagne, être comblé de félicité, épouser l'Eloquence, et paroître à tous les yeux

(1) Idem, *v.* 308.

(2) A la lettre : *à cause de l'heureux choix de leurs discours et de leurs chemins.*

(3) Au lieu d'ὡς ἂν ποιήσας, le manuscrit du roi porte ὅ, τι ἂν π. Cette leçon me paroît préférable.

un homme admirable ; c'est ce que je vais vous expliquer. C'est assez que j'aie été trompé moi-même, et que je me sois inutilement fatigué ; je veux désormais que pour vous, comme au siècle de Saturne, tout croisse sans semence et sans culture.

D'abord vous verrez venir à votre rencontre un homme robuste et nerveux. Sa démarche est mâle et pleine de vigueur ; son corps est fortement coloré par les rayons du soleil ; il a le coup-d'œil sévère, l'air actif et vigilant ; c'est le guide de cette route hérissée de difficultés. Ce bon homme, après un pompeux étalage de principes assez ridicules (1), vous engagera à le suivre. Il vous montrera les traces d'un certain Démosthène, d'un Platon, et de quelques autres anciens. Elles sont grandes, il est vrai, et plus profondes que celles de nos orateurs actuels ; mais elles sont obscures, la plus grande partie en est effacée par le temps. Il ne manquera pas de vous dire, que vous parviendrez au bonheur, et que vous épouserez l'Eloquence, si vous suivez ces traces, avec l'exactitude de ceux qui marchent sur les cordages (2) : car pour peu que vous posiez le pied à côté, que vous incliniez à droite, ou à gauche, et que vous vous détourniez de leur direction, vous sortez du droit chemin,

(1) Ou plus littéralement : *après vous avoir débité bien des inepties.*

(2) Les danseurs de corde étoient connus chez les anciens.

le seul qui puisse vous conduire à l'hymen que vous desirez. Ensuite il vous ordonnera de vous former sur ces anciens : il vous proposera pour modèles des discours usés et cent fois rebattus ; d'ailleurs peu faciles à imiter, et qui, tels que les ouvrages sortis de l'antique attelier d'Hégias, de Critias et de Nestoclès (1), sont précis, nerveux, d'un dessin

(1) Les éditions portent Ηγησίᾳ, καὶ τῶν ἀμφὶ Κράτητα, καὶ Νησιώτην, *d'Hégésias, de Cratès et de Nésiotes*, ou *de l'Insulaire*. Le manuscrit de Longolius, dont Dusoul adopte la leçon, Ηγησίᾳ καὶ τῶν ἀμφὶ Κριτίαν καὶ Νησιώτην. Pour défendre la leçon ordinaire, Grævius prétend que Lucien fait allusion au sophiste Hégésias de Magnésie, au rhéteur Cratès de Tralles, et à Gorgias de Sicile, surnommé l'Insulaire. Mais comment Lucien pourroit-il comparer les écrits vigoureux de Démosthène et d'Eschine, aux ouvrages froids et efféminés de ces sophistes sans génie ? Cicéron, *de oratore*, peint en ces termes le caractère d'éloquence d'Hégésias : *at quid est tam fractum, tam imminutum tam in ipsa, quam tamen consequitur, concinnitate puerili ?* Les deux autres n'avoient guère plus de talent. Il est certain qu'il ne s'agit point ici de rhéteurs, mais de sculpteurs ; la manière dont Lucien s'exprime ne permet aucun doute. Ces mots καὶ ἀκριβῶς ἀποτεταμένα ταῖς γραμμαῖς, *et accurate Lineis intentis descripta, d'un dessin correct et sévère*, ne peuvent s'appliquer qu'à des statues. Mais quels sont ces sculpteurs, Hégésias, Critias et Nésiotès ? Le second est fameux, ses ouvrages sont cités fréquemment, et toujours avec honneur par Pausanias, et par Lucien même au traité du *Menteur d'inclination, page 47*, où l'on peut voir notre remarque. A l'égard des deux autres, j'avoue qu'ils me sont tout-à-fait inconnus, et je ne sache aucun auteur de l'antiquité qui ait parlé des sculptures d'Hégésias et de Nésiotès. Mais nous trouvons dans Pline deux statuaires fameux et rivaux de Phidias, dont le nom approche beaucoup de celui d'Hé-

correct et sévère. Travaillez, vous dira-t-il, veillez, buvez de l'eau, ne prenez point de relâche, cela vous est néce saire, indispensable même pour achever la route que vous entreprenez. Mais ce qu'il y a de plus désespérant, c'est que ce guide vous fera consommer à ce voyage un temps considérable, des années entières. Il ne sait point compter par jours, ni par mois (1) : il ne parle que par Olympiades. A ce calcul, on se sent fatigué par avance, on n'en peut plus, et l'on finit par dire un éternel adieu à cette félicité qui n'existe qu'en espérance. Ce n'est pas tout : il exigera un salaire exorbitant, pour le récompenser de tous les maux qu'il vous fera souffrir : il ne vous fera point faire un pas, qu'auparavant il n'ait reçu de vous une somme considérable.

Voilà ce que vous dira cet homme orgueil-

gésias et de Nésiotès. C'est *Hégias* et *Nestoclès*. Voici les paroles de Pline, *liv. XXXIV*, *page 608*. Elles jettent un grand jour sur ce passage, et rendent palpable l'erreur où sont tombés les copistes de Lucien, en écrivant ces noms. *Floruit* (Phidias) *olympiade LXXXIII, circiter CCC nostræ urbis anno : quo eodem tempore æmuli ejus fuerunt Critias, Nestoclès, Hægias.* Il me paroît, d'après ce passage, que l'on peut, sans témérité, réformer ainsi le passage de Lucien, Ηγίᾳ καὶ τῶν ἀμφὶ Κριτίαν, καὶ Νεσοκλέα *vel* Νεσοκλῆ. Nous apprenons de Pausanias, *Arcadiques*, *page 688*, édition de Khunius, qu'Hægias étoit Athénien, et vivoit du temps du sculpteur Onatas, c'est-à-dire, sous le règne d'Hieron, tyran de Sicile, et frère de Gélon.

(1) *Voyez* sur le mot τριακὰς, notre remarque sur *le Deuil*, *page 129*.

leux, vraiment antique, et qui peut dater du siècle de Saturne. Il vous proposera de vieux morts pour modèles : il voudra que vous exhumiez des discours ensevelis depuis longtemps : il vous ordonnera, comme la chose du monde la plus utile, d'imiter le fils d'un fourbisseur (1), ou certain greffier fils d'Atromète (2), et cela au sein de la paix ; lorsque Philippe ne menace plus d'envahir la Grèce, et qu'Alexandre n'est plus à la tête de ses armées ; temps auquel leurs talens pouvoient être de quelque utilité (3). Cet homme ignore apparemment qu'on a trouvé depuis peu une route bien plus commode, qui, sans exiger de travail, conduit en un instant à l'éloquence. Gardez-vous bien de croire ce guide suranné, ou de faire attention à ce qu'il vous dira, de peur que vous traînant à ses côtés, il ne vous fasse tomber dans quelque précipice (4), ou ne vous conduise à force de travaux, à une vieillesse prématurée. Mais si vous êtes amoureux de l'Eloquence, si vous desirez obtenir ses faveurs à la fleur de votre âge, et même la voir venir avec empressement au-devant de vous, laissez-là, croyez-moi, ce pédant

(1) Démosthène ; son père avoit une manufacture d'épées, qu'il faisoit exploiter par des esclaves.

(2) Æschine.

(3) Au lieu de *τέως*, qui forme avec *ὅτε* un pléonasme assez désagréable, le manuscrit du roi porte *ἴσως*, qui me paroît être la véritable leçon.

(4) A la lettre : *il ne vous fasse rompre le col.*

hérissé, dont l'air mâle n'est propre qu'à vous effrayer (1). Qu'il gravisse lui-même son sentier, ou qu'il y fasse monter ceux qu'il pourra prendre pour dupes, et que vous laisserez bien loin derrière vous, haletans et couverts de sueur.

En arrivant à l'autre chemin, vous y trouverez une foule de guides différens : mais parmi eux, il en est un qui joint à des connoissances universelles la beauté la plus exquise. Vous le reconnoîtrez à sa démarche vive et légère, à sa tête penchée, à son regard doux et féminin. Sa voix a la douceur du miel (2), et toute sa personne exhale les plus doux parfums. Vous le verrez se gratter la tête avec l'extrémité du doigt. Le peu de cheveux qui lui restent sont entretenus avec un soin particulier, toujours bien arrangés, frisés et de couleur d'hyacinthe (3). C'est le délicat Sardanapale, ou Cynire, ou plutôt c'est Agathon (4) lui-même, cet aimable poëte tragique.

(1) Selon le texte : *plus mâle qu'il ne convient.*

(2) La voix de Pollux est caractérisée presque dans les mêmes termes par Philostrate, *page 593.* ἐλέγετο δὲ ταῦτα καὶ μελιχρᾷ τῇ φωνῇ ἀπάγγελλειν.

(3) Les anciens coloroient leurs cheveux comme on peut voir dans le traité *des Amours*, *page 586.*

(4) Aristophane, dans sa comédie intitulée Θεσμοφοριάζουσαι, tourne en ridicule la mollesse d'Agathon et ses vers remplis d'expressions efféminées. Il paroît cependant qu'il n'étoit pas sans talent, puisqu'il remporta le prix de poésie aux Panathenées, ainsi que le témoigne Platon au commencement de son banquet.

Tels sont les signes qui vous le feront reconnoître. Mais il n'est pas possible que ce divin personnage, l'objet des complaisances de Vénus et des Graces, puisse échapper à vos regards. Qu'est-il besoin de le dire ? Quand vous auriez les yeux fermés, s'il vient à s'approcher de vous, du moment où il ouvrira cette bouche qui distille le miel du mont Hymette, dès qu'il fera entendre sa voix accoutumée, vous vous appercevrez sans peine que ce n'est pas un des mortels que la terre fait vivre de ses fruits, mais quelque génie céleste, nourri de rosée et d'ambroisie. Allez donc au plutôt le trouver ; remettez-vous entre ses mains et vous deviendrez tout-à-coup un orateur parfait. Vous jouirez d'une considération éclatante ; et pour me servir des propres expressions de ce grand homme, *monté sur le char triomphal de l'Eloquence*, *vous serez*, *sans peine*, *déclaré roi dans l'art de parler* (1).

En vous recevant au nombre de ses disciples, il vous enseignera d'abord..... Mais

Il fut dans sa jeunesse l'objet des inclinations du philosophe, qui fit pour lui ces deux vers charmans, rapportées par Macrobe, *Saturnales*, *liv. II*, *chap. 2.*

Τὴν ψυχὴν, Ἀγάθωνα φιλῶν, ἐπὶ χείλεσιν ἔχου·
Ἦλθε γὰρ ἡ τλήμων ὡς διαβησομένη.

(1) Ces paroles ne se trouvent point dans l'Onomasticon de Pollux, d'où les commentateurs concluent que ce n'est pas ce sophiste que Lucien a en vue. Mais l'Onomasticon n'est pas le seul ouvrage de Pollux. Il avoit composé des déclamations qui ne sont pas venues jusqu'à nous.

laissons-le parler lui-même ; il seroit ridicule que je prisse la parole pour un tel orateur. J'affoiblirois ses grands talens en voulant les représenter (1), et je craindrois, si je venois à tomber, d'entraîner dans ma chûte le héros dont je jouerois le rôle. Voici de quelle manière il s'exprimera, après avoir auparavant caressé le peu de cheveux qui lui restent, laissant échapper un sourire plein de finesse et de graces, comme est toujours le sien, il fera entendre une voix douce et flatteuse, que vous prendriez pour celle de la Thaïs de la comédie, de Malthacé, ou de Glycère (2); car un ton mâle ne conviendroit point à un orateur si aimable et si délicat. Puis il vous dira, avec une modestie ravissante : « est-ce Apollon, mon ami, qui vous » envoie à moi ? Vous a-t-il déclaré que » j'étois le plus habile de tous les orateurs, » comme autrefois il apprit à Chæréphon (3) » quel étoit le plus sage des mortels ? Mais » peut-être ma seule réputation vous amène : » vous aurez entendu dire que l'on étoit frappé » de la plus vive admiration pour mes talens,

(1) A la lettre : *je serois un mauvais comédien de ses talens.*

(2) Thaïs, Malthacée, Glycère, trois fameuses courtisannes. Leur nom fut appliqué aux rôles d'amoureuses de la seconde comédie. On peut consulter sur ces courtisannes le XIIIe livre d'Athenée, on y trouvera des détails curieux.

(3) *Voyez* Platon, *apologie de Socrate, page 21*, édition d'Henri Etienne.

» que tout le monde chantoit nos louanges ;
» que lorsque je parle on est saisi d'étonne-
» ment, et qu'on me rend les armes (1). Et
» bien, vous allez savoir dans un instant à quel
» divin mortel vous vous êtes adressé : n'at-
» tendez pas à rien voir qui puisse être com-
» paré à tel ou tel de nos orateurs ; on vous
» paroîtra surnaturel, prodigieux autant que
» Titye, Otus et Ephialte (2) l'étoient en
» comparaison du reste des humains. Vous
» trouverez que ma voix surpasse autant celle
» de mes rivaux, qu'une trompette l'emporte
» sur les flûtes, la cigale sur les abeilles, le
» chœur sur le musicien qui lui donne le
» ton (3).

» Puisque vous voulez aussi devenir orateur,
» et qu'il ne vous seroit pas facile d'apprendre
» d'un autre maître les secrets de mon art,
» suivez seulement, cher objet des soins de
» Clitius (4), suivez mes conseils, imitez en

(1) Littéralement : *qu'on s'abaisse devant nous.* Le verbe πλώσω, signifie *trembler, se blottir de crainte*, comme un lapin dans son trou.

(2) Géans de la fable.

(3) Ἐνδιδόναι, en terme de musique, *donner le ton, chanter à demi-voix*, comme le fait souvent le maître de l'orchestre pour donner le mouvement, qui par cette raison, s'appeloit ἐνδόσιμος. *Voyez* Alexandre le faux prophète, *page 18*, *note 3*.

(4) Je ne sais quel est ce *Clitius*, ni par quelle allusion Lucien désigne son rhéteur sous ce nom. Kunius lit Κέλτων μέλημα ; et Hemsterhuis, *præfat. Pollucis, page 30*, Κελτικόν ; l'une et l'autre de ces deux leçons sont également obscures.

» tout

» tout mon exemple, et observez religieuse-
» ment les loix que je vais vous prescrire, ou
» plutôt, avancez de ce moment avec pleine con-
» fiance. N'ayez aucune inquiétude sur ce que
» vous n'êtes peut-être pas initié aux premiers
» mystères de la Rhétorique. L'autre méthode,
» je le sais, exige des insensés qui la suivent
» ces pénibles préliminaires : pour vous, vous
» n'en avez aucun besoin. Marchez, comme
» dit un proverbe, *illotis pedibus* (1) : et quand
» vous ne sauriez pas même écrire, ce que
» personne n'ignore, vous n'en réussirez pas
» moins. Le talent de l'orateur n'a rien de com-
» mun avec celui de l'écrivain (2).

» Il faut, avant tout, que je vous apprenne
» quelles sont les provisions dont vous devez
» vous munir pour votre voyage, afin de le
» terminer le plus promptement possible : en-
» suite, je vous exposerai pendant la route
» certains principes, je vous donnerai certains
» avis, au moyen desquels, avant le coucher
» du soleil, vous deviendrez un orateur ac-
» compli, supérieur à tous vos rivaux, tel
» enfin que je le suis moi-même, occupant,
» sans contredit, la première, la seconde et
» la dernière place entre tous ceux qui se mêlent
» de parler.

(1) *Sans avoir lavé ses pieds.* J'ai traduit ce proverbe en latin pour ménager la délicatesse du lecteur, sans être infidèle à mon original.

(2) A la lettre : *l'orateur eſt toute autre chose en comparaison de cela.*

» Apportez avec vous (c'est le point le plus » important) un grand fonds d'ignorance; mon- » trez sur-tout de la hardiesse, de l'audace et de » l'impudence; laissez, laissez chez vous la mo- » destie, qui fait rougir le front d'une pudeur » enfantine: elle seroit inutile et même préjudi- » ciable à vos succès. Ayez une voix forte, une » déclamation insolente, une démarche sem- » blable à la mienne, voilà l'essentiel, et cela » peut suffire. Portez pour vêtement une robe » d'une couleur éclatante, où quelque fin tissu » de laine (1), sorti des manufactures de Ta- » rente, à travers lequel on apperçoit tout » le corps. Prenez une chaussure athénienne, » semblable à celle des femmes, ouverte en » mille endroits, ou un brodequin de Sicyone, » décoré de bandelettes blanches (2); qu'une » foule nombreuse de valets marchent à votre » suite, et tenez toujours un livre à la main. » Voilà ce qui vous fera réussir.

» A l'égard des autres objets, chemin faisant, » vous allez les connoître. Sachez, à présent,

(1) Les éditions portent: *καὶ λευκὴ ἔργον τῆς ταραντίνης ἐρεσίας.* Le manuscrit du roi nous offre une leçon plus riche et plus exacte: *ἡ λέυκὴ ἔρια τῆς*, T. &c., d'où l'on peut lire, *ἡ λευκὴ ἔρια ἔργον τῆς* T. *ἐργ.* Ces étoffes de Tarente étoient une espèce de gaze transparente; les femmes voluptueuses, aussi bien que les hommes efféminés, en faisoient leurs vêtemens. *Voyez* le Traité des Amours, *tome III, page 587.*

(2) *Πῖλος* est selon Pollux, non-seulement un cha- [illegible] mais la partie d'une chaussure. Je crois, avec [illegible] c'est une bandelette qui entouroit le pied [illegible] et tenoit à la semelle.

» à quels signes l'Eloquence vous reconnoîtra » pour son ami. Vous la verrez, loin de se » détourner, ou de vous renvoyer avec igno- » minie (1), comme un profane qui vient sur- » prendre ses mysteres; vous la verrez, dis-je, » s'avancer au-devant de vous. Premiére- » ment (2), ayez le plus grand soin de bien » composer votre extérieur, et d'être élé- » gamment vêtu; faites choix ensuite de » quinze ou vingt mots attiques, exercez-vous » souvent à les prononcer, afin de pouvoir » les employer à volonté; ayez toujours sur » le bout de la langue, ἄπλα, κᾆτα, μών, » ἀμηχέπη, λῶρε, et d'autres termes sembla- » bles, que vous répandrez dans tous vos » discours, comme autant d'assaisonnemens. » Négligez les autres mots qui ne ressemble- » roient pas à ceux-ci, qui n'auroient avec » eux aucun rapport, et ne seroient pas, pour » ainsi dire, de la même famille. Que la » pourpre soit toujours belle et de couleur

(1) Καὶ σκοροδίσει; selon le manuscrit du roi, καὶ εἰς σκοροδίσει. Cette leçon me paroît meilleure que celle des éditions. Elle répond mieux à ce qui précède, ἢ δὲ ἀποστραφήσεται. Σκοροδίζειν signifie *envoyer quelqu'un aux corbeaux*. Formule par laquelle on renvoie quelqu'un avec ignominie.

(2) Ἀλλά, qui commence cette phrase, n'est pas dans le manuscrit du roi, ni dans l'édition de Florence, et il nuit au sens; car le τὸ πρῶτον ἐπιμεληθῆναι, désigne que le soin de se parer est un des premiers signes auxquels l'éloquence reconnoîtra son élève. Cette phrase n'a pas besoin du correctif ἀλλά.

» brillante : ce n'est qu'aux hommes vulgaires
» à porter des vêtemens grossiers (1). Faites-
» vous un recueil de termes étrangers, proscrits
» par l'usage, et qu'on ne trouve employés
» que chez les anciens auteurs ; décochez-les
» en toute occasion sur ceux qui converseront
» avec vous. C'est par ce moyen que vous
» fixerez les regards de la multitude, et qu'on
» vous croira un homme d'une érudition ad-
» mirable et sans égale. Dites, par exemple,
» ἀποσλεγγίσασθαι, au lieu d'ἀποξύσθαι (2), (*es-*
» *suyer en frottant*) ; ἡλιοθερεῖσθαι, pour ἡλίῳ
» θέρεσθαι (*se chaufferau soleil*) ; appellez ἀρρα-
» βῶνα, ce que nous nommons προτίμιον (*les*
» *arrhes, ou prix payé d'avance*) ; et ἀκροκνεφίς,
» ce que nous appellons ὄρθρου (*le point du*
» *jour*). Inventez quelquefois des mots nou-
» veaux et singuliers ; appellez ἴυλεξιν, un

(1) Cette métaphore, dont il me semble que Gesner n'a pas bien saisi l'idée, signifie *vous devez ressembler à la pourpre, être toujours beau, toujours brillant dans vos expressions, comme elle l'est par sa couleur, et laisser les termes ordinaires au vulgaire, comme on lui laisse les vêtemens grossiers.* Σισυρα signifie *un vêtement de peau de chèvre.* Il est vrai que pour obtenir ce sens, je lis καὶ au lieu de κἂν.

(2) Le mot ἀποσλεγγίσασθαι se trouve dans Pollux, *liv. VII, segm. 179.* Mais, comme l'observe Dusoul, ce n'est pas un motif suffisant pour faire regarder Pollux comme l'objet de cette satyre ; d'ailleurs ce mot est usité par Xénophon, et tous les termes que Lucien blâme ici, se trouvent dans les anciens auteurs. Il paroit donc qu'ils étoient alors tombés en désuétude, et c'est en cela que notre auteur les trouve répréhensibles.

» homme qui s'énonce avec grace ; σοφόν, » celui qui a de l'intelligence ; un danseur, » χειρόσοφον (1). Si vous faites un solécisme, » ou un barbarisme, vous pouvez y remédier » à force d'impudence. Soyez toujours prêt à » citer le nom d'un auteur qui n'existe plus, » et qui même n'a jamais existé, soit un poëte, » soit un prosateur ; c'étoit, direz-vous, un » homme profond dans la connoissance de sa » langue, et il approuve expressément cette » manière de parler. Vous ne vous amuserez » point à lire les ouvrages de l'antiquité : que » vous importe le bavardage inutile d'Isocrate, » le style sans graces de Démosthène, les » froids raisonnemens de Platon ? A l'égard » des écrits composés peu de temps avant notre » siècle, et ce que l'on appelle *déclamations*, » nourrissez-vous-en, pour pouvoir en user » au besoin et même en abuser. C'est un riche » trésor où vous devez puiser sans cesse.

» Lorsqu'il faudra parler, et que les audi- » teurs vous proposeront un sujet, s'il est » difficile, dites qu'il est trop aisé, affectez » de le dédaigner, comme si l'on ne savoit » rien trouver de noble et de digne de vos » talens. Cependant parlez sans balancer, et » vous abandonnez à toute l'intempérance de » votre langue (2) ; ne vous embarrassez pas

(1) Lucien approuve cette expression dans le traité *de la Danse*, *page 99*, *tome III*.

(2) Cet endroit est corrompu. Je lis comme au traité

» de traiter en premier lieu ce qui doit être
» traité le premier, et de parler de chaque
» objet selon le rang qui lui convient, d'amener
» le second après le premier, et le troisième
» après le second : mais dites d'abord ce qui
» se présentera d'abord à votre esprit, et si
» le hasard le veut, attachez la chaussure au
» front et le casque à la jambe. Ne songez
» qu'à hâter votre débit, parlez toujours, et
» craignez seulement d'être réduit au silence.
» Si votre discours a pour objet un rapt ou
» un adultère commis dans Athènes, rapportez
» les usages et les loix de l'Inde et de la Perse.
» Citez à tout propos les noms de Marathon
» et de Cynégire, sans lesquels aujourd'hui
» l'on ne peut plus rien faire (1). Peignez le
» mont Athos devenu navigable, l'Hellespont
» traversé à pied sec (2), le soleil obscurci
» par les flèches des Perses, la fuite de Xerxès,
» les exploits admirables de Léonidas ; lisez
» les caractères sanglans tracés par Othryades ;
» que Salamine, Artémisium, Platée, frappent
» à chaque instant l'oreille de vos auditeurs.
» Semez de temps en temps de ces petits mots,
» qui sont la fleur et l'ornement de vos dis-

de la manière d'écrire l'histoire, ou ce passage est cité, *page 43*, ὅτι κεν ἐπ' ἀκαίρισμαν γλῶτταν ἔλθῃ. C'est une citation qui paroît tirée d'un poëte Dorien.

(1) Rapprochez de ceci ce que Momus dit dans le *Jupiter tragique*, *tome III*, *page 286*.

(2) Sur un pont de bateaux. Lucien fait ici l'énumération de tous les lieux communs que les orateurs employoient toujours, et qu'ils rebattoient sans cesse.

» cours. Qu'on entende souvent l'ἄπια et le » δήπουθεν, n'en eussiez-vous aucun besoin. Ces » termes sont beaux, lors même qu'ils sont » prononcés à contre-sens.

» Quand vous croirez que le moment de » chanter sera venu (1), que tout alors de- » vienne chant et mélodie; et si votre sujet » n'offre rien de musical, prononcez en cadence » l'ἄνδρες δικασταὶ, et croyez que l'harmonie » sera parfaite. Répétez souvent οἴμοι τῶν κακῶν! » *quels malheurs!* frappez sur votre cuisse, » parlez de la gorge, et crachez en parlant, » promenez-vous en balançant les reins. Si les » auditeurs vous applaudissent, mettez-vous » en colère, et dites-leur des injures; s'ils se » lèvent et sont prêts à sortir, ordonnez-leur » de s'asseoir, et régnez sur eux en tyran.

» Mais si vous voulez que le vulgaire ad- » mire votre éloquence, remontez au siège de » Troye, et même aux noces de Deucalion » et de Pyrrha, et descendez jusqu'aux évé- » nemens de notre siècle. Peu de gens seront » en état de vous comprendre, et ceux-là se

(1) La déclamation de la langue grecque étoit si fortement accentuée, qu'elle ressembloit à un chant plutôt qu'à une simple prononciation. Les accens dont originairement chaque syllabe étoit affectée, servoient à noter cette musique; on sent encore une partie de cette mélodie, quand on sait lire le grec d'une manière harmonieuse, et qu'on exprime la valeur de ces accens: valeur qui n'est nullement idéale, comme le prétendent quelques Hellenistes, qui en ignorent le véritable usage.

» tairont par bienveillance ; ou, s'ils disent » quelque chose qui vous soit défavorable (1), » on ne manquera pas de l'attribuer à la jalousie. La multitude, frappée d'admiration » pour votre extérieur, pour vos gestes, pour » votre voix, pour votre démarche, pour » votre chant, pour votre chaussure, et surtout pour ce fréquent ἄτλα, ne doutera pas » un instant que vous ne soyez un très-habile » rhéteur, un redoutable adversaire. D'ailleurs » le talent de parler à l'improviste, est très-» propre à faire excuser nos fautes, et à nous » attirer l'admiration du vulgaire. Songez donc » à ne jamais rien écrire, et parlez toujours » sans préparation ; la préparation est la pierre » de touche du talent.

» Que vos amis vous applaudissent sans » cesse en frappant des pieds, et vous paient » par-là le prix de vos festins. S'ils s'apper-» çoivent que vous allez manquer, ils doivent » alors vous tendre une main favorable, et » vous ménager, pendant qu'ils vous prodiguent » des éloges, le temps de trouver ce que vous » devez dire. Car un de vos premiers soins, » est de vous former un chœur de partisans, » qui soient toujours à votre unisson (2). Tel » est le service qu'ils vous rendront lorsque

(1) J'ajoute ces mots pour plus de clarté.

(2) C'est ce que nous appellons aujourd'hui avoir une cabale, ressource employée dans tous les temps par les esprits médiocres, et qui n'est point encore usée, même aujourd'hui.

» vous parlerez ; et quand vous sortirez, ils » vous serviront de satellites. Au milieu de » ce bataillon, vous vous entretiendrez de ce » que vous aurez dit pendant la séance. Si vous » rencontrez quelqu'un, n'oubliez pas de ne » parler de vous-même qu'en termes magnifi- » ques, de vous donner les louanges les plus » excessives, et de rabaisser les autres. *Qu'y » a-t-il de commun*, direz-vous, *entre moi et » l'orateur de Péanée* (1) *? Il faudra peut-être que » je lutte contre tous les anciens l'un après l'autre?* » Et mille discours semblables.

» J'allois oublier le point le plus important, » et le plus nécessaire pour vous acquérir une » réputation. C'est de vous moquer de tous » les autres orateurs que vous pourrez entendre. » Si ce qu'ils disent est bon, vous ferez croire » qu'il ne leur appartient pas, et qu'ils se » parent des dépouilles d'autrui : et pour peu » qu'ils montrent de médiocrité, trouvez tout » détestable. Il faut toujours arriver le dernier » dans les auditoires (2), cela vous fait remar- » quer. Lorsque tout le monde écoute en si- » lence, lâchez de temps en temps un éloge » conçu en termes singuliers ; c'est le moyen » de détourner l'attention des auditeurs, de » les importuner. Vos hyperboles choquantes

(1) Démosthène. Péanée étoit une bourgade de l'Attique.

(2) Lieux où l'on s'assembloit pour entendre les déclamations des rhéteurs, et la lecture des ouvrages nouveaux.

» leur causeront des nausées, et ils se bou-
» cheront les oreilles pour ne pas les entendre.
» N'applaudissez que rarement de la main (1),
» c'est un usage trop commun. Ne vous levez
» pas non plus, si ce n'est une fois ou deux au
» plus ; souriez d'un air dédaigneux presque
» à chaque phrase, et témoignez que tout ce
» que dit l'orateur ne vous plaît nullement.
» Il est mille occasions de blâmer, et les
» oreilles sont toujours ouvertes aux calom-
» niateurs. A l'égard des autres moyens, n'en
» soyez pas inquiet ; l'audace, l'impudence,
» le mensonge peuvent aisément s'employer ;
» ayez toujours un serment sur le bord des
» lèvres, montrez-vous jaloux de tout le monde,
» répandez la haine et la calomnie, les faux
» rapports teints des couleurs de l'apparence ;
» bientôt vous deviendrez célèbre, et vous
» fixerez tous les regards. Telle est la conduite
» que vous devez tenir en public.

» A l'égard de vos mœurs privées, faites-
» vous une loi de vous livrer à tous les vices ;
» jouez aux dés, enivrez-vous, soyez débau-
» ché, adultère ; si vous n'en faites rien, du
» moins il faut vous vanter de ces excès, le
» dire à tout le monde ; montrer, comme en
» secret, les billets galans que vous recevez

(1) L'expression grecque *ἐπισείειν τὴν χεῖρα*, *remuer la main*, semble prouver que les applaudissemens, chez les anciens, ne consistoient pas à frapper d'une main dans l'autre ; mais seulement à agiter la main, le bras étendu.

» des femmes. Soyez curieux de votre beauté, et » ayez soin qu'on vous croie un homme recher- » ché par le beau sexe. Le vulgaire attribuera » votre bonheur au pouvoir de votre éloquence, » et par-là, votre réputation pénétrera jusques » dans les Gynæcées (1). Quant à cette autre » passion que je ne nomme pas, ne rougissez » point de vous y livrer, dût-on croire que » c'est pour un autre motif que vous êtes aimé » des hommes, malgré ce menton fourni de » barbe; et quoique chauve, soyez toujours » entouré de courtisans de cette espèce. Si » vous n'en avez pas, vos valets vous suffisent. » Une telle conduite est singuliérement utile » pour l'éloquence, puisqu'elle augmente l'im- » pudence et l'effronterie. Voyez les femmes, » ne sont-elles pas mille fois plus babillardes » que les hommes? Ne l'emportent-elles pas » sur eux dans l'art de répandre à pleines mains » les invectives et les injures? Et bien, si vous » jouez leur rôle (2), vous en surpasserez » d'autant plus vos rivaux. Il faut donc vous » faire épiler tout entier, ou du moins aux » endroits nécessaires. Que votre bouche soit » prête à s'ouvrir en toute occasion, et que » votre langue vous serve, non-seulement à » prononcer des discours, mais à tous les mi- » nistères dont elle est capable. Ses facultés ne

(1) Appartemens des femmes.

(2) A la lettre: *si vous souffrez des choses semblables.* J'ajoute ensuite avec le manuscrit du roi et l'édition de Florence, *καὶ ταυτί γε διοίσεις.*

» se bornent pas seulement à faire des barba-
» rismes, à dire des inepties, à se parjurer,
» à répandre l'invective, le mensonge et la
» calomnie, elle peut encore rendre la nuit
» d'autres services: sur-tout, si vous ne pouvez
» suffire vous-même à la foule de vos amans.
» Elle doit alors se ployer à tous les emplois,
» se prêter sans répugnance à toutes les in-
» famies.

» O mon fils, si vous retenez bien tous ces
» préceptes (et vous le pouvez sans peine,
» ils n'ont rien de pénible), j'ose vous pro-
» mettre qu'avant peu de temps, vous serez
» un orateur accompli, et tout semblable à
» moi. Je n'ai pas besoin de vous dire combien
» d'avantages vous allez recueillir de l'Elo-
» quence; jugez-en par moi-même. Fils d'un
» père inconnu, qui n'avoit pas encore entié-
» rement secoué les fers de l'esclavage, après
» avoir rampé sous un joug plus honteux que
» celui des *Xoïn* et des *Thmoïn* (1), ma mère
» étoit ravaudeuse dans un carrefour. Je m'ap-
» perçus bientôt que la nature m'avoit doué
» d'une beauté peu commune; j'en profitai,
» et gagnai ma nourriture en me mettant aux
» gages d'un homme aussi avare qu'infame,
» qui voulut être mon amant. Voyant que ce
» métier m'ouvroit un chemin facile à la for-

(1) Noms d'esclaves Egyptiens. Lucien indique par-là, que celui qu'il satyrise, soit Pollux, soit un autre, est né en Egypte. Pollux étoit en effet de Naucratis,

» tune, je suivis cette carrière. Je n'aurois pas
» tardé à m'élever au faîte du bonheur : car
» j'étois abondamment pourvu (qu'Adrastie (1)
» me pardonne) de toutes ces provisions dont
» je vous parlois tout-à-l'heure, et j'avois un
» riche fonds de hardiesse, d'ignorance et
» d'effronterie. Déja je quitte le nom Pothinus
» pour prendre celui des fils de Jupiter et
» de Léda (2). Peu après je devins l'amant (3)
» d'une femme âgée, et je vécus assez grasse-
» ment à ses dépens, en feignant d'être amou-
» reux de cette beauté septuagénaire, à laquelle
» il ne restoit plus que quatre dents attachées
» avec un fil d'or. La pauvreté me forçoit à subir
» ce rude travail, et la faim me faisoit trouver
» délicieux ces baisers froids cueillis sur le
» bord d'un cercueil. Enfin, peu s'en falloit
» que ma vieille ne me nommât son héritier,
» et j'allois devenir possesseur de tous ses
» biens, si un détestable esclave ne lui eût
» révélé que je venois d'acheter du poison pour
» hâter sa mort.

(1) Déesse qui punissoit ceux qui parloient trop avantageusement d'eux-mêmes. *Voyez l'Apologie pour un engagement, page 196, tome II.*

(2) Paulmier de Grentménil prétend prouver par ce passage, que ce sophiste s'appelloit *Dioscuros* ou *Dioscoride*. Hemsterhuis adopte ce dernier nom ; mais *Dioscoride* signifie *fils des Dioscures*, et non comme l'indique Lucien, *fils de Jupiter et de Léda*. Il est bien difficile de prouver qu'il ne s'agit point ici de Pollux.

(3) Telle est la propre signification du mot συνεισάκτης.

» Je fus à l'instant chassé de sa maison ; » cependant je n'ai manqué depuis d'aucune » des choses nécessaires à la vie. Je me suis » fait orateur, je parois dans les tribunaux, » je trahis en toute occasion la justice et la » vérité. Je promets la faveur des juges aux » cliens assez imbécilles pour me croire ; je » perds presque toutes mes causes ; n'importe, » l'entrée de ma maison est toujours décorée » d'une palme nouvellement cueillie (1). Je suis » l'objet de la haine et du mépris universel, » on me connoît plus encore à la perversité » de mes mœurs, qu'à l'impudence de mes » discours, on me montre par-tout au doigt ; » j'ai la réputation d'un homme consommé en » méchanceté, et ce n'est pas, je pense, un » petit avantage. Suivez mon exemple, voilà » les conseils que j'ai à vous donner. Par » Vénus publique ! il y a déja long-temps que » je me les suis donnés à moi-même, et je » me sais tout le gré possible de les avoir » suivis (1) ».

C'en est assez, et tels sont les discours que vous tiendra cet honnête homme. Si vous suivez ses avis, vous touchez au but où tendent vos desirs. Guidé par ce digne législateur, vous

(1) Le grec dit : *verte*. C'étoit chez les Grecs et chez les Romains l'usage qu'un orateur qui gagnoit une cause, attachoit une palme à la porte de sa maison.

(1) J'ai suivi la leçon du manuscrit du roi, qui au lieu d'ἐπισπασαμένος, donne ἐπισάμενος αὐτοῖς. Le Scholiaste porte aussi cette leçon.

allez régner dans les tribunaux, briller aux yeux de la multitude, plaire à tous les cœurs, épouser, non comme votre maître, une vieille, ridicule personnage de comédie, mais la plus belle de toutes les femmes, l'Eloquence : et vous pourrez dire de vous-même, à plus juste titre que Platon ne l'a dit de Jupiter, que vous êtes porté dans un char aîlé.... Pour moi, qui suis timide et sans courage, je me retire et vous laisse fournir cette carrière. Je renoncerai, ou plutôt je renonce de ce moment à m'élever jusqu'à l'éloquence. Je ne suis pas en état de lui payer le même tribut que vous. Faites-vous proclamer vainqueur, sans avoir eu la peine de combattre, et soyez l'objet de l'admiration publique. Souvenez-vous seulement que si vous remportez sur nous la victoire, vous la devez moins à votre vîtesse, qu'à la route facile que vous avez suivie.

LE MENTEUR D'INCLINATION OU L'INCRÉDULE.

TYCHIADES ET PHILOCLÈS.

TYCHIADES.

POURROIS-TU me dire, cher Philoclès ; quel est cet attrait qui porte la plupart des hommes à aimer le mensonge ? Ils en sont tellement avides, qu'ils se plaisent à tenir des discours insensés, et écoutent avec la plus grande attention ceux qui en débitent de semblables ?

PHILOCLÈS.

Beaucoup de raisons, Tychiades, peuvent obliger à dire des mensonges, les hommes qui n'ont que leurs intérêts en vue.

TYCHIADES.

Cela ne fait rien à l'affaire, comme on dit communément, et ma question n'a pas pour objet ceux qui mentent en vue de quelque utilité ; ils méritent qu'on leur pardonne : quelques-uns même sont dignes de louanges, lorsqu'ils ont trompé des ennemis, ou que dans

dans les dangers, ils ont employé ce remède pour sauver leurs jours, comme souvent le fit Ulysse pour conserver sa vie et ménager le retour de ses compagnons. Mais je parle, mon cher, de ces gens qui, sans aucun besoin, préfèrent de beaucoup le mensonge à la vérité, s'y plaisent et s'en occupent sans la moindre nécessité. Je voudrois bien savoir par quel motif ils agissent ainsi.

PHILOCLÈS.

Est-ce que tu as connu des gens de cette espèce, qui avoient une passion naturelle pour le mensonge ?

TYCHIADE.

Certainement, et il en est beaucoup.

PHILOCLÈS.

Quelle autre raison en peut-on donner, sinon qu'un défaut de jugement est cause qu'ils ne disent pas la vérité, puisqu'ils préfèrent ce qui est pire à ce qui est excellent.

TYCHIADE.

Ce n'est sûrement pas cela ; car je pourrois te citer un grand nombre d'hommes, d'ailleurs très-sensés, et qu'on admire pour leur esprit, qui néanmoins sont, je ne sais comment, esclaves de ce vice. Ils montrent la plus vive inclination pour le mensonge ; et je suis fâché de voir des personnages illustres par

leur mérite universel, se plaire à se tromper eux-mêmes et à tromper ceux qui conversent avec eux. Tu sais nécessairement mieux que moi que ces anciens, Hérodote, Ctésias de Cnide, avant eux les poëtes, Homère lui-même et tous les auteurs célèbres ont employé le mensonge dans leurs écrits; ensorte que non-seulement ils ont trompé ceux qui les écoutoient alors; mais leurs mensonges parvenus jusqu'à nous, comme par succession, semblent consacrés dans leurs vers admirables. Souvent, je l'avoue, il m'arrive de rougir pour eux, lorsqu'ils racontent la mutilation de Cœlus, l'enchaînement de Prométhée, la révolte des Géans et toute la fable tragique des enfers; lorsqu'ils nous disent que Jupiter, pour satisfaire son amour, s'est changé en taureau ou en cygne; qu'une femme a été métamorphosée en oiseau ou en ours (1): ajoutez les Pégases, les Chimères, les Gorgonnes, les Cyclopes et toutes les autres fables de cette nature, merveilleusement absurdes, et faites pour amuser l'esprit des enfans qui redoutent Mormo et Lamia (2).

(1) Imitation de Platon dans *le Phædre, page 229, D.*

(2) Figures effrayantes, épouvantails qu'on montroit aux enfans pour leur faire peur ou les faire taire. Souvent aussi on leur faisoit voir un esclave qui s'étoit barbouillé le visage de cendres. C'est de-là que Callimaque, dans son hymne à Diane, v. 68, dit *que quand une petite fille est désobéissante, sa mère appelle à l'instant les Cyclopes Argée ou Stéropée; et Mercure, le visage barbouillé de cendres, accourt du fond de l'appar-*

Toutefois les mensonges des poëtes sont peut-être tolérables ; mais, comment ne pas rire en voyant des villes et des peuples entiers, se livrer à des mensonges publics ; lorsque les Crétois ne rougissent pas de montrer le tombeau de Jupiter ; que les Athéniens font sortir Erichton du sein de la terre, et pousser les premiers hommes du sol de l'Attique, à-peu-près comme des légumes ? Ceux-ci du moins ont une origine plus noble que les Thébains, qui racontent que des dents semées d'un serpent, il en germa des hommes. Cependant celui qui ne regarderoit pas comme vrais des contes si ridicules, et qui, les soumettant à un examen sérieux, penseroit qu'il n'appartient qu'à un Corèbe (1) ou à un Margitès, de croire que Triptolème a traversé les airs, porté dans un char attelé de dragons ailés ; que Pan est venu, du fond de l'Arcadie, secourir les Athéniens au combat de Marathon ; qu'Orithye a été enlevée par Borée : celui-là, dis-je, passeroit pour un impie, pour un insensé,

ment, effraye la petite fille qui se blottit aussi-tôt dans le sein de sa mère, et se cache le visage avec les mains.

(1) Corèbe étoit un fou, qui, s'étant marié, ne voulut jamais coucher avec sa femme, par la crainte d'offenser sa belle-mère. Sa femme lui fit accroire qu'elle avoit un mal qui ne pouvoit se guérir que par l'approche d'un homme, et parvint ainsi à lui faire consommer son mariage. *Scholie grecque.* La même histoire est rapportée à l'occasion de Margitès, par Eustathe sur le dixième livre de l'Odyssée, *page 413*, édition de Basle.

de refuser sa croyance a des faits manifestes et avérés.

PHILOCLÈS.

Cependant, Tychiade, les poëtes et les villes se pourroient excuser. Les premiers mêlent à leurs écrits le charme attrayant de la fable, dont ils ont grand besoin pour captiver leurs lecteurs. Les Athéniens, les Thébains, et les autres, s'il en est, rendent leur patrie plus respectable par de pareilles fictions. En effet, si l'on ôtoit de la Grèce toutes les curiosités fabuleuses, rien n'empêcheroit ceux qui les (1) montrent de mourir de faim, car les étrangers ne voudroient pas entendre la vérité, même gratuitement; mais les hommes, qui, sans avoir de pareils motifs, se plaisent à débiter des mensonges, passeront, avec raison, pour des gens dignes d'être universellement méprisés.

(1) Il me paroît absolument nécessaire de lire en cet endroit τὸς περιηγητὰς τῶν ἀληθῶν, au lieu de τὸς περιηγητὰς ἀυτῶν, et de traduire *rien n'empêcheroit de mourir de faim ceux qui ne montreroient que des curiosités reconnues pour vraies; car les étrangers ne voudroient pas entendre la vérité, même gratuitement.* Si on lit ἀυτῶν, la phrase offre un sens faux et ridicule. Dès qu'on aura ôté les raretés fabuleuses, il n'y aura plus personne pour les montrer, et ce sera ceux qui ne montreront que des curiosités reconnues pour vraies qui mourront de faim, parce que les étrangers ne se soucient point d'entendre la vérité, même gratuitement.

TYCHIADE.

Tu as raison, et je sors à l'instant de chez Eucrate, cet homme distingué, où j'ai entendu tant de récits fabuleux et incroyables, que ne pouvant plus supporter l'excès de ses mensonges, je suis sorti précipitamment, au milieu de son discours; et tandis qu'il racontoit encore une foule de prodiges absurdes, j'ai pris la fuite, comme si les furies m'eussent poursuivi.

PHILOCLÈS.

Cependant, Tychiade, Eucrate est un homme digne de foi, et personne n'est plus capable d'exciter la confiance que lui, qui porte une longue barbe, compte au moins soixante ans, et même s'occupe beaucoup de la philosophie. Il ne souffriroit pas qu'on dît en sa présence quelque chose de faux, loin d'être assez impudent pour tenir de pareils discours.

TYCHIADE.

C'est que tu ignores, mon cher, ceux qu'il a tenus, comme il a cherché à les faire croire, comme il assuroit avec serment la plupart des choses qu'il disoit, en faisant approcher ses enfans (*pour jurer sur leur tête*). Tout ce qu'il racontoit étoit tellement absurde, qu'en le considérant, mille pensées différentes s'élevoient à son sujet dans mon esprit; tantôt je croyois qu'il étoit devenu fou, et qu'il étoit hors de son état naturel; tantôt que c'étoit un imposteur,

et que je ne m'étois pas encore apperçu, depuis un si long-temps que je le connoissois, que ce n'étoit qu'un singe ridicule revêtu d'une peau de lion.

PHILOCLÈS.

Et que disoit-il donc, Tychiade? Par Vesta, je te prie de me l'apprendre; je voudrois bien savoir combien il couvroit de forfanterie sous une si large barbe (1).

TYCHIADE.

J'avois coutume d'aller chez Eucrate, dans d'autres occasions et lorsque je me trouvois beaucoup de loisir. Aujourd'hui que j'avois besoin de parler à Léontichus, qui, comme tu le sais, est mon intime ami, j'appris de son valet qu'il étoit allé dès le matin rendre visite à Eucrate malade depuis peu. En conséquence je me rendis chez ce dernier, conduit par le double motif, et de me trouver avec Léontichus, et de voir Eucrate, dont j'ignorois l'indisposition. Je n'y trouvai plus Léontichus, il venoit, me dit-on, de sortir depuis un instant; mais je vis une nombreuse compagnie, parmi laquelle j'apperçus Cléodémus le péripatéticien, Dinomaque le stoïcien, et Ion. Tu connois cet homme qui veut qu'on l'admire quand il

(1) L'idée de cette large barbe d'Eucrate, est prise d'Aristophane, qui, dans *l'assemblée des femmes*, raille sur sa barbe un certain *Eucrate*, orateur et démagogue.

parle sur les écrits de Platon, comme le seul capable de pénétrer intimement les pensées du Philosophe, et de les expliquer aux autres. Tu vois de quels personnages je te parle : ce sont des sages accomplis, pleins de mérite, et, qui plus est, de sectes différentes ; tous vénérables et presque effrayans par l'austérité qui règne sur leurs visages. Le médecin Antigonus, appellé pour la maladie, se trouvoit avec eux. Eucrate paroissoit déja convalescent : sa maladie étoit une de celles qu'on nourrit avec soi : l'humeur étoit descendue de nouveau dans les pieds. Dès qu'il m'apperçut, il baissa la voix, comme par foiblesse, quoiqu'en entrant je l'eusse entendu crier et disputer vigoureusement ; puis il m'ordonna de m'asseoir à côté de lui, sur son lit. Je le fis, en prenant bien garde de toucher à ses pieds, et je m'excusai, comme on a coutume de le faire en pareille occasion, sur ce que j'avois ignoré son incommodité, disant que j'étois accouru le voir, aussi-tôt que je l'avois apprise.

Avant que je fusse entré, on avoit déja beaucoup disserté sur la maladie d'Eucrate. On en parloit encore, et chacun indiquoit quelque remède. Cléodémus dit alors : « Si » donc on enlève de terre, avec la main gau» che, la dent d'une belette tuée de la ma» nière que je vous ai dite, si on la lie dans » une peau de lion nouvellement écorché, et » qu'ensuite on l'attache autour de la jambe,

» la douleur s'appaise sur le champ. Non pas » dans une peau de lion, reprit Dinomaque ; » on m'a dit dans une peau de biche encore » vierge, et qui n'ait point été saillie. La chose » est en effet bien plus croyable de cette ma- » nière ; car la biche est un animal léger, dont » la principale force consiste dans les pieds. Le » lion, il est vrai, est fort, sa graisse, sa pate » droite de devant, et les poils de sa crinière qui » se hérissent ont une grande vertu, quand on » sait s'en servir avec les enchantemens propres » à chacune de ces parties ; mais elles ne pro- » curent nullement la guérison des pieds. Je » pensois autrefois, reprit Cléodémus, que » c'étoit de la peau de biche dont il se falloit » servir ; mais derniérement, un homme de » Libye, savant dans ces mystères, m'a fait » changer de façon de penser, en me disant » que les lions étoient bien plus légers à la » course que les biches, puisqu'ils les prennent » à la chasse ». Tous les assistans donnèrent des éloges à l'homme de Lybie, comme ayant parlé avec justesse.

Je pris alors la parole. Eh quoi ! leur dis-je ; vous croyez que des douleurs, dont la cause est interne, pourront s'appaiser par des en- chantemens ou par des remèdes extérieurement appliqués ? A ce discours, ils se moquèrent de moi, et l'on voyoit clairement qu'ils m'accu- soient d'une ignorance profonde, de ne pas savoir des choses aussi manifestes, et que per- sonne de sensé n'oseroit contredire. Néanmoins

le médecin Antigonus parut bien aise que j'eusse fait cette question. Depuis long-temps, il ne songeoit plus à soulager Eucrate par les secours de son art, en lui ordonnant de ne plus user de vin, de se nourrir de légumes, et de diminuer l'irritation des nerfs. Cléodémus me dit alors en souriant : eh quoi ! Tychiade, vous semble-t-il incroyable qu'on puisse tirer quelque utilité de ces sortes de remèdes dans les maladies ? Il me le semble, lui répondis-je, autrement il faudroit que je fusse bien imbécille (1) pour croire que des remèdes appliqués à l'extérieur, et privés de communication avec les causes internes qui excitent les maladies, pourront, ainsi que vous le dites, produire des effets par la vertu de certaines paroles, ou de quelques enchantemens, et qu'en les suspendant, elles procureront la santé. Jamais cela n'arrivera, quand on lieroit seize belettes entières dans la peau du lion de Némée. Pour moi, j'ai souvent vu le lion boiter de douleur, quoiqu'il fut vêtu de sa peau bien conservée.

Vous êtes bien simple, me dit alors Dinomaque, d'avoir négligé d'apprendre ces sortes de remèdes, et de quelle manière il les faut appliquer pour en tirer quelque utilité dans les maladies. Vous me paroissez ne pas

(1) Le grec dit : *à moins que je n'eusse le nez rempli de morve pour croire que, &c.* Remarquez avec quelle liberté, ou plutôt quelle licence, la langue grecque exprime les idées les plus dégoûtantes.

admettre non plus ces prodiges si connus, les guérisons des fièvres périodiques et des tumeurs inguinales, les enchantemens des reptiles et les autres merveilles que les vieilles opèrent tous les jours. Or, si toutes ces choses se font réellement, pourquoi pensez-vous que celles-ci ne puissent pas se faire par de semblables moyens? Je lui répondis : ô Dinomaque! votre conclusion n'est pas juste; et, comme dit un proverbe, *vous chassez un clou avec un autre.* En effet, il n'est pas prouvé que ces merveilles dont vous parlez, soient opérées par une pareille puissance. Si donc vous ne me persuadez d'abord, en ramenant la conversation à ce point, que ces faits sont dans l'ordre de la nature, et que la fièvre ou la tumeur, craignant un nom divin, un mot barbare, s'enfuit, par cette raison, hors de l'aine, les prodiges dont vous parlez ne sont plus que des contes de vieilles.

Je juge à votre discours, répartit Dinomaque, que vous ne croyez pas aux Dieux, puisque vous ne pensez pas qu'il soit possible d'opérer des guérisons par la vertu des mots sacrés. Ne dites pas cela, mon cher, lui répondis-je; rien n'empêche que les Dieux n'existent, et que ces prodiges ne soient faux. Je révère les Dieux; je vois les guérisons qu'ils opèrent, les bienfaits dont ils comblent les malades qu'ils rétablissent par des remèdes et par l'art de la médecine. En effet, Esculape lui-même et ses enfans, guérissoient les malades

en mêlant des drogues bénignes (1), et non en appliquant des lions et des belettes.

Laissez-là ce Dieu, dit alors Ion; je vais vous raconter un fait admirable. « J'étois encore » jeune garçon, et j'avois à-peu-près quatorze » ans, lorsqu'un jour on vint dire à mon père, » que Midas son vigneron, valet robuste, et » d'ailleurs fort laborieux, avoit été mordu » par une vipère, à-peu-près à l'heure où la » place publique se remplit de monde (2). Il » étoit couché, disoit-on, et déja la putré- » faction s'établissoit sur sa jambe. Pendant » qu'il travailloit à lier le pampre autour des » échalats, cette bête vénimeuse rampant vers » lui, l'avoit mordu au gros doigt du pied, » et s'étoit aussi-tôt replongée dans son trou. » Enfin le valet jettoit les hauts cris et suc- » comboit sous la violence de la douleur. Voilà » ce qu'on nous annonça: un instant après nous » vîmes Midas que ses camarades portoient sur » un lit de camp. Il avoit le corps gonflé et » livide; il paroissoit entiérement infecté du » venin, et respiroit à peine. Mon père en » étoit très-affligé; mais un de ses amis qui » se trouvoit-là, lui dit: soyez tranquille, je » vais à l'instant vous chercher un Babylonien, » de ceux qu'on nomme Chaldéens, et il » guérira promptement cet homme. En effet,

(1) Allusion au vers 228 du quatrième livre de l'Odyssée.

(2) Vers midi.

» pour ne pas alonger mon récit, le Baby-
» lonien arriva. Il rétablit Midas après avoir
» chassé par un charme le poison dont celui-ci
» étoit infecté, et en suspendant au pied du
» malade une pierre qu'il avoit rompue à la
» colonne (1) d'une jeune fille morte depuis
» peu. Cela vous paroît, sans doute, peu de
» chose. Toutefois Midas emportant lui-même
» le lit sur lequel on l'avoit apporté, s'en
» retourna dans les champs. Telle fut la puis-
» sance de cet enchantement et de cette pierre
» sépulcrale.

» Cependant le Babylonien fit d'autres prodi-
» ges vraiment divins; car s'étant rendu dès le
» matin dans la campagne, il chassa tous les
» reptiles qui se trouvoient dans ce canton, en
» prononçant sept mots sacrés tirés d'un vieux
» livre. Il commença par purifier le lieu avec du
» soufre et un flambeau, et après qu'il en eut
» fait trois fois le tour, on vit paroître, attirés
» par la force du charme, une foule de serpens,
» d'aspics, de vipères, de cérastes, d'acontias,
» de grenouilles et de crapauds. Un vieux
» dragon manquoit encore; il n'avoit pu se
» tirer hors de son trou, à cause de son grand
» âge, et n'avoit point obéi à l'ordre du Ma-
» gicien. Celui-ci dit que tous les reptiles
» n'étoient pas-là. Alors il nomme un jeune
» serpent pour aller, en qualité d'ambassadeur,

(1) Les anciens élevoient une colonne sur les tom-
beaux. *Voyez* le *Timon*, *page 68*.

» chercher le vieux dragon, qui ne tarda pas » à venir. Lorsque tous ces animaux furent » rassemblés, le Babylonien souffla sur eux, » et ils furent tous à l'instant consumés par » son souffle : ce qui nous frappa du plus grand » étonnement ».

Dites-moi, Ion, repris-je, le jeune serpent ambassadeur donnoit-il la main à ce dragon accablé, comme vous le dites, de vieillesse : ou, celui-ci s'appuyoit-il sur un bâton ? Vous plaisantez, dit alors Cléodémus ; mais moi, j'ai été plus incrédule que vous sur ces sortes de prodiges : je ne pensois pas, en effet, qu'on pût en aucune manière y ajouter foi. Cependant, dès que j'eus vu un étranger des pays Hyperborées, comme il le disoit lui-même, traverser les airs, j'ai cru, et après une longue résistance, j'ai été forcé de me rendre. Eh ! qu'eût-il fallu que je fisse, en le voyant, en plein jour, se soutenir en l'air, marcher sur l'eau, passer à travers le feu tranquillement et pas à pas ? Vous avez vu cela, lui ai-je dit, un Hyperboréen qui voloit, qui marchoit sur l'eau ? Certainement, me répondit-il, et même il portoit une chaussure de peau, semblable à celle de ces peuples. Mais c'est peu de chose que cela ; et qu'ai-je besoin de dire tout ce qu'il a fait voir, soit en inspirant des amours, soit en évoquant les démons, en rappellant à la vie des hommes morts depuis long-temps, en faisant venir Hécate elle-même sous une forme visible, en forçant la Lune à descendre sur la terre ? Je vais

vous raconter ce que je lui ai vu faire chez Glaucias, fils d'Alexiclée. « Glaucias venoit » d'hériter de son père, mort depuis peu, » lorsqu'il devint éperdument amoureux de » Chrysis, fille de Démænète. J'étois alors son » maître de philosophie, et si l'amour ne lui » eût fait perdre bien du temps, il sauroit » aujourd'hui toute la doctrine des Péripa- » téticiens. En effet, à l'âge de seize ans, il » se servoit déja de l'analyse, et avoit fait » un cours complet de Physique. Comme il » étoit tourmenté de cette passion, il vint me » confier sa peine : moi, je crus, étant son » maître, devoir mener chez lui notre mage » Hyperboréen, auquel il donna d'abord quatre » mines (il falloit bien quelques avances pour » les sacrifices), il lui en promit encore seize » autres s'il pouvoit jouir de Chrysis. Le mage » ayant attendu la pleine lune, temps auquel » ces sortes de charmes ont plus d'effet, creusa » une fosse dans la cour de la maison, et au » milieu de la nuit il commença par évoquer » en notre présence, Anaxiclès (1), le père » de Glaucias, mort depuis plus de sept mois. » Le vieillard irrité de la passion de son fils, » entra d'abord dans une grande colère, et

(1) On pourroit croire que c'est par une erreur de copiste, que ce père de Glaucias auquel Ion a donné plus haut le nom d'*Alexiclée*, est ici nommé *Anaxiclès*; mais vraisemblablement Lucien l'a fait exprès, pour faire tomber ce menteur dans la contradiction, caractère ordinaire du mensonge.

» finit par donner son consentement à cette » inclination. Après cela le Mage fit venir » Hécate, qui traînoit Cerbère à sa suite : puis » il força la Lune à descendre. Elle nous offrit » le spectacle des figures les plus variées, pa- » roissant tantôt sous une forme, tantôt sous » une autre. D'abord elle se fit voir sous l'as- » pect d'une femme, elle devint ensuite un » bœuf de toute beauté : puis elle se changea » en chien. Enfin l'Hyperboréen ayant fait un » petit Amour avec de la boue : *pars*, lui a-t-il » dit, *et amène-nous Chrysis.* Le morceau de » boue s'envole aussi-tôt ; un instant après la » jeune fille arrive et frappe à la porte. A peine » est-elle entrée, qu'elle va se jetter au col » de Glaucias, comme une personne transportée » d'amour ; enfin elle coucha avec lui jusqu'au » chant du coq. Alors la Lune revola dans les » cieux, Hécate se plongea dans les entrailles » de la terre, et tous les fantômes disparurent. » Nous reconduisîmes Chrysis chez elle lorsque » le crépuscule commençoit à paroître ».

Si vous aviez vu ces merveilles, Tychiade, vous ne douteriez pas à présent qu'on pût retirer une foule d'avantages des enchantemens. Vous avez raison, lui répondis-je, je les croirois si je les avois vues ; mais pour ce moment pardonnez-moi si je n'ai pas la vue aussi perçante que vous. Je connois d'ailleurs cette Chrysis dont vous parlez, pour une femme d'une trempe amoureuse et facile : je ne vois pas pourquoi vous avez eu besoin d'employer

auprès d'elle un ambassadeur de boue ; un mage Hyperboréen, et la Lune elle-même, puisque pour vingt dragmes on pourroit la mener jusqu'aux nations Hyperborées ; elle ne résiste guère à un enchantement de cette nature. Cette femme éprouve le contraire des fantômes, qui prennent, dites-vous, la fuite dès qu'ils entendent le son de l'airain ; mais elle, aussi-tôt qu'on fait sonner de l'argent, elle accourt au bruit. Toutefois j'admire encore plus votre Mage, qui, pouvant se faire aimer des femmes les plus belles, et en recevoir des talens entiers, s'emploie pour quatre mines (quelle avarice !) à rendre un Glaucias aimable.

Vous vous rendez ridicule, me dit alors Ion, en refusant de croire ces faits. Je vous demanderois volontiers ce que vous pensez de ceux qui délivrent les Démoniaques de leurs terreurs, qui conjurent publiquement les fantômes. Je n'ai pas besoin d'en citer des exemples, et tout le monde sait que ce Syrien de Palestine (1), si habile pour ces sortes de guérisons, lorsqu'il rencontre de ces gens qui tombent en épilepsie à certaines époques de la Lune, qui écument et roulent des yeux égarés, il les relève, et

(1) Ce Syrien est sans contredit un chrétien, disent les commentateurs ; c'est un des apôtres que l'auteur a eu en vue : peu s'en faut qu'ils ne le nomment. Pour moi, je pense que c'est Jesus-Christ même dont l'impie Lucien a voulu tourner les miracles en ridicule.

moyennant

moyennant un salaire considérable (1), il les renvoie en santé, délivrés de leurs maux. En effet, lorsqu'il est auprès du malade couché par terre, il lui demande comment le démon est entré dans son corps. Le malade garde le silence; mais le diable répond, soit en grec, soit en langue barbare, et dit quel il est, d'où il vient, comment il est entré dans cet homme. Alors, employant les imprécations, et si le diable n'obéit pas, les menaces, il le chasse du corps qu'il occupoit. J'en ai vu moi-même sortir un tout noir, et dont la peau étoit enfumée. Il n'est pas étonnant, repris-je, que vous ayez vu cela, Ion, vous qui découvrez les idées que Platon votre maître nous montre comme quelque chose d'obscur, que la foiblesse de nos yeux nous empêche d'appercevoir (2).

Ion est-il le seul, dit alors Eucrate, qui ait vu de pareils objets, et une foule de personnes n'ont-elles pas rencontré des démons, les unes pendant la nuit, les autres en plein jour? Pour moi j'en ai vu, non pas une fois, mais dix mille. Dans les commencemens, j'en étois fort effrayé; mais à présent j'y suis tellement accoutumé, qu'il me semble ne rien voir d'extraordinaire, sur-tout depuis qu'un Arabe m'a fait présent d'un anneau fabriqué avec du

(1) C'est-à-dire: *gratis*. Ceci est dit ironiquement. Les commentateurs ne s'en sont pas douté, et ont imaginé des corrections assez ridicules.

(2) *Voyez* la doctrine de Platon, sur les idées dans le *Parménides*. *Voyez* les *Sectes à l'encan*, *tome II*, *page 25*.

fer pris à des croix, et m'a enseigné un enchantement composé de beaucoup de mots. Peut-être ne me croirez-vous pas, Tychiade ? Eh ! comment, lui répondis-je, ne pas croire Eucrate fils de Dinon, dont la sagesse est extrême, et qui, chez lui, dit avec autorité et liberté tout ce que bon lui semble. Et bien, reprit Eucrate, vous pourrez apprendre, non pas de moi seul, mais de tous mes domestiques, l'histoire de la statue qui s'est fait voir à tous ceux qui demeuroient dans la maison, enfans, jeunes gens et vieillards. Et de quelle statue parlez-vous, lui dis-je ? N'avez-vous pas vu dans la cour, en entrant, me répondit-il, cette belle statue qui est debout, ouvrage du sculpteur Démétrius. — Cet homme qui tient un disque, et qu'on voit courbé dans l'attitude de le lancer, qui a le visage tourné du côté de la main qui porte le disque, et qui, ployant doucement le genou, semble prêt à se relever dès qu'il aura jetté son palet ? — Ce n'est pas celui-là. Ce *discobole*, dont vous parlez, est un des ouvrages de Myron. Ce n'est pas non plus le beau garçon qui est auprès, et dont la tête est ceinte d'une bandelette ; il est de Polyclète (1). Mais laissez toutes les statues qui sont à droite en entrant, et parmi lesquelles

(1) L'énumération fastueuse de ces statues faites par Eucrate, loin d'être un hors-d'œuvre, est un coup de maître, qui achève de frapper le caractère de cet homme plein de vanité et d'ostentation. Rien de plus vain qu'un menteur qui vit dans l'opulence.

sont les Tyrannicides (1) de Critias fils de Nésiotès. Avez-vous remarqué, près de ce courant d'eau, un personnage qui a le ventre saillant et la tête chauve ? Son manteau laisse voir à nud la moitié de son corps ; ses veines sont fortement prononcées ; on le prendroit pour un homme véritable, tant il est ressemblant. C'est celui dont je parle, et que je crois être Pélichus (2), général d'armée des Corinthiens.

Par Jupiter ! repris-je, j'en ai effectivement remarqué un sur la droite de Saturne, qui portoit des bandelettes et des couronnes desséchées, et dont la poitrine étoit ornée de feuilles d'or. C'est moi, reprit Eucrate, qui la lui ai ainsi dorée, pour m'avoir guéri en trois jours d'une fièvre lente (3) dont j'étois accablé. Et quoi ! lui ai-je dit, le brave Pélichus est donc aussi médecin ? Il l'est, me répondit-il, ne raillez point, ou bien il ne tardera pas à se venger de vous. Je sais par

(1) Harmodius et Aristogiton, qui tuèrent Hipparque, tyran d'Athènes et fils de Pisistrate. Ce Critias est, je pense, le même que le fameux statuaire de ce nom, cité par Pausanias au second livre des *Eliaques*, *chap.* 3. Il étoit Athénien, et avoit formé une école célèbre.

(2) Ecrivez Πέλλιχος, si toutefois ce *Pellichus* est le père d'Aristéas, qui commanda la flotte des Corinthiens lorsqu'ils ouvrirent leur guerre contre les Corcyréens par le siège d'Epidamne. *Voyez* Thucydide, *liv.* 1, *n°.* 29.

(3) Ἡμίαλος est une fièvre accompagnée de frisson. *Voyez* Pollux, *Onom. liv.* 4, *segm.* 186.

ma propre expérience, tout ce que peut cette statue dont vous vous moquez; et ne croyez-vous pas que celui qui a le pouvoir de chasser la fièvre, ne puisse aussi l'envoyer à qui il lui plaît? Fassent les Dieux, dis-je alors, que cette statue, qui s'annonce si bien pour un homme, nous soit douce et propice. Mais quelle autre chose lui voyez-vous faire, ainsi que tous ceux qui habitent cette maison? Aussitôt, me dit Eucrate, que la nuit est venue, il descend de la base sur laquelle il est debout, et fait sa ronde dans le logis. Tout le monde le rencontre, quelquefois même on l'entend chanter, mais il n'a jamais fait de mal à personne; il faut seulement se détourner de son chemin, il passe sans causer la moindre peine à ceux qui le regardent. Souvent même il se lave et joue avec l'eau pendant toute la nuit, au point que le bruit s'en fait entendre d'assez loin. Prenez-garde, lui dis-je, que cette statue ne soit pas Pélichus, mais Talus le Crétois fils de Minos, car cet homme d'airain (1) faisoit en se promenant, le tour de la Crète; et quoique celui-ci soit de bois, il se pourroit bien qu'au lieu d'être l'ouvrage de Démétrius, ce fût un des fruits de l'art ingénieux de Dædale, puisque, ainsi que vous le dites, il s'enfuit aussi de dessus sa base.

Craignez, Tychiade, me dit Eucrate, de

(1) *Voyez* sur Talus le traité de la *Danse*, *page 90*, *note 1.*

vous repentir par la suite de votre plaisanterie. Je sais ce qu'a souffert celui qui lui déroboit les oboles que nous lui déposions en offrande le premier de chaque mois. Le châtiment de ce voleur doit avoir été bien terrible, dit alors Ion, car c'étoit un sacrilège. Comment la statue s'en est-elle vengée, Eucrate ? je voudrois bien le savoir, quoique Tychiade n'en sera que plus incrédule. « Il y avoit aux pieds de cette » statue, reprit Eucrate, un grand nombre » d'oboles, et quelques autres pièces d'argent » étoient collées à sa cuisse avec de la cire. » C'étoit des offrandes que lui avoient faites » ceux qui avoient été délivrés de la fièvre » par sa puissance. J'avois alors un esclave » Lybien, détestable sujet et mon palfrenier; » il entreprit de dérober pendant la nuit ces » dons faits à la statue; et pour exécuter son » vol, il attendit le moment où elle étoit des- » cendue de sa base : mais à son retour Péli- » chus connut qu'il étoit volé. Remarquez » comme il se vengea, et de quelle manière il » fit prendre le Lybien sur le fait. Ce mal- » heureux erra pendant toute la nuit en par- » courant la maison; on eût dit qu'il étoit » tombé dans un labyrinthe inextricable; le » jour parut, et le voleur fut pris ayant encore » sur lui les pièces qu'il avoit dérobées. Con- » vaincu de ce crime, il reçut alors bon nombre » de coups, et ne vécut pas long-temps après. » Ce scélérat périt misérablement, fustigé toutes » les nuits, comme il le disoit lui-même, et

» si cruellement, que le lendemain on voyoit » son corps couvert de meurtrissures. Après » cela, Tychiade, raillez encore Pélichus, et » moi-même comme un vieillard contemporain » de Minos, et qui commence à radoter ». Allez, Eucrate, lui dis-je, ce qui est d'airain ne sera jamais que de l'airain, et l'ouvrage de Démétrius d'Alopèce, qui faisoit des hommes et non pas des Dieux. Je ne craindrai jamais la statue de Pélichus, dont je n'aurois pas beaucoup redouté les menaces quand il étoit vivant.

Après cette histoire, le médecin Antigonus prit la parole. « J'avois aussi, dit-il à Eucrate, » un Hippocrate d'airain, haut environ d'une » coudée. Dès que la lampe étoit éteinte, il » parcouroit ma maison avec grand bruit, » renversoit les boëtes, mêloit les drogues, » ouvroit les portes, sur-tout si j'avois différé de » lui faire le sacrifice que nous avons coutume » de lui offrir chaque année ». Hippocrate, dis-je alors, demande qu'on lui sacrifie, et il se fâche, si au temps prescrit on ne le régale pas de victimes parfaites, lui qui devroit se contenter de quelque cérémonie funèbre, d'une libation de lait et de miel, ou d'une couronne posée sur sa tête ?

« Ecoutez, dit alors Eucrate, ce que je » vis il y a plus de cinq ans, et dont j'ai de » bons témoins. Dans la saison des vendanges, » vers la moitié du jour, ayant laissé mes ven- » dangeurs dans ma vigne, j'allai seul, en

» réfléchissant, me promener dans un bois.
» J'étois à peine arrivé dans un endroit touffu,
» que j'entendis aboyer des chiens. Je pensai
» d'abord que pour se divertir, comme il a
» coutume, et prendre le plaisir de la chasse,
» Mnason, mon fils, s'étoit enfoncé avec ses
» compagnons dans le plus épais du bois. Mais
» ce n'étoit nullement cela : quelques instans
» après, la terre tremble, une voix semblable
» au tonnerre se fait entendre, et je vois une
» femme d'un aspect effrayant s'avancer vers
» moi. Sa taille étoit haute de près d'un demi-
» stade. Elle tenoit un flambeau de la main
» gauche, et de la droite une épée d'environ
» vingt coudées de longueur. Par le bas, elle
» avoit des pieds faits en serpens, et dans le
» haut elle ressembloit par son aspect à la
» Gorgone. Son regard étoit horrible. Au lieu
» de cheveux, des dragons flottoient sur son
» col ; les uns l'environnoient, d'autres s'agi-
» toient sur ses épaules en formant mille circuits
» affreux. Voyez, mes amis, ajouta-t-il, comme
» au seul récit, j'en frissonne de frayeur ».
En disant cela, il montroit à toute l'assemblée les poils de son bras, que la terreur avoit hérissés.

Cependant Ion, Dinomaque et Cléodemus l'écoutoient en silence, l'œil fixe et la bouche ouverte. Ces vieillards se laissant mener par le nez, adoroient presque cet incroyable colosse, cette femme d'un demi-stade, géant fait pour servir d'épouvantail aux enfans. Je

fis en même temps réflexion que ces hommes qui enseignent la sagesse aux jeunes gens, et qui sont si fort admirés de la multitude, ne diffèrent des enfans que par leur barbe et leurs cheveux gris, plus faciles d'ailleurs à se laisser séduire aux attraits du mensonge.

Dinomaque prenant alors la parole : *apprenez-moi, de graces, Eucrate, de quelle taille étoient les chiens de la Déesse.* « Ils étoient, dit Eu-» crate, plus hauts que les éléphans des Indes, » noirs comme eux, velus, couverts d'un poil » sale et dégoûtant. Dès que je vis ce fan-» tôme, je m'arrêtai, et tournai en-dedans du » doigt le châton de la bague dont l'Arabe » m'avoit fait présent ; alors Hécate frappant » la terre de son pied de serpent, produisit » une ouverture aussi vaste que le Tartare. » Un instant après elle se plongea dans cet » abîme et disparut. Remis de ma frayeur, je » me penchai vers ce goufre, en me tenant » à un arbre, de peur que surpris de quelque » vertige, je ne tombasse dedans la tête la » première. Je vis alors, tout ce qu'il y a dans » les enfers, le Puriphlégéton, le lac, Cerbère » et tous les morts, au point d'en reconnoître » quelques-uns. Je distinguai parfaitement mon » père, encore vêtu des mêmes habillemens » dans lesquels nous l'avions enseveli. *Et que* » *faisoient les ames*, dit alors Ion ? Et quelle » autre chose, reprit Eucrate, sinon qu'elles » se divertissoient couchées sur des prés d'as-» phodelles, comme elles avoient coutume de

» le faire dans leurs tribus et leurs fratries (1), » avec leurs amis et leurs parens. *Que les Epi-* » *curiens*, dit Ion, *viennent à présent contredire* » *le divin Platon et sa doctrine sur les ames. Mais* » *avez-vous vu Socrate et Platon parmi les ombres?* » Pour Socrate je l'ai vu, a dit Eucrate, » mais pas bien distinctement; j'en ai seule- » ment jugé par son gros ventre et sa tête » chauve. Quant à Platon, je ne l'ai point » reconnu; car il faut, je pense, avouer la » vérité à ses amis. Lorsque j'eus attentivement » considéré toutes ces choses, le gouffre se » ferma. Quelques-uns de mes esclaves, qui » me cherchoient, arrivèrent comme il n'étoit » pas totalement fermé. Dites, Pyrrhias, si je » parle selon la vérité ». *Oh! certainement*, dit alors Pyrrhias, *j'ai même entendu des aboiemens sortir du gouffre, et il me sembla voir la lueur d'un flambeau.* A ces mots je me mis à rire, en entendant ce témoin ajouter, *la lueur* et *les aboiemens.*

Cléodemus prit alors la parole: « ce que vous » avez vu, Eucrate, n'est point nouveau, ni » tel que d'autres ne l'aient jamais vu; puisque » moi-même, étant malade, j'eus, il n'y a pas » long-temps, une pareille vision. Antigonus, » ici présent, me voyoit et prenoit soin de » moi. Le septième jour la fièvre étoit de- » venue plus violente qu'une fièvre chaude. On » m'avoit laissé seul, la porte de ma chambre

(1) Imitation d'Homère, *Iliade, liv. 2, v. 362.*

» étoit fermée, et mes domestiques attendoient » en-dehors que je les appellasse. Antigonus » l'avoit ainsi ordonné, afin que, s'il étoit » possible, je me livrasse au sommeil. Alors » un jeune homme d'une rare beauté, revêtu » d'un habit blanc, se présente à mes yeux bien » éveillés ; il me fait lever, et me conduit » dans les enfers à travers un gouffre profond. » A peine y fus-je entré, que je reconnus » Tantale, Titye et Sisiphe. Il est inutile de » vous parler des autres ; mais lorsque je me » fus approché du tribunal où se tenoient » Æaque, Caron, les Parques et les Furies, » un grave personnage, qui me parut être » Pluton, s'assit sur le trône avec la dignité » d'un roi. Il prononça les noms de ceux qui » devoient bientôt mourir, et qui étoient » restés dans le monde au-delà du terme qui » leur avoit été prescrit. Le jeune homme me » prenant aussi-tôt par la main, me présenta à » Pluton, qui se mit en colère contre mon » conducteur, et lui dit : *son fil n'est point » encore totalement employé, qu'il s'en aille ; mais » amène-moi le forgeron Démyle, qui vit plus que » la Parque ne le permet* (1). Je m'enfuis à » l'instant plein de joie : la fièvre m'avoit déja » quitté. J'annonçai à tout le monde que » Démyle alloit bientôt mourir : il demeu- » roit dans mon voisinage. On me dit qu'il » étoit malade, et peu après nous enten-

(1) Le grec dit : *par-delà le fuseau.*

» dîmes les lamentations de ceux qui le pleu-» roient ».

Qu'y a-t-il d'étonnant à cela, dit alors Antigonus ? je connois bien un homme qui est ressuscité vingt jours après qu'on l'eut enterré (1). Je l'ai soigné avant sa mort et depuis qu'il est revenu à la vie. Et comment, lui dis-je, son corps n'a-t-il pas pourri pendant l'espace de vingt jours ? ou, comment cet homme n'est-il pas mort de faim, à moins que ce ne soit un autre Epiménide (2) que vous ayez traité ?

Comme je disois cela, les enfans d'Eucrate, de retour du gymnase, entrèrent dans l'appartement : l'un étoit déja sorti de la classe des adolescens, l'autre comptoit à-peu-près quinze années. Après nous avoir salués, ils s'assirent auprès de leur père, et l'on m'apporta un siège. Alors Eucrate, comme si la vue de ses fils eût rappellé quelque chose à sa mémoire : « puissai-» je, dit-il, en imposant ses mains sur leur tête ; » puissai-je être sûr que ces enfans feront mon » bonheur, comme ce que je vais vous dire, » ô Tychiade, est véritable ! Personne n'ignore » à quel point j'aimois leur mère, mon heu-

(1) Il me semble qu'ici Lucien se moque de la résurrection de l'Arménien Her, dont Platon parle dans le dixième livre de sa république.

(2) Philosophe que l'on dit s'être endormi pendant cinquante ans. *Voyez* le *Timon*, *page 69*, et la seizième dissertation de Maxime de Tyr, au commencement.

» reuse (1) épouse. J'en ai donné des preuves » par tout ce que j'ai fait pour elle durant sa vie, » et depuis qu'elle n'est plus. A sa mort, je brûlai » sur son bûcher tous les ornemens et tous les » habits qu'elle se plaisoit à porter lorsqu'elle » étoit vivante. Cependant le septième jour » après cette triste cérémonie, tandis que j'étois, » comme aujourd'hui, couché sur ce lit, et que » pour donner quelque consolation à ma dou- » leur, je lisois en silence le traité de Platon » sur l'immortalité de l'ame, Démænète elle- » même entre et vient s'asseoir auprès de moi, » dans l'attitude où vous voyez à présent Eu- » cratide ». Il montroit en même temps le plus jeune de ses fils, qui frémit à l'instant d'une frayeur enfantine, et pâlit en regardant son père (2). « Pour moi, reprit Eucrate, dès que » je la vis, je la serrai dans mes bras en » pleurant, et en jettant des cris lamentables. » Mais elle, interrompant mes plaintes, me » fit des reproches de ce que lui ayant fait une » offrande de tout ce qui lui avoit appartenu, je » n'avois point consumé par la flamme l'une de » ses deux pantouffles qui étoient d'étoffe d'or: » elle me dit que cette pantouffle étoit tombée » derrière un coffre. En effet, n'ayant pu la

(1) Les Grecs ne nommoient jamais les morts qu'il ne leur donnassent quelque épithète favorable; ὁ μακαρίτης, *heureux*, étoit la plus usitée. Ce qui d'abord étoit un témoignage de vénération, est devenu une simple formule.

(2) Le grec: *il avoit déja pâli à ce récit.*

» trouver, nous n'en avions brûlé qu'une. » Comme elle parloit encore, un misérable » petit chien de Mélite (1), qui étoit sous le » lit, se mit à aboyer, et ma femme disparut. » Cependant la pantouffle fut trouvée sous le » coffre, et on la brûla le lendemain. Croyez-» vous encore, Tychiade, que l'on doive re-» fuser sa croyance à des visions aussi claires, » et qui apparoissent tous les jours » ? Non, certes, lui dis-je ; ceux qui ne voudroient pas y croire, et qui s'armeroient d'une telle impudence contre la vérité, mériteroient d'être, comme les enfans, frappés sur le derrière avec une pantouffle dorée.

Sur ces entrefaites arrive Arignotus (2) le Pythagoricien. Ses longs cheveux lui donnent un air vénérable : tu connois d'ailleurs ce personnage célèbre par sa sagesse, et qu'on a surnommé le Divin. Pour moi, dès que je le vis, je respirai ; je pensois, en effet, que sa présence alloit sapper (3) tous les mensonges. Ce sage, me

(1) Mélite, aujourd'hui Méléda, est une petite isle située dans la mer Adriatique sur les côtes de la Dalmatie. Elle produisoit des petits chiens semblables à nos petits épagneuls, fort recherchés par les dames Grecques et Romaines.

(2) Le nom d'Arignotus que Lucien donne à ce Pythagoricien, fait allusion à celui d'une fameuse Pythagoricienne nommée Arignoté, citoyenne de Samos, et disciple de Théano fille de Pythagore. Elle avoit écrit plusieurs ouvrages, dont Suidas fait l'énumération au mot Ἀριγνώτη.

(3) Le grec dit : *qu'il venoit comme une hache contre*

disois-je, va fermer la bouche à tous nos conteurs de prodiges; et je le regardois comme un Dieu que la fortune faisoit descendre (1) à mon secours, porté sur sa machine, comme on dit en proverbe. Il s'assit, et Cléodemus se recula (2) pour lui faire place: d'abord il demanda des nouvelles de la maladie, et apprenant d'Eucrate même qu'il sentoit beaucoup de soulagement: de quoi donc, dit-il, vous entreteniez-vous tout-à-l'heure? Je vous ai entendu causer en entrant, et il m'a semblé que la conversation étoit bien établie. Et de quelle autre chose, reprit Eucrate, si ce n'est que nous tâchions de persuader à cet homme de diamant (il me montroit), qu'il y a des démons, des spectres, des ames qui se promènent sur la terre, et se font voir à ceux

les mensonges. J'ai cherché à conserver l'esprit de la métaphore, ne pouvant en rendre la lettre. C'est ainsi que Démosthène, au rapport de Plutarque, avoit coutume de dire en voyant paroître Phocion sur la tribune: *voici la hache qui va sapper mes discours*, Plutarque, *vie de Phocion, page 303*; et Xénophon, *au liv. IV de la Cyropædie, chap. 2*, se sert d'une métaphore semblable: *μὴ δῶμεν αὐτοῖς μηδὲ γνῶναι πάμπαν ὅτι ἀνθρώποι ἐσμέν· ἀλλὰ γέρρα καὶ κοπίδας καὶ σαγάρεις ἅπαντα καὶ πλαγὰς ἥκειν νομιζόντων.*

(1) J'adopte la correction de *Kuster*, ἐπεισκυκλη-θῆναι, au lieu d'ἐπεισκληθῆναι qui cependant, forme un sens assez raisonnable, *appellé à mon secours par la fortune.* L'autre terme est plus beau, convient mieux au théatre, et peint le mouvement d'une machine qui descend en se déroulant.

(2) Ὑπεκστάντος, ne signifie pas *assurgente*, comme a traduit Gesner; mais, *paulo recedente.*

qui le veulent. A ce discours je rougis; et, plein de vénération pour Arignotus, je baissai la tête. Prenez garde, Eucrate, reprit-il, Tychiade veut peut-être dire que l'on ne voit errer que les ames de ceux qui sont morts d'une manière violente; par exemple, si un homme s'est pendu, s'il a eu la tête tranchée, qu'il ait été crucifié, ou qu'il soit sorti de la vie de toute autre manière: mais qu'à l'égard des ames de ceux qui sont morts naturellement, il n'en n'est pas ainsi. Si telle est son opinion, on ne doit pas tout-à-fait la rejetter. Par Jupiter! reprit Dinomaque, il prétend que rien de semblable n'existe et ne peut être vu.

Que dites-vous, s'écria alors Arignotus, en me lançant un regard sévère; vous ne croyez pas à l'existence de ces choses, et cela quand tout le monde, pour ainsi dire, les a vues? Vous plaidez ici pour moi, lui ai-je répondu; si je suis incrédule, c'est que je n'ai point vu; si je voyois, sans doute, je croirois comme vous-même. Et bien, reprit-il, si jamais vous allez à Corinthe, demandez où est la maison d'Eubatide, et quand on vous l'aura montrée près du Cranion, dites au portier Tibius, que vous voulez voir l'endroit d'où le Pythagoricien Arignotus a chassé un démon en creusant une fosse, et savoir comment il a rendu la maison pour toujours habitable. Qu'étoit-ce donc Arignotus, a demandé Eucrates? « Des prodiges effrayans, reprit le » Pythagoricien, empêchoient depuis long-

» temps qu'on ne pût habiter cette maison. Si
» quelqu'un osoit y demeurer, il se sentoit frappé
» de coups, et bientôt il étoit contraint de s'en-
» fuir, chassé par un fantôme effroyable. Déja
» elle tomboit en ruines, le toit s'étoit en-
» foncé, et il ne se trouvoit personne d'assez
» hardi pour y entrer. On m'en parla ; je
» prends aussi-tôt des livres (j'en ai beaucoup
» d'Egyptiens qui traitent de ces matières),
» et je me rends à cette maison vers l'heure
» du premier sommeil, malgré les instances
» de mon hôte, qui, croyant que je courois
» à ma perte certaine, s'efforçoit de me dé-
» tourner de ce dessein, et me retenoit, pour
» ainsi dire, par mes habits. Cependant, une
» lampe à la main, j'entre dans la maison ;
» je posai ma lumière dans la chambre la plus
» vaste, et je me mis tranquillement à lire,
» assis par terre. Bientôt le démon arrive sale,
» portant de longs cheveux, et plus noir que
» les ténèbres même. Il croyoit avoir à faire
» à un homme du commun, et se flattoit de
» m'effrayer aussi facilement que les autres.
» Il se présente donc et cherche de tous côtés
» à m'assaillir. Pour tâcher de me vaincre,
» il se métamorphose tour-à-tour en chien,
» en taureau, en lion. Alors j'emploie le plus
» terrible de tous mes enchantemens, je lui
» parle Egyptien, et par la force de mon art,
» je le chasse dans le coin de la chambre le
» plus obscur. Après avoir bien remarqué l'en-
» droit où il s'étoit plongé, je me livrai au
» repos

» repos le reste de la nuit. Le lendemain matin » tout le monde étoit désespéré, on s'atten- » doit à me trouver mort, ainsi que les autres. » On fut bien surpris de me voir sortir. J'allai » sur le champ trouver Eubatide, je lui an- » nonçai qu'il pourroit désormais habiter sans » crainte sa maison qui étoit purifiée. Je le pris » ensuite avec moi, et suivi d'une foule de » personnes que cette aventure extraordinaire » attiroit sur nos pas, je le menai à l'endroit » même où j'avois vu le spectre s'abîmer. Je » l'engageai à faire prendre à ses gens des » bêches et des hoyaux, et à faire fouiller. » On n'eut pas creusé la terre à une brasse » de profondeur, qu'on découvrit un cadavre » ancien, qui n'étoit déja plus qu'un squelette. » Nous lui donnâmes la sépulture, et depuis » ce temps, la maison a cessé d'être infestée » par des fantômes ».

Lorsqu'Arignotus, cet homme d'une science divine, ce sage révéré de tout le monde, eut raconté cette histoire, il n'y eut plus personne dans la compagnie qui ne m'accusât de la démence la plus complette, puisque je refusois de croire à de pareils prodiges, et cela quand Arignotus en assuroit l'existence. Pour moi, sans redouter ni sa chevelure vénérable, ni la haute opinion que l'on avoit de lui: et quoi! lui dis-je, Arignotus, êtes-vous aussi de ces gens qui n'offrent que la seule espérance de la vérité, remplis intérieurement de fumée et de visions? Vous vérifiez le proverbe, notre

trésor n'est que du charbon. Et bien, reprit-il; puisque vous ne croyez ni à mes discours, ni à ceux de Dinomaque, de Cléodémus, d'Eucrate même, citez-nous un peu quelque homme plus digne de foi sur cette matière, qui ait ouvertement contredit ce que nous disons. Par Jupiter! lui ai-je répondu, je vous citerai l'illustre citoyen d'Abdères, le fameux Démocrite; il étoit si fortement persuadé qu'il ne peut rien exister de semblable, que lorsqu'il se fut renfermé dans un tombeau situé hors des portes de la ville, pour y travailler sans relâche à composer et à écrire ses ouvrages (1), des jeunes gens qui vouloient l'effrayer, et rire à ses dépens, vinrent un jour le surprendre, revêtus, comme les défunts, de longues robes noires, le visage couvert de masques faits en

(1) Ce philosophe, dont l'*Onomasticon litterarium* de M. *Saxius*, place la naissance à la première année de la LXXXIIIe Olympiade, naquit la LXXXe, suivant la chronique d'Apollodore citée par Diogène de Laërce, *page 655*, édition d'Henri Etienne; et suivant Thrasyle, cité par le même auteur, la troisième année de la LXXVIIe Olympiade, un an avant Socrate. Il avoit beaucoup voyagé en Egypte, aux Indes, chez les Chaldéens, et ses connoissances en physique, en mathématiques, morale, métaphysique, étoient immenses, et ses ouvrages considérables. Ils ont tous péri, moins peut-être par l'injure des temps, que par la jalousie de Platon, qui ayant tiré de Démocrite, tous ses principes de physique, et ne l'ayant jamais nommé, brûloit tous les écrits de ce philosophe qu'il pouvoit se procurer. Diogène de Laërce, *l. c.* Il passe pour l'inventeur de la doctrine des atômes. Il vécut plus de cent ans, et ne se nourrissoit que de miel.

tête de mort. Ils dansoient autour de lui, faisoient des sauts fréquens et précipités : mais le philosophe, sans témoigner le moindre effroi, sans lever les yeux sur eux, continuant toujours d'écrire : *cessez de plaisanter*, leur dit-il ; tant il étoit fermement convaincu que nos ames ne sont plus rien dès qu'elles sont sorties de nos corps. Ce que vous dites-là, reprit Eucrate, prouve que Démocrite, s'il a pensé de cette manière, étoit un homme sans jugement. Moi, je vais vous raconter un fait qui m'est arrivé, et que je ne tiens point d'un autre : peut-être en l'entendant, Tychiade, serez-vous forcé de rendre hommage à la vérité de mon récit.

« Dans ma jeunesse, lorsque je vivois en » Egypte, où mon père m'avoit envoyé pour » m'instruire dans les sciences, il me prit envie » de remonter le Nil jusqu'à Coptos (1), et » d'aller de-là voir la statue de Memnon (2), » afin d'entendre ce son prodigieux qu'il rend » aux premiers rayons du soleil levant. Je l'en-

(1) Coptos est une ville d'Egypte, où l'on dit qu'Isis étant arrivée pour chercher Osiris son fils (il faut lire τὸν πόσιν, *son époux*, au lieu de τὸν υἱὸν), et ayant appris qu'il avoit été mis en pièces, elle se coupa la chevelure ; de-là cette ville prit le nom de Coptos (de κοπτω, *je coupe*). On y montre encore cette chevelure aux voyageurs : c'est une quantité de cheveux si considérable, qu'on ne peut s'imaginer qu'ils aient été produits par une tête humaine. *Scholie grecque.*

(2) *Voyez* sur Memnon la remarque qui se trouve dans le *Toxaris*, *page 141.*

» tendis, non pas, comme le commun des » hommes, rendre un son inarticulé, Memnon » ouvrit la bouche en ma faveur, et me rendit » un oracle en sept vers, qu'il seroit inutile » de vous réciter. En remontant le fleuve (1), » il se trouva parmi nous un citoyen de Mem- » phis, l'un des grammairiens sacrés, homme » admirable par son savoir, et versé dans » toute la doctrine des Egyptiens. On me dit » même qu'il avoit demeuré pendant vingt-trois » ans dans les sanctuaires souterreins où Isis » l'avoit initié dans les mystères de la magie. » C'est Pancratès, dit alors Arignotus, c'est » mon maître, un homme divin, rasé, habillé » de lin, ayant l'air réfléchi, parlant très- » purement le grec. Sa taille est grande, son » nez camus; il a les lèvres saillantes, la jambe » sèche. C'est lui-même, reprit Eucrate; c'est » Pancratès. D'abord j'ignorois quel il pouvoit » être; mais le voyant, toutes les fois que » le navire relâchoit à quelque port, faire une » infinité de prodiges, monter à cheval sur » les crocodiles, nager au milieu des bêtes » farouches, qui le respectoient et le flattoient » de la queue, je reconnus alors que c'étoit » un mortel chéri des Dieux (2); je cherchai » par des manières prévenantes à m'insinuer

(1) Κατὰ δὲ τὸν ἀνάπλουν, ne signifie pas *in reditu autem*, comme a traduit Gesner; c'est même un contre-sens : ἀναπλεῖν signifie *remonter un fleuve*, ou *gagner la haute-mer*; καταπλεῖν, *descendre en naviguant*.

(2) Le grec dit : *un homme sacré*.

» auprès de lui ; insensiblement je devins son
» ami, au point qu'il me communiqua tous ses
» secrets. Enfin, il m'engagea à laisser mes
» esclaves à Memphis, et à le suivre seul, me
» disant que nous ne manquerions point de
» serviteurs. En effet, voici de quelle manière
» nous vivions : lorsque nous étions arrivés
» dans une hôtellerie, mon homme prenant la
» barre de la porte, un balai, ou bien un pilon,
» lui mettoit un habit, et prononçant sur lui
» une formule magique, il faisoit marcher ce
» morceau de bois, que tout le monde prenoit
» pour un homme. Ce domestique alloit nous
» puiser de l'eau, nous préparoit à manger, ran-
» geoit les meubles, et nous servoit en tout avec
» une adresse singulière. Ensuite, lorsque le
» mage n'avoit plus besoin de son service, par
» un autre enchantement, il en faisoit de nou-
» veau un balai, s'il avoit été balai, ou un pi-
» lon si tel avoit été son premier état. Quelque
» desir que j'eusse d'apprendre ce secret, je
» ne pus l'obtenir de l'Egyptien, quoique dans
» tout le reste, il en usât avec moi sans ré-
» serve. Un jour, caché dans un coin obscur,
» j'entendis l'enchantement sans qu'il s'en ap-
» perçût : c'étoit un mot composé de trois
» syllabes. Le mage sortit ensuite pour aller
» à la place publique, après avoir donné au
» pilon les ordres nécessaires. Le lendemain
» que des affaires le retenoient dans la ville,
» je prends un pilon, je l'habille, et lui adres-
» sant les trois syllabes de la même manière

» que le mage, je lui ordonne d'apporter de » l'eau. Quand il eut rempli les amphores, » arrête-toi, lui dis-je, et n'apporte plus d'eau ; » mais, sans vouloir m'obéir, il en apportoit » toujours, et à force d'en puiser, il inondoit » la maison. J'étois fort embarrassé, je crai- » gnois que Pancratès à son retour ne se fâchât » contre moi ; en conséquence je prends une » hache, et je coupe en deux le pilon ; ces » deux morceaux de bois prennent chacun des » amphores, et vont chercher de l'eau : au lieu » d'un domestique, j'en avois d'eux. Le mage » arrive en ce moment : il comprit bien ce » qui s'étoit passé ; il convertit mes porteurs » d'eau en bois, comme ils étoient avant l'en- » chantement, et peu de jours après, il me » quitta sans que je m'en apperçusse. Je ne le » revis plus. Vous savez donc encore, dit alors » Dinomaque, faire un homme d'un pilon. » Certainement, reprit Eucrate, du moins à » moitié, car je ne pourrois pas le rappeller » à sa première forme ; et si j'en faisois un » porteur d'eau, je courrois risque de voir ma » maison inondée ».

Ne cesserez-vous point, leur dis-je alors, âgés comme vous l'êtes, de vous entretenir de ces prodiges absurdes ? Rejettez du moins à un autre temps vos histoires incroyables et propres à faire naître l'effroi. Respectez ces jeunes gens ; craignez que leur esprit ne se remplisse insensiblement de frayeurs et de fables ridicules. On doit ménager la jeunesse, ne

point l'accoutumer à de pareils récits, dont l'impression pourroit troubler à jamais la tranquillité de l'ame, et rendre des enfans pusillanimes et superstitieux.

« En parlant de superstition, dit Eucrate, vous » me rappellez fort à propos un trait singulier. » Mais que vous semble, Tychiade, des oracles, » des prophéties, de ces vers que récitent à » grands cris des hommes inspirés par un Dieu, » et de ceux qui se font entendre du fond » du sanctuaire, et par lesquels la Pythie nous » prédit l'avenir ? Sans doute que vous n'y » croyez pas davantage. Je ne vous dirai pas » non plus que je possède un anneau sacré, » dont la pierre gravée représente un Apollon, » et que cet Apollon me parle ; non, je ne vous » le dirai pas, pour ne point avoir l'air de me » vanter de choses incroyables ; mais je veux » vous apprendre ce que j'ai vu et entendu à » Mallée dans le temple d'Amphiloque, où la » statue de ce héros a réellement (1) causé avec » moi, et m'a donné des conseils sur mes af- » faires ; et tout de suite, je vous rapporterai » ce que j'ai vu à Pergame et ce qui me fut dit à » Patras. Comme je revenois d'Egypte dans ma » patrie, on me dit que l'oracle de Mallée étoit

(1) Le savant M. Larcher a très-heureusement corrigé ce passage de Lucien dans ses notes sur le VIIe livre d'Hérodote, *tome V, page 317*, en lisant ὑπὲρ διαλεχθέντος, au lieu d'ὑπερδιαλεχθέντος. Ὑπὲρ signifie *vision réelle*. Il est opposé à ὄναρ, *songe, vision fantastique*.

» le plus célèbre et le plus véridique ; qu'il ré-
» pondoit clairement, et mot pour mot, à tout
» ce qu'on écrivoit sur des tablettes que l'on
» remettoit entre les mains du prophète (1) ;
» je crus ne pouvoir rien faire de mieux que
» d'éprouver l'oracle et consulter le dieu sur
» l'avenir ».

Eucrate en étoit-là, lorsque voyant où il alloit en venir, et que ce n'étoit pas sans motif qu'il avoit fait un si long préambule sur les oracles, ne voulant pas d'ailleurs jouer le triste personnage d'un homme qui contredit tout le monde, je laissai mon conteur navigant encore d'Egypte au promontoire de Mallée. Je sentois bien que la présence d'un adversaire qui réfutoit tous leurs mensonges ne leur étoit point agréable. Je sors, leur dis-je, pour aller chercher Léontichus auquel j'ai quelque chose d'essentiel à communiquer. Pour vous, que les événemens simples de la vie humaine ne peuvent contenter, invoquez les Dieux afin qu'ils vous aident à raconter des prodiges et des fables. A ces mots je sortis : je ne doute point que profitant avec joie de la liberté que leur donnoit mon départ, ils ne se soient amplement régalés de mensonges.

Voilà, cher Philoclès, ce que je viens d'entendre chez Eucrate. Par Jupiter ! je me sens l'estomac surchargé, et comme ceux qui ont

(1) Ce mot signifie ici le *prêtre* ou l'*interprète du Dieu*.

bu du vin doux, j'ai besoin de vomir. J'acheterois volontiers à grand prix un médicament qui eût la vertu de me faire oublier tout ce que j'ai entendu; car je crains que le souvenir de ces prodiges, s'il reste un peu de temps dans mon esprit, ne me cause à la fin quelque fâcheuse maladie. Déja je ne vois plus que des fantômes, des spectres, des démons, des Hécates.

PHILOCLÈS.

C'est aussi le fruit que j'ai retiré de ta narration; ceux qui sont mordus par des chiens enragés, ne sont pas, dit-on, les seuls qui enragent; si celui qui a été mordu, mord quelqu'un à son tour, cette morsure a le même effet que celle du chien (1), et produit les mêmes frayeurs. Tu as été mordu dans la maison d'Eucrate par une foule de mensonges, et il me semble que tu m'as communiqué ta maladie (2) tant j'ai l'ame remplie de démons.

TYCHIADE.

Va, tranquillisons-nous, mon cher; nous avons contre cette maladie un puissant antidote, la vérité et la saine raison : si nous en faisons usage, aucun de ces vains et ridicules mensonges ne nous pourra troubler.

(1) La même comparaison se trouve à la fin du *Nigrinus*.

(2) Le grec dit : *ta morsure*.

HIPPIAS (1);

OU

LE BAIN.

DE tous les hommes que le savoir a rendus célèbres, les plus dignes d'éloges sont, à mon avis, ceux qui, ne se bornant pas au talent de bien parler, ont su réaliser par une exécution brillante, tout ce que promettoient leurs discours. Le malade qui conserve encore quelque raison, n'envoie (2) pas chercher le médecin qui sait le mieux disserter sur son art, mais celui qui depuis long-temps s'exerce à le pratiquer avec succès. Le musicien qui chante au son de la lyre ou de la cithare est, sans doute, plus habile que celui qui ne sait que juger du rythme ou de l'harmonie. Que dirai-je des généraux d'armées ? Ceux qui passent, avec raison, pour les plus illustres, n'excelloient pas seulement à bien ranger des troupes en

(1) Il ne faut pas confondre, comme a fait Oléarius sur Philostrate, *page 495*, cet Hippias avec le sophiste de ce nom, contemporain de Platon. Celui-ci vivoit sous le règne de Marc-Aurèle, et du temps de Lucien. C'étoit un habile architecte, qui construisit un bain magnifique, dont Lucien fait ici la description.

(2) Au lieu du futur μεταςελεῖται, le manuscrit du roi 2954 donne le présent μεταςέλλεται; l'une et l'autre leçon me paroît également bonne.

bataille, ils combattoient eux-mêmes à la tête de leurs guerriers, et signaloient dans l'action la valeur de leur bras (1). Tels furent chez les anciens, Agamemnon et Achille, et dans les siècles postérieurs, Alexandre et Pyrrhus.

Mais en disant ceci, quel est mon motif? Ce n'est pas assurément pour faire briller mes connoissances en histoire, que j'ai cité les noms de ces grands hommes. Mon but est de prouver que les méchaniciens qui méritent le plus notre admiration, sont ceux qui, unissant la pratique à une théorie profonde, ont laissé à la postérité des monumens de leur art et de leur génie. En effet, les hommes qui n'ont d'autre talent que celui de savoir prononcer un discours, méritent plutôt le nom de sophistes, que celui de philosophes. Parmi ces illustres artistes (2), nous remarquons Archimède et Sostrate de Cnide: l'un trouva dans son génie le moyen de brûler les vaisseaux de ses ennemis (3); l'autre parvint à réduire

(1) Plutarque, au commencement de la *vie de Pélopidas*, pense bien différemment que Lucien sur l'espèce de bravoure qui convient à un général d'armée.

(2) Le texte dit: *tel nous apprenons que fut Archimède.* J'ai été obligé de changer ce tour de phrase.

(3) Archimède, en Sicile, avoit construit des miroirs ardens d'airain, qu'il avoit suspendus de loin sur la flotte des Romains. Quand le soleil se levoit et frappoit sur les miroirs, ses rayons réfractés sur la flotte y mettoient le feu. Ainsi Archimède détruisoit tous les navires ennemis. *Scholie grecque.*

Les miroirs ardens d'Archimède sont fort célèbres;

sous l'obéissance de Ptolemée (1) la ville de Memphis. Il ne l'assiéga point, il détourna seulement et divisa les eaux du Nil. Tel fut avant eux Thalès de Milet; il avoit promis à Crésus de lui faire traverser l'Alys à pied sec. En conséquence, il imagina de détourner le fleuve derrière le camp; et il exécuta ce projet

mais on peut raisonnablement douter qu'ils aient jamais existé. Le silence absolu que Tite-Live et Plutarque, qui, dans la vie de Marcellus, parle fort au long d'Archimède et de ses machines, ont gardé sur ces miroirs, autorise ce doute. La Croze, un des commentateurs de Lucien, prétend que cet auteur est le premier qui ait parlé de cette invention. Il faut observer que Lucien ne parle point de miroirs ardens; mais dit en général qu'Archimède *trouvoit dans son art les moyens de brûler les trirèmes des ennemis.*

(1) Sostrate de Cnide, est le fameux architecte qui bâtit la tour du Phare. *Voyez de la manière dont on doit écrire l'histoire, tome II, page 420.* Le trait historique que Lucien rapporte ici m'est inconnu, aussi-bien qu'aux commentateurs. Paulmier de Grentménil croit, mais sans preuves, comme il en avertit lui-même, que Ptolemée Céraunus, frère aîné de Ptolemée Philadelphe, avoit pu se révolter contre lui, jaloux de ce que leur père commun Ptolemée Soter avoit laissé la couronne à son second fils au préjudice de l'aîné: que celui-ci a pu chercher à remuer, se sera emparé de Memphis; mais son frère, aidé de son architecte Sostrate, aura fait rentrer Memphis sous son obéissance par le moyen dont parle Lucien. En conséquence je lis avec le même critique Πτολεμαίῳ, au lieu de Πτολεμαῖον. Dusoul adopte aussi cette correction, et observe que Pausanias dans ses *Atiques*, rapporte que les Gaulois soudoyés par Ptolemée, s'étant révoltés, ce roi les assiégea dans une isle du Nil, et les fit périr de faim. Mais je ne vois aucun rapport entre ce fait et celui que rapporte Lucien.

en une seule nuit (1). Thalès, cependant, n'étoit pas méchanicien, mais un philosophe d'un esprit inventif, et dont les lumières attiroient aisément la confiance (2). Je ne parle point de l'antique stratagême d'Epéüs, qui non-seulement imagina (3) en faveur des Grecs le cheval de Troye, mais qui s'y renferma, dit-on, lui-même avec les autres guerriers.

En parlant de ces célèbres artistes, il est juste de faire aussi mention d'Hippias notre contemporain, qui égala dans l'art de parler tous ceux qui vécurent avant lui. Il joignoit à la conception la plus vive, une élocution

(1) C'est dans Hérodote, *Clio*, *chap.* LXXV, que Lucien a puisé cette anecdote; mais il ajoute plusieurs circonstances au récit de l'historien; 1°. Hérodote ne donne ce fait que comme une tradition vulgaire des Grecs, et non comme une certitude historique; 2°. il ne dit point que ce projet fut exécuté en une seule nuit. La manière dont Thalès détourna l'Halys, est expliquée par Hérodote, et mieux encore dans les savantes remarques que M. Larcher a jointes à sa traduction d'Hérodote.

(2) Je m'éloigne ici de la traduction latine qui me paroît fautive. Συνεῖναι πιθανώτατος, ne peut pas signifier *in sermone vehementer probabilis*; mais *intelligentiâ maximè credibilis*. Or, un homme qui fait croire aisément qu'il a beaucoup de génie et d'intelligence, est certainement celui dont les lumières attirent aisément la confiance.

(3) Selon Polyænus, *Proœmium*, *stratag. page* 7, ce stratagême fut une invention d'Ulysse; Epéüs ne fit que l'exécuter aidé des conseils de Minerve. Καὶ τὸν ἵππον δὲ τὸν δουράτεον, τὸν Ἔπειος ἐποίησεν σὺν Ἀθήνῃ καὶ τοῦτο στρατήγημα Ὀδυσσέως ἦν.

brillante ; mais il s'est encore plus distingué par ses ouvrages que par ses discours. Tout ce que l'on pouvoit attendre de son art, il l'a exécuté, non en s'exerçant sur des sujets que d'autres avoient déja traités heureusement, mais en formant, comme disent les géomètres, un triangle parfait sur une ligne droite (1).

(1) Ce que Lucien donne ici comme le *nec plus ultrà* de la géométrie, est le premier de tous les principes de cette science, comme l'observe Dusoul en cet endroit. D'où il infère que notre auteur étoit fort ignorant en mathématiques. J'ai de la peine à croire qu'un philosophe aussi savant que Lucien, ait négligé cette partie de philosophie si essentielle, et si estimée des anciens. En vain Dusoul appuie son opinion d'un passage de notre auteur, *Hermotime*, *tome II*, *page 313*, où il blâme la définition vulgaire des points et des lignes mathématiques. Cette définition avoit déja été attaquée par Aristote de *insecabilibus Lineis*, *page 1223* ; et par Sextus Empiricus *adversus physicos*, *page 623*, édition de Fabricius. Or, on ne peut pas douter qu'Aristote et Sextus n'aient été fort habiles dans cette science. D'ailleurs, pour prétendre que les lignes et points mathématiques n'ont pas réellement les trois dimensions, longueur, largeur et profondeur, il faudroit que ce ne fût point des corps ; car tout corps a nécessairement ces dimensions : et si ce ne sont pas des corps, ce n'est rien du tout ; ou il faudroit les ranger dans la classe des êtres immatériels, et purement intellectuels, dont l'existence n'est prouvée que par la foi. Mais occupons-nous plutôt du passage de Lucien ; il me semble qu'il est aisé de le rendre très-intelligible, si l'on retranche un mot parasite, et qui nuit au vrai sens de la phrase. Ce mot est *εὐθείας*, que quelque copiste aura ajouté pour déterminer le sens de *δοθείσης*, qui ne doit point être déterminé. Alors la pensée de Lucien est qu'Hippias étoit si habile en géométrie, qu'il pouvoit, comme le disent les géomètres, *former un triangle parfait sur*

Il suffit à un artiste, pour se faire un nom, de réussir dans la partie qu'il a embrassée ; mais Hippias a brillé dans toutes les parties, et l'on peut le placer à la tête des méchaniciens, des géomètres, des harmonistes et des musiciens. Il s'est montré si supérieur dans chacune de ces sciences, qu'on auroit dit qu'il ne s'étoit jamais occupé que d'une seule. Le temps ne me suffiroit point si je voulois faire l'éloge de ses connoissances en catoptrique (1), en dioptrique, et en astronomie, dans laquelle il a laissé bien loin derrière lui (2) tous ceux qui l'avoient précédé.

Je veux à présent vous faire la description d'un de ses chefs-d'œuvre, que j'ai vu dernièrement, et qui m'a frappé d'admiration. Le sujet en est assez commun : c'est un bain, et il n'est pas rare d'en voir construire aujourd'hui ; mais le génie et l'intelligence qui règnent dans l'exécution de cet ouvrage, est ce qu'il y a de véritablement admirable. Le terrein étoit iné-

une ligne donnée, quelle qu'elle fût, c'est-à-dire, *qu'il pouvoit faire même l'impossible* ; car il n'est pas possible de tracer un triangle rectiligne, qui est le triangle parfait, sur une courbe. Je ne m'arrête pas à prouver que le retranchement du mot *εὐθείας*, n'empêche pas la phrase d'être conforme au génie de la langue grecque ; car tout le monde sait que le mot *γραμμὴ*, est un de ceux que les Grecs aiment à ne point exprimer.

(1) Le grec dit à la lettre : *la science des rayons, des réfractions et des miroirs.*

(2) Le grec dit : *il a fait voir que ses prédécesseurs n'étoient que des enfans.*

gal, et présentoit une pente roide et difficile : Hippias a su élever la partie la plus basse, et l'égaler à l'autre, en établissant sous son ouvrage un sous-bassement (1), dont il assura la solidité par des fondemens profonds, et par des arcboutans inclinés (2), qui le contiennent de toutes parts et le rendent inébranlable. L'édifice qui s'élève sur ce sous-bassement, répond par sa grandeur à l'étendue de sa base, et à l'objet pour lequel il est destiné par l'élégance de ses proportions et l'intelligence avec laquelle la lumière y est ménagée.

On arrive à un vaste portique par de larges degrés, dont la pente insensible favorise ceux qui veulent y monter. On entre ensuite dans un grand vestibule, commun à tout le bâti-

(1) C'est ainsi que je traduis le mot *κρηπῖδα*. Pour bien rendre ce morceau, il faudroit avoir plus de connoissances en architecture que je n'en ai; mais ce sous-bassement me paroit avoir été fort commode pour y établir l'*hypocaustum*, pièce souterreine dans laquelle on allumoit de grands feux pour échauffer les bains et les étuves.

(2) Le texte porte : *ὕψεσι δὲ πάνυ ἀποτόμοις*. Reitz a pensé que le premier mot ne faisoit aucun sens, et qu'il falloit lire *ἀψέσι*. *Ἄψις*, est la circonférence d'un bouclier, et en général tout ce qui forme l'arc. Je n'entends point la traduction latine en cet endroit, ni ce que Gesner a voulu dire par *les hauteurs des montagnes*. Mais ne seroit-il pas possible, sans faire aucun changement dans le texte, d'entendre par ces mots *ὕψεσι δὲ πάνυ ἀποτόμοις*, des *éperons* que l'on applique aux murs de terrasse ? Les éperons sont réellement des *élévations rapidement inclinées*, et c'est ce que le texte signifie à la lettre.

ment,

ment, et destiné à recevoir les valets et les esclaves qu'on peut amener à sa suite; il est situé à la gauche des appartemens de luxe et de volupté. Ceux-ci conviennent bien à un édifice de cette nature; et l'on est bien aise d'y trouver des retraites agréables et éclairées par un beau jour. La partie qui les renferme pourroit paroître inutile pour un bain; mais elle est nécessaire pour un lieu où l'on reçoit des gens riches et voluptueux. Après ces appartemens, on trouve des deux côtés des chambres où l'on dépose ses vêtemens; elles sont rangées autour d'une salle immense, très-haute et bien éclairée, dans laquelle sont trois bassins d'eau froide. Cette salle est ornée de pierres de Lacédémone; et l'on y voit deux statues de marbre blanc, sculptures antiques, dont l'une représente Esculape, et l'autre la déesse Santé.

Plus loin on entre dans une étuve (1), dont la chaleur modérée flatte dès le premier abord; sa forme est ovale: on passe ensuite dans une autre pièce éclairée d'une manière très-agréable, où l'on trouve toutes les commodités nécessaires pour se frotter. Elle a deux portes placées en face l'une de l'autre, et décorées de marbre de Phrygie; c'est par-là qu'entrent

(1) Cette première étuve, car on va bientôt en rencontrer une autre, est celle que les Grecs appelloient παρασὰς, parce qu'elle étoit ordinairement située près du *Frigidarium*, et de l'étuve où l'on suoit.

ceux qui sortent de la Palæstre (1). A la suite de cette chambre on en trouve une autre, la plus belle de toutes. Elle est agréablement disposée pour se tenir debout ou pour s'asseoir (2); on peut y rester long-temps sans être incommodé, et elle est très-favorable à se rouler. Le marbre de Phrygie y brille jusqu'au plafond. De-là on passe dans une étuve circulaire, revêtue de marbre de Numidie; la chambre intérieure est d'une grande beauté, elle est bien éclairée, et ses murs ont le vif éclat de la pourpre.

Cette étuve a trois baignoires d'eau chaude. Après avoir pris le bain, vous pouvez sortir sans être obligé de traverser les mêmes appartemens: on peut, par un chemin abrégé, passer promptement aux bains froids, en traversant la première étuve. Le jour est par-tout pur et brillant; toutes les salles sont élevées, et

(1) On verra plus bas qu'il y avoit un Gymnase renfermé dans ce bain.

(2) Cette salle étoit une étuve sudatoire. Ces étuves étoient chauffées pardessous le plancher, au moyen des feux que l'on allumoit dans l'*hypocaustum*. Pour se faire suer, on se mettoit dans diverses positions, ou l'on se promenoit, ou l'on s'asseyoit sur des degrés de marbre creux et chauds, ou l'on se mettoit dans des niches, afin que la chaleur se fît également sentir à toutes les parties du corps; quelquefois on se rouloit sur le plancher. Pour avoir une idée juste d'un bain antique, il faut consulter Vitruve, *liv. VI, chap. 10*, et les commentateurs. *Voyez* aussi les monumens antiques de Maffei. Sextus Empiricus, *Hypotyposes, liv. I, chap. 14, page 30*, édition de Fabricius, qui a donné dans ses notes une représentation très-détaillée d'un bain.

leur longueur est proportionnée à leur largeur. A chaque pas on rencontre des beautés où règnent Vénus et les Graces : car, comme le dit Pindare, ce noble poëte, *lorsqu'on construit un ouvrage, il faut le décorer par un brillant frontispice* (1). Ce qui sert principalement à lui procurer cet avantage, c'est l'intelligence avec laquelle cet édifice est éclairé, et la distribution ingénieuse des fenêtres ; Hippias, cet artiste véritablement savant, a su tourner (2) vers le nord l'appartement des eaux froides, de manière cependant qu'il n'est pas absolument privé de l'influence du midi ; et il a placé les salles qui ont besoin de la plus grande chaleur, à l'exposition du Notus, de l'Eurus et du Zéphyr (3).

Qu'est-il besoin, après cela, de vous parler des Palæstres et des garde-robes disposées à recevoir les vêtemens de ceux qui s'exercent, des passages commodes et abrégés qui communiquent aux bains, et sont tout à la fois utiles et salutaires (4) ? N'imaginez pas que ce soit un monument ordinaire, que celui dont j'entreprends de relever les beautés dans ce discours. Trouver dans un sujet commun le

(1) Pindare, *Olymp.* VI, *v.* 4.

(2) Au lieu de προκεχωρηκότα, j'aime mieux lire avec le manuscrit du roi προσκεχωρηκότα.

(3) Le Zéphyr des Grecs est le vent du couchant.

(4) Cette salubrité consiste en ce qu'on n'est pas obligé de se refroidir en quittant les exercices violens du Gymnase. On passe en un instant dans l'étuve.

moyen de faire éclater des beautés peu communes, ce n'est pas, à mon avis, l'effort d'un médiocre talent. Tel est le mérite de l'édifice élevé par l'admirable Hippias, qu'il réunit toutes les perfections dont un bain est susceptible, l'utilité, la beauté, la clarté, les proportions élégantes. Accommodé à la nature du terrein, il offre toutes les jouissances sans aucun inconvénient; il est d'ailleurs orné de tout ce que l'industrie a pu imaginer de plus agréable (1). Il a deux privés pour les besoins naturels, et il est percé d'un grand nombre de portes : on y voit en outre deux horloges, dont l'une marque les heures par le moyen de l'eau et par un mugissement; l'autre est un cadran solaire. Qui pourroit voir cet édifice sans lui payer le tribut d'éloges qu'il mérite, seroit, à mon avis, non-seulement un homme insensible, mais un ingrat, un esprit jaloux. Pour moi j'ai voulu par ce discours témoigner, autant qu'il m'étoit possible, mon admiration pour ce chef-d'œuvre, et ma reconnoissance pour l'artiste qui l'a construit. Si les Dieux vous (2) accordent jamais la faveur de vous

(1) Cette phrase est omise dans la traduction latine; elle se retrouve dans les *additions* à la fin du troisième volume, *præterea cætero apparatu ornatum.* Περιοίκια ne signifie pas *apparatus*; mais *excogitatio*, *industrie*, *invention.*

(2) Il faut sous-entendre ὑμῖν, après παράσχοι. Le traducteur latin a fait faire à Lucien un raisonnement très-vicieux, parce qu'il a supposé que παράσχοι se rapportoit à celui qui parle. *Si verò fortuna præbuerit u*

y baigner, je suis persuadé que beaucoup d'autres personnes lui donneront les mêmes éloges.

etiam lavare quando quidem possim, multos novi et alios in partem laudum mearum venturos. Quoi ! parce que Lucien se baignera dans ce bain, beaucoup d'autres en feront l'éloge : on voit bien que cette manière de raisonner est ridicule. Le texte dit à la lettre : *si le dieu accorde jamais de s'y laver, beaucoup d'autres, &c.* Il est clair que le sens est *si le dieu vous accorde*, ou *accorde à d'autres*, beaucoup lui donneront les mêmes éloges.

PRÉFACE (1);

OU

BACCHUS.

LORSQUE Bacchus fit marcher son armée contre les Indes (rien n'empêche, ce me semble, de vous raconter une histoire bacchique), on dit que les peuples de cette contrée le méprisèrent d'abord, au point de rire de son expédition : ou plutôt, ils eurent pitié de sa témérité, car ils croyoient que s'il osoit leur présenter la bataille, il seroit aussi-tôt écrasé sous les pieds de leurs éléphans. Ils avoient, je pense, appris par leurs espions des nouvelles fort singulières de cette armée. La phalange et les bataillons, leur avoient-ils dit, sont composés d'une troupe de femmes insensées et furibondes, couronnées de lierre, revêtues de peaux de cerf (2) : leurs armes consistent en de petites piques de bois sans fer (3), et

(1) Le terme grec προσλαλία, signifie un petit discours. Je crois que ce premier titre a été ajouté par les copistes à ce traité et aux suivans, pour les distinguer des dialogues qui sont des discours alternatifs, au lieu que προσλαλία indique un discours soutenu.

(2) A la lettre : *de peaux de faons.*

(3) Il étoit caché sous un étui qui avoit la forme d'une pomme de pin. Le texte dit que ces lances *étoient faites de bois de lierre.*

en des boucliers légers, qui résonnent pour peu qu'on les touche (ils avoient pris les tambours des Bacchantes pour des boucliers) (1). De plus, on voit dans cette armée des jeunes gens rustiques, entiérement nuds, qui dansent le cordace (2); ils ont des queues et des cornes semblables à celles des chevreaux nouvellement nés. Le Général de ces troupes, traîné sur un char attelé de panthères, n'a point de barbe: ses joues ne sont pas même ombragées d'un léger duvet. Son front armé de cornes, est couronné de grappes de raisin, et sa chevelure flotte retroussée sous une bandelette (3). Il porte un vêtement de pourpre et une chaussure dorée. Deux lieutenans commandent sous ses ordres. L'un est un petit vieillard, assez gras, remarquable par son gros ventre, son nez camus, et de longues oreilles droites; il soutient sur un bâton sa marche chancelante, mais

(1) Le dernier traducteur a passé cette phrase en entier. Je ne sais dans quel exemplaire de Lucien il a vu ces *espèces de machines rondes et creuses*. Il n'y a pas un mot de cela dans le texte.

(2) Genre de danse bacchique et obscène.

(3) Si l'on en croit M. l'abbé Massieu, *la couronne de Bacchus est relevée par une mitre; espèce de turban*, ajoute-t-il en note, *décoré de bandelettes de rubans*. Dans quel monument a-t-il vu Bacchus mitré? Car dans Lucien, comme dans tous les auteurs Grecs, μίτρα signifie *une ceinture* ou *bandelette* propre à retenir les cheveux. Je ne fais cette remarque que parce qu'il s'agit ici de costume, et que la traduction de M. l'abbé Massieu pourroit induire nos peintres et nos sculpteurs dans une erreur ridicule.

le plus souvent il est monté sur un âne; sa robe est couleur de safran (1); du reste digne (2) en tout du Général dont il partage l'autorité. L'autre lieutenant, homme monstrueux, ressemble à un bouc par sa partie inférieure; ses jambes sont velues, il a le front surmonté de deux cornes, et le visage garni d'une barbe longue et touffue. Il paroît d'un caractère violent et prompt à s'irriter : d'une main il porte une flûte, et de l'autre il lève un bâton recourbé. Il court en bondissant autour de l'armée; les femmes sont effrayées à son aspect, et lorsqu'il les approche, elles agitent leur chevelure flottante au gré des vents (3), et crient *Evohé*. Ce nom parut aux espions celui que ces femmes donnoient à leur souverain. Ils rapportèrent encore qu'elles ravageoient les troupeaux, déchiroient de leurs mains les animaux tout vivans, que quelques-unes même se nourrissoient de chair crue (4).

(1) L'étoffe appellée chez les Grecs Κροκωτὸς, à cause de sa couleur semblable à celle du safran nommé κρόκος, étoit un vêtement léger, réservé aux personnes voluptueuses, aux femmes, et aux hommes efféminés.

(2) Je ne sais pourquoi Dusoul veut lire ici ἀπιδανόν, au lieu de πιδανὸν que portent toutes les éditions et les manuscrits. Ce dernier mot est pris ironiquement, et le sens n'offre aucune difficulté.

(3) Ἠνεμαμένας, que portent les éditions, est une faute grossière, qui n'auroit pas dû échapper aux commentateurs de Lucien. On ne dit point en grec ἀνεμάω, mais ἀνεμόω; et il faut lire ici ἠνεμωμένας. Cette leçon est autorisée par le manuscrit du roi 2954.

(4) Lucien semble ici faire allusion à ce qui se pra-

A ce récit, les Indiens et leur roi se mirent à rire (cela étoit naturel), et dédaignant de se mettre en campagne, et de marcher à la rencontre de l'ennemi, ils crurent faire assez (1) que d'envoyer leurs femmes pour le combattre quand il approcheroit. Ils auroient rougi de remporter une pareille victoire par eux-mêmes, et d'égorger des femmes insensées, un Général efféminé, ceint d'une bandelette comme une jeune fille, un petit vieillard ivre, cet autre demi-guerrier (2), et une troupe de danseurs nuds et ridicules. Cependant quand ils eurent appris que le Dieu dévastoit la campagne, réduisoit en cendres les villes et leurs habitans, embrasoit les forêts, remplissoit l'Inde entière de flammes et de feux (le feu est en effet l'arme de Bacchus, il la tient de son père (3), il l'a ravie à la foudre); alors ils

tiquoit aux fêtes de Bacchus, surnommé Μαινολης; *furieux;* car selon le témoignage de Clément d'Alexandrie, *in Protreptico*, *page 9*, les Bacchants célébroient ces fêtes en mangeant de la chair crue qu'ils arrachoient aux animaux que l'on avoit tués. Ils étoient couronnés de serpens, et ils crioient sans cesse *évan.* Bacchus étoit par cette raison surnommé *Omadios, mangeur de chair crue*, et honoré sous ce nom par les habitans de l'isle de Chio, qui lui sacrifioient un homme que l'on déchiroit par morceaux. Porphyre, *de abstinentiâ, lib. II, page 200.*

(1) Ces mots, *ils crurent faire assez*, ne sont pas dans le texte, mais ils y sont sous-entendus par ellipse.

(2) Pan, qui n'étoit homme qu'à moitié.

(3) C'est par cette raison que dans Oppien, *de Venat.*

coururent aux armes. Ils équipent aussi-tôt leurs éléphans, leur mettent un frein à la bouche, les chargent de tours, marchent à la rencontre de l'ennemi, sans cesser de le mépriser, mais transportés de colère, et résolus d'écraser au plutôt avec son armée ce Général sans barbe.

Lorsque les deux partis furent en présence, les Indiens rangèrent les éléphans sur la première ligne, et les firent appuyer par leur phalange. Bacchus de son côté se place au centre de ses troupes, Silène commande l'aîle droite, et Pan la gauche. Les Satyres marchent à la tête des bataillons et des cohortes (1),

chap. 4, v. 301, les Bacchantes s'écrient :

Ἰὼ μάκαρ ὦ Διόνυσε,
Ἄπτε σέλας φλογερὸν πατρώιον.

Dieu puissant, ô Bacchus, allume la foudre de ton père.

(1) Le grec dit à la lettre : *les satyres furent établis lochages et taxiarques. Lochos* et *Taxis*, sont deux divisions militaires des bataillons grecs. La première, selon Arrien, *Tactica*, *page 18*, édition de Blanchard, est composée de dix, de douze, ou même de seize hommes rangés de file. Le chef qui la conduit marche à la tête, et s'appelle λοχαγὸς ; à la queue étoit encore un officier qui se nommoit ὐραγὸς, *conducteur de la queue*. Le *lochos* se divisoit en *dimœrie*, διμοιρία, composée de la moitié du *lochos*, ou de huit hommes ; et la διμοιρία se divisoit en *énomotie*, ἐνωμοτία, composée de quatre hommes, ou de trois, si le *lochos* n'avoit en tout que douze hommes. La division que l'on appelloit τάξις, comprenoit, dit le même auteur, *page 28*, deux *tétrarchies* ou huit λοχοι, et étoit par conséquent composée de cent vingt-huit hommes ; celui qui commandoit

Le cri de guerre est *Evohé*. Tout-à coup on frappe les tambours, les cymbales font entendre un bruit militaire, et donnent le signal du combat. Un Satyre prenant une corne, sonne l'air orthien (1), l'âne de Silène se met à braire sur un ton martial ; les Ménades, le front ceint de serpens, poussent aussi-tôt des cris de fureur, découvrent le fer de leurs lances, et fondent sur les ennemis. Les Indiens et leurs éléphans ployèrent bientôt, et prirent la fuite en désordre, sans oser s'avancer jusqu'à la portée du trait ; enfin ils furent complétement vaincus, et emmenés prisonniers de guerre par celui même dont ils s'étoient moqués peu de temps auparavant. Ils apprirent par

cette division s'appelloit *Taxiarque*. Je n'ignore pas qu'il y a parmi les auteurs quelques différences sur ces divisions militaires, principalement sur les *énomoties*, que quelques-uns prennent pour le *lochos* entier, d'autres pour sa moitié ; mais cela exigeroit une dissertation entière, et ce n'est pas ici le lieu de la faire. On peut consulter les savantes remarques de M. Larcher, sur le premier livre d'Hérodote, *page 286*.

(1) L'air, ou le nome Orthien, comme s'expriment quelques auteurs, Pollux, *liv. IV, sect. 73* ; et Hérodote, *liv. I*, s'exécutoit sur la flûte, sur la cithare, et sur la trompette. Son nom seul ὀρθιος, indique qu'il se prenoit sur un ton très-élevé ; son mouvement étoit vif et rapide, composé de trochées, comme le dit Suidas. On se servoit principalement de cet air pour sonner la charge dans les combats. Arion, suivant Hérodote, exécuta cet air avant que de s'élancer dans la mer, *Clio. chap. XXIV*. *Voyez* les remarques de M. Larcher sur cet endroit d'*Hérodote*. *Voyez* aussi les remarques de Burette sur le traité de la musique de Plutarque, *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tome X*.

cet événement, qu'il ne faut jamais mépriser des troupes inconnues sur les premiers bruits de la renommée.

Mais à quel propos, me dira-t-on peut-être, nous raconter cette fable de Bacchus (1) ? Le voici (au nom des Graces, n'allez pas me croire agité de la folie des Corybantes, ou plongé dans l'ivresse, si je me compare aux Dieux) : il me semble que la plupart des auditeurs auxquels on annonce quelque nouveau discours de ma façon, sont à-peu-près dans les mêmes dispositions que ces Indiens. Ils entendent dire (2) que mes écrits sont des pièces satyriques et plaisantes, que je débite des bouffonneries, et ils le croient sans examen. Je ne sais quelle opinion ils conçoivent de moi; mais les uns, dédaignant de venir m'entendre, ne croient pas devoir descendre de dessus leurs éléphans (3), pour prêter l'oreille aux folies des Bacchantes, et regarder les sauts et

(1) Le texte porte : *quel rapport ce Bacchus a-t-il avec Bacchus.* C'est un jeu de mots qui fait allusion à un proverbe que nous avons expliqué, *tome II, page 286.* Au lieu de τί πρὸς τὸν Διόνυσον, le manuscrit du roi lit, comme l'édition de Florence, τί πρὸς τὸν λόγον; la leçon ordinaire me paroît préférable, quoique le génie de la langue françoise m'ait obligé de suivre l'autre.

(2) Je lis avec Gesner ἀϊόμενοι — παρ' ἡμῶν ἀκούεσθαι, au lieu d'ὀϊόμενοι.

(3) Cette métaphore que M. l'abbé Massieu a totalement passée, indique, comme l'a très-judicieusement remarqué Gesner, les dédains orgueilleux de ceux qui ne veulent pas entendre Lucien.

les bonds des Satyres. D'autres, attirés par ces objets même, sont fort étonnés de trouver à la place du pampre une pointe de fer, et tout troublés de cette découverte imprévue, ils n'osent plus revenir (1). Cependant je leur annonce avec confiance que s'ils veulent encore aujourd'hui participer comme autrefois à nos mystères, si mes anciens convives se rappellent la gaieté qui régnoit dans nos festins, et si, sans mépriser les Satyres et les Silènes, ils veulent boire dans cette coupe jusqu'à l'ivresse, remplis à leur tour de l'esprit de Bacchus, ils s'écrieront avec moi, *Evohé* (2). Ils en feront néanmoins tout ce qui leur plaira; chaque auditeur est libre.

Mais puisque nous sommes dans les Indes, je veux encore vous raconter une des merveilles de ce pays. Elle n'est point étrangère à Bacchus, et convient parfaitement à mon sujet. Chez les Indiens appellés Machlæens (3), qui

(1) Gesner, au lieu d'ἐπαινεῖν que porte le texte, propose de lire ἐπανιέναι, et je suis entiérement de son avis. La phrase suivante confirme cette correction.

(2) M. l'abbé Massieu ajoute ici, *vive le dieu de la gaieté.* Cette phrase n'est pas dans le texte.

(3) J'ignore, avec les commentateurs de Lucien, quel est ce peuple dont M. l'abbé Massieu a fait un peuple *errant, qui parcourt la rive gauche du fleuve Indus jusqu'à l'Océan.* C'est un contre-sens formel, dont la source est dans la version latine, qui est ambiguë: *pascentes ad oceanum usque perveniunt.* Ἐπινεμομένοι ne signifie point ici *paissant, ni faisant paître*, encore moins *errant*, mais *habitant, cultivant*; et κατοικοῦσι n'a jamais voulu dire *ils parcourent.* Ce mot marque l'étendue que ce

occupent la rive gauche du fleuve Indus, si vous considérez son cours, et s'étendent jusques à l'Océan, il est un bois sacré renfermé dans une enceinte. Son étendue n'est pas considérable, mais il est agréable et touffu; le lierre et la vigne qui y croissent avec abondance, lui fournissent un ombrage épais. Dans ce bois sont trois sources d'une eau limpide et parfaitement belle. L'une est consacrée aux Satyres, la seconde à Pan, la troisième à Silène. Chaque année les Indiens se rendent une fois dans ce bois pour y célébrer la fête de Bacchus (1). Ils ne boivent pas tous à ces différentes sources; chacun puise à celle qui est réservée à son âge. Les jeunes gens boivent à la source des Satyres, les hommes faits à celle de Pan, et les vieillards de mon âge à celle de Silène. Il seroit trop long de vous dire ce qui arrive aux enfans après qu'ils ont bu à leur source, ou quelle est l'audace des hommes qui sont épris des fureurs de Pan. Mais il n'est pas inutile de vous raconter ce que font les vieillards lorsqu'ils se sont enivrés à leur fontaine. Quand un vieillard a bu, il est aussi-tôt rempli de l'esprit de Silène, il demeure quelque temps

peuple occupe. Le mot latin *perveniunt*, peut aussi avoir ce sens, comme nous dirions en françois *viennent jusqu'à tel endroit.*

(1) Le grec dit simplement *du Dieu.* Je crois que c'est de Bacchus dont il s'agit, car ce dieu étoit adoré dans les Indes.

sans voix, sa tête est appesantie, il ressemble à un homme plongé dans une profonde ivresse. Mais tout-à-coup il recouvre la parole, sa voix s'élève brillante et sonore, il pousse des accens mélodieux, et de muet qu'il étoit tout-à-l'heure, il devient babillard. En vain vous lui fermeriez la bouche pour arrêter la volubilité de sa langue, et mettre un terme à la longueur de ses discours. Cependant tout ce qu'il dit est rempli de sens et d'agrémens. Tel que l'orateur d'Homère, ses paroles sont aussi pressées que les flocons de neige qui tombent en hiver (1). Ce seroit peu de le comparer au cygne, à cause de son âge avancé; son éloquence ressemble plutôt au chant rapide et précipité de la cigale, et comme elle il chante jusqu'à la nuit. A ce moment l'ivresse se dissipe, le vieillard se tait, et rentre dans son ancien état. Je ne vous ai point encore dit ce qu'il y a de plus surprenant dans cette merveille; c'est que si le vieillard, forcé par le coucher du soleil d'interrompre son discours, le laisse imparfait; l'année suivante, en buvant à la même source, il le reprend à l'endroit même où l'ivresse qui l'inspiroit l'avoit abandonné.

(1) Iliade, *liv. III, v. 222.* Homère fait dire à Anténor, en parlant de l'éloquence d'Ulysse :

ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ὄπα τε μεγάλην ἐκ στήθεος ἵει,
καὶ ἔπεα νιφάδεσσιν ἐοικότα χειμερίῃσιν,
τὸν οὐκ ἂν ἔπειτ' Ὀδυσῆι ἐρίσσειε βροτὸς ἄλλος,

A l'exemple de Momus, je me raille ici moi-même. Je n'ai pas besoin de vous expliquer le sens de cette fable; vous voyez en quoi elle peut me convenir (1). Si je suis dans le délire, l'ivresse en est la cause; mais si mes discours vous ont paru marqués au coin de la raison, j'étois inspiré par Silène.

(1) A la lettre: *en quoi je ressemble à la fable.*

PRÉFACE;

PRÉFACE,

OU

HERCULE.

LES Gaulois en leur langage appellent Hercule Ogmios (1). La forme sous laquelle ils

(1) Le savant M. Toupp, un des plus habiles critiques de ce siècle, et dont nous pleurons la perte encore récente, pensoit dans ses *emendationes in Suidam, tome III*, intitulé : *Curæ novissimæ, page 108*, que le mot ὄγμιον étoit altéré par les copistes, et qu'il falloit lire ὁμόγνιον, *Dieu national*. Voici comme il s'explique : « ut Jupiter ὁμόγνιος sic Hercules ὁμόγνιος de quo » Lucianus in peculiari libello, *vol. III, page 82*, τὸν » Ηρακλέα οἱ Κελτοὶ ὁμόγνιον ὀνομάζουσι φωνῇ τῇ επι- » χωρίῳ. *Herculem Galli ὁμόγνιον appellant.* Vulgo le- » gitur ὄγμιον quod ex compendio male natum inep- » tissime defendunt interpretes..... sed nostra » lectio verissima et elegantissima. Nimirum Galli Her- » culem suum tanquam gentilitium atque adeo cognatum » suum coluerunt, atqui hinc ὁμόγνιον appellaverunt... » sic Herculem Thebanum Thebani, Ægyptum Ægypti, » Indum Indi, &c. ». Au premier coup-d'œil la correction de M. Toupp est séduisante, elle est ingénieuse, comme tout ce qui est sorti de sa plume : cependant je doute qu'il ait saisi la véritable pensée de Lucien, et il me semble que si cet auteur avoit eu l'idée que lui prête M. Toupp, il n'auroit pas dit *les Gaulois en leur langage nomment Hercule un dieu national ;* mais *regardent Hercule comme un dieu national ;* et il auroit écrit νομίζουσι, au lieu d'ὀνομάζουσι. La correction du critique en nécessite une seconde, et jusqu'à ce qu'on trouve l'une et l'autre dans quelque bon manuscri., je pense qu'il faut s'en tenir au premier sens ; d'ailleurs

représentent ce dieu a quelque chose de fort étrange. C'est, chez eux (1), un vieillard d'un âge fort avancé, chauve sur le sommet de la tête ; le peu de cheveux qui lui restent sont entiérement blancs. Il a la peau ridée, et brûlée par le soleil au point d'être noire : tels sont nos vieux nautoniers (2). On le prendroit pour Caron, pour Japet, pour quelque habitant du sombre Tartare, en un mot, pour tout autre que pour Hercule. Cependant, tel qu'il est, il porte tous les attributs de ce dieu : il est, comme lui, revêtu de la peau de lion ; il tient la massue dans sa main droite, de la gauche il présente un arc tendu ; un carquois est suspendu à son épaule : enfin, c'est Hercule tout entier.

ces mots φωνῇ τῇ ἐπιχωρίῳ, *dans la langue de leur pays*, annoncent que l'auteur va dire un mot étranger, un mot gaulois ; autrement il ne prendroit pas la précaution de prévenir ainsi son lecteur. Le mot ὄγμιος est donc un mot gaulois, et le nom propre que le peuple de la Gaule donnoit à Hercule. Il ne faut point le corriger : on peut seulement observer que dans ce mot la terminaison *os*, est celle que les Grecs avoient coutume d'ajouter aux noms étrangers. Peut-être le véritable nom gaulois d'Hercule étoit-il *Ogmi* ou *Ogm*. A l'égard de ceux qui prétendent que le mot ὄγμιος est grec, et qu'il vient d'ὄγμος, *sillon*, ils peuvent s'applaudir de la découverte.

(1) A la différence des Grecs, qui représentent presque toujours Hercule jeune, ou dans la force de l'âge.

(2) Θαλατεργοὶ, signifie *des hommes occupés au travail de la mer*. On peut, si l'on veut, le rendre par *pêcheurs*.

En le voyant (1), je crus d'abord que les Gaulois ne le représentoient sous cette forme bisarre, que pour insulter aux dieux de la Grèce, ou pour se venger de ce héros qui vint autrefois dans leur pays, et y fit un butin considérable, lorsque cherchant les bœufs de Géryon, il parcourut la plus grande partie des contrées occidentales.

Cependant je ne vous ai point encore dit ce que la figure a de plus singulier. Cet Hercule vieillard, attire à lui une multitude considérable qu'il tient attachée par les oreilles; les liens (2) dont il se sert sont de petites chaînes d'or et d'ambre, d'un travail délicat, et semblables à des colliers de la plus grande beauté. Malgré la foiblesse de leurs chaînes, ces captifs ne cherchent point à prendre la fuite, quoiqu'ils le pussent aisément; et loin de faire aucune résistance, de roidir les pieds, de se renverser en arrière (3), ils suivent avec joie celui qui les guide, ils le comblent d'éloges, ils s'empressent de l'atteindre, ils voudroient même le devancer, et par cette ardeur, ils relâchent leur chaîne: on diroit qu'ils seroient

(1) Après les mots *τᾶυτά γε*, je pense qu'il seroit nécessaire de lire *ἰδὼν*, ou quelque mot semblable.

(2) Le manuscrit du roi lit ici *τὰ δεσμὰ δὲ εἰσιν οἱ σειραὶ*. L'article *τὰ* manque dans les éditions: je le crois utile au sens.

(3) Le grec dit à la lettre: *de se renverser en sens contraire à la conduite.* Le dernier traducteur a trouvé plus commode de passer tous ces détails.

fâchés de recouvrer la liberté. Mais ce qu'il y a de plus bisarre dans cette peinture (1), c'est que l'artiste ne sachant où attacher le bout des chaînes (car la main droite du héros tient une massue, et la gauche un arc), il a imaginé de percer l'extrémité de la langue du dieu, et de faire attirer par elle tous ces hommes qui le suivent. Hercule, le visage tourné vers eux, les conduit avec un gracieux sourire.

Je restai long-temps à considérer ce tableau, dont la vue me remplissoit tout à la fois d'étonnement, d'incertitude et même d'indignation. Un Gaulois se trouvoit alors auprès de moi, c'étoit un homme instruit dans les sciences de la Grèce; l'élégance avec laquelle il parloit notre langue, le témoignoit assez. Je le crois même un philosophe du pays. « Etranger, me » dit-il, je vais vous expliquer l'énigme de » ce tableau qui paroît vous causer quelque » inquiétude. Nous autres Gaulois nous ne » pensons pas, comme les Grecs, que Mercure » soit le dieu de l'éloquence (2); nous l'at- » tribuons à Hercule qui l'emporte sur Mer- » cure par la supériorité de ses forces. Si nous » le représentons sous la forme d'un vieillard, » n'en soyez pas surpris: ce n'est que dans un

(1) Le texte ajoute: *je ne balancerai pas à vous le dire.*

(2) Suivant le texte: *que l'éloquence soit Mercure, mais nous l'assimilons à Hercule;* c'est-à-dire, nous la représentons sous l'emblême d'Hercule.

» âge avancé que le talent de la parole se » montre avec le plus d'éclat (1); et si vos » poëtes disent la vérité,

La jeunesse en sa fougue est toujours incertaine (2);

» Mais la vieillesse

Est dans tous ses discours plus sage et plus sensée (3).

» La même raison vous fait dire de Nestor, » que le miel couloit de ses lèvres, et que les » orateurs de Troye faisoient entendre une » voix aussi douce que les lys, c'est-à-dire, » que les fleurs; car, si je m'en rappelle bien, » le nom de lys en votre langue signifie toute » espèce de fleurs (4).

(1) Ce que Lucien dit ici de l'éloquence d'Hercule dans sa vieillesse, est confirmé par un passage de Plutarque, rapporté par M. Toupp à la suite de sa remarque, que nous avons déja citée. Προϊόν γε τῷ χρόνῳ ὁ Ἡρακλῆς ἔοικε μαντικώτατος ὁμοῦ καὶ διαλεκτικώτατος, *Hercule dans un âge avancé paroît avoir été très-éloquent et très-habile dans l'art de la divination*, Plutarque, *Ei apud Delphos, page 522*, édition de Réiske.

(2) Homère, *Iliade, liv. III, v. 108.*

(3) Euripide, *Phéniciennes, v. 533.*

(4) Il falloit traduire littéralement ce passage, qui porte sur un jeu de mots, ou le supprimer entièrement comme a fait M. l'abbé Massieu, et c'est à quoi je ne puis me résoudre. La comparaison d'une voix avec des lys pourra paroître extraordinaire à bien des lecteurs; je les prie de se rappeller que mon devoir est de traduire et non de composer. Il est très-vrai que λείρια, qui signifie proprement des *lys*, signifie aussi des *fleurs en général.* Outre le témoignage de Lucien, nous avons

» Ne soyez pas non plus étonné de ce » qu'Hercule, emblême de l'éloquence, con- » duit avec sa langue les hommes enchaînés » par les oreilles. Vous savez le rapport in- » time qui existe entre les oreilles et la langue. » Ce n'est pas pour insulter au héros qu'on » la lui a percée; je me rappelle qu'un de vos » poëtes comiques a dit dans ses iambes :

Toujours les babillards
Ont la langue perforée (1).

» Enfin nous croyons que c'est par la force » de son éloquence qu'Hercule a accompli tous » ses exploits. C'étoit un sage qui faisoit vio- » lence par le charme de sa persuasion. Ses » traits sont ses discours pénétrans, rapides, » lancés avec adresse, et qui blessent agréa- » blement les ames ». Tel fut le discours du Gaulois.

Lorsque je voulus me présenter devant vous; je me demandai à moi-même, s'il me con-

celui du Scholiaste d'Apollonius de Rhodes, sur le vers 879 du livre 1 des *Argonautes*.

(1) J'ignore de quel poëte comique ces vers sont tirés. Casaubon les cite dans son commentaire sur Théophraste, *page 103*, un peu différemment qu'on ne les lit dans les éditions de Lucien :

Τοῖς γὰρ λάλοισιν ἐξ ἄκρου
Ἡ γλῶσσα πᾶσιν ἐστὶ τετρυπημένη.

Gesner s'est attribué mal à propos la correction de λάλοις en λάλοισιν; elle est de Casaubon.

venoit, à l'âge où j'étois (1), ayant depuis long-temps cessé de me faire entendre, de m'exposer de nouveau à subir la décision (2) de tant de juges éclairés. Je me rappellai, fort à propos, ce tableau d'Hercule. Jusques-là j'avois craint que ma conduite ne vous parût inconsidérée et téméraire, en voulant dans ma vieillesse déployer encore la vigueur de l'adolescence. Quelques-uns de vos jeunes gens, auxquels Homère est familier, pour railler mes cheveux blancs (3), n'auroient pas manqué de s'écrier :

Le temps a consumé votre force première,
Et vos coursiers tardifs restent dans la carrière (4).

(1) Au lieu de *τηλικῷ δε*, j'aimerois mieux lire *τηλικῷ τε ὄντι καὶ πάλαι.....*

(2) A la lettre : *de donner le suffrage à porter sur moi à tant de juges.*

(3) Je ne crois pas que Lucien ait écrit *ἐς τὰς πόδας τότε ἀποσκώπτων*, car cela signifieroit *railler les pieds*, et non pas *jetter la raillerie aux pieds*, c'est-à-dire, *en avant, objecter la plaisanterie.* Pour obtenir ce dernier sens, que le traducteur latin paroit avoir suivi, il faudroit lire *πρὸ πόδων*; mais je suis persuadé que Lucien avoit mis *ἐς τὰς* ΠΟΛΙΑΣ, *raillant mes cheveux blancs*, qu'un copiste a changé en ΠΟΔΑΣ: la conformité de Λ et du Δ a pu occasionner la méprise. L'Iota se perd souvent.

(4) Iliade, *liv. VIII*, *v. 103*, où ces vers se lisent différemment que dans Lucien :

Σὴ δὲ βίη λέλυται, χαλεπὸν δέ σε γῆρας ὀπάζει
Ἠπεδανὸς δὲ νύτοι θεράπων βραδέες δὲ τοι ἵπποι.

Le mot *κατείληφε σε*, qu'on lit dans Lucien, me paroît

Mais quand cet Hercule vieillard se retrace à ma mémoire, il m'encourage à tout entreprendre, et je ne rougis point de faire à son âge ce qu'il faisoit lui-même. Que la force, la vîtesse, la beauté et tous les agrémens du corps m'aient abandonné pour jamais, que ton Amour, ô poëte de Téos (1), en voyant ma barbe grise, agite ses aîles dorées, et fuie loin de moi avec la rapidité d'un aigle, Hippoclide ne s'en souciera guère (2). C'est par mon éloquence que je veux aujourd'hui rajeunir : plût aux dieux que je pusse recouvrer la fleur et la force de mon printemps, attirer à moi et enchaîner par les oreilles une foule immense d'auditeurs, lancer des traits nombreux sans craindre d'épuiser mon carquois! ainsi je me consolerai des infirmités de l'âge, je charmerai l'ennui de ma vieillesse. Tel est le motif qui m'inspire la hardiesse de remettre en mer mon vaisseau, depuis long-temps retiré des flots, de l'équiper de nouveau (3) à mes frais. Dieux ! faites souffler un vent

une scholie ou explication d'ὀπάζει, laquelle a vraisemblablement passé dans le texte que je serois d'avis de réformer d'après Homère.

(1) Anacréon. Il paroît que Lucien cite ici les propres paroles de ce poëte ; mais elles sont fort altérées, et n'existent point dans ce qui nous reste d'Anacréon.

(2) Proverbe cité et expliqué au *tome II, page 204.*

(3) Ἐκ τῶν ἐνόντων, signifie *de mes richesses, à mes dépens.* La traduction latine *pro copia* est obscure, et n'offre point un sens déterminé ; en conséquence le dernier traducteur a passé ces mots.

Digitized by Google

favorable, qui remplisse mes voiles : c'est surtout en ce moment que j'ai besoin d'être porté par un zéphyr doux et ami, qui me conduise au port, et fasse dire de moi, si je le mérite :

Quel jarret ce vieillard cachoit sous ses haillons (1) !

(1) Odyssée, *liv. XVIII, v. 73.*

DE L'AMBRE,

OU

DES CYGNES.

VOUS (1) avez cru sans doute à la fable qu'on débite sur l'ambre, produit, dit-on, par les pleurs des peupliers qui bordent l'Eridan. Ces peupliers sont les sœurs de Phaëton, lesquelles, à force de pleurer sur le sort de ce jeune infortuné, ont été changées en arbres, et leurs larmes distillées forment l'ambre. Persuadé moi-même de la réalité de ces merveilles que j'entendois chanter à tous les poëtes, je me promettois bien, si quelque jour je me trouvois sur l'Eridan, d'aller tendre le pan de ma robe sous l'un de ces arbres, afin d'y recevoir quelques-unes de ces larmes, et d'avoir aussi de l'ambre en ma possession.

Il n'y a pas long-temps qu'étant allé dans ce pays, pour un tout autre objet, obligé de

(1) Je lis *ὑμᾶς*, conformément à la plupart des éditions. Reitz en adoptant *ἡμᾶς*, qu'il a trouvé dans une ou deux éditions, me paroît n'avoir pas réfléchi qu'il existe une opposition entre *ὑμᾶς* et *καὶ αὐτὸς*. Une traduction plus littérale va la faire sentir : *la fable de l'ambre vous a persuadés sans doute.... et moi aussi en entendant de pareilles choses des poëtes, j'espérois.* Si on lit *ἡμᾶς*, ce rapport, cette opposition disparoît, et ces mots *ἀμέλει καὶ αὐτὸς* n'ont plus de sens.

remonter l'Eridan, je n'apperçus ni ambre, ni peupliers, quoique je regardasse attentivement de tous les côtés. Le nom de Phaëton n'étoit pas même connu des habitans. Je résolus en conséquence de m'en informer; je demandai aux bateliers si nous allions bientôt arriver aux peupliers qui distillent de l'ambre. Ils se mirent à rire, et me prièrent de leur expliquer ce que je voulois dire. Alors je leur racontai la fable de Phaëton : c'étoit, leur dis je, un fils du Soleil. Devenu grand, il demanda à son père la permission de conduire le char de la lumière, afin d'éclairer aussi l'univers pendant un jour. Son père y consentit; mais ce jeune homme sans expérience, tomba de son siège et périt. Ses sœurs le pleurèrent, et lui donnèrent la sépulture, à l'endroit même où il étoit tombé dans l'Eridan : c'est quelque part en ce pays. Elles furent changées en peupliers; elles versent des larmes sur le malheur de leur frère, et ces larmes sont de l'ambre.

Quel est donc, me dirent-ils, le menteur qui vous a fait ce conte? Nous n'avons jamais vu de cocher tomber ici de son siège, et nous ne possédons pas les peupliers dont vous parlez. Croyez-vous, si cela étoit vrai, que nous nous fatiguerions à ramer pour deux oboles, et à remonter les bateaux contre le courant du fleuve, tandis qu'il ne tiendroit qu'à nous de nous enrichir en recueillant les larmes de ces peupliers? Ce discours me fit beaucoup de peine. Je gardai le silence, honteux d'avoir

été, comme un enfant, la dupe de ma crédulité, en ajoutant foi aux mensonges des poëtes, qui ne se plaisent, pour l'ordinaire, qu'à débiter des discours peu sensés. J'éprouvois d'ailleurs un chagrin assez vif de me voir ainsi frustré de mes riches espérances; il me sembloit qu'on m'eût arraché l'ambre des mains; car déja je rêvois à l'usage que je devois en faire.

J'espérois du moins trouver plus de vérité dans ce qu'on nous dit des cygnes qui se rassemblent en grand nombre et chantent sur les rivages du fleuve. J'interrogeai de nouveau mes bateliers (nous remontions encore). En quel temps, leur dis-je, les cygnes placés sur l'une et l'autre rive de ce fleuve, vous font-ils entendre leur chant mélodieux? On dit, en effet, que ces favoris d'Apollon étoient jadis des hommes, qui furent changés en ces oiseaux; et ils chantent encore à présent, pour faire voir qu'ils n'ont pas oublié la musique.

Mes bateliers éclatant de rire: ne cesserez-vous, me dirent-ils, de calomnier par vos mensonges notre pays et notre fleuve? Nous qui navigons sans cesse sur ces bords, qui travaillons ici depuis notre enfance, pour ainsi dire, nous voyons quelquefois, à la vérité, des cygnes s'abattre dans les marécages; ils ont un croassement aigu, et si désagréable que les corbeaux et les geais pourroient, en comparaison, passer pour des Sirènes. A l'égard des cygnes mélodieux dont vous parlez, nous

ne les avons jamais entendus, même en songe (1), et nous sommes bien étonnés de toutes les fables que l'on vous a racontées de notre pays.

Rien n'est plus facile que d'être en mille occasions la dupe de l'erreur, lorsqu'on s'en rapporte aveuglément à ceux qui parlent de tout avec emphase. J'ai lieu de craindre en ce moment, qu'il n'en soit de même à mon égard. Vous venez ici m'entendre pour la première fois, attirés peut-être par l'espoir de trouver en mes écrits l'ambre si vanté, ou d'entendre le chant mélodieux des cygnes; mais vous ne tarderez pas à vous en aller, en riant des promesses indiscrètes par lesquelles on vous a assurés que vous trouveriez dans mes ouvrages les plus rares trésors de l'esprit. J'atteste les Dieux, que je n'ai jamais parlé de moi-même en termes aussi magnifiques. Personne n'a pu les entendre de ma bouche et ne les entendra jamais. Vous rencontrerez assez d'autres orateurs qui possèdent les richesses de l'Eridan, dont l'éloquence distille, non de l'ambre, mais de l'or le plus pur, dont la voix est plus mélodieuse que celle des cygnes de la fable. Pour moi, vous voyez quelle est la simplicité de mes discours; ils ne paroissent pas inspirés par les Muses, et ne sont point

(1) Cependant il existe réellement une espèce de cygnes chanteurs. *Voyez* notre remarque sur le *Timon*, *tome I, page 106.*

relevés par le chant. Prenez-garde, en concevant de moi de trop flatteuses espérances, de ressembler à ces gens qui, voyant un objet plongé dans l'eau, s'imaginent qu'il est en effet tel qu'il leur paroît (l'image des objets grossit par la dilatation de la lumière); mais lorsqu'ils l'ont tiré hors de l'eau, et qu'ils le voient si petit, ils éprouvent quelque chagrin. Je vous en avertis, répandez l'eau qui peut me grossir à vos yeux (1), et ne vous attendez point à en retirer quelque objet important; ou si vous êtes trompé dans votre espérance, n'en accusez que vous-mêmes.

(1) J'ajoute ces mots: *qui peut me grossir à vos yeux*. Sans cela la phrase eût été trop obscure.

CONTRE UN IGNORANT

QUI ACHETOIT BEAUCOUP DE LIVRES (1).

TA conduite est assurément (2) bien contraire au dessein que tu te proposes. Tu imagines acquérir la réputation d'un homme instruit, en t'empressant d'acheter les livres les plus précieux ; mais tes espérances sont trompées (3). Cette manie ne sert qu'à mieux prouver ton ignorance ; car au lieu d'acheter les plus beaux ouvrages, tu t'en rapportes au premier qui fait l'éloge d'un livre ; par-là tu deviens la proie (4) de tous ceux qui veulent t'en imposer, et tu es un trésor assuré pour les

(1) Cette diatribe sanglante fut composée par Lucien, si l'on en croit le Scholiaste, pour se venger d'un homme riche qui n'avoit pas voulu lui prêter un livre. Il n'est pas inutile de prévenir le lecteur, que la haine de l'écrivain l'emporte quelquefois au-delà des bornes de la décence et du goût. Il est vrai qu'en fait d'injures, les Grecs se permettoient les plus grossières. La délicatesse françoise pourroit s'en offenser ; mais comme nous écrivons pour ceux qui veulent connoître les Grecs, nous ne nous permettrons pas d'être infidèles.

(2) Καὶ μὴν au commencement d'une phrase, a la même signification qu'ἀλλὰ, dans la même position. *Voyez* notre remarque sur les *Portraits*, *tome III*, *page 447*.

(3) Le grec dit à la lettre : *la chose va pour toi en bas.* Manière de parler qui signifie *reculer*, au lieu d'*avancer*. C'est un proverbe.

(4) Ἑρμαῖον, *trouvaille*, *gain inopiné*. On attribuoit à Mercure les gains de cette espèce, et pour cette raison on les appelloit ἑρμαῖα.

libraires de mauvaise foi (1). Eh ! comment pourrois-tu discerner les livres anciens qui ont une grande valeur, de ceux qui, n'ayant d'autre mérite (2) que leur vétusté, sont d'ailleurs dignes de tous nos mépris, si tu n'en jugeois par les injures qu'ils ont reçues du temps ou des rats (3), et si tu ne consultois les vers pour te déterminer dans ton choix ? Par quel moyen, en effet, peux-tu juger de leur exactitude et de leur fidélité ?

Quand je t'accorderois de pouvoir distinguer les belles copies de Callinus (4), et tous les livres que le célèbre Atticus a transcrits avec tant de soins, de quoi te serviroit-il,

(1) Le mot *καπηλος*, veut dire à la lettre *un cabaretier*, et par extension un *falsificateur*, un *marchand de mauvaise foi. Voyez* la remarque sur le *Nigrinus*, *tome I*, *page 42.*

(2) Le texte : *quels sont les ouvrages méprisables et pourris d'ailleurs.* Σαπρα ne signifie point *futiles*, comme a traduit Gesner.

(3) *Si tu n'en jugeois parce qu'ils sont rongés et troués*, et *si tu ne prenois les vers pour tes conseillers dans ton examen.*

(4) Nous ne savons rien de précis sur ce *Callinus*, et Lucien est, je crois, le seul auteur de l'antiquité qui en fasse mention : car il ne paroit pas probable que ce *Callinus* soit le même que le philosophe de ce nom, natif d'Hermione, et disciple de Théophraste qui le fit héritier du bien qu'il possédoit à Stagire. Il ne faut pas non plus le confondre avec le poëte *Callinus*, dont il nous reste quelques épigrammes. L'*Atticus* dont Lucien parle ici, est encore un scribe fameux, mais qui n'est pas connu d'ailleurs, à moins qu'on ne croie que c'est le célèbre sophiste *Hérodote Atticus.*

homme

homme admirable, de les avoir en ta possession ? Tu ne saurois connoître leur beauté, et tu ne peux en faire plus d'usage, qu'un aveugle ne jouiroit du teint (1) charmant de sa maîtresse. Tu regardes, il est vrai, tes livres; tu les considères avec de grands yeux, au point d'en rassasier ta vue; tu en lis même quelque chose d'une voix rapide et mal articulée, ton œil étudie long-temps avant que ta bouche prononce. Mais cela ne me suffit pas, si d'ailleurs tu ignores ce qui constitue les beautés et les défauts d'un ouvrage, quel est le sens de tous les mots, quelle est leur construction, en quoi l'auteur a su parfaitement observer les règles du langage, quels sont les termes impropres, les expressions peu reçues, ou marquées à un mauvais coin.

Eh quoi ! prétendrois-tu posséder, comme nous (2), ces connoissances, sans les avoir acquises par l'étude ? D'où te viendroient-elles; à moins qu'à l'exemple de certain berger (3), tu n'aies reçu des Muses un rameau de laurier ? Mais tu n'as jamais entendu parler de l'Hélicon, où ces Déesses font, dit-on, leur séjour. Jamais,

(1) Le grec dit : *de la beauté.* Je n'ai point voulu répéter ce mot. D'ailleurs, en françois, l'idée seroit fausse : il est des *beautés* palpables, dont un aveugle peut très-bien jouir.

(2) Le mot ὑμῖν, qui se trouve dans cette phrase, peut signifier *avec nous, comme nous.* Le traducteur latin l'a sans doute considéré comme explétif; car il ne l'a point traduit.

(3) Hésiode. *Voyez* la *Théogonie, vers 30.*

dans ta jeunesse tu n'eus des occupations (1) semblables aux nôtres ; il ne t'est pas même permis d'avoir aucune idée des Muses. En effet, elles ne firent aucune difficulté de se montrer à un berger rustique (2), dont le menton étoit garni d'une barbe épaisse, et le corps fortement coloré par le soleil ; mais un homme tel que toi..... (par la Déesse du Liban (3), dispense-moi de m'exprimer en ce moment avec plus de clarté) : je suis bien sûr qu'elles n'auroient jamais voulu venir à ta rencontre. Au lieu de te faire présent d'un rameau de laurier, elles t'auroient fouetté avec une branche de myrthe ou des feuilles de mauve (4), elles t'auroient chassé de leur domaine (5), de peur que tu ne vinsses à souiller l'Olmius

(1) Le traducteur latin a rendu διατριβὰς ἐποιῆ, par *moratus es.* J'explique ce mot, par *occupation*, à cause des mots τοιαύτας ἡμῖν, *semblables à nous*, c'est-à-dire, *aux nôtres*, que Gesner a passés.

(2) A la lettre : *à un homme rude, velu.*

(3) Vénus. Elle avoit sur le mont Liban un temple dans lequel on l'honoroit par le culte le plus infame. Eusèbe, *vie de Constantin*, parle de ce temple bâti sur le sommet du Liban, dans un lieu nommé *Aphacos. Voyez* la remarque de Gesner à cet endroit.

(4) On fouettoit les adultères avec des feuilles de mauve ; cette plante étoit chez les Grecs l'emblême des hommes mols et efféminés, apparemment à cause de son nom μαλάχη, qui signifie *molle.* Pythagore, cependant, la regardoit comme très-sacrée. Elien, *histoires diverses, liv. IV, chap. 17.*

(5) Ἀπήλαξαν ἂν τῶν τοιούτων, *elles t'eussent interdit de pareilles choses.* Le traducteur latin a jugé à propos de passer ces mots.

et la source d'Hippocrène, dont les eaux limpides servent à désaltérer les troupeaux et les bergers dont la bouche est pure (1). Quelles que soient ta hardiesse et ton impudence (2), tu n'oserois dire que tu aies jamais reçu la plus foible instruction. Quand as-tu songé à entretenir avec les livres le plus léger (3) commerce? Nomme ton maître (4), nomme les condisciples avec lesquels tu as fréquenté les écoles. Néanmoins tu espères aujourd'hui qu'il te suffira de posséder une bibliothèque nombreuse pour que tous ces avantages naissent d'eux-mêmes sous tes pas (5). Eh bien!

(1) Reproche indirect par lequel Lucien accuse son ennemi du crime abominable que les Latins appelloient *fellatio*.

(2) Le texte, tel qu'il est à présent, dit: *cependant si tu n'es pas tout-à-fait impudent*, καίτοι εἰ δὲ εἰ πάνυ ἀναίσχυντος εἶ; mais j'ai préféré la leçon du manuscrit du roi, καίτοι εἰ καὶ πάνυ, *cependant quoique tu sois absolument un impudent*. Cette phrase est plus affirmative, plus mordante, et plus digne de notre auteur; d'ailleurs elle sauve la répétition désagréable des deux εἰ qui se trouvent dans la leçon ordinaire.

(3) Le traducteur latin a fait un contre-sens, en rendant ces mots τῆς ἐν χρῷ πρὸς τὰ βιβλία συνουσίας, par *arctiorem consuetudinem*: συνουσία ἐν χρῷ, signifie *un commerce à fleur de peau*. La métaphore est tirée du commerce amoureux, comme l'a très-bien remarqué *Guiet*.

(4) Le grec: *tu n'oserois dire..... ni qu'un tel ait été ton maître, ni que tu aies été aux écoles avec un tel*: ὁ δεῖνα, chez les Grecs, désigne quelqu'un sans le nommer, et répond à notre *un tel*. Remarquez en outre la force du verbe φοιτᾶν, qui, pris absolument et sans régime, signifie *fréquenter les écoles*.

(5) Je me crois obligé d'avertir que la traduction

rassemble chez toi tous les ouvrages de Démosthène, qu'il écrivit de sa propre main, tous ceux de Thucydide, que le même Démosthène avoit copiés jusqu'à huit fois d'une belle écriture (1); possède, si tu veux, tous les livres que Sylla fit transporter d'Athènes à Rome (2), quel fruit en retirerois-tu pour

latine fait ici un contre-sens formel. Voici le texte ἀλλ' ἐνὶ τούτῳ μόνῳ πάντα ἐκεῖνα ἀναδραμεῖσθαι νῦν ἐλπίζεις. Ce que Gesner a traduit, *sed uno hoc solo omnia te illa emensurum speras*; il a cru que σε étoit sous-entendu, et que πάντα ἐκεῖνα étoient gouvernés à l'accusatif par ἀναδραμεῖσθαι. Ils le sont, au contraire, par ἐλπίζεις. Ἐλπίζεις πάντα ταῦτα ἀναδραμεῖσθαι, verbe dont Gesner n'a point compris la vraie signification: ἀναδραμεῖσθαι est le futur moyen d'ἀναδραμέω, inusité, pour lequel on dit ἀνατρέχω. Ce verbe signifie proprement *monter en haut, s'élever*; λιστὴ δ' ἀναδέδρομε πέτρη, le *rocher uni s'élève*, dit Homère, *Odyssée, liv. x, v. 4*; mais il a encore une autre signification plus particulière, et veut dire *germer, pousser*; il se dit principalement des plantes. Théophraste: τὰ γὰρ (φύλα) ἐυθὺς ἀνατρέχοντα λεπτὰ καὶ ἀσθενῆ γίνεται, *les plantes qui croissent promptement sont foibles et menues. Voyez* le trésor d'*Henri Etienne*, à ce mot. Hésychius interprète ἀναδρομαὶ, par βλαστήσεις, *germinationes*. La phrase de Lucien signifie donc, *tu espères que par cela seul toutes ces choses vont germer*; et c'est le sens que présente ma traduction.

(1) Καλῶς, *bien*. Ce mot ne seroit-il pas susceptible d'un autre sens, *par un beau motif?* On sait que Démosthène copia tant de fois l'histoire de Thucydide, pour mieux se pénétrer du style nerveux de ce grand historien.

(2) Sylla, après avoir pris et ruiné en partie la ville d'Athènes, gouvernée alors par le tyran Aristion, s'appropria la fameuse bibliothèque d'Apellicon de Théos, laquelle contenoit la plupart des ouvrages d'Aristote et de Théophraste, qui jusques-là étoient

ton instruction ? En vain tu les étendrois comme un lit pour y prendre ton sommeil (1), en vain tu les collerois sur toi, en vain tu les porterois comme des vêtemens. *Le singe*, dit un proverbe, *est toujours singe, portât-il des ornemens d'or.* Lorsqu'on te voit tenir un livre à la main, lire continuellement, sans comprendre rien de ce que tu lis, chacun s'écrie ; c'est l'âne qui remue les oreilles à la vue d'une lyre. Si la possession des livres suf-

connus de très-peu de personnes. Plutarque, *vie de Sylla, page 191*, édition de Réiske. La bibliothèque d'Aristote, qui étoit assez considérable, étoit passée à Théophraste, qui, l'ayant augmentée, la légua par son testament à Nelée de Scepsis, comme nous le lisons dans Plutarque, *loc. cit.* ; et dans Diogène de Laërce, qui rapporte le testament de Théophraste, à la fin de la vie de ce philosophe. De Nélée, cette bibliothèque tomba entre les mains de personnes ignorantes, et fut par la suite achetée par Apellicon, à qui Sylla l'enleva, et la fit passer à Rome. L'abréviateur d'Athenée, *liv. 1, page 3*, prétend que les livres d'Aristote passèrent à Pélée (Nélée selon Dalechamp), duquel Ptolemée Philadelphe les acheta et les transporta dans Alexandrie ; mais l'autorité de cet abréviateur ne peut valoir contre celle de Plutarque et de Diogène de Laërce.

(1) Ceci fait allusion, ce me semble, à une espèce d'onéiromantie, ou manière d'interroger l'avenir par des songes. On se couchoit et l'on dormoit sur certains livres, et les rêves que l'on avoit pendant ce sommeil, étoient regardés comme prophétiques. On voit un exemple de cette onéiromantie, dans la vie d'*Alexandre le faux prophète*, qui se couchoit et dormoit sur les billets où étoient contenues les demandes que l'on faisoit à son dieu Glycon. *Voyez* cette traduction, *tome III*, page 42.

fisoit pour rendre savant celui auquel ils appartiennent, cette possesion seroit véritablement d'un prix inestimable ; et si le savoir se vendoit au marché, vous autres riches pourriez seuls l'acquérir, vous nous effaceriez bientôt (1). Mais qui pourroit le disputer en érudition aux bibliopoles, qui en possèdent, en vendent, en achètent un si grand nombre. Cependant, pour peu que tu veuilles examiner ces hommes, tu verras qu'ils ne sont guère plus habiles que toi. Leur langage est barbare, comme le tien ; leur intelligence est bornée, comme doit l'être celle de gens du vulgaire, qui n'ont jamais réfléchi sur ce qui est honnête, et sur ce qui est honteux. Tu manies peut-être chaque jour deux ou trois volumes que tu as achetés chez eux, tandis qu'ils ont jour et nuit des livres entre les mains.

Mais de quoi te sert-il de les acheter ; à moins que tu n'imagines que les tablettes de ta bibliothèque sont aussi fort savantes, parce qu'elles contiennent un grand nombre d'ouvrages d'anciens auteurs ? Réponds-moi, si tu le veux ; ou plutôt, comme cela te seroit impossible, approuve ou désapprouve mes questions par un signe de tête.

Supposons qu'un homme qui ne sauroit pas jouer de la flûte, possédât celles de Timothée (2), ou celles d'Iménias, qu'un autre

(1) Le grec ajoute : *nous autres pauvres.*
(2) *Voyez*, à l'égard de Timothée, notre remarque sur

Isménias acheta sept talens dans Corinthe ; seroit-ce assez pour qu'il pût jouer de cet

l'*Harmonide*, *tome II*, *page 343*. L'Isménias dont parle ici Lucien, étoit de Thisbé, ville de Béotie, et joueur de flûte, si célèbre, qu'on disoit en proverbe, comme nous l'apprenons d'Élien, *liv. IV*, *chap. 16* : *si vous écoutez Callias, il vous rendra buveur ; si vous entendez Isménias, il vous rendra joueur de flûte.* Périzonius, sur ce passage d'Elien, cite celui de notre auteur, et l'explique de manière à faire croire que ce fut Isménias le joueur de flûte, qui acheta ses flûtes dans Corinthe, sept talens. C'est une erreur, dans laquelle Gesner est également tombé dans sa traduction latine. Il s'agit ici de deux Isménias différens, l'un est le fameux musicien dont nous venons de parler ; l'autre un Thébain fort riche, qui acheta sept talens, les flûtes d'Isménias le musicien. Le Scholiaste les distingue judicieusement, en disant du second : *cet Isménias, de même nom que le musicien, et citoyen de Corinthe* (d'autres auteurs le disent de Thèbes), *espéroit que la conformité de nom, et la possession des flûtes d'Isménias, le feroient passer pour cet Isménias même. Il acheta donc ses flûtes, mais il n'eut pas le succès qu'il avoit espéré.* Afin de les mieux distinguer, j'ai ajouté *un autre ;* car le texte répète seulement le nom d'Isménias. J'ignore l'époque précise à laquelle fleurissoit Isménias le célèbre joueur de flûte. Platon, dans le *Ménon*, *page 90*, *A.* édition d'Henri Etienne, parle d'un Isménias Thébain, qui hérita des richesses de Polycrate. Je n'oserois décider si c'est du musicien et du Tyran de Samos dont il est question en cet endroit. Si cela étoit, il faudroit lire dans Platon Ισμηνίας ὁ Θισβαῖος, et non pas ὁ Θηβαῖος. Cette même correction est indispensable dans Plutarque, vie de *Démétrius*, *page 3*, édition de Réiske ; car il est certain que Plutarque parle en cet endroit d'Isménias le joueur de flûte, qui, dit-il, avoit coutume de montrer à ses disciples de bons et de mauvais flûteurs, et leur disoit, *c'est ainsi qu'il faut jouer*, parlant des premiers ; et parlant des autres, *c'est ainsi qu'il ne faut pas jouer.*

instrument, ou plutôt cette possession ne lui seroit-elle pas absolument inutile, puisqu'il ne pourroit s'en servir suivant les règles de l'art ? Fort bien; tu as fait à propos un signe de négation. En effet, eût-il en son pouvoir les flûtes de Marsyas (1) et d'Olympe (2), il

Lisez donc à cet endroit de Plutarque, ἀλλ' ὥσπερ Ἰσμηνίας ὁ Θισβαῖος. Pline, au XXXVIIe livre de son histoire naturelle, *chap. 1*, nous apprend qu'Isménias, qu'il appelle *Ismeniam Choraulem*, portoit beaucoup de pierres précieuses a ses doigts, et qu'il fut le premier qui introduisit cet usage parmi les musiciens.

(1) Marsyas, berger de Célænes en Phrygie, fut disciple d'Olympe dans l'art de jouer de la flûte, ou même son fils, suivant Apollodore, *biblioth. mythol. liv. 1, chap. 4*, §. 2. Selon le même auteur, il trouva la flûte que Minerve avoit jettée de colère, parce qu'en se regardant dans une fontaine, elle vit que cet instrument lui faisoit tourner la bouche d'une manière désagréable. Tout le monde sait que Marsyas fit à Apollon un défi de musique, dans lequel il fut vaincu, et qu'Apollon, pour le punir, l'attacha à un pin, et l'écorcha tout vif. Plutarque, *de musicâ, page 654*, fait Marsyas, fils d'Hyagnis, qui le premier, dit-il, joua de la flûte en Grèce. On attribue à Marsyas l'invention de l'harmonie Phrygienne, appellée μητρῶον αὐλήμα, employée principalement dans le culte de Cybèle, et quand on jouoit de la flûte sur ce mode, près de sa peau suspendue à Célænes, ville de Phrygie, cette peau, dit Elien, s'agitoit; mais elle restoit immobile, si l'on jouoit de la cithare en l'honneur d'Apollon. *Voyez* Elien, *liv. XIII, chap. 21*; Hygin, *fab. CLXV*; Philostrate, *Icon. Satyri*, et Pausanias, *Phocica, page 873*.

(2) Olympe. Il y eut deux musiciens célèbres de ce nom, l'un étoit de Mysie, l'autre Phrygien. Le premier introduisit chez les Grecs l'usage de la cithare; Plutarque, *de musicâ, page 654*. L'autre succéda à Marsyas dans l'art de jouer de la flûte, suivant le même

n'en pourra jamais jouer sans l'avoir appris. Mais, quoi ! celui qui posséderoit l'arc d'Hercule, sans être en même temps ce Philoctète seul capable de le bander, et de faire frapper (1) tous ses traits au but, pourroit-il montrer l'adresse d'un habile archer ? Que t'en semble ? Tu fais signe que non. Par une conséquence nécessaire, si l'on confioit un vaisseau d'une beauté parfaite, construit avec autant de légéreté que d'élégance, à un homme qui ne

auteur, *ibid.*; car il ne faut pas attribuer au même *Olympe*, ce qu'il dit en cet endroit. Suivant Suidas, « Olympe, le joueur de flûte, étoit fils de Mæon, et » né dans la Mysie. Il inventa la musique croumatique » (c'est-à-dire, celle par laquelle on frappe les cordes » d'un instrument, tel que la cithare), et celle qui » s'exécute par le moyen des flûtes. Il fut le disciple » et le bien-aimé de Marsyas, lequel étoit de la race » des satyres, disciple et fils d'Hyagnis. Olympe » existoit avant la guerre de Troye ; une montagne de » Mysie porte son nom ». On voit, par cette notice, que Suidas confond les deux Olympes en un même personnage; mais ensuite il les distingue plus judicieusement, et dit que l'un a exposé et montré les loix, ou les *nomes* de la cithare ; et que l'autre étoit Phrygien, joueur de flûte, et vivoit sous Midas, fils de Gordius, roi de Phrygie. Le Scholiaste d'Aristophane sur les *Chevaliers*, *v. 9*, nous apprend qu'Olympe composa des *nomes* ou airs de flûte douloureux, ἀνλητικοὺς καὶ θρηνητικοὺς νόμους. *Voyez* le tableau de Philostrate intitulé *Olympe*, *page 795*; et les remarques de Burette sur le traité de la musique de Plutarque, *mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, *tome X.*

(1) Au lieu d'ἐπὶ σκοπῦ τοξεῦσαι, j'aimerois mieux lire d'un seul mot ἐπίσκοπον, ou comme dans la première édition d'Alde, ἐπίσκοπα. Cette manière est plus attique.

sauroit pas le gouverner, il ne tarderoit pas à prouver son ignorance : et si celui qui ne s'est jamais exercé dans l'art de monter un cheval, possédoit un coursier de Médie (1), un Centauride (2), ou un Coppaphore (3), il prouveroit bientôt, ce me semble, qu'il ne sait pas en faire usage. Tu en conviens : crois-moi, conviens encore de ceci. Quand un homme d'une ignorance égale à la tienne, achète un grand nombre de livres, il provoque contre lui-même les traits de la raillerie. Que tardes-tu à en convenir ? La preuve en est, je pense, assez publique ; et tous ceux qui te

(1) Les chevaux de Nisée, plaine de Médie. *Voyez* les remarques de la traduction d'*Oppien*, *page 135*.

(2) Je pense avec le Scholiaste, qu'on appelloit ainsi les chevaux de Thessalie.

(3) Les Grecs marquoient les bons chevaux sur la cuisse ou sur l'épaule, de différens signes, qui désignoient leur prix. Les uns portoient un *coppa*, signe numérique de la valeur de XC. On peut en voir la figure dans Spanheim *de usu et præst. numismatum*, *pages 92 et 95*. Ces chevaux s'appelloient Κοππαφόροι ou Κοππαλίαι, comme on le voit dans Aristophane, *nuées*, *v. 23*, et son Scholiaste ; et dans Philostrate, vie d'*Apollonius de Thyane*, *liv. VIII*, *chap. 7*. D'autres chevaux portoient un *San* ou un *Sampi*, noms du sigma chez les Doriens ; il valoit neuf cens ; ces chevaux s'appelloient alors Σαμφόροι. On imprimoit encore d'autres marques sur les chevaux, comme un singe, alors on les nommoit πιθηκοφόροι, ou une tête de bœuf. Quelques auteurs prétendent même que le cheval d'Alexandre s'appelloit Bucéphale, parce qu'il portoit une tête de bœuf. *Voyez* les remarques de la nouvelle édition d'*Oppien*, *tome I*, *page 226*, où l'on trouve indiqués les principaux ouvrages qui ont traité de cette matière.

voient un livre à la main, répètent aussi-tôt ce proverbe si usité : *qu'y a-t-il de commun entre un chien et un bain ?*

Il n'y a pas long-temps qu'il vivoit en Asie un homme riche, qui avoit perdu (1) les deux pieds par un accident fâcheux ; ils avoient été (2) gelés dans un voyage où cet homme s'étoit trouvé dans la nécessité de traverser des neiges. Son sort étoit assez déplorable. Pour remédier à son infortune, il s'étoit fait faire (3) des pieds de bois, avec lesquels il marchoit en s'appuyant sur ses esclaves. Cet homme avoit une manie assez ridicule : c'étoit d'acheter continuellement des chaussures neuves et de la plus grande magnificence : il en étoit extrêmement curieux, et vouloit que ces morceaux de bois, qui lui servoient de pieds, fussent toujours parés des brodequins les plus élégans. Ta conduite n'est-elle pas aussi ridicule, et ne dévoiles-tu pas la stupidité de ton esprit (4), lorsque tu achètes des cothurnes

(1) Le grec ἀποτμηθεὶς, indique qu'on les lui avoit coupés.

(2) Le grec dit : *qu'ils avoient été pourris par le froid.*

(3) Telle est la force du verbe moyen πεποίητο ; la traduction latine *fecerat* est ridicule.

(4) A la lettre : *tu as un jugement boiteux et de figuier.* Les Grecs attribuoient au figuier des qualités malfaisantes, à cause de l'âcreté des feuilles et du bois de cet arbre, qu'ils regardoient aussi comme foible et inutile. De-là étoient nés différens proverbes, tels que συκίνη ἐπικουρία, *un secours de figuier*, pour dire *un secours inutile* ou *dangereux* ; συκίνος ἀνδρωπος, *un*

d'or, avec lesquels l'homme le plus agile ne pourroit marcher qu'avec peine ?

Tu as, sans doute, parmi tes livres, plusieurs exemplaires d'Homère ? Tu as acheté ce poëte plus d'une fois ? Et bien, fais-toi lire le second chant de son Iliade, et sans examiner les autres objets qui n'ont aucun rapport avec toi, tu y verras le portrait d'un personnage ridicule, orateur impertinent, dont la taille contournée, le corps mutilé (1), la figure ignoble, inspirent le mépris; cet homme s'appelle Thersite. Supposons-le, tel qu'il est, revêtu de l'armure complette d'Achille : crois-tu que cela seul lui fît acquérir en un instant la vigueur et la beauté ; qu'il pût franchir le Scamandre (2), ensanglanter ses eaux par le carnage des Phrygiens, tuer Hector, et avant lui Lycaon et Astéropée ; lorsqu'il pourroit à peine porter sur son épaule la lance du fils de Pelée ? Tu ne le diras pas. Combien, au contraire, ne feroit-il pas rire à ses dépens,

homme méchant ou *inutile, qui n'est bon à rien. Voyez* le Scholiaste d'Aristophane sur le vers 947 du *Plutus*. La pensée de Lucien est donc de reprocher la stupidité, l'inutilité de l'esprit de son adversaire, et l'inconséquence de sa conduite.

(1) Telle est la vraie signification de λελωβημένος, que le traducteur latin rend mal-à-propos par *debilis*. En effet Thersite étoit boiteux.

(2) Exploits d'Achille, au livre XXI de l'Iliade. Le texte porte : ἐπιδολώσει δὲ αὐτῷ τὸ ῥεῖθρον, *rendra son cours bourbeux par le carnage*. Au lieu d'αὐτῷ, le manuscrit du roi lit αὐτῶ. Le datif s'emploie élégamment pour le génitif.

lorsqu'on le verroit boiter sous le bouclier, ou tomber sur le visage, entraîné par ce poids énorme, accablé sous le casque du héros. Mais ce seroit bien autre chose (1), lorsqu'en levant la tête il montreroit ses yeux louches, lorsque son dos voûté feroit bomber la cuirasse, lorsqu'il remonteroit à chaque instant ses cuissards (2), déshonorant tout-à-la-fois et l'ouvrier (3) qui fabriqua ces armes, et le héros auquel elles appartiennent. Ne vois-tu pas que c'est-là ton image? Lorsque tu tiens dans les mains un beau livre, couvert de pourpre, paré d'un umbilic d'or (4), et que tu le lis d'une manière barbare, corrompant le sens à chaque mot, et déshonorant l'auteur,

(1) Je suis obligé d'ajouter ces mots pour couper la phrase, qui seroit d'une longueur excessive.

(2) Qui étant trop larges pour lui, tomberoient sur ses talons.

(3) Vulcain.

(4) Les livres des anciens s'écrivoient sur une longue feuille, en tête de laquelle on colloit un cylindre de bois, sur lequel le livre se rouloit; à l'un des bouts de ce cylindre, qui alors formoit le centre du livre, on colloit un morceau d'ivoire ou de métal, sur lequel on écrivoit le titre de l'ouvrage; ce centre s'appelloit *umbilic*, *nombril*. Les anciens donnent ce nom à tout ce qui occupe le centre. Le livre n'étoit ordinairement écrit que d'un seul côté: on appliquoit sur l'autre une étoffe, ou une peau, afin de donner plus de solidité au livre; c'est ainsi qu'il faut entendre ces mots πορφυρᾶν ἔχον τὴν διφθέραν, *ayant un vêtement de pourpre*; διφθέρα est *une peau*, et par extension *un habit*. Pour conserver les livres et empêcher les vers de les ronger, on les frottoit d'huile de cèdre, comme nous le verrons plus bas.

les gens instruits se moquent de toi ; les flatteurs même qui t'environnent et te prodiguent leurs éloges, se tournent de temps en temps l'un vers l'autre, parce qu'ils ne peuvent plus contenir leurs ris.

Je veux à présent te raconter une anecdote arrivée dans Pytho (1). Un citoyen des plus distingués de Tarente, nommé Evangèle, forma le projet de remporter le prix aux jeux Pythiques. Il ne tarda pas à reconnoître qu'il ne lui seroit pas possible (2) de disputer celui des combats Gymniques, n'ayant reçu de la nature, ni la force, ni la légéreté nécessaires : mais il crut qu'il pourroit aisément obtenir la palme du chant et de la cithare. Il le crut, à la persuasion des hommes exécrables qu'il avoit sans cesse à ses côtés, qui l'enivroient de leurs louanges, et se récrioient avec admiration au moindre son qu'il tiroit de son instrument. Evangèle se rendit donc à Delphes dans le plus brillant costume, revêtu d'une robe brodée d'or qu'il s'étoit fait faire (3) exprès, le front ceint d'une couronne de laurier dont les feuilles étoient d'or, et de laquelle pendoient, au lieu de fruits, des émeraudes

(1) Delphes.

(2) Au lieu d'*ἀδύνατον*, le manuscrit du roi porte *ἀδύνατα*, qui forme un très-bon sens, *τὰ μὲν ἓν τῆς γυμνῆς ἀγωνίας ἀυτίκα ἐδόκει ἀυτῷ ἀδύνατα εἶναι*. Si l'on veut conserver la leçon ordinaire *ἀδύνατον*, il faut nécessairement sous-entendre *τὸ νικῆσαι*.

(3) La traduction latine porte encore ridiculement *sibi fecerat*, il falloit *sibi fieri curaverat*.

qui les égaloient en grosseur. Sa cithare, d'une richesse et d'une beauté merveilleuse, étoit toute entière de l'or le plus pur, ornée de bagues et de pierres fines de toute espèce, entre lesquels on voyoit sculptés (1) Apollon, Orphée et le chœur des Muses.

Quand le jour du combat fut venu, trois rivaux se présentèrent. Le sort assigna le second rang à Evangèle, et après Thespis de Thèbes, qui disputa le prix avec honneur; il entra sur la scène tout éblouissant d'or, d'émeraudes, de bérylles et d'hyacinthes; la pourpre de son vêtement brilloit à travers la broderie d'or dont elle étoit relevée. Cette magnificence frappa d'admiration tous les spectateurs, et leur fit concevoir la plus haute idée des talens du musicien; mais au moment où il fallut chanter et jouer de la cithare, il ne fit entendre dans son prélude (2) que des sons confus et discords, il rompit trois cordes à la fois par la violence dont il toucha son instrument; et quand il commença à chanter, sa voix maigre et glapissante excita parmi les auditeurs un rire universel. Les Agonothètes, indignés de son audace, le chassèrent du théatre, après

(1) Ἐντετορευμένοι; le manuscrit du roi porte ἐνλετορνευμένοι, leçon que je préférerois.

(2) Κρούειν, signifie toucher les cordes d'un instrument; mais ἀνακρούειν, au moyen ἀνακρούεσθαι, signifie *préluder*, ainsi qu'ἀναβάλλειν. Ce sont des termes de musique dont la plupart des traducteurs manquent le véritable sens.

l'avoir fait punir à coups de fouet (1). C'étoit un spectacle assez risible de voir au milieu de la scène Evangèle tout doré, déchiré sous les fouets des Mastigophores, et les jambes ensanglantées, ramasser les pierreries qui étoient tombées de son instrument, que l'on avoit châtié en même temps que lui. Quelques instans après, on vit entrer Eumèle d'Élée: il tenoit à la main une cithare antique, dont les chevilles étoient de bois. Son habit et sa couronne valoient à peine dix drachmes; mais la délicatesse de son chant, et l'art avec lequel il s'accompagna, lui firent remporter le prix: on le proclama vainqueur. On prétend que pour railler Evangèle, et le vain luxe que celui-ci avoit étalé sur son instrument chargé de pierreries, Eumèle lui dit: « ô Evangèle, » votre front est ceint d'une couronne de laurier » d'or, parce que vous êtes riche, et moi, » qui suis pauvre, je suis couronné du laurier » de Delphes. Tout le fruit que vous retirez » de ce faste orgueilleux, c'est que votre dé» faite n'inspire de compassion à personne: » au contraire on vous hait davantage, à cause » du luxe inutile qui accompagne votre igno» rance ».

L'exemple d'Evangèle semble être fait pour

(1) Tel étoit l'usage lorsqu'un acteur sans talent, un athlète ignorant dans son art, se présentoit sur le théatre ou dans les jeux, on le punissoit publiquement à coups de fouet. Ne seroit-il pas nécessaire d'adopter cet usage en France?

toi

toi (1), la seule différence est que tu ne t'embarrasses guère de faire rire les spectateurs à tes dépens.

Il ne sera pas hors de propos de te raconter encore une petite histoire arrivée, dit-on, autrefois dans Lesbos. Après que les femmes de Thrace eurent déchiré le malheureux Orphée, sa tête jettée dans l'Hèbre avec sa lyre descendit dans la mer (2) Noire. Elle flottoit portée sur l'instrument (3), et par un chant

(1) Le grec dit à la lettre : *cet Evangèle va à ton pied. Voyez* sur cette manière de parler proverbiale, ce que nous avons remarqué sur *les Portraits, tome III, page 480.*

(2) La tête d'Orphée ne pût descendre dans la *mer Noire*, puisque l'Hèbre ne s'y décharge point ; mais il va se jetter par deux embouchures dans le golfe *Mélanis*, ou *Mélas*. Il seroit donc plus juste de lire *ès τὸν μέλανα κόλπον*, au lieu d'*εἰς τὸν μέλανα τόνον*.

(3) Cette circonstance omise par Virgile dans son épisode du quatrième livre des Géorgiques, ôte au récit du poëte un degré de vraisemblance qui l'auroit encore rendu plus intéressant. Il est d'autant plus étonnant que Virgile n'en ait pas fait usage, que le poëte Grec dont il a emprunté son épisode de la mort d'Orphée, et duquel Lucien a tiré cette histoire, a eu soin de l'exprimer. Ce poëte est Phanoclès, il ne nous reste de lui que des fragmens, parmi lesquels on distingue celui de la mort d'Orphée ; morceau délicieux qui n'a point encore paru dans notre langue. La liaison étroite qu'il a avec le récit de Lucien, m'engage à le traduire. Je suis l'édition de M. Brunck, dans ses *Analecta vet. poetar., tome I, page 414.* « Ainsi » le fils d'Œagrius, Orphée que la Thrace a vu naître, » chérissoit le beau Calaïs, fils de Borée. Souvent assis » à l'ombre des forêts, il chantoit ses amours. Son ame » agitée étoit sans cesse en proie aux soucis ennemis » du sommeil ; il ne voyoit par-tout que son aimable

douloureux, déploroit le triste sort d'Orphée. Les cordes de la lyre, frappées par le souffle des vents, répondoient à ses plaintes. L'une et l'autre en chantant, aborda, dit-on, à Lesbos. Les habitans enlevèrent la tête, et lui donnèrent la sépulture dans l'endroit où est à présent situé le temple de Bacchus. La lyre fut consacrée et suspendue dans le temple

» Calaïs. Les femmes de Bistonie, qui méditoient un » dessein perfide, l'environnant un jour, tirent des » glaives qu'elles avoient aiguisés, et lui donnent le » trépas; irritées de ce qu'il avoit, le premier chez » les Thraces, fait voir un amour dont elles n'étoient » pas l'objet, et méprisé leur tendresse. D'un fer cruel » elles tranchent sa tête, l'attachent avec un clou sur » sa lyre, et les jettent ensemble à la mer, afin qu'em- » portées l'une et l'autre par les flots, elles fussent le » jouet de l'onde. Mais Thétis (le grec dit *la mer*) » les fit aborder à Lesbos, isle chérie des Dieux » (*sacrée*). Un son semblable à celui d'une lyre se » fit alors entendre sur la mer; les isles et les rivages » le répétoient au loin. Les habitans de Lesbos, don- » nèrent la sépulture à la tête de ce chantre divin » (*à cette tête mélodieuse*), et suspendirent sur son » tombeau cette lyre harmonieuse, dont les accens » avoient attendri les rochers et rendu l'onde même » sensible (*l'onde de Phorcys*, c'est-à-dire, *la mer*). » Depuis ce temps, les chants mélodieux et l'agréable » cithare sont l'apanage de Lesbos, et la rendent » célèbre entre toutes les isles. Dès que les Thraces » belliqueux connurent l'action cruelle de leurs femmes, » une douleur profonde s'empara de leur cœur; ils » couvrirent de piqûres le corps de leurs épouses, » afin qu'elles portassent dans ces marques bleues, » un monument du meurtre odieux qu'elles avoient » commis. Pour venger Orphée, et dans le dessein de » leur faire expier ce crime, ils font encore aujourd'hui » des stigmates à toutes les femmes ».

d'Apollon, où elle s'est long-temps conservée.

Par la suite, Néanthe fils du tyran Pittacus (1), ayant appris que cette lyre avoit attiré par ses charmes les bêtes féroces, les arbres, les rochers même, et qu'après la mort d'Orphée elle rendoit encore des sons mélodieux, il desira vivement de la posséder. Il corrompit à force d'argent le prêtre qui la gardoit, l'engagea à substituer une autre lyre parfaitement semblable, et à lui livrer celle d'Orphée. Persuadé qu'il ne seroit pas trop sûr pour lui d'en faire usage dans la ville, durant le jour, il prit le parti de se rendre de nuit dans un des fauxbourgs, et d'emporter la lyre cachée sous son habit (2). Il n'y fut pas plutôt, que prenant l'instrument entre ses mains, il se mit à frapper confusément les cordes. Ce jeune homme ignorant dans l'art de la musique, se flattoit que la lyre alloit rendre sous ses doigts des sons divins, dont tout le monde seroit enchanté, et qu'il seroit le plus fortuné des mortels en passant pour l'héritier des talens d'Orphée (3). Mais cette

(1) Pittacus, tyran de Mitylène, et l'un des sept sages. Diogène de Laërce a écrit sa vie, que l'on peut consulter. Il florissoit à la XLIIe olympiade, et mourut la LIIe. Diogène ne parle point de Néanthe fils de Pittacus; mais il dit que ce tyran avoit un fils nommé Pyrrhæus, qui fut tué à Cumes dans la boutique d'un barbier, et que Pittacus pardonna aux meurtriers de son fils.

(2) Le grec: *sous son sein.* Nous avons déja dit que les poches des habits Grecs étant placées sur le devant, autorisoient cette manière de parler.

(3) Suivant les éditions, καὶ μαχάιριον ἔσεσθαι κλι-

musique barbare ne produisit d'autre effet, que d'ameuter tous les chiens de la ville, qui se jettèrent sur lui, et le mirent en pièces. Ce fut la seule conformité que son sort eut avec celui d'Orphée ; et la lyre entre ses mains, ne put attirer que des chiens. Cet événement servit à prouver, que ce n'étoit pas l'instrument qui charmoit les auditeurs, mais l'art de le toucher, et celui de chanter, talens qu'Orphée avoit reçus de sa mère dans un degré suprême : du reste sa lyre n'étoit pas supérieure aux autres instrumens de ce genre.

Mais qu'est-il besoin de te parler d'Orphée et de Néanthe, lorsque de nos jours il s'est trouvé un homme (il vit encore, je crois) qui acheta trois mille drachmes la lampe d'argile du Stoïcien Epictète. Il espéroit, sans doute, qu'en lisant la nuit à la lueur de cette lampe, la sagesse d'Epictète lui viendroit, pour ainsi dire, en dormant, et qu'il égaleroit bientôt cet admirable vieillard.

Derniérement un autre fou acheta un talent le bâton que portoit Prothée le Cynique (1), et qu'il avoit quitté lorsqu'il s'élança dans le feu. Il le garde comme un trésor, et le fait voir aux curieux, comme les Tégéates montrent la peau du sanglier de Calydon, les

γονομήσαντα ; et selon le manuscrit du roi, *καὶ μαχαίρας ἔσεσθαι κληρονομήσας*, l'une et l'autre leçon est également bonne ; mais l'accusatif me paroît ici plus élégant.

(1) Pérégrinus. *Voyez* le traité qui porte ce titre.

Thébains les os de Géryon (1), et les Egyptiens la chevelure d'Isis (2). Le possesseur de ce meuble précieux te surpasse encore en sottise. Vois à quel triste état tu es réduit, tu

(1) Comment pouvoient-ils les posséder? Géryon fut tué par Hercule à Gadira ou Cadix, à l'extrémité méridionale de l'Espagne. Comment ses os pouvoient-ils se trouver à Thèbes? Ne faudroit-il pas lire au lieu de Γηρυόνε, Γηγενέων, *des enfans de la terre*, c'est-à-dire, *des hommes nés des dents de serpent semées par Cadmus?* Il est vrai que suivant une ancienne opinion rapportée par l'auteur du traité *de mirabilibus Auscultationibus*, *page 1165*, *tome I*, attribué à Aristote, les bœufs qu'Hercule avoit enlevés, l'avoient été par ce héros d'un bourg de Bœotie, nommé *Erythus*, et non, suivant l'opinion commune, d'*Erytheia*, appellée depuis *Gadeira*, et aujourd'hui *Cadix* en Espagne. Ces bœufs étant ceux de Géryon, il suit de cette tradition ancienne que Géryon habitoit cette bourgade de la Bœotie, et non l'Espagne. Les Thébains qui prétendoient posséder les os de Géryon, s'appuyoient sans doute de cette tradition, pour prouver qu'il avoit vécu dans leur pays. L'auteur du traité que nous citons, établit cette opinion sur une ancienne épigramme qu'il rapporte, mais qui est aujourd'hui si corrompue, qu'à peine Saumaise, et le savant président Bouhier en ont-ils pu tirer un sens raisonnable. On peut voir la dissertation du Président, dans la nouvelle édition de ce traité, donnée récemment par M. Beckmann. *Gottinguen*, 1786. Une ville de Lydie prétendoit aussi posséder les os de Géryon. *Pausanias*, *Attica*, *page 34*. Il est difficile de rien statuer à cet égard; et, comme le remarque Gesner, dans tous les temps la crédulité des peuples et la fourberie des prêtres ont prodigieusement multiplié ces sortes de reliques.

(2) C'est dans la ville de Coptos, que les Egyptiens montroient la chevelure d'Isis. *Voyez* le *Menteur d'inclination*, *page 211*.

aurois véritablement besoin de quelques coups de bâton sur la tête.

On dit que Denys le tyran composoit des tragédies (1) si froides et si ridicules, qu'elles firent souvent descendre Philoxêne (2) dans les carrières, parce que ce poëte ne pouvoit s'empêcher d'en rire. Denys informé qu'on railloit sa poésie, s'empressa d'acheter le stilet avec lequel Eschyle avoit coutume d'écrire. Il s'imaginoit que cet instrument lui inspireroit un enthousiasme poétique; mais il n'écrivit que plus ridiculement encore, comme on en peut juger par ce langage Dorique : ἦκεν ἁ Διονυσίᾳ γυνά (3),

(1) Le grec porte le singulier : *faisoit la tragédie*; mais c'est une manière de parler générale. C'est ainsi qu'Elien a dit, *hist. div.*, *liv. XIII*, *chap. 18*. Διονύσιος ὁ τῆς Σικελίας τύραννος τραγῳδίαν μὲν ἠσπάζετο καὶ ἐπήνει, καὶ ἦν καὶ δράματα ἐξεπόνησε τραγικά. *Denys, le tyran de Sicile, aimoit et louoit la tragédie, et lui-même il composa des pièces tragiques. Voyez* les notes de *Périzonius* sur ce passage d'Elien.

(2) Tout le monde sait le mot de Philoxêne à Denys, *qu'on me remène aux carrières.* Ce poëte étoit de l'isle de Cythère; il ne faut pas le confondre avec plusieurs autres poëtes de ce nom, qui ont eu comme lui la réputation d'être fort gourmands. *Voyez* les notes de Périzonius, sur Elien, *hist. div*, *liv. X*, *chap. 9*; et Vossius, *de Poetis Græcis*, *chap. VII*, *page 47*. Casaubon, sur Athenée, *liv. IV*, *chap. 11*, traite de la manière d'écrire de Philoxêne.

(3) Le ridicule de cette phrase paroît consister en ce que le poëte emploie, comme Doriques, des expressions qui ne sont point de ce dialecte; il devoit dire ἁ Διονυσίᾳ γυνὰ, ou βάνα; de même dans la phrase suivante, au lieu de χρησίμην, il falloit χρησίμαν. A l'égard de la dernière, je ne vois pas ce qu'il peut y

la femme de Dionysius arrive; et ensuite γυναῖκα χρησίμην ἀπώλεσα, *j'ai perdu une femme bien utile.* Ceci est encore sorti du même stilet: ἀνοῖς γὰρ ἐμπαίζουσι μωροί, *les insensés se font illusion à eux-mêmes.* Cette maxime semble avoir été faite pour toi; elle est du moins trop juste pour être de Denys, et l'on devroit dorer le stilet qui l'a produite (1).

Quel est donc l'espoir qui te flatte, lorsque tu es sans cesse occupé à rouler (2) tes livres, à les coller, à les ébarber, à les oindre de safran et d'huile de cèdre, à les revêtir de peaux, à les parer d'umbilics (3); comme si tu pouvois en retirer quelque fruit? Leur acquisition t'a-t-elle rendu plus vertueux?.... Tu ne dis rien (4); te voilà plus muet qu'un

avoir de répréhensible; mais combien de finesses de langage échappent à des étrangers! plus on étudie cette langue admirable, plus on voit qu'il faut l'étudier encore, et moins on ose prononcer. Du reste je ne crois point qu'il s'agisse ici de la femme de Denys nommée Doris, ainsi que l'a imaginé Dusoul.

(1) Le texte porte: καὶ διὰ τοῦτο χρυσῶσαι ἀυτῷ ἔδει ἐκεῖνο τὸ πυξίον. Le manuscrit du roi donne καὶ δι ἀυτὸ χρυσῶσαι ἀυτῷ, et en marge ἀυτῷ; j'adopterois ce dernier mot, *il auroit fallu pour cela lui dorer ce stilet.*

(2) Le manuscrit du roi porte comme les éditions, ἀνελίττεις, et en surcharge ἀτυλίττεις, qui confirme jusqu'à un certain point la leçon de Grævius ἀνατυλίττεις.

(3) *Voyez* la remarque ci-dessus, *page 259.*

(4) Le texte: ὃς τοιαῦτα μὲν φθέγγῃ, *toi qui dis de telles choses*, ne me paroît former aucun sens. Gesner a traduit *qui sic dicas, ut libri præcipiunt.* Ces derniers

poisson : mais tes mœurs sont connues ; et l'on ne peut en parler sans blesser la pudeur. Ton impudence t'attire de toutes parts la haine la plus cruelle, comme disent les poëtes (1). Ah ! si les livres faisoient contracter de pareils vices (2), il faudroit les fuir de tout son pouvoir.

Il est deux avantages que l'on peut retirer du commerce des anciens : l'un est de s'exprimer avec élégance, l'autre d'apprendre à régler sa conduite sur l'exemple des hommes vertueux, et à fuir tout ce qui s'éloigne de l'honnêteté. Mais celui qui, par ses mœurs et par son langage, montre qu'il n'a su retirer aucun fruit de ses livres, n'a fait, en les achetant, que préparer des demeures aux vers et de l'occupation aux rats ; il mérite la punition qu'on inflige aux valets négligens (3).

Quelle doit être ta confusion, lorsqu'un homme instruit, te voyant un livre à la main (et tu en tiens toujours quelqu'un), te demande de quel auteur il est, de quel orateur, de quel historien, de quel poëte ! En lisant

mots qu'il ajoute au texte, ne l'éclaircissent en aucune manière. Pour moi je lis ἐ τοιαῦτα φθέγγῃ, *tu ne dis rien de semblable.*

(1) Le grec porte simplement : *comme on dit*, φασι ; mais l'expression μῖσος ἄγριον, *haine sauvage*, me paroit empruntée de quelque poëte.

(2) A la lettre : *nous rendoient tels.*

(3) Littéralement : *il s'est préparé des coups comme aux valets négligens.*

le titre, peut-être tu pourras aisément (1) répondre. Mais si la conversation s'engage, comme cela arrive assez souvent, si l'on donne des éloges à certains passages, si l'on blâme tel autre; te voilà dans un cruel embarras, tu es réduit au silence, tu ne sais plus ce qu'il faut dire. Tu dois souhaiter alors que la terre s'entre-ouvre sous tes pas; et comme un autre Bellerophon, tu fournis toi-même le livre qui porte ta condamnation (2).

Démétrius le Cynique (3) voyoit un jour dans Corinthe un ignorant qui lisoit un livre d'une très-belle écriture (c'étoit, je crois, les Bacchantes d'Euripide). Le lecteur en étoit à l'endroit où l'Envoyé vient annoncer la mort de Penthée et la fureur d'Agavé, lorsque Démétrius lui arracha le livre et le mit en pièces, en disant: *il vaut mieux pour Penthée être une fois déchirée par mes mains, que de l'être mille fois par ta bouche.*

J'ai beau chercher en moi-même le motif

(1) Le texte porte: πράως, *avec douceur.* Je ne vois pas quel rapport *la douceur* peut avoir avec la circonstance de ne pouvoir nommer l'auteur d'un ouvrage qu'en lisant le titre; mais j'y vois une grande facilité pour un ignorant; en conséquence je lis ῥᾴως, attiquement pour ῥᾳδίως. L'esprit rude qui s'écrivoit autrefois comme un H, a pu facilement être pris pour un Π.

(2) Allusion à l'histoire de Bellerophon, rapportée par Homère au sixième livre de l'Iliade, *vers 160. Voyez* la note troisième de l'*Apologie pour un engagement, tome II, page 192.*

(3) *Voyez* sur ce philosophe, *Démonax, tome III, page 502, note 2.*

qui a pu t'inspirer cette manie d'acheter des livres, je n'ai pu le trouver jusqu'à ce jour. On n'imaginera jamais, si l'on te connoît un peu (1), que ce soit pour ton usage, ou pour ton utilité. On seroit moins étonné de voir un homme chauve faire emplette d'un peigne, un aveugle d'un miroir, un sourd d'un joueur de flûte; un Eunuque acheteroit plutôt une concubine, l'habitant du continent une rame, le pilote une charrue. Mais, peut-être veux-tu par-là faire parade de tes richesses, et montrer à tout le monde que la somptuosité de tes dépenses s'étend même à des objets qui te sont absolument inutiles. Cependant, comme Syrien (2), je ne puis ignorer que tu serois réduit à mourir de faim, ou à exposer tes beaux livres à l'encan, si tu ne t'étois inscrit frauduleusement dans le testament de certain vieillard.

Le seul espoir qui te reste est celui-ci, sans

(1) Le texte des éditions porte: *τῶν ἐπ' ἐλάχιστόν σε εἰδότων.* Le manuscrit du roi lit *τῶν καὶ ἐπ' ἐλάχιστον.* Ce *καὶ* est très-élégant, et signifie *même. Personne de ceux qui te connoissent, même le moins.*

(2) Donc celui contre lequel écrit Lucien étoit de Syrie. *Dusoul.* Ce raisonnement est juste; mais le manuscrit du roi offre ici une leçon bien intéressante, et qui détruiroit cette conséquence: au lieu de *καὶ μὴν ὅσαγε κἄμε Σύρον ὄντα εἰδέναι*, que portent les éditions, on lit dans ce manuscrit *κἄμε ἐυρόντα εἰδέναι*, *autant que je l'ai su en le trouvant*, c'est-à-dire, *j'ai fait une découverte qui m'a appris que.* Si un second manuscrit appuyoit cette leçon, je ne balancerois pas à l'adopter.

doute. Tes flatteurs ont su te persuader (1) que tu n'es pas seulement un homme aimable et d'une belle figure ; mais, en outre, que tu égales par ton savoir tous nos orateurs, tous nos écrivains, et c'est pour donner à ces éloges quelque apparence de vérité que tu formes une bibliothèque. On dit même, que souvent après le repas tu lis quelques discours de ta façon à tes convives, qui ne manquent pas de crier comme des grenouilles altérées : ils ne boiroient pas (2) qu'ils ne soient rompus les poumons. Je ne puis concevoir, en vérité, comment tu es assez simple pour te laisser mener ainsi par le nez, comment tu peux ajouter foi à tout ce qu'ils te disent, au point de te laisser persuader que tu ressembles à un empereur (3). Tu veux apparemment imiter le faux Alexandre, le faux Philippe, qui n'étoit qu'un misérable foulon, le faux Néron, qui parut du temps de nos pères, et tous ceux enfin qui sont rangés sous les enseignes du faux (4).

(1) Le manuscrit du roi lit πεπεισμένος, au lieu de πεπεισμένον ; l'un et l'autre est bon.

(2) Ἢ μὴ πίνειν. J'avoue que je n'entends point du tout cette phrase.

(3) Marc-Aurèle.

(4) Je lis ὑπὸ τῶ ψεύδους τεταγμένων. Τάττεσθαι, est un terme militaire qui signifie *être rangé en bataille* ; τάττεσθαι ὑπό τινος, *combattre sous les enseignes de quelqu'un*. Je ne puis concevoir comment les commentateurs ont pu s'y méprendre ; la version de Gesner, *et si quis alius præfixam suo nomine mendacii notam gerit*, est une paraphrase aussi fausse que verbeuse.

Est-il étonnant qu'un homme ignorant et insensé soit affecté d'une manie aussi ridicule, et doit-on être surpris de te voir marcher la tête relevée, chercher à copier dans ta démarche, dans tes regards, dans ton maintien, celui auquel tu te flattes de ressembler ? N'a-t-on pas vu (1) Pyrrhus, roi d'Epire, qui d'ailleurs étoit un héros, se laisser prendre par ses flatteurs dans un piège aussi grossier ? Ils lui avoient persuadé qu'il ressembloit au grand Alexandre. J'ai vu le portrait de Pyrrhus, il étoit éloigné de cette ressemblance, comme disent les musiciens, *de plus de deux octaves* (2). Néanmoins, il croyoit que chacun de ses traits exprimoit ceux du roi de Macédoine..... En vérité, c'est outrager Pyrrhus que de le mettre en parallèle avec toi. Ce qui suit du moins te convient parfaitement. Pyrrhus étoit donc dans cette persuasion, et parmi ses courtisans, il n'en étoit aucun qui n'approuvât cette erreur, qui ne la partageât, pour ainsi dire, lorsqu'une vieille femme étrangère dans Larisse (3), en disant au roi la vérité, mit fin à sa vanité ridicule (4). Voici de quelle

(1) J'ai coupé la phrase qui eût été trop longue. Le texte dit : *lorsqu'on dit que Pyrrhus roi d'Epire, fut corrompu de la même manière par ses flatteurs.*

(2) *Deux fois à travers toutes les cordes*, du système musical ou de la gamme.

(3) Capitale de Thessalie.

(4) Κοφίζα, signifie littéralement *la morve*, et par extension *l'orgueil*, *la vanité ridicule.*

manière. Pyrrhus lui ayant montré les images de Philippe, de Perdiccas, d'Alexandre, de Cassandre, et de quelques autres rois, lui demanda auquel il ressembloit. Il ne doutoit pas que la vieille ne mît sans balancer le doigt (1) sur la tête d'Alexandre; mais, après avoir hésité (2) quelque temps, *vous ressemblez plutôt*, lui dit-elle, *à Batrachion le cuisinier.* Il y avoit effectivement à Larisse un cuisinier nommé Batrachion, qui ressembloit parfaitement à Pyrrhus.

Pour toi, je ne saurois dire auquel des complaisans infames de nos histrions tu ressembles le mieux; mais je vois bien que tu parois à tous les yeux agité de la folie la plus complette, lorsque tu te vantes (3) de cette ressemblance imaginaire. Il n'est donc pas étonnant qu'étant un aussi mauvais peintre, tu prétendes te donner l'air d'un homme érudit, et que tu croies aveuglément les flatteurs qui te donnent de pareils éloges. Mais pourquoi perdre le temps en vains discours? La raison pour laquelle tu montres tant d'empressement à acheter des livres, est palpable; et si je ne m'en suis pas apperçu plutôt, je n'en dois

(1) A la lettre: *qu'elle viendroit sur Alexandre.*

(2) Au lieu d'ἐπισχοῦσα, un savant de ma connoissance aimeroit mieux lire ἐπιδοῦσα, *l'ayant considéré quelque temps.*

(3) Le grec dit simplement: *que tu es agité d'une folie très-forte au sujet de cette ressemblance.* Entendez celle avec l'empereur; εἰκών, signifie ici *ressemblance*, et non pas *image*, comme Gesner l'a pensé.

accuser que mon peu d'intelligence. La ruse est adroitement imaginée ; tu le penses du moins, et tu te flattes des plus grandes espérances, si l'Empereur, qui honore la science, parce qu'il est savant lui-même, est instruit de ce que tu fais. Il te semble que tu pourras bientôt tout obtenir de lui, lorsqu'il apprendra que tu achètes des livres, et que tu formes une nombreuse bibliothèque.

Eh quoi ! monstre d'impureté, crois-tu donc que l'Empereur soit tellement enivré du jus de Mandragore (1), qu'il puisse apprendre une partie de tes actions, sans être instruit de l'autre, sans connoître la vie que tu mènes durant le jour, tes excès de table, et tes débauches nocturnes. Ne sais-tu pas que les yeux et les oreilles du roi (2) sont en grand nombre? Ton infamie est si publique, que les aveugles et les sourds pourroient aisément s'en apercevoir. Il suffiroit que tu parlasses, ou que tu te fisses voir nud dans le bain. Mais, non : ne quitte pas tes vêtemens, si tu le veux ; dépouillons seulement tes esclaves, et les mystères exécrables de tes nuits seront tous

(1) A la lettre : *que tant de Mandragore ait été répandu sur lui.* La Mandragore, comme chacun sait, est une plante narcotique.

(2) On appelloit *yeux et oreilles du roi*, les ministres du roi de Perse. Cette phrase paroît avoir été employée en proverbe. Lucien s'en sert dans le même sens, dans le traité des *gens de lettres qui se mettent aux gages des grands.* Voyez *page* 174.

révélés. Réponds-moi : si Bassus (1) votre sophiste, si Battalus (2) le joueur de flûte,

(1) *Bassus votre sophiste*, veut peut-être dire, *Bassus votre maître en libertinage*. Il y eut plusieurs auteurs de ce nom. Fabricius en compte environ douze dans sa bibliothèque grecque. *Voyez* l'*Index*. Mais aucun ne paroit être le même que celui dont parle ici Lucien, si ce n'est celui qu'il indique sous le nom de *Bassus sophista*, et pour lequel il renvoie à ce passage de notre auteur. Cependant je trouve dans Philostrate un *Bassus* de Corinthe, qui vivoit du temps d'Apollonius de Thyane, et qui me paroît être le même que celui que Lucien indique ici sous le nom de sophiste. C'étoit un méchant homme, que l'on soupçonnoit violemment d'avoir tué son père. Il s'arrogeoit le titre de sophiste, τὴν σοφίαν δὲ ἀυτῷ κατεψεύδετο, dit Philostrate. Il étoit dans ses discours d'une impudence extrême, ou, pour m'exprimer comme Philostrate, sa langue n'étoit retenue par aucun frein. Le caractère de ce Bassus, le temps auquel il vivoit, et le titre de sophiste qu'il usurpoit, suffisent, ce me semble, pour établir que c'est le même dont Lucien parle ici. Nous apprenons par deux lettres d'Apollonius de Thyane à ce Bassus, rapportées par Philostrate, *page 394*, *Ep. XXXVI et XXXVII*, que Bassus étant Agonothète des jeux Isthmiques, soudoya un certain Praxitèle de Calcis pour assassiner Apollonius ; il lui avoit promis pour récompense de lui abandonner sa femme. La seconde lettre est conçue en ces termes : *si l'on demandoit aux habitans de Corinthe de quelle manière est mort le père de Bassus, les citoyens et les étrangers répondroient tous*, c'est par le poison. *Qui le lui a donné ?* un philosophe, *diroient les voisins*, et ce scélérat suivoit en pleurant le convoi de son père. Cette remarque faite, je m'apperçois que Dusoul a indiqué dans une de ces notes ce même Bassus ; mais il ne croyoit pas que ce fût celui dont Lucien parle. Plus j'examine le portrait qu'en fait Philostrate, et plus je pense qu'il convient au Bassus de notre auteur. Je persiste dans mon opinion.

(2) « Batalus, dit Plutarque, vie de *Démosthène* ;

ou l'infame Hémithéon de Sybaris (1), ce législateur de turpitude, dont vous suivez les loix, et qui vous enseigne comment il faut vous livrer à la fureur (2) de vos desirs, vous épiler tout le corps, faire et souffrir les

» *page 697*, édition de Réiske, étoit un joueur de » flûte efféminé. Le poëte Antiphane avoit fait un » petit drame dans lequel il tournoit Batalus en ridi- » cule. Quelques auteurs ont fait mention de Batalus, » comme d'un poëte qui avoit écrit sur des sujets » efféminés et licencieux, *τρυφερὰ καὶ παροίνια* ». On avoit donné à Démosthène, dans sa jeunesse, le surnom de Batalus, vraisemblablement, dit Plutarque, parce qu'il étoit maigre, et d'un tempérament sujet aux maladies. Le même auteur croit encore que les Athéniens donnoient alors le nom de *βατάλος* a une partie peu honnête du corps humain. Photius nous apprend, *Bibliothèque*, *page 1480*, que ce Batalus étoit d'Éphèse, qu'il fut le premier qui parut sur le théatre avec une chaussure de femme, et fit entendre des chants efféminés, ou fit des gestes efféminés. Le grec *μέλεσι κατεαγόσι*, est susceptible des deux sens. Je préférerois le premier, parce qu'il me semble que les joueurs de flûte ne faisoient point de gestes. De-là on donna le nom de *Batalus* à tous les hommes mous et efféminés.

(1) Dusoul croit que cet Hémithéon est l'auteur du livre infame indiqué par Ovide, *Trist. Ep. 11*, sous le titre de *Sybaritis* :

Nec qui composuit nuper Sybaritida fugit.

Je n'ai rien découvert de particulier sur cet écrivain.

(2) *Μαίνεσθαι*, j'aimerois mieux lire *μιαίνεσθαι*, *se souiller*. Marckland, sur *Maxime de Tyr, diss. IV, page 659*, lisoit *λεαίνεσθαι*, *rendre uni par la dépilation*. Mais ce mot rentre dans la signification de *παρατίλλεσθαι*, et forme un pléonasme inutile.

outrages

outrages les plus révoltans (1); si, dis-je, on présentoit un tel personnage revêtu d'une peau de lion, armé d'une massue, pour qui les spectateurs le prendroient-ils ? Seroit-ce pour Hercule ? Non, certes : ou bien il faudroit que leurs yeux fussent couverts d'une taie bien épaisse (2). En effet, combien de témoignages s'élèvent contre ce costume imposteur; la démarche, le regard, le son de voix, le col penché, le mastic (3), le fard et le vermillon qui servent à votre parure efféminée : car il est plus aisé, comme le dit un proverbe, de receler cinq éléphans sous son aisselle, qu'un seul Giton. Quoi donc ! un pareil homme ne peut se déguiser sous une peau de lion, et tu t'imagines être caché sous un livre ? Quitte ce vain espoir : tout te trahit, et tes vices sont un signe qui te feront toujours reconnoître.

En général tu me parois ignorer que ce n'est

(1) Le grec dit simplement : *ces choses.* Il n'est pas besoin de les expliquer, ni de faire remarquer la signification obscène des verbes ποιεῖν et πασχεῖν.

(2) A la lettre : *à moins qu'ils ne se trouvassent avoir aux yeux de la chassie gros comme une marmite.* Χύτραις λημᾶν est un proverbe qu'on applique à ceux qui ont l'esprit obtus, et qui se trompent grossièrement : on dit dans le même sens Κρονικαῖς λῆμαις λημᾶν. Je me suis contenté de rendre l'esprit de ce proverbe, ne pouvant en exprimer la lettre.

(3) Μαστίχη est une pommade qui sert à épiler. Pline, *liv.* VII, dit que le mastic est la résine du lentisque.

point chez les bibliopoles qu'il faut chercher l'estime publique (1) ; c'est en soi-même, c'est dans ses mœurs qu'il faut la puiser. Crois-tu donc que Callinus et Atticus, ces copistes élégans, parleront pour ta défense, et porteront un témoignage favorable à ta conduite. Non ; mais des gens impitoyables (2) t'écraseront bientôt, s'il plaît aux Dieux, et te réduiront à la mendicité. Tu devrois, si tu conservois encore quelque bon sens, vendre dès ce moment tes livres à quelqu'un de nos savans, et avec eux cette maison nouvellement construite (3), afin de payer à tes marchands d'esclaves une partie des sommes immenses que tu leur dois.

Deux objets jusqu'ici ont partagé tes soins : tu n'as pensé qu'à acquérir des livres précieux, et des jeunes gens déja robustes et pour ainsi dire hors d'âge : voilà ce que tu poursuis avec ardeur. Mais quand on est pauvre, il n'est pas possible de suffire à ces deux objets à la fois. Ecoute mon conseil, et considère qu'un bon avis est une chose sacrée (4). Défais-toi des objets qui ne te conviennent point, pour donner tous tes soins à ton autre maladie.

(1) Le grec dit : *de bonnes espérances, c'est de soi-même et de sa vie journalière qu'il faut les recevoir.*

(2) Des créanciers ; la suite le fait entendre.

(3) Le manuscrit du roi porte *νεόκτητον, nouvellement acquise.*

(4) *Voyez* notre remarque sur *le Maître des orateurs*, *page* 143 de ce volume.

Achète des ministres de tes infames voluptés, de peur que s'ils venoient à te manquer, tu ne sois obligé d'envoyer chercher des jeunes gens de condition libre, avec lesquels tu aurois toujours à (1) craindre, si tu ne les payois pas bien, qu'ils ne révélassent tout ce qui se passe entre vous dans vos parties de débauche; comme l'a fait dernièrement un de ces libertins publics, qui, sortant de chez toi, publia hautement ta turpitude, dont il montroit même des preuves (2) manifestes. Je pourrois te prouver par le témoignage de tous ceux qui se trouvoient présens, que je m'indignai contre lui, peu s'en fallut même que je ne le frappasse, tant j'étois en colère pour toi, sur-tout lorsqu'il se mit à prendre à témoins deux ou trois jeunes gens qui faisoient le même récit. Crois-moi, épargne ton argent, garde-le pour

(1) La traduction latine fait ici un contre-sens affreux, et les corrections que propose Gesner, prouvent qu'il n'a point entendu ce passage qui est très-sain, en mettant une virgule après ὅμως. ὀνῇ δ' ὅμως, signifie *achète cependant, achète toujours des serviteurs, de peur que.* Ensuite οἷς δὲ ἀκίνδυνον ἀπελθεῖσι, ne peut se traduire autrement que, *avec lesquels, il n'est pas sans danger, qu'en s'en allant ils ne révèlent, &c.* Le latin *quibus nempe non* (æque ac servis) *periculosum est: avec lesquels il n'est pas dangereux*, dit absolument le contraire; mais c'est contre le vœu du texte. Au surplus, je ne fais ces remarques que pour justifier ma manière de traduire. Les gens instruits savent depuis long-temps le cas qu'il faut faire de ces prétendues traductions latines.

(2) Au lieu de δείγματα, Marcilius lit δήγματα; *des morsures.* Cette conjecture est très-probable.

te procurer dans ta maison les moyens de célébrer, en sûreté, tes honteux mystères : car il seroit inutile de vouloir te persuader d'y renoncer. On ne peut faire quitter le cuir au chien accoutumé à le ronger.

La seconde partie de mon conseil est facile à suivre : tu peux bien cesser d'acheter des livres, tu es assez savant ; peu s'en faut que tu n'aies sur le bord des lèvres tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Tu possèdes toute l'histoire ; l'art du langage n'a plus de secrets pour toi, tu connois ses beautés et ses défauts, l'usage que l'on doit faire des termes attiques. Enfin, tu es un miracle de science, tu es parvenu au faîte de l'érudition, au moyen de cette bibliothèque nombreuse. Rien n'empêche, je pense, que je ne puisse me divertir à tes dépens, puisque les éloges trompeurs ont tant de charmes pour toi.

Cependant, je voudrois bien savoir quels sont, parmi tes livres, ceux que tu lis le plus souvent ; sont-ce les écrits de Platon, ou ceux d'Antisthène ; les poésies d'Archiloque (1) ou d'Hipponax ; ou bien, dédaignant ces ouvrages frivoles, prends-tu plus volontiers les orateurs en main ? Lis-tu quelquefois le discours d'Es-

(1) Le grec dit : *Antiloque*. J'ai suivi la correction de Guiet. Archiloque et Hipponax étoient deux poëtes iambiques, satyriques et mordans, dont les écrits peignoient à nud tous les vices que Lucien reproche à son adversaire.

chine contre Timarque (1)? Mais tu connois tout cela, et chacun des vices qui y sont peints te sont familiers (2). As-tu jamais joué (3) quelque scène d'Eupolis ou d'Aristophane? As-tu jamais lu en entier la comédie des Baptes (4)? Eh bien! chaque trait ne t'a-t-il pas frappé, n'as-tu pas rougi en reconnoissant tes propres mœurs? Ce qui doit, sans doute, étonner davantage, c'est qu'ayant une ame aussi corrompue, tu oses toucher à des livres et les feuilleter avec de pareilles mains. Mais quel temps consacres-tu à tes lectures? Est-ce le jour? Jamais personne ne t'a surpris dans cette occupation. La nuit, quand tu es entiérement livré (5) à tes plaisirs? Seroit-ce

(1) Le discours d'Eschine contre Timarque, est un tableau continuel du libertinage de cet Athénien infame.

(2) Tel est, à mon avis, le vrai sens de ces mots *καὶ γιγνώσκεις ἀνδῶν ἕκαστον.*

(3) Ὑποδέδυκας, signifie *t'es-tu revêtu d'Eupolis ou d'Aristophane.* As-tu joué quelque personnage de leurs pièces? Comme la plupart des comédies de ces deux poëtes étoient fort licencieuses, Lucien reproche, par cette question, à son ennemi d'avoir les mœurs des personnages que ces poëtes ont mis sur la scène.

(4) Comédie d'Eupolis, poëte de l'ancienne comédie, lequel florissoit vers la LXXXVIIIe Olympiade. On trouve quelques fragmens de sa comédie des *Baptes* dans divers auteurs; il paroît, par ce que dit Lucien ici, qu'elle étoit une des plus licencieuses de ce poëte.

(5) Le grec dit: *tendu vers ces choses.* L'honnêteté ne permet pas d'expliquer le vrai sens d'ἐπιτεταμένος.

avant tes repas (1), ou à l'approche des ténèbres ? Tu n'oserois plus alors rien faire de semblable.

Quitte donc tes livres, et ne fais que ce que tu sais faire ; ou plutôt, tu devrois aussi t'en abstenir et respecter la Phèdre d'Euripide, qui s'écrie indignée contre les femmes : *les ténèbres complices de leurs crimes, ne leur inspirent alors aucune frayeur. Elles ne craignent pas que les murs ne prennent la voix pour les accuser* (2).

Si cependant tu as résolu de ne point guérir de cette maladie, poursuis, achète des livres, enferme-les dans ta maison, mets toute ta gloire à les posséder. Mais que cela te suffise, n'y touche point, ne les lis jamais, ne corrompts point par ta langue impure les nobles discours des grands hommes de l'antiquité ; épargne des poésies, qui ne t'ont fait aucun mal. Je sais bien que mes avis sont perdus ; j'entreprends, comme le dit un proverbe, de débarbouiller un Ethiopien (3), car tu continueras d'acheter des livres, de n'en faire aucun usage, et d'être l'objet des railleries des gens instruits, qui n'estiment point un livre par sa beauté extérieure ou sa magnificence,

(1) Il me semble que πρὸ τῶν λόγων ne fait point ici de sens. Je lis πρὸ τῶν δόρπων. Dusoul lisoit ἔργων. Les savans choisiront, ou trouveront mieux.

(2) Euripide, *Hippolyte*, v. 417.

(3) Nous avons encore ce proverbe, et nous disons *débarbouiller un Maure*.

mais par la pureté du style et le sens des phrases.

Tu crois, sans doute, remédier à ton ignorance, la déguiser sous l'apparence de l'érudition, nous imposer par le nombre de tes livres. Ne sais-tu pas que les médecins les plus ignorans, font précisément la même chose que toi. Ils ont soin de se faire faire des boëtes d'ivoire, des cucurbites d'argent, des lancettes damasquinées en or; mais lorsqu'il faut mettre ces instrumens en œuvre, ils ne savent pas comment il faut les manier. Alors le premier homme instruit dans son art s'avance, et avec une lancette, bien aiguisée à la vérité, mais le plus souvent couverte de rouille, il délivre le malade des douleurs qui l'accabloient. Pour te comparer à quelque chose de plus ridicule encore, jette un coup-d'œil sur la boutique des barbiers; tu verras que les plus habiles ont un rasoir, quelques petits couteaux, et un miroir assez étroit; tandis que ceux de leurs confrères, qui n'ont aucune adresse, exposent aux regards du peuple une foule de petits couteaux, et de grands miroirs. Mais qu'arrive-t-il? Leur ignorance n'en est pas moins connue: on va se faire raser chez leurs voisins, et l'on vient ensuite se mirer et arranger sa chevelure dans leurs glaces.

Pour toi, tu peux prêter des livres à celui qui t'en demande, mais tu n'en saurois faire usage. Cependant tu n'en as jamais prêté à personne: tu imites le chien, qui, couché

dans l'écurie, et ne pouvant manger d'orge ; ne permet pas au cheval d'en manger (1). Voilà, du moins pour le moment, ce que je me proposois de te dire avec pleine franchise au sujet de tes livres : à l'égard de ta conduite méprisable, et de tes mœurs honteuses, je t'en parlerai plus d'une fois encore.

(1) Ce proverbe se trouve encore dans le *Timon* ; *tome 1, page 76.* Dans l'un et l'autre endroits, le grec emploie le féminin, et semble dire *la chienne couchée dans l'écurie.* Mais il faut observer que les Grecs, en parlant des animaux en général, aiment à employer le féminin. Aristote dans son *histoire des Animaux*, en fournit des exemples à chaque page. *Voyez* les remarques latines sur Oppien, *de Venatione, page 261.*

DE LA DÉLATION.

SUR ce qu'il ne faut pas croire légérement à la Délation (1).

L'IGNORANCE est une maladie funeste; et la source de la plupart des maux qui affligent les humains (2). Elle répand sur nos actions un nuage épais, obscurcit la vérité, couvre notre conduite d'une ombre dangereuse : nous ressemblons alors à des gens qui errent au milieu des ténèbres; ou plutôt, tels que les aveugles, nous allons sans précaution nous frapper à tous les objets, nous cherchons à franchir un obstacle imaginaire (3), et sans appercevoir le précipice qui est à nos pieds,

(1) On rend ordinairement le mot Διαβολὴ, par *calomnie*; mais cette interprétation est fausse. Le titre même de ce traité le prouve; Lucien n'auroit pas dit *qu'il ne faut pas croire légérement à la calomnie*; mais *qu'il n'y faut jamais croire*; car la calomnie est une accusation fausse. Διαβολὴ signifie proprement *la médisance, les bruits vrais ou faux*, que l'on répand contre un ennemi dans le dessein de lui nuire. Je me suis quelquefois servi du mot *accusation* en ce sens.

(2) Le manuscrit du roi lit τοῖς ἀνθρώποις. L'article manque dans les éditions; il me paroît nécessaire. Le texte dit à la lettre : *est la cause d'une foule de maux pour les hommes, en répandent*, &c.

(3) Le texte porte : *franchissant quand il ne le faut pas*,

nous redoutons celui qui se trouve loin de nous à une distance considérable : en un mot, toutes nos actions sont marquées par un faux pas. C'est pour cette raison, sans doute, qu'elle a déja fourni aux poëtes une foule de sujets dramatiques, les Lambdacides (1), les Pélopides, et une infinité d'autres semblables. En effet, il est aisé de s'appercevoir que la plupart des malheurs représentés (2) sur le théatre, sont produits par l'ignorance, comme par le Génie qui préside à la scène tragique.

Mais en disant ceci, j'ai d'autres objets en vue, et principalement ces délations calomnieuses (3), que des parens font contre leurs p ens, des amis contre leurs amis ; et par lesquelles on a vu souvent des familles détruites, des villes renversées de fond en comble, des pères immoler leurs enfans à leur fureur, des frères s'armer contre leurs frères, des fils attenter à la vie de ceux dont ils tenoient le jour, des amans outrager l'objet de leur tendresse. Combien d'amitiés ont été rompues, combien de familles sont devenues la proie

(1) Laius, fils de Labdacus, tué par Œdipe son fils qui ne le connoissoit pas. Les Pélopides sont Atrée et Thyeste, dont les crimes et les malheurs sont connus.

(2) L'expression grecque offre une image que j'aurois bien voulu pouvoir rendre. *La plupart des malheurs qui montent sur la scène.*

(3) Τὰς μὲν ἀληθεῖς διαβολὰς : *les délations fausses.* Il y en a donc de vraies. Cela prouve évidemment que le mot διαβολὴ ne signifie pas *calomnie.*

de la discorde, par la facilité à croire aux délations.

Afin donc de nous garantir de leur piège (1), je veux dans ce discours, ainsi que dans un tableau, tracer l'image de la délation, développer son caractère, exposer son origine et ses funestes effets. Long-temps avant moi, Apelle, le peintre d'Ephèse (2), s'est saisi de ce sujet; il fut lui-même en butte aux traits de la calomnie, et se vit accuser auprès de Ptolemée (3), d'avoir trempé avec Théo-

(1) Selon le texte : *afin donc d'y tomber le moins possible.*

(2) Apelle n'étoit citoyen d'Ephèse que par adoption; car, selon Suidas, il étoit né à Colophon, ou plutôt à Coos, suivant Ovide, *de arte amandi, liv. III.* Strabon, *liv. XIV, page 452*, insinue aussi que Coos étoit la patrie d'Apelle, lorsqu'il dit que les habitans de cette ville, capitale de l'isle de même nom, et appellée autrefois Astypalæe, furent déchargés par Auguste du tribut de cent talens, qu'ils payoient aux Romains, pour lui avoir fait présent du beau tableau d'Apelle, représentant Vénus Anadyomène, c'est-à-dire, *sortant des eaux.* Il l'avoit peinte sur le modèle de la courtisanne Phryné, qui, tous les ans, représentoit aux yeux des Athéniens assemblés, cette naissance de Vénus. *Athénée, liv. XIII, page 590, F.*

(3) Le manuscrit du roi porte : πρὸς τὸν Πτολεμαῖον. L'article manque dans les éditions. Le Ptolemée dont il s'agit ici, est le quatrième roi d'Egypte de ce nom, fils de Ptolemée Evergète (*bienfaisant*), et surnommé Philopator et Gallus. Bayle a remarqué dans son dictionnaire, au mot *Apelle*, que Lucien fait ici anacronisme de près de cent ans. Bayle se fonde sur l'autorité de Polybe, qui, au livre cinquième, *page 404*, parle avec assez de détails de cette révolte de Théodotas, qu'il appelle *Théodotus*, et la place sous Ptolemée

dotas (1) dans la conjuration de Tyr. Apellé n'avoit jamais vu cette ville ; il ne connoissoit point Théodotas ; il avoit seulement entendu dire que c'étoit un lieutenant de Ptolemée, auquel ce prince avoit confié le gouvernement de la Phénicie. Cependant un de ses rivaux, nommé Antiphile (2), jaloux des talens d'Apelle et de la considération dont l'honoroit le roi, le dénonça à Ptolemée comme complice de tout ce qui s'étoit passé ; il ajouta même qu'on avoit vu Apelle en Phénicie à table avec Théodotas, et lui parler à l'oreille pendant le festin ; et il finit par déclarer au roi que la révolte de Tyr et la prise de Péluse (3) étoient le fruit des conseils d'Apelle.

A ce discours, Ptolemée, prince d'un caractère violent, qui d'ailleurs élevé dans la flatterie dont les rois sont toujours environnés, ne savoit point commander à ses passions, fut tellement enflammé de colère, tellement transporté de fureur par cette accusation inattendue, que sans réfléchir à son invraisemblance, sans faire attention que l'accusateur étoit un rival, qu'un peintre avoit trop peu

Philopator. Apelle, suivant Pline, n'a pas passé la CXII^e^ Olympiade, *eo usque CXII Olympiada in pictura provectus., liv. XXXV, page 628, lig. 20.*

(1) Suidas à l'article de *Ptolemée Philopator*, appelle ce gouverneur *Théodotus.*

(2) Pline parle de ce peintre au livre XXXV, comme d'un excellent artiste.

(3) Cette ville étoit la clef de l'Egypte.

de crédit pour accomplir une pareille trahison, un peintre sur-tout comblé de ses bienfaits, et qu'il honoroit au-dessus de tous ses rivaux; sans même s'informer si Apelle avoit jamais été à Tyr, il fit à l'instant même (1) éclater son courroux; et remplissant son palais de cris, il prodigua à Apelle les noms d'ingrat, de conjuré, de traître. Peut-être même, si l'un des conjurés arrêtés pour cette révolte, indigné de l'impudence d'Antiphile, et touché de compassion pour le malheureux Apelle, n'eût déclaré que celui-ci n'avoit aucune part à leur complot; peut-être, ce grand peintre, victime des maux arrivés à Tyr, auroit-il eu la tête tranchée.

Ptolemée reconnut bientôt son erreur, et il en eut, dit-on, tant de regret, qu'il fit présent à Apelle de cent talens, et lui livra Antiphile pour qu'il en fît son esclave. Apelle, l'imagination remplie du danger qu'il avoit couru, se vengea de la Délation, en composant un tableau tel que je vais le décrire.

Sur la droite est assis un homme qui porte de longues oreilles, à-peu-près semblables à celles de Midas. Il tend la main à la Délation qui s'avance de loin. Près de lui sont deux femmes, dont l'une paroît être l'Ignorance, l'autre la Suspicion. De l'autre côté, on voit la Délation s'avancer sous la forme d'une femme parfaitement belle; son visage est enflammé,

(1) A la lettre: *il lui plut de se mettre en colère.*

elle paroît violemment agitée, et transportée de colère et de rage. D'une main elle tient une torche ardente, de l'autre elle traîne par les cheveux un jeune homme qui lève les mains au ciel, et semble prendre les Dieux à témoins. Un homme pâle et défiguré lui sert de conducteur; son regard sombre et fixe, sa maigreur extrême, le font ressembler à ces malades desséchés par une longue abstinence: on le reconnoît aisément pour l'Envie (1). Deux autres femmes accompagnent aussi la Délation, l'encouragent, arrangent ses vêtemens, et prennent soin de sa parure. L'une est la Fourberie, l'autre la Perfidie: tel est du moins le nom sous lequel les désignoit celui qui m'expliquoit ce tableau. Elles sont suivies de loin par une femme, dont l'extérieur annonce la douleur; elle est revêtue d'un habit noir, déchiré en mille endroits, on la nomme le Repentir (2), elle détourne la tête, verse des larmes, et regarde avec une extrême confusion la vérité qui vient à sa rencontre. C'est ainsi qu'avec son pinceau Apelle a su représenter le danger qu'il avoit couru. Essayons, à l'imitation du peintre d'Ephèse, de décrire la Délation et tous ses attributs; mais auparavant il faut la définir: c'est le seul moyen de rendre notre image plus vive et plus ressemblante (3).

(1) Ce mot est masculin en grec.
(2) Ce mot est féminin chez les Grecs.
(3) Dusoul est le seul des commentateurs qui se soit

La délation est une espèce d'accusation faite en l'absence et à l'insu de l'accusé, à laquelle on ajoute foi, parce qu'il n'y a qu'une seule partie qui parle sans contradicteur. Il lui faut, ainsi qu'à la comédie, trois personnages pour remplir son sujet, l'accusateur, l'accusé, et celui auprès duquel se porte l'accusation. Considérons tour-à-tour chacun de ces acteurs, et voyons quelle est ordinairement leur manière d'agir. Tel sera le sujet de ce discours (1).

Amenons d'abord sur la scène le premier personnage de la pièce, je veux dire l'auteur de la délation. Celui-ci n'est sûrement pas un honnête homme: tout le monde peut aisément s'en appercevoir. Jamais un honnête homme ne cherchera à nuire à son semblable (2). C'est au contraire le propre des gens de bien, de se faire connoître par les bienfaits dont ils comblent leurs amis; c'est par leur générosité qu'ils acquièrent la réputation d'hommes vertueux, et non pas en formant des accusations injustes, ou en s'efforçant d'attirer la haine publique sur leurs ennemis.

apperçu que le texte étoit défectueux en cet endroit, et la phrase incomplète. Le manuscrit du roi la rétablit en entier. On y lit ὅτω γὰρ ἂν ἡμῖν ἡ εἰκὼν γένοιτο φανεροτέρα.

(1) J'ai transporté ici cette phrase qui se trouve dans le texte, avant la précédente.

(2) Le grec dit: *à son voisin* ou *à son prochain*. Ce qui seroit trivial en françois.

La conduite du délateur n'est pas seulement injuste et contraire à toutes les loix, elle est impie, et la fréquentation d'un pareil homme est infiniment dangereuse ; il est aisé de s'en convaincre. Qui pourroit ne pas avouer que le caractère de la justice est de garder en tout une égalité parfaite, et de ne rien desirer au-delà de ce qui lui appartient ? L'inégalité et l'ambition sont au contraire l'apanage de l'injustice. Comment donc celui qui emploie secrétement la délation contre les absens, ne seroit-il pas regardé comme un ambitieux, lui qui veut s'approprier sans réserve ceux qui l'écoutent, lui qui se rend maître de leurs oreilles, qui les ferme, qui les rend inaccessibles à d'autres discours, en les remplissant d'avance de ses délations ? Une pareille conduite est le comble de l'injustice, selon le témoignage des plus grands législateurs, Solon (1) et Dracon, qui ont ordonné que les juges s'engageassent, sous la religion du serment (2), à écouter avec la

(1) Au lieu de *οἷον ὁ Σόλων*, le manuscrit du roi porte *οἵονει ὁ Σολων*. Cette forme est celle des Attiques : je la crois plus digne de Lucien.

(2) Toutes les fois que les juges entroient au tribunal, ils prêtoient serment d'écouter les deux parties avec une égale bienveillance. J. Tollius, qui dans ses remarques sur ce traité, a rassemblé une foule considérable de passages parallèles, en rapporte aussi plusieurs qui prouvent l'authenticité de cet usage. On peut ajouter aux autorités qu'il a citées celle de Démosthène, dans le discours *sur les prévarications de l'ambassade*, au commencement. *Δείσομαι δὲ πάντων ὑμῶν, ἃ καὶ τοῖς μὴ δεηθεῖσι δίκαιόν ἐστιν ὑπάρχειν, μηδεμίαν μήτε*

même

même faveur les deux parties, et à accorder une égale bienveillance à tous ceux qui sont soumis à leurs jugemens, jusqu'à ce que le discours de l'un, mis en parallèle avec celui de l'autre, parût ou plus foible, ou meilleur. Ces législateurs ont regardé comme une impiété, comme une injustice extrême de prononcer entre les parties, avant d'avoir comparé la défense à l'accusation. Et ne dirions-nous pas que ce seroit outrager les Dieux, que de permettre à l'accusateur de dire librement tout ce qu'il voudroit, et de fermer ensuite nos oreilles à la défense de l'accusé, de lui imposer silence, de le condamner d'après le discours de son adversaire, dont l'éloquence nous auroit subjugués (1)? Il est donc vrai que les délations violent tout-à-la-fois l'équité, les loix, et le serment qui enchaînent les juges. Mais si l'autorité des législateurs paroît insuffisante, lorsqu'ils ordonnent de juger suivant la justice et sans partialité, je vais y joindre celle d'un excellent poëte (2). Il nous donne

χάριν, μήτε ἄνδρα ποιεῖσθαι περὶ πλείονος, ἢ τὸ δίκαιον καὶ τὸν ὅρκον ὃν εἰσελήλυθεν ἕκαστος ὑμῶν ὀμωμοκώς. Je vous prierai tous de m'accorder une grace, que vous ne pourriez refuser même à ceux qui ne vous la demanderoient pas; c'est de n'avoir égard ni à la faveur, ni à la personne, plus qu'à la justice et au serment que chacun de vous vient de prononcer en entrant dans cette enceinte.

(1) Au lieu de *κεχειρωμένοι*, le manuscrit du roi porte *κεχρημένοι*, *ayant fait usage*. La leçon ordinaire est bien préférable, et je l'ai suivie.

(2) Il ne faut pas être étonné que Lucien cherche

à ce sujet une belle maxime, ou plutôt il porte une loi bien sage. *Ne prononcez jamais de jugement*, dit-il, *que vous n'ayez entendu les deux parties.* Ce poëte savoit, sans doute, que de toutes les injustices qui se commettent parmi les hommes, il n'en est point de plus cruelle, de plus contraire à l'équité, que de condamner un accusé sans examen, et sans lui permettre de parler pour sa défense. Voilà cependant où tendent tous les efforts du délateur; il livre, sans défense, à la còlère de celui qui l'écoute, l'infortuné qu'il accuse, et lui dérobe par la clandestinité de son accusation, tous les moyens de se justifier.

Un homme de ce caractère, montre autant de lâcheté que de dissimulation; il n'agit point au grand jour; mais tels que ces guerriers qui se placent en embuscade, il décoche tous ses traits d'un lieu obscur, afin que son ad-

à corroborer l'autorité des législateurs par celle d'un poëte. Tel étoit l'usage du barreau d'Athènes, les orateurs citoient fréquemment Homère, Sophocle, Euripide, &c., avec la même confiance que la loi même. Quel honneur pour la poésie! Démosthène, dans le discours sur les *Prévarications de l'Ambassade*, *page 179*, édition d'Oxford 1721, cite seize vers de suite de l'*Antigone* de Sophocle, et, deux pages plus loin, un morceau considérable des poésies de Solon. Le poëte que cite ici Lucien est Phocylide, suivant le Scholiaste; mais ce vers n'existe plus parmi ceux que nous avons aujourd'hui sous le nom de Phocylide. On l'attribue aussi à Hésiode; il se trouve dans le *Démodocus*, dialogue attribué à Platon, et dans les *Guespes* d'Aristophane, *v. 484.*

versaire en proie à l'incertitude, ne sachant où est l'ennemi (1), et ne pouvant le combattre, succombe plus aisément sous les coups qu'il lui porte. Cette obscurité même est la marque la plus certaine que les discours des délateurs sont marqués au coin du mensonge (2). Car un homme certain de la vérité de son accusation, cherche à convaincre publiquement son adversaire, discute, examine juridiquement sa conduite; par la même raison qu'il n'est point de capitaine qui, pouvant remporter la victoire en rase campagne (3), voulût user de ruse, et se placer en embuscade pour surprendre ses ennemis.

C'est sur-tout dans les palais des rois, que l'on voit les hommes de ce caractère: ils tirent toute leur gloire de l'amitié des princes et des grands. C'est-là que règnent l'envie et les soupçons, que la flatterie ouvre un vaste champ aux délations de toute espèce (4). Par-tout en effet où les espérances sont plus grandes, l'envie est plus dangereuse, la haine plus ter-

(1) Je lis τῷ πολεμίῳ, au lieu de τῷ πολέμῳ. Dès que l'accusé est frappé des traits de la délation, il ne peut pas ignorer qu'on lui fait la guerre, mais il ignore quel est son ennemi.

(2) A la lettre: *que les délateurs ne disent rien de sain.* C'est une manière de parler particulière aux Grecs, qui n'a pas d'autre signification que celle que je lui donne.

(3) A la lettre: *à découvert*, ἐκ τῆ προφανῆς.

(4) Littéralement: *qu'il y a une foule de sujets de flatterie et de délations.*

rible, la jalousie plus adroite à faire jouer ses funestes ressorts. Là, tous les courtisans se lancent un coup-d'œil pénétrant, semblables à ces gladiateurs qui s'observent et cherchent à trouver dans leur antagoniste quelque partie du corps qui soit à découvert. Chacun, dans le desir de parvenir au premier rang, pousse, coudoie son voisin, renverse celui qui le précède, le supplante (1) quand il le peut. Alors l'honnête homme est bientôt renversé, tiré hors des rangs, et chassé avec ignominie : tandis que le flatteur, plus exercé dans son art perfide, plus adroit à colorer ses impostures, obtient aisément l'avantage ; car en général, c'est en portant les premiers coups (2) qu'on remporte la victoire, et les courtisans vérifient parfaitement ce vers d'Homère :

Souvent dans le combat le vainqueur est vaincu (3).

Plus le prix de ce combat (4) est important,

(1) Le terme grec signifie *donner le croc-en-jambe.* La métaphore est tirée de la lutte.

(2) A la lettre : *c'est celui qui prévient qui est vainqueur.*

(3) Iliade, *liv.* XVIII, *v.* 309.

Ἐνυὼς ἐνυάλιος καὶ τὸν κτανέοντα κατέκτα.

Mars est commun et tue celui qui a tué. Commun signifie ici *douteux*, qui favorise tantôt l'un, tantôt l'autre. Ce que le même poëte exprime quelquefois par ἀλλοπροσάλλος.

(4) La tournure du texte est un peu différente : *or, comme le combat ne se livre pas pour de petits objets, ils imaginent différentes embûches.*

plus ils cherchent à compliquer les secrètes embûches qu'ils se dressent. La plus prompte, la plus dangereuse de toutes, est la délation. Elle tire son origine d'une jalousie qui fait d'abord concevoir d'heureuses espérances, mais qui bientôt amène un dénouement terrible, traîne à sa suite des malheurs effrayans et tragiques.

Cependant la délation n'est pas, comme on pourroit le croire, si simple, si facile à imaginer; elle exige au contraire une adresse infinie, une vive intelligence, des soins, des précautions particulières. En effet, elle ne seroit pas la source de tant de maux, si elle n'étoit présentée de manière à s'attirer la confiance; elle ne triompheroit pas de la vérité, qui triomphe elle-même de tous les obstacles, si elle ne savoit captiver ceux qui l'écoutent, par un charme puissant, les subjuguer par la vraisemblance de ses discours, les surprendre par mille artifices.

L'homme éminent en honneurs et en dignités, est donc presque toujours l'objet de la délation : ses succès allument la jalousie de tous les rivaux qu'il a laissés loin de lui; ils le regardent comme un obstacle à leur élévation, ils décochent sur lui tous leurs traits. Chacun d'eux s'imagine qu'il va s'élever lui-même à la première place, s'il parvient à ruiner (1) ce puissant favori, et à le dépouiller

(1) L'expression grecque signifie *prendre d'assaut*. Se

de l'amitié du prince. On voit alors dans ce combat une image de ce qui se passe dans ceux du Gymnase, entre les athlètes qui disputent le prix de la course. Celui qui sait courir, aussi-tôt que la barrière (1) tombe à

rendre maître d'une ville en l'assiégeant. Au lieu de *ce puissant favori*, le grec dit *ce Coryphée.*

(1) Ὕσπληξ étoit le nom d'une traverse de bois ou de fer, posée devant les coureurs pour les empêcher de partir avant le signal. Au moment où on le donnoit, cette barrière tomboit dans une fosse de la même longueur, et qu'elle remplissoit exactement. Cette fosse s'appelloit γραμμὴ et βαλβὶς, la barrière s'appelloit encore ἀφετηρία et ὑσπλήτις. *Voyez* Suidas au mot ὑσπλάτιδος: *Voyez* encore la description que Pausanias donne de cette partie du stade d'Olympie, *Eliaques*, *liv. II*, *page 503.* J'avoue cependant qu'après une lecture attentive de cette description, je ne puis comprendre à quoi sert le *Dauphin* qu'il suppose à l'extrémité de la proue, lequel tombe, dit-il, lorsque l'aigle posé sur l'autel, s'est élevé. Si je ne craignois de passer pour téméraire, je dirois que le mot δελφὶς est corrompu, qu'il faut lire βαλβὶς, et donner à ce mot la même signification qu'à ὕσπληγξ; alors la description de Pausanias devient claire et sans aucune difficulté. Je lirois donc βαλβὶς δὲ ἐπὶ κανόνος κατὰ ἄκρον μάλιστα τὸ ἔμβολον πεποίηται χαλκῆς, *la barrière qui est au-dessus de la ligne* (κανὼν signifie ici cette fosse appellée γραμμὴ, dans laquelle la barrière tombe) *est d'airain, et placée à l'extrémité de la pointe de la proue.* Je pourrois prouver par une foule d'autorités, que βαλβὶς a la même signification qu'ὕσπληγξ; mais je ne rapporterai que ce vers de Lycophron, cité par Khunius dans une de ses notes.

Ἐγὼ δ' ἄκραν βαλβίδα μηρίνθου σχάσας.

Je trouve ici dans le manuscrit du roi, une scholie nouvelle sur le mot ὑσπλιγξ, qui peut être fort in-

ses pieds, ne songe qu'à s'élancer dans la carrière : toutes ses pensées se dirigent vers le but; il met dans sa seule légéreté l'espérance de la victoire, ne cherche point à nuire à son voisin, ne médite aucune ruse contre ses rivaux. Mais le mauvais athlète, incapable de remporter le prix, et désespérant de l'obtenir par sa vîtesse, a recours à l'artifice. Son unique objet est d'arrêter son concurrent, de le retarder par quelque obstacle, et de le faire tomber (1); car, il sent bien que s'il

téressante, parce qu'elle apprend que ce nom se donnoit au lieu et à la barrière. *ὕσπληξ· οὐχ ὁ τόπος μόνον, ἀλλὰ καὶ ὁ σιδηρεῖος ὀχεὺς, οὗ νῦν λάμναν φασί.* Ce lieu paroît être celui dans lequel les chars étoient retenus avant que la barrière tombât, et que Pausanias appelle *ἄφεσις.* Si l'on adopte la correction que je propose sur le passage de Pausanias, il faudra, par une conséquence nécessaire, lire plus bas, *ἡ βαλβὶς δὲ ἐς ἔδαφος πίπτει.* Or, il est certain que la barrière tomboit réellement à terre, et entroit dans une fosse. Il y avoit aussi des barrières de cordes; le vers de Lycophron, ci-dessus cité, en est la preuve : on leur donnoit aussi le nom d'*ὕσπληξ*; et c'est de cette barrière de corde qu'il faut entendre ce que dit Pausanias, immédiatement après le dernier passage que nous venons de rapporter : *πρῶτοι μὲν δὴ ἑκατέρωθεν οἱ πρὸς τῇ στοᾷ τῇ Ἀγάπτου χαλῶσιν ὑσπλιγγες*, *ceux qui sont près du portique d'Agaptus lâchent les premiers chacun de leur côté les barrières.* Or, il a dit plus haut, *πρὸ δὲ τῶν ἁρμάτων, ἢ καὶ τῶν ἵππων τῶν κελήτων, διήκει πρὸ ἀυλῶν καλώδιον ἀντὶ ὑσπλίγγος*, *devant les chars et les chevaux de selle, traverse une corde en place de barrière.* Je ne pousserai pas plus loin cette discussion; j'aurai peut-être un jour l'occasion de la traiter plus à fond dans une dissertation particulière.

(1) Ἐπισομίζειν paroît signifier ici *tomber sur la*

n'emploie de pareils moyens, il ne pourra jamais être vainqueur. Il en est de même dans les amitiés des grands; le favori qui la possède, et qui s'élève au-dessus de ses rivaux, devient à l'instant l'objet de leur jalousie; ils dressent contre lui toutes leurs embûches, et bientôt surpris sans défense, environné de ses ennemis, il succombe (1) sous leurs coups. Ceux-ci, honorés à leur tour, passent pour les favoris, dès qu'on voit qu'ils peuvent perdre tous les autres (2).

bouche; comme dans le traité intitulé *pro Imaginibus, p. 490,* de l'édition de Reitz, et de ma traduction, *tome III, page 480,* où j'ai oublié d'avertir que feu M. Valckenaer, sur Hérodote, *liv. VII, page 564,* édition de Wesseling, au lieu d'*ἐπισομίσῃ*, propose de lire *ἐπὶ στόμα ὦσῃ*. Ceux qui voudront adopter cette correction pour cet endroit, pourront également l'adopter pour celui-ci.

(1) Littéralement: *il est enlevé.*

(2) Si l'on suit le texte tel qu'il est dans les éditions, il faudra traduire: *ceux-ci sont aimés et passent pour les amis, par cela même qu'ils ont paru faire du mal aux autres,* οἱ δὲ ἀγαπῶνται καὶ φίλοι δοκοῦσιν ἐξ ὧν ἄλλους βλάπτειν ἔδοξαν. J'avoue que je n'entends point cette logique, et [illegible] ne vois pas comment ils peuvent être aimés, parce qu'ils ont fait du mal à d'autres. Il me semble, au contraire, que c'est le vrai moyen de se faire haïr. Ce qui arrive toujours en pareil cas, et ce que Lucien avoit sans doute exprimé, c'est qu'après avoir perdu ses rivaux, un flatteur s'attire la considération des autres, qui lui font la cour, comme au favori; cette réflexion m'engage à lire, οἱ δὲ ἀγάλλονται, καὶ φίλοι δοκοῦσι, ἐξ ὧν βλάπτειν ἄλλους ἔδοξαν, *du moment qu'ils ont paru être en état de perdre les autres.* J'ai suivi cette correction.

Le caractère de vraisemblance que les délateurs donnent à leur accusation, n'est pas pris au hasard : c'est au contraire à la rendre croyable que tendent tous leurs efforts ; ils craindroient d'avancer quelque fait absurde ou contradictoire. Mais le plus souvent ils tournent contre l'accusé les avantages ou les talens qu'il peut avoir, et lui supposent des crimes vraisemblables. Par exemple, ils diront d'un médecin qu'il est un empoisonneur, d'un homme riche qu'il affecte la royauté, d'un ministre (1) qu'il médite une trahison.

Quelquefois aussi, en prêtant l'oreille aux délateurs, on leur fournit les différens moyens (2) de diriger leur accusation ; car pour mieux frapper à leur but, ces hommes perfides la proportionnent au caractère de celui qui les écoute. Ont-ils remarqué en lui quelque penchant à la jalousie, *un tel*, diront-ils, *a fait pendant le festin un signe d'intelligence à votre femme, il a poussé des soupirs. Stratonice* (3), *à son tour, l'a regardé d'une manière agréable, et qui exprimoit une vive tendresse.* Bientôt après ils hasardent contre cet homme quelques déla-

(1) Τυραννικὸς, *homme attaché à un roi.*

(2) A la lettre : *les différences de la délation.* Supposé que le mot διαφορὰς soit vraiment celui que Lucien avoit écrit, et qu'il ne faille pas lire διανοίας, *excogitationes.*

(3) Allusion à l'histoire de Combabus et de Stratonice, accusés d'adultère auprès de Séleucus. *Voyez* le traité *de la Déesse de Syrie.*

tions d'adultère. Si ce roi cultive la poésie ; et qu'il ait une haute idée de ses talens, *Philoxène* (1), diront ces flatteurs, *a ri de vos vers, il les a tournés en ridicule, a publié qu'ils manquent à la mesure, et sont mal composés.* Auprès d'un homme religieux, et qui témoigne un grand respect pour la Divinité, ils accusent son ami d'athéisme, de mépriser les dieux et de nier leur providence. A ce discours (2) le roi enflammé de colère, s'indigne contre l'accusé, et le chasse de sa présence, sans attendre la pleine conviction de son crime ; car en général les délateurs n'imaginent et n'intentent d'accusation que celle qu'ils savent la plus capable de provoquer la colère de celui qui les écoute. Dès qu'ils connoissent l'endroit où il peut être blessé, ils y dirigent tous leurs traits ; ils espèrent qu'agité par les transports subits de sa colère, il n'aura pas le temps

(1) Poëte dithyrambique, qui a vécu quelque temps à la cour de Denys le tyran. Denys, travaillé d'une manie poétique, composoit des vers fort ridicules, et les lisoit souvent à Philoxène ; celui-ci en ayant dit son sentiment avec trop de franchise, fut mis en prison dans les laromies ou carrières de Syracuse. Peu après, Denys le fit sortir à la sollicitation de plusieurs amis du poëte, et l'admit même à sa table. Sur la fin du repas, le tyran se mit à lire ses vers, et demandant à Philoxène ce qu'il en pensoit, celui-ci se retourna vers les gardes du tyran, et leur dit : *remenez-moi aux carrières.*

(2) Le texte porte : *frappé tout-à-coup dans l'oreille par un taon.* Il n'est guère possible de traduire de pareilles métaphores.

d'examiner la vérité, et que si l'accusé veut se justifier, le roi ne l'écoutera pas, tant la prévention et la vraisemblance de ce crime imaginaire agiront puissamment sur son esprit.

L'espèce de délation qui conduit le plus promptement à son but, est en effet celle qui contredit la passion chérie de celui qui l'écoute. C'est ainsi qu'autrefois on accusa auprès de Ptolemée (1) surnommé Bacchus, Démétrius philosophe Platonicien (2), de boire de l'eau, et d'être le seul parmi tous les Egyptiens qui ne portât pas des habits de femmes pendant les Bacchanales. Il fallut que Démétrius, cité au tribunal de Ptolemée, s'enivrât

(1) Ce Ptolemée est, suivant J. Tollius, le onzième prince de ce nom; et suivant Dusoul, le dixième, surnommé aussi *Aulétès* (le joueur de flûte), père de la fameuse Cléopâtre. Mais Clément d'Alexandrie, *in Protreptico*, *page 29*, *D*, nous apprend que le Ptolemée surnommé *Bacchus*, étoit le quatrième. Πτολεμαῖος δὲ ὁ τέταρτος, Διόνυσος ἐκαλεῖτο; ce Ptolemée est le Philopator dont il a été parlé au commencement de ce traité. Ce que Suidas rapporte du caractère et des mœurs de ce prince, convient parfaitement à ce qu'en dit Lucien. « Il fut si négligent dans le maniement des » affaires, si adonné à la volupté et à des amours in» fames, tellement plongé dans une ivresse continuelle, » qu'il n'est pas étonnant, qu'en peu de temps, on » ait souvent attenté à sa couronne et à sa vie, comme » le firent Cléomène, Théodotus et plusieurs autres ».

(2) Je ne connois point ce philosophe. Tollius prétend qu'il est cité dans l'ouvrage de Marc-Aurelle, *liv. VIII*, *chap. 22*. Il se trompe. Il y eut un philosophe cynique du nom de Démétrius, j'en ai déja parlé *vie de Démonax*, *page 502*; mais je n'ai rien lu sur le Platonicien.

dès le matin, et revêtu d'une robe de Tarente; dansât au son des cymbales; autrement il eût perdu la vie, sous prétexte qu'il n'approuvoit pas le genre de vie du roi, et qu'il blâmoit par sa profession et par sa doctrine la conduite voluptueuse de Ptolemée.

L'accusation la plus grave auprès d'Alexandre, étoit d'être convaincu (1) d'avoir refusé de rendre un culte religieux à Héphæstion. Lorsque ce jeune homme eut perdu la vie, Alexandre qui l'aimoit éperdument, voulut ajouter à la magnificence des obsèques qu'il lui fit faire, celle de placer le défunt au rang des Dieux. Bientôt toutes les villes élevèrent des temples, consacrèrent des enceintes (2), dédièrent des autels

(1) A la lettre: *si quelqu'un étoit pris, étoit convaincu de ne pas adorer;* εἴ τις ἕλοιτο. Il me semble que Gesner n'a pas bien saisi le sens d'αἱρεῖσθαι, en traduisant *si quis sibi sumpsisset.* Tollius l'avoit beaucoup mieux rendu par ces mots *si quis deferebatur.*

(2) Les temples des anciens étoient ordinairement situés dans une enceinte, qui s'appelloit Τέμενος, mot que l'on emploie quelquefois pour désigner le temple même qui s'appelloit Νάος, et chez les Attiques Νεὼς. L'autel étoit souvent placé hors du temple en face de son portique: on élevoit aussi des autels sans temple, dans les places publiques et dans les rues. Les particuliers même en avoient dans leurs maisons et y offroient des sacrifices. Les extravagances auxquelles Alexandre se livra lors de la mort d'Héphæstion, sont rapportées par Arrien, *de expedit. Alexand., lib. VII, pag. 292 et 293*, édition de Gronovius. Suivant quelques auteurs, dit cet historien, Alexandre passa un jour entier et une nuit à pleurer la mort d'Héphæstion; et couché sur son cadavre, il fallut que ses amis employassent la violence pour l'en arracher. On prétend qu'il fit pendre

à cette nouvelle divinité, instituèrent des fêtes en son honneur; le nom d'Héphæstion devint

le médecin Glaucias, pour avoir donné, mal-à-propos, une potion au malade, ou selon d'autres écrivains, parce qu'il l'avoit laissé boire trop de vin. Il coupa sa chevelure sur le corps de son ami, pour imiter Achille; il fit détruire le temple d'Esculape, qui étoit à Ecbatane. Mais Arrien révoque ce fait en doute, comme plus convenable au caractère d'un barbare, qu'à celui d'Alexandre. Il ordonna qu'on offrît toujours à Héphæstion les sacrifices funèbres dont on honore les héros; la plupart des historiens s'accordent sur ce fait, dit Arrien. Quelques-uns ont écrit, continue-t-il, qu'Alexandre envoya des députés au temple d'Ammon, pour lui demander s'il permettoit qu'on sacrifiât à Héphæstion comme à un dieu; mais Ammon ne le permit pas. C'est encore un point sur lequel tous les historiens sont d'accord, qu'Alexandre, après la mort d'Héphæstion, passa trois jours entiers sans prendre de nourriture, ni aucun soin de sa personne; il poussoit des gémissemens continuels, ou gardoit un silence douloureux: il lui fit préparer dans Babylone un bûcher qui coûta dix mille talens; fit publier un deuil universel dans toute la contrée. Plusieurs amis d'Alexandre consacrèrent leurs armes à Héphæstion. — Enfin il fit célébrer à ses obsèques des jeux, qui surpassoient en magnificence tous ceux qu'on avoit vus jusqu'alors. Il y eut jusqu'à trois mille Athlètes qui disputèrent le prix des exercices gymnastiques et de la musique, et qui, bientôt après, combattirent aux funérailles d'Alexandre même. Joignons à ce récit, celui de Plutarque, *vie d'Alexandre, p. 157*, édition de Réiske. Lorsque Alexandre fut arrivé à Ecbatane, après avoir réglé les affaires les plus pressantes, il s'amusa de nouveau à donner des spectacles et des fêtes publiques; ayant avec lui trois mille artistes qui étoient venus de la Grèce. Vers ce temps Héphæstion fut attaqué de la fièvre, et comme un jeune homme accoutumé à la licence militaire, il observoit mal le régime. Bien plus, tandis que Glaucus son médecin étoit allé au spectacle, Héphæstion se mit

le serment le plus redoutable. Quiconque eût osé rire de ce culte, ou n'eût pas témoigné un saint respect pour le Dieu, étoit à l'instant puni de mort. Les flatteurs caressant cette passion ridicule d'Alexandre, ne cherchoient qu'à l'allumer de plus en plus; ils racontoient des songes, envoyés par Héphæstion, publioient ses apparitions, lui attribuoient des guérisons, répandoient des oracles, et lui offroient des sacrifices comme à un Dieu qui détourne les malheurs, et qui partage (1) le

à table, mangea avec avidité un poulet bouilli, et but un grand vase de vin rafraîchi; de ce moment son mal empira, et peu de jours après il mourut. Alexandre ne put supporter ce malheur avec fermeté; mais à l'instant il fit couper les crins à tous les chevaux et à tous les mulets de son armée, fit arracher les palissades et les fortifications des villes, fit crucifier le malheureux médecin, défendit de jouer des flûtes et de tout instrument de musique, jusqu'à ce qu'un oracle arrivé du temple d'Ammon ordonna d'honorer Héphæstion et de lui sacrifier comme à un héros. Consultez encore Elien, *liv. VII, chap. 8 des histoires diverses*, et les remarques de Périzonius. D'après la description que font ces auteurs, des obsèques magnifiques qu'Alexandre fit faire à Héphæstion, j'ai pensé que c'étoit de cette magnificence même qu'il falloit entendre ces mots de Lucien, ἐβουλήθη προσθεῖναι καὶ τοῦτο τῇ λοιπῇ μεγαλυργίᾳ, que Grévius interprétoit *ad reliquarum rerum suarum magnitudinem addi voluit.* Je ne puis être de son sentiment.

(1) Θεὸς παρέδρος, est un Dieu du second ordre, associé à une divinité supérieure, dont il partage le culte et les honneurs. Par exemple, Pan et Silène sont Θεοὶ παρέδροι, à l'égard de Bacchus. Atis étoit παρέδρος de Rhéa, Adonis de Vénus. Le coq de Mercure, comme cet oiseau le dit lui-même dans Lucien,

trône de quelque grande Divinité. Alexandre flatté d'abord de leur entendre tenir ce langage, finit par y ajouter foi lui-même ; sa vanité s'en accrut, et il se regardoit non-seulement comme un Dieu, mais comme ayant aussi le pouvoir de faire des Dieux. Combien d'amis d'Alexandre recueillirent alors (1) de tristes fruits de cette apothéose d'Héphæstion, perdirent la faveur du roi, furent bannis de sa présence, accusés de n'avoir point honoré le Dieu que tout l'univers devoit adorer (2) !

Dans ce temps même, Agathocle de Samos, l'un des généraux (3) d'Alexandre, pour lequel ce prince avoit une estime particulière, fut sur le point de se voir enfermé avec un

tome II, page 705, ἐγὼ δὲ, Ἑρμῆ παρέδρος ὢν, λαλισάτῳ καὶ λογιωτάτῳ θεῶν ἁπάντων. On dit aussi dans le même sens Θεὸς σύνθρονος. Diodore de Sicile a dit de Philippe, père d'Alexandre, Φίλιππος μὲν οὖν μέγιστος γενόμενος τῶν καθ' ἑαυτὸν ἐπὶ τῆς Εὐρώπης βασιλέων, καὶ διὰ τὸ μέγεθος τῆς ἀρχῆς, ἑαυτὸν τοῖς δώδεκα Θεοῖς σύνθρονον καταριθμήσας, τοιαύτης ἔτυχε τῆς τοῦ βίου καταστροφῆς. *Ainsi mourut Philippe, qui, étant devenu le plus puissant des rois de l'Europe par l'étendue de son empire, voulut se faire associer aux douze grands Dieux.* Diodore de Sicile, *lib. XVI, page 154, tome II.*

(1) Παρὰ τὸν καῖρον. J'aimerois mieux lire περὶ τὸν καῖρον. La leçon ordinaire signifie plutôt *contre la circonstance, mal-à-propos*, que, *dans cette circonstance.* On peut encore lire κατὰ τὸν καῖρον. Diodore de Sicile, *liv. XVII, page 221*, κατὰ δὲ τύχης τὸς καιρός.

(2) A la lettre : *ce Dieu commun à tous.*

(3) *L'un des Taxiarques*, dit le Grec. Nous avons déja dit quel étoit ce grade militaire chez les Grecs. *Voyez* le morceau intitulé *Bacchus, page 234.*

lion (1), parce qu'il étoit accusé d'avoir versé des larmes en passant auprès du tombeau d'Héphæstion. Mais Perdicas vint, dit-on, à son secours ; et jura par tous les Dieux et par Héphæstion même, que celui-ci lui étoit apparu dans une partie de chasse, et lui avoit ordonné de dire à Alexandre, qu'il se gardât bien de faire aucun mal à Agathocle : qu'il ne falloit attribuer les larmes que ce général avoit répandues, ni à son incrédulité, ni au regret de la mort d'Héphæstion, mais au souvenir de leur amitié passée. La délation et la flatterie trouvoient alors un libre accès auprès d'Alexandre, en s'accommodant à sa passion. De même que dans un siège, les ennemis n'attaquent point les remparts par les endroits élevés, solides, difficiles à franchir ; mais s'ils remarquent quelque poste mal gardé, quelque partie de la muraille plus basse que les autres, ou prête à tomber en ruine, ils s'en approchent avec toutes leurs forces, parce qu'ils espèrent pouvoir aisément s'en rendre maîtres, et s'introduire ensuite dans la ville : ainsi les délateurs, lorsqu'ils apperçoivent dans l'ame quelque partie foible, corrompue, d'un

(1) C'est ainsi qu'Alexandre fit périr Lysimaque un de ses généraux, au rapport de quelques historiens. Mais Q. Curce, *liv. VIII, chap. I*, révoque ce fait en doute. Je ne crois pas qu'Arrien ni Diodore en fassent mention. *Voyez* Lucien, *Dialogue des Morts*, *page 397, tome I*, édition de Reitz, et de la traduction, *page 324.*

accès

accès facile (1), ils dirigent leurs attaques de ce côté, ils en approchent toutes leurs machines, et finissent par prendre la place d'assaut, sans que personne se mette en devoir de les repousser, ou s'apperçoive de leur marche. Dès qu'ils ont pénétré au-delà (2) des remparts, ils portent par-tout le fer et la flamme, ils pillent, ils égorgent; tel est le triste état d'une ame prise à force ouverte, et réduite à l'esclavage (3). Les machines que les délateurs font jouer contre celui qui les écoute (4), sont le mensonge et la fourberie, le parjure, la sollicitation, l'impudence, et mille autres scélératesses : mais la flatterie est la plus puissante de toutes : elle est la parente, ou plutôt la sœur de la délation (5). Quel homme

(1) Ἐυεπίβατον, *sur laquelle on peut aisément monter.*

(2) Le manuscrit du roi porte : ἐπειδὰν ἐντὸς ἅπαξ τῶν τειχῶν. L'article manque dans les éditions.

(3) Je n'ai pas besoin de faire remarquer au lecteur combien ces métaphores sont forcées, eu égard au génie de notre langue. *Une ame prise d'assaut, dans laquelle on porte le fer et la flamme, où l'on pille, où l'on égorge*, est une image que nous n'admettrions pas. Mais quand on traduit, il faut se ployer au caractère de son auteur, ses idées ne sont point à nous.

(4) Je lis ἀκόντος avec l'édition des *Juntes*, au lieu d'ἀπόντος, *de l'absent.* C'est en effet l'ame de celui qui écoute la délation, et non celle de l'absent, que les délateurs assiègent.

(5) De pareilles métaphores sont, je le sais, du plus mauvais goût dans notre langue : je n'ai pas cru néanmoins qu'il me fût permis de changer ou de supprimer cette pensée. Encore une fois, un traducteur n'est réponsable que des expressions, et celui qui

assez généreux, dont l'ame seroit défendue par un rempart de diamant, pourroit ne jamais céder aux efforts (1) continuels de la flatterie, sur-tout lorsque la délation mine sourdement ce rempart et le détruit par les fondemens.

Tel est le tableau de l'attaque extérieure (2); mais au-dedans, combien de traîtres (3) complices de l'ennemi, lui tendent une main favorable, lui ouvrent les portes, concourent de tout leur pouvoir à hâter la perte (4) de l'assiégé ? A leur tête est l'amour de la nouveauté que la nature inspire à tous les humains, il entraîne à sa suite le dégoût d'un état uniforme, l'attrait qui nous porte vers tous les objets extraordinaires (5), le charme inconcevable (6) que nous trouvons aux secrets qu'on nous dit à l'oreille (7), secrets souvent capables de

mutile ou change les pensées de son auteur, me paroît abuser de la confiance publique; c'est un imposteur littéraire.

(1) Je lis *διατριβὰς* avec l'édition des Juntes. Dusoul avoit déja senti la nécessité d'admettre cette leçon.

(2) A la lettre : *voilà les choses extérieures.*

(3) Le grec: *une foule de trahisons.* Mais on ne pourroit pas dire en françois que *des trahisons tendent les mains.*

(4) L'expression grecque signifie *la prise de celui qui écoute.* On sent que j'ai dû l'éviter : mais elle confirme très-bien la correction que j'ai adoptée ci-dessus en lisant *ἀκόντος*, au lieu d'*ἀπόντος.*

(5) A la lettre : *pour les récits extraordinaires.*

(6) Selon le texte : *car je ne sais comment, nous trouvons tous du plaisir, &c.*

(7) J'ai adopté l'heureuse correction de Dusoul: *λαθραῖα καὶ πρὸς τὸ ὦς λεγόμενα καὶ μέσα ὑποψίας.*

faire naître une foule de soupçons. Je connois, en effet, des personnes dont les oreilles sont aussi voluptueusement chatouillées par la délation, que si on les caressoit légérement avec une plume (1).

Soutenus par tous ces alliés, lorsque les délateurs se présentent à l'assaut (2), ils sont aussi-tôt vainqueurs. Cette victoire ne leur est pas assurément bien pénible, puisque personne ne se présente au combat, et ne se met en devoir de repousser l'attaque. Au contraire, celui qui les écoute se livre lui-même de plein gré, et l'accusé ignore la trahison qu'on lui prépare. Tels les citoyens d'une ville prise pendant la nuit, sont tous égorgés durant leur sommeil (3). Mais ce qu'il y a de plus douloureux, c'est que l'accusé, qui ne sait rien de ce qui se passe, aborde son ami d'un air serein; et comme sa conscience ne lui reproche aucun crime, il parle, il agit comme à son ordinaire. L'infortuné ne se doute pas qu'il est environné d'embûches de toute espèce. Pour l'autre, s'il est d'un caractère noble,

(1) Quelque singulière que cette idée puisse paroître, je la conserve, parce qu'elle est dans les mœurs grecques. La même comparaison se trouve dans le traité intitulé *le Coq*, *tome II*, *page 711*, édition de Reitz, οἷον ἐν ἐν τοῖς ὠσὶ τὰ πλερὰ ἐργάζεται σρεφόμενα, τοιοῦτον γάργαλον παρείχετό μοι τὰ ὁρωμένα, et de la traduction, *tome III*, *page 319*.

(2) Προσπέσωσι, *viennent à faire irruption.*

(3) Le grec : *et comme dans une ville prise pendant la nuit, les accusés sont égorgés en dormant.*

généreux, plein de franchise, il fait à l'instant éclater sa colère, donne un libre cours à son ressentiment; mais bientôt, lisant (1) d'avance dans le cœur de son ami tout ce qu'il peut alléguer pour sa justification, il finit par reconnoître qu'il s'est irrité contre lui sans sujet. Si au contraire il porte une ame lâche, nourrie dans la bassesse et dans la dissimulation, il reçoit son ami en lui souriant du bord des lèvres; il le hait néanmoins, il frémit de rage (2) en secret, et, pour m'exprimer comme un poëte, *il couve son courroux dans son cœur* (3). Il n'est point, à mon avis, d'injustice plus cruelle; rien n'est plus conforme au vil caractère d'un esclave, que de nourrir en secret sa colère (4), d'accroître sa haine en la renfermant dans son

(1) Τὴν ἀπολογίαν προαισθόμενος, *sentant d'avance, devinant la justification.* Ce sentiment est bien celui d'un caractère généreux; il est très-délicat. Les commentateurs n'en ont point senti la finesse, puisqu'ils supposent que ce mot est altéré, et proposent de lire προσιέμενος. Dusoul, qui est le premier auteur de cette correction, fait cette question: *si præsentit cur adjiciatur* τέλος; il n'a pas fait réflexion que τέλος ne frappoit pas sur le participe προαισθόμενος, mais sur ἔγνω, *il reconnoît enfin.*

(2) A la lettre: *il grince des dents.*

(3) Βυσσοδομέυει est une expression d'Homère; *Odyssée, liv. VIII, v. 273.* Καιὰ φρεσὶ βυσσοδομεύων, que le Scholiaste explique, κατὰ βάθος τῆς διανοίας βυλευόμενος, *méditant des maux dans le fond de son cœur.* Cette expression signifie à la lettre: *jetter des fondemens profonds.*

(4) Le grec ajoute: *en se mordant la lèvre.*

sein, de receler un sentiment dans son cœur et d'en proférer un autre (1), de jouer, sous un visage qui respire la gaieté de la comédie, une tragédie pleine de tristesse et de douleurs.

Mais ce qui autorise le plus une pareille conduite (2), c'est lorsqu'on voit le délateur en user de même à l'égard de celui qu'il dénonce, quoique depuis long-temps il passât pour son ami. De ce moment on ne veut plus entendre la voix de l'accusé qui veut se justifier; on préjuge de cette ancienne amitié, qui n'en avoit que le nom, que l'accusation mérite la plus grande confiance, et l'on ne réfléchit pas que souvent il s'élève entre ceux que l'amitié avoit unis le plus étroitement, une foule de motifs de haine, inconnus à tous les autres. Quelquefois même, un coupable, pour prévenir une accusation, charge son ami (3) de son propre crime: car il n'est point d'homme assez hardi pour l'imputer à son ennemi. Les motifs de sa haine, trop publics, rendroient son accusation incroyable. C'est donc contre ceux qui passent pour leurs amis, que les

(1) Allusion à ces deux vers d'Homère, *Iliade*, *liv. IX*, *v. 312.*

Ἐχθρὸς γάρ μοι κεῖνος ὁμῶς Ἀΐδαο πύλῃσιν,
Ὅς χ' ἕτερον μὲν κεύθει ἐνὶ φρεσὶν, ἄλλο δὲ βάζει.

Oui je hais à l'égal des portes du trépas,
Le mortel qui me dit ce qu'il ne pense pas.

(2) A la lettre: *mais on éprouve sur tout cela lorsque.*

(3) Le grec dit: *son voisin.*

délateurs dirigent leurs manœuvres ; ils prennent en même temps la précaution de témoigner le plus tendre intérêt à l'homme qui les écoute, et qui, persuadé qu'il s'agit de ses propres intérêts, n'épargnera pas alors ceux qu'il chérit le plus. Il est aussi des hommes qui, venant à connoître par la suite que leur ami a été injustement accusé, honteux de l'avoir cru coupable, ne veulent plus l'admettre dans leur intimité, ni même le regarder en face. On diroit qu'ils se croient offensés d'avoir reconnu son innocence.

Ainsi la vie humaine est affligée d'une foule de maux, qui tous prennent leur source dans la facilité à croire la délation sans examen. Antia dit à son époux (1) :

Mourez, mourez, Prœtus, ou que Bellerophon ;
En tombant sous vos coups, me venge d'un affront :
Le traître a malgré moi voulu souiller ma couche ;

et c'est elle qui la première avoit sollicité la vertu du héros, qui l'avoit méprisée. Peu s'en fallut néanmoins que ce jeune homme ne périt en combattant la Chimère, et, que pour prix de sa tempérance et du respect qu'il portoit à son hôte, il ne devînt la victime de l'accusation insidieuse de cette femme libertine. Phèdre, par une délation semblable contre son beau-fils, attira sur Hippolyte innocent (2) les imprécations de son père.

(1) Homère, *Iliade*, *liv. VI*, *v. 165.*
(2) Le grec : *qui*, *ô Dieux ! n'avoit commis aucun crime*

« Vous avez raison, pourra-t-on me dire : » quelquefois cependant le délateur peut être » digne de confiance, sur-tout quand c'est un » homme qui a la réputation d'être juste et » prudent. On doit alors avoir d'autant plus » d'égards à ce qu'il avance, qu'il ne s'est » jamais souillé d'un pareil crime (1) ». Et quoi ! fut-il jamais un homme plus juste qu'Aristide ? cependant il se ligua contre Thémistocle (2), et excita contre lui la colère du peuple, étant, comme il le dit lui-même (3), aussi

(1) J'aimerois mieux lire *μηδένα τοῦτο κακουργήσαντι, qui n'a jamais fait un pareil mal à personne*, au lieu de *μηδὲν ἄν*. On peut lire encore *μηδέν' ἄν*.

(2) Voici comme Plutarque parle des inimitiés d'Aristide et de Thémistocle. Après avoir remarqué qu'ayant été élevés ensemble, leur rivalité éclata dans les premiers jeux de l'enfance, il dit, *vie d'Aristide, page 484*, édition de Réiske : cependant comme Thémistocle mettoit tout en mouvement, cherchoit à faire des innovations dangereuses, et s'opposoit en toute occasion aux desseins d'Aristide, celui-ci fut obligé, tant pour se venger, que pour diminuer la puissance de son rival, que la faveur de la multitude rendoit chaque jour plus considérable, de contre-quarrer toutes ses démarches, croyant qu'il valoit mieux négliger quelquefois les intérêts du peuple, que de laisser Thémistocle triompher en toute occasion, et acquérir un crédit redoutable. Un jour que Thémistocle vouloit faire quelque opération avantageuse, Aristide s'y opposa, et son avis l'emporta ; mais en sortant de l'assemblée il ne put s'empêcher de dire : *les affaires des Athéniens ne seront en sûreté que quand ils nous auront précipités l'un et l'autre dans le Barathre.*

(3) Ce qu'on vient de lire dans la note précédente ;

sensible que son rival aux charmes de l'ambition. Aristide étoit juste envers tous les autres; mais enfin il étoit homme, susceptible de colère, d'amour et de haine. Si l'histoire de Palamède est vraie (1), le plus prudent des Grecs, illustre d'ailleurs par tant d'autres qualités, cédant à la jalousie, machina contre ce héros qui lui étoit uni par les liens du sang et de l'amitié, et qui avoit passé les mers avec lui pour partager tous ses dangers : tant il est naturel aux humains de se laisser entraîner à leurs passions (2). Que dirons-nous de Socrate, injustement accusé devant les Athéniens, comme impie et corrupteur de la jeunesse; de Thémistocle et de Miltiade, qui après tant

donne, ce me semble, l'explication de ces mots de Lucien, ἧς φῆσιν ἐκεῖνος, et prouve qu'il faut entendre par ἐκεῖνος, Aristide, qui fait dans Plutarque un aveu bien formel que la passion de gouverner a pour lui autant de charmes qu'elle en a pour son rival. Mais au lieu d'ἧς, je lis ὡς, et je mets une virgule après ἐκεῖνος. Le mot grec que j'ai rendu par *sensible aux charmes*, signifie *chatouillé*.

(1) Ulysse, jaloux de Palamède, cacha dans la tente de ce dernier une somme d'argent; et l'accusant ensuite de trahison, et de connivence avec les Troyens, il lui reprocha d'avoir reçu de l'argent de Priam. Cet argent ayant été trouvé dans la tente de Palamède, les Grecs le lapidèrent. *Voyez* Polyænus, *Stratagem. lib. I, pages 8, et 9*; le faux Dictys de Crète, *liv. 2, chap. 15.* Strabon révoque, comme Lucien, cette histoire en doute, fondé sur le silence d'Homère, *Strabon, liv. VIII, page 368.* *Voyez* Philostrate, *Heroïca, cap. X.*

(2) A la lettre : *de faire une faute.*

de victoires, sont soupçonnés de trahir les intérêts de la Grèce? Il est une foule d'exemples semblables, et presque tous sont faciles à connoître (1).

Que doit faire un homme sensé, qui doute de la sincérité ou de la vertu de son ami? Homère nous l'enseigne sous l'emblême de la fable des Sirènes, devant lesquelles il faut passer rapidemment, sans écouter leurs chants flatteurs, mais dangereux; se boucher exactement les oreilles, et ne point les ouvrir sans précaution à ceux que nous voyons préoccupés de quelque passion. Que la raison, telle qu'un portier (2) fidèle, veille sur tous les discours qu'on nous adresse, admette ceux qui méritent d'être admis, et écarte ceux qui peuvent être nuisibles. En effet, ne seroit-il pas ridicule d'établir des portiers dans nos maisons, et de

(1) Γνώριμα ne signifie point *cognita*, mais *cognitu facilia*. En général, il faut remarquer qu'en grec tous les adjectifs en ιμος ont la signification de *propre à*, *capable de*, *facile à*; ἐδώδιμος, *bon à manger*; δώσιμος, *bon à donner*, &c. J'en pourrois citer une foule. Je ne fais cette remarque, que parce que cette signification paroît ignorée de la plupart des traducteurs.

(2) Cette comparaison pourra blesser la délicatesse de certains lecteurs. Je suis bien aise de les avertir que j'ai encore adouci la métaphore; car le texte dit à la lettre: *mais en établissant la raison comme un portier exact, qui veillera sur tout ce qui nous est dit, pour admettre les choses qui sont dignes d'être admises, et les faire entrer, exclure, et repousser au contraire les mauvaises.* On sent bien que si je supprimois toutes ces pensées singulières, je ne traduirois point Lucien, je n'en donnerois qu'un extrait, et ce n'est pas mon intention.

laisser nos oreilles et notre esprit ouverts à tout le monde (1) ?

Lors donc qu'on s'approchera de nous, pour nous faire quelque délation (2), examinons le fait en lui-même, sans avoir égard ni à l'âge, ni à la dignité, ni aux mœurs de celui qui nous parle, ni même à l'esprit qu'il fait briller dans ses discours ; car plus il paroît persuasif, plus nous devons redoubler de soins et de précautions dans notre examen. Gardons-nous bien sur-tout de nous en rapporter au jugement d'autrui, ce seroit donner sa confiance à la haine de l'accusateur ; mais nous réservant à nous-mêmes l'examen de la vérité, rejettons sur le délateur tout l'odieux de sa conduite jalouse : que lui-même aussi-bien que l'accusé soit obligé de fournir publiquement ses preuves. Alors nous pourrons donner notre amour ou notre haine à celui qui, dans l'examen, en aura paru digne. Mais se hâter de prononcer lorsqu'on est encore

(1) Cette pensée est une imitation frappante de celle d'Isocrate, *ad Demonicum*, *page* 34, ἄτοπον τὴν μὲν οὐσίαν ἐν τοῖς οἰκίαις ἀποκρύπτειν, τὴν δὲ διανοίαν φανερὰν ἔχοντα περιπατεῖν. Il seroit ridicule de renfermer sa fortune dans sa maison, et de répandre sa façon de penser en la montrant à tout le monde. Dans le texte de cette phrase d'Isocrate, on lit περιπατεῖν, qui signifie *fouler aux pieds*, ou *se promener*, ce qui ne me paroît pas faire un sens satisfaisant. J'ai préféré lire περιπατλεῖν, attiquement pour περιπαασεῖν, *répandre*, *semer autour de soi.*

(2) *En disant des choses semblables.*

ému par les premières impressions de la délation, grands dieux ! n'est-ce pas le comble de la témérité, de la bassesse, et de l'injustice ?

L'ignorance, comme je l'ai dit en commençant, est la véritable cause de tous ces maux, parce qu'elle couvre notre conduite du voile de son obscurité. Ah ! s'il plaisoit à un Dieu d'exposer nos mœurs au grand jour, et d'éclairer nos actions du flambeau de la vérité, la délation ne trouvant plus aucun accès, iroit bientôt se précipiter au fond du Tartare.

DES HOMMES

QUI ONT VÉCU LONG-TEMPS (1).

UN songe, illustre Quintillus (2), m'a ordonné de composer l'ouvrage que je t'offre aujourd'hui, et qui traite des hommes qui ont vécu long-temps. Ce songe me vint il y a plusieurs années, lorsque tu donnas un nom a ton second fils: je le racontai alors à mes amis; mais ne pouvant deviner quels étoient ces vieillards, que les Dieux m'ordonnoient de t'offrir, je me contentai de les prier de prolonger tes jours et ceux de tes enfans, autant qu'il seroit en leur puissance, persuadé qu'une pareille faveur seroit avantageuse à l'univers

(1) Lucien n'est pas le premier ni le seul auteur qui ait écrit sur cette matière. Diogène de Laërce, vie d'*Epiménide*, cite un auteur nommé *Phasgon*, qui avoit fait un traité sur les hommes qui ont vécu long-temps (*ὡς Φάσγων φησι ἐν τῷ περὶ μακροβίων*). Comme le nom de *Phasgon* n'est guère connu que par ce passage de Diogène, Casaubon a pensé qu'il falloit lire Φλέγων. *Phlégon*, citoyen de Tralles, et affranchi de l'empereur Hadrien, a, en effet, composé un ouvrage sur ceux qui ont vécu long-temps, et cet ouvrage subsiste encore.

(2) Il y eut sous l'Empire de Marc-Aurèle deux frères nommés *Quintillus*, qui étoient gouverneurs de la Grèce. Dusoul croit que c'est à l'un de ces frères que Lucien a dédié cet ouvrage; mais il n'en rapporte aucune preuve.

entier, mais principalement à moi et à ceux qui m'intéressent. En effet, le Dieu qui m'envoyoit ce songe (1), sembloit m'annonçer un heureux événement. Après quelques réflexions, il m'est venu dans la pensée que les Dieux, en donnant un pareil ordre à un homme occupé de l'étude des belles-lettres, vouloient apparemment que je t'offrisse un essai de mon art. Le jour de ta naissance est à mes yeux le plus sacré de tous, je l'ai choisi pour te présenter le tableau de ces hommes qui, selon le témoignage de l'histoire, sont parvenus à une vieillesse extrême, en conservant un esprit sain et un corps exempt d'infirmités. Ce petit ouvrage peut te procurer un double avantage; il t'offrira une instruction utile, appuyée sur l'autorité de l'histoire (2), et il te fera concevoir l'agréable espérance de vivre encore de nombreuses années, lorsque tu verras que les hommes qui ont entretenu la vigueur de leur corps et de leur esprit par un exercice modéré, sont parvenus à la vieillesse la plus reculée, et ont toujours joui d'une santé parfaite.

Homère nous apprend que Nestor, le plus sage des Grecs, avoit vu passer trois générations (3). Il nous représente ce vieillard tou-

(1) J'ajoute ces mots: *qui m'envoyoit ce songe.* Θεὸς, signifie souvent *la fortune;* et l'on pourroit traduire *la fortune sembloit, &c.*

(2) Le grec dit: *une instruction tirée de différens exemples.*

(3) Iliade, *liv. 1, v. 250.*

jours occupé des plus nobles exercices du corps et de l'esprit. Selon les poëtes tragiques, le devin Tirésias prolongea sa carrière jusqu'à six générations. Il est assez croyable que Tirésias, consacré au culte des Dieux, usant d'un régime sain et pur, ait vécu très-longtemps.

On dit que certaines professions procurent une longue vie à ceux qui les exercent, à cause du régime qu'ils observent. Tels sont, chez les Egyptiens, ces hommes que l'on appelle *écrivains sacrés* (1); chez les Assyriens et les Arabes, les interprètes de la religion (2); chez les Indiens, les Brachmanes occupés sans relâche à l'étude de la philosophie. Tels sont encore les Mages et tous les hommes consacrés à la divination et au culte des Dieux chez les Perses, les Bactriens, les Chorasmiens (3), les Aries (4), les Saces, les Mèdes, et chez plusieurs autres peuples barbares. Ils jouissent tous d'une santé vigoureuse, et vivent très-

(1) Ce sont les prêtres d'Egypte; on les appelloit ainsi, parce qu'ils transcrivoient les livres mystérieux d'Isis et d'Osiris.

(2) Le grec porte: ἐξηγηταὶ τῶν μύθων. Le mot μύθος ne signifie pas toujours *fable*; il a très-souvent le même sens que λόγος ἱερος, *discours sur la religion*; et tel est le sens que les anciens Grecs donnoient au mot *mythologie*.

(3) Chorasmie, dit Etienne de Byzance, est une ville située à l'orient des Parthes.

(4) Les *Aries*, en grec Ἄριοι et Ἀρεῖοι, habitoient la ville d'Aria en Perse. Elle tiroit son nom du fleuve *Arius* sur lequel elle étoit située.

long-temps, parce que pour exercer la magie, ils observent un régime fort exact.

Il est des nations entières qui jouissent de cet heureux privilège. On prétend que les Sères (1) vivent jusqu'à trois cens ans. Quelques auteurs attribuent cette longue vieillesse à la température du climat; d'autres à la nature du sol; d'autres enfin croient en trouver la cause dans la manière dont ces peuples se nourrissent. On dit, en effet, qu'ils ne boivent que de l'eau. Nous lisons dans l'histoire, que les Athotes (2) vivent cent trente ans, et l'on

(1) Peuples de l'Inde, situés au nord de cette contrée, près de la Scythie et du mont Imaüs. Ils passoient pour des peuples insociables. *Stephanus Byzant.*

(2) M. Maius, qui a fait sur ce traité une dissertation très-savante, croit qu'il s'agit ici des habitans du mont Athos, que Pline, *liv. VII, chap. 2*, assure vivre cent trente ans. Il croit en outre qu'il faut corriger dans Lucien Ἀθῶτας en Ἀθωὴς; car c'est ainsi, suivant Etienne de Byzance, que l'on appelle les habitans du mont Athos. Il ne me paroît pas croyable que Lucien ait passé si rapidement de l'Inde au mont Athos, et cela lorsqu'il joint les Chaldéens immédiatement au peuple dont il parle ici. N'est-il pas plus vraisemblable qu'il a voulu parler des Azotes, peuples de la Palestine, dont parle Etienne de Byzance, et dont le nom grec étoit Ἄζωτοι? Je crois en conséquence qu'il faut lire ici Ἀζώτας: rien n'étoit plus facile que de confondre ces deux noms, et les personnes qui connoissent la véritable prononciation des lettres grecques, savent que le Θ et le Σ ont entre eux la plus grande affinité. Cependant il est certain que les habitans du mont Athos avoient la réputation de vivre très-long-temps. *Voyez* le mot de Platon dans *Elien, hist. div., liv. IX, chap. X*, et les notes de Scheffer et de Périzonius.

dit communément que les Chaldéens poussent leur carrière au-delà de cent ans ; ils ne se nourrissent que de pain d'orge, auquel on attribue la propriété de conserver la netteté de la vue. On prétend même que, par ce régime, tous leurs sens acquièrent une délicatesse dont les autres hommes sont bien éloignés.

Mais ceci ne regarde que certaines professions, ou certains peuples, dont la longue vie semble l'effet de leur régime, de la salubrité de l'air, ou de la nature du sol qu'ils habitent ; peut-être faut-il l'attribuer à ces différentes causes réunies. Il me semble que le moyen le plus facile de te faire concevoir l'espérance légitime de fournir une longue carrière, c'est de te montrer que dans tous les pays, sous toutes les températures, on a vu parvenir à une extrême vieillesse les hommes qui s'adonnoient à un exercice convenable, et qui observoient le régime le plus capable de conserver la santé.

Je diviserai ce discours suivant les différentes professions que les hommes embrassent. Je te présenterai d'abord les rois et les généraux d'armée, parmi lesquels brille notre magnanime Empereur, que son auguste fortune a élevé au rang suprême, pour le bonheur de l'univers soumis à ses loix. En jettant les yeux sur ces vieillards de même rang et de même état que toi (1), tu pourras plus aisément te

(1) De-là on peut conclure que Quintillus occupoit

flatter

flatter d'arriver à une vieillesse heureuse et reculée ; et en les imitant, tu te prépareras une longue vie par un régime salutaire.

Numa Pompilius, le plus heureux des rois de Rome, qui faisoit du culte des Dieux sa principale occupation, vécut plus de quatre-vingt ans (1), suivant le témoignage de l'histoire. Servius Tullius, qui occupa le même trône, vécut aussi plus de quatre-vingt ans. Tarquin, le dernier roi de Rome, chassé de ses états, et retiré à Cumes, parvint, dit-on, à plus de quatre-vingt-dix ans.

A ces rois de Rome, je joindrai les autres souverains, qui sont parvenus à une extrême vieillesse. Je dirai quels étoient leurs exercices les plus ordinaires, et je terminerai cette énumération par celle des particuliers, soit Romains, soit habitans du reste de l'Italie, qui ont fourni une longue carrière. Le témoignage de l'histoire est la meilleure réfutation de ceux qui s'efforcent de décrier la température de ce pays ; nous en concevrons d'ailleurs une espérance mieux fondée, de voir tous nos vœux

un rang très-distingué dans Rome, puisque Lucien le met au rang des rois et des généraux d'armée. L'épithète d'*ἱερώτατε*, *très-saint*, que Lucien lui donne à la fin de ce traité, me fait croire que Quintillus occupoit quelque grande place dans l'ordre hiérarchique ; comme souverain Pontife, Augure, ou chef du collège des Saliens.

(1) Plutarque donne le même âge à Numa, *tome I, page 295*, édition de Réiske.

accomplis, et le souverain maître (1) de la mer et de la terre, jouir d'une vieillesse longue et fortunée, quoiqu'il ne soit parvenu au trône de l'univers que dans un âge avancé.

Arganthonius, roi des Tartessiens, vécut cent cinquante ans, suivant l'historien Hérodote (2), et le poëte Anacréon. Peut-être

(1) L'empereur Marc-Aurèle.

(2) Lucien a cité, sans doute, Hérodote de mémoire; car cet historien n'attribue à Arganthonius que cent vingt années de vie; voici comme il s'exprime, *Clio, page 77*, édition de Wesseling: *οἱ δὲ Φωκαιέες ἔτοι ναυτιλίῃσι μακρῇσι πρῶτοι Ἑλλήνων ἐχρήσαντο ἀπικόμενοι δὲ ἐς τὸν Ταρτησσὸν, προσφιλέες ἐγένοντο τῷ βασιλῆϊ τῶν Ταρτησσίων, τῷ ὄνομα μὲν ἦν Ἀργανθώνιος· ἐτυράννευσε δὲ Ταρτησσοῦ ὀγδώκοντα ἔτεα, ἐβίωσε δὲ πάντα εἴκοσι καὶ ἑκατόν.* Ce que M. Larcher a très-bien traduit: *les Phocéens sont les premiers chez les Grecs qui aient entrepris de longs voyages sur mer. Etant arrivés à Tartessus* (ville de l'ancienne Espagne, située sur le fleuve Bœtis, aujourd'hui le Guadalquivir), *ils se rendirent agréables à Arganthonius roi des Tartessiens, dont le règne fut de quatre-vingt ans, et qui vécut en tout cent vingt ans.* Cicéron, *de Senectute, chap. 19*, suit le sentiment d'Hérodote, comme l'observe Wesseling: *fuit enim, ut scriptum video, Arganthonius quidam Gadibus qui octoginta regnavit annos, centum et vigenti vixit.* Pline parlant du même Arganthonius, *liv. VII, chap. 48*, ne paroît pas douter de la vérité de ce fait. *Sed ut ad confessa transeamus Arganthonium Gaditanum* (il confond, comme Cicéron, Tartesse avec Cadix) *octoginta annis regnasse indubitatum est; putant quadragesimo cepisse.* Le savant M. Larcher, dans ses remarques sur Hérodote, cite aussi ce passage de Pline. A l'égard d'Anacréon, la citation de Lucien est juste. Pline, quelques lignes au-dessus du passage que nous venons de citer, dit également qu'Anacréon fait régner Arganthonius cent cinquante ans. Les vers d'Anacréon sont cités par

quelques personnes regarderont cette longue vie comme une fable : du moins il est certain, par le témoignage de Démocharès (1) et de

Strabon, *liv. III, page 104.* En voici le sens : *je ne voudrois point de la corne d'Amalthée, ni régner cent années comme le roi de Tartessus.* Le savant géographe ajoute ensuite : *quelques auteurs appellent à présent Tatessus, Carteia.* Ce qui prouve, comme l'a très-bien démontré M. Larcher, que Tartessus n'est point Gadès, aujourd'hui Cadix.

(1) Il y eut deux auteurs de ce nom ; l'un étoit poëte, né à Solis, ville de Cilicie : il florissoit à Athènes du temps de Démétrius Poliorcète, sur lequel il fit une comédie. *Voyez* Plutarque, *vie de Démétrius, page 47,* édition de Réiske. L'autre Démocharès, orateur et historien, est celui dont il s'agit ici. Il étoit neveu de l'orateur Démosthène, fils de sa sœur mariée à Lachès Athénien, de la bourgade de Leuconoë. Plutarque, ou plutôt l'auteur de la vie des dix orateurs insérée dans les œuvres de Plutarque, appelle ce Démocharès un *illustre guerrier,* et dit qu'*il ne le cédoit à personne dans l'éloquence politique. On lui avoit érigé une statue dans le Prytanée. Elle se trouvoit à droite en entrant, et en allant vers la statue de Vesta, c'est le premier homme que l'on trouve vêtu d'un habit long et ceint d'une épée.* C'est ainsi, je crois, qu'il faut traduire le passage de cet auteur, que le traducteur latin de Plutarque n'a point entendu, et dont il a omis une partie. *Voyez* Plutarque, *tome IX, page 369.* L'habit long et l'épée étoient un emblême des talens pacifiques et militaires de Démocharès. Il vivoit du temps de Démétrius Poliorcète, et il étoit à la tête du gouvernement d'Athènes lorsque Démétrius asservit cette ville, sous prétexte de lui rendre sa liberté. Plutarque, *vie de Démétrius, page 42.* Nous savons encore qu'il écrivit l'histoire de son temps, et Cicéron, *in Bruto,* caractérise en ces mots le style de cet historien. *Democharès qui fuit Demosthenis sororis filius et orationes scripsit aliquot, et earum rerum historiam quæ erant Athenis ipsius ætate gestæ,*

Timée (1), qu'Agathocle, tyran de Sicile,

non tam historiæ, quam oratoris genere perscripsit. Athénée, *liv. VI, page 252*, cite le livre XXe de cette histoire, et rapporte un fragment du livre XXIe. Suidas, au mot Δημοχαρὴς, nous apprend que l'historien Timée, auquel on reprochoit une grande inclination à la médisance, avoit peint Démocharès comme un homme infame et souillé des impuretés les plus monstrueuses. Il rapporte même les paroles de Timée; mais il rapporte aussi la justification que Polybe, ce judicieux écrivain, a faite des mœurs de Démocharès. Consultez encore sur cet historien, Elien, *hist. div.*, *liv. VIII*, *chap. XII*; Diogène de Laërce, *vie de Zénon*, *page 444*; et Vossius, *de historicis Græcis*, *page 68.*

(1) L'historien Timée, qu'il ne faut pas confondre avec le Timée de Locres, philosophe Pythagoricien, antérieur de près d'un siècle à Platon, étoit de Tauroménium, ville de Sicile; il vivoit sous le règne de Ptolemée, fils de Lagus, et sous celui de Ptolemée Philadelphe. Il étoit fils d'Andromaque, et disciple de Philiscus de Milet. Il écrivit l'histoire d'Italie, et celle de Sicile, divisée en huit livres; une collection de sujets oratoires, en LXVIII; des olympioniques, ou chroniques de petits faits particuliers, distribués par Olympiades. Timée, dit Suidas, de qui nous empruntons cette notice, reprit avec beaucoup d'aigreur les fautes des écrivains qui l'avoient précédé. Par cette raison les Athéniens le surnommoient *Epitimée*, c'est-à-dire, le censeur, et ses ouvrages Γραϊοσυλλέκτρια, *recueils de vieille*, à cause des détails minutieux et recueillis sans ordre dont il avoit rempli son histoire. Cependant il avoit eu le plus grand soin de n'y rien dire que de véritable; si ce n'est à l'égard du tyran Agathocle, dont il cherchoit à se venger, parce qu'en s'emparant de la Sicile, Agathocle l'avoit chassé de sa patrie. Outre ces ouvrages, Timée en avoit composé un particulier sur la guerre de Pyrrhus roi d'Epire, avec les Romains, comme l'observe Vossius, *de histor. Græcis*, *page 83*. Tous les écrits de Timée sont perdus, et le jugement qu'en ont porté les meilleurs critiques de l'antiquité,

mourut âgé de quatre-vingt-quinze ans (1).

doit nous faire regarder cette perte comme très-douloureuse. D'une foule de témoignages que Vossius a rassemblés, je ne rapporterai que celui que Cicéron rend à Timée dans son traité *de oratore*, comme le plus capable de faire connoître le genre d'écrire de cet historien. *Post Callisthenem Timæus longè eruditissimus et rerum copia et sententiarum varietate, et ipsa compositione verborum non impolitus, magnam eloquentiam ad scribendum attulit.* Plutarque, *vie de Nicias, initio*, ne craint pas d'avancer que le style de Timée approche beaucoup de celui de Thucydide.

(1) Agathocle naquit la IVe année de la CXV^e^ Olympiade, selon Diodore de Sicile, *liv. XIX, page 318, tome II.* Il étoit fils de Carcinus de Rheggio, qui étant exilé de sa patrie, se refugia en Sicile, où il devint amoureux d'une femme, de laquelle naquit Agathocle. Son père l'exposa, effrayé par un songe, et plus encore par un oracle de Delphes, qui lui annonçoit que l'enfant qui naîtroit de lui, seroit la cause d'une foule de malheurs pour les Carthaginois et pour la Sicile entière. Mais sa mère pendant la nuit l'enleva, et le remit entre les mains d'Héraclide son frère, en lui donnant le nom d'Agathocle, qui étoit celui du père de cette femme. A l'âge de sept ans, Agathocle étoit d'une beauté singulière. Son père le voyant un jour s'amuser avec des enfans de son âge, et se rappellant avec douleur du fils qu'il avoit exposé, ne put s'empêcher de dire, en soupirant, à sa femme, *notre fils auroit à présent cet âge.* Sa femme lui avoua alors qu'elle avoit soustrait Agathocle à la mort. Le père s'empressa de le reconnoître et de le prendre avec lui; mais obligé de se transporter à Syracuse, pour éviter la tyrannie des Carthaginois, il y vécut du travail de ses mains, et enseigna à son fils le métier de potier de terre qu'il exerçoit. Le génie et les talens d'Agathocle triomphèrent de tous les obstacles de la pauvreté. Il embrassa le parti des armes, et s'élevant de poste en poste, il parvint à subjuguer la Sicile, par les moyens que l'on peut lire dans Diodore; car je n'ai pas dessein de rapporter son histoire.

Hiéron, tyran de Syracuse, mourut de maladie (1) à l'âge de quatre-vingt-douze ans; il en avoit régné soixante-dix-sept, ainsi que le disent Démétrius de Calatis (2) et d'autres

Il passa pour un tyran fort cruel : il donna cependant quelquefois des exemples de modération qui feroient honneur même à un philosophe ; tel est l'usage qu'il avoit introduit à sa table, d'y servir toujours quelques vases de terre cuite, afin de lui rappeller le premier état de sa fortune. Plutarque, *de sui Laude*, *page 151.* Il mourut empoisonné par Archagathus son neveu, ou plutôt d'après les conseils de celui-ci, par Mæon d'Ægeste, qui présenta à Agathocle un curedent empoisonné ; celui-ci en fit usage et mourut en peu de jours, couvert d'ulcères putrides. Diodore, *Eclogæ ex libro XXI*, *page 492*, dit qu'Agathocle ne vécut que soixante-douze ans. Il cite pour garant l'historien Timée, dont Lucien invoque aussi le témoignage. La différence qui se trouve dans le calcul de ces deux écrivains, provient, sans doute, de quelque erreur de chiffre dans les exemplaires de Timée. M. Wesseling, éditeur de Diodore, prétend que le manuscrit dont se servoit Lucien étoit fautif. Moi, traducteur de Lucien, je suis obligé de dire que la faute étoit dans l'exemplaire dont a usé Diodore.

(1) Il mourut de la pierre ; car je pense qu'il s'agit ici du premier Hiéron qui remporta le prix aux jeux Pythiques, la soixante-dix-septième olympiade, comme nous l'apprend le Scholiaste de Pindare sur la troisième Pythique, où le poëte fait allusion à la maladie d'Hiéron.

(2) Calatis étoit une petite ville située sur le Pont-Euxin. *Voyez Stephanus Bysantinus ;* elle s'appelloit auparavant *Cérastis. Voyez* Isaac Vossius sur *Pomponius Méla*, *page 433 ;* et Strabon, *liv. VIII*, *page 320.* Il n'est pas douteux qu'il faut écrire ici dans Lucien Καλατιανὸς, au lieu de Καλλιστιανὸς, et de Καλαντιανὸς proposé par Vossius, *de historicis græcis*, *page 353.* L'autorité d'Etienne de Bysance confirme absolument cette leçon, que Reitz a très-bien fait d'adopter. Il faut

écrivains. Antéas (1), roi des Scythes, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, fut tué, en combattant contre Philippe, sur les bords de l'Ister; et Bardylis (2), roi d'Illyrie, dans un

également la recevoir dans l'ouvrage de Denys d'Halicarnasse, intitulé : *de compositione Verbor.*, *tome V*, *page 30*, édition de Réiske, où on lit mal-à-propos Καλαντιανὸν. A l'égard de l'historien Démétrius, nous apprenons de Diogène de Laërce, *vie du philosophe Démétrius*, *page 356*, édition d'Henri Etienne, que cet historien avoit écrit une histoire de l'Europe et de l'Asie, divisée en XX livres. On ignore l'époque précise à laquelle il florissoit; mais ce fut avant le siècle d'Auguste, puisqu'il est cité par Denys d'Halicarnasse.

(1) Antéas. C'est ainsi qu'il faut lire dans Plutarque au lieu d'Atéas, recueil des *Apothegmes*, *page 666*, édition de Réiske, où l'on voit que ce roi Scythe répondit à Philippe qui le menaçoit de la guerre : *tu commandes aux Macédoniens qui savent faire la guerre à des hommes* (lisez ἀνθρώποις, au lieu d'ἀνθρώπους), *et moi aux Scythes qui savent combattre la faim et la soif.* Le même auteur raconte qu'Antéas ayant fait prisonnier Isménias de Thisbé, le fameux joueur de flûte, et lui ayant ordonné de jouer de son instrument, comme tous les auditeurs témoignoient leur admiration, il assura avec serment qu'il avoit plus de plaisir à entendre hennir son cheval. Le même trait de barbarie se retrouve au traité de Plutarque, intitulé : *qu'on ne sauroit vivre heureux suivant la doctrine d'Epicure*, *page 508*, où il faut également lire τὸν Σκύθην Αντέαν, au lieu d'Ατέαν. Par une erreur encore plus grossière, ce nom est écrit Ατοίας dans Clément d'Alexandrie, *Stromates*, *liv. V*, *page 561*; et dans Suidas, *h. v.*

(2) Bardylis, roi ou plutôt brigand d'Illyrie, ainsi que l'appelle Cicéron, *de officiis*, *liv. II*, *chap. II*, de simple charbonnier, s'éleva au pouvoir suprême, si l'on en croit Helladius dans sa *Chrestomathie*, dont Photius nous a conservé un grand nombre de fragmens dans sa *bibliothèque*, *page 1579*. *Voyez* aussi Libanius, *Ora-*

âge aussi avancé, combattoit à cheval dans la guerre qu'il soutint contre le même Philippe. Térès (1), roi des Odryses, mourut à quatre-vingt-douze ans, suivant le témoignage de Théopompe. Antigonus Monophtalmus (2), fils de Philippe et roi de Macédoine, combattant en Phrygie contre Séleucus et Lysimaque, tomba couvert de blessures sur le champ de bataille, et mourut dans sa quatre-vingt-unième année, ainsi que le rapporte Hiéronyme (3), qui portoit les armes avec

tio XXVII. L'histoire de la guerre de Philippe contre Bardylis, se trouve dans Diodore de Sicile, *liv. XVI, pages 84 et 85, tome II.*

(1) Térès, roi de la Thrace septentrionale, qu'il ne faut pas confondre avec Térée roi de la Thrace de Phocide, fut le premier qui s'empara du pays des Odryses, situé au nord de la Thrace. Il en fit un grand royaume, dit Thucydide, *liv. II, page 115, n°. 29*, édition de Ducker. Il étoit père de Sitalcès, roi de Thrace, avec lequel les Athéniens firent alliance, la première année de la guerre du Péloponèse: alliance dont Aristophane plaisante beaucoup dans sa comédie des *Acharniens, v. 134 et suivans.* Plutarque rapporte un apophtegme de ce Térès, *tome VI, page 665.*

(2) C'est-à-dire, *le borgne.* C'est celui que Plutarque *de educandis liberis*, nomme ἑτερόφθαλμον, et que Théocrite le sophiste appelloit *le Cyclope. Voyez* Plutarque, *loco cit., pages 36 et 37.*

(3) Il y eut trois historiens de ce nom, dont deux furent guerriers et contemporains (ils vivoient sous Alexandre et ses successeurs). Le premier est Hiéronyme de Rhodes, disciple d'Aristote. Il avoit écrit des *mémoires historiques*, cités par Athenée, *liv. XIII, page 557.* Le même auteur cite encore de cet Hiéronyme un traité sur l'*Ivresse*, *page 424, F. et 499*; un

lui dans cette expédition. Lysimaque, roi de Macédoine, dans un combat contre Séleucus, périt âgé de quatre-vingt ans, suivant le témoignage du même Hiéronyme. Antigonus, fils de Démétrius, et petit-fils d'Antigonus Monophtalmus, régna quarante-quatre ans sur les Macédoniens, et en vécut quatre-vingt, comme l'assurent Médius (1) et d'autres historiens. Antipater, fils d'Iolaus, dont la puissance fut extrême, et qui servit de tuteur à plusieurs rois de Macédoine, vécut aussi plus de quatre-vingt ans.

Ptolémée, fils de Lagus, roi d'Egypte, et le plus fortuné de tous les monarques de son

autre sur *les Femmes*, *page 556*, *A*; et des *Epîtres*, *page 435*, *A*. Le second Hiéronyme est celui de Cardie, petite ville située dans la Chersonnèze de Thrace; il avoit écrit une histoire des successeurs d'Alexandre, fréquemment citée par Diodore de Sicile, *liv. XVIII et XIX*. Enfin le troisième Hiéronyme est celui de Phœnicie, ou plutôt d'Egypte, qui fut gouverneur de Syrie pour Antigonus. Il écrivit une histoire de Phœnicie, et florissoit vers la CXX^e^ Olympiade. Vossius, *de historicis Græcis*, de qui j'emprunte ces détails, *pages 64 et 65*, prétend que c'est de cet Hiéronyme dont il s'agit dans ce passage de Lucien, et non pas d'Hiéronyme de Cardie, ce qui n'est pas sans difficulté. Je m'apperçois même que Vossius, dans ses *addenda*, a reconnu que ce passage pouvoit très-bien s'entendre Hiéronyme de Cardie, et c'est aussi mon sentiment; je l'appuierai plus bas, où il est encore parlé de cet Hiéronyme qui mourut très-âgé.

(1) Nous ne savons de cet historien Médius rien autre chose, sinon qu'il étoit de Larisse, ville de Thessalie, et qu'il accompagnoit Alexandre dans son expédition d'Asie. *Voyez* Vossius, *de hist. Græcis*, *page 462*.

temps, vécut quatre-vingt-quatre ans ; deux années avant sa mort, il céda son trône à son fils Ptolemée, surnommé Philadelphe, qui succéda seul (1) à l'empire de son père. Philétaire, quoique eunuque (2), forma le

(1) Au préjudice de son frère aîné, Ptolemée Céraunus. Le Philadephe avoit encore deux autres frères, Léontiscus et Argæus ; il les fit mourir après la mort de son père. Aussi n'étoit-il pas surnommé Philadelphe de l'amitié qu'il portoit à ses frères, mais de l'amour qu'il avoit pour sa sœur Arsinoë qu'il épousa. Le poëte Sotadès osa lui reprocher cet hymen incestueux, en lui disant : εἰς ὃχ ὁσίην τρυμαλιὴν τὸ κέντρον ὠθεῖς. Il paya de sa vie cette plaisanterie. Plutarque, *de l'éducation des enfans*, *page 36*, édition de Réiske. Athenée, *liv. XIV*, *page 621*, *A*, dit que ce poëte fut enfermé dans une caisse de plomb, et jetté vivant à la mer par Patroclus, général des troupes de Ptolemée.

(2) Rien n'est plus capable de jetter un jour lumineux sur ce passage de Lucien, sur l'histoire de Pergame, et sur celle des deux rois dont il est ici parlé, qu'une digression de Strabon, qui se trouve au livre XIII, *pages 428 et 429*. Comme cet auteur n'a jamais été traduit en françois, et n'est pas entre les mains de tout le monde, j'ai cru faire plaisir au lecteur, en lui mettant ce morceau sous les yeux. « Pergame étoit le » dépôt des trésors de Lysimaque, fils d'Agathocle, » et l'un des successeurs d'Alexandre ; elle étoit con- » struite sur le sommet d'une montagne, qui s'élève » en forme de cône, et se termine par une pointe. » Ce lieu, par sa situation, lui parut propre à en » faire le dépôt de ses richesses, qui se montoient à » neuf mille talens (29,997,000 livres, ancienne éva- » luation à 3000 livres le talent). La garde de ce lieu » et du trésor fut confiée à un citoyen de Tiane, » nommé Philétaire, qui étoit eunuque par compres- » sion depuis son enfance. Ce malheur lui étoit arrivé » dans un spectacle de jeux funèbres, où l'affluence » étoit considérable. La nourrice qui portoit dans ses

premier l'empire de Pergame, et le conserva toute sa vie, qu'il perdit à l'âge de quatre-

» bras le jeune Philétaire, ayant été surprise par la
» foule, elle fut tellement pressée, que l'enfant en de-
» meura impuissant. Quoique eunuque, il avoit reçu une
» éducation noble, et il étoit digne de l'emploi qu'on lui
» confioit. Il resta quelque temps fidèle à Lysimaque;
» mais ayant eu quelque différend avec Arsinoë, femme
» de ce prince, laquelle l'avoit calomnié auprès de son
» époux, Philétaire fit révolter la place qu'il gouver-
» noit, et se conduisit conformément aux circonstances
» qu'il voyoit très-favorables pour faire quelque inno-
» vation. Lysimaque étoit accablé de malheurs domes-
» tiques: après s'être vu obligé d'ôter la vie à son fils
» Agathocle, Seleucus Nicator l'avoit surpris, l'avoit
» entiérement défait; et Selecus lui-même venoit d'être
» tué en trahison par Ptolemée Céraunus. Pendant le
» trouble des affaires, l'Eunuque étoit resté maître de la
» forteresse; et faisant toujours sa cour au prince le plus
» puissant, ou le plus voisin, l'éblouissant par des
» promesses, et des offres de service, il parvint à
» demeurer vingt ans maître de la citadelle et des ri-
» chesses qu'elle renfermoit. Il avoit deux frères; le
» plus âgé s'appelloit Eumènes, le second Attalus.
» Eumènes eut un fils auquel il donna son nom, et
» qui hérita de lui de la souveraineté de Pergame. Déja
» il étoit maître de tout le pays circonvoisin, et sa
» puissance s'étoit tellement accrue, qu'il fut en état
» d'attaquer et de vaincre Antigonus, fils de Selecus.
» Après avoir régné vingt-deux ans, il mourut. De
» cet Attale et d'Antiochide, fille d'Achée, naquit un
» autre Attale, qui succéda à la puissance de son père.
» C'est le premier qui fut proclamé roi, après avoir
» remporté sur les Galates une victoire signalée. Il fut
» ami des Romains, fit la guerre pour eux contre Phi-
» lippe (père de Persée dernier roi de Macédoine),
» conjointement avec la flotte des Rhodiens. Il mourut
» très-âgé, après avoir régné quarante-trois ans, laissant
» quatre fils d'Apollonide de Cyzique, sa femme; savoir,
» Eumènes, Attale, Philétaire et Athénæus. Les trois

vingt ans. Attalus, surnommé Philadelphe ; qui régnoit aussi dans Pergame, et auprès

» derniers, plus jeunes, vécurent dans une condition » privée. Eumènes, leur frère aîné, succéda au trône » de son père. Il fit la guerre, avec les Romains, contre » Antiochus-le-grand, et contre Persée. Il reçut des » Romains la souveraineté de tout le pays que pos- » sédoit Antiochus, en-deçà du mont Taurus. Aupa- » ravant le royaume de Pergame avoit peu d'étendue » du côté de la mer, n'alloit que depuis le golfe » d'Elæa, jusqu'à Adramyttium. Cet Eumènes fit des » embellissemens à la ville de Pergame, planta le bois » sacré Nicéphorion, consacra des offrandes aux Dieux, » érigea des bibliothèques, se plut à décorer Per- » game, et à lui donner cet air de splendeur que nous » lui voyons aujourd'hui. Il régna quarante-neuf ans, » et laissa son empire à Attale son fils, qu'il avoit eu » de Stratonice, fille d'Ariarate, roi de Cappadoce. (cet » Ariarate est celui dont Lucien va bientôt parler.) » Mais son fils étant encore fort jeune, il lui donna » pour tuteur Attale son frère. Celui-ci régna vingt-un » ans, et mourut fort âgé, après s'être distingué par » plusieurs exploits ; car il s'unit à Alexandre fils d'An- » tiochus, pour faire la guerre à Seleucus ; fit alliance » avec les Romains pour combattre le faux Philippe, » déclara la guerre aux Thraces, et soumit leur roi » Dégulis ; il tua Prusias, et fit révolter contre lui son » propre fils Nicomède ; il laissa la couronne à Attale, » dont il avoit été le tuteur. Celui-ci fut surnommé » Philométor, ne régna que cinq ans, et mourut de » maladie, après avoir institué pour son héritier le » peuple Romain, qui fit du royaume de Pergame une » province Romaine, que l'on nomma la province » d'Asie, du nom même du continent ».

D'après ce récit, on voit que l'Attale Philadelphe, dont parle ici Lucien, est le frère d'Eumènes, l'oncle et le tuteur du dernier Attale. Scipion se rendit auprès de lui, vraisemblablement en qualité d'ambassadeur ; car Attale étoit l'ami et l'allié des Romains.

duquel se rendit Scipion, général des Romains, mourut à quatre-vingt-deux ans.

Mithridate, roi de Pont, surnommé Ctistès (*fondateur*) (1), fuyant devant Antigonus Monophtalmus, mourut dans son royaume à quatre-vingt-quatre ans, ainsi que nous l'apprenons d'Hiéronyme et de plusieurs autres historiens. Ariarate, roi de Cappadoce, vécut quatre-vingt-deux ans. Il auroit pu, sans doute, vivre encore plus long-temps, puisqu'il périt sur une croix, après avoir été fait prisonnier de guerre dans un combat contre Perdiccas.

Suivant le témoignage des bornes (2) qui séparent l'empire des Perses de celui des Macédoniens, et avec lesquelles semble s'accorder Onésicrite (3), auteur d'une histoire d'Alexandre, l'ancien Cyrus, roi des Perses, étant parvenu à l'âge de cent ans, fit chercher soigneusement tous ceux qui avoient eu part à son amitié; mais ayant appris que Cambyse, son fils, en avoit fait périr le plus grand nombre, et prétendoit ne l'avoir fait qu'en exécution des ordres de son père; Cyrus pénétré de douleur de se voir exposé à des reproches par la cruauté de son fils, qui osoit l'accuser

(1) Un des ancêtres du fameux Mithridate l'ennemi des Romains. *Voyez Appiani Bellum Mithr., chap. 9 et 10.*

(2) Ces bornes étoient vraisemblablement des colonnes qui servoient à marquer les limites, et sur lesquelles on avoit gravé le récit abrégé de différens événemens. Je n'ai rien trouvé de précis sur ces bornes.

(3) Nous avons parlé d'Onésicrite et de son histoire. *Voyez tome II, page 405.*

de ses propres crimes, mourut de l'excès de son chagrin (1).

Artaxercès, surnommé Mnémon, roi de Perse, auquel son frere Cyrus déclara la guerre, mourut de maladie à l'âge de quatre-vingt-six ans, ou de quatre-vingt-quatorze, comme le dit l'historien Dinon (2). L'autre Artaxercès (3), qui fut aussi roi des Perses,

(1) Voilà une troisième opinion sur la mort de Cyrus, qui, suivant Hérodote, *liv. I*, à la fin, fut tué dans un combat contre les Massagètes; et selon Xénophon, mourut tranquillement de vieillesse dans son lit. Nous avons déja dit que l'histoire d'Onésicrite étoit remplie de fables et de mensonges, peu digne de confiance, au jugement de Strabon. L'opinion qu'il avance ici me paroît d'autant moins recevable, qu'il paroît prouvé par l'histoire, que les enfans des rois de Perse ne jouissoient, durant la vie de leur père, d'aucune autorité. Les excès que commit Cambyse, n'eurent lieu que lorsqu'il fut monté sur le trône après la mort de Cyrus.

(2) L'historien Dinon vivoit sous le règne de Philippe fils d'Amyntas, roi de Macédoine, et sous celui d'Alexandre-le-grand. Il écrivit une histoire de Perse, ou plutôt des *recherches* sur ce pays, citées par Athenée, *liv. II*, *page 67*, sous le titre de Περσικὴ πραγματεία, au livre XIII, *page 609*, il cite le cinquième livre d'une première partie, ἐν τῇ πέμπτῃ τῶν Περσικῶν τῆς πρώτης συντάξεως. Il paroît, par ce qu'en disent Pline, *liv. X*, *chap. XLIX*; et Elien, *de Animalib.*, *liv. XVII*, *chap. X*, que ces recherches étoient remplies d'observations sur les curiosités naturelles de la Perse et des Indes. On y lisoit beaucoup de fables, comme dans tous les écrits de ce temps-là sur l'histoire naturelle. Cependant Corn. Népos, vie de *Conon*, témoigne beaucoup de confiance en cet écrivain. Vossius, *de hist. græcis*, *page 460*. Consultez en outre Ménage sur Diogène de Laërce, *liv. I*. Fabricius a oublié Dinon dans sa *bibliothèque grecque*.

(3) Cet Artaxercès n'est point celui surnommé

et qui, suivant le témoignage d'Isidore de Charax (1), régnoit sur les aïeux de cet historien, après avoir vécu quatre-vingt-treize ans, périt dans les embûches que lui dressa son frère Gosithras. Sinarthoclès (2), roi des Par-

Μακρόχειρ, *Longue-Main.* Ce n'est pas non plus, comme le prétend Vossius, *de hist. græcis, page 465*, Artaxercès Ochus, fils d'Artaxercès Mnémon, et prince d'un caractère barbare, que les Egyptiens surnommoient *l'âne* et *l'épée*, ainsi qu'on le lit dans Plutarque, *de Iside et Osiride, page 400*, édition de Réiske; mais un autre Artaxercès beaucoup plus moderne, un de ces rois de Perse soumis aux Parthes Arsacides. *Voyez* Dodwel dans sa dissertation sur *Isidore de Charax*, §. *I*, où l'erreur de Vossius est pleinement réfutée.

(1) Isidore de Charax, ville marchande située dans le golfe de Nicomédie, étoit historien et géographe. Il florissoit environ XXXV ans après la naissance de Jesus-Christ, ainsi qu'il résulte d'un passage de cet écrivain, où il parle de la fuite de Tiridate, roi d'Arménie, arrivée l'an XXII du règne de Tibère, comme l'observe Fabricius, *biblioth. græca, liv. IV, chap. II, page 34*, d'après la dissertation de Dodwel, citée dans la note précédente. Vossius, *page 465*, place Isidore de Charax sous le règne de Ptolemée, fils de Lagus. Cette erreur est une suite de celle qui lui a fait confondre l'Artaxercès dont il est ici question, avec Artaxercès Ochus. Isidore avoit écrit une description de l'empire des Parthes, dont il nous reste encore un fragment assez considérable, sous le titre de Σταθμοὶ Παρθικοὶ, *stations Parthiques.* Il est inséré dans le recueil des petits *Géographes Grecs*, publiés à Oxford en 1703, *tome II.*

(2) Ce roi est, suivant Vaillant, dans son ouvrage intitulé: *Imperium Arsacidarum, page 78*, le onzième roi des Parthes, nommé *Arsacès Sinatrockès.* Ce savant prétend même que Lucien appelle ce roi *Sinatrockès*; mais Vaillant se trompe, et ce qu'il dit de cet Arsace XIe,

thes, avoit déja quatre-vingt ans, lorsque les Scythes Sacauraces (1) le ramenèrent dans sa patrie et qu'il monta sur le trône ; il régna encore sept années. Tigrane, roi d'Arménie, celui contre lequel Lucullus porta la guerre, avoit quatre-vingt-cinq ans lorsqu'il mourut, et ce fut de maladie.

Hyspasinès, roi de Charax (2) et des contrées voisines de la mer Erythrée, mourut également de maladie à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Térée, le troisième successeur d'Hyspasinès, termina ses jours de la même manière à quatre-vingt-douze ans. Artabaze, septième roi de Charax après Térée, ramené dans sa patrie par les Parthes, monta sur le trône, et l'occupa jusqu'à sa quatre-vingt-sixième année; et Mnascirès, roi des Parthes, n'en vécut pas moins de quatre-vingt-seize.

Massinissa, roi de Mauritanie (3), parvint

ne démontre pas assez clairement que ce soit le même que le Sinarthoclès de Lucien.

(1) Je ne connois pas ces Scythes ; et si ce mot est corrompu dans Lucien, je crois qu'il faut lire avec Steinheil, Σακαραύλων, au lieu de Σακαυράκων.

(2) Pays situé sur le golfe Persique. Il ne faut pas le confondre avec la ville de Charax, située dans le golfe de Nicomédie, et qui étoit la patrie de l'historien Isidore. L'histoire des rois de Charax m'est inconnue.

(3) Massinissa, dit Pline, *liv. VII, chap. 48*, régna soixante ans, le fait est indubitable. *Massinissam sexaginta annis regnasse indubitatum est.* Salluste, au commencement de la guerre de Jugurtha, représente Massinissa comme le vieillard le plus vigoureux de son

à

à quatre-vingt-dix ans. Asander, que le divin Auguste (1), au lieu d'Ethnarque, créa roi du Bosphore, avoit alors à-peu-près quatre-vingt-dix ans, et ne le cédoit à personne pour combattre avec vigueur soit à pied, soit à cheval. Voyant ses principaux sujets (2) l'abandonner, et passer dans le parti de Scribonius, il se priva de nourriture, et termina volontairement sa vie à l'âge de quatre-vingt-treize ans. Goæsus qui, du temps d'Isidore de Charax, régnoit sur les Omaniens (3), dans le pays où croissent les parfums, vécut, suivant le témoignage de cet historien, cent quinze ans, et mourut de maladie.

Les philosophes et les gens de lettres, lorsqu'ils ne négligent pas le soin de leur santé, parviennent assez ordinairement à une vieil-

temps. Valérius Maxime, *liv. V*, *chap. 2*, fait vivre Massinissa jusqu'à cent ans; mais au livre VIII, *chap. 14*, il dit qu'il ne passa pas quatre-vingt-dix.

(1) Les Romains, comme nous l'avons déja remarqué, donnoient le titre de *Deus* à leurs Empereurs. *Voyez* la première remarque sur Oppien, *de Venatione*, édition de Strasbourg, 1786.

(2) Le texte porte : τὲς ὑπὸ τῇ μάχῃ. Je lis avec Gesner τὲς ὑπὸ τῇ ἀρχῇ, *ses sujets*. L'histoire d'Asander se trouve dans Dion Cassius, *liv. XLII*, *pages 334 et 754*. *Voyez* aussi *Appien de Bello Mith.*, *n°. CXX*.

(3) Peuples de l'Arabie heureuse, dont la ville principale s'appelloit *Omana*. Voyez *Stephanus Byzantinus*. Lucien ajoute *dans le pays où croissent les parfums*, afin de distinguer ces Omaniens de ceux qui habitoient une autre Omana, située dans la Carmanie, au-delà du golfe Persique. Berkelius sur *Stephanus Byzantinus*.

lesse reculée. Je vais faire ici le dénombrement de ceux dont l'histoire a conservé le souvenir. Je commence par les philosophes.

Démocrite d'Abdères, à l'âge de cent quatre ans, termina sa vie en se privant de nourriture (1). Xénophile le musicien, sectateur de la philosophie de Pythagore, vécut dans Athènes au-delà de cent cinq ans; nous l'apprenons d'Aristoxène (2). Solon, Thalès et Pittacus, que l'on compte au nombre des sept sages, vécurent chacun cent années (3). Zénon,

(1) Diogène de Laërce, *page 654*, édition d'Henri Etienne, se contente de dire que Démocrite vécut plus de cent ans; et *page 657*, il dit qu'Hipparque donne à ce philosophe cent neuf ans de vie. Démocrite ayant pris la résolution de mourir, sa sœur, dit Hermippus dans Diogène de Laërce, en fut vivement affligée, parce que les Thesmophories approchoient, et qu'elle ne pourroit pas y assister, ni y remplir aucune fonction, si Démocrite mouroit à cette époque. Celui-ci lui dit de se rassurer, et de lui apporter tous les jours du pain chaud: il l'approchoit de ses narines, et il se soutint de cette manière jusqu'à ce que les Thesmophories fussent passées. Suidas a copié ce conte ridicule.

(2) Au témoignage d'Aristoxène, joignez celui de Pline, qui dit, *liv. VII, chap. 50: Xenophilum Musicum centum et quinque annis vixisse sine ullo corporis incommodo.*

(3) Thalès, suivant Diogène de Laërce, ne vécut que soixante-dix-huit ans; et selon Sosicrates, cité par Diogène, quatre-vingt-dix ans. Solon mourut à Cypre à l'âge de quatre-vingt ans. Diogène, *vie de Solon, page 41.* Pittacus, suivant le même auteur, mourut la troisième année de la cinquante-deuxième Olympiade, âgé de plus de soixante-dix ans. Cette observation peut prouver qu'il ne faut pas adopter sans examen les faits avancés par Lucien; sur-tout quand il ne cite pas ses garans.

le chef de la philosophie Stoïcienne, en vécut quatre-vingt-dix-huit. Un jour qu'il se rendoit à l'assemblée du peuple, il fit un faux-pas, et étant tombé, il s'écria : *Terre* (1), *pourquoi m'appelles-tu ?* De retour dans sa maison, il s'abstint de nourriture, et mourut volontairement. Cléanthes (2), disciple et successeur de Zénon, avoit quatre-vingt-dix-neuf ans, lorsqu'il lui survint une excroissance sur la lèvre : de ce moment il prit la résolution de terminer ses jours en se privant de nourriture. Mais ayant reçu des lettres de quelques-uns

(1) Le texte porte : *τί με βοᾷς ? Pourquoi m'appelles-tu ?* Cela est obscur, et l'on ne voit pas à qui Zénon adresse la parole. Ce n'est pas ainsi que Lucien écrit ordinairement. J'ai pensé qu'il falloit lire *Γῆ τί με βοᾷς ? Terre, pourquoi m'appelles-tu ?* Cette leçon revient très-bien à ce que Diogène de Laërce rapporte de la mort de Zénon, *page 454*. En sortant de son école il se heurta le pied, et se cassa le gros doigt. Alors frappant la terre de sa main, il prononça ce vers de la tragédie de Niobé. *Je vais à toi, pourquoi m'appelles-tu ?* Il mourut aussi-tôt, ajoute Diogène, en s'étouffant, ou en s'étranglant. Les Athéniens lui firent de magnifiques obsèques, et l'enterrèrent dans le Céramique. Diogène lui donne le même âge que Lucien ; mais il cite un auteur nommé Persée, qui dit que Zénon n'avoit que soixante-douze ans quand il mourut.

(2) Diogène de Laërce diffère encore ici de Lucien. Il ne parle point d'une excroissance à la lèvre, mais d'un gonflement aux gencives, ce qui étoit, vraisemblablement, le scorbut. Les médecins lui ayant défendu de manger, il s'abstint de nourriture pendant deux jours. Le mal diminua, et les médecins remirent le malade à son régime ordinaire. Mais Cléanthes continua sa diète, et mourut au même âge que Zénon, qu'il avoit écouté pendant dix-neuf ans.

de ses amis, il prit de la nourriture, fit ce dont on l'avoit prié; et s'abstenant encore de manger, il finit sa carrière.

Xénophane, fils de Déxinus (1) et disciple d'Archélaüs le physicien, vécut quatre-vingt-onze ans. Xénocrate, disciple de Platon, en vécut quatre-vingt-quatre (2). Carnéades, le fondateur de la nouvelle Académie, quatre-vingt-cinq (3). Chrysippe, quatre-vingt-un (4). Diogène de Séleucie, philosophe Stoïcien, quatre-vingt-huit. Posidonius d'Apamée en Syrie (5), citoyen de Rhodes par un décret

(1) Lisez *fils de Déxius*, d'après Diogène de Laërce, et Apollodore. Xénophane étoit de Colophon, il florissoit vers la soixante-sixième olympiade. *Voyez* sa vie dans Diogène de Laërce, *page 639*. Athenée cite plusieurs fragmens de ses vers élégiaques; car ce philosophe écrivoit en vers. *Voyez* Athenée, *page 413*. Censorinus, *de Die natali*, *chap. 15*, dit que Xénophane vécut plus de cent ans, et Xénophane lui-même s'en donne plus de quatre-vingt-douze, dans les vers cités par Diogène, *page 639*, et qui portent en substance: *déja soixante-sept années tourmentent mon esprit depuis que je suis en Grèce, et j'en avois vingt-cinq lorsque je quittai ma patrie.*

(2) Quatre-vingt-deux, suivant Diogène de Laërce, *page 262*. Meursius, *de Archont. Ath.*, *liv. IV*, *cap. 12*, porte la vie de Xénocrate jusqu'à cent trois ans.

(3) Lucien s'accorde avec Apollodore dans ses chroniques, cité par Diogène de Laërce, *page 296*.

(4) Diogène de Laërce, d'après les chroniques d'Apollodore, ne donne à Chrysippe que soixante-treize ans.

(5) Il étoit contemporain de Jules-César, et ami du grand Pompée, dont il fut aussi l'instituteur. Son histoire commençoit où finissoit celle de Polybe, et s'étendoit jusqu'à la guerre de Cyrénaïque, c'est-à-dire,

public, tout-à-la-fois historien et philosophe, vécut quatre-vingt-quatre ans ; et Critolaüs le Péripatéticien plus de quatre-vingt-deux.

Le divin Platon parvint à quatre-vingt-un ans. Athénodore, fils de Sandon (1), citoyen

jusqu'à Ptolémée fils de Lagus, qui soumit la Cyrénaïque vers la CXV^e^ olympiade. Posidonius étoit philosophe Stoïcien. Il vint à Rome à l'âge de vingt-sept ans, il y connut Cicéron, et tous les grands hommes qui y florissoient alors. De Rome il passa à Rhodes, où il ouvrit une école. Outre son histoire, et un grand nombre d'ouvrages philosophiques, il avoit écrit sur la géographie, et en particulier sur l'*Océan*. Strabon cite cet ouvrage dans son premier livre, *page* 4. Ailleurs il caractérise le style de Posidonius, en disant qu'il est plein d'enthousiasme et d'hyperboles. Il ne nous reste aucun des ouvrages de Posidonius. L'éloge que les anciens en ont fait, doit nous rendre cette perte très-sensible. *Voyez* Vossius, *de hist. Græcis*, *page 154 et suivantes*.

(1) Rien n'est plus capable de faire connoître Athénodore, que ce passage de Strabon, *liv. XIV*, *page 463*. « Parmi les grands hommes qu'a produits la ville de » Tarse, les stoïciens sont Antipater, Archédémus, » Nestor et les deux Athénodores, dont l'un, sur- » nommé *Cordylion*, vécut chez Marcus Caton, auprès » duquel il mourut ; l'autre est le fils de Sandon ; on » l'appelle aussi *Cananitès*, du nom d'une bourgade » (vraisemblablement voisine de Tarse). Il fut pré- » cepteur de César (Auguste), dont il obtint de grands » honneurs. Il revint dans sa patrie, déja avancé en » âge, et il y rétablit le bon ordre dans le gouverne- » ment, troublé par plusieurs personnes, entre autres » par Boëthus, mauvais citoyen et mauvais poëte. » Celui-ci s'étoit élevé par la faveur du peuple, et » plus encore par la protection d'Antoine, auquel il » avoit dédié un poëme, dans lequel il célébroit la » victoire d'Antoine à Philippes. Telle étoit la situation » de Tarse, lorsque Athénodore y revint. Il essaya

de Tarse, philosophe Stoïcien et précepteur de l'empereur Auguste, qui, à sa considéra-

» par ses discours de ramener Boëthus et ses partisans » à une conduite plus modérée; mais loin de l'écouter, » ils ne se livrèrent pas moins à tous les excès de la » licence. Alors Athénodore faisant usage du pouvoir » qu'il avoit reçu de César, chassa tous ces mutins, » et les condamna à l'exil ». Ce fut, sans doute, pour leur avoir rendu leur ancienne liberté que les habitans de Tarse lui décernèrent les honneurs héroïques après sa mort, ainsi que le dit Lucien. Strabon rapporte plusieurs traits de modération d'Athénodore. On peut le consulter. Quelques auteurs assez modernes, Cédrénus, Manassès, Théodore Métochite, font Athénodore citoyen d'Alexandrie, ainsi que l'observe Vossius, *de hist. græcis, page 183*. Cela prouve qu'ils ont lu sans attention le passage de Strabon, qui, une ligne plus haut, parle en effet d'Alexandrie et du goût de ses habitans pour les belles-lettres. Les ouvrages connus d'Athénodore, sont un discours adressé à Octavie, sœur de César-Auguste, cité par Plutarque, *vie de Publicola, page 418, tome 1*; un traité philosophique sur *le sérieux et la plaisanterie*, περὶ σπουδῆς καὶ παιδίας, cité par Athenée, *page 519, B*; un ouvrage intitulé *Promenades*, περιπάτοι, dont le huitième livre est cité par Diogène de Laërce, *vie de Démocrite, page 656*; de plus, un traité *sur le flux et le reflux de l'Océan*, indiqué par Strabon, *liv. 1, page 4, ligne 27*, édition de Casaubon, 1587. Il paroît qu'il avoit écrit l'histoire de sa patrie, d'après un passage de *Stephanus Byzantinus*, verbo Αγχιάλη. Un trait essentiel de la vie d'Athénodore, et qui alloit m'échapper, c'est qu'il fut la principale cause de la douceur et de l'humanité qu'Auguste fit paroître durant le cours de son règne. Ce prince commença à se montrer vertueux et populaire du moment où il suivit les conseils d'Athénodore. Tel est le témoignage que Zozyme rend à ce philosophe, *liv. 1, pages 4 et 5*, édition d'Henri Etienne. Heureux le peuple dont le souverain est docile aux leçons de la philosophie!

tion, exempta de tributs la ville de Tarse, termina ses jours dans sa patrie à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Ses concitoyens lui décernèrent après sa mort des honneurs annuels, comme à un héros. Nestor (1), le stoïcien de la ville de Tarse, précepteur de Tibère, vécut quatre-vingt-douze ans; et Xénophon, fils de Gryllus (2), en vécut plus de quatre-vingt-dix.

Tels sont les philosophes les plus illustres qui ont fourni une longue carrière : parmi les historiens, Ctésibius mourut en se promenant, âgé de cent vingt-quatre ans (3), suivant le

(1) C'est encore Strabon qui nous fournit la connoissance de ce philosophe Nestor de Tarse, *liv. XIV, page 464;* mais Strabon le dit académicien, et non stoïcien. « L'académicien Nestor, dit-il, a vécu de » notre temps; il fut instituteur de Marcellus fils d'Octavie, sœur de César-Auguste. Il succéda à Athénodore dans le gouvernement de sa patrie, et fut toujours honoré par les chefs de l'empire, et par ses » concitoyens ».

(2) C'est le fameux Xénophon dont nous possédons les ouvrages. Il est trop connu pour en parler.

(3) Il y a, sans doute, une erreur dans le texte de Lucien, où l'on doit lire ἑκατὸν καὶ τεσσάρων ἐτῶν, âgé de *cent quatre ans;* au lieu d'ἑκατὸν εἰκοσιτεσσάρων ἐτῶν, *de cent vingt-quatre ans.* Phlégon de Tralles, *de Longævis, chap. 2*, en parlant de Ctésibius, ne lui donne que cent quatre années de vie, et il cite comme Lucien les chroniques d'Apollodore. Vossius, *de hist. græcis, page 120*, avoit déja fait cette remarque. Meursius lisoit, comme dans Phlégon, ἑκατὸν τεσσάρων. Je lis ἑκατὸν καὶ τεσσάρων, parce que le καὶ, mis en abrégé (κ̓), a pu être pris pour un simple κ, qui, en chiffres, vaut vingt; et de-là on aura lu ἑκατὸν εἰκοσιτεσσάρων.

témoignage d'Apollodore dans ses chroniques. Hiéronyme (1), qui avoit passé sa vie dans les camps, supporté des fatigues sans nombre, et reçu plusieurs blessures, vécut cent quatre ans. Agatharchide (2), au neuvième livre de

Vossius place vers la cent trentième Olympiade l'époque à laquelle florissoit l'historien Ctésibius, qu'il ne faut pas confondre avec Ctésibius le mécanicien, lequel est plus moderne.

(1) Cet Hiéronyme est le même que l'historien déja cité dans ce traité, *page 344*. Nous avons promis à cet endroit de prouver qu'il s'agissoit d'Hiéronyme de Cardie. Il me semble que ce sentiment est fortement appuyé par un passage de Diodore de Sicile, *liv. XIX, page 351, tome II*, où il dit qu'après la bataille qui rendit Antigonus vainqueur d'Eumènes, *on trouva parmi les blessés, et l'on amena prisonnier Hiéronyme de Cardie, l'historien.* Lucien en cet endroit, et ci-dessus, représente Hiéronyme comme un guerrier souvent blessé dans les combats, et qui avoit écrit l'histoire des guerres qu'il avoit faites avec les successeurs d'Alexandre. Je ne crois pas qu'on puisse en dire autant d'Hiéronyme l'Egyptien. S'il a fait la guerre, ce n'a pu être que peu de temps. Bientôt il a été fixé par Antiochus dans le gouvernement de la Syrie. L'histoire qu'il a écrite est celle de la Phœnicie. Or, le trait que Lucien a cité ci-dessus, appartient exclusivement à la guerre des successeurs d'Alexandre. Nous savons, à n'en pas douter, que cette guerre étoit le sujet de l'histoire écrite par Hiéronyme de Cardie. Il s'ensuit nécessairement que c'est de cet historien que Lucien a parlé dans l'un et l'autre passage de ce traité. Phlégon de Tralle, *chap. 2*, s'accorde avec Lucien sur l'âge auquel mourut Hiéronyme, et cite comme notre auteur, le neuvième livre de l'histoire d'Agatharchide. Il ajoute seulement au récit de Lucien, qu'Hiéronyme périt dans un combat.

(2) Agatharchide étoit de Cnide. Il florissoit sous le règne de Ptolemée Philométor. Il avoit écrit une

son histoire de l'Asie, est garant de ce fait; il témoigne son admiration pour cet homme extraordinaire, qui, jusqu'à son dernier jour, fut capable des plaisirs de Vénus, jouissoit de tous ses sens, et ne le cédoit à personne pour la vigueur et la santé. Hellanicus de Lesbos (1),

histoire de l'Europe, et une de l'Asie; un ouvrage sur la *mer Rouge* (le golfe Persique et la mer des Indes), dont Photius nous a conservé des fragmens considérables et curieux dans sa *bibliothèque*, *cod.* CCL. J'espère les publier incessamment en françois avec ceux de *Ctésias*, *d'Olympiodore*, et plusieurs autres extraits de Photius, qui n'ont jamais paru en notre langue.

(1) Hellanicus de Lesbos étoit de la ville de Mitylène. Il précéda Hérodote de douze années. Vossius, *de hist. græcis*, *liv. I*, *chap. I*, place la naissance d'Hellanicus de Lesbos à la première année de la LXXe Olympiade; et celle d'Hérodote, à la première année de la LXXIIIe. M. Larcher, *vie d'Hérodote*, *page 4*, place la naissance de cet historien, quatre années plus tard, la première de la LXXIVe Olympiade, d'où il résulte qu'Hellanicus auroit précédé Hérodote de seize ans. Cependant Aulugelle, *liv. XV*, *chap. 23*, dit expressément qu'*Hellanicus paroît avoir eu soixante-cinq ans au commencement de la guerre du Péloponèse, Hérodote cinquante-trois, et Thucydide quarante; ce qui est écrit dans le onzième livre de Pamphile.* Or, la première année de la guerre du Péloponèse tombe, suivant le calcul de Dodwel, la seconde année de la LXXXVIIe Olympiade; d'où il suit qu'Hellanicus ayant alors soixante-cinq ans, étoit né la première année de la LXXIe Olympiade: et c'est aussi à cette époque que M. Larcher, dans son canon de la chronologie d'Hérodote, a judicieusement placé la naissance d'Hellanicus. L'erreur de Vossius vient de ce qu'il a fixé la première année de la guerre du Péloponèse une Olympiade trop tôt. Les ouvrages d'Hellanicus de Lesbos étoient fort nombreux, et Agathemer, au commencement de son premier livre,

et Phérécyde de Syros (1), vécurent l'un et

(*Geographi Minores*, *tome II*, édition d'Oxford) appelle Hellanicus ἀνὴρ πολυίστωρ ὃς ἁπλάστως παρέδωκε ἱστορίαν, *un homme savant en plusieurs genres, et qui a donné une histoire dégagée de fictions.* Vossius a recueilli avec beaucoup de soin les titres de tous les ouvrages d'Hellanicus de Lesbos. Consultez-le, *pages 448 et 449.* Ce même savant distingue un autre Hellanicus de Millet, également historien, mais plus moderne que celui de Lesbos.

(1) Il se présente ici une foule de difficultés sur Phérécide. Etoit-il de Syrie, comme le dit Diogène de Laërce et plusieurs autres auteurs, ou de l'isle de Syros, une des Cyclades; opinion plus commune? Doit-on lire dans ce passage de Lucien Σύρος ou Σύριος, ainsi que le veut Bentley? Enfin faut-il distinguer avec Vossius, *de histor. græcis, page 8*, trois Phérécides différens; l'un de Syrie, l'autre Athénien, et le troisième de l'isle de Léros, cité par Suidas? Je n'ose décider aucune de ces questions; la nature de mes remarques ne me permet pas de les discuter. Je me contenterai d'observer, qu'il seroit assez naturel de penser que le Phérécide de Syros, et celui de Syrie, sont un seul et même personnage. Le mot Σύρος, signifiant également *Syrien* et *habitant de Syros*, a pu souvent être confondu par les anciens même, lorsqu'ils ont écrit en prose. La seule différence qui soit entre ces mots est dans la quantité. La première syllable de Σύρος est longue, quand ce mot signifie *habitant de Syros;* elle est brève, quand il signifie *Syrien.* Quoi qu'il en soit, il est assez constant qu'il y eut un Phérécyde historien et philosophe, disciple de Pittacus, et qui florissoit au temps de la descente de Xercès en Grèce, c'est-à-dire, vers la LXXIVe Olympiade, comme Lucien le nomme immédiatement après Hellanicus de Lesbos, dont l'époque est certaine. Il semble que le Phérécyde de Syros est celui que Lucien a eu en vue; car le Phérécyde Athénien, et celui de Léros, ne paroissent pas devoir être rapportés à une époque si reculée. *Voyez* au surplus Vossius, *de hist. græcis, liv. IV, chap. 4, page 443 et suiv.*

l'autre quatre-vingt-cinq ans. Timée de Tauromène (1) parvint à quatre-vingt-seize ; Aristobule (2) de Cassandrie ne mourut qu'à plus de quatre-vingt-dix. Il en avoit quatre-vingt quand il commença le quatrième livre de son histoire, ainsi qu'il le dit lui-même dans le préambule de son ouvrage. Polybe de Mégalopolis (3), fils de Lycortas, en revenant de la campagne, tomba de cheval, et mourut à quatre-vingt-deux ans, d'une maladie causée par cette chûte. Hypsicratès d'Amisène (4), historien qui avoit cultivé une foule de connoissances de différens genres, ne vécut pas moins de quatre-vingt-douze ans.

Parmi les orateurs, Gorgias, auquel on a

(1) C'est celui dont nous avons déja parlé. *Voyez page 340.*

(2) Aristobule vivoit du temps d'Alexandre, il avoit composé une histoire de ce prince, remplie de fictions et de mensonges. Lucien en parle au traité de *la manière d'écrire l'histoire, page 374, tome II.* Cependant Arrien, *de expeditione Alexandri, initio*, avoit une opinion bien différente de l'histoire d'Aristobule, puisqu'il déclare qu'il la prend pour guide, ainsi que les mémoires de Ptolemée Soter. Cassandrie, patrie d'Aristobule, étoit une ville de Macédoine, voisine de la Thrace. Elle s'appelloit autrefois Potidée. Cassandre, fils d'Antipater, lui donna son nom. *Stephanus Byzant.*

(3) C'est le Polybe dont il nous reste une histoire. Il florissoit du temps de Scipion l'Africain.

(4) Hypsicratès d'Amisène, ville située sur le Pont-Euxin, à neuf cents stades de Sinope, selon le géographe *Stéphanus de Byzance*, florissoit un peu avant Polybe, qui le cite au livre VII. Nous ne savons de lui, que ce que Lucien nous apprend ici.

donné le nom de Sophiste, mourut à cent huit ans (1), en se privant de nourriture. Comme on lui demandoit un jour quelle étoit la cause d'une vieillesse si longue et si heureuse, dans laquelle il conservoit l'usage de tous ses sens: *c'est*, répondit-il, *que jamais dans les festins, je ne me suis laissé entraîner à l'attrait du plaisir* (2). Isocrate composa son discours panégyrique à l'âge de quatre-vingt-seize ans; et à quatre-vingt-dix-neuf, apprenant que les Athéniens venoient d'être vaincus par Philippe à la bataille de Chæronée, il prononça, en soupirant (3), ce vers d'Euripide,

(1) Gorgias ne vécut que cent cinq ans, suivant Pausanias. Eliaques, *liv. II, page 495*, Βιῶσαι δὲ ἔτη Γοργίαν πέντε, φασὶν, ἐπὶ τοῖς ἑκατόν. Pline, *liv. VII, chap. 48*, donne à ce sophiste le même âge que Lucien.

(2) Telle est la véritable signification du verbe συμπεριφέρεσθαι, qui ne paroît pas rendu dans la traduction latine *ab aliorum conviviis auferri*, laquelle peut également signifier *être enlevé des festins d'autrui*. Tel est le défaut des traductions latines, d'être ambiguës et indéterminées dans les endroits un peu difficiles.

(3) Le terme grec ποτνιᾶσθαι, dont se sert ici Lucien, signifie proprement *se lamenter*. Helladius dans sa Chrestomathie, *Photius Biblioth., page 1589*, dit que ce mot ne s'emploie qu'en parlant des femmes, et que celui qui s'en sert en parlant d'un homme commet une faute. On pourroit croire que Lucien s'en sert ici à dessein de tourner en ridicule le caractère foible et presque efféminé d'Isocrate, si d'ailleurs d'excellens écrivains n'employoient également ce mot en l'appliquant à des hommes. Plutarque, *de amici et adulat. discrim., page 229*. Je doute beaucoup de la justesse de cette règle, posée par Helladius.

qu'il s'appliquoit à lui-même :

Cadmus abandonna la ville de Sidon (1) :

il ajouta que la Grèce seroit bientôt réduite à l'esclavage, et il quitta la vie.

Apollodore de Pergame (2), rhéteur et pré-

(1) Euripide, fragmens de *Phryxus*, *v.* 1, l'auteur de *la vie des dix orateurs Grecs*, faussement attribuée à Plutarque, dit qu'Isocrate mourut sous l'Archontat de Chæronide. Il étoit dans la Palæstre d'Hippocrate, lorsqu'il apprit la défaite des Athéniens à Chæronée. De ce moment il s'abstint de nourriture pendant quatre jours ; et un peu avant de mourir, il prononça trois vers, qui sont le commencement de trois tragédies différentes d'Euripide.

Δαναὸς ὁ πεντήκοντα διγαμτέρων πατήρ.
Πέλοψ ὁ Ταντάλειος εἰς Πίσαν μολών.
Σιδωνίου ποτ' ἄστυ Κάδμος ἐκλιπών.

Il mourut, ajoute cet auteur, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, ou de cent ans, suivant quelques écrivains. Lucien, comme on le voit, suit d'autres mémoires Suidas fait vivre Isocrate cent six ans, et Philostrate dit qu'il mourut aux environs de cent ans.

(2) Il y eut un nombre considérable d'auteurs de ce nom. Mais Lucien indique celui-ci de manière qu'il n'est pas possible de le méconnoître. C'est le même dont parle Strabon parmi les grands hommes qui ont illustré la ville de Pergame, *liv. XIII*, *page 430*. Il étoit auteur d'un ouvrage intitulé : αἱ τεχναὶ, mot qui, chez les Rhéteurs, se prend souvent pour la *Rhétorique*. Il fut chef d'une secte qui porta son nom, et fut appellée Apollodorée. Cependant Strabon paroît douter de l'existence de cette secte. Apollodore retira de grandes richesses de l'amitié de César-Auguste, qu'il instruisit dans l'art de parler. Il eut un disciple fameux dans Dionysius surnommé l'Attique, qui étoit son concitoyen.

cepteur de César-Auguste, dont il fit l'éducation avec Athénodore de Tarse, vécut, comme ce dernier, quatre-vingt-deux ans; et Potamon (1), rhéteur assez célèbre, en vécut quatre-vingt-dix.

Sophocle le tragique mourut à quatre-vingt-quinze ans, pour avoir avalé de travers un grain de raisin sec. Quelque temps avant sa mort, il fut accusé de démence par son fils Iophon; pour montrer aux juges quelle étoit encore la vigueur de son esprit, il leur lut son Œdipe à Colone (2). Cette pièce frappa

(1) Le rhéteur Potamon étoit fils de l'orateur Lesbonax, duquel il nous reste encore deux discours insérés dans le recueil des *petits orateurs Grecs*. Potamon naquit à Mitylène sous le règne d'Auguste. Il vint à Rome sous celui de Tibère, et il y professa l'éloquence. L'Empereur, dont il s'attira la bienveillance particulière, le fit reconduire dans sa patrie, en lui donnant une lettre qui portoit: *si quelqu'un ose insulter Potamon, qu'il examine auparavant s'il est en état de me déclarer la guerre.* Potamon écrivit une *histoire* ou un *éloge* d'Alexandre de Macédoine: *sur les bornes des Samiens*, ὅρυς Σαμίων; un *éloge de Brutus*, un autre de *César*, et un livre intitulé: *du parfait Orateur.* Tels sont les ouvrages que lui attribue Suidas. Il y eut encore un autre Potamon philosophe, natif d'Alexandrie, antérieur à Auguste, et inventeur de la secte des Eclectiques, c'est-à-dire, de ceux qui choisissent dans toutes les autres sectes les principes qui leur plaisent davantage, et en forment un corps de doctrine.

(2) Il ne lut pas cette pièce entière, car elle n'étoit pas encore achevée; mais ce beau chœur qui commence par ces mots Ἐυίππου, ξένε, τᾶς δὲ χώρας Ἵκω, *v. 668.* Plutarque, au traité *an seni gerenda sit Resp. page 137*, dit qu'après le récit de ce morceau, tous les

tous ses auditeurs d'une si grande admiration, qu'ils condamnèrent le fils du poëte, comme étant lui-même insensé.

Cratinus le comique vécut quatre-vingt-dix-sept ans ; peu de jours avant sa mort, il fit représenter sa Pytine (1), et fut déclaré vainqueur. Philémon (2) ne vécut pas moins

auditeurs reconduisirent Sophocle au bruit des acclamations et des applaudissemens. Il dit encore que l'accusation de démence avoit été intentée contre Sophocle par ses enfans, et il ne fait aucune mention particulière d'Iophon. Celui-ci fut aussi un poëte tragique assez estimable, puisqu'on l'accusoit de s'approprier les tragédies de son père, comme le dit le Scholiaste d'Aristophane sur le vers 73 des *Grenouilles*, où il remarque encore que Sophocle, dans une pièce, introduisit Iophon sur la scène, et le représenta dévoré de jalousie contre son père, et le dénonçant à ses voisins comme un vieillard dont l'esprit étoit aliéné. Satyrus (vraisemblablement le Péripatéticien, qui avoit écrit la vie de plusieurs hommes illustres. *Voyez* Vossius, *de hist. græcis, page 410.*); Satyrus, ajoute le Scholiaste, dit que Sophocle répondit à l'accusation ; *si je suis Sophocle, je ne suis point insensé ; et si je suis insensé, je ne suis point Sophocle* : ensuite il lut sa tragédie d'Œdipe (à Colone).

(1) Cette comédie, que Cratinus avoit composée pour se justifier du reproche d'ivresse habituelle que lui avoit fait Aristophane, fut représentée la première année de la LXXXIXe Olympiade, suivant la chronique d'Eusèbe. Cratinus ayant alors quatre-vingt-dix-sept ans, il s'ensuit qu'il étoit né la quatrième année de la LXIIIe Olympiade, époque de la naissance d'Eschyle. Il y eut un autre Cratinus, poëte, comme le premier, de l'ancienne comédie ; mais il fleurit un peu plus tard que celui-ci. *Voyez* Fabricius, *biblioth. græc., tome 1, pages 718 et 719.*

(2) Philémon étoit de Solis, ville de Cilicie, et con-

que Cratinus. Un jour qu'il reposoit sur son lit, il vit un âne manger des figues qu'on lui avoit préparées. Il se mit à rire; et appellant un esclave, il lui ordonna de présenter du vin à boire à cet âne. En même temps, il rit avec tant de force, qu'il fut suffoqué et mourut. Epicharme (1), poëte comique, vécut aussi quatre-vingt-dix-sept ans.

Anacréon, le poëte lyrique, vécut quatre-vingt-cinq ans. Stésichore fournit la même carrière; et Simonide parvint à quatre-vingt-dix ans.

Parmi les grammairiens, Eratosthènes de Cyrène (2), fils d'Aglaüs, qui, non-seule-

temporain de Ménandre, mais plus âgé que celui-ci. Diodore de Sicile, *Excerpta, liv. XXIII, n°. VII*, dit que Philémon vécut quatre-vingt-dix-neuf ans, et composa quatre-vingt-dix-sept pièces. Suidas ne lui donne que quatre-vingt-seize ans.

(1) *Voyez* sur Epicharme notre remarque, *tome II, page 275.*

(2) Eratosthènes, fils d'Aglaüs, ou d'Ambrosius selon quelques auteurs, comme le dit Suidas, naquit sous le règne de Ptolemée Philadelphe, la première année de la CXXVI^e^ Olympiade. Il fut disciple d'Ariston de Chio philosophe, du grammairien Lysanias, et du poëte Callimaque. Ptolemée Evergète, successeur du Philadelphe, fit venir d'Athènes Eratosthènes, et lui confia la garde de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Il cultiva toutes les sciences et la poésie, au point d'être estimé le second dans chaque genre, raison pour laquelle on le surnomma le *Bêta*; on l'appelloit encore le *nouveau Platon*, ou le *Pentathle*, nom que l'on donnoit aux cinq combats Gymniques réunis, et aux Athlètes qui y remportoient le prix. Eratosthènes avoit considérablement écrit, et sur toutes les matières.

ment,

ment mérita le nom de grammairien, mais que l'on pourroit encore appeller poëte, philosophe et géomètre, vécut quatre-vingt-deux ans. Nous lisons dans l'histoire que Lycurgue, le législateur de Lacédémone, en vécut quatre-vingt-cinq (1).

Tels sont les rois et les savans dont j'ai pu rassembler les noms (2). A l'égard des Romains, et des autres habitans de l'Italie, parvenus à un âge avancé, et dont j'ai promis de te faire le ta-

Il ne nous reste de lui qu'un petit ouvrage astronomique sur les constellations, intitulé Καταστερισμοὶ, inséré dans la collection des *Opuscula Mythologica* de Thomas Galles, dans la préface de laquelle ce savant a donné une liste fort exacte des ouvrages d'Eratosthènes. Celui-ci mourut la première année de la CXLVI^e^ Olympiade, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, si l'on s'en rapporte à Suidas, peu d'accord avec Lucien. Censorinus, *de Die natali*, *chap. XV*, dit qu'Eratosthène mourut au même âge que Xénocrate le Platonicien, lequel, selon Lucien, *ci-dessus page 356*, ne vécut que quatre-vingt-quatre ans. Eratosthène termina sa vie en s'abstenant de nourriture, affligé de la foiblesse de sa vue qui ne lui permettoit plus de travailler. *Voyez* de plus Vossius, *de hist. græcis*, *pages 108 et 109*.

(1) Plutarque, dans la vie de Lycurgue, ne dit rien de précis sur l'âge auquel mourut ce législateur.

(2) On a lieu d'être étonné que Lucien ait passé sous silence le nom de plusieurs philosophes Grecs, qui ne sont morts que dans un âge très-avancé. Tels que Dionysius d'Héraclée, qui se fit mourir à quatre-vingt-un an, en se privant de nourriture; et Diogène le Cynique, qui vécut quatre-vingt-dix ans, et mourut d'une bile répandue, pour avoir mangé un Polype cru. Diogène de Laërce, *liv. VI*, *page 413*. *Voyez* encore le *chap. XV de Censorinus*.

bleau, je te les offrirai dans un autre discours (1), respectable (2) Quintillus, si telle est la volonté des Dieux.

(1) Ce second discours, si Lucien l'a composé, n'est point parvenu jusqu'à nous. A cette liste de philosophes qui ont fourni une heureuse et longue carrière, on peut ajouter Lucien lui-même que l'on assure avoir vécu plus de quatre-vingt ans. A l'égard des vieillards de l'Italie, dont Lucien promet une énumération, on peut consulter le chapitre 48 du VIIe livre de Pline, qui peut passer pour un supplément à ce traité de Lucien. On peut y joindre encore un fragment de Phlégon, qui a consacré un chapitre entier aux noms des Romains qui ont vécu long-temps. *Voyez* les antiquités grecques et romaines, *de Grævius et Gronovius, tome VIII, page 2727. Venetiis 1735.*

(2) Le grec dit *très-saint.* Ce qui prouve, comme je l'ai remarqué au commencement de ce traité, que Quintillus étoit revêtu d'un caractère sacré, et occupoit quelque grande charge dans l'ordre hiérarchique. Cependant les Romains donnoient quelquefois cette épithète à leur patron. *Voyez* Linderbrog sur *Censorinus, page 72.*

DIALOGUES DES COURTISANNES.

DIALOGUE I.

GLYCÈRE ET THAÏS.

GLYCÈRE.

CONNOIS-TU, Glycère, ce soldat Acharnien (1), qui entretenoit autrefois Abroton, et qui fut ensuite mon amant; cet homme toujours habillé de pourpre, et vêtu d'une chlamyde. Te le rappelles-tu, ou bien en as-tu perdu le souvenir?

THAÏS.

Non, ma petite Glycère; je le connois bien: il faisoit la débauche avec nous l'an passé, aux fêtes de Cérès (2). Mais, quoi? Tu voulois, ce me semble, en dire quelque chose.

(1) D'Acharnes, bourgade de l'Attique.

(2) A la lettre: *à la fête des Granges.* La fête nommée ἀλῶα chez les Athéniens, se célébroit en l'honneur de Cérès, après la moisson et après la vendange. Elle comprenoit les mystères de Cérès, de Proserpine et de Bacchus. L'historien Philocorus, cité par le Scholiaste de Lucien, sur le *Dialogue VII des Courtisannes*, dit que cette fête fut ainsi nommée, parce qu'originairement les hommes habitoient dans des granges. *Voyez* Meursius *in Grecia feriata, lib. 1.* Antiquités grecques, *tome VII, page 713*, et *Petr. Castell. de festis græcor., ibid. page 613.*

GLYCÈRE.

Gorgone, cette coquine, que je croyois mon amie, l'a enjolé, et me l'a enlevé.

THAÏS.

Il ne vient plus chez toi? Il a donc pris Gorgone pour sa maîtresse?

GLYCÈRE.

Hélas! oui, ma chère Thaïs, et cela me fait bien de la peine.

THAÏS.

C'est une grande méchanceté, ma petite Glycère; mais tu devois un peu t'y attendre. C'est un tour que nous nous jouons assez souvent, nous autres courtisannes. Il ne faut pas en prendre de chagrin, ni en faire de reproches à Gorgone, car Abroton ne t'en a pas fait la première fois à ce sujet. Mais ce qui m'étonne, c'est qu'il puisse trouver quelques attraits à Gorgone; car, à moins d'être tout-à-fait aveugle, il a dû s'appercevoir qu'elle n'a plus que fort peu de cheveux, encore fort éloignés du front. Ses lèvres sont livides, et aussi pâles que celles d'un mort. Elle a le col maigre, les veines grosses, le nez long. Seulement elle est grande et bien faite, et elle sourit d'une manière fort engageante.

GLYCÈRE.

Tu crois donc que c'est de sa beauté que cet Acharnien est amoureux ? Ne sais-tu pas qu'elle a pour mère la magicienne Chrysarion ? Cette femme est habile dans les enchantemens, elle fait descendre la Lune en terre : on prétend même qu'elle s'envole pendant la nuit. C'est elle qui a rendu cet homme amoureux en lui faisant boire quelque philtre, et actuellement elles le plument (1).

THAÏS.

Et toi, ma petite Glycère, tu en plumeras quelqu'autre. Vas, ne songe plus à celui-là.

DIALOGUE II.

MYRTION, PAMPHILE ET DORIS.

MYRTION.

TU te maries donc, Pamphile, à la fille de Philon le patron de vaisseau ? On dit même que tu l'as déja épousée. Tant de sermens que tu m'as faits se sont donc évanouis en un instant ? Tu oublies à présent ta Myrtion ; et cela, Pamphile, lorsque je suis à mon huitième mois de grossesse. Voilà donc tout ce

(1) A la lettre : *elles le vendangent.*

que m'a valu ton amour ; tu m'abandonnes en cet état (1). Bientôt il me faudra nourrir un enfant (quelle charge pour une courtisanne !) : car ne crois pas que j'expose (2) celui dont j'accoucherai, sur-tout si c'est un garçon. Je l'éléverai, je le nommerai Pamphile : il sera la consolation de ma tendresse ; et quelque jour il te reprochera, en t'abordant, d'avoir été infidèle à sa malheureuse mère. La fille que tu épouses n'est cependant pas si belle : je la vis derniérement aux Thesmophories, et je ne savois pas que bientôt elle seroit cause que je ne verrois plus Pamphile. Mais, de graces, considère-la auparavant, et prends garde de te repentir un jour d'avoir pris une femme dont les yeux pers (3) louchent en se regardant l'un l'autre ; ou plutôt, tu as vu Philon le père de cette belle prétendue, tu connois sa figure ; d'après cela tu n'as pas besoin de voir sa fille.

PAMPHILE.

Entendrai-je long-temps tes discours insensés, Myrtion ? Que veux-tu dire avec ce beau mariage ? Sais-je, moi, si cette prétendue

(1) A la lettre : *c'est que tu m'as fait un pareil ventre.*

(2) Nous avons déja eu occasion de remarquer que l'exposition des enfans étoit permise par les loix d'Athènes, et en général dans toute la Grèce, excepté chez les Thébains.

(3) Les yeux d'un bleu clair étoient peu estimés chez les Grecs.

est belle ou camuse ; ou si Philon d'Alopèce (1) (car c'est de lui, sans doute, que tu veux parler), a une fille en âge d'être mariée ? Mais, d'ailleurs, il n'est point du tout l'ami de mon père ; je me souviens que dernièrement ils ont eu un procès ensemble pour quelque affaire de marine. Il devoit, je crois, un talent à mon père, et ne vouloit pas le lui payer : mon père le cita au tribunal de la marine (2) ; Philon eut bien de la peine à

(1) Alopèce étoit une bourgade de l'Attique, de la tribu Antiochide.

(2) Le tribunal de la marine tenoit ses séances dans le Pirée. Il étoit administré par deux sortes de magistrats, dont les uns s'appelloient *οἱ ἐπιμεληταὶ τῶν νεωρίων*, et les autres *οἱ ἀποστολεῖς*. L'objet de leurs fonctions étoit de veiller à ce que les Triérarques fournissent exactement à l'entretien des trirêmes dont ils étoient tenus par leur charge. Si un Triérarque en sortant de charge, étoit reliquataire de quelque somme, ou qu'il n'eût pas fourni tous les agrès nécessaires aux vaisseaux, le Triérarque qui lui succédoit étoit obligé de le citer au tribunal de la marine, et de faire afficher sur une colonne le nom du débiteur et la somme qu'il devoit. C'est ce qui résulte évidemment d'un passage de Démosthène, dans son discours contre *Evergus et Mnésiboulus*, *page 1055*, *C. D. E.*, édition de Wolf. Ce tribunal connoissoit aussi des engagemens particuliers, contractés pour raison des fournitures à faire lorsqu'on étoit Triérarque. Ce passage de Lucien en est la preuve ; car la dette de Philon envers le père de Pamphile est présentée ici comme une affaire particulière. Il est encore naturel de penser que toutes les obligations particulières, contractées pour raison de fournitures faites aux patrons des vaisseaux, étoient du ressort de ce tribunal. Je dis contractées pour raison de fournitures, parce que nous savons d'ailleurs que

s'acquitter, et encore ne l'a-t-il pas fait entiérement, à ce que j'ai su. Si j'avois une si grande envie de me marier, épouserois-je la fille de Philon, après avoir refusé celle de

toutes les affaires résultantes du trouble et des empêchemens apportés au commerce, la fraude, la violence, &c., étoient attribuées par une loi particulière au tribunal des Thesmothètes. La preuve en résulte de l'exorde de Démosthène, dans son discours contre Apaturius, *page 933*; et c'est de cette seconde espèce d'affaires qu'il faut entendre ce qu'il dit. Τοῖς μὲν ἐμπόροις, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ τοῖς ναυκλήροις κελεύει ὁ νόμος εἶναι τὰς δίκας πρὸς τοὺς Θεσμοθέτας, ἐάν τι ἀδικῶνται ἐν τῷ ἐμπορίῳ, ἢ ἐνθένδε ποι πλέοντες, ἢ ἑτέρωθεν δεῦρο: *la loi ordonne, Athéniens, aux marchands et aux patrons de vaisseau, de porter leurs affaires devant les Thesmothètes, lorsqu'ils ont éprouvé quelque injustice dans leur commerce, soit en sortant d'ici pour aller ailleurs, soit d'ailleurs pour venir ici.* L'orateur ajoute ensuite, que la prison étoit la peine que l'on infligeoit aux coupables jusqu'à ce qu'ils eussent payé les dommages et intérêts auxquels ils avoient été condamnés. Il s'agit dans cette cause des violences qu'Apaturius s'étoit permises, en voulant faire sortir frauduleusement du port un vaisseau qui appartenoit à Démosthène. Il paroît donc que l'affaire de Philon avec le père de Pamphile, avoit pour objet des fournitures faites, ou de l'argent prêté pour raison de commerce. Les magistrats nommés Ἀποστολεῖς, avoient encore une fonction particulière de laquelle ils tiroient leurs noms, c'étoit de veiller au départ et à la rentrée des flottes équipées par l'état; Pollux, *Onom. liv. VIII, segm. 99*; de faire nettoyer les ports, de veiller à l'entretien et à l'approvisionnement des arsenaux; Sigonius, *de Rep. Athen., liv. III, page 179.* Si j'ai donné quelque étendue à cette remarque, c'est parce que je vois que la plupart des traités d'antiquités grecques n'offrent presque point de détails sur l'administration navale des Athéniens, un des objets les plus importans de leur république.

Déméas, qui est ma cousine du côté de ma mère, et dont le père commandoit notre armée l'année dernière ? Mais d'où as-tu appris cette nouvelle ? Ou qui t'a fait imaginer ce ridicule sujet de jalousie ?

MYRTION.

Quoi ! tu ne te maries pas, Pamphile ?

PAMPHILE.

Tu es folle, Myrtion, ou tu es ivre : cependant nous n'avons pas fait hier grande débauche.

MYRTION.

C'est Doris qui m'a causé ce chagrin. Je l'avois envoyée m'acheter quelques étoffes de laine pour mes couches, et faire en même temps des vœux pour moi dans le temple de Diane : à son retour, elle m'a dit qu'elle avoit rencontré Lesbie..... Mais dis-lui plutôt toi-même, Doris, ce que Lesbie t'a raconté ; à moins que tu n'aies inventé cette histoire.

DORIS.

Que je sois écrasée, ma maîtresse, si je vous ai menti d'un seul mot ! Lorsque je fus arrivée au Prytanée, Lesbie m'aborda en riant, et me dit : eh bien ! Pamphile, votre galant, se marie donc à la fille de Philon ? Elle ajouta que si j'en doutois, je n'avois qu'à me baisser, et regarder à travers les fentes de la porte,

que je verrois les guirlandes dont la maison étoit couronnée, les joueuses de flûtes, tous les apprêts tumultueux d'une noce, quelques personnes qui chantoient *Hyménée.*

PAMPHILE.

Et bien ! tu t'es baissée ?

DORIS.

Certainement, et j'ai vu tout ce qu'elle me disoit.

PAMPHILE.

Ah ! je comprends maintenant ce qui a causé votre erreur. Lesbie ne t'a pas absolument trompée, Doris, et ce que tu as rapporté à Myrtion est vrai; mais vous avez pris l'alarme mal-à-propos. Il ne s'agit d'aucun mariage pour moi. Je me rappelle que ma mère me dit hier au soir, lorsque je vous eus quittées : *tu connois, Pamphile, Charmide le fils d'Aristenet notre voisin, il est de même âge que toi; et bien, déja il se marie, et mène une conduite rangée : quand cesseras-tu de vivre avec une courtisanne ?* Je fis semblant de ne pas l'entendre, et j'allai me coucher. Ce matin je suis accouru ici dès la pointe du jour; voilà, sans doute, pourquoi je n'ai rien apperçu des apprêts que Doris a vus. Mais si tu en doutes, retournes-y, Doris, examine avec attention, non l'entrée de la cour (1), mais la porte même, vois

(1) Στενωπὸς, signifie proprement *un cul-de-sac,*

laquelle est courronnée de guirlandes, tu trouveras que c'est celle de nos voisins.

MYRTION.

Ah! tu me rends la vie, cher Pamphile; car je serois morte de désespoir si un pareil malheur m'étoit arrivé.

PAMPHILE.

Il n'arrivera jamais (1): je ne suis pas assez insensé pour oublier Myrtion, sur-tout lorsqu'elle porte dans son sein le fruit de nos tendres amours.

DIALOGUE III.

PHILINNE ET SA MÈRE.

LA MÈRE.

Êtes-vous folle, Philinne? Qu'aviez-vous donc hier pendant le souper? Diphile est venu me trouver ce matin tout en pleurs; il m'a raconté tout ce qu'il a eu à souffrir de

L'entrée des maisons d'Athènes étoit placée dans un enfoncement. Il paroît par ce passage, que deux maisons différentes, et peut-être trois, pouvoient avoir leur porte placée dans le même cul-de-sac.

(1) La traduction latine, *sed nihil factum est*, est un contre-sens. La particule potentielle ἂν donne à ἐγένετο la force du futur. On peut encore traduire, *cela ne sauroit arriver.*

votre part. Vous vous êtes enivrée, vous vous êtes levée au milieu du festin pour danser, malgré sa défense; ensuite vous avez été caresser Lamprias son ami; et comme Diphile en paroissoit mécontent, vous l'avez abandonné, et vous êtes allée vous asseoir à côté de Lamprias que vous avez embrassé, afin de contrister votre amant, témoin de votre infidélité. Cette nuit même encore, vous n'avez point voulu coucher avec lui; et sans égard pour ses pleurs, vous avez mieux aimé aller reposer seule sur un lit de camp voisin du sien, et vous vous êtes mise à chanter pour lui faire de la peine?

PHILINNE.

Il ne vous a pas dit, ma mère, tout ce qu'il a fait, lui; autrement vous ne prendriez pas son parti quand il me fait injure. Il ne vous a pas dit qu'il m'avoit quittée le premier pour aller causer avec Thaïs, la maîtresse de Lamprias, tandis que celui-ci étoit absent; que lorsque je lui ai témoigné que cela me faisoit de la peine, il a pris Thaïs par le bout de l'oreille (1), et lui faisant pencher la tête,

(1) Cette manière de donner un baiser en prenant par le bout de l'oreille, étoit celle dont les Grecs usoient ordinairement envers les petits enfans. Nous l'apprenons de Plutarque, *de auditione*, *page 137*, édition de Réiske. Οἱ πολλοὶ τὰ μικρὰ παιδία καταφιλῆντες ἀυλοί τε τῶν ὤτων ἅπτονται κἀκείνης τῦτο ποιεῖν κελεύουσιν, κινητόμενοι μετὰ παιδίας ὅτι δεῖ φιλεῖν μάλιστα τὰς διὰ τῶν ὤτων ὠφελήντας: *le vulgaire, en baisant les petits*

il s'est mis à la baiser avec tant d'emportement, que peu s'en est fallu qu'il ne lui ait déchiré les lèvres. Je pleurai, il se mit à rire, à parler tout bas à l'oreille de Thaïs, et sans doute contre moi, car Thaïs sourioit de temps en temps en me regardant. Enfin, quand ils furent fatigués (1) à force de se baiser, Lamprias rentra; moi, j'allai m'asseoir à côté de lui, et je ne croyois pas que Diphile pût m'en faire des reproches par la suite. Après le repas, Thaïs se levant la première, se mit à danser. Elle avoit soin de découvrir ses jambes, et de les faire voir le plus qu'elle pouvoit; comme si elle étoit la seule qui eût la jambe belle. Quand elle eut fini, Lamprias garda le silence; mais Diphile prodigua les plus grands éloges à Thaïs, vanta ses graces, sa légéreté, la précision et la justesse de ses pas qui s'accordoient toujours aux sons de la cythare, se récria toujours sur la beauté de sa jambe. On eût dit, en vérité, qu'il admiroit la Sosandre de Calamis (2), et non pas une Thaïs. Vous la connoissez, ma mère, elle a plus d'une fois pris le bain avec nous. Ne voilà-

enfans, a coutume des les prendre par l'oreille, en leur disant d'en faire autant. Ce badinage est un emblême qui signifie que les enfans doivent aimer le plus ceux qui peuvent leur être utiles par les oreilles; c'est-à-dire, *qui peuvent leur donner d'utiles conseils.* Ce baiser marque une grande familiarité.

(1) A la lettre: *quand ils se furent rassasiés de baisers.*

(2) *Voyez* les *Portraits, tome III, page 452.*

t-il pas qu'elle prend de-là occasion de me railler ? *Si certaine personne*, dit-elle, *ne craignoit pas de nous montrer une jambe sèche, elle se leveroit et danseroit à son tour.* Je me levai aussi-tôt, et je dansai. Je ne pouvois faire autrement. Falloit-il souffrir et accréditer sa raillerie ? Falloit-il laisser Thaïs régner en souveraine dans le festin ?

LA MÈRE.

Vous êtes trop glorieuse, ma fille. Il ne falloit pas faire attention à cette plaisanterie. Mais ensuite, comment les choses se sont-elles passées ?

PHILINNE.

Tous les convives m'ont comblée d'éloges. Le seul Diphile, couché sur le dos, regardoit au plancher tandis que je dansois, et n'a point quitté cette attitude, que la fatigue ne m'ait obligée de m'arrêter.

LA MÈRE.

Mais, est-il vrai que vous ayez donné des baisers à Lamprias, que vous ayez quitté votre place pour aller l'embrasser ?..... Que veut dire ce silence ? Voilà qui est impardonnable.

PHILINNE.

Mais, ma mère, je voulois rendre à Diphile tout le chagrin qu'il m'avoit causé.

LA MÈRE.

Et pour cela, vous n'avez pas voulu coucher avec lui ? Vous avez chanté toute la nuit, tandis qu'il versoit des pleurs et se désoloit ? Ah ! ma fille, ma fille ! vous ne songez pas que nous sommes pauvres. Ne vous souvient-il plus de tous les présens que nous avons reçus de lui ? Quel hiver nous eussions passé l'année dernière, si Vénus ne nous eût envoyé ce jeune homme libéral ?

PHILINNE.

Eh quoi ! faut-il pour cela que je supporte ses outrages ?

LA MÈRE.

Témoignez-lui de la colère, mais non pas des mépris. Vous ne savez pas, sans doute, que l'amour méprisé s'éteint bientôt, et se venge sur lui-même. Vous vous montrez trop difficile envers votre amant. Prenez-garde, comme dit un proverbe, de rompre la corde à force de la tendre.

DIALOGUE IV.

MÉLITTE ET BACCHIS.

MÉLITTE.

CONNOÎTROIS-TU, Bacchis, quelque vieille, qui sût, comme les femmes de Thessalie, rendre les gens aimables par enchantement, et faire adorer la personne qu'on haïroit le plus? Tu me rendrois un grand service de me l'amener. Je lui donnerois volontiers tous mes habits, tous ces bijoux d'or (1), si par son art je voyois Charinus revenir dans mes bras, et porter à Simmique toute la haine qu'il me témoigne aujourd'hui.

BACCHIS.

Que dis-tu, Mélitte, Charinus ne vit plus avec toi? Il entretient à présent Simmique? C'est donc pour l'amour d'elle, qu'il a bravé la colère de ses parens, et refusé d'épouser une fille riche, qui lui apportoit, dit-on, une dot de cinq talens?

(1) J'ai déja remarqué sur l'*Asne*, *tome III*, *page 179*, que τὰ χρυσία, pris dans un sens absolu, et en parlant des ornemens des femmes, signifie des *bijoux d'or*, et non de l'or monnoyé. Ce passage en est une nouvelle preuve.

MÉLITTE.

MÉLITTE.

C'en est fait, ma chère Bacchis, tout est perdu pour moi. Voilà cinq jours entiers que je ne l'ai vu. C'est à présent chez Pammène, jeune homme de son âge, que l'on fait la débauche, et c'est avec Simmique.

BACCHIS.

Je te plains, ma pauvre Mélitte; mais qui a donc pu vous brouiller ainsi ? Il faut, pour te quitter, qu'il ait eu de fortes raisons.

MÉLITTE.

Je ne sais. Hier, en revenant du Pirée, où son père, je pense, l'avoit envoyé redemander une somme d'argent qu'on lui devoit, il est entré chez moi, sans daigner me regarder; et lorsque, selon ma coutume, je suis accourue au-devant de lui pour l'embrasser : *laissez-moi*, m'a-t-il dit en me repoussant, *allez trouver Hermotime, le patron de vaisseau. Allez lire ce qui est écrit sur le mur du Céramique, où votre nom et le sien sont gravés sur une colonne* (1)

(1) Je me crois obligé d'avertir que c'est contre le vœu du texte et le sens de ce passage, que le traducteur latin a ajouté *ignominiæ causâ*. Ce n'est point par ignominie, c'est au contraire par galanterie que le patron Hermotime avoit écrit son nom et celui de Mélitte sur une colonne du Céramique. C'étoit en effet un usage des Athéniens quand ils vouloient faire une déclaration d'amour à quelqu'un, d'écrire le nom de cette personne sur la muraille d'un lieu public, où l'on savoit que

exposés aux regards de tous les passans. De quel Hermotime, lui ai-je dit, de quelle colonne voulez-vous parler? Mais, sans me répondre un mot, sans vouloir se mettre à table, il s'est allé coucher, le visage tourné du côté de la muraille. Que n'ai-je pas tenté! quelles caresses n'ai-je pas épuisées pour regagner son cœur! Tantôt je le pressois doucement dans mes bras, tantôt je lui baisois le dos. Mais l'ingrat, toujours insensible, loin de se laisser attendrir: *finissez*, m'a-t-il dit, *si vous m'importunez* (1) *davantage, quoique la nuit ne soit encore écoulée qu'à moitié, j'irai coucher ailleurs.*

BACCHIS.

Mais, connois-tu cet Hermotime?

MÉLITTE.

Puisses-tu me voir encore plus malheureuse que je ne suis, si je connois ce patron. Ce-

cette personne alloit souvent. La formule de cette inscription étoit ordinairement *une telle est belle.* Cet usage est attesté par Aristophane, *Guespes*, *v. 99*; et par son Scholiaste. Clément d'Alexandrie nous apprend que Phidias avoit écrit sur le petit doigt de son Jupiter Olympien, ΠΑΝΤΑΡΚΗΣ ΚΑΛΟΣ, *Pantarkès est beau. in Protrept.*, *page 35*, édition de Sylburge. Le Céramique dont il s'agit ici, est celui de la ville dans lequel les courtisannes se promenoient; car il y avoit un autre Céramique hors de la ville: mais celui-ci servoit de sépulture aux citoyens qui étoient morts en combattant pour la patrie.

(1) Au lieu d'ὀχλήσεις, ne vaut-il pas mieux lire ἐνοχλήσεις?

pendant Charinus s'éveillant en sursaut au chant du coq, s'est en allé dès la pointe du jour. Impatiente de savoir si mon nom étoit réellement écrit sur le mur du Céramique, comme il me l'avoit reproché, j'envoyai sur le champ Acis pour s'en assurer. Elle ne trouva rien autre chose que ces mots : MÉLITTE AIME HERMOTIME ; et plus bas, LE PATRON HERMOTIME AIME MÉLITTE.

BACCHIS.

Malice de jeunes gens. Je comprends ce mystère. Quelqu'un, pour faire de la peine à Charinus, dont il connoît l'humeur jalouse, aura mis cette inscription, à laquelle Charinus a trop facilement ajouté foi. Mais quand je verrai ton amant, je lui parlerai. C'est un enfant qui n'a point encore d'expérience.

MÉLITTE.

Et où pourras-tu le voir, il s'enferme tout le jour avec Simmique ? Ses parens l'ont fait en vain chercher ici. Ah, Bacchis ! si je pouvois trouver quelque vieille telle que je te le disois, sa présence me rendroit la vie.

BACCHIS.

Je connois une Syrienne, encore assez robuste pour son âge, et fort habile magicienne. C'est elle qui m'a raccommodée avec Phanias, qui, comme ton Charinus, avoit pris de l'humeur pour une vétille. Après quatre mois

d'absence, par la force de ses enchantemens; elle m'a ramené l'infidèle, au moment où je n'osois plus l'espérer.

MÉLITTE.

Qu'a-t-elle fait pour cela, si tu t'en souviens encore ?

BACCHIS.

Elle ne prend pas bien cher. Une dragme et un pain m'ont suffi pour la payer. Il faut en outre déposer quelque part du sel (1), sept oboles, du soufre et un flambleau (2). La

(1) Le sel dans les enchantemens se répandoit sur le feu; le bruit qu'il faisoit en pétillant étoit d'un augure plus ou moins favorable. En le répandant on récitoit cette formule : *je répands les os d'un tel.* Théocrite nous apprend cette circonstance dans sa seconde Idylle, *v.* 21, où Simæthe dit à la magicienne Thestylis :

πάσσ' ἅλα καὶ λέγε ταῦτα· τὰ Δέλφιδος ὀστέα πάσσω,

répands le sel et dis ces mots : je répands les os de Delphis.

(2) Lucien oublie ici deux choses indispensables dans les enchantemens. De la farine dont on pétrissoit un gâteau que l'on laissoit consumer sur le feu. Théocrite, dans l'Idylle citée ci-dessus, y fait allusion, lorsqu'il fait dire à Simæthe :

ἄλφιτά τοι πρῶτον πυρὶ τάκεται,

déja la farine, c'est-à-dire, *le gâteau se consume sur le feu.*

Le second objet dont Lucien ne parle pas, et qui n'est pas le moins essentiel, c'est le Laurier. Les anciens attribuoient à cet arbre des propriétés particulières, et il n'étoit pas moins employé dans les enchantemens que dans les sacrifices solemnels. On prétendoit qu'il

vieille les prend. On verse aussi du vin dans un vase (1), et c'est elle seule qui le boit. Mais il te faudroit encore avoir quelque chose qui eût appartenu à ton amant, comme un habit, une chaussure, quelques cheveux.

ne rendoit pas de cendre quand on le brûloit; et plus il faisoit de bruit alors, plus le sacrifice paroissoit devoir être favorable. C'est par une suite de ces opinions que Théocrite, dans l'Idylle que nous venons de citer, fait dire à Simæthe :

Δέλφις ἔμ' ἀνίασεν· ἐγὼ δ' ἐπὶ Δέλφιδι δάφναν
αἴθω· χ' ὡς ἀυτὰ λάκεει μέγα καππυρίσασα,
κ' ἠξαπίνης ἄφθη, κ' ἐδὲ σποδὸν εἴδομες ἀυτᾶς,
ὥυτω τοι καὶ Δέλφις ἐνὶ φλογὶ σάρκ' ἀμαθύνοι :

Delphis cause tous mes chagrins, et c'est contre Delphis que je brûle ce laurier. De même qu'il pétille avec force dès qu'il est embrasé, qu'il s'enflamme en un instant et que nous ne voyons pas sa cendre, de même que Delphis soit consumé par la flamme de l'Amour. On faisoit encore usage de la cire, dont on formoit la représentation de la personne contre laquelle on dirigeoit ses enchantemens. Ensuite on faisoit fondre cette cire sur le brasier, en prononçant une formule dont Théocrite nous donne une idée dans ces deux vers :

ὡς τῆλον τὸν καρὸν ἐγὼ σὺν δαίμονι τάκω
ὡς τάκοιθ' ὑπ' ἔρωτος ὁ Μύνδιος ἀυτίκα Δέλφις :

ainsi que je fais fondre cette cire sous les auspices d'un Dieu (ou d'une Déesse. La Lune qui présidoit aux enchantemens nocturnes), *qu'ainsi le Myndien Delphis puisse fondre d'amour.*

(1) On couronnoit ordinairement ce vase de laine rouge, comme on le voit dans la seconde Idylle de Théocrite, où Simæthe dit à Thestylis, *v.* 2 :

Στέψον τὰν κελέβαν φοινικέῳ ὄιὸς ἀώτῳ ;

couronne ce vase du duvet de pourpre d'une brebis.

MÉLITTE.

Justement, j'ai ses sandales.

BACCHIS.

Elle les suspendra à un pieu, brûlera dessous du soufre, répandra du sel sur le brasier en prononçant vos deux noms, le tien et celui de ton amant. Tirant ensuite une boule de son sein, elle la fera tourner (1), et récitera avec rapidité son enchantement composé de plusieurs mots barbares, et qui font frémir. Voilà du moins ce qu'elle fit alors pour moi; et bientôt après Phanias, malgré les reproches de ses camarades, malgré les supplications de Phœbis avec laquelle il vivoit, revint à moi, entraîné par la puissance du charme. Bien plus, ma vieille m'apprit encore un secret pour inspirer à Phanias la haine la plus forte contre Phœbis. C'étoit d'observer la trace des pas de cette fille, de les effacer en posant le pied droit où elle avoit posé le gauche, et le pied gauche sur la trace de son pied droit, et de dire en même temps, *je marche sur toi, je suis au-dessus de toi.* J'ai fait tout ce qu'elle m'avoit prescrit.

(1) On voit aussi dans l'Idylle de Théocrite, citée dans les remarques précédentes, Thestylis faire tourner une boule que le poëte, comme Lucien, appelle βόμβος, et que le Scholiaste de Théocrite interprète par τροχὸς, *une roue* ou *une boule.* Simæthe dit en même temps, *et comme ce globe d'airain roule sous les auspices de Vénus, puisse aussi mon amant se rouler sur le seuil de ma porte.*

MÉLITTE.

Ne diffère plus, ma chère Bacchis, ne diffère plus ; fais venir au plutôt cette Syrienne ; et toi, Acis, prépare du soufre, un pain et tout ce qui est nécessaire pour l'enchantement.

DIALOGUE V (1).

CLONARION ET LÉÆNA.

CLONARION.

ON dit d'étranges choses de toi, Léæna ; que Mégille, cette riche dame de Lesbos, te caresse comme feroit un homme. Qu'en est-il ? Cela est-il vrai ?

LÉÆNA.

Il en est quelque chose.

CLONARION.

Mais à quoi aboutissent toutes ces caresses ? Je ne le puis comprendre. Tu ne m'aimes point, car tu ne me célerois pas.

LÉÆNA.

Je t'aime plus que personne ; mais j'ai honte de le dire, c'est une étrange femelle.

(1) Ce dialogue est celui de Dablancourt. Le traducteur n'ayant pas voulu se charger de le traduire, pour des raisons qu'on devinera sans peine.

CLONARION.

Pensez que c'est quelque Tribade, comme on dit qu'il y en a beaucoup en cette isle, qui n'aiment pas les hommes, et qui caressent les femmes.

LÉÆNA.

C'est quelque chose de semblable.

CLONARION.

Conte-moi comment elle te déclara sa passion, ce que tu lui répondis, et le reste de cette aventure.

LÉÆNA.

Elle faisoit la débauche avec Démonasse de Corinthe, qui est de son humeur; et elles m'envoyèrent quérir comme musicienne, pour chanter et jouer des instrumens pendant leur repas. Après avoir fait bonne chère, elles me retinrent à coucher, et me dirent que je coucherois avec elles, et qu'elles me mettroient au milieu; ce que je n'osai refuser, parce qu'il me sembloit qu'elles me faisoient honneur. Lorsque nous fûmes au lit, elles commencèrent à folâtrer, et à mettre la main dans mon sein, non pas en riant comme font les filles (1), mais avec témoignage d'une passion violente, dont je demeurai toute interdite, ne pouvant deviner ce que c'étoit. A la fin, Mégille toute en fureur ôta sa

(1) Il est bon d'avertir qu'il n'y a pas un mot de cela dans le texte.

coëffure, et parut toute nue, et la tête rase comme un athlète, ce qui me surprit encore plus. Alors prenant la parole : as-tu vu, dit-elle, un plus beau garçon ? Je ne vois point là, lui dis-je, de garçon. Ne m'offense point, dit-elle, je ne m'appelle pas Mégille, mais Mégel ; et voilà ma femme (*montrant Démonasse*). Je me pris à rire à ce discours, et lui dis : quoi ! tu nous as trompées si long-temps étant homme, et passant pour femme, comme Achille parmi les filles ? Mais tu n'es pas faite comme lui. Non, dit-elle, mais je n'en ai pas besoin ; et si tu veux l'éprouver, tu trouveras qu'il ne me manque rien pour accomplir tes desirs et les miens. N'es-tu point hermaphrodite, lui dis-je, comme ce devin de Thèbes (1) dont m'a parlé ma com-

(1) Tirésias. Le texte dit : ce fameux devin de Thèbes, dont une Thébaine, Isménodore la joueuse de flûte, m'a raconté l'histoire aux fêtes *Ephestries*. Διηγεμένης, τὰ Ἐφέσρια παρ' ἀυτοῖς. Ce mot Ἐφέσρια est certainement corrompu. Il n'y avoit point en Grèce de fêtes de ce nom. Je lis Ερωτίδια, *aux fêtes de l'Amour*. J'ai déja remarqué que les habitans de Thespies, ville de Béotie, célébroient des fêtes annuelles en l'honneur de l'Amour. Athenée confirme ce que j'ai dit en cet endroit, et nous apprend de plus le nom de ces fêtes, *liv. XIII, page 561*. Θεσπιεῖς τε τὰ Ερωτίδια τιμῶσι κατὰ Παναθήναια Αθηναῖοι καὶ Ολύμπια Ηλεῖοι. Un manuscrit du roi lit Ἐπιχωρία, au lieu d'Ἐφέσρια ; mais ce mot Ἐπιχωρία ne paroît être qu'une glose des mots suivans παρ' ἀυτοῖς. Au surplus, j'ai trouvé dans les manuscrits ce Dialogue beaucoup plus correct et plus complet qu'il n'est publié ; et j'en donnerai les variantes à la fin de ce volume.

pagne Isménodore, qui devint homme après avoir été femme ? Non, dit-elle ; mais j'ai toutes les passions et les inclinations des hommes. Alors elle me fit présent d'un collier et de quelque linge qui étoit fort beau ; et m'embrassant, me baisa et satisfit à sa passion.

CLONARION.

Mais que fit-elle, et comment ? Car c'est-là la difficulté.

LÉÆNA.

Ne t'en enquiers pas davantage ; car il ne m'est pas honnête de le dire, ni à toi de l'entendre.

DIALOGUE VI.

CROBYLE ET CORINNE.

CROBYLE.

ET bien, Corinne, tu vois à présent que ce n'est pas, comme tu l'imaginois, un si grand malheur que de cesser d'être fille, et de vivre avec un aimable jeune homme, qui, dès sa première visite, pour prix de tes faveurs, te donne une mine (1), avec laquelle je vais t'acheter un beau collier.

(1) Soixante livres ou environ de notre monnoie actuelle.

CORINNE.

Oui, maman; mais qu'il ait, je vous prie, de belles pierres couleur de feu, comme celui de Philænis.

CROBYLE.

Il sera tout semblable. Mais à présent j'ai autre chose à vous dire; écoutez-moi, ma fille, apprenez ce que vous avez à faire, et de quelle manière vous devez désormais vous conduire avec les hommes: car nous n'avons plus d'autres moyens de subsister. Depuis deux ans que votre bienheureux (1) père est mort, vous ne savez pas comme nous avons vécu. Lorsqu'il vivoit, nous ne manquions de rien. C'étoit un bon forgeron, qui s'étoit fait dans le Pirée une réputation considérable; et tout le monde dit encore aujourd'hui qu'on ne verra plus de forgeron après Philinus. Quand je l'eus perdu, je fus d'abord obligée de vendre ses tenailles, son enclume et son marteau; j'en trouvai deux mines, qui nous aidèrent à vivre quelque temps; ensuite je travaillai; et tantôt en faisant de la toile, tantôt en poussant la navette, ou en tournant le fuseau, nous nous sommes procuré, avec bien de la peine, de quoi nous soutenir. Je vous ai élevée, ma fille, comme mon unique espérance.

(1) *Voyez* la remarque sur le *Menteur d'inclination*, *page 204.*

CORINNE.

Vous voulez parler de la mine ?....

CROBYLE.

Non : mais j'ai pensé que, parvenue à l'âge où vous êtes, vous pourriez me nourrir, vous procurer facilement de grandes richesses, avoir de belles parures et des robes de pourpre, acheter des esclaves pour vous servir.

CORINNE.

Comment, ma mère ? et que voulez-vous dire ?

CROBYLE.

Il ne faut pour cela que vivre avec les jeunes gens, faire avec eux la débauche, et leur accorder vos faveurs, moyennant un prix honnête.

CORINNE.

Comme la fille de Daphnis, Lyra ?

CROBYLE.

Oui.

CORINNE.

Mais, ma mère, c'est une courtisanne.

CROBYLE.

Et bien, ce n'est pas un si grand malheur. Tu t'enrichiras comme elle, tu auras un grand nombre d'amans. Tu pleures, Corinne ? Ne vois-tu pas combien il y a de courtisannes, comme elles sont recherchées, combien elles

reçoivent d'argent ? J'ai connu Daphnis avant que sa fille fût parvenue à la fleur de son âge, ô bonne Adrassie (1) ! elle n'étoit couverte que de haillons : mais à présent, vois comme elle est mise : elle a de l'or, des habits brodés, quatre femmes pour la servir.

CORINNE.

Comment Lyra a-t-elle gagné tant de richesses ?

CROBYLE.

Premiérement, par une parure élégante, par les graces de son maintien, par l'air agréable qu'elle sait prendre avec tout le monde. On ne la voit pas, comme toi, faire à chaque instant de grands éclats de rire ; mais elle sourit d'une manière gracieuse et séduisante. Elle traite tous les hommes avec politesse, sans chercher à tromper ceux qui viennent la voir, ou qui l'envoient chercher, mais aussi sans s'attacher à personne (2). Si on la conduit à un festin après lui avoir fait quelque présent, elle ne s'enivre point, car rien n'est plus ridicule, et les hommes haïssent les femmes qui ont ce défaut. Elle ne mange pas non plus

(1) Déesse que l'on invoquoit quand on parloit de soi un peu avantageusement, parce qu'elle punissoit les discours orgueilleux. *Voyez tome II, page 196.*

(2) La version latine fait ici un contre-sens, en traduisant *nec vero ipsa viros invaderet ; ἐπιλαμβανέσθαι τινος* signifie *s'attacher à quelqu'un, prendre de l'inclination.*

avec avidité, comme font les gens sans éducation ; mais elle touche les mets délicatement du bout des doigts, prend chaque bouchée en silence, et ne remplit point sa bouche des deux côtés. Elle boit doucement, et non pas d'un seul trait ; mais elle se repose de temps en temps.

CORINNE.

Lors même qu'elle a soif, ma mère ?

CROBYLE.

C'est alors qu'elle s'observe davantage, ma fille. Elle ne parle pas plus qu'il ne faut, ne raille point les convives, ne regarde que celui qui l'a payée. Aussi tout le monde l'aime. Lorsqu'il faut se mettre au lit, elle ne montre ni lasciveté, ni froideur ; son unique objet est d'engager son amant, et de le rendre amoureux. C'est-là, sur-tout, ce que tous les hommes approuvent en elle. Si tu retiens bien cette leçon, nous serons bientôt l'une et l'autre au comble du bonheur ; et tes attraits bien supérieurs aux siens..... ô Adrassie ! Je ne dis rien de plus ; que tu vives seulement !

CORINNE.

Dites-moi, ma mère ; tous ceux qui m'entretiendront, ressembleront-ils à Eucrite avec qui j'ai couché hier ?

CROBYLE.

Non : il y en aura de plus beaux, d'autres

seront plus robustes, d'autres aussi n'auront pas une figure fort agréable.

CORINNE.

Et il faudra que je couche avec ceux-là ?

CROBYLE.

Plus encore qu'avec les autres ; car ce sont ceux qui payent le mieux. Les beaux hommes ne veulent payer que de leur personne (1). Songe principalement à te faire des amans généreux, si tu veux qu'un jour on dise de toi, en te montrant : voyez Corinne la fille de Crobyle, comme elle est riche, et que sa mère est heureuse ! Qu'en dis-tu, feras-tu ce que je te dis ? Oui, tu le feras, j'en suis sûre, et bientôt tu surpasseras toutes tes rivales. A présent vas prendre le bain, car le jeune Eucrite pourroit revenir aujourd'hui ; il me l'a promis.

(1) A la lettre : *les beaux veulent seulement être beaux.*

DIALOGUE VII.

MOUSARION ET SA MÈRE.

LA MÈRE.

SI nous trouvons encore un amoureux tel que Chéréas, il faudra, ma fille, sacrifier une chèvre blanche à Vénus Pandême (1), une génisse à Vénus Uranie et à celle qui est dans les jardins d'Athènes (2), et dédier une couronne à la Déesse des richesses (3); car nous serons les plus fortunées de toutes les courtisannes. Ne voyez-vous pas, en effet, ce que nous recevons tous les jours de ce jeune homme libéral, qui ne nous a pas encore donné seulement une obole, pas une robe, pas une chaussure ou des parfums ? Il est, à la vérité, magnifique en promesses et en espérances éloignées. Il répète sans cesse : *ah! si mon père..... Quand je serai maître de mon héritage, il sera tout à toi :* et tu prétends qu'il t'a juré de t'épouser ?

(1) Vénus publique, Déesse particulière des courtisannes.

(2) Cette statue étoit d'Alcamène. *Voyez* les *Portraits*, *page 452.*

(3) Cérès, suivant le Scholiaste de Lucien; et Junon, suivant Gesner.

MOUSARION.

MOUSARION.

Oui, ma mère, il l'a juré par nos deux Déesses (1) et par Minerve Poliade.

LA MÈRE.

Tu le crois ? C'est apparemment pour cela que derniérement, comme il n'avoit pas de quoi payer son écot, tu lui as donné ton anneau, à mon insu ; il a été le vendre, et en a mangé le prix. Tu lui auras encore donné ces deux colliers d'Ionie, qui pesoient chacun deux dariques, et que Praxias de Chio le patron de vaisseau, t'avoit apportés d'Ephèse où il les avoit fait faire. Il étoit, en effet, bien nécessaire que Chæréas eût de quoi payer son écot pour faire la débauche avec ses amis. Je ne parle ni de tes tuniques, ni de tes chemises ; elles sont aussi vendues, sans doute. Mais, en vérité, ce jeune homme-là est un trésor que Mercure nous a fait trouver.

MOUSARION.

Mais, ma mère, il est beau, il n'a point de barbe, il me dit qu'il m'adore, et répand des larmes si touchantes ! d'ailleurs il est fils de Déinomaque et de Lachès sénateur de l'Aréopage. Il me promet de me prendre pour femme, et il nous fait concevoir les plus grandes

(1) Cérès et Proserpine. Minerve Poliade signifie Minerve protectrice de la ville.

espérances, si une fois, son bonhomme de père vient à fermer l'œil.

LA MÈRE.

Cela étant, Mousarion, lorsque nous aurons besoin d'une chaussure, et que le cordonnier nous demandera deux drachmes, nous lui dirons : nous n'avons pas d'argent, mais nous allons vous donner une partie de nos (1) espérances. Nous en dirons autant au boulanger; et lorsqu'on nous demandera notre loyer : attendez, dirons-nous, que Lachès de Colytte soit mort; nous vous paierons après notre mariage. N'es-tu pas honteuse d'être la seule de tes compagnes qui n'ait ni pendans d'oreilles, ni colliers, ni robe de Tarente ?

MOUSARION.

Et bien, ma mère, sont-elles plus heureuses ou plus belles que moi ?

LA MÈRE.

Non, mais elles sont plus sensées; elles savent leur métier, et ne s'en rapportent pas à de belles paroles, ni à des jeunes gens trompeurs, qui ont toujours des sermens sur le bord des lèvres. Pour toi, tu lui es fidèle, tu l'aimes comme s'il étoit ton époux, et tu

(1) Le texte porte : ὀλιγὰς, *petites*. Je crois qu'il faut entendre par ὀλιγὰς τῶν ἐλπίδων, *une partie de nos espérances*.

ne recevrois dans tes bras nul autre que le seul Chæréas. Derniérement encore, lorsque ce laboureur d'Acharnes vint t'offrir deux mines, prix du vin que son père lui avoit envoyé vendre, tu le refusas d'un air dédaigneux; il est jeune cependant celui-là, et il n'a point de barbe; mais tu avois promis ta nuit à ton Adonis.

MOUSARION.

Et quoi, ma mère, falloit-il quitter Chæréas pour recevoir un ouvrier qui sent la boue? Mon Chæréas a du moins la peau douce, et c'est, comme on dit en proverbe, un petit cochon d'Acharnes (1).

LA MÈRE.

J'en conviens: l'autre est un peu rustique et exhale une odeur désagréable: mais Antiphon fils de Ménécrate, qui te promettoit une mine, pourquoi ne l'as-tu pas reçu? il est beau, poli, à-peu-près de l'âge de Chæréas.

MOUSARION.

Ah, ma mère! Chæréas m'a menacée, s'il me trouvoit jamais avec ce jeune homme, de nous égorger tous les deux.

(1) Il paroît par ce proverbe, dont je n'ai pu trouver l'explication dans aucun auteur, que les petits cochons d'Acharnes, bourgade de l'Attique, étoient succulens et délicats.

LA MÈRE.

Combien d'autres ont fait de semblables menaces ! Cependant cela sera cause que tu ne trouveras point d'amans ; et au lieu de mener la vie d'une courtisanne, tu vivras aussi chastement qu'une prêtresse de Cérès. A propos, c'est aujourd'hui la fête de cette déesse ; qu'est-ce que ton amant t'a donné pour la célébrer ?

MOUSARION.

Je n'ai rien, maman.

LA MÈRE.

C'est donc le seul jeune homme qui ne sache pas trouver des expédiens pour tirer quelque chose de son père ? Ne pouvoit-il envoyer un valet pour le tromper par un faux avis ; ou demander de l'argent à sa mère, en la menaçant, si elle ne lui en donnoit pas, de s'embarquer pour l'armée ? Mais au lieu de travailler à nous être utile, il reste dans l'inaction, il nous ruine, et sans rien nous donner, il ne permet pas qu'on nous donne. Crois-tu, Mousarion, que tu auras toujours seize ans, ou que Chæréas aura toujours pour toi la même tendresse, lorsqu'il sera dans l'opulence, et que sa mère lui aura trouvé quelque riche mariage ? A la vue d'une dot de cinq talens, se souviendra-t-il de ses sermens, de ses larmes et de tes baisers ?

MOUSARION.

Oui, ma mère, il s'en souviendra; et ce qui le prouve, c'est qu'il n'a point encore voulu se marier : malgré les sollicitations pressantes de ses parens, malgré la violence qu'ils ont voulu lui faire, il a toujours refusé.

LA MÈRE.

Fassent les Dieux qu'il ne te trompe pas! Mais si cela arrive, je te ferai souvenir alors de mes avis, Mousarion.

DIALOGUE VIII.

AMPÉLIS ET CHRYSIS.

AMPÉLIS.

QUAND on n'est point jaloux, Chrysis, quand on ne se met point en colère, qu'on ne donne pas des soufflets, qu'on ne coupe pas les cheveux de sa maîtresse, ou qu'on ne lui déchire pas ses habits, c'est qu'on n'est pas amoureux.

CHRYSIS.

Et quoi! sont-ce donc là les seules preuves d'amour?

AMPÉLIS.

Oui, ma chère; rien n'annonce mieux un

homme bien enflammé : car tout le reste, les baisers, les larmes, les sermens, les fréquentes visites, sont bien les marques d'un amour qui commence, et qui croît encore ; mais tout son feu ne peut bien éclater que par la jalousie : et si ton Gorgias t'a donné un soufflet, comme tu me l'assures, s'il montre une violente jalousie, tu dois en concevoir les meilleures espérances, et souhaiter qu'il agisse toujours de même.

CHRYSIS.

Toujours de même ! tu veux qu'il me donne toujours des soufflets ?

AMPÉLIS.

Non pas précisément ; mais qu'il prenne de l'humeur, si quelquefois tes yeux s'arrêtent sur un autre que sur lui : car s'il n'étoit pas amoureux, il ne se mettroit pas en colère en te voyant un autre amant.

CHRYSIS.

Mais je n'en ai point. C'est sans fondement qu'il me soupçonne d'aimer ce jeune homme opulent, dont je parlai un jour devant lui.

AMPÉLIS.

Il est déja d'un favorable augure, qu'on te soupçonne d'être recherchée par les riches ; car ton amant en éprouvera plus de chagrin, il se piquera d'honneur, et craindra que ses rivaux ne le surpassent en générosité.

CHRYSIS.

Oui, mais en attendant, je n'en reçois que de mauvais traitemens et des soufflets; il ne m'a rien donné de plus.

AMPÉLIS.

Il te donnera par la suite. Les hommes jaloux deviennent (1) généreux lorsqu'on leur cause beaucoup d'inquiétudes.

CHRYSIS.

Je ne sais pas, en vérité, pourquoi tu veux que je reçoive des soufflets.

AMPÉLIS.

Non, je ne le veux pas; mais, comme je te le dis, l'amour devient libéral (2) quand il croit qu'on le néglige; lorsque, au contraire, un amant est persuadé qu'il est seul favorisé, sa passion languit et s'éteint bientôt. Je te parle d'après une longue expérience, j'ai exercé la profession pendant vingt ans, et tu n'en as pas encore seize. Si tu veux, je vais te raconter ce qui m'est arrivé il y a peu d'années. J'avois pour amant Démophante l'usurier, qui demeure derrière le Pœcile. Jamais il ne m'avoit donné

(1) Le texte paroît corrompu en cet endroit. Je croirois qu'il y manque un mot. J'ai traduit comme s'il y avoit ζηλότυποι γὰρ καὶ μᾶλλον δίδωσι.

(2) Cet endroit est également corrompu. Je lis μεγαλόδωροι ἐρῶντες γίγνονται αἰ καὶ....

plus de cinq drachmes, et cependant il vouloit être le maître. Il m'aimoit, ma chère Chrysis, d'un amour très-superficiel. Point de soupirs, point de larmes, point de visites nocturnes, seulement il couchoit quelquefois avec moi, de loin en loin. Un jour il vint me voir; je lui fermai ma porte (j'avois chez moi le peintre Calliades, qui m'avoit envoyé dix drachmes). D'abord mon vieil usurier s'en alla en me disant des injures; quelques jours s'étant écoulés, comme je ne l'envoyois pas chercher (Calliades étoit encore chez moi), Démophante enflammé par mon infidélité, arrive tout bouillant de colère: il voit ma porte ouverte, il entre, il me prie, il a recours aux larmes, il me frappe, il menace de tuer son rival, déchire ma robe, se livre à toute sa fureur, et finit par me donner un talent, pour lequel je vécus fidellement avec lui pendant huit mois entiers. Sa femme disoit à tout le monde que j'avois jetté sur lui quelque charme magique: mais la jalousie seule étoit le charme. Fais-en usage, ma Chrysis, emploie-le avec Gorgias. C'est un jeune homme qui sera fort riche après la mort de son père.

DIALOGUE IX.

DORCAS, PANNYCHIS, PHILOSTRATE, POLÉMON, PARMÉNON.

DORCAS.

NOUS sommes perdues, ma maîtresse, nous sommes perdues! Polémon est de retour de la guerre, où l'on dit qu'il s'est prodigieusement enrichi. Je l'ai vu passer, revêtu d'une cotte d'arme (1) de pourpre, et suivi d'un grand nombre de valets. Aussi-tôt que ses amis l'ont apperçu, ils ont couru l'embrasser. En ce moment, j'ai reconnu derrière lui le valet qu'il avoit en partant pour son voyage; je l'ai abordé, et le saluant la première : *et bien, Parménon*, lui ai-je dit, *en quel état sont vos affaires? Rapportez-vous d'heureux fruits de la guerre?*

PANNYCHIS.

Ce n'étoit pas ainsi qu'il falloit commencer; mais de cette manière : *Que je rends graces aux Dieux qui vous ont conservé, sur-tout à Jupiter hospitalier, et à Minerve guerrière! Ma maîtresse s'informoit de vous tous les jours; elle demandoit où vous étiez, ce que vous faisiez.* Il falloit sur-

(1) ἐφεστρὶς est un manteau militaire.

tout ajouter : *elle versoit des larmes continuelles ; et ne parloit que de son cher Polémon.* Ce début eût été bien meilleur.

DORCAS.

Je n'ai pas manqué non plus de lui dire tout cela. Je ne vous en parlois point, parce que je me hâtois de vous rendre compte de ce que j'ai appris. Lorsque je fus auprès de Parménon, je commençai à le saluer en ces termes : *sans doute, Parménon, que les oreilles vous ont souvent tintées à notre sujet, car ma maîtresse ne parloit que de vous, et toujours en pleurant. Toutes les fois que l'on recevoit des nouvelles d'un combat, et qu'on disoit qu'il étoit resté beaucoup de monde sur la place, alors elle arrachoit ses cheveux, se frappoit le sein ; chaque nouvelle la plongeoit dans une douleur extrême.*

PANNYCHIS.

Fort bien. Voilà comme il falloit s'y prendre.

DORCAS.

Un instant après je lui ai fait la question dont je vous parlois tout-à-l'heure. Il me répondit : *nous revenons ici dans un état brillant.*

PANNYCHIS.

Et il ne t'a pas dit avant tout, que Polémon se souvenoit encore de moi, et desiroit me retrouver vivante ?

DORCAS.

Certainement, il me l'a bien assuré. Mais le point principal, c'est qu'il m'a appris que son maître revient chargé de richesses, qu'il a de l'or, des habits, des esclaves, de l'ivoire, qu'il ne compte plus son argent, mais il le mesure au médimne (1). Parménon lui-même portoit au doigt une bague à facettes, d'une grosseur considérable, dans laquelle brilloit une pierre de trois couleurs, dont la surface étinceloit de feux. Je l'ai quitté au moment où il vouloit me raconter comment, après avoir traversé l'Alys, ils avoient défait un certain Tiridate, et avec quelle bravoure Polémon s'étoit comporté dans un combat contre les Pisides (2). Je suis accourue promptement vous informer de ces nouvelles, afin que vous examiniez la conduite que vous devez tenir dans ces circonstances (3); car si Polémon venoit ici (et il y viendra certainement, dès qu'il se sera débarrassé des amis qui l'en-

(1) Mesure qui contient six boisseaux de 20 livres pesant chacun.

(2) Peuples voisins du mont Taurus. Strabon, *liv. 11, page 88.* Comme cette guerre me paroît imaginée par Lucien, je ne ferai aucune recherche dessus. Cependant il est possible qu'il ait eu en vue la guerre que Marc-Aurèle fit contre les Parthes vers l'an de Jesus-Christ 162.

(3) Au lieu de περὶ τῶν πάντων, je lis περὶ τῶν παρόντων avec l'édition de Florence et le manuscrit du roi 2954.

tourent), s'il trouvoit Philostrate logé chez nous, de quelle manière croyez-vous qu'il le traitât ?

PANNYCHIS.

Cherchons, ma chère Dorcas, quelque remède à ce contre-temps fâcheux. Il ne seroit pas honnête de renvoyer Philostrate, de qui j'ai reçu un talent depuis peu; c'est d'ailleurs un riche négociant qui m'a fait de magnifiques promesses: d'un autre côté, je perdrois beaucoup (1) à ne pas recevoir Polémon qui revient si brillant. Tu connois en outre son caractère jaloux: insupportable quand il étoit pauvre, que ne fera-t-il pas aujourd'hui qu'il est riche ?

DORCAS.

Le voici qui s'approche.

PANNYCHIS.

Ah ! je suis prête à m'évanouir, Dorcas. Je suis dans un embarras..... Je tremble de frayeur.

DORCAS.

Voici à présent Philostrate qui vient à nous.

(1) A la lettre: *et il ne me seroit pas utile de.* Les Grecs aiment à employer la forme négative pour exprimer plus fortement la proposition contraire.

PANNYCHIS.

Que devenir (1) ? Où me cacher (2) ?

PHILOSTRATE.

Et bien, Pannychis, que ne nous mettons-nous à table (3) ?

PANNYCHIS.

Ah, malheureux ! tu me perds (4). Bon jour, Polémon : il y a long-temps qu'on ne vous a vu ?

POLÉMON.

Quel est cet homme qui vient à nous ? Vous ne répondez point. Fort bien ! vous n'êtes plus à moi, Pannychis ? Et je suis accouru des Thermopyles (5) ici en cinq jours ; je me hâtois de venir retrouver une pareille femme ! Mais j'ai bien mérité ce traitement. Je vous

(1) Le texte porte *τίς γένωμαι ;* j'ai préféré lire *τί γένωμαι.*

(2) A la lettre : *comment la terre m'engloutira-t-elle ?* Cette expression eût paru trop forte pour un Dialogue. Elle n'est que naturelle en Grec.

(3) Suivant le grec : *à boire.*

(4) Ces paroles de Pannychis, sont censées un *à parte.*

(5) Le texte porte : *ἐκ Πυλῶν δεῦρο, j'ai volé de Pyles ici.* Πυλαὶ, comme on sait, signifie les *Thermopyles.* Il paroît que Polémon étoit débarqué à Corinthe, d'où il s'étoit rendu par terre à Athènes. A moins qu'il ne s'agisse ici de Pylos, ville d'Elide, située près de la mer.

en sais gré ; et désormais je ne serai plus pillé par vous.

PHILOSTRATE.

Et qui es-tu, mon ami ?

POLÉMON.

Connoissez-vous Polémon de Stirie (1), de la tribu de Pandion, autrefois Chiliarque (2), aujourd'hui commandant de cinq mille hommes, l'amant de Pannychis, lorsque je l'ai crue raisonnable ?

PHILOSTRATE.

Pannychis est à présent à moi. Je lui ai donné un talent, et elle en recevra encore autant dès que j'aurai disposé de mes marchandises. Suis-moi, Pannychis, et que ce Chiliarque aille, s'il le veut, porter la guerre dans le royaume des Odryses (3).

DORCAS, *à Philostrate.*

Elle vous suivra si elle le veut ; elle est libre, je pense ?

(1) Bourgade de l'Attique.

(2) Qui commande mille hommes.

(3) Vaste pays, situé au nord de la Thrace, si même il n'en fait partie. Il paroît par ce passage, que les Grecs le regardoient comme un pays perdu, à cause de son éloignement ; et Philostrate y envoie Polémon, comme nous envoyons les gens au Mississipi. Le texte grec porte à la lettre : *laisse-le aller faire le chiliarque chez les Odryses.*

PANNYCHIS.

Que dois-je faire, Dorcas ?

DORCAS.

Il vaut mieux rentrer chez vous. Polémon est trop irrité pour vous exposer à rester avec lui. D'ailleurs sa jalousie pourroit le porter à quelque excès.

PANNYCHIS, *à Philostrate.*

Entrons, si vous voulez.

POLÉMON.

Fort bien ; mais je vous prédis que c'est aujourd'hui la dernière fois que vous boirez ensemble, ou vainement serois-je accoutumé à répandre le sang. Parménon, mes Thraces ?

PARMÉNON.

Ils sont ici tout armés : leur phalange occupe l'entrée de la cour (1) ; le front est composé des soldats pesamment armés, les frondeurs et les archers forment les aîles, les autres sont placés derrière.

PHILOSTRATE.

Ces menaces sont bonnes pour effrayer les enfans. Vainement tu cherches à m'intimider,

(1) C'est toujours ainsi que je traduis *σεφανὸς*, *cul-de-sac.*

capitaine de mercenaires ; tu n'as jamais tué seulement un poulet : ou si tu as vu la guerre, c'étoit sans doute du haut de quelque rempart (1) ; peut-être as-tu commandé une dimœrie (2), je veux bien te faire cet honneur.

POLÉMON.

Tu le sauras bientôt, quand tu nous verras venir à toi la lance baissée (3), et couverts d'armes éclatantes.

PHILOSTRATE.

Venez ici rangés en bataille, ce seul valet (4) et moi nous vous mettrons bientôt en fuite ; et pressés sous les coups de pierres, vous ne saurez où vous refugier.

(1) A la lettre : *tu gardois quelque misérable rempart.*

(2) Une *dimœrie* est la moitié du *lochos*, c'est-à-dire, huit hommes. *Voyez* notre remarque sur *Bacchus, page 234* de ce volume.

(3) ἐπὶ δόρυ, en terme militaire, signifie *à droite*, comme ἐπ' ἀσπίδα, *à gauche* ; mais je crois avec Gesner, que cette signification n'est point applicable ici.

(4) A la lettre : *moi et ce Tibius, le seul qui m'ait suivi, en vous chargeant à coups de pierres et d'écailles d'huitres, nous vous disperserons de manière que vous ne saurez où vous refugier.*

DIALOGUE

DIALOGUE X.

CHÉLIDONION ET DROSÉ.

CHÉLIDONION.

LE jeune Clinias ne vient donc plus te voir, Drosé? Il y a bien long-temps (1) que je ne l'ai vu chez toi.

DROSÉ.

Il ne vient plus, Chélidonion; son maître l'en empêche.

CHÉLIDONION.

Quel est ce maître? Voudrois-tu parler de Diotime, le maître de Gymnase? il est de mes amis.

DROSÉ.

Non, c'est le plus détestable des philosophes; un certain Aristenet.

(1) Le texte n'est pas entier en cet endroit: ἐ γὰρ ἑώρακα, πολὺς ἤδη χρόνος, ἀυτὸν παρ' ὑμῖν. Cette construction est défectueuse, quoi qu'en dise Reitz, et quoiqu'on sous-entende nécessairement ἐστὶ. Il me paroît hors de doute que Lucien avoit écrit ἐξ ὃ γὰρ ἑώρακα, πολὺς ἤδη χρόνος, ἀυτὸν παρ' ὑμῖν, *depuis que je ne l'ai vu chez vous, il s'est passé bien du temps.* Dusoul lisoit πόλυν ἤδη χρόνον, comme au commencement de *la Nécyomancie.*

CHÉLIDONION.

Quoi ! cet homme à figure rébarbative ; dont le menton est hérissé d'une longue barbe, qui a coutume de se promener tous les jours au Pœcile, entouré d'une foule de jeunes gens ?

DROSÉ.

Oui, c'est ce personnage orgueilleux que je livrerois de bon cœur au bourreau, pour qu'il le traînât par la barbe au supplice.

CHÉLIDONION.

Par quel moyen a-t-il pu persuader à Clinias de te quitter ?

DROSÉ.

Je l'ignore, Chélidonion ; mais ce jeune homme qui, depuis qu'il a commencé à vivre avec des femmes, n'avoit jamais passé de nuit que dans mes bras (c'est moi qui la première l'ai initié aux mystères de Vénus), est absent depuis ces trois derniers jours. Il ne s'est pas même approché de l'entrée de ma cour. Le chagrin que me causoit son absence, et je ne sais quel pressentiment de mon malheur, me déterminèrent à envoyer Nébris dans les différens lieux qu'il fréquente, pour tâcher de le découvrir, soit dans la place publique, soit au Pœcile. Elle me dit à son retour, qu'elle l'avoit apperçu se promener avec Aristenet, qu'elle lui avoit fait de loin un signe de tête,

mais que Clinias rougissant et baissant les yeux dès qu'il l'avoit reconnue, n'avoit plus tourné les regards de son côté. Ensuite ils sont entrés ensemble dans la ville. Nébris les a suivis jusqu'au Dipyle (1); mais comme Clinias ne regardoit point derrière lui, elle est revenue sans pouvoir me donner aucune nouvelle certaine de mon amant. Imagine quelle est ma situation depuis cet instant. Je ne puis deviner ce qui a pu l'indisposer contre moi. Je me suis dit à moi-même : ne lui aurois-je point causé quelque chagrin ? Seroit-il devenu amoureux de quelque autre, et me haïroit-il à présent ? Ah ! sans doute son père l'empêche de me venir voir. Telles étoient les pensées qui rouloient dans mon esprit, lorsqu'enfin hier, après le repas du soir, Dromon est venu ici m'apporter une lettre de la part de Clinias. Tiens, la voilà, lis, moi-la, Chélidonion; car tu sais lire, sans doute ?

CHÉLIDONION.

Voyons. L'écriture n'en est pas trop lisible, et les caractères confus (2) annoncent que l'écrivain s'est dépêché. Voici ce que porte cette lettre :

(1) Une des portes d'Athènes.

(2) ἐπισεσυρμένα signifie *tirés, tracés les uns sur les autres.* Un manuscrit lit περισεσυρμένα ; cette leçon se trouve aussi dans le manuscrit du roi, 2954, au-dessus de la leçon ordinaire. J'aurois desiré y trouver παρασεσυρμένα, *mal tracés.*

Les Dieux me sont témoins, ma chère Drosé, de l'amour que j'ai toujours eu pour toi.

DROSÉ.

Ah, malheureuse que je suis! il ne me dit seulement pas de me réjouir (1).

CHÉLIDONION.

Si aujourd'hui je m'éloigne de toi, ce n'est point par haine, mais par nécessité. Mon père m'a remis entre les mains d'Aristenet, pour que j'apprisse la philosophie; et celui-ci qui a découvert notre liaison, m'en a fait de violens reproches, en me disant qu'il étoit honteux pour le fils d'Architelès et d'Erasiclée, de vivre avec une courtisanne, et que la vertu étoit infiniment préférable à la volupté.

DROSÉ.

Périsse (2) à jamais le vieux fou, qui donne de telles leçons à ce jeune homme!

CHÉLIDONION.

Je suis forcé de lui obéir. Il me suit par-tout, il m'observe avec exactitude, et il ne m'est pas possible de tourner mes regards ailleurs que sur lui. Il me promet que, si je suis sage, et si je lui

(1) Allusion au χαίρειν, par lequel les Grecs commençoient ordinairement leurs lettres.

(2) Littéralement: *que ce vieux radoteur n'arrive point aux heures.* On trouvera ce proverbe expliqué, *tome III, page 57.*

obéis en tout, il me rendra heureux, et me fera possesseur de la vertu, après m'avoir exercé par des travaux. A peine trouvai-je le temps de t'écrire cette lettre en me dérobant à sa vigilance. Sois heureuse, ma chère Drosé, et souviens-toi de ton Clinias.

DROSÉ.

Et bien! que penses-tu de cette lettre, Chélidonion?

CHÉLIDONION.

En général c'est le langage des Scythes (1): cependant ces derniers mots, *souviens-toi de ton Clinias*, laissent quelque espérance.

DROSÉ.

Il me le semble. Mais, ma chère, je meure d'amour pour lui. Dromon m'a dit qu'Aristenet étoit un pædéraste, qui, sous prétexte de la philosophie, vit avec les plus beaux jeunes gens; il a déja eu des entretiens particuliers avec Clinias; il lui fait les plus belles promesses, en lui disant qu'il le rendra égal aux Dieux; et même il lui fait lire les dialogues érotiques des anciens philosophes avec leurs disciples (2).

(1) C'est-à-dire, *cela est bien rigoureux.* Les Scythes, dit Athenée, *liv. XII, page 524*, traitoient leurs esclaves avec une rigueur extrême; et c'est de-là qu'est venu le proverbe ἡ Σκυθῶν ῥῆσις, *c'est le langage des Scythes.*

(2) Critique de plusieurs écrits de Platon: tels que le *Banquet*, le *Lysis*, où ce philosophe met dans la bouche de Socrate des préceptes infames dont ce vertueux personnage étoit bien éloigné.

Enfin il obsède entiérement ce jeune homme; mais Dromon menace d'en avertir le père de Clinias.

CHÉLIDONION.

Il falloit, Drosé, bien régaler Dromon.

DROSÉ.

Aussi l'ai-je fait. Mais je n'en aurois pas eu besoin; car il est amoureux de Nébris.

CHÉLIDONION.

Sois tranquille, tout ira bien. Je suis d'avis d'écrire sur la muraille du Céramique, du côté où Architélès a coutume de se promener: ARISTENET CORROMPT CLINIAS. Cette inscription secondera à merveille le rapport de Dromon.

DROSÉ.

Oui: mais comment feras-tu pour *n'être* pas vue?

CHÉLIDONION.

Je l'écrirai la nuit avec un charbon, que je prendrai dans le voisinage (1).

DROSÉ.

Fort bien. Unissons-nous pour faire la guerre à ce philosophe orgueilleux.

(1) Le grec: *quelque part.*

DIALOGUE XI.

TRYPHÆNE ET CHARMIDE.

TRYPHÆNE.

A-T-ON jamais vu prendre une courtisanne avec soi, lui donner cinq drachmes pour prix de ses faveurs, et passer la nuit auprès d'elle en lui tournant le dos, en versant des larmes, en poussant des soupirs? Hier tu n'avois aucun plaisir à boire, et seul de tous les convives, tu n'as pas voulu manger à souper; je t'observois: depuis ce moment, tu n'as cessé de pleurer comme un enfant. Quelle peut être la cause d'une pareille conduite, Charmide? ne me la cache pas; j'aurai du moins gagné cela à passer avec toi la nuit sans dormir.

CHARMIDE.

Je meurs d'amour, Tryphæne; je ne puis résister à la violence de ma passion.

TRYPHÆNE.

Il paroît que ce n'est pas pour moi; car tu ne me témoignerois pas tant de mépris; tu ne me repousserois pas quand je veux t'embrasser; enfin, tu n'éleverois pas entre nous un rempart de tes habits, de peur que je ne te touche. Mais, dis-moi: quelle est celle qui

a su t'enflammer ? peut-être pourrai-je te servir dans tes amours. Je sais comme il faut s'y prendre pour obliger un amant.

CHARMIDE.

Sûrement tu la connois bien, et elle te connoît aussi ; car c'est une des plus célèbres courtisannes.

TRYPHÆNE.

Dis-moi son nom.

CHARMIDE.

Philémation.

TRYPHÆNE.

De laquelle veux-tu parler ? Elles sont deux. L'une demeure au Pirée, n'est entretenue (1) que depuis peu, et a pour amant Damyllus, le fils de notre général. L'autre est celle qu'on surnomme Pagide (*le trébuchet*).

CHARMIDE.

C'est celle-là même qui m'a pris, malheureux ! et qui me retient dans ses filets.

TRYPHÆNE.

Et c'est pour elle que tu verses tant de pleurs ?

(1) Le grec dit à la lettre : *nuper devirginata.*

CHARMIDE.

Sans doute.

TRYPHÆNE.

Y a-t-il long-tèmps que tu en es épris ; ou ta passion est-elle nouvellement éclose ?

CHARMIDE.

Elle n'est point nouvelle. Il y aura sept mois aux fêtes de Bacchus que je vis cette belle pour la première fois.

TRYPHÆNE.

Et l'as-tu vue toute entière, ou son visage a-t-il seul frappé tes regards ? Pour le reste, si tu le connoissois (1)..... Mais tu peux

(1) Le texte est certainement corrompu en cet endroit. Guyet s'en est bien apperçu. Le sens que lui donne le traducteur latin me paroît forcé ; mais on peut aisément rétablir ce passage à l'aide du manuscrit du roi et de l'édition de Florence, qui, au lieu de ἃ εἶδες, portent ἃ εἰ εἶδες. Une scholie écrite à la marge du manuscrit, avertit qu'il y a dans cette phrase une suspension de sens : ὑ. λείπει, ἀλλὰ μεμετεώρισαι ὁ λόγος ὡς ἐν διαλόγῳ φιλεῖ γίνεσθαι ; c'est-à-dire, *il n'y a point de lacune, mais le sens est suspendu, comme cela a coutume d'arriver dans le dialogue.* Je crois la réflexion du Scholiaste très-juste, et voici comme je pense qu'il faut lire cet endroit : Εἶδες δὲ ὅλην ἀκριβῶς, ἢ τὸ πρόσωπον μόνον ; *l'as-tu bien examinée toute entière, ou n'as-tu vu que son visage ?* καὶ γὰρ ὅσα τῆ σώματος μὴ φανερὰ εἰ εἶδες Φιλήματιν.... καὶ ὡς ἐχρῆν γυναῖκα πέντε καὶ τεσσαράκοντα ἔτη γεγονυῖαν ἤδη, ἃ

imaginer ce que c'est qu'une femme de quarante-cinq ans.

CHARMIDE.

Elle jure cependant qu'elle n'en aura que vingt-deux au mois Elaphébolion (1) prochain.

TRYPHÆNE.

En crois-tu ses sermens plus que tes propres yeux ? Considère-la bien, et regarde ses tempes, où il lui reste encore quelques cheveux (car tout le reste de sa tête est couverte d'une fausse chevelure), et quand la couleur dont elle a soin de les teindre (2), sera effacée, tu les verras couvertes de cheveux gris. Mais que ne la presses-tu de te laisser voir ses charmes sans voile ?

l'égard des parties du corps qu'elle ne montre pas, si tu avois vu celles de Philémation..... Elles sont comme doit les avoir une femme de quarante-cinq ans. On voit qu'il est nécessaire, pour opérer la suspension du sens, d'ajouter une négation à φανερὰ ; cette négation est encore nécessitée par la seconde partie de la phrase. Il y a dans cette seconde partie une ellipse, καί εἰσιν ὡς ἐχρῆν ἔχειν γυναῖκα.... Enfin la pensée est actuellement de la plus grande clarté. Cependant, au lieu de καὶ ὡς ἐχρῆν, il seroit encore mieux de lire ἀλλ' ὡς ἐχρῆν. Ce correctif ἀλλὰ feroit sentir davantage la suspension du premier membre de la phrase.

(1) Ce mois répond à la dernière moitié du mois de février, et à la première du mois de Mars.

(2) Nous avons déja remarqué que les femmes teignoient leurs cheveux. C'étoit avec des poudres de couleur ; ces poudres tenoient, appliquées sur les parfums huileux dont les cheveux étoient graissés.

CHARMIDE.

Elle n'a jamais voulu m'accorder cette faveur.

TRYPHÆNE.

Ce n'est pas sans raison. Elle sait bien que tu ne pourrois, sans dégoût, soutenir la vue des taches blanches (1) dont elle est couverte; car depuis la gorge jusqu'aux genoux, elle ressemble à une Panthère. Et tu te désoles de ne pouvoir jouir d'une pareille beauté? Apparemment qu'elle n'a que des rigueurs pour toi, et qu'elle méprise ta tendresse?

CHARMIDE.

Il est vrai, Tryphæne, quoique je l'aie

(1) Λεύκη est une maladie, une espèce de lèpre, qui forme des taches blanches sur la peau, ou, comme la définit Hesychius, une efflorescence de la peau: ἄνθος τι τῶν περὶ τὸ σῶμα γινομένων. Je crois que nous connoissons aujourd'hui cette maladie sous le nom de *dartres farineuses*. Hérodote parle de la *leucé, liv. I, chap. CXXXVIII*, comme d'une maladie à laquelle les Perses étoient sujets, et pour laquelle ils excluoient de la société les citoyens qui en étoient attaqués. Il faut consulter sur ce passage d'Hérodote les remarques de M. Larcher, où ce savant n'a pas manqué d'indiquer ce passage de Lucien. Il auroit pu en conclure, ce me semble, que la leucé forme différentes taches sur le corps. Je crois encore que λεύκη n'est pas le féminin de l'adjectif λευκὸς, *blanc*, ou du moins que ce substantif en est distingué par l'accentuation: λευκὴ, *blanche*, porte l'accent grave sur la dernière; au lieu que λεύκη, la *leucé*, porte l'accent aigu sur la penultième. Les taches que produit cette maladie, s'appelloient encore ἀλφοὶ.

comblée de présens : aujourd'hui, parce que je n'ai pu lui donner mille drachmes qu'elle m'a demandées (car tu sais avec quelle avarice mon père en use à mon égard), elle a reçu chez elle Moschion, et m'a fermé sa porte. Moi, pour lui rendre le chagrin qu'elle me cause, je t'ai pris pour maîtresse.

TRYPHÆNE.

Par Vénus ! je me serois bien gardée de venir, si l'on m'avoit avertie que tu ne m'envoyois chercher que pour faire de la peine à une autre, et sur-tout à la vieille (1) Philémation. Mais il est temps que je m'en aille ; déja le coq a chanté pour la troisième fois.

CHARMIDE.

Ne t'en vas pas si promptement, Tryphæne ; si ce que tu me dis de Philémation est vrai, qu'elle porte une fausse chevelure, qu'elle peint ses tempes, qu'elle a le corps couvert de taches blanches, je ne saurois plus la regarder.

TRYPHÆNE.

Demande-le à ta mère, si quelquefois elle a pris le bain avec elle. A l'égard de son âge, ton grand-père pourra te le dire, s'il est encore vivant.

(1) A la lettre : *à Philémation le tombeau.*

CHARMIDE.

Et bien, puisqu'elle est ainsi, ôtons ce rempart qui nous divise, embrassons-nous, ma chère, et livrons-nous au plaisir (1) : je dis pour jamais adieu à Philémation.

DIALOGUE XII.

JOESSE, PYTHIAS ET LYSIAS.

JOESSE.

TU me dédaignes, Lysias, et je l'ai bien mérité ; car jamais je ne t'ai demandé d'argent, jamais je ne t'ai fermé ma porte sous prétexte que j'avois du monde ; jamais je ne t'ai engagé à tromper ton père, ou à dérober quelque bijou à ta mère pour me l'apporter, comme font toutes les autres courtisannes ; mais dès l'instant que je t'ai connu, je t'ai reçu, sans exiger aucun prix, sans te faire payer ta dépense. Tu sais combien d'amans j'ai refusés pour toi : Etoclès, qui est aujourd'hui Prytane, Prassion le patron de vaisseau, le jeune Mélissus, qui n'a que ton âge, et que la mort de son père vient de rendre maître d'une fortune considérable. Toi seul a toujours été mon Phaon, je n'avois point d'yeux pour tout autre,

(1) *Verè unà habitemus.*

je n'ai ouvert ma porte qu'à toi ; car j'étois assez insensée pour croire à la vérité de tes sermens. L'excès de mon attachement m'a fait vivre avec la chasteté d'une Pénélope, malgré les cris de ma mère, qui me grondoit sans cesse, et en présence de mes compagnes, me faisoit un crime de ma conduite. Pour toi, dès que tu t'es apperçu de l'empire que tu avois sur moi, et que je desséchois d'amour, tu n'as cherché qu'à me causer des chagrins, tantôt en folâtrant à mes yeux avec Lycæna, tantôt en me faisant l'éloge de Magidion la joueuse de harpe, lorsque tu étois couché avec moi. Je sentois bien tes outrages, et je n'y répondois que par des larmes. Dernièrement, lorsque vous fîtes la débauche, Thrason, Diphile et toi, on fit venir Cymbalion la joueuse de flûte, et Pyrallis qui est mon ennemie, tu le sais bien. Lorsque tu donnas cinq baisers à Cymbalion, je n'en *fus pas* très-affectée, tu te faisois injure à toi-même en embrassant une pareille fille. Mais combien de signes de tête n'as-tu pas fait à Pyrallis ? Toutes les fois que tu buvois, tu lui présentois aussi-tôt la coupe ; et en la rendant à ton valet, tu lui as ordonné, en lui parlant à l'oreille, de ne verser à boire à nulle autre qu'à Pyrallis ; enfin tu as mordu dans une pomme, et observant l'instant où Diphile étoit occupé à causer avec Thrason, tu la lui as jettée adroitement dans le sein, sans chercher même à te cacher de moi. Pyrallis

aussi-tôt l'a baisée, et l'a plongée dans sa gorge, sous sa ceinture (1). Pour quelle raison agis-tu de la sorte avec moi ? T'ai-je jamais fait la moindre injure ? T'ai-je causé le plus léger chagrin ? Sur quel autre amant ai-je arrêté mes regards ? N'est-ce pas pour toi seul que je respire ? Ah, Lysias ! que tu fais peu cas de ma tendresse ! Il t'importe peu d'affliger une femme infortunée, à qui l'amour a troublé la raison ! Mais il est une Déesse, une Adrassie (2), qui a les yeux ouverts sur la conduite injurieuse des amans. Peut-être un jour verseras-tu des larmes, lorsqu'on te dira que Joesse n'est plus, qu'elle s'est étranglée ou précipitée au fond d'un puits la tête la première, enfin qu'elle a quitté la vie pour ne plus t'importuner de sa présence. Tu pourras triompher alors, et te vanter d'être l'auteur d'une si belle action. Mais pourquoi me lancer un coup-d'œil irrité ? Pourquoi frémir de colère (3) ? Si tu as quelque reproche à me faire, parle, et Pythias sera notre juge. Et quoi ! tu t'en vas sans me répondre ? Tu vois, Pythias, tout ce que j'ai à souffrir de cet ingrat.

PYTHIAS.

Quelle cruauté ! tu es un rocher, et non

(1) ὑπὸ τῷ ἀποδέσμῳ, *sous le nœud.* Les femmes grecques portoient leur ceinture immédiatement sous les mamelles, et l'attachoient sur le devant par un nœud.

(2) *Voyez* ci-dessus, *Dialogue VI, page 397.*

(3) A la lettre : *grincer des dents.*

pas un homme, si tu n'es pas attendri par ses pleurs. Mais aussi, puisqu'il faut dire la vérité, c'est toi, Joesse, qui l'as gâté par un amour extrême, en lui faisant connoître ta foiblesse. Il ne falloit pas lui témoigner tant d'attachement ; tous ces hommes deviennent fiers dès qu'ils s'apperçoivent qu'on les aime. Cesse, infortunée, de répandre des larmes ! et si tu m'en crois, ferme deux ou trois fois ta porte à cet ingrat ; bientôt tu le verras s'enflammer à son tour, et perdre la raison pour toi.

JOESSE.

Ah ! ne tiens point un pareil langage. Que dis-tu ? que je ferme ma porte à Lysias ? Fassent les Dieux que lui-même ne soit pas le premier à s'éloigner de moi !

PYTHIAS.

Il ne tardera guère à revenir.

JOESSE.

Tu me perds, Pythias ; il a peut-être entendu le conseil que tu viens de me donner (1).

LYSIAS.

Si je reviens ici, Pythias, ce n'est pas pour cette femme, que désormais je ne saurois plus

(1) Selon le texte : *il a peut-être entendu ce mot, ferme-lui ta porte.*

voir ;

voir ; mais pour toi-même, de peur que tu ne blâmes ma conduite, et que tu ne dises encore que Lysias est inflexible.

PYTHIAS.

Sans doute, je l'ai dit, Lysias.

LYSIAS.

Tu veux donc que je puisse aimer (1) cette Joësse, parce qu'elle verse à présent des pleurs, lorsque je sais qu'elle me trahit, et que dernièrement je l'ai surprise endormie dans les bras d'un jeune homme ?

PYTHIAS.

Eh bien ! Lysias, n'est-elle pas courtisanne ? Mais, quand les as-tu surpris dormant ensemble ?

LYSIAS.

Il y a environ six jours..... Oui, il y a six jours, c'étoit le second du mois, et nous sommes aujourd'hui au septième : mon père, instruit de ma passion pour cette honnête fille, me renferma dans sa maison, et défendit au portier de m'ouvrir. Impatient de ne plus la voir, j'usai de stratagême. J'ordonnai à Dromon de se baisser auprès de la muraille, à l'endroit où elle est peu élevée, de me recevoir sur son dos, afin que je pusse aisément

(1) A la lettre : *tu veux que je supporte.*

la franchir. Je la franchis en effet. Pour ne pas alonger mon récit, je viens, je trouve la porte de la cour soigneusement fermée. La nuit étoit très-avancée. Je ne frappai point à la porte. Mais en la soulevant doucement, comme j'avois déja fait plusieurs fois, je la fis sortir de ses gonds, et j'entrai sans faire de bruit. Tout le monde dormoit, je suis la muraille à tâtons, et j'arrive au lit de mon infidelle.

JOESSE.

Que va-t-il dire ? O bonne Cérès ! Quel tourment j'éprouve !

LYSIAS.

Comme j'entendois respirer deux personnes, je pensai d'abord que Lydé étoit couchée avec elle. Mais en tâtant, je sentis un menton fort délicat et sans barbe, et une tête rasée jusqu'à la peau, qui exhaloit les parfums. En cet instant, si j'avois eu une épée, sachez que sans balancer, je les aurois..... Qu'avez-vous à rire ? Ce que je dis, Pythias, est-il donc si risible ?

JOESSE.

Voilà donc, Lysias, la cause de tes chagrins ? C'est Pythias qui étoit avec moi.

PYTHIAS.

Ne lui dis pas cela, Joësse.

JOESSE.

Et pourquoi ne lui dirois-je pas ? Oui, mon bon ami, c'étoit Pythias : je l'avois envoyée prier de venir passer la nuit avec moi, pour calmer l'ennui de ton absence.

LYSIAS.

C'est Pythias qui a la tête rasée jusqu'à la peau ? Et depuis six jours il lui a poussé une pareille chevelure ?

JOESSE.

Elle a été obligée de se faire raser à la suite d'une maladie, parce que tous ses cheveux tomboient ; mais fais-lui voir, Pythias, fais-lui voir, afin de le convaincre. Tiens, voilà le jeune adultère dont tu es jaloux.

LYSIAS.

Pouvois-je m'en défendre, étant amoureux, et après avoir senti..... ?

JOESSE.

Te voilà persuadé : veux-tu à présent que je te rende tous les chagrins que tu m'as causés en me fâchant contre toi, à mon tour, et avec bien plus de justice ?

LYSIAS.

Non, ma chère ; songeons plutôt à nous mettre à table ; Pythias fera la débauche avec

nous, je veux qu'elle soit présente à notre réconciliation.

JOESSE.

Elle restera. Que de maux j'ai soufferts à cause de toi, ô Pythias, le plus aimable de nos jeunes gens!

PYTHIAS.

Oui; mais c'est moi (1) qui vous ai raccommodés, et tu ne dois plus m'en vouloir. Pour toi, Lysias, ne vas dire à personne ce que tu sais de ma chevelure.

DIALOGUE XIII.

LÉONTICHUS, CHÉNIDAS, HYMNIS.

LÉONTICHUS.

ET dans ce combat contre les Galates (2); dis-lui, Chénidas, avec quelle bravoure je m'avançai hors des rangs de la cavalerie, monté sur un cheval blanc; et comme les Galates, malgré leur courage, frappés de terreur en me voyant, prirent tous la fuite,

(1) Le grec porte: ὁ ἀνὴρ, au masculin, quoique Pythias soit une femme, pour répondre à la plaisanterie de Joëssе. Cette finesse ne peut se rendre en françois.

(2) Le début de ce Dialogue annonce que la conversation est commencée.

sans qu'aucun d'eux osât me tenir tête. Alors je lançai mon javelot, et d'un seul coup je perçai le chef des ennemis et son cheval. Je fonds ensuite l'épée à la main sur les barbares qui résistoient encore (car plusieurs de ceux qui formoient la phalange, l'ayant rompue, s'étoient réunis en bataillon quarré), je les charge avec furie : l'impétuosité de mon cheval renverse sept de leurs guerriers, qui occupoient le premier rang ; d'un coup d'épée je fends en deux la tête d'un capitaine, malgré l'épaisseur de son casque ; et comme vous arriviez, Chénidas, les ennemis avoient déja pris la fuite.

CHÉNIDAS.

Et dans la Paphlagonie, lorsque vous combattîtes seul à seul, contre ce grand Satrape, ne vous montrâtes-vous pas alors d'une manière bien glorieuse ?

LÉONTICHUS.

Tu as bien fait de me rappeller ce combat. Oui, c'est un de mes plus beaux exploits. Ce Satrape étoit d'une taille énorme ; il passoit pour un des guerriers les plus adroits à manier les armes. Fier de ces avantages, et plein de mépris pour les Grecs, il s'avance entre les deux armées, et défie au combat singulier quiconque osera se présenter devant lui. Tout le monde étoit saisi d'effroi, nos Capitaines, nos Taxiarques, notre Général même, homme

d'ailleurs plein de courage ; c'étoit Aristæchmus d'Etolie. Je n'étois encore que Chiliarque ; j'osai néanmoins accepter le défi, et m'arrachai des bras de mes amis qui tremblolent pour mes jours, en voyant ce barbare d'une taille imposante, revêtu d'armes qui jettoient un éclat éblouissant, agiter son aigrette et branler sa lance d'une manière effrayante.

CHÉNIDAS.

Je tremblois aussi pour vous, Léontichus ; vous savez combien je vous suppliai de ne pas exposer vos jours, en vous jurant que je ne survivrois pas un instant à votre trépas.

LÉONTICHUS.

Je n'écoutai que mon audace. Je m'élançai sur le champ de bataille, couvert d'une armure qui ne le cédoit en rien à celle du Paphlagonien. Un cri de surprise s'éleva des deux camps. Les Grecs et les Barbares me reconnurent bientôt à mon bouclier, et à l'aigrette de mon casque. Dis un peu, Chénidas ? à qui me comparoit-on en ce moment.

CHÉNIDAS.

Et à quel autre, de par tous les Dieux, sinon à Achille, ce vaillant fils de Thétis et de Pélée ? Vous aviez sous le casque sa noble fierté. La pourpre brilloit sur vos épaules, et votre bouclier jettoit des feux étincellans.

LÉONTICHUS.

Lorsque nous fûmes en présence l'un de l'autre, le barbare porta le premier coup, et me blessa assez légérement; la pointe de sa lance m'effleura la peau, un peu au-dessus du genou. Moi, d'un coup de javelot, je perce son bouclier de part en part, et le frappe lui-même au milieu de la poitrine. Il tombe, je me jette aussi-tôt sur lui, et lui coupe la tête d'un coup de mon épée. Je le dépouille de ses armes, et je reviens au camp, portant sa tête sur la pointe de ma lance, et tout couvert de son sang.

HYMNIS.

Ah! fi donc, Léontichus! tout ce que vous me racontez-là est horrible, exécrable. On ne peut vous envisager sans frémir, lorsque vous faites gloire d'un pareil carnage. Je ne veux plus boire ni coucher avec vous.

LÉONTICHUS.

Je te paierai le double.

HYMNIS.

Non, je ne pourrois dormir entre les bras d'un meurtrier.

LÉONTICHUS.

Mais tu n'as rien à craindre, Hymnis. C'est

en Cappadoce que tout cela s'est passé. Aujourd'hui je suis en paix.

HYMNIS.

Ah ! vous êtes un homme abominable. Le sang découloit sur vous de cette tête que vous portiez au bout d'une pique..... Et j'embrasserois, je caresserois un pareil monstre ! Au nom des Graces, il n'en sera rien. Cet homme est aussi cruel que le bourreau.

LÉONTICHUS.

Si tu m'avois vu sous les armes, je suis sûr que tu serois devenue amoureuse de moi.

HYMNIS.

Le seul récit de tes cruautés me fait frissonner, et me cause des nausées. Il me semble que je vois autour de toi les ombres des infortunés que tu as massacrés, et sur-tout celle de ce pauvre capitaine à qui tu as fendu la tête en deux. Que seroit-ce si j'avois été témoin de ce spectacle affreux, si j'eusse vu le sang couler, et les morts renversés sur la poussière ? J'en serois morte, je pense, de frayeur, moi qui n'ai jamais vu égorger un poulet.

LÉONTICHUS.

Quoi ! tu es si foible, si poltrone, Hymnis ? Je croyois te faire plaisir en te racontant mes exploits.

HYMNIS.

Amuse par ces récits les Danaïdes ou les femmes de Lemnos (1). Moi je retourne promptement chez ma mère, attendre que le jour reparoisse. Suis-moi, Grammé ; et toi, brave Chiliarque, massacre, égorge à présent tous ceux que tu voudras.

LÉONTICHUS.

Demeure, Hymnis ; demeure donc..... Elle est partie !

CHÉNIDAS.

C'est votre faute. Vous avez effrayé cette jeune fille encore simple, en agitant votre aigrette, et en racontant des prouesses incroyables. Je l'ai vu pâlir dès le commencement de votre récit : et lorsque vous en étiez à fendre la tête de ce capitaine, elle a changé de visage et frémi de tout son corps.

LÉONTICHUS.

Je croyois me rendre plus aimable à ses yeux. Mais c'est toi aussi qui as contribué à me perdre, en me donnant l'idée de ce combat singulier.

CHÉNIDAS.

Il falloit bien vous aider à mentir ; car je voyois bien le motif de cette fanfaronnade.

(1) Qui tuèrent leurs époux.

Mais vous avez rendu ce combat trop terrible. C'étoit bien assez de couper la tête au malheureux Paphlagonien ; qu'étoit-il besoin de la planter au bout d'une pique, et de vous faire inonder de son sang ?

LÉONTICHUS.

Il est vrai, ce trait est révoltant, Chénidas. Le reste du combat du moins n'étoit pas mal imaginé. Mais, cours après elle, et tâche de l'engager à revenir passer la nuit avec moi.

CHÉNIDAS.

Je lui dirai donc que toutes ces histoires sont autant de mensonges, que vous avez fabriqués dans le dessein de lui paroître brave ?

LÉONTICHUS.

Cela seroit trop honteux, Chénidas.

CHÉNIDAS.

Il n'y a pas d'autre moyen de l'engager à revenir. Ainsi choisissez, ou de faire détester votre bravoure, ou de coucher avec Hymnis en lui avouant vos mensonges.

LÉONTICHUS.

L'un et l'autre parti est bien dur. Je préfère cependant de coucher avec Hymnis. Vas donc, et dis-lui qu'à la vérité j'ai menti, mais non pas en tout.

DIALOGUE XIV.

DORION ET MYRTALE.

DORION.

TU me bannis à présent de chez toi, Myrtale, parce que je suis devenu pauvre. Lorsque je te faisois des présens, j'étois ton amoureux, ton mari, ton maître, tout en un mot. Aujourd'hui que je suis ruiné sans ressources, tu me renvoies! Tu as pris pour amant ce gros marchand Bithynien. En vain, je me tiens à ta porte que j'arrose de mes pleurs, c'est lui qui est à présent le bien-aimé; lui seul entre dans ton logis, y passe les nuits entières: on dit même que tu es grosse de lui.

MYRTALE.

En vérité, Dorion, cela me suffoque, lorsque je t'entends dire que tu m'as fait de grands présens, et que c'est pour moi que tu t'es ruiné. Compte un peu tout ce que tu m'as donné depuis que nous nous connoissons, et tu verras.

DORION.

Et bien, comptons, Myrtale. Premiérement, une chaussure de Sicyone, qui m'a coûté deux drachmes. Mets deux drachmes.

MYRTALE.

Oui, mais tu as passé deux nuits avec moi.

DORION.

A mon retour de Syrie, un vase d'albâtre rempli de parfums de Palestine. Il valoit aussi deux drachmes; j'en jure par Neptune.

MYRTALE.

Et moi, ne t'ai-je pas donné, quand tu t'es embarqué, cette petite tunique qui descend jusqu'aux genoux, et qu'Epiurus, le commandant de la proue, avoit oublié chez moi? Elle devoit te servir quand tu manierois la rame.

DORION.

Epiurus l'a reconnue sur moi derniérement à Samos, et il me l'a reprise; mais ce ne fut qu'après l'avoir bien défendue. De plus, je t'ai apporté des oignons de Cypre, cinq Saperdes (1), et quatre Perches, lorsque je revins du Bosphore. Quoi encore?..... Ah! huit

(1) Le poisson nommé par les Grecs *Saperda*, est le même que le *Coracin*. Athenée, *liv. III*, *page 118*. C'est le corps de Rondelet, *hist. des poiss.*, *liv. V*, *page 118*. Ce poisson se saloit à-peu-près comme notre hareng. Il paroît qu'il n'étoit pas fort estimé pour sa délicatesse, puisqu'Archestrate dans sa *Gastronomie*, ou *l'Art de gouverner son ventre*, dit de ce poisson:

Σαπέρδη δ'ἐνέπω κλαίειν μακρὰ Πουλιχῷ ὄψῳ
Καὶ τοῖς κείνον ἐπαινέσιν, παῦροι γὰρ ἴσασιν
Ἀνθρώπων ὅτι φαῦλον ἔφυ καὶ ἀχιδνόν ἔδεσμα.

pains de nautoniers dans leur barique, et un cabas de figues de Carie. Derniérement encore des sandales dorées que j'apportai de Patare, ingrate, et un grand fromage de Gythium (1).

MYRTALE.

Tout cela vaut peut-être cinq drachmes.

DORION.

N'est-ce pas tout ce que pouvoit faire un pauvre matelot qui gagne sa vie à ramer ? Mais aujourd'hui que je commande un des flancs du navire, tu me méprises ! Derniérement à la fête de Vénus, n'ai-je pas déposé à ses pieds une drachme d'argent à ton intention ? Et une chaussure de deux drachmes que j'ai donnée à ta mère ; et ta Lydé, à qui souvent je mets dans la main, tantôt deux oboles, tantôt quatre. Toutes ces sommes réunies, feroient la fortune d'un matelot.

MYRTALE.

Oui, tes oignons, tes Saperdes.

DORION.

Sans doute. Je n'avois rien de plus à te donner. Crois-tu que je serois rameur si j'étois riche ? Cependant je n'ai jamais rien donné à ma mère, pas même une tête d'ail. Je voudrois

(1) Petite ville maritime de Laconie. *Voyez* Stéphanus de Byzance à ce mot, et la note de Berkel.

bien savoir à présent quels sont les cadeaux que tu as reçus de ton Bithynien ?

MYRTALE.

D'abord cette tunique que tu vois. Il m'a acheté en outre ce gros collier.

DORION.

Ce collier ? Je te le connoissois depuis long-temps.

MYRTALE.

Celui que tu m'as vu étoit bien plus mince. De plus, ces pendans d'oreilles et ce tapis. Derniérement il m'a donné deux mines, il a payé notre loyer pour nous. Ce ne sont pas là des sandales de Patare, des fromages de Gythium, ni des babioles.

DORION.

Mais tu ne nous dis pas comment est fait ce bel amoureux que tu presses toutes les nuits dans tes bras : un homme âgé de plus de cinquante ans, complettement chauve, et dont le teint ressemble à la peau d'un cancre. As-tu jamais vu ses dents ? Que de graces on y voit briller, sur-tout lorsqu'il chante, et qu'il veut faire l'aimable ! C'est l'âne qui brait après la lyre. Jouis à ton gré de ce tendre amant, dont tu es bien digne. Puisse-t-il naître de vous deux un poupon qui ressemble à son père ! Pour moi, je saurai bien trouver, ou Delphis,

ou Cymbalion, ou cette joueuse de flûte qui demeure dans mon voisinage, ou quelque autre enfin. Tout le monde ne peut pas donner des tapis, des colliers, et deux mines à la fois.

MYRTALE.

Heureuse la belle qui t'aura pour amant, Dorion; tu lui apporteras des oignons de Cypre et du fromage, lorsque tu reviendras de Gythium.

DIALOGUE XV.

COCHLIS ET PARTHÉNIS.

COCHLIS.

QU'AS-TU donc à pleurer, Parthénis, et d'où reviens-tu avec tes flûtes ainsi brisées?

PARTHÉNIS.

C'est ce grand soldat Etolien qui m'a donné des soufflets, parce qu'il m'a trouvée jouant de la flûte chez Crotale sa maîtresse, que Gorgus son rival avoit payée pour faire la débauche avec lui. Pendant que nous étions à souper, il est entré comme un furieux, a renversé la table et les vases, a brisé mes flûtes, et prenant par les cheveux ce rustique Gorgus, il l'a traîné par les cheveux hors de la salle du festin, secondé par un de ses cama-

rades ; Dinomaque (c'est ainsi, je crois, qu'on appelle ce soldat) l'a battu si cruellement, que je ne sais si cet homme est mort ou en vie. Le sang lui sortoit en abondance par les narines ; il a le visage enflé et tout meurtri de coups.

COCHLIS.

Est-ce un accès de fureur, ou un effet de l'ivresse ?

PARTHÉNIS.

C'est la jalousie qui le transportoit, unie à un amour extrême. Crotale, je crois, lui avoit demandé deux talens pour vivre avec lui seul. Dinomaque ne voulant pas les donner, elle lui ferma sa porte, et même d'une manière très-incivile (1) à ce qu'on dit ; ensuite elle envoya chercher Gorgus d'Œnée (2), riche laboureur, qui depuis long-temps étoit amoureux d'elle, se mit à boire avec lui, et me fit venir pour leur jouer de la flûte. Déja le festin étoit avancé, je faisois entendre un air Lydien ; notre laboureur se levant de table se mit à danser, Crotale l'applaudissoit, et tout alloit au mieux, lorsque tout-à-coup on entend un grand bruit, accompagné de cris, on frappe à coups redoublés à la porte de la

(1) Le terme grec *προσαρράξασάγε αὐτῷ τὰς θύρας*, signifie *qu'elle poussa la porte avec violence sur lui* ; ce que nous appellons vulgairement *fermer la porte au nez*.

(2) L'une des tribus d'Athènes.

cour.

cour. Huit jeunes gens vigoureux entrent; ce Mégarien (1) étoit à leur tête. Ils renversent aussi-tôt tout ce qu'ils rencontrent, battent Gorgus, comme je te l'ai dit, le jettent à terre et le foulent aux pieds. Crotale se sauva, je ne sais comment, chez Thespiade sa voisine. Dinomaque me donna des soufflets, brisa mes flûtes, et me les jettant au nez: *puisses-tu périr*, me dit-il. Je cours à présent porter mes plaintes à mon maître. Le laboureur va trouver quelques amis qui habitent la ville, pour les engager à livrer le Mégarien entre les mains des Prytanes.

COCHLIS.

Voilà tout ce que l'on gagne à ces amours soldatesques, des coups et des procès. Ecoutez ces militaires, ils sont tous Capitaines ou Chiliarques; mais faut-il donner quelque chose,

(1) Il est appellé Etolien au commencement de ce Dialogue. De-là Gesner a pensé qu'il falloit lire Μεταπευς, au lieu de Μεγαρευς, parce qu'il y avoit en Etolie une ville de *Métapa*. Je ne suis point d'avis de ce changement. Je crois que le nom de *Mégarien* signifioit chez les Athéniens, non-seulement un habitant de la ville de Mégare, mais un homme violent et brutal. Ne disons-nous pas de même, *c'est un Turc*, pour désigner un homme fort; *c'est un Suisse*, pour désigner un homme qui n'entend pas raison, et qui n'est pas très-poli dans ses manières? Cette réflexion paroîtra vraisemblable quand on y joindra ce que dit Stéphanus de Byzance, au mot Μέγαρα, où il remarque qu'on lui donna ce nom *à cause de l'âpreté du pays*. Διὰ τὸ τραχὺ τῆς χώρας. *Voyez* en outre la remarque de Berckel.

attendez la revue, vous disent-ils, *je toucherai alors ma paie, et je ferai tout ce que vous desirez.* Puissent-ils périr jusqu'au dernier ! ce sont tous des fanfarons. Pour moi, je fais bien ; car je n'en reçois pas un seul. J'aime mieux un pêcheur, un matelot, un laboureur de ma condition, qui dit peu de paroles flatteuses, mais qui fait souvent des présens. A l'égard de ces hommes qui font flotter des panaches, qui racontent perpétuellement des combats, ce n'est que du vent, Parthénis.

Fin des Dialogues des Courtisannes.

LA MORT DE PÉRÉGRINUS (1).

LUCIEN à CRONIUS, Prospérité (2).

LE malheureux Pérégrinus, ou Protée, comme il aimoit à se faire appeller, vient d'éprouver le même sort que le Protée d'Homère (3). Le desir de se faire un nom lui avoit déja fait prendre mille formes différentes, et jouer une infinité de personnages; enfin, cet amour insensé de la gloire l'a déterminé à se changer en feu. Cet admirable (4) philosophe s'est brûlé comme un autre Empedocle. La seule différence est, que ce dernier a eu

(1) Tillemont, *hist. des Empereurs, tome II, page 472*, place l'événement de la mort de Pérégrinus à l'an de Jesus-Christ 165.

(2) Telle est la formule qui précédoit les lettres des Grecs. *Voyez* ce que nous avons déja remarqué sur cette formule au commencement du *Nigrinus, tome I, page 23*. Le *Cronius*, auquel cette lettre est adressée, étoit vraisemblablement un philosophe Epicurien. Il n'est point connu d'ailleurs.

(3) Les métamorphoses de Protée fils de Neptune, sont célèbres dans les poëtes. Homère, *Odyss., liv. IV, v. 417*. Virgile, *Georg., liv. IV, v. 406*.

(4) Le terme grec βέλτιστος, *excellent, parfait*, a dans Lucien une force ironique bien difficile à rendre en françois; ἀνθρακωται signifie à la lettre: *s'est changé en charbon*.

soin que personne ne le vît se précipiter dans les gouffres de l'Etna ; au lieu que mon héros a choisi l'assemblée la plus nombreuse de la Grèce, pour monter, en présence d'un grand nombre de spectateurs, sur le bûcher qu'il s'étoit construit lui-même, et pour avoir une foule d'auditeurs, des beaux discours qu'il débita aux Grecs quelques jours avant d'accomplir son audacieuse résolution.

Il me semble que je te vois éclater de rire au récit de la sottise (1) de cet orgueilleux vieillard. Tu t'écrieras, sans doute, quelle extravagance ! quelle gloire chérement achetée (2) ! Mais ce n'est que de loin, et en sûreté, que tu parles ainsi ; tandis que moi j'ai tenu ce langage auprès de son bûcher, à une foule de témoins que mes paroles ont choqués, et qui admiroient la folie de ce vieillard imbécille. Quelques-uns, à la vérité, se moquoient de lui ; cependant peu s'en est fallu que je ne fusse déchiré par les Cyniques, comme Actéon le fut autrefois par ses chiens, et son cousin Penthée par les Mænades.

Ecoute à présent le récit de la pièce (3).

(1) A la lettre : *de rire sur la morve.* Ce mot, qui n'est point désagréable en grec, signifie très-souvent *orgueil, sotte vanité.*

(2) Le grec ajoute : *et toutes les autres exclamations que nous avons coutume de faire en pareil cas.*

(3) Le grec : *voici la disposition, ou le plan du drame.* Pour continuer cette métaphore, Lucien, sous le nom de poëte, entend Pérégrinus même, dont il compare

Tu connois le poëte, tu sais que sa vie fut un tissu d'aventures plus tragiques que celles qu'ont célébrées Eschyle et Sophocle.

J'arrivois en Elide pour assister aux jeux, lorsqu'en traversant le Gymnase (1), j'entendis un philosophe Cynique, qui, d'une voix rude et forte, débitoit sur la vertu ces lieux communs si souvent rebattus, et distribuoit indifféremment des injures à tout le monde. Après avoir bien crié, il finit par parler de Protée. Je vais essayer de te rendre, aussi bien que je le pourrai, tout ce qu'il dit à ce sujet. Tu reconnoîtras facilement l'orateur à son style, car tu as eu plus d'une occasion d'entendre ces intrépides braillards.

« On ose, disoit-il, traiter d'orgueilleux » et de téméraire le dessein de Protée. O Terre! » ô Soleil! ô Fleuves! ô Mers! ô Hercule » notre patron! Protée, qui dans la Syrie a » souffert la captivité d'une longue prison; » Protée qui a abandonné à sa patrie plus de

la vie à une tragédie. Ces mots οἶδα οἷός γε ἦν καὶ, se lisent différemment dans le manuscrit du roi, qui porte οἷός τε ἦν καὶ. Je préférerois cette leçon; car γε, qui signifie *du moins*, ne fait pas un bon sens en cet endroit.

(1) Le Gymnase dont parle ici Lucien, est l'ancien Gymnase des Eléens, où les Athlètes, avant de descendre dans la carrière des jeux Olympiques, subissoient les examens, et remplissoient toutes les formalités préliminaires requises par la loi. Pausanias en donne la description au second livre des *Eliaques*, *chap. XXIII*, *page 511.*

maître Antisthène, il l'élevoit au-dessus de Socrate, il défioit Jupiter même de soutenir la comparaison. Cependant bientôt après, tous deux lui parurent égaux. Voici de quelle manière il termina son discours.

« L'univers ne possède que deux ouvrages » merveilleux, Protée et Jupiter Olympien. » Ce dernier est le chef-d'œuvre de Phidias; » mais l'autre est celui de la nature. Hélas! » cet ornement du monde va bientôt dispa- » roître de la vue des hommes, pour aller » s'asseoir parmi les immortels. La flamme va » le porter dans les cieux. Il nous laisse dans » la tristesse et dans les larmes, semblables » à des enfans qui ont perdu leur père ».

La chaleur avec laquelle Théagène avoit parlé, l'avoit mis tout en sueur. Quand il fut à cet endroit de son discours, il se mit à pleurer de la manière du monde la plus risible, et termina la scène par faire semblant de s'arracher les cheveux. Alors quelques Cyniques l'emportèrent au moment où il poussoit des sanglots (1), sans doute pour le consoler.

(1) Λύζοντα signifie à la lettre : *poussant des hoquets. Voyez* le *Banquet* de Platon, discours d'Eryximaque, où ce médecin conseille de se procurer l'éternument pour arrêter le hoquet. Mais ici, λύζω signifie *pousser des sanglots*; et Lucien l'emploie dans cette signification, pour peindre d'une manière plus comique les sanglots de Théagène, qui ressemblent à des hoquets. Le traducteur latin a rendu λύζοντα par *gannientem*, mot qui signifie *aboyer de joie*, et se dit proprement des chiens. On voit qu'il n'a pas saisi la véritable pensée de l'auteur.

Un instant après, un autre philosophe monta sur la tribune ; et, sans donner au peuple le temps de se disperser, il fit sa libation sur les premières victimes qui brûloient encore (1). Son exorde fut de rire à gorge déployée, et de manière à faire voir que c'étoit de bon cœur. Ensuite il parla ainsi :

« Puisque ce coquin de Théagène a fini son » discours par les pleurs d'Héraclite, il est » bien juste que je commence le mien par » les ris de Démocrite ». Il se mit à rire de nouveau, et avec plus de force, de manière qu'il nous obligea presque tous à en faire autant.

Enfin reprenant son sérieux (2) : « après, » dit-il, les discours ridicules que nous venons » d'entendre (3), après que nous avons vu

(1) Allusion au vers 774 du XIe livre de l'Iliade :

Σπένδων αἰθόπα οἶνον ἐπ' αἰθομένοις ἱεροῖσι.

Lucien, par cette métaphore, veut dire que ce philosophe parla sur le champ, sans donner aux auditeurs le temps d'oublier le discours de Théagène, ou, selon notre manière de parler populaire, *tandis que le discours de Théagène étoit encore tout chaud.* La libation est la première cérémonie du sacrifice. Or, faire une nouvelle libation sur des victimes encore brûlantes, c'est faire un second sacrifice immédiatement après le premier.

(2) Tel est, je crois, le vrai sens de ces mots ἑαυτὸν ἐπιστρέψας, que le traducteur latin rend par ceux-ci, *se ipsum convertens* ; version trop équivoque, et qui ne présente pas le véritable sens.

(3) Au lieu d'ἀχθονίας et ὀρῶνίας, le manuscrit du roi porte par suscription ἀχθονία et ὀρῶνία, qui forment un sens égal à la leçon ordinaire.

» des vieillards insensés faire, pour ainsi dire, » des caprioles (1) au milieu de cette assem- » blée, pour un sujet (2) aussi méprisable, » que puis-je faire de mieux, ô Grecs! que » de vous faire connoître quel est ce beau » bijou qui doit se rôtir aujourd'hui. Ecoutez- » moi, je vous prie; personne n'est plus au » fait de ses actions et de son caractère (3), » c'est par ses propres concitoyens que j'en » ai été instruit, et ils ont été dans la nécessité » de le bien connoître.

» Ce beau chef-d'œuvre de la nature, ce » Modèle digne du ciseau de Polyclète (4), » commençoit à peine à être compté parmi les » hommes, qu'il fut surpris en adultère dans » une ville d'Arménie. Il voulut s'enfuir sur » le toît de la maison; mais ayant été arrêté, » il subit la peine du fouet, et fut trop heu- » reux de s'enfuir avec un raifort dans le der- » rière (5). Quelque temps après, il corrompit

(1) Le grec : *κυβισῶντας*, signifie *marchant sur la tête*, comme font les faiseurs de tours de force.

(2) A la lettre : *pour une gloriole.*

(3) Mot à mot : *j'ai observé et étudié son caractère et sa vie.*

(4) Polyclète, fameux sculpteur, avoit fait une statue de Mercure, si parfaite dans ses proportions, qu'on l'appelloit *le modèle*, *ὁ Κανών.*

(5) Les hommes surpris en adultère étoient punis chez les Grecs, et principalement chez les Athéniens, de la peine qu'on appelloit *ῥαφανίδωσις*, laquelle consistoit à enfoncer un raifort ou radix dans l'anus du coupable. De plus on lui arrachoit les poils du derrière,

» un jeune homme, et ce ne fut qu'en donnant » trois mille dragmes (1) à ses parens, qui » étoient pauvres, qu'il obtint d'eux de ne » point être dénoncé au gouverneur d'Asie (2). » Mais je crois devoir passer ces bagatelles » sous silence; ce beau Modèle n'étoit alors » qu'une masse de boue informe. Cependant » la manière dont il a traité son père mérite » d'être rapportée. Vous avez tous entendu » dire, et vous savez comme il étrangla ce » pauvre vieillard, qu'il ne voulut pas laisser » vivre au-delà de soixante ans. Ce crime fut » bientôt divulgué; et Protée, contraint de » prendre la fuite et de se condamner à l'exil, » erra long-temps de contrées en contrées.

» Ce fut vers ce temps qu'il apprit les secrets » admirables de la religion des chrétiens, en » s'associant en Palestine avec quelques-uns de » leurs prêtres et de leurs docteurs (3).... Que

et on poudroit la partie épilée avec de la cendre chaude. *Voyez* le Scholiaste d'Aristophane, sur le vers 1079 des *Nuées*; et Suidas, au mot παρατίλλεται. Les gens riches pouvoient se racheter de cette peine en payant une somme que l'on appelloit μοιχαγρία.

(1) Environ 1800 livres de notre monnoie actuelle.

(2) C'étoit vraisemblablement un Proconsul. Le nom d'ἀρμοστὴς que Lucien lui donne, est celui que les Lacédémoniens donnoient à leurs magistrats.

(3) Il se trouve ici une lacune considérable. Ce qui suit le prouve assez. Jamais Pérégrinus n'eut les qualités que Lucien sembleroit lui attribuer. Les chrétiens n'ont jamais regardé Pérégrinus comme un Dieu, ils n'en n'ont point fait leur législateur. Tous ces titres ne peuvent s'appliquer qu'à Jesus-Christ. Or, nous

» vous dirai-je de plus ? Il leur fit bientôt voir
» qu'ils n'étoient que des enfans en comparaison
» de lui. Il étoit tout à la fois prophète, pontife,
» et chef de leurs assemblées, jouoit à lui seul
» tous les rôles, expliquoit leurs livres, en
» composoit lui-même. Les chrétiens le regar-
» dèrent comme un Dieu, en firent leur lé-
» gislateur, et lui donnèrent le titre de préfet.
» En conséquence ils adorent ce grand homme,
» qui a été crucifié en Palestine, pour avoir
» introduit ce nouveau culte dans le monde.

» Protée ayant été arrêté comme chré-
» tien (1), fut jetté en prison. Cet événe-
» ment lui procura pour le reste de sa vie
» une grande autorité, et lui valut la réputa-
» tion d'avoir fait des miracles. Rien n'étoit
» plus capable de flatter sa vanité. Du moment
» qu'il fut dans les fers, les chrétiens, qui

savons par le témoignage de Suidas, que Lucien avoit blasphémé contre le Sauveur dans cet ouvrage. *Εἰς γὰρ τὸν Περεγρίνου βίον καθάπτεται τῶ χριστιανισμῶ καὶ αὐτὸν βλασφημεῖ τὸν Χριστὸν ὁ παμμίαρος*, dit Suidas au mot Λουκιανὸς. Il est donc très-probable que c'est en cet endroit que Lucien proféroit les blasphèmes que lui reproche Suidas. *Tanegui le Fevre*, qui a donné une édition de ce traité avec des notes très-longues et très-savantes, plaçoit cette lacune plus bas, aux mots *τὸν μέγαν γῦν*. Mais outre que ces mots sont parfaitement bien liés avec ce qui précède, ainsi que l'ont démontré Dusoul et Gesner, il suivroit de la conjecture de le Fevre, que c'est Pérégrinus même que Lucien appelle *prophète*, *pontife*, *législateur*; ce qui est manifestement opposé à ce que l'histoire nous apprend de ce Cynique.

(1) Le grec dit: *pour cela*.

» regardoient son malheur comme le leur pro-
» pre, mirent tout en œuvre pour l'enlever;
» et comme cela leur étoit impossible, ils lui
» rendirent du moins toute sorte de services
» avec un zèle et un empressement infatigables.

» Dès le matin on voyoit rangée autour
» de la prison une foule de vieilles femmes,
» de veuves et d'enfans orphelins. Les prin-
» cipaux chefs de la secte (1) passoient la
» nuit avec lui, après avoir corrompu les
» geoliers; ils faisoient apporter des mets de
» toute espèce (2), et célebroient leurs mys-
» tères (3). Enfin le vertueux Pérégrinus (il
» portoit encore ce nom), étoit appellé par
» eux le nouveau Socrate.

» Bien plus, quelques villes d'Asie lui en-
» voyèrent des députés au nom de tous les
» chrétiens, pour le consoler, lui apporter
» des secours et défendre sa cause. Il n'est pas
» possible d'exprimer avec quelle promptitude
» ils volent au secours de ceux de leur secte
» qui éprouvent un pareil malheur; rien ne

(1) Οἱ ἐν τέλει. *Ceux qui étoient en charge.* Tillemont entend par ces mots *les prêtres et les diacres.*

(2) La plupart des commentateurs interprètent ceci des *Agapes;* mais je ne sais si ces repas de charité étoient encore usités du temps de Pérégrinus. Quoi qu'il en soit, il est certain que Lucien cherche à tourner en ridicule ces repas qui étoient fort simples, et les représente comme des parties de débauches.

(3) Le texte dit: *et ils tenoient des discours sacrés.* La lecture des livres saints précédoit toujours autrefois la célébration des saints mystères.

» leur coûte alors (1). Aussi Pérégrinus, sous » le prétexte de ses fers, reçut des richesses » considérables, et se fit un gros revenu. Ces » malheureux croient qu'ils sont immortels, » et qu'ils vivront éternellement. En consé- » quence ils méprisent les supplices, et se li- » vrent volontairement à la mort. Leur premier » législateur leur a persuadé qu'ils étoient tous » frères (2). Dès qu'une fois ils ont changé » de culte (3), ils renoncent aux Dieux des » nations, et adorent ce sophiste crucifié dont » ils suivent les loix. Comme ils reçoivent ses » préceptes avec une confiance aveugle, ils » méprisent tous les biens, et les croient com- » muns (4). Si donc il s'élevoit parmi eux un » imposteur adroit, il pourroit s'enrichir très- » promptement, en se moquant de ces hommes » simples et crédules.

» Cependant Pérégrinus fut bientôt délivré » de ses fers par le gouverneur de Syrie, » amateur des lettres et de la philosophie; il

(1) Ce témoignage de la charité des premiers chrétiens, est d'autant plus précieux, qu'il sort de la bouche de leur ennemi.

(2) Comment Lucien, qui se piquoit d'être philosophe, n'a-t-il pas été frappé d'une si belle morale?

(3) Selon la force du grec, il faudroit traduire: *dès qu'ils ont apostasié.* Lucien, en se servant du mot παραβάντες, réservé aux traîtres et aux apostats, semble avoir voulu reprocher à ceux qui renonçoient au culte des idoles, de trahir leur première religion.

(4) *Tanegui le Fevre*, au lieu de κοινὰ, lisoit κενὰ, *superflus, inutiles.* Mais nous préférons la leçon ordinaire avec Gesner et Dusoul.

» savoit que notre Cynique étoit assez fou » pour se livrer à la mort, dans le dessein » de s'illustrer; ne le jugeant digne d'aucune » punition, il le mit en liberté.

» De retour dans sa patrie, Pérégrinus » trouva tous les esprits encore échauffés par » le meurtre de son père. Plusieurs personnes » étoient résolues de lui intenter une accu- » sation. Pendant son absence, la plus grande » partie de ses biens avoit été pillée. Il ne » lui restoit plus qu'un héritage de campagne » de la valeur de quinze talens. Toute la » fortune que son père avoit laissée, pouvoit » se monter au plus à trente talens, et non » pas à cinq mille, comme l'a ridiculement » avancé Théagène; car la ville entière des » Pariens (1), et cinq de ses voisines, ne

(1) Cette ville, patrie de Pérégrinus, se nommoit Parium : elle étoit située sur l'Hellespont, au-dessus de Lampsaque. *Stephanus Byzant.*, au mot Πάριον. Elle avoit été fondée et nommée par Parius, fils de Cérès et de Jasion, auquel cette déesse avoit accordé ses faveurs. Eustathe, sur l'*Odyssée*, *liv. V*, *page 1528*. Mais, selon Strabon, elle devoit son origine aux Milésiens, qui y transportèrent une colonie. Elle avoit un port fort large, et s'étoit accrue considérablement de la destruction de Priape, ville voisine. On voyoit dans Parium un autel remarquable par sa grandeur et sa beauté singulière, ouvrage d'Hermocréon. C'étoit dans ce pays qu'habitoient ces hommes fabuleux appellés *Ophiogènes*, c'est-à-dire, *nés de serpens ;* et qui, comme les Psylles d'Afrique, prétendoient avoir la vertu de guérir par leur attouchement la morsure des reptiles venimeux. *Strabon*, *liv. XIII*, *page 405*. Cette ville s'appelle aujourd'hui *Camanar*. *Voyez* la table géographique de l'histoire d'Hérodote, par M. Larcher.

» seroient jamais vendues cette somme, quand » on y joindroit les habitans, les bestiaux, » et tout ce qui peut en dépendre.

» Déja l'accusation alloit éclater. Un orateur » étoit sur le point de s'élever contre lui. Le » peuple témoignoit hautement son indigna- » tion, ceux qui avoient connu le bon vieil- » lard le plaignoient d'avoir été tué d'une » manière si impie. Mais admirez comment le » prudent Protée trouva moyen d'échapper à » la condamnation, et sut éviter le danger » qui le menaçoit. Il laisse croître ses cheveux, » s'affuble d'un mauvais manteau : une besace » sur l'épaule, et un bâton à la main, il se » rend à l'assemblée des Pariens, travesti » d'une manière tout-à-fait tragique (1). Il » se montre à ses concitoyens dans son nou- » veau costume, et déclare qu'il leur aban- » donne tout le bien que lui avoit laissé son » respectable père (2). A peine on l'eut en- » tendu, que le peuple, parmi lequel il se » trouve des gens pauvres, toujours avides (3) » de distributions, se mit à crier : *voilà un vrai* » *philosophe ! un homme qui aime sa patrie, un*

(1) *Tragique* a souvent, dans Lucien, le sens de *ridicule extrême.*

(2) A la lettre : *son bienheureux père.* Les Grecs en nommant un mort, lui donnoient le titre de μακαρίτης, *bienheureux*, pour honorer sa mémoire. C'est par une suite de cet usage, que nous donnons aux saints ce titre, qui s'appliquoit autrefois à tous les défunts.

(3) Selon la force du grec : *qui baillent après les distributions.*

» *digne émule de Diogène et de Cratès.* Ce langage » ferma la bouche à ses ennemis ; et si quel- » qu'un, en ce moment, eût entrepris de parler » du meurtre du vieillard, on l'auroit lapidé » sur le champ.

» Il reprit une seconde fois la vie errante » et vagabonde. Une troupe de chrétiens qui » lui servoient de satellites, fournissoit à ses » besoins, et l'entretenoit dans l'abondance. » Il vécut un certain temps de cette manière ; » mais ayant violé quelqu'un de leurs pré- » ceptes (on l'avoit vu, je crois, manger des » viandes qui leur sont défendues), les chré- » tiens l'abandonnèrent. Alors ne sachant plus » comment subsister, il imagina de redemander » les biens qu'il avoit abandonnés à sa patrie. » A cet effet il présenta son libelle (1) à » l'Empereur, le suppliant d'ordonner que ses » biens lui fussent rendus. Mais les Pariens » ayant envoyé des députés à Rome, pour » s'opposer à la demande de Protée, il échoua » dans ses prétentions. L'empereur ordonna » que les choses resteroient dans l'état où elles » étoient, puisque la donation avoit été vo- » lontaire.

» Dans ces circonstances, Protée entreprit » un troisième voyage. Il se rendit en Egypte » auprès d'Agathobule (2). Ce fut là qu'il fut

(1) Γραμματεῖον répond à ce que nous appellons une *requête.*

(2) Je ne sais si cet Agathobule n'est pas le philo- » initié

» initié dans la profession (1) admirable qu'il » exerce aujourd'hui. La tête à moitié rasée, » le visage barbouillé de boue, il commettoit » à la vue du peuple qui l'entouroit, les ac- » tions les plus infames (2), et cherchoit à » prouver qu'elles étoient du nombre de celles » que l'on appelle *indifférentes* (3). Il se frappoit, » et se faisoit frapper sur le derrière avec un » bâton; faisoit des tours de force, et com- » mettoit mille indécences.

» Après s'être ainsi formé à cette école, il » s'embarqua pour l'Italie. A peine sorti du » vaisseau, il se mit à injurier tout le monde, » sans même respecter dans ses discours la » personne de l'Empereur (4). Il connoissoit » le caractère doux et humain de ce prince, » et il hasardoit tout, sachant qu'il ne couroit » aucun risque. En effet, l'Empereur méprisa » ses discours insolens, et ne crut pas devoir » punir pour des paroles, un homme revêtu » du nom de philosophe, qui d'ailleurs, en qua- » lité de Cynique, faisoit profession de dire des

sophe de ce nom, dont Lucien parle dans la vie *de Démonax, tome III, page 502.* Tillemont ne le croit pas.

(1) La philosophie Cynique.

(2) A la lettre: *fricans pudendum.* Ἀναφλᾷν est interprêté par Hésychius, χειροτριβεῖν τὸ αἰδοῖον.

(3) Je lis avec *Tanegui le Fevre*, καὶ τῶν ἀδιαφόρων δὴ τοῦτο καλυμένων, au lieu de τὸ ἀδιαφόρον τοῦτο καλυμένον.

(4) Antonin-le-Pieux, selon *Dusoul.* Marc-Aurèle, suivant *le Fevre.*

» injures. Ce fut pour Protée une occasion d'ac-
» croître sa réputation. Déja même il se trou-
» voit des imbécilles qui admiroient ses extrava-
» gances. Mais enfin, le gouverneur de la ville,
» homme prudent et sensé, voyant que notre
» Cynique excédoit toutes bornes, le renvoya,
» en lui disant que Rome n'avoit pas besoin
» d'un philosophe tel que lui. Néanmoins, ce
» bannissement contribua encore à sa gloire;
» chacun disoit que sa franchise et sa hardiesse
» à dire la vérité lui avoient mérité cet exil.
» On le comparoit à Musonius, à Dion, à
» Epitecte, et à tous ceux qui avoient eu le
» même sort (1).

» De retour en Grèce, il se mit tantôt à
» déclamer contre les Eléens, tantôt à solli-
» citer tous les Grecs à prendre les armes contre
» les Romains. Une autre fois il osa invectiver
» un homme du premier mérite, respectable

(1) L'empereur Domitien, par un édit, chassa de Rome tous les philosophes. Les plus célèbres enveloppés dans cette proscription, furent L. Arulénus Rusticus, philosophe Stoïcien, qui avoit été disciple de Plutarque; Sénécion, et Hermogène de Tarse, auteur d'une histoire dans laquelle Domitien se crut désigné sous un nom supposé. Il le fit mourir, ainsi que Rusticus et Sénécion, et fit crucifier les libraires qui vendoient cet ouvrage. Epictète, Télésinus, Artemidore, Musonius Rufus, Dion Chrysostôme, dont les ouvrages assez nombreux sont venus jusqu'à nous. La plupart de ces philosophes se retirèrent dans les Gaules, dans la Lybie, et Dion dans le pays des Gêtes. *Voyez* la vie de ce dernier par M. de Bréquigny, *vie des Orateurs Grecs, tome II.*

» par sa dignité (1), et par ses connoissances
» littéraires : lui reprocha d'avoir amolli les
» Grecs, parce qu'entre plusieurs services im-
» portans que cet homme avoit rendus à la
» Grèce, il avoit amené de l'eau dans Olympie,
» et procuré à tous les spectateurs des jeux,
» les moyens d'étancher la soif qui les dévoroit
» auparavant. Il auroit fallu, selon Protée, qu'ils
» eussent enduré cette soif ardente, et même
» qu'ils fussent morts des maladies violentes qui
» régnoient auparavant dans ce pays, dont la
» sécheresse est extrême (2). En tenant ces
» discours, Protée ne laissoit pas que de s'a-
» breuver de cette eau. Aussi, peu s'en fallut
» que le peuple ne le lapidât. Déja il le pour-
» suivoit les pierres à la main ; mon héros,
» pour éviter la mort, se refugia prudemment

(1) On croit communément qu'il s'agit ici d'Hérodes, surnommé Atticus, homme aussi distingué par son mérite personnel, que par sa noblesse qui remontoit jusqu'à Miltiade, et par ses richesses immenses. Il vivoit sous Adrien et Antonin, et fut honoré du consulat en l'année 143 de Jesus-Christ. Philostrate a écrit sa vie parmi celles des sophistes Grecs.

(2) Les jeux olympiques se célébroient au solstice d'été, dans une plaine découverte, et la chaleur y étoit extrême. On voit dans Elien, *hist. div.*, *liv. VIII*, *chap. 15*, un homme de Chio, irrité contre son esclave, le menacer de l'envoyer à Olympie, plutôt qu'au moulin : car cet homme, ajoute Elien, pensoit que c'étoit un supplice plus cruel d'assister aux jeux, exposé aux rayons du soleil, la tête découverte, que de tourner la meule. *Voyez* encore sur les incommodités que l'on éprouvoit aux jeux olympiques, Arrien sur *Epictète*, *liv. I*, *chap. 6*, *page 29*, édition de Wolf.

» à l'autel de Jupiter. L'Olympiade suivante ;
» il récita aux Grecs un discours qu'il avoit
» composé pendant les quatre années d'inter-
» valle, et par lequel il faisoit un éloge pom-
» peux de l'homme qui avoit amené de l'eau à
» Olympie, et se justifioit lui-même d'avoir
» pris la fuite.

» Cependant il tomba bientôt dans le mé-
» pris ; il ne s'attiroit plus aucune considéra-
» tion ; et ne jouoit depuis long-temps qu'un
» personnage insipide. Enfin ne pouvant plus
» rien inventer de nouveau, rien qui pût ex-
» citer l'admiration de ses spectateurs, seule
» capable de satisfaire cette soif ardente de la
» gloire qui l'a toujours dévoré, il imagina
» le projet insensé de se précipiter dans un
» bûcher ardent ; et la dernière Olympiade,
» il annonça à tous les Grecs qu'il se brûleroit
» aux jeux suivans. Aujourd'hui, pour mettre
» le comble à son extravagance (1), il creuse,
» dit-on, une fausse profonde, la remplit de
» bois, et promet (2) de faire voir un courage
» extraordinaire.

» Il devroit, ce me semble, attendre cou-
» rageusement la mort, et ne pas fuir lâche-

(1) Le grec : *actuellement il fait des tours de force.*

(2) Tanegui le Fevre vouloit lire ἐπιδείκνυμενος, *fait voir ;* au lieu d'ὑπισχνέμενος, *promet.* Il n'a pas fait attention que la leçon qu'il propose, seroit un aveu du courage de Pérégrinus. Ce n'est certainement pas l'intention de Lucien, de dire que Protée *montre* un grand courage ; mais bien qu'il *promet* de le montrer.

» ment de cette vie. Mais s'il veut absolument
» mourir, ce n'est pas le feu qu'il doit em-
» ployer. Qu'est-il besoin d'étaler tout cet
» appareil tragique, et de montrer tant d'os-
» tentation ? N'est-il pas mille autres moyens
» de sortir de ce monde ? Si c'est pour imiter
» Hercule qu'il a préféré ce genre de mort,
» que ne va-t-il, comme ce héros, se brûler
» secrétement sur quelque montagne éloignée
» et couverte de bois, accompagné de Théa-
» gène, qui lui servira de Philoctète (1). Mais
» non, c'est à Olympie, c'est en présence de
» toute la Grèce assemblée qu'il doit monter
» sur une espèce de théatre pour se brûler.
» Toutefois il a raison (2) de vouloir mourir
» par le feu. C'est le supplice réservé aux par-
» ricides et aux impies. Mais il s'y prend, ce
» me semble, un peu tard; c'étoit dans le
» taureau de Phalaris qu'il devoit expier ses
» forfaits, et non dans un bûcher dont la
» flamme et la fumée l'étoufferont dès qu'il
» ouvrira la bouche. En effet, plusieurs per-
» sonnes m'ont assuré que ce genre de mort
» étoit le plus prompt de tous, et qu'en
» ouvrant la bouche, on mouroit à l'ins-
» tant.

» Protée s'imagine sans doute donner un

(1) Philoctète, comme on sait, mit le feu au bûcher d'Hercule.

(2) Le grec : *il n'en est pas indigne, j'en jure par Hercule.*

» spectacle imposant (1), en faisant voir un » homme se brûler dans un lieu où il n'est pas » permis d'enterrer (2) même ceux qui y sont » morts. Mais ne savez-vous pas qu'autrefois » un fou (3) cherchant à s'immortaliser, et » ne pouvant y réussir par d'autres moyens, mit » le feu au temple de Diane d'Ephèse. Le projet » de Protée est une impiété de cette nature, et » vous fait connoître à quel point est violent » cet amour de la gloire dont il est tourmenté.

» Il prétend que c'est pour le bien de l'hu- » manité qu'il agit ainsi. C'est pour apprendre » aux hommes à mépriser la mort, et à braver » les tourmens. Je lui demanderois volontiers, » ou plutôt à vous-mêmes, ô Grecs, souhai- » teriez-vous que les scélérats devinssent ses » disciples, et qu'ils imitassent son intrépidité » à affronter la mort, le feu et les supplices ? » Non, certes ! je suis bien persuadé que vous » ne le voudriez pas. Comment donc Protée, » en donnant cet exemple, pourra-t-il séparer » les honnêtes gens des scélérats, afin d'être

(1) Telle est ici, je crois, la véritable signification de *σεμνὸν*.

(2) La plaine d'Olympie étoit consacrée à Jupiter, raison pour laquelle il n'étoit pas permis d'y donner la sépulture. Cependant Clément d'Alexandrie, *in Protrept. page 18*, prouve par plusieurs exemples, que quelques hommes illustres ont été inhumés dans les temples. *Dusoul.*

(3) Hérostrate, dont le nom seroit resté dans l'oubli si Théopompe ne l'eût nommé. Strabon, Pline, Aulugelle ont suivi Théopompe. *Tanegui le Fevre.*

» utile aux uns, sans rendre en même temps
» les autres plus hardis et plus téméraires ?
» Supposons toutefois qu'il n'ait pour témoins
» que ceux auxquels un pareil spectacle peut
» être utile, je vous demanderai encore, si
» vous desireriez que vos enfans suivissent un
» pareil exemple. Je suis loin de le penser.
» Mais qu'est-il besoin de vous faire cette
» question ? Les disciples eux-mêmes ne veulent
» point marcher sur les traces de leur maître.
» Ne pourroit-on pas reprocher à Théagène,
» que se piquant d'imiter les vertus de Protée,
» il ne veut pas l'accompagner et monter avec
» lui vers Hercule ? Il ne tiendroit qu'à lui
» cependant de parvenir en un instant à la
» félicité suprême, en s'élançant dans le brasier
» la tête la première. Ce n'est point par la
» besace, le bâton et le manteau qu'il doit
» lui ressembler. Ces choses sont aussi faciles
» que peu dangereuses ; tout le monde en est
» capable. C'est dans les actions importantes
» qu'il doit le prendre pour modèle. Qu'à son
» exemple, il construise un bûcher de souches
» de figuier verd (1), et se fasse étouffer par
» la fumée ».

(1) La fumée du figuier est extrêmement âcre et mordante, comme l'observe Plutarque, *Questions de table, liv. V, probl. 8 ;* et à la fin du *liv. VI.* Les anciens attribuoient au figuier des qualités mal-faisantes, à cause de l'âcreté de ses feuilles et de son bois. De-là sont venus plusieurs proverbes, tel qu'*un homme de figuier*, pour dire un homme méchant, et qui n'est bon à rien.

» Le feu n'est pas l'apanage du seul Hercule, » ou d'Esculape; c'est aussi le supplice des sa- » crilèges et des meurtriers que l'on voit tous » les jours condamnés à périr de cette manière. » Mais qu'il vaut bien mieux pour des Cyniques » mourir dans la fumée (1), puisqu'elle est leur » apanage particulier! Cependant si Hercule a » osé se brûler; c'est, comme le dit la tra- » gédie (2), parce qu'il étoit transporté de fu- » reur, et dévoré par les tourmens que lui cau- » soit la chemise ensanglantée du Centaure. » Quelle raison peut déterminer Protée à se » précipiter dans le feu? Il veut, sans doute, » montrer sa constance et son courage, et imiter » les Brachmanes (3). C'est à eux, en effet, que

Lucien, en disant que Théagène doit se brûler dans un bûcher de figuier, fait à ce Cynique un reproche de méchanceté.

(1) Au lieu d'ὥσε, je lis ὡς δὲ dans le sens admiratif, parce que cette phrase ne peut pas être une conséquence de la première. Il suffit pour s'en convaincre, de traduire ce passage littéralement. *Le feu n'est pas seulement la chose d'Hercule et d'Esculape, mais encore des scélérats que l'on voit condamnés à le souffrir; c'est pourquoi ce qui vient par la fumée vaut mieux, étant le propre des Cyniques.* Ce raisonnement est tout-à-fait défectueux, et ne conclut point. Le changement que j'ai suivi est extrêmement doux. Je lis ensuite Κυνῶν, au lieu d'ὑμῶν, ainsi que l'a proposé *le Fevre*. Du reste, la pensée de Lucien me paroît assez claire; et lorsqu'il dit que la fumée est l'apanage des Cyniques, il leur reproche leur vanité, leur passion pour la fausse gloire.

(2) *Hercule furieux*, tragédie d'Euripide.

(3) Philosophes Indiens, dont Strabon a décrit les

» l'a comparé Théagène, comme s'il ne pouvoit
» se trouver dans les Indes des hommes insensés
» et remplis d'une vanité ridicule. Toutefois,
» j'y consens, qu'il suive leur exemple. Ils ne
» s'élancent point dans les flammes, si nous en
» croyons Onésicrite (1), amiral d'Alexandre,
» qui vit Calanus (2) se brûler; mais lorsqu'ils

mœurs d'après le récit d'Onésicrite. Nous en parlerons plus au long dans le traité suivant.

(1) *Voyez* ce que nous avons remarqué sur *Onésicrite*; *tome II, page 406.*

(2) Son véritable nom étoit *Siphnès.* Les Grecs l'appellèrent *Calanus*, parce qu'il saluoit ceux qui l'abordoient, en disant *Kalé*, mot Indien qui répond au Χαῖρε des Grecs, dit Plutarque, *vie d'Alexandre*, *page 145*, édition de Réiske. Strabon, *liv. XV*, *page 493*, rapporte, d'après les mémoires d'Onésicrite, la mort de Calanus. Ce philosophe Indien, qui accompagnoit Alexandre à son retour de l'Inde, étant arrivé à Pagarsade, ville de Perse, fut attaqué de la première maladie qu'il eût jamais éprouvée. Il étoit alors âgé de soixante-treize ans. Il demanda à Alexandre la permission de finir ses jours suivant l'usage de son pays; et l'ayant obtenue, il fit construire un bûcher, sur lequel on plaça un lit d'or. Calanus s'y coucha, se couvrit le visage, et se laissa consumer. D'autres historiens, continue Strabon, prétendent que Calanus s'enferma dans une maison de bois, remplie de feuillages, et dont le toit étoit chargé d'un bûcher auquel on mit le feu. Plutarque, qui a suivi, comme Strabon, les mémoires d'Onésicrite, ajoute différentes circonstances au récit du géographe. Il dit que la maladie de Calanus étoit une colique ou une dyssenterie, ὑπὸ κοιλίας ἐνοχληθείς. Il se rendit à cheval au lieu de son bûcher. Avant d'y monter, il fit sa prière, répandit une libation sur lui-même, coupa ses cheveux, en offrit les prémices aux Dieux, salua les Macédoniens, les priant

» ont construit leur bûcher, ils se tiennent au-
» près, restent immobiles, et endurent quelque
» temps l'action du feu; ensuite ils montent sur
» le bûcher sans changer de maintien, se cou-
» chent et se laissent consumer sans faire le
» moindre mouvement. Qu'y aura-t-il de si
» merveilleux dans l'action de Protée, si, en
» s'élançant dans le feu, il meurt aussi-tôt en-
» veloppé par les flammes? D'ailleurs il con-
» serve quelque espérance de se sauver (1) aux
» dépens de quelque brûlure, à moins, comme

de regarder ce jour comme un jour heureux, et de le célébrer en s'enivrant avec leur roi, qui ne tarderoit pas à le revoir dans Babylone. En disant ces mots, il se coucha, se couvrit le visage, et sans faire aucun mouvement, lorsque la flamme s'approcha de lui, il se laissa brûler, dans la même attitude qu'il avoit prise en se couchant. Ces derniers mots confirment ce que Lucien dit ici. Il faut encore observer que cette manière de mourir n'étoit autorisée chez les Indiens par aucune loi, et que ce n'étoit point un dogme de la philosophie des Brachmanes. Mégasthène, qui avoit écrit sur l'expédition d'Alexandre dans les Indes, le dit expressément dans Strabon, *page 493*, *ligne 54*. Il ajoute même que ceux qui se procuroient volontairement la mort, étoient regardés comme des hommes violens et téméraires; et il traite Calanus d'homme intempérant, esclave de la table d'Alexandre.

(1) Cette phrase est très-saine, quoi qu'en disent les commentateurs. Elle signifie à la lettre: *il n'est pas sans espérance de pouvoir faire un nouveau saut pour s'enfuir.* On trouve un pareil emploi de la double négation dans le *Parasite*, *page 841*, *ligne dernière*. Τοῖς τῆς τέχνης εἴδεσιν..... εἰ συνάδει (ἡ παρασιτικὴ) σκοπῶμεν.... ἀλλὰ μὴ καθάπερ αἱ πονηραὶ χύτραι διακρυόμεναι μὴ σαθρὸν ἀποφθέγξωνται.

» on le dit, qu'il ne creuse une fosse profonde
» dans laquelle le bûcher sera placé.

» Cependant quelques personnes prétendent
» qu'il changera de résolution. Déja même il
» raconte certains songes, qui annoncent que
» Jupiter ne souffrira pas que l'on souille un
» lieu qui lui est consacré. Qu'il soit tranquille
» à cet égard : je réponds qu'aucun Dieu ne té-
» moignera de colère de voir Pérégrinus faire
» une fin misérable. D'ailleurs, il ne lui sera pas
» facile de se rétracter. Les Cyniques qui l'en-
» tourent, l'enflamment et l'excitent continuel-
» lement (1). Ils ne lui permettront pas d'éprou-
» ver la moindre foiblesse. S'il pouvoit, en se
» précipitant dans le feu, en entraîner deux ou
» trois avec lui, ce seroit la seule bonne action
» qu'il auroit faite en sa vie.

» On m'a dit encore qu'il ne vouloit plus
» qu'on l'appellât Protée, et qu'il avoit changé
» ce nom en celui de *Phœnix*, oiseau des Indes,
» qui se brûle lorsqu'il est parvenu à une extrême
» vieillesse. Il répand parmi le peuple d'anciens
» oracles, qui veulent qu'on le regarde après
» sa mort comme le Génie tutélaire de la nuit.
» Il est clair qu'il demande des autels, et il
» espère qu'on lui dressera une statue d'or. Je ne
» serois point étonné que, parmi tant de sots,
» il s'en trouvât quelques-uns qui prétendissent
» avoir été guéris par lui de la fièvre quarte,

(1) A la lettre : *le poussent dans le feu, et enflamment son esprit.*

» et avoir vu pendant la nuit ce nouveau Génie
» des ténèbres. Ses détestables disciples se pro-
» posent déja d'élever sur son bûcher un temple
» dans lequel il rendra des oracles (1), par la
» raison que le fils de Jupiter dont il porte le
» nom prédisoit l'avenir. Je jurerois que sous
» peu l'on instituera des prêtres qui se fesseront
» en son honneur, se feront des brûlures et
» joueront mille autres farces de cette espèce.
» Quelque nuit on célébrera ses mystères, et
» nous verrons une dadouchie (2) autour de
» son bûcher. Théagène récitoit derniérement
» un oracle qui annonçoit toutes ces choses.
» Un de mes amis m'a récité cet oracle conçu
» en ces vers :

Quand des Cyniques le plus grand (3),
Protée, aux yeux de la Grèce assemblée,

(1) La prédiction de Lucien s'est accomplie en partie. Les habitans de Parium élevèrent à Pérégrinus des statues qui rendoient des oracles, et faisoient des prodiges. C'est ce que nous apprenons d'Athénagoras, *Apologie*, *pages 29 et 30*, édition de 1636.

(2) Procession aux flambeaux. Dans les mystères d'Eleusis, et dans ceux que le faux prophète Alexandre avoit institués à leur imitation, on faisoit des dadouchies. *Voyez tome III, page 33.*

(3) Voici la traduction littérale de cet oracle. *Lorsque Protée, le plus illustre des Cyniques, allumant un grand feu devant le temple de Jupiter, s'élancera dans la flamme et montera dans le vaste Olympe, j'ordonne que tous ceux qui se nourrissent des fruits de la terre l'honorent comme un très-grand héros, qui se promène pendant la nuit, et qui s'assied sur le trône de Vulcain et d'Hercule.* Cet oracle et le suivant, sont une imitation visible de ceux de

S'élancera sur un bûcher ardent
Pour s'élever à la voûte étoilée ;
J'ordonne à tout mortel sur qui le soleil luit,
D'honorer ce héros, ministre de la nuit,
Qui partage le trône et la gloire suprême
De Vulcain et d'Hercule même.

» Voilà ce que Théagène prétend avoir entendu » dire à la Sibylle. Mais, moi, je vais vous » rapporter un autre oracle de Bacis (1),

la scène première du troisième acte de la comédie d'Aristophane, intitulée *les Chevaliers*, *v.* 1012.

(1) Il y eut trois Bacis, si l'on en croit le Scholiaste d'Aristophane, sur le vers 963 *des Oiseaux*. L'un étoit d'Eléone en Bœotie, le second d'Athènes, le troisième d'Arcadie. Elien dit aussi la même chose, *hist. div.*, *liv. XII*, *chap. 35*. Ces trois Bacis étoient prophètes. Celui de Bœotie paroît le plus ancien et le plus célèbre. Long-temps avant la descente de Xerxès en Grèce, il avoit prédit tous les événemens de cette guerre : et Hérodote, qui rapporte un de ses oracles dans son *Uranie*, *chap. 77 et 78*, le trouve si clair, après l'accomplissement, qu'il déclare qu'il ne peut s'empêcher d'y ajouter foi, ni souffrir qu'on accuse Bacis de mensonge. Aristophane avoit un peu moins de respect pour ce prophète. Lorsqu'il dit dans sa comédie de *la Paix*, *v.* 1070, que Bacis n'auroit pas trompé les mortels, s'il n'avoit été trompé par les Nymphes.

Εἰ γὰρ μὴ Νύμφαί γε θεαὶ Βάκιν ἐξαπέλασκον
Μὴ δὲ Βάκις θνητός, μὴδ' αὖ Νύμφαι Βάκιν ἀυτόν.

Théopompe, au rapport du Scholiaste d'Aristophane sur ces vers, avoit amplement traité des paroles et des faits admirables de Bacis, et disoit que l'oracle d'Apollon l'avoit chargé de purifier les femmes des Lacédémoniens, qui étoient attaquées de folie. Pausanias rapporte différens oracles de Bacis ; on en trouve un dans la description de la *Bœotie*, *page* 44, qui commence précisément comme celui que Lucien lui attribue en cet

» par lequel il dit fort à propos :

Quand le Cynique aux noms divers (1)
S'élancera dans la flamme brillante,
Animé par la folle attente
De s'illustrer aux yeux de l'univers ;
Que tous les imposteurs qui marchent à sa suite
Imitant son exemple accompagnent sa fuite :
Et si l'un d'eux, tremblant de subir ce destin,
Cherche à se dérober aux fureurs de Vulcain,
Par les Grecs lapidé qu'à l'instant il expire ;
Et que cessant de vivre, il cesse de médire,
De s'enrichir d'un or par l'usure amassé,
Dans sa besace avare avec soin entassé :
Car l'impudent, pour prix de sa rare insolence,
Possède dans Patras une fortune immense.

endroit. Enfin il y eut un quatrième Bacis, athlète qui remporta le prix de la lutte aux jeux Olympiques, et dont la statue, ouvrage de Naucydès, se voyoit à Olympie parmi celles des vainqueurs. Ce Bacis étoit de Trœzène. Pausanias, *Eliaques*, *liv. II*, *page 471.*

(1) Le texte de cet oracle signifie à la lettre : « lorsque » le Cynique à plusieurs noms s'élancera dans une » grande flamme, poussé par la furie de la Gloire, il » faut alors que les imposteurs (les *chiens-renards*, » selon la force du mot) qui le suivent, l'imitent et » subissent le sort de ce loup qui s'enfuit. Si quelqu'un » d'eux, arrêté par la crainte, cherche à se dérober à » la fureur de Vulcain, qu'aussi-tôt tous les Grecs le » frappent de pierres ; de peur qu'étant froid, il n'en- » treprenne de parler avec chaleur ; (*Froid*, chez les Grecs, signifie *insipide*, *sans esprit.* Cela veut dire : *de peur qu'il ne tienne des discours insolens, dénués d'éloquence.*) » et de charger sa besace d'un or acquis par ses fré- » quentes usures : car il possède dans Patras trois fois » cinq talens ». Quarante-cinq mille livres, argent de Louis XIV ; et plus de cinquante mille livres de la monnoie actuelle. Théagène étoit de Patras, et c'est lui que Lucien désigne ici.

» Que vous semble de cet oracle ? Bacis est-il » un prophète moins digne de foi que la Si- » bylle ? Voici donc le moment auquel les » admirables disciples de Protée doivent choisir » le lieu où ils opéreront leur *évaporation ;* car » c'est ainsi qu'ils appellent l'action de se » brûler ».

A peine ce discours étoit fini, que toute l'assemblée s'écria : *qu'on les brûle, qu'on les brûle, ils ont mérité le feu.* L'orateur descendit en riant :

Mais Nestor-Théagène entendit ces clameurs (1).

Il accourt aussi-tôt, remonte sur la tribune, déclame avec une force nouvelle, et vomit mille injures contre celui qui venoit de descendre, et dont je n'ai pu savoir le nom. Pour moi je le laissai se rompre les poumons, et je m'en allai voir les combats des Athlètes. Déja l'on disoit que les Hellanodices (2) étoient arrivés dans le Pléthrion (3).

(1) Parodie de ce vers d'Homère. *Iliade.*

Νέσορα δ' ὐκ ἔλαθεν ἱαχὴ πίνυτὰ περ ἔμπης.

(2) Juges des combats Olympiques.

(3) Le Pléthrion étoit un endroit du Gymnase d'Olympie, où les Hellanodices appareilloient les Athlètes suivant leur âge et le genre de leurs exercices, et les faisoient tirer au sort de la manière qu'on le voit détaillé dans l'*Hermotime* de Lucien, *tome II, page 268.* Le mot de Pléthrion, qui signifie un arpent, semble indiquer la mesure de ce lieu. *Voyez* Pausanias, *Eliaques, liv. II, page 511.*

Voilà ce qui se passa en Elide. Lorsque j'arrivai à Olympie, je trouvai l'Opisthodome (1) rempli d'une foule de gens, dont les uns approuvoient et d'autres blâmoient le dessein de Protée, mais avec tant de chaleur, qu'ils étoient sur le point d'en venir aux mains. En cet instant Protée lui-même, suivi d'une multitude considérable, parut derrière l'enceinte où s'exercent les hérauts (2). Là, il fit un long discours sur toutes les actions de sa vie, sur les dangers qu'il avoit courus, les fatigues qu'il avoit essuyées par amour pour la philosophie. Je ne pus en entendre qu'une petite partie, la foule étoit devenue si considérable, que je craignis d'éprouver le sort de plusieurs personnes qui furent écrasées presque sous mes yeux. Je me retirai donc, laissant mon sophiste prononcer son oraison funèbre avant sa mort. Cependant autant que je pus l'entendre, il disoit « qu'il vouloit couronner » une vie toute d'or, par une fin également

(1) Portique placé derrière le temple de Jupiter Olympien. Plusieurs temples de l'antiquité avoient deux Portiques; l'un placé à la façade, et que l'on appelloit *πρόναος*; l'autre situé derrière le temple *ὀπισθόδομος*. Le temple de Minerve d'Athènes avoit un opisthodome. *Voyez* notre remarque sur le *Timon*, *tome 1*, *page 112*.

(2) A la lettre: *derrière le combat*. Mais le mot *ἀγὼν* désigne ici le lieu où se passoit un concours, dans lequel les héros disputoient de la beauté de leurs voix. Celui qui remportoit le prix étoit chargé de faire au peuple la lecture des ouvrages que l'on vouloit faire connoître au public.

» d'or;

» d'or ; qu'après avoir vécu comme Hercule, » il vouloit mourir comme ce héros, et être » volatilisé dans les airs. Je veux, ajouta-t-il, » rendre, en mourant, service à tous les » hommes, et leur apprendre à mépriser le » trépas. Il faut qu'ils me servent tous de Phi- » loctètes ». Il y avoit là quelques imbécilles qui se mirent à pleurer et à lui crier, *conservez-vous pour les Grecs :* mais d'autres plus fermes, lui crièrent à l'instant, *achevez votre entreprise.* Ce discours troubla singuliérement notre vieillard, qui espéroit qu'on s'opposeroit à son dessein, qu'on ne le laisseroit pas se précipiter dans les flammes, et qu'il auroit l'air de conserver sa vie malgré lui. Mais ce mot imprévu, *achevez votre entreprise*, le déconcerta tout-à-fait ; et quoiqu'il eût déja la couleur livide des morts (1), il pâlit, trembla, et cessa de parler. Tu peux juger, cher Cronius, combien cela me fit rire. Je n'avois en vérité nulle compassion pour un homme, le plus vain de tous ceux qui sont agités par la furie de la gloire. Un nombreux cortège le suivoit, et sa vanité eut de quoi se repaître en jettant les yeux sur la foule qui le considéroit. Le malheureux ne faisoit pas réflexion que les scélérats que l'on mène à la croix, et ceux qui sont entre les mains du bourreau, ont souvent une suite encore plus nombreuse.

(1) Pérégrinus avoit naturellement le teint pâle et livide.

Cependant les jeux finirent. Je n'en vis jamais de plus beaux. La rareté des voitures, occasionnée par le grand nombre des personnes qui étoient déja parties, m'obligea de rester malgré moi.

Protée différoit toujours à exécuter sa promesse. Enfin il annonça que la nuit suivante il donneroit le spectacle qu'on attendoit (1). Un de mes amis vint me prendre vers le milieu de la nuit, et nous allâmes droit à Harpines (2) où étoit le bûcher. Cet endroit est éloigné d'Olympie de vingt stades, et situé au-dessous de l'Hippodrome, pour ceux qui marchent vers l'orient. En arrivant nous trouvâmes le bûcher construit dans une fosse profonde d'une brasse, et remplie de toutes sortes de matières combustibles. La scène étoit éclairée par un grand nombre de flambeaux. Lorsque la Lune fut levée (car il falloit bien qu'elle fût aussi témoin de cet exploit admirable), Protée s'avança dans son costume ordinaire, entouré des principaux Cyniques, et précédé de notre brave Patras (3), qui tenoit un flambeau, et s'acquittoit à merveille du second

(1) A la lettre : *le spectacle de sa brûlure.*

(2) Harpine, ville de l'Elide, située à peu de distance du fleuve Harpinate. Œnomaüs en fut le fondateur, et la nomma *Harpine*, du nom de sa mère. C'étoit autrefois une ville assez considérable, dont il n'existoit plus que les ruines et quelques autels du temps de Pausanias. *Eliaques, liv. II, page 507.*

(3) Théagène.

rôle de la pièce. Protée portoit aussi un flambeau. Arrivés au bûcher, chacun de son côté y mit le feu. Le bois sec et les flambeaux produisirent à l'instant une grande flamme.

C'est ici, cher Cronius, que j'ai besoin de toute ton attention. Protée déposa sa besace, mit bas sa massue d'Hercule, se dépouilla de son manteau, et parut avec une chemise (1) horriblement sale. Alors il demanda de l'encens, on lui en donna; il le jetta dans le feu, et se tournant ensuite vers le midi (comme si le midi avoit quelque rapport à cette farce), il s'écria : *ô mes Génies maternels et paternels, recevez-moi avec bonté.* En disant ces mots il s'élança dans le brasier et disparut. La flamme qui s'étoit élevée l'enveloppa, et le déroba entiérement à notre vue. Je te vois rire encore une fois, cher Cronius, de la catastrophe de cette tragédie. Pour moi, lorsque je l'entendis invoquer les mânes de sa mère, je lui passai cette folie; mais quand il eut appellé ceux de son père, je ne pus m'empêcher de rire, en me rappellant les circonstances de la mort de ce vieillard. La troupe des Cyniques environnoit le bûcher; ils ne pleuroient pas à la vérité; mais les yeux fixés sur la flamme, ils gardoient un profond silence, qui peignoit leur douleur. Enfin, me sentant étouffé par la fumée, je me mis à dire : *allons-nous-en, fous que nous sommes. N'est-ce pas un spectacle fort agréable*

(4) Ἐν ὀθόνῃ, *dans une toile.*

de voir rôtir un vieillard, dont l'odeur fétide nous infecte. Attendez-vous qu'un peintre vienne ici faire de nous quelque tableau semblable à celui des amis de Socrate qu'on peignit dans la prison ? Ce discours irrita les Cyniques, ils me dirent des injures ; quelques-uns levoient déja le bâton, mais je les menaçai si fermement de jetter dans le feu le premier qui remueroit, et de l'envoyer sur les traces de son maître, qu'ils se turent et restèrent tranquilles. Pour moi, je m'en allai, en réfléchissant à la violence de cette passion funeste que les hommes ont pour la gloire. C'est-là sans doute cet Amour dont les traits sont inévitables, pour ces hommes qui veulent, à quelque prix que ce soit, attirer sur eux l'admiration des autres. A l'égard (1) de Pérégrinus, il avoit commis tant de crimes, et fait tant d'extravagances, qu'il méritoit bien de périr par le feu.

Comme je me retirois, je rencontrai un grand nombre de personnes qui alloient voir ce spectacle, et se flattoient de trouver encore le héros en vie ; car le bruit s'étoit répandu d'abord, que Protée ne monteroit sur le bûcher qu'après avoir salué le soleil levant, comme on dit que le font les Brachmanes. La plupart retournèrent sur leurs pas quand je leur eus dit que la farce étoit finie. Mais ceux qui se

(1) Le grec : ὅπως οὐχ ἀνδρὶ, *bien loin de ne pas agir sur un homme qui avoit vécu d'une manière furieuse et extravagante, &c.*

soucioient moins d'en être témoins, que de voir le lieu de la scène, et de recueillir quelque reste du bûcher, continuèrent leur chemin (1). Ce fut alors, mon ami, que j'eus terriblement affaire, quand il fallut répondre à toutes les questions de ceux qui vouloient savoir dans le plus grand détail comment les choses s'étoient passées. Quand je rencontrois un homme instruit, je lui disois, comme à toi, la simple vérité. Mais si c'étoit quelque imbécille, sottement avide du merveilleux, alors j'inventois quelque circonstance extraordinaire. Je lui disois, par exemple, qu'au moment où le bûcher fut allumé, et lorsque Protée s'y précipita, la terre avoit tremblé, et fait entendre des mugissemens (2); qu'ensuite un

(1) Si l'on suit le texte tel qu'il est aujourd'hui, il faut traduire : *j'en détournai plusieurs, en leur disant que la chose étoit accomplie, ceux qui ne se soucioient pas beaucoup de cela même, pourvu qu'ils vissent le lieu, et recueillissent quelque reste, &c.* Il est aisé de voir que cette manière de raisonner implique contradiction. Lucien ne put faire revenir sur leurs pas que ceux qui auroient voulu être témoins de l'action de Protée. Ceux au contraire, dont le but principal étoit de voir le lieu de la scène, et de recueillir quelques restes du bûcher (comme font les gens superstitieux, et le peuple qui attribue quelque vertu ridicule aux restes du bûcher des scélérats suppliciés), durent continuer leur route malgré l'avis de Lucien. Telle est, à mon avis, la pensée de notre auteur. Une correction légère suffira pour la faire reparoitre. Lisez τὸς δὲ μὴ, sous-entendu ἀπέτρεφον, οἷς καὶ τοῦτο ἀυτὸ περισπάσαιον ἦν κρὴν ἰδεῖν. κ. τ. λ.

(2) Il est aisé de s'appercevoir que Lucien veut

vautour (1) s'élevant du milieu de la flamme, s'étoit envolé dans les cieux en criant d'une voix plus qu'humaine :

J'abandonne la terre et je vais dans l'Olympe.

Saisis d'admiration à ce récit, mes sots adoroient en tremblant le Génie de Protée, et me demandoient de quel côté le vautour avoit pris son vol, s'il avoit tiré vers l'orient ou vers l'occident. Je leur répondois ce qui me venoit dans l'esprit. A peine étois-je arrivé dans une assemblée plus nombreuse, que je m'arrêtai devant un vieillard auquel ses cheveux blancs et une barbe épaisse prêtoient un air de gravité capable d'inspirer la confiance. Il parloit de Protée, et disoit qu'un instant après s'être brûlé, ce héros lui étoit apparu revêtu d'une robe blanche, et couronné d'olivier ; qu'il l'avoit vu se promener gaiement sous le portique des sept échos (2). Ensuite il ajouta

tourner en ridicules les miracles arrivés à la mort de Jesus-Christ.

(1) Ce vautour, selon le P. Lemoine, *Prolegom. ad var. sacr.*, *fol.* 11, n'est imaginé par Lucien, que pour se moquer de la colombe qui s'éleva, dit-on, du bûcher de S. Polycarpe. Cette opinion a été solidement réfutée par Gesner.

(2) Ce portique étoit ainsi nommé, parce qu'il répétoit un son jusqu'à sept fois. Pausanias, *Eliaques*, *liv. 1*, *page* 434. Cet auteur dit aussi qu'il s'appeloit *Pœcile*, apparemment parce qu'il étoit orné de peintures comme celui d'Athènes. Et Plutarque, *de Garrulitate*, au commencement, τὴν μὲν γὰρ ἐν ὀλυμπίᾳ σοὰν ἀπὸ μιᾶς φωνῆς πολλὰς ἀπηχήσεις ποιοῦσαν, ἑπτάφωνον καλοῦσι.

la fable du vautour auquel je venois de donner la volée, pour me moquer des imbécilles qui m'avoient fatigué de leurs questions. Il poussa l'impudence jusqu'à affirmer avec serment qu'il l'avoit vu lui-même s'élever du milieu du bûcher.

Tu peux imaginer par ce trait, à combien de merveilles cet événement va donner naissance. Combien d'abeilles, de sauterelles et de corneilles vont se rassembler en ce lieu, comme autrefois sur le tombeau d'Hésiode (1). Je ne doute pas que les Eléens ne lui élèvent bientôt des statues (2), aussi bien que les autres Grecs auxquels il a envoyé ses dernières volontés. On dit, en effet, qu'il a écrit aux villes les plus considérables de la Grèce, et leur a fait remettre son testament, dans lequel elles doivent trouver des préceptes de Morale et de Politique. Il en a chargé quelques-uns de ses amis, qu'il appelle *les ambassadeurs de la mort*, et *les couriers des sombres rivages.*

Telle fut la fin du malheureux Pérégrinus,

(1) Lucien est le seul auteur, que je sache, qui ait parlé de cette merveille du tombeau d'Hésiode. Plutarque, qui, dans le *Banquet des sept sages, page 618*, rapporte dans le plus grand détail la mort d'Hésiode et de sa sépulture, ne parle point des *abeilles* et des *corneilles* qui s'assemblèrent sur son tombeau, placé à Némée, près du temple de Jupiter. Ménage sur *Diogène de Laërce, page 148*, au lieu de κορώνας, *des corneilles*, lisoit χελιδόνας, *des hirondelles.*

(2) Nous avons déja dit que les habitans de Parium lui élevèrent des statues qui rendoient des oracles.

qui, pour le dire en peu de mots, ne considera jamais la vérité, ne prit pour règle de ses discours et de ses actions, que la vanité et le desir immodéré des louanges que distribue la multitude. Il en fut amoureux au point de se précipiter dans le feu pour les obtenir, quoiqu'il ne dût plus les entendre, et que la mort l'empêchât, pour jamais, d'y être sensible.

Je finirai ce récit par une anecdote (1) qui le concerne, et qui te fera rire. Je t'ai dit autrefois, qu'à mon retour de Syrie, j'avois voyagé sur mer avec lui, depuis la Troade. Pour passer agréablement le temps dans le vaisseau, il s'étoit fait accompagner d'un jeune garçon d'une figure assez agréable, qui lui servoit d'Alcibiade. Lorsque nous fûmes dans la mer Egée, il eut une grande frayeur. Le ciel s'obscurcit tout-à-coup, les flots s'élevèrent avec violence; alors, cet homme qui affectoit de mépriser la mort, se mit à pleurer comme une femme.

Onze jours avant de se brûler, il eut une indigestion pour avoir trop mangé, je pense; il vomit pendant la nuit, et fut attaqué d'une fièvre ardente. Le médecin Alexandre qui avoit été appellé pour le voir, me dit qu'il l'avoit trouvé se roulant sur la terre, et ne pouvant supporter l'ardeur de la fièvre. Il demandoit de l'eau froide avec impatience; le médecin

(1) A la lettre : *après avoir raconté encore une chose, je finirai.*

la lui défendit, et lui dit que s'il desiroit tant la mort, elle venoit d'elle-même frapper à sa porte : qu'il pouvoit la suivre, sans qu'il fût nécessaire de construire un bûcher. Mais notre héros lui répondit qu'une pareille fin étoit trop commune, et ne lui feroit pas tant d'honneur.

Voilà ce que me dit Alexandre : et moi je vis, il y a peu de jours, Protée se bassiner les yeux d'un collyre (1), dont la violence lui tiroit des larmes. Tu le sais ; Æaque ne reçoit pas dans les Enfers ceux qui sont tout-à-fait aveugles (2). C'est, à-peu-près, comme

(1) Voyez dans la note suivante la raison pour laquelle je traduis ainsi le mot *ἐγκεχρισμένον*.

(2) Ce passage sur lequel les commentateurs ont prudemment gardé le silence, paroissoit corrompu à Markland, qui dans ses excellentes remarques sur *Maxime de Tyr*, *page 695*, au lieu d'*ὁρᾷς*, croit qu'il faut lire *τί δρᾷς*, *que faites-vous ?* Je serois de son avis si Lucien avoit ajouté *ἔφην*, ou quelque mot semblable pour indiquer qu'il dit alors à Protée, *que faites-vous ? Est-ce que Eaque*, *&c.* Toute l'obscurité de cette phrase consiste, ce me semble, dans le mot *ἐγκεχρισμένον*. Χρίω ne signifie pas seulement *oindre*, mais *faire usage d'un collyre* pour les yeux. La preuve s'en trouve dans une épigramme de Straton, publiée dans les *Analectes* de M. Brunck, *tome II*, *page 381*.

Ἰητρὸς Καπίλων Χρύσην ἔχρισεν, ὁρῶντα
ἐχλὼ μὲν μακρῶν πύργον ἀπὸ σαδίων,
ἄνδρα δ' ἀπὸ σαδίου, διὰ δώδεκα δ' ὄρυγα πηχῶν,
φθεῖρα δ' ἀπὸ σπιθαμῶν καὶ δύο δερκόμενον.
νῦν δ' ἀπὸ μὲν σαδίου πόλιν οὐ βλέπει, ἐκ δὲ διπλέθρου
καιόμενον κατιδεῖν τὸν φάρον οὐ δύναται,
ἵππον ἀπὸ σπιθαμῆς δὲ μόλις βλέπει ἀνθ' ὑὸν τὸν πρὶν
ὀρτυγος, οὐδὲ μέγαν σηθὸν ἰδεῖν δύναται.

si un criminel sur le point d'être conduit au supplice, se faisoit panser d'un mal de doigt. A ton avis, qu'auroit fait Démocrite s'il eût été témoin de pareilles folies ? Auroit-il eu la force de rire autant que le méritoit cet homme ? Je te conseille d'en rire à ton tour, et sur-tout de te moquer de tous les insensés que tu verras admirer un si grand fou (1).

ἂν δὲ προσεγκρίσας ἀνὴὸν φθάσῃ, ἢ δ' ἐλέφαντα
ἔκέτι μήποτ' ἰδῃ πλησίον ἑσαότα.

Le médecin Capiton a bassiné d'un collyre les yeux de Chrysès, qui auparavant voyoit une tour à huit grands stades de distance, un homme à un stade, une caille à douze coudées, appercevoit un pou de deux spithames (mesure de quatre pouces). *A présent il ne voit pas une ville dont il n'est éloigné que d'un stade, et ne peut découvrir un phare allumé à deux arpens de lui. Au lieu de la caille, il n'apperçoit pas même une autruche. Si ce médecin continue à le frotter de ce collyre, bientôt il ne verra pas un éléphant placé auprès de lui.* De-là je conclus que Pérégrinus avoit mal aux yeux, et se bassinoit avec un collyre, dont la violence le faisoit pleurer. Lucien, pour se moquer, dit à Cronius, avec ironie : *apparemment qu'Æaque ne reçoit pas dans les enfers ceux qui sont tout-à-fait aveugles.* C'est-à-dire, *cet homme s'imaginoit sans doute que pour mourir il faut avoir de bons yeux.*

(1) Le grec dit simplement : *de ceux qui l'admireront.* Je ne puis terminer mes remarques sur ce traité, sans observer qu'un auteur assez grave pensoit sur Pérégrinus d'une manière bien opposée à Lucien. Aulugelle, *liv. XII, chap. XI* de ses *Nuits Attiques*, parle de lui en ces termes : *philosophum nomine Peregrinum cui postea cognomentum Proteus factum est, virum gravem atque constantem vidimus, quum Athenis essemus, diversantem in quodam tugurio extra urbem. Quumque ad eum frequenter ventitaremus, multa hercle dicere eum utiliter et honeste audivimus. In quibus id fuit quod præcipuum auditum meminimus, virum*

quidem sapientem non peccaturum esse dicebat, etiamsi peccasse eum Dii atque homines ignora turi forent. Non enim pœnæ aut infamiæ meu non esse peccandum censebat, sed justi honestique studio et officio. Si qui tamen non essent tali vel ingenio vel disciplina præditi, uti se vi sua ac sponte facile à peccando tenerent, eos omnis tunc peccare proclivius existimabat quum latere posse id peccatum putarent, impunitatemque ex ea latebra sperarent. At si sciant, inquit, homines nihil omnium rerum diutius posse celari, repressius pudentiusque peccabitur. Propterea versus istos Sophocli prudentissimi poëtarum in ore esse habendos dicebat :

πρὸς ταῦτα κρύπτε μηδὲν, ὡς ὁ πάνθ' ὁρῶν
καὶ πάντ' ἀκούων πάντ' ἀναπύσσει χρόνος.

C'est-à-dire, *ne me déguisez rien, car le temps qui voit tout, et qui entend tout, découvre tout.*

LES ESCLAVES FUGITIFS (1).

APOLLON, JUPITER, LA PHILOSOPHIE, HERCULE, MERCURE, DES HOMMES, UN MAITRE *d'Esclaves*, ORPHÉE, DES ESCLAVES *fugitifs*, UN HÔTE (2).

APOLLON.

EST-IL bien vrai, mon père, qu'un homme s'est précipité dans un bûcher ardent, en face de votre temple d'Olympie (3)? C'étoit,

(1) Quelques commentateurs, Bourdelot et Marcilius, ont pensé que ce traité n'étoit pas de Lucien. J'ignore sur quoi ils ont fondé leur opinion : mais le style de ce traité porte l'empreinte la plus marquée de la main de notre auteur; et tout annonce qu'il a composé ce Dialogue pour faire suite à la lettre précédente, où il rapporte les circonstances de la mort de Pérégrinus.

(2) Au lieu d'ὑποδικὸς, je lis ὑποδοχεὺς. Le premier signifie *coupable*, le second *un maître d'hôtellerie*.

(3) La traduction latine porte : *in celebritate Olympiorum. Pendant la solemnité des jeux Olympiques.* Il me semble que l'expression grecque κατέναντι, qui signifie *vis-à-vis*, *en face*, *en présence*, ne permet pas d'adopter un autre sens que celui que j'ai suivi. Nous voyons, il est vrai, par la lettre précédente, que ce fut aux ruines d'*Harpines*, et non devant le temple d'Olympie que Pérégrinus se brûla. Mais il ne s'agit point ici d'une

dit-on, un vieillard assez adroit dans l'art de faire de pareils tours de force. La Lune qui m'a fait ce récit, m'a assuré l'avoir vu au milieu des flammes.

JUPITER.

Rien n'est plus vrai, mon fils; et plût aux Dieux que cela ne fût point arrivé!

APOLLON.

C'étoit un si brave homme! il ne méritoit pas, ce me semble, de périr par le feu.

JUPITER.

Cela peut être; mais en vérité, je ne me rappelle pas d'avoir jamais éprouvé une nausée plus violente, que celle que m'a causée l'odeur fétide qui s'exhaloit de ces chairs humaines brûlées (1). Si je ne me fusse enfui promptement en Arabie, je périssois, je crois, par cette exécrable fumée: et quoiqu'au milieu des parfums et des aromates de toutes espèces, à peine mes narines pouvoient-elles oublier la vapeur infecte qu'elles avoient respirée. Peu s'en faut même encore à présent, que son souvenir ne me fasse soulever le cœur.

exactitude historique. Lucien a trouvé cette idée plus plaisante, et cela lui a suffi pour l'adopter. Lisez en conséquence *κατέναντι τῆ ὀλυμπίᾳ.*

(1) On lit dans le manuscrit du roi : *ὀπτωμένων ἀνθρωπείων σωμάτων.* Les éditions portent *ἀνθρωπίνων.*

APOLLON.

Quel étoit donc le motif de cet homme pour se faire mourir de cette manière ? Quel avantage peut-on trouver à se précipiter (1) dans un bûcher, et à se réduire en charbon ?

JUPITER.

Tu ne saurois, mon fils, lui faire aucun reproche, qu'auparavant tu n'en fasses à Empedocle, qui s'est précipité de même dans le cratère (2) du mont Etna en Sicile.

APOLLON.

Vous nous parlez-là d'un terrible accès de folie (3). Mais quelle raison avoit ce vieillard de desirer un pareil sort ?

JUPITER.

Je te réciterai volontiers les discours qu'il tint à l'assemblée pour justifier son action. Il dit, si je m'en souviens bien..... Mais, que vois-je ? quelle est cette femme qui s'avance vers nous à pas précipités ? Comme elle est

(1) Le manuscrit du roi porte ἐμπεσόντα, au lieu d'ἐμπεσὼν, et confirme la conjecture de Grævius. Cependant ἐμπεσὼν n'est point une faute, mais l'accusatif en pareil cas est plus élégant.

(2) C'est ainsi que l'on appelle la bouche des volcans.

(3) Μελαγχολία, chez les auteurs Attiques, ne signifie pas *tristesse*, mais *folie*. On en trouve une foule d'exemples dans Aristophane.

troublée ! elle verse des larmes. On diroit qu'elle vient d'essuyer la plus cruelle injure. Dieux ! c'est la Philosophie ! l'infortunée m'appelle d'une voix douloureuse. Qu'as-tu donc à pleurer, ma fille ? Quel sujet te fait abandonner le séjour des humains ? Les ignorans te dresseroient-ils encore des embûches, comme autrefois, lorsqu'ils firent périr Socrate accusé par Anytus, et serois-tu réduite à les fuir ?

LA PHILOSOPHIE.

Nullement, mon père ; la plupart des humains, ceux qui composent le vulgaire me comblent de louanges, m'honorent et me respectent : ils m'admirent, et quoiqu'ils ne comprennent pas beaucoup mes discours, peu s'en faut qu'ils ne m'adorent. Mais les autres..... (hélas ! quel nom pourrois-je leur donner ?) les autres, qui ont avec moi des liaisons plus intimes, qui se disent hautement mes amis, et se parent de mon nom, sont précisément ceux qui me font les plus cruels outrages.

JUPITER.

Comment ! les philosophes ont conspiré contre toi ?

LA PHILOSOPHIE.

Non, mon père ; ils partagent au contraire l'injure qu'on me fait.

JUPITER.

Et de qui donc viens-tu te plaindre, si tu n'accuses ni les ignorans, ni les philosophes ?

LA PHILOSOPHIE.

O Jupiter ! entre ces deux classes (1), il est encore des hommes d'une autre espèce. Leur extérieur est pareil au mien, ils ont le même regard, la même démarche, le même habillement. Ils prétendent qu'ils marchent sous mes enseignes, ils prennent publiquement mon nom, se disent mes disciples et mes amis, se vantent d'être initiés dans mes mystères, tandis que par leur conduite infame, par leur ignorance, par leur hardiesse impudente et leur libertinage, ils me font tous les jours les outrages les plus sanglans. Voilà, mon père, les hommes qui m'ont forcée à prendre la fuite.

JUPITER.

Tes plaintes sont vraiment graves. Mais en quoi t'ont-ils le plus offensée (2) ?

LA PHILOSOPHIE.

Examinez vous-même si je le suis légèrement. Lorsque, considérant la vie humaine,

(1) *Voyez* sur l'expression ἐν μεταιχμίῳ, ce que nous avons remarqué, *tome III*, *page 281*.

(2) Au lieu d'ἠδίκηκάσί σε, on lit dans le manuscrit du roi ἠδίκησάν σε, leçon que je préférerois. L'autre est bien dure à l'oreille.

vous

vous la vîtes remplie d'injustices et de crimes, fruits de l'ignorance extrême dans laquelle elle étoit plongée, vous eûtes pitié des hommes (1) livrés à cet aveuglement funeste; vous m'envoyâtes sur la terre, en me recommandant d'employer tous mes soins à faire cesser les injustices et les violences dont ils usoient les uns envers les autres, et à les retirer de la vie féroce et sauvage qu'ils menoient alors. Vous pensiez que s'ils fixoient une fois leurs regards sur la vérité, ils vivroient entre eux d'une manière plus innocente et plus paisible. « Tu vois, ma fille, me disiez-vous, tu vois » quelle est la conduite des humains (2), à » quel état déplorable ils sont réduits par » l'ignorance. J'ai pitié d'eux, et je t'ai choisie » entre tous les habitans de l'Olympe, pour » apporter un remède à leurs maux: nul autre » n'est plus capable de les guérir. Vas donc » au plutôt les trouver ».

JUPITER.

Oui, je me rappelle de t'avoir alors tenu ce discours, et plusieurs autres semblables. Mais apprends-moi de quelle manière les hommes t'ont reçue, la première fois qu'ils

(1) Τὸ ἀνθρωπεῖον selon le manuscrit du roi, au lieu d'ἀνθρώπινον.

(2) Les éditions portent ἃ πράττουσιν ἄνθρωποι. Le manuscrit du roi lit ἃ πράττουσιν οἱ ἄνθρωποι. L'article est ici nécessaire.

t'ont vu descendre dans leur séjour, et quels sont les outrages qu'ils te font éprouver aujourd'hui ?

LA PHILOSOPHIE.

Ce ne fut pas chez les Grecs que je me transportai d'abord. Je crus devoir commencer (1) par la cure la plus difficile. Je voulus instruire et réformer les Barbares avant les peuples de la Grèce. Ceux-ci me paroissoient plus aisés à soumettre (2), plus dociles, et mieux disposés à recevoir le frein que je voulois leur imposer. En conséquence, je portai mes premiers pas vers les Indiens, et je n'eus pas de peine à persuader à ce peuple, un des plus nombreux de la terre, à descendre de dessus ses éléphans pour s'entretenir avec moi. Une nation entière (3) est rangée sous mes

(1) Le manuscrit du roi confirme la correction de Jensius, qui lit ἐργάσασθαι, au lieu d'εἰργάσασθαι.

(2) A la lettre : *je laissai donc les Grecs comme plus aisés à soumettre.*

(3) Le texte des éditions porte γένος ὄλβιον, *une race heureuse.* Mais le manuscrit du roi lit γένος ὅλον, *une nation entière.* Cette leçon me paroît la véritable, d'autant plus que la plupart des auteurs qui parlent des Brachmanes, les représentent comme un corps de nation qui a ses loix et ses usages particuliers. Strabon, *liv. XV, page 490 ;* Arrien, *expédition d'Alexandre ;* et Bardésanès, dans la préparation évangélique d'Eusèbe, *liv. VI, page 161,* édition d'Henri Etienne, παρὰ Ινδοῖς καὶ Βάκτροις εἰσὶ χιλιάδες πολλαὶ τῶν λεγομένων Βραχμάνων. *Chez les Indiens et chez les Bactres, il y a plusieurs milliers de ces hommes appellés Brachmanes.* Lucien lui-même en parle ici comme d'un peuple et non comme

enseignes, et vit selon mes loix. Ce sont les Brachmanes, contigus aux Néchræens (1) et aux Oxydraques ; ils sont révérés de tous leurs voisins, et terminent leurs jours par un genre de mort tout-à-fait extraordinaire.

JUPITER.

Tu veux parler des Gymnosophistes (2).

d'une secte. J'observe encore que l'épithète ὄλβιον, *heureux*, ne semble guère convenir aux Brachmanes, qui menoient une vie très-austère, et s'infligeoient des pénitences, dont quelques-unes font frémir. Les Fakirs de l'Inde actuelle semblent avoir succédé aux Brachmanes dans ces extravagances.

(1) Je ne connois pas ce peuple : les géographes anciens n'en parlent point. Dusoul propose de changer le nom de Νεχραῖοι en celui d'Αρραχόσιοι. Je doute que ce changement soit fort heureux. J'aimerois mieux lire Νυσαῖοι. Les Nysæens, peuples de l'Inde, qui habitoient au pied de la montagne de Méros, sur la rive droite du Gange, en le remontant. Ils étoient voisins des Oxydraques, qui se croyoient, ainsi que les Nysæens, descendus de Bacchus.

(2) On donnoit ce nom aux Brachmanes, parce qu'ils vivoient nuds. Nous avons promis dans le traité précédent, de donner une notice sur ces philosophes ; je la tirerai de Strabon, *liv. XV, page 489*, qui suit en cet endroit les mémoires d'Onésicrite. Comme ce géographe n'a jamais été traduit en françois, peut-être ne lira-t-on pas sans intérêt ce qu'il dit des philosophes de l'Inde. Après les avoir divisés en deux classes, ceux qui habitent les montagnes et qui regardent Bacchus comme leur fondateur, et ceux qui habitent la plaine et rapportent leur origine à Hercule, Strabon ajoute : « il est encore une autre division de ces philosophes ; Onésicrite appelle les uns Brachmanes, et les autres Germains. Les Brachmanes sont les plus célèbres, ils sont plus d'accord sur leurs dogmes. A peine sont-ils

J'ai appris différentes particularités à leur sujet. On m'a dit, entre autres choses, qu'ils montent

conçus, que des sages commencent à prendre soin d'eux, s'approchent de la mère, et par des discours auxquels ils attribuent une vertu magique, ils lui procurent une heureuse délivrance, et à son fruit une naissance heureuse. Dans le vrai, ces discours sont des conseils de sagesse, et des préceptes de morale. Lorsque les femmes les écoutent avec plaisir, on en conclut qu'elles mettront au monde des enfans d'un heureux naturel. Après sa naissance, l'enfant passe successivement entre les mains de différentes personnes qui prennent soin de son éducation; et plus il avance en âge, plus on lui donne des maîtres habiles. Ces philosophes tiennent leurs écoles dans un bois situé à l'entrée de la ville, au milieu d'une enceinte assez étroite. Leur vie est frugale; ils sont assis sur des lits de feuilles, ou sur des peaux; ils ne mangent de rien qui ait eu vie; ils s'abstiennent des plaisirs de Vénus, et passent leur temps à écouter de graves discours, qu'ils communiquent volontiers à ceux qui veulent les entendre. Il n'est pas permis à celui qui écoute, de parler, ni de cracher, ni de rien rejetter de sa bouche; sinon il est exclu pendant ce jour-là de l'assemblée, comme un homme incontinent. Après avoir vécu de cette manière jusqu'à l'âge de trente-sept ans, ils se retirent dans leurs possessions, où ils passent leurs jours tranquillement et dans un régime moins sévère. Ils portent un vêtement de lin, et des bijoux d'or en petite quantité, aux mains et aux oreilles. Ils usent de viande, mais jamais de la chair des animaux utiles à leurs travaux. Ils s'abstiennent de tout ce qui est acide et piquant au goût, et de tout assaisonnement. Ils épousent le plus de femmes qu'ils peuvent pour avoir beaucoup d'enfans; car un grand nombre d'enfans leur attire beaucoup de considération. (*La phrase suivante est si corrompue dans le texte de Strabon, que je n'en puis tirer aucun sens.*) Les Brachmanes ne communiquent point à leurs femmes les principes de leur philosophie, de peur que si elles

sur un bûcher fort élevé, et qu'ils se laissent consumer par le feu, sans changer d'attitude

étoient vicieuses, elles ne divulguassent aux profanes des secrets qui ne doivent pas être publiés; et si elles étoient vertueuses, ils craindroient qu'elles n'abandonnassent leur mari: car lorsqu'on méprise également la douleur et la volupté, la vie et la mort, on ne veut pas être assujetti à un autre; et tel est, chez eux, le caractère d'un homme vertueux et d'une femme vertueuse. Leur doctrine sur la mort consiste à croire que cette vie est une espèce d'enfantement qui nous prépare à un état plus parfait; et la mort une naissance à la véritable vie, qui doit rendre heureux ceux qui ont pratiqué les leçons de la philosophie. En conséquence ils se préparent par de fréquens exercices, à être toujours prêts à mourir. Les divers événemens qui arrivent aux hommes, ne leur paroissent ni bons ni mauvais. Autrement, disent-ils, le même objet n'affligeroit pas les uns et ne réjouiroit pas les autres. Ainsi que dans les songes qu'enfante le sommeil, on s'afflige d'un événement qui bientôt après nous réjouit. A l'égard des connoissances physiques, ils s'accordent en beaucoup de points avec les Grecs; ils croient que le monde a eu un commencement, et qu'il doit périr; que sa forme est sphérique; que le dieu qui l'a fait et qui le gouverne le pénètre par-tout; que les principes des autres êtres sont différens, mais que l'eau est celui de la formation du monde. Aux quatre élémens ils en ajoutent un cinquième, la Nature qui a produit le ciel et les astres. La terre, selon eux, est située au centre de l'univers. Quant à la génération et à l'ame, ils tiennent à-peu-près le même langage que les Grecs; ils entre-mêlent leur doctrine de fables semblables à celles de Platon sur l'immortalité de l'ame, et le jugement que les morts subissent aux enfers. Voilà ce qu'Onésicrite rapporte des Brachmanes. Après eux les Germains sont les philosophes les plus considérés. Ils vivent dans les bois, et pour cela on les appelle Ὑλοβιους. Ils ne se nourrissent que d'herbes et de fruits, se

ni de position. Mais il n'y a là rien de fort merveilleux ; et derniérement j'ai vu faire la même prouesse durant les jeux Olympiques. Tu devois être présente lorsque certain vieillard se brûla devant tous les Grecs ?

LA PHILOSOPHIE.

Non, mon père : je n'allai point à Olympie ; dans la crainte d'y trouver ces hommes exécrables dont je vous parlois tout-à-l'heure. Je les avois vus partir en grand nombre, dans le dessein d'invectiver tous ceux qu'ils rencontreroient, et de remplir l'Opisthodome (1) de leurs aboiemens ; ensorte que j'ignorois la mort de ce vieillard.

En quittant les Brachmanes, je passai chez les Ethiopiens. Ensuite je descendis en Egypte ; je demeurai quelque temps chez les prêtres et les prophètes de ce pays : je les instruisis du culte des Dieux. De-là je m'embarquai (2)

vêtissent de feuilles et d'écorce d'arbres, s'abstiennent du vin et des plaisirs de l'amour. Quand les rois ont quelques demandes à leur faire, touchant la cause des évènemens, ils n'ont de commerce avec eux que par des députés, qu'ils emploient aussi à prier et à honorer la divinité ». On doit être surpris de ne pas trouver dans ce long extrait un seul mot de la singulière mythologie des Indiens, sur Brama et sur Wistnou. Cependant les Indiens actuels assurent que leur mythologie date de la plus haute antiquité.

(1) C'est ainsi qu'on appelloit le portique postérieur d'un temple. *Voyez* notre remarque sur *le Timon*, *tome I*, *page 63*.

(2) Ἐς Βαζυλῶνα ἀπῆρα. Le traducteur latin a mal

pour aller à Babylone, où j'initiai les Chaldéens et les Mages à mes mystères. Parcourant ensuite la Scythie, je vins en Thrace, où j'habitai avec Eumolpe et Orphée. Je les choisis tous deux pour être mes précurseurs en Grèce. Le premier, que j'avois instruit de tout ce qui concerne la religion, y devoit initier les Grecs; le second, par le charme attrayant de la musique, devoit leur faire une aimable violence (1). J'arrivai bientôt sur leurs traces.

Les Grecs, la première fois que je parus au milieu d'eux, ne me firent pas un accueil très-favorable; ils ne me rejettèrent pas non plus absolument. Peu-à-peu je m'insinuai, et l'agrément de ma conversation me procura bientôt sept amis (2), qui furent mes disciples. L'un me vint de Samos (3), un autre d'Ephèse (4), un autre d'Abdères (5). C'étoit bien peu sur un si grand nombre.

rendu ces mots par *Babylonem perrexi.* Ἀπαίρεω signifie *lever l'ancre, s'embarquer.* Lucien l'emploie exprès pour indiquer de quelle manière la Philosophie a passé d'Egypte en Caldée: sans doute par Phéniciens, qui faisoient le commerce de l'Egypte.

(1) J'ai suivi le texte des éditions, qui porte ὡς ἐπάδων προσβιάζοι; mais le manuscrit du roi, qui porte προσβιβάζοι, *pour qu'il les fit approcher de moi*, me paroît former un meilleur sens. Je traduirois donc: *le second, par le charme de la musique, devoit les attirer à moi.*

(2) Les sept sages.

(3) Pythagore.

(4) Héraclite.

(5) Démocrite.

Après ceux-ci, je vis s'élever à mes côtés (1), je ne sais trop comment, l'espèce ambiguë des Sophistes, qui, sans approfondir mes principes, sans cependant les contredire, ressemblent à la race des Centaures. C'est un composé, un mêlange bizarre, qui tient le milieu entre la sagesse et l'imposture. On ne peut pas dire qu'ils soient entiérement plongés dans l'ignorance; mais ils ont les yeux trop foibles pour tenir leurs regards continuellement fixés sur moi. Tels que ces hommes dont la vue est obscurcie par l'âge (2), souvent ils n'apperçoivent que mon ombre, et prennent un vain fantôme pour la Philosophie. Néanmoins ils s'imaginent avoir de tout des idées justes et parfaites. C'est entre leurs mains que s'est allumé le flambeau (3) de cette science futile et superflue, par laquelle ils se croient invincibles, et qui n'a produit que des questions captieuses, plus inextricables que des labyrinthes, des réponses pleines d'afféterie, de doute et d'absurdité.

(1) L'expression grecque *παρεμφύεσθαι*, est précisément celle que l'on emploie pour désigner la manière dont croissent les plantes parasites qui sont implantées sur les autres, et pompent leur substance. On s'en sert aussi en parlant des excroissances. Cette expression seule caractérise les sophistes; mais il est impossible de la traduire en françois, et de lui conserver sa force.

(2) A la lettre: *οἱ λημῶντες, les personnes chassieuses.*

(3) Le grec: *ἐκείνη σοφία ἀνεφλέγετο, s'est allumé cette science.* Lucien emploie exprès cette expression pour peindre la violence des disputes sophistiques.

Bientôt arrêtés au milieu de leurs progrès, et dévoilés par mes amis, ils se mirent en colère, se liguèrent contre eux, les traînèrent dans les tribunaux, les livrèrent aux juges qui leur firent boire de la ciguë. C'est alors, sans doute, que j'aurois dû fuir sans balancer. Mais retenue par Antisthène, par Diogène, et peu après par Cratès et Ménippe, ceux-ci me persuadèrent de rester encore quelques instans (1) avec eux. Plût aux Dieux que je n'en eusse rien fait! je n'aurois pas été exposée à tout ce qu'il m'a fallu souffrir par la suite.

JUPITER.

Tu ne m'as point encore dit, Philosophie, quelle est l'injure qu'on t'a faite: tu ne m'as témoigné que ton indignation, sans m'en apprendre la cause.

LA PHILOSOPHIE.

Et bien, écoutez-la, et voyez à quel point elle est grave. Il est une espèce (2) d'hommes

(1) Le texte ἤλοι ἔπεισαν ὀλίγον ὅσον ἐπιμετρῆσαι τῆς μονῆς, veut dire à la lettre: *ceux-ci me persuadèrent d'ajouter encore un peu à mon séjour.* Ἐπιμετρῆσαι signifie *ajouter à la mesure.* Les éditions lisent ἔπεισαν ὀλίγον ἐπιμετρῆσαι. Le manuscrit du roi lit ὀλίγον ὅσον, expression très-usitée par les bons auteurs, et fréquente chez Lucien.

(2) Cette tirade de Lucien contre les faux philosophes, a été imitée par Thémistius dans son premier discours intitulé: Βασανιστὴς ἢ φιλόσοφος, *pages 9 et 10,*

méprisables, nés pour la plupart dans l'esclavage, ou dans des états vils et mercenaires, qui, livrés dès l'enfance à de grossiers travaux, n'ont pu former avec moi aucune liaison. Retenus dans la servitude, occupés à gagner un salaire, ils exerçoient différens métiers assez convenables à des gens de cette espèce. Les uns apprenoient à tailler le cuir, ou à fabriquer le bois, d'autres à fouler le drap, ou à carder la laine pour la rendre plus facile à travailler aux femmes, et plus dociles à leurs doigts lorsqu'elles veulent tordre la trame (1), ou la filer sur le fuseau. Exercés à ces occupations depuis leur tendre jeunesse, ils n'avoient jamais entendu prononcer mon nom; mais quand ils commencèrent à être comptés parmi les hommes, et qu'ils virent la multitude témoigner la vénération la plus profonde pour mes amis, supporter leur franchise, rechercher avec empressement leur amitié, écouter leurs conseils, et trembler au plus léger de leurs reproches; alors ils s'imaginèrent que la profession de philosophe procuroit un empire absolu sur le reste des humains.

Il eût été trop long pour eux, ou plutôt

édition de Pétau, 1618. Ceux qui aiment à rapprocher les passages parallèles ne verront pas sans plaisir celui de Themistius que je me contente d'indiquer, pour ne pas donner trop d'étendue à ces remarques.

(1) Κροκὴν στρέφειν, *filer la trame au rouet*, Guyet. *Voyez* Pollux, *Onom.*, *liv.* VII, *segm.* 30.

il leur étoit impossible d'apprendre tout ce qu'exige un pareil genre de vie. Leurs métiers étoient vils et pénibles, suffisoient à peine à leur subsistance ; le joug pesant de la servitude leur parut de ce moment insupportable, comme il l'est en effet. Ils prirent en conséquence la résolution de jetter la dernière ancre, que les navigateurs nomment l'ancre sacrée (1), et se refugiant au port de l'aimable Oisiveté (2), ils appellent à leurs secours (3) la Hardiesse,

(1) Cette réflexion, *que les navigateurs nomment l'ancre sacrée*, me paroît celle d'un scholiaste, laquelle a passé mal-à-propos dans le texte. *Voyez* sur l'*ancre sacrée*, la remarque du *tome III*, *page 308*.

(2) Le grec porte : *καὶ ἐπὶ τὴν βελτίσην ἀπόνοιαν ὁρμίσαντες*. On lisoit autrefois *ὁρμήσαντες* ; mais Gesner a très-bien vu que pour soutenir la métaphore précédente, tirée de la négation, il falloit lire *ὁρμίσαντες*, et je me suis empressé d'adopter sa conjecture. Il n'en est pas de même des mots précédens, qui signifient : *et abordant au port de l'excellente folie.* Lucien ne peut pas traiter de folie la conduite de ces prétendus philosophes, puisqu'elle leur procure tant d'avantages. D'ailleurs, quel est l'objet de ces gens qui abandonnent leurs métiers pour prendre le manteau de philosophe, c'est certainement de fuir les travaux pénibles auxquels ils sont exposés tous les jours, et de vivre dans l'oisiveté aux dépens du vulgaire, auquel ils en imposent par leur extérieur ; c'est alors que l'oisiveté devient pour eux une excellente ressource. J'ai pensé en conséquence qu'il falloit lire *ἐπὶ τὴν βελτίσην ἀπόνιαν ὁρμίσαντες*. Remarquez qu'*ἀπόνοια* et *ἀπόνια* se prononcent de même par les Grecs modernes, et que cette prononciation vicieuse a été la source d'une foule d'erreurs ; car beaucoup de manuscrits ont été écrits sous la dictée.

(3) Les éditions portent *προσκαλέσαντες*, et le ma-

l'Ignorance, l'Impudence leurs complices ordinaires (1); ils s'exercent à inventer de nouvelles injures, et attendu que rien n'est plus aisé, ils les ont toujours à la bouche comme le symbole de leur profession. (Vous voyez avec quelles provisions ils prétendent marcher sur mes pas.) Pour achever la métamorphose, ils se déguisent de leur mieux, et prennent un extérieur tout-à-fait semblable au mien. Telle fut la ruse qu'employa jadis l'âne de Cumes, dont Esope a raconté la fable (2). Revêtu d'une peau de lion, poussant un braire hardi, il vouloit se faire passer pour un lion véritable. Quelques personnes même furent assez simples pour le croire.

Notre profession, vous le savez, est facile; on peut aisément nous imiter (je parle des choses extérieures): il ne faut pas se donner beaucoup de peines pour s'envelopper d'un manteau, suspendre une besace à son épaule, tenir un bâton dans sa main, crier, ou plutôt braire, invectiver et aboyer tout le monde. Ces hommes savoient qu'ils ne risquoient rien à agir de la sorte, et que le respect qu'on a pour leur extérieur les mettoit en sûreté. Ils

nuscrit du roi προσπαραλαβόντες. Le premier signifie simplement *appeller à soi*; l'autre *appeller à son secours*. J'ai adopté cette dernière leçon.

(1) Le grec dit à la lettre : *à l'aide desquels ils combattent le plus souvent*.

(2) Cette fable se trouve encore citée par Lucien dans les *Ressuscités*, *tome II*, *page* 44.

pouvoient aisément se saisir de la liberté, fût-ce malgré leur maître ; car si celui-ci vouloit les emmener de force, il s'exposoit à se voir frappé de leur bâton. Au lieu de cette nourriture grossière et frugale, de ce simple gâteau assaisonné de saumure ou de thym, ils auroient des viandes exquises et de toute espèce, du vin le plus agréable : l'or ne pouvoit leur manquer pour peu qu'ils en demandassent. Ces hommes en effet, dans leurs différentes courses, lèvent des tributs, ou, pour me servir de leur propre langage, *ils tondent les moutons.* Ils sont persuadés que beaucoup de personnes leur feront des libéralités, soit par égard pour leur vêtement, soit par la crainte de s'entendre dire des injures.

Ils se sont encore apperçus qu'il leur seroit facile de se placer eux-mêmes au rang des véritables philosophes, parce qu'il n'est point de juge qui puisse prononcer en pareille matière, lorsque l'extérieur est parfaitement semblable. Aussi ne s'exposent-ils à aucune épreuve. Si on les interroge avec ordre et tranquillité, aussi-tôt ils se mettent à crier de toutes leurs forces, et se renferment dans les injures, leur citadelle ordinaire : ils vous accablent d'invectives, et tiennent le bâton levé. Si vous leur demandez quelles sont leurs actions, ils vous renvoient à leur doctrine, et si vous examinez leur doctrine, ils vous parlent de leurs actions (1).

(1) A la lettre : *ils veulent qu'on examine leur vie.*

La ville entière est remplie de ces imposteurs (1). On ne rencontre à chaque pas que des fourbes, qui empruntent les noms de Diogène, d'Antisthène, de Cratès, et se rangent sous les enseignes du chien (2). Mais loin d'imiter les qualités excellentes que cet animal a reçues de la nature, telles que la vigilance, la garde assidue de la maison, la fidélité, l'attachement et la reconnoissance, ils n'en ont que l'aboiement, la gourmandise, la rapacité, le tempérament lascif, la flatterie. Caresser (3) quiconque leur donne, être toujours prêt à se mettre à table, voilà le talent auquel ils sont parfaitement exercés.

Vous verrez bientôt quels maux produira ce dangereux exemple (4). Tous les artisans vont abandonner leurs atteliers, et laisser les

(1) Selon le grec : *en conséquence la ville entière est remplie d'une pareille scélératesse, et sur-tout de ceux, &c.* Au lieu de *καί μάλιστα τὸν Διογένη ἐπιγραφομένων*, lisez avec le manuscrit du roi *τῶν Διογένη ἐπιγραφομένων*. Ce dernier mot est pris ici dans le sens de *s'enrôler*; comme plus bas *ταττομένων ὑπὸ τῷ κυνί*, signifie *se ranger sous les étendards du chien.*

(2) N'oubliez pas que *cynique* et *chien* sont en grec un même mot, et que Lucien aime à plaisanter sur cette identité de nom.

(3) L'expression grecque signifie *remuer la queue.* Nous n'avons pu soutenir la métaphore. Quoique *περὶ τραπέζας ἔχειν* soit une forme Attique, je crois qu'il seroit plus plaisant de lire *περὶ τραπέζας τρέχειν, roder autour des tables*, comme font les chiens. Au surplus ce n'est qu'une conjecture dont on fera tel cas que l'on voudra.

(4) Le grec dit simplement : *vous verrez bientôt ce qu'il en arrivera.*

métiers sans exercice, lorsqu'ils réfléchiront que soumis à un travail rude et pénible, courbés du matin au soir sur leur ouvrage, ils ne gagnent qu'un modique salaire à peine capable de fournir à leur subsistance, tandis qu'ils voient des hommes paresseux et imposteurs, nager dans l'affluence de tous les biens, demander avec une insolence tyrannique, et recevoir aussi-tôt, s'irriter lorsqu'on les refuse, et ne donner de louanges que quand on les leur a payées. Ils croiront qu'en les imitant, le siècle de Saturne va renaître pour eux, et que le miel va couler des cieux dans leur bouche.

Peut-être le mal seroit-il plus tolérable, si des hommes aussi vils n'outrageoient pas les autres. Mais ces graves personnages, qui affectent en public un extérieur si sévère, dès qu'ils apperçoivent une belle femme, ou quelque beau garçon, et qu'ils espèrent..... Mais il vaut mieux cacher leur infamie sous le voile du silence. Quelques-uns, à l'exemple du jeune prince d'Ilion, enlèvent les femmes de leurs hôtes, sous prétextes de les initier à la philosophie. Ensuite ils les prostituent et les rendent communes à tous leurs amis, afin, disent-ils, d'accomplir un des dogmes de Platon. Ils ignorent en quel sens ce divin philosophe desiroit la communauté des femmes.

Il seroit trop long de parler de tous les excès qu'ils commettent dans les festins, de l'impudence avec laquelle ils s'enivrent. Qui croiroit,

après une telle conduite, qu'ils osent déclamer contre l'ivresse et blâmer l'adultère, la gourmandise et l'avarice. On ne sauroit trouver deux objets plus opposés que leurs discours et leurs actions. Ils assurent qu'ils détestent la flatterie, et ils surpassent dans l'art de flatter les Gnatonides et les Strouthias (1). Ils exhortent tous les autres à toujours dire la vérité; et ils ne peuvent remuer la langue que pour proférer des mensonges. A les entendre, Epicure est leur ennemi, ils fuient la Volupté; et cependant ils ne travaillent que pour elle; ils sont plus emportés, plus colères, plus querelleurs que les petits enfans. Qui ne riroit en voyant leur bile s'allumer pour la cause la plus légère? Une pâleur livide règne à l'instant sur leur visage, la fureur et l'impudence éclatent dans leurs yeux, et leur bouche distille l'écume, ou plutôt le poison dont elle est infectée. Gardez-vous de vous exposer au torrent d'ordures qui va se répandre. *De l'or ou de l'argent*, diront-ils: *par Hercule! je suis loin de vouloir en posséder: une obole me suffit pour*

(1) Nom que les poëtes comiques donnent souvent aux flatteurs et aux parasites dans leurs pièces. Elien, *hist. div. fragmens, page 1035*, dit que les fameux flatteurs s'appelloient chez les Grecs des *Clisophon*, des *Strouthias*, des *Therons*, &c. Plutarque, au traité intitulé: *comment on peut distinguer l'ami du flatteur, page 209*, édition de Réiske, dit que Strouthias étoit un flatteur, qui, par des louanges excessives, se moquoit de la simplicité d'un certain Bias. *Voyez* Elien, *hist. ancienne, liv. IX*; et Suidas au mot Κλεισόφος.

acheter

acheter quelques lupins ; une source, ou l'eau du fleuve m'offre une boisson délicieuse : et un instant après, ils vous demandent, non des oboles, ni des dragmes, mais des trésors entiers. Il n'est point de marchand à qui la charge de ses navires produise autant d'argent, que ces hommes en retirent de leur philosophie. Ensuite, lorsqu'ils ont accumulé une fortune assez considérable, qu'ils ont pourvu à leur subsistance, ils jettent loin d'eux ce misérable manteau, ils achètent des vêtemens délicats, des esclaves à chevelure flottante, des campagnes, des bourgades entières, et disent pour long-temps adieu à la besace de Cratès, au manteau d'Antisthène, au tonneau de Diogène.

Les ignorans, à la vue de ces excès, ne conçoivent que des mépris pour la philosophie : persuadés que tous mes disciples ressemblent à ces imposteurs, ils accusent mes enseignement. Ensorte que depuis un temps considérable, je ne puis parvenir à m'en attirer un seul. Je me vois condamné au travail de Pénélope. Ma toile est à peine ourdie, qu'elle se défait en un clin d'œil. L'ignorance et l'injustice triomphantes m'insultent par leur ris, quand elles voient le peu de succès de mes efforts, et que toutes mes peines sont perdues.

JUPITER.

O Dieux ! quels outrages la Philosophie a essuyés de la part de ces hommes scélérats ! Il est temps d'examiner la conduite que nous

tiendrons à leur égard, et de quelle manière nous les punirons. Ma foudre d'un seul coup pourroit les réduire en poudre ; mais cette mort seroit trop prompte.

APOLLON.

Mon père, je vous donnerai un conseil. Je déteste tous ces imposteurs ignorans ; je suis indigné contre eux, et je voudrois venger les Muses. Ils ne méritent pas de périr de votre main et d'un coup de tonnerre ; mais si vous le trouvez bon, envoyez (1) plutôt Mercure à leur poursuite, avec plein-pouvoir de leur infliger la punition qu'ils méritent. Comme il est versé dans les lettres, il saura bientôt distinguer les vrais philosophes d'avec ceux qui en usurpent le titre. Il donnera des éloges aux uns, et châtiera les autres de la manière qui lui paroîtra la plus convenable.

JUPITER.

Apollon a raison. Toi, Hercule, accompagne aussi la Philosophie, et descends au plutôt sur la terre. Si tu parviens à écraser ces monstres impurs, c'est un treizième travail que tu auras accompli.

HERCULE.

J'aimerois mieux, mon père, nettoyer encore

(1) Je lis avec le manuscrit du roi *καταπεμψον*, au lieu de *καταπέμψωμεν*. Apollon parle à Jupiter, et ne doit pas se servir du plurier.

une fois les étables d'Augias, que de lutter contre ces bêtes farouches. Partons, quoi qu'il en soit.

LA PHILOSOPHIE.

C'est malgré moi que je retourne sur la terre ; mais il faut bien vous suivre, puisque mon père l'ordonne.

MERCURE.

Descendons sans différer, car nous en aurons aujourd'hui un bon nombre (1) à punir. De quel côté faut-il tourner nos pas, Philosophie ? tu dois savoir en quel lieu ils habitent ; sans doute que c'est en Grèce ?

LA PHILOSOPHIE.

Nullement, Mercure ; il est peu de philosophes en ce pays, et tous suivent mes loix. Les gens dont je parle, ne se soucient point de la pauvreté attique. C'est où l'on tire l'or et l'argent des entrailles de la terre, qu'il nous faut les chercher.

MERCURE.

Cela étant, allons dans la Thrace.

(1) Le texte dit : *descendons afin que nous en écrasions un petit nombre aujourd'hui*, καταιωμεν ὡς κἂν ὀλίγους αὐτῶν ἐπιτρίψωμεν σήμερον. Mais ce texte est corrompu, il y manque une négation, que restitue l'excellent manuscrit du roi : ὡς ἂν οὐκ ἂν ὀλίγους αὐτῶν ἐπιτ. *Hâtons-nous de descendre, car nous n'en aurons pas un petit nombre à punir aujourd'hui.* Ce sens est le seul véritable.

HERCULE.

Tu as raison, et je vous servirai de guide. Toutes les contrées de ce pays me sont connues, car j'y ai souvent voyagé. Tenez, prenons de ce côté.

MERCURE.

Du quel ?

HERCULE.

Tu vois bien, Mercure, ces deux montagnes, plus belles et plus hautes que toutes les autres ; et bien, la plus grande est le mont Hæmus, le Rhodope est situé vis-à-vis. Une plaine fertile s'étend entre-deux, et commence précisément au pied de chacune de ces montagnes. On apperçoit trois collines agréables, qui, malgré leur roideur, s'élèvent avec grace. Elles semblent former les citadelles de la ville qui est placée dans la vallée ; car déja l'on découvre une ville.

MERCURE.

Il est vrai. Elle paroît même plus grande et plus belle que toutes les autres. L'éclat dont elle brille, la fait remarquer de loin. Un fleuve d'une vaste étendue, baigne ses remparts et semble les caresser (1).

(1) Au lieu de *καί τις ποταμὸς*, le manuscrit du roi porte *καί τις καὶ ποτα μὸς*. Ce qui signifieroit : *et même un fleuve coule auprès et la touche légérement à la surface.* Tel est le sens de la lettre.

HERCULE.

Ce fleuve est l'Hèbre, et la ville est l'ouvrage de Philippe (1). Mais nous voici près de la terre, et déja nous sommes au-dessous des nuages (2). Descendons sous d'heureux auspices.

MERCURE.

Soit. Comment nous y prendre à présent, pour découvrir à la piste du gibier que nous cherchons ?

HERCULE.

C'est ton affaire, Mercure, tu es héraut, et tu auras bientôt fait une proclamation.

MERCURE.

Cela ne sera pas difficile. Cependant je ne sais pas leurs noms. Apprends-nous, Philosophie, comment ils s'appellent, ou quel est leur signalement.

LA PHILOSOPHIE.

Leurs noms ne me sont guère connus, car je ne me trouve jamais avec eux (3). Néan-

(1) Cette ville est Philippopolis, située sur l'Hebre. On l'appelloit aussi *Trimontium*, parce qu'elle étoit entourée de trois collines, ainsi qu'Hercule vient de l'observer.

(2) Au lieu de καὶ ὑπονέφελοι, le manuscrit du roi porte καὶ ἐπινέφελοι ; c'est une faute manifeste, car ce mot, s'il étoit grec, signifieroit *au-dessus des nuages*.

(3) Le texte porte : διὰ τὸ μὴ ξυγγενέσθαι αὐτοῖς.

moins tu ne risques rien de les appeller par des noms tirés de leur passion pour les possessions de toute espèce ; nomme les *Ctésons*, *Ctésippes*, *Ctésiclées*, *Euctémons*, *Polyclètes* (1).

MERCURE.

Fort bien. Mais quels sont ces hommes, et qu'est-ce qu'ils examinent ? Ils s'avancent, et semblent vouloir nous interroger.

UN HOMME.

Ne pourriez-vous pas, citoyens, nous dire si vous avez vu passer trois fourbes, accompagnés d'une femme, dont la tête est rasée à la Lacédémonienne, le regard fier et la démarche mâle ?

Le manuscrit du roi lit mieux διὰ τὸ μὴ ξυγγενέσθαι ποτὲ αὐτοῖς. Ce ποτὲ joint avec μὴ, signifie *jamais*. J'ai suivi cette leçon.

(1) Le premier de ces noms signifie *possesseurs* ; il vient de κτάομαι, *posséder*. Ctésippe veut dire, *qui possède des chevaux* ; Ctésiclée, *qui possède la gloire* ; Euctémon, *qui possède de bonnes choses* ; Polyclète, *qui possède beaucoup*. Les grecs, comme on le voit, n'ignoroient pas l'art de faire ces jeux de mots méprisables, que nous nommons calembourgs. Comme nous ils abusoient de leur esprit et du génie de leur langue. Aristophane offre une foule innombrable de ces allusions ; mais ce n'est pas ce genre de plaisanterie fait pour le peuple, qui fait placer Aristophane à la tête des comiques Grecs, et des auteurs qui ont écrit avec le plus de pureté et d'élégance. Nous sommes bien éloignés d'approuver ces sortes de plaisanteries dans Lucien.

LA PHILOSOPHIE.

Eh ! ce sont précisément nos gens que ces hommes demandent.

UN HOMME.

Comment ! vos gens ? Ce sont tous des esclaves fugitifs ; et la femme que je cherche est mon épouse, que ces coquins ont emmenée comme leur esclave.

MERCURE.

Vous allez bientôt savoir pour quelle raison nous les cherchons aussi. A présent joignez-vous à moi pour faire une proclamation.

Si quelqu'un a connoissance d'un esclave Paphlagonien, un des barbares de Sinope, dont le nom vient de posséder, *visage pâle, tête rasée jusqu'à la peau, barbe large et touffue, portant une besace, vêtu d'un manteau, humeur colère, esprit ignorant, voix rude, langue médisante, qu'il en donne avis, on lui promet telle récompense qu'il voudra exiger.*

LE MAITRE.

Je connois, mon ami, celui que tu demandes. Il habitoit autrefois chez moi, et se nommoit alors Cantharus. Il portoit ses cheveux, arrachoit soigneusement les poils de son menton, et avoit appris mon métier. Je l'occupois dans ma boutique à tondre le duvet du drap.

LA PHILOSOPHIE.

Comment ! cet homme étoit, dis-tu, ton esclave ? A présent il ressemble tout-à-fait à un philosophe, tant il a bien su se passer au foulon (1).

LE MAITRE.

Quelle hardiesse ! Cantharus se dit philosophe, et ne se souvient plus de nous. Laissez faire, nous ne tarderons pas à les trouver tous. A la manière dont cette femme en parle, on voit qu'elle les connoît bien.

LA PHILOSOPHIE.

Quel est celui-ci qui s'avance vers nous ; Hercule ; ce bel homme qui tient une lyre ?

HERCULE.

C'est Orphée, un de mes compagnons dans l'expédition des Argonautes, le plus agréable de tous les Céleustes (2). La douceur de ses chants nous faisoit oublier la fatigue que nous éprouvions à ramer. Je te salue, Orphée, le plus habile de tous les musiciens ; tu n'as pas oublié Hercule, je pense ?

(1) On appelle en françois *foulon*, l'instrument avec lequel on foule le drap. D'ailleurs ceci est une traduction exacte des termes grecs ἀκριβῶς ἑαυτὸν ἐπιγνάφας.

(2) Les Céleustes, chez les Grecs, étoient ceux qui chantoient dans les navires pour encourager les rameurs. Leur chant s'appelloit κελεῦσμα.

ORPHÉE.

Je vous salue aussi, Philosophie, Hercule et Mercure. Il est temps de me payer la récompense de mes avis ; car je connois parfaitement celui que vous cherchez.

MERCURE.

Et bien, indique-nous, fils de Calliope, l'endroit où il est retiré. Tu ne demandes pas d'or, je pense, car tu es un sage.

ORPHÉE.

Tu as raison, et je vais vous montrer la maison qu'il habite ; mais pour lui, je n'oserois le découvrir, de peur de m'exposer à ses injures : c'est un scélérat, qui n'est exercé qu'à invectiver tout le monde.

MERCURE.

Enseigne-nous toujours sa demeure.

ORPHÉE.

La voici près de nous. Mais je vous quitte à l'instant, afin de ne pas le voir.

MERCURE, *écoutant à la porte.*

Arrête un moment (1). N'est-ce pas-là la

(1) Il me semble que ces mots de Mercure s'adressent à la Philosophie.

voix d'une femme qui récite des vers d'Homère ?

LA PHILOSOPHIE.

Assurément. Ecoutons un peu ce qu'elle dit.

UN ESCLAVE *fugitif*.

Oui, je hais un mortel à l'égal du trépas,
Quand son cœur chérit l'or, et qu'il n'en convient pas (1).

MERCURE.

Par conséquent tu dois détester Cantharus, qui

D'un hôte bienfaisant a trahi l'amitié (2).

L'HÔTE.

C'est à moi que ce vers s'adresse; car c'est moi qui l'ai reçu dans ma maison; et pour

(1) Iliade, *liv.* IX, *v.* 312. Le manuscrit du roi porte au second vers ἄλλο δὲ εἴπῃ, au lieu d'ἄλλο δὲ εἴποι que porte le texte de Lucien; mais l'un et l'autre ne sont qu'une glose de la véritable leçon ἄλλο δὲ βάζει, qui est dans Homère. Au surplus, Lucien a parodié le second vers. Voici ceux d'Homère :

ἐχθρὸς γάρ μοι κεῖνος ὁμῶς Ἀΐδαο πύλῃσιν
ὅς χ' ἕτερον μὲν κεύθει ἐνὶ φρεσὶν ἄλλο δὲ βάζει.

Au lieu d'attribuer ces deux vers à un esclave, il faut les mettre sous le nom de la *femme fugitive*. Les lettres ΔΡΑΠ, peuvent signifier Δραπετὶς, féminin de Δραπέτης.

(2) Iliade, *liv.* III, *v.* 354. Guiet, dans une petite scholie grecque, dit que Mercure adresse ici la parole à la femme qui chante ces vers. Je crois qu'il a raison.

m'en récompenser, il s'est enfui avec ma femme.

L'ESCLAVE *fugitif.*

Ivrogne aux yeux de chien, au cœur servile et bas (1),
Inutile aux conseils, inutile aux combats,
Thersite babillard, importune corneille
Dont les croassemens fatiguent mon oreille,
Ose-tu disputer contre tes souverains ?

LE MAITRE.

Voilà le portrait véritable d'un impudent.

L'ESCLAVE.

C'est un chien par devant, un lion par derrière (2)
Et ce monstre a le corps de l'affreuse Chimère.
Son souffle empoisonné infecte tous les lieux.

L'HÔTE.

Oh, ma pauvre femme ! que tu as dû souffrir de tous ces chiens ! On dit qu'elle est grosse de leurs faits.

MERCURE.

Sois sans inquiétude, elle accouchera de quelque petit Cerbère, ou d'un Géryon, qui obligera Hercule à se signaler encore par un nouvel exploit. Mais les voici qui s'avancent ;

(1) Iliade, *liv. I, v. 225.* Je traduis ce vers de manière à faire sentir la parodie. Ce n'est point ici le cas d'employer des expressions nobles. Les vers suivans sont tirés du livre II de l'Iliade, *v. 202.*

(2) Hésiode, *Théog., v. 323 ;* et Homère, *Iliade, liv. IV, v. 181.*

nous n'aurons pas besoin de frapper à la porte.

LE MAITRE.

Ah ! je te tiens, Cantharus. Tu es muet à présent. Voyons un peu ce que tu portes dans ta besace. Ce sont des pois chiches, sans doute, ou quelque morceau de pain ?

MERCURE.

Point du tout, c'est une ceinture d'or.

HERCULE.

N'en sois pas étonné, Mercure ; cet homme se faisoit autrefois passer pour un Cynique, à présent c'est un vrai disciple de Chrysippe (1). Mais bientôt il sera un Crémante (2), car je vais le pendre par la barbe pour le récompenser de sa scélératesse.

(1) Mauvais jeu de mots sur le nom de Chrysippe, dont la première syllabe ressemble à celle de χρύσος, *de l'or.*

(2) Jeu de mots semblable au précédent. Il change le nom de Cléanthe, philosophe Stoïcien, en Crémante, qui signifie *pendu.* Telle est du moins la manière dont je pense qu'il faut lire ce passage τοιγαρῦν Κρεμάντην, au lieu de Κλεάνθην que porte le texte, où ce mot ne fait aucun sens raisonnable. Paulmier de Grentménil lisoit Χρέμπτα, *Chrémès*, mot qui lui paroît mieux répondre à Χρεμήσεται qui suit ; mais outre qu'il faut changer le K en X, il n'y a point eu de Philosophe nommé *Chrémès ;* et il est évident que Lucien veut désigner ici un philosophe, et jouer sur son nom.

LE MAITRE.

Et toi, coquin, n'es-tu pas Lécythion (1), mon esclave fugitif? C'est lui-même. Qui pourroit s'empêcher de rire, et à quoi ne doit-on pas s'attendre, puisque Lécythion est devenu philosophe ?

MERCURE.

Et ce troisième seroit-il sans maître ?

LE MAITRE.

Non vraiment. Il m'appartient; mais je te l'abandonne de bon cœur.

MERCURE.

Pourquoi cela ?

LE MAITRE.

C'est le sujet le plus corrompu que je connoisse. Nous l'appellions chez nous *le Parfumeur* (2).

MERCURE.

O Hercule qui détournes les malheurs, tu l'entends! Rends ta besace et ton bâton. Et toi, reprends ta femme.

(1) Ce nom équivaut à celui de *Marmiton*.

(2) Μυρόπνευν, *qui exhale le parfum*. Il désigne certains parfums postérieurs, que l'honnêteté ne permet pas de nommer, ce qui fonde l'exclamation de Mercure. *Ah! Hercule qui détournes les malheurs!*

L'HÔTE.

Point du tout. Je ne veux point reprendre une femme prête d'accoucher de quelque vieux livre.

MERCURE.

Comment ? de quel livre ?

L'HÔTE.

Oui, mon cher : n'en avons-nous pas un intitulé *Tricaranus* (1) ?

MERCURE.

Il n'y a là rien d'étonnant, puisqu'il y a aussi des Triphales (2) parmi les comiques.

LE MAITRE.

C'est à toi, Mercure, à prononcer sur le sort des coupables.

MERCURE.

Et bien, voici ma décision. Afin d'empêcher que cette femme ne produise quelque monstre

(1) Ce mot signifie *à trois têtes*. C'est le titre d'une comédie de Théopompe, poëte de la seconde comédie, différent de l'historien de ce nom. Théopompe le comique florissoit un peu après Aristophane. *Voyez* Vossius, *de Poetis Græcis, pages 50 et 51.*

(2) Tel est le titre d'une comédie d'Aristophane, citée par Athénée, *page 525*. Ce nom signifie *qui a un triple Phallus*. Toutes ces plaisanteries me paroissent du plus mauvais goût.

à plusieurs têtes, elle retournera avec son mari. A l'égard des deux Esclaves fugitifs, qu'on les rende à leurs maîtres, qui les remettront à leur ancien métier. Lécythion continuera à laver le linge sale, et le Parfumeur raccommodera de nouveau les vieux habits : mais auparavant il sera fouetté avec des feuilles de mauves (1). Pour celui-ci, qu'on le livre aux dépilateurs, qui lui arracheront d'abord le poil, en se servant d'une poix infecte et de mauvaise qualité ; on le fera monter ensuite sur le mont Hæmus, où il demeurera dans la neige les deux pieds enchaînés.

L'ESCLAVE.

Dieux, quels malheurs ! O ciel ! hélas ! hélas !

LE MAÎTRE.

Pourquoi ces exclamations tragiques ? Allons, suis-moi à l'instant chez les dépilateurs ; mais auparavant dépouille-toi de cette peau de lion, afin que tout le monde connoisse que tu n'es qu'un âne.

(1) *Voyez* la *note 4 de la page 258 de ce volume.*

ÉLOGE

D'UN APPARTEMENT (1).

ALEXANDRE (2) desira de se baigner dans le Cydnus, lorsqu'il vit la beauté et la limpidité de ses eaux. La profondeur peu dangereuse du fleuve, la tranquillité de son cours agréable et facile à nager, la fraîcheur qu'il conserve au milieu de l'été, charmèrent tellement le héros, que quand il auroit pu prévoir la maladie dont il fut ensuite attaqué, je ne crois pas qu'il eût résisté au plaisir de se plonger dans ce bain. De même, à la vue d'un appartement vaste et magnifique, éclairé de la lumière la plus pure, où l'or étincelle de toutes parts, où la peinture étale la richesse de ses couleurs, quel est l'homme qui, faisant profession d'éloquence, ne desirera pas d'y

(1) Gesner a très-bien vu que le mot οἶκος ne devoit point s'entendre ici d'une *maison* entière ; mais d'un *appartement*. Le style sophistique de cette déclamation annonce assez qu'elle n'est point de Lucien.

(2) La tournure de la phrase grecque est : *Eh quoi, Alexandre desira de se baigner dans le Cydnus, en voyant, &c. et à la vue d'un appartement..... On ne desirera pas, &c.* Εἶτα, au commencement d'une période, est une exclamation dont on trouve mille exemples chez les orateurs. Ce trait de l'histoire d'Alexandre est trop connu pour nous y arrêter. *Voyez* Q. Curce, et Arrien, de l'*expédition d'Alexandre*, *liv. II*, *page 66*, édition de Gronovius.

prononcer

prononcer quelque discours, de paroître avec distinction sur un si beau théatre, d'y recueillir des applaudissemens, en faisant retentir cette voûte superbe des accens de sa voix, et de devenir aussi lui-même un des principaux ornemens de cette demeure ? Qui pourroit, après avoir considéré tant de merveilles, se borner à une admiration stérile, quitter ces lieux sans les animer par ses discours (1), sans leur adresser la parole, sans converser, pour ainsi dire, avec eux, comme si lui-même n'avoit pas la faculté de parler, ou que l'envie le réduisît au silence ? Grands Dieux ! une telle conduite seroit-elle celle d'un amateur des beaux-arts, qui se passionne à l'aspect des chefs-d'œuvre qu'ils produisent ? Ce seroit au contraire une extrême incivilité, une ignorance, une stupidité profonde, que de dédaigner (2) ainsi le plus agréable des spectacles, se montrer étranger aux beautés les plus rares, et de ne pas comprendre que la manière de témoigner son admiration n'est pas la même pour les hommes instruits que pour le vulgaire. Il suffit à celui-ci d'ouvrir de grands yeux, comme on dit communément, de regarder d'un air étonné, de promener par-tout un œil curieux, de lever la tête vers la voûte, de remuer la main en

(1) A la lettre : *laissant ce lieu muet ;* car ici κωφὸς me paroît plutôt signifier *muet*, que *sourd ;* quoique Gesner lui ait donné ce dernier sens.

(2) Plus littéralement : *ne pas se juger digne des choses les plus agréables.*

signe d'approbation (1), et d'admirer, mais en silence, dans la crainte de ne pouvoir atteindre par ses éloges à la beauté des objets dont il est frappé. Mais un homme élevé dans les sciences, admis à un spectacle magnifique, ne pourra pas se contenter du seul plaisir dont jouissent ses yeux, et loin de rester spectateur muet de tant de merveilles, il en fera le sujet de ses méditations, il emploiera tout son talent à composer un discours qui soit, pour ainsi dire, le prix du plaisir que ce spectacle lui a procuré (2).

Ici la reconnoissance ne doit pas seulement consister dans l'éloge. (Elle convenoit peut-être à ce jeune insulaire (3), qui, frappé d'étonnement à la vue du palais de Ménélas, comparoit à l'éclat des cieux l'ivoire et l'or dont ce palais étinceloit, comme s'il n'eût rien connu sur la terre qui pût l'égaler en magnificence). Mais prononcer un discours dans cette demeure, y rassembler les auditeurs les plus distingués pour faire à leurs yeux preuve de talens, c'est faire en partie son éloge. Rien n'est plus agréable, à mon avis, que de voir l'appartement le plus magnifique, où les louanges, et les expressions de la faveur se font entendre de toutes parts, s'ouvrir pour recevoir

(1) C'étoit une espèce d'applaudissement usité chez les Grecs.

(2) A la lettre : *il s'efforcera, autant qu'il est en lui, de méditer, et de payer ce spectacle par un discours.*

(3) Télémaque, dans l'*Odyssée, liv. IV, v. 71.*

nos discours, et qui, sonore comme ces antres profonds, répète nos paroles, prolonge les derniers accens de la voix, retarde la fin de chaque période ; ou plutôt, tel qu'un auditeur dont la mémoire est facile, retient tout ce que l'on dit, fait l'éloge de celui qui parle, et lui paie par-là un tribut de reconnoissance bien flatteur. C'est ainsi que les rochers répètent les chants de la flûte pastorale. Le son revient vers lui-même, renvoyé par l'écho. Le vulgaire croit que c'est une jeune fille qui répond à ceux qui chantent, ou qui poussent des cris : qu'elle habite au milieu des rochers, d'où elle se plaît à parler.

Il me semble que la magnificence de ces lieux élève le génie d'un orateur ; son éloquence s'éveille ; il est inspiré par ce brillant spectacle. L'éclat des beautés qui frappent ses yeux, pénètre jusqu'à son ame ; elle les prend pour modèle, et produit des discours qui leur ressemblent. Ah (1) ! nous croyons sans peine, qu'Achille, à la vue de ses armes (2), sentit redoubler sa fureur contre les Phrygiens ; que dès qu'il les eut revêtues, pour les essayer, son courage s'enflamma, et le desir des combats lui donna des aîles. Et pourquoi la beauté des lieux n'allumeroit-elle pas le génie d'un

(1) J'écris ἦ, *certes*, au lieu de ἢ, qui veut dire *ou bien*, et ne signifie rien ici. Le traducteur latin l'a rendu par *Nisi*. C'est un contre-sens.

(2) Les armes que Thétis lui avoit apportées. *Iliade*, *liv. XIX*, *v. 15*.

orateur ? N'a-t-il pas suffi à Socrate d'être assis à l'ombrage d'un beau platane (1), sur un gazon fleuri, près d'une source limpide, aux bords de l'Ilissus, pour produire cette ironie délicate, qu'il employoit auprès de Phædre de Mirrhine, lorsqu'il lui dévoiloit les défauts du discours de Lysias ? Il invoquoit les Muses, il croyoit qu'elles lui feroient mieux sentir leur présence dans cette solitude, qu'elles l'aideroient à parler sur l'amour. Ce vieillard ne rougissoit point d'inviter des vierges à prendre part à ses discours philopædiques ; et nous ne croirons pas que les Muses viendront d'elles-mêmes dans un si beau séjour ?

On ne trouve pas seulement ici l'ombrage et la beauté d'un platane, quand au lieu de celui de l'Ilissus, on parleroit du Platane d'or du roi de Perse (2). Sa magnificence seule

(1) Platon dans le Phædre, décrit ce platane et les rives fleuries de l'Ilissus.

(2) Pythius, fils d'Atis, Lydien et possesseur de trésors si considérables, qu'il ne connoissoit pas lui-même le nombre de ses richesses, fit présent à Darius, père de Xerxès, d'un platane et d'une vigne d'or. Hérodote, *Polymnie*, *chap.* 27. Ce platane n'étoit pas un objet fort considérable, puisque Antiochus, dans Xénophon, *Hellenic.*, *liv.* VIII, *chap.* 1, dit que ce platane pourroit à peine couvrir une cigale de son ombre. Mais, comme l'observe judicieusement M. Larcher, dans ses remarques sur Hérodote, *liv.* VII, *note* 55, le témoignage d'Antiochus est suspect ; car cet Antiochus, député des Arcadiens auprès du grand roi, et piqué du peu de cas que ce prince faisoit de sa nation, cherche à le rabaisser.

causoit de la surprise. Ni l'art, ni la beauté, ni la justesse des proportions, ni l'élégance des formes n'entroient dans sa composition, et ne relevoient l'éclat du métal. Ce spectacle fait pour les yeux d'un barbare, n'offroit que de l'or, et n'étoit propre qu'à réveiller l'envie de ceux qui le voyoient, et à faire trouver heureux son possesseur. Du reste, rien en lui ne sollicitoit les éloges. Les Arsacides (1) ne prisoient pas la beauté, ils ne montroient pas la magnificence de leurs trésors pour enchanter les regards des spectateurs, mais pour les frapper d'étonnement; car les Barbares aiment moins ce qui est beau que ce qui est riche.

Les beautés qui brillent dans cette demeure, ne sont point faites pour les yeux d'un Barbare, elles ne respirent point le luxe insolent des Perses, ni l'orgueil de leur grand roi. Elles demandent pour spectateur, non un homme indigent, mais un connoisseur instruit, qui, dans ses jugemens, consulte autant sa raison que ses yeux. Car, que cet appartement soit tourné vers la partie du jour la plus pure, (il n'en est point, sans doute, de plus desirable et de plus belle que l'orient, et c'est vers cette exposition que les anciens plaçoient leurs temples), que le soleil, dès son lever, y plonge ses rayons, et le remplisse de la lumière la plus vive, lorsque les fenêtres sont

(1) Anachronisme monstrueux. Darius auquel on fit présent du platane d'or, n'étoit point Arsacide. *Gesner.*

ouvertes ; que sa longueur soit proportionnée à sa largeur, que son élévation réponde (1) à l'une et l'autre, que rien n'intercepte la vue, et que les fenêtres soient tournées vers chacun des points du ciel (2), comment pourroit-on ne pas trouver cela agréable, et digne de nos éloges ?

Mais ce que l'on doit admirer davantage, c'est la beauté des plafonds, qui, dans leurs ornemens, n'offrent rien de superflu, ni de répréhensible. L'or dont ils sont relevés, y est ménagé dans de justes proportions, mais de manière qu'on ne peut soupçonner que la main qui l'employa en fût avare (3). Une femme sage et modeste, se contente de porter quelques bijoux propres à relever sa beauté : un collier mince et délicat environne son col d'albâtre, une bague légère circule autour de son doigt, ou des anneaux pendent à ses oreilles, une agraffe retient sa ceinture, ou une bandelette arrête ses cheveux flottans ;

(1) Je lis ici ἔυρυθμον, au lieu d'ἔυριθμον. Faute d'impression, qui se trouve encore ci-dessus, *page 193, ligne 5*, édition de Réiske.

(2) Le texte : *vers chaque saison.*

(3) Tel doit être, ce me semble, le sens de ces mots ἀλλὰ μὴ περὶ τὰς χρείας ἐπίφθονον ; *mais non jaloux dans son usage.* Les Grecs donnoient le nom d'ἐπίφθονον à l'épargne sordide, qui ne donne qu'à regret et avec jalousie. Ils disoient au contraire ἀνεπίφθονον, ou ἄνευ φθόνου, de ce qui étoit donné libéralement et sans jalousie. Le latin *nihil habens in usu invidiosum* est inintelligible.

enfin elle n'ajoute de parure à ses charmes, qu'autant que la pourpre sert à embellir un vêtement (1). Les courtisannes au contraire, celles sur-tout qui n'ont que la laideur en partage, se chargent d'ornemens, portent des robes entiérement de pourpre, se font une gorge toute d'or, cherchent à s'attirer des amans par la magnificence de leur parure; et par un charme étranger, tâchent de suppléer aux attraits qui leur manquent. Elles s'imaginent que leurs bras auront plus d'éclat et de blancheur quand on y verra briller l'or; que la difformité de leur pied disparoîtra sous une chaussure magnifique, que leur visage sans graces deviendra plus aimable, quand il sera tout étincelant de pierreries. C'est ainsi qu'en usent les courtisannes, tandis que la femme pudique ne porte de l'or qu'autant qu'il convient, et où il en faut. Je crois même qu'elle ne rougiroit pas de montrer sa beauté sans aucun voile.

Ainsi la voûte de cet appartement, qui, pour ainsi dire, en est la tête, présente un aspect aimable par lui-même; il n'est décoré par l'or, que comme le ciel durant la nuit est embelli par les astres, qui brillent de distance en distance, et le font luire par intervalles d'un éclat semblable à celui des fleurs. Si le ciel étoit entiérement de feu, loin de nous

(1) La pourpre servoit ordinairement de bordure aux vêtemens.

paroître beau, il seroit terrible. Ici l'on voit aisément que l'or n'est pas inutile, ni répandu parmi les autres ornemens pour le seul plaisir de la vue. Il luit d'un éclat agréable, colore l'appartement entier de ses feux (1). La lumière qui le frappe de ses rayons, confond ses couleurs avec celles de l'or : tous deux étincèlent à la fois, et offrent l'image d'un ciel serein (2).

Le faîte de cette demeure est tel, qu'il faudroit un Homère pour le louer dignement, l'appeller comme la chambre nuptiale d'Hélène, *dôme élevé et magnifique* (3), ou comme l'Olympe, *séjour resplendissant et lumineux* (4). A l'égard de ses autres beautés, des peintures dont ses murailles sont revêtues, de la richesse de leurs couleurs, de la netteté, de la perfection et de la vérité de leur dessein, on peut très-bien les comparer à une prairie que le Printemps a émaillée de fleurs. La seule différence est, que celles que le Printemps fait éclorre, tombent et se flétrissent, perdent leur fraîcheur et leur beauté. Au lieu qu'ici le Printemps est éternel, la prairie ne se dessèche jamais, les fleurs en

(1) *Colore l'appartement entier de sa rougeur.*

(2) Le texte porte : *ils étincèlent à la fois et offrent la double sérénité de la rougeur.* Cette phrase est un amphigouris dans le texte, un assemblage de mots, d'autant plus difficiles à traduire, que l'auteur ne paroît pas s'être trop entendu lui-même.

(3) Ὑ.ψόροφον. *Odyssée, liv. IV, v. 121.*

(4) Ἀιγλήεντα. *Iliade, liv. I, v. 532.*

sont immortelles, car la vue seule a droit de les toucher et de les cueillir (1).

Qui pourroit ne pas trouver du plaisir à considérer toutes ces merveilles, ou qui ne desireroit employer tout son talent à parler au milieu d'elles, sur-tout lorsqu'il sait que rien n'est plus honteux que de rester au-dessous des objets que l'on a sous les yeux? La vue des belles choses a un charme particulier, et l'homme n'est pas le seul être qui y soit sensible. Le cheval ne semble-t-il pas courir avec plus de plaisir dans une plaine dont la pente est insensible, dont le sol délicat reçoit mollement ses pas, et cède à son pied (2)? il déploie alors toute sa vîtesse, il s'abandonne à son impétuosité, et dispute de beauté avec les lieux qu'il parcourt (3).

Voyez au commencement du printemps, l'oiseau de Junon (4) se promener dans une

(1) Selon le grec: *la vue seule touchant et cueillant l'agrément de ce spectacle*; ἐφαπλομένης καὶ δρεπομένης τὸ ἡδὺ τῶν βλεπομένων. C'est ainsi qu'il faut lire avec Gesner, au lieu de τὸ ἡδὺ τῶν δρεπομένων que porte le texte.

(2) Le grec ajoute: *et ne repousse pas durement sa sole.* Addition assez inutile.

(3) Quelle image forcée! un cheval *dispute de beauté avec la plaine*, parce qu'il y court avec plus de plaisir! Je ne reconnois pas là l'esprit de Lucien.

(4) Cette description du paon ressemble beaucoup à celle que Dion Chrysostôme a faite du même oiseau, dans son douzième discours intitulé: περὶ τῆς πρώτης τοῦ θεοῦ ἐννοίας, *page 370*, *tome 1*, édition de Madame Réiske. J'exhorte les amateurs à comparer ces deux

prairie, lorsque les fleurs épanouies sont non-seulement plus agréables, mais, s'il est permis de le dire, plus fleuries (1), lorsque leurs couleurs sont plus vives et plus pures. Il ouvre ses aîles, les étale au soleil, élève sa queue superbe, en forme un cercle dont il s'environne, fait admirer les fleurs dont il es lui-même embelli, et le printemps qui règne sur ses plumes, semble défier la prairie de montrer rien de plus magnifique. Il se tourne en tous sens, il se promène, et déploie l'orgueil de sa beauté (2). A l'instant où il paroît le plus admirable par l'éclat de ses couleurs, elles changent tout-à-coup, elles prennent une teinte nouvelle, et un aspect encore plus charmant. C'est ce qui arrive principalement aux cercles qui sont à l'extrémité de ses plumes, et dont chacun semble formé des couleurs de l'iris. Ce qui étoit de l'airain, au plus léger mouvement, se change aussi-tôt en or; et ce bleu céleste formé par les rayons du soleil, s'il passe dans l'ombre, emprunte à l'instant la verdure de la prairie. C'est ainsi que son plumage, coloré par la lumière, ne fait que changer de beauté.

morceaux. *Voyez* aussi Oppien, *de Venatione, liv. II, v. 589.*

(1) Ce pléonasme, qui peut déplaire en françois, n'est pas sans graces dans l'original. Si j'évitois cette expression, je ne traduirois plus.

(2) A la lettre: *forme la pompe de sa beauté*, ou *promène en pompe sa beauté.*

Vous savez tous, et je n'ai pas besoin de vous le dire, combien l'aspect de la mer dans son calme a de charmes pour nous attirer, et pour nous inspirer le desir de nous confier à ses flots. Il n'est personne, quelque attaché qu'il soit au continent, quelque peu d'expérience qu'il ait de la navigation, qui ne veuille alors monter sur un navire, entreprendre un petit voyage, et même s'éloigner de la terre, sur-tout lorsqu'il voit un vent favorable enfler légérement la voile, et le vaisseau couler mollement sur la sommité des flots.

C'est ainsi que la beauté de cette demeure a la puissance de nous engager à prononcer des discours, éveille l'éloquence, inspire à l'orateur le plus vif desir de mériter des applaudissemens. Pour moi je cède, ou plutôt j'ai déja cédé à cet attrait, et je suis venu dans ce logis pour m'y faire entendre, entraîné par un charme secret, ou par la beauté des sirènes: et j'ai la confiance, que si mes discours ne sont pas beaux par eux-mêmes, ils le paroîtront du moins, étant ornés d'un vêtement si magnifique (1).

Tandis que je parlois, un autre discours, qui n'a rien de méprisable, et qui mérite même votre attention, à ce qu'il prétend, s'est présenté à mon esprit, et s'est efforcé plus d'une

(1) Notre langue n'admet pas ces métaphores; mais il faut traduire. Ce qui suit est encore marqué au coin du mauvais goût des Sophistes.

fois de m'interrompre. A présent que j'ai fini, il élève la voix, il soutient que j'ai déguisé la vérité, et dit qu'il est fort étonné que j'aie pu avancer que la beauté d'un appartement, les peintures et les ornemens dont il est décoré, le rendoient plus propre à faire briller les talens d'un orateur; car c'est précisément tout le contraire. Mais il vaut mieux, si vous le trouvez bon, que le Discours se présentant lui-même devant vous, comme devant ses juges, plaide sa propre cause, et qu'il établisse les raisons sur lesquelles il se fonde, pour penser qu'une demeure simple et sans beauté est plus favorable à l'éloquence. Vous m'avez entendu: je n'ai pas besoin de revenir une seconde fois sur le même objet. C'est à présent mon adversaire qui parle: je vais lui faire place, et je garde le silence.

« Citoyens assis ici pour nous juger, l'ora-
» teur qui vient de parler avant moi, a pro-
» digué les éloges les plus magnifiques à cet
» appartement, et, si j'ose le dire, il lui a donné
» par son discours un nouveau lustre. Je suis
» tellement éloigné de lui en faire aucun re-
» proche, que je suis prêt à suppléer aux
» louanges qui ont pu lui échapper; mais plus
» cette demeure vous paroîtra belle, et plus
» il sera démontré qu'elle ne peut que nuire
» aux desseins de celui qui voudroit y pro-
» noncer un discours. Et d'abord, puisque
» mon adversaire a parlé des femmes et de
» leurs ornemens, permettez-moi d'employer

» la même comparaison. Je soutiens qu'une
» riche parure, loin de faire valoir les charmes
» d'une belle femme, s'oppose à leur effet;
» puisque tous ceux qui la verront, éblouis à
» la vue de l'or et des pierreries brillantes,
» au lieu d'admirer en elle la blancheur de
» son teint, la vivacité de ses yeux, la ron-
» deur de son col, ses bras ou ses doigts rem-
» plis de graces, ne feront attention qu'à la
» sardoine, à l'émeraude, au collier ou aux
» bracelets. Ensorte que cette beauté pourroit
» justement s'offenser de ce qu'on l'oublie, pour
» ne s'occuper que de ses ornemens, qui ne
» laissent pas à ceux qui la voient le temps
» de louer ses attraits, et ne la font considérer
» que comme un hors-d'œuvre à la magnifi-
» cence du spectacle..

» C'est aussi ce qui doit nécessairement ar-
» river à celui qui se hazarde à prononcer un
» discours au milieu de tant de chefs-d'œuvre
» des arts. Ce qu'il dit est bientôt éclipsé par
» toutes les beautés dont il est environné. Tel
» seroit un homme qui placeroit une lampe
» dans un immense bûcher, ou une fourmi
» auprès d'un éléphant ou d'un chameau. Un
» pareil théatre est ce qu'un orateur doit re-
» douter le plus. D'ailleurs, en parlant dans
» un lieu si sonore, la voix devient aisément
» confuse. L'écho qui répète tous les sons,
» semble s'élever contre lui pour lui répondre
» et le contredire; ou plutôt, il couvre, il
» étouffe ses accens, comme la trompette

» couvre la flûte lorsqu'elles raisonnent ensem-
» ble, ou comme la mer étouffe les chants des
» Céleustes (1), lorsque, malgré le bruit des
» flots, ils veulent ramer en chantant; car le
» son le plus fort l'emporte toujours sur le
» plus foible, et le réduit au silence.

» Bien plus, mon adversaire avance que la
» vue d'une demeure magnifique anime le génie
» d'un orateur. Mais il me semble qu'elle pro-
» duit un effet tout contraire; elle étonne,
» elle effraie, elle trouble l'esprit, et le rend
» d'autant plus timide, qu'il sait que rien n'est
» plus honteux que de faire entendre dans un
» séjour rempli de beautés, des discours qui
» ne lui ressembleroient pas. La foiblesse de
» son talent est alors plus à découvert. Ainsi,
» lorsqu'un homme revêtu d'armes éclatantes,
» prend la fuite le premier, la magnificence
» de son armure rend sa lâcheté plus remar-
» quable. L'orateur d'Homère (2) avoit bien
» senti cette vérité, ce me semble, lorsque
» peu curieux des agrémens personnels, il
» prend l'attitude d'un homme simple et sans
» expérience, afin que la beauté de ses discours
» devînt plus frappante, comparée au peu de
» graces de l'orateur. D'un autre côté, il n'est
» pas possible que l'imagination de celui qui
» parle dans un lieu richement décoré, ne soit

(1) C'est ainsi qu'on appelloit chez les Grecs ceux qui chantoient pour animer les rameurs.

(2) Ulysse. *Iliade*, *liv. 3*, *v. 217*.

» pas continuellement occupée de tout ce qu'il
» voit. La justesse de ses conceptions s'affoi-
» blit ; les distractions que cette vue lui cause
» deviennent les plus fortes ; elles le rappellent
» toujours à ce spectacle attrayant, et ne lui
» permettent pas de donner toute son attention
» à ce qu'il dit. Comment pourroit-il bien
» parler, lorsque son ame est entiérement oc-
» cupée à faire l'éloge de tout ce qui frappe
» ses regards.

» Je ne parle pas de ce que les assistans,
» que l'on a engagés à venir entendre ce dis-
» cours, en entrant dans un lieu si magnifique,
» au lieu d'auditeurs deviennent spectateurs.
» Il n'est point de Démodocus, de Phémius,
» de Tamyris, d'Amphion, ni d'Orphée, qui
» puissent les distraire d'un pareil spectacle.
» A peine chacun a-t-il franchi le seuil de
» l'entrée, qu'environné de toutes parts d'une
» foule de merveilles, il oublie qu'il doit en-
» tendre un discours, et n'a nullement l'air
» d'un homme qui écoute. Il est tout entier
» aux objets qu'il apperçoit, à moins qu'il ne
» soit absolument aveugle, ou que la séance
» ne se tienne pendant la nuit, comme celles
» de l'Aréopage.

» Que le charme du langage soit bien éloigné
» d'avoir la même puissance que celui de la
» vue, c'est ce que prouveroit aisément la fable
» des Sirènes comparée à celle des Gorgones.
» Les premières séduisoient par des chants
» mélodieux et flatteurs, les navigateurs qui

» passoient auprès d'elles ; mais il falloit rester
» quelques momens à les entendre pour que le
» charme opérât ; et autrefois un héros passa
» rapidement devant elles, et ne fit aucune at-
» tention à leurs chants. Mais la beauté des
» Gorgones exerçoit un empire bien plus ter-
» rible, elle pénétroit les endroits les plus
» sensibles de l'ame ; leur vue seule jettoit le
» spectateur hors de lui-même, le rendoit
» muet de surprise, ou, comme le dit la fable,
» le métamorphose en pierre. Le tableau que
» mon adversaire vous a tracé du paon, au
» milieu de la prairie, est tout entier à mon
» avantage. C'est son aspect qui enchante, et
» non sa voix. Que l'on mette à côté de lui
» un rossignol ou un cygne, qu'on les fasse
» chanter, tandis que le paon, gardant le silence,
» déploiera les richesses de son plumage ; je
» suis bien convaincu qu'il fixera bientôt toute
» l'attention des spectateurs, qui diront pour
» jamais adieu aux sons mélodieux de ses deux
» rivaux : tant il est vrai que le plaisir de la
» vue est le plus vif et le plus puissant de tous.
» Je vais, si vous le desirez, vous fournir pour
» témoin de cette vérité un homme plein de
» sagesse, qui vous assurera que ce que l'on
» voit, fait une impression plus profonde que
» ce que l'on entend. Héraut, appellez ici
» Hérodote d'Halicarnasse, le fils de Lyxus (1).
» Le voici qui se présente fort à propos ; qu'il

(1) *Voyez* Stéphanus Byzantinus, *verbo* Θύριοι.

» paroisse

» paroisse devant vous, et porte son témoi-
» gnage. Permettez-lui seulement d'employer
» le dialecte Ionien, son langage accoutumé ».
Ce qu'on vous dit, ô juges, est très-vrai : vous pouvez en croire la maxime que l'orateur vient d'établir, et par laquelle il donne la préférence à la vue, sur l'ouie ; car les oreilles sont toujours plus infidelles que les yeux (1). « Vous entendez
» ce que dit le témoin, comme il assigne le
» premier rang à la vue ; et c'est avec raison.
» Les paroles ont des ailes, a dit un poëte ;
» elles s'évanouissent à l'instant même où elles
» s'envolent de la bouche. Mais le plaisir que
» l'on prend par les yeux est durable ; l'objet
» toujours permanent attire le spectateur par
» un charme irrésistible.

» Comment, en effet, une demeure si belle,
» où tout enchante les regards, ne seroit-elle
» pas un redoutable adversaire pour un orateur ?
» Ce qui le prouve le mieux, c'est que vous-
» mêmes, qui devez nous juger, tandis que
» je parle, vous levez les yeux vers la voûte,
» vous admirez les peintures dont les murailles
» sont decorées, vous en cherchez les sujets,
» vous vous tournez du côté de chaque tableau.
» N'en rougissez pas, on ne peut vous faire
» un crime de suivre un penchant si naturel
» à l'homme, sur-tout quand les sujets de
» la curiosité sont aussi beaux, aussi variés.

(1) Cette dernière phrase est d'Hérodote, *liv. 1, chap. 8.*

» La perfection de l'art, et l'exactitude avec » laquelle ces histoires sont représentées, offrent » à la fois une instruction utile des faits de » l'antiquité, et un plaisir réel, qui ne peut » être bien senti que par des spectateurs instruits. » Or, afin que vous ne m'abandonniez pas » entiérement, tandis que vos regards se portent » sur ces tableaux, je vais essayer de vous en » faire la description. Peut-être aurez-vous du » plaisir à entendre ce que vos yeux voient » avec tant d'admiration ; peut-être pourrai-je, » à la faveur de ces peintures, obtenir de vous » quelques éloges, et mériter quelque préfé- » rence sur mon adversaire, puisqu'en faisant » preuve de talent, j'aurai doublé vos plaisirs. » Vous sentez la difficulté et la hardiesse de » l'entreprise, de vouloir, sans couleurs, sans » modèle (1), sans toile, former tant de figures. » Car la peinture qui naît des discours, n'est » qu'une légère esquisse.

» Sur la droite en entrant, l'histoire d'un » héros d'Argos est unie à un événement arrivé » en Ethiopie. Persée tue le monstre auquel » Andromède est exposée, et la délivre de ses » chaînes. Bientôt il épousera cette belle, et » l'emmenera en Grèce. Cette aventure est » une suite (2) de son expédition contre la

(1) Ἄνευ σχημάτων, καὶ τόπου. *Sans attitudes, et sans espace.*

(2) Littéralement est *un hors d'œuvre de son vol vers les Gorgones.* C'est-à-dire, qu'il fit cet exploit tandis qu'il revenoit, en volant, de son expédition contre les

» Gorgone. L'artiste, dans un espace étroit, a » exprimé une foule de passions différentes. » La pudeur et la crainte de la jeune fille, le » courage que l'amour inspire au héros, l'as- » pect effrayant du monstre hérissé de dards, » et qui ouvre une gueule menaçante. Persée, » de la main gauche, lui présente la tête de » Méduse, et de la droite il le frappe de son » épée. Toute la partie du monstre qui a vu » la Gorgone, est déja pétrifiée, et ce qui lui » reste vivant, expire sous les coups du glaive » recourbé.

» A la suite de ce tableau, un autre repré- » sente une juste vengeance. Le peintre me » paroît en avoir puisé le sujet dans Euripide et » dans Sophocle; car l'un et l'autre ont aussi » représenté cette image. Deux jeunes amis, » Pylade de Phocyde, et Oreste, que l'on » croyoit morts tous les deux, pénètrent en » secret dans le palais d'Agamemnon, et tuent » Ægiste. Déja Clytemnestre a succombé sous » le coup fatal, son corps à moitié nud est » étendu sur un lit. Tous les esclaves, frappés » d'étonnement et d'effroi, poussent des cris, » ou prennent la fuite. C'est une idée noble » de l'artiste, de n'avoir fait qu'indiquer ce » qu'il y a d'impie et d'atroce dans cette ac- » tion, et d'avoir représenté les deux jeunes

Gorgones. La préposition ἐπὶ est ici placée à contre-sens; car alors Persée n'alloit pas vers les Gorgones, il en revenoit. Cette faute de style ne seroit pas échappée à Lucien. Lisez ἀπὸ Γοργόνος, au lieu de ἐπὶ Γοργόνας.

» héros occupés du meurtre de l'adultère.

» Ici, c'est un Dieu d'une beauté parfaite, et » un jeune homme rempli de graces. Le sujet » indique un divertissement amoureux. Bran- » chus assis sur une pierre, présente un lièvre » à son chien et joue avec lui. Le chien semble » s'élancer en haut pour atteindre le gibier. » Apollon est là, qui sourit et s'amuse des » jeux du jeune homme, et des efforts du » chien.

» Après ces tableaux, Persée reparoît dans » celui-ci, avant d'avoir tué le monstre. Il » vient de trancher la tête de Méduse, et Mi- » nerve le couvre de son égide. Il a accompli » son entreprise ; mais il n'en a vu l'objet » que dans le bouclier de la déesse, où se » réfléchissoit l'image de la Gorgone ; car il » savoit ce qu'il en coûtoit pour la regarder » en face.

» Sur la muraille du milieu, en face de la » porte (1), on voit en haut un temple de » Minerve. La déesse est de marbre blanc ; » elle n'a point le costume guerrier, mais celui » qui convient à une déesse belliqueuse qui » préside à la paix.

» Ensuite est une autre Minerve. Celle-ci » n'est point de marbre ; elle est peinte. Vul- » cain amoureux la poursuit ; elle fuit, et

(1) Je lis avec Dusoul, ἄνω τῆ ἀντιθύρᾳ. Le temple dont il est ici question, me paroît une espèce de niche.

» en courant après elle, Vulcain donne nais-
» sance à Erichton (1).

» Un autre tableau vient après ; il représente
» aussi une ancienne fable. C'est Orion, aveugle,
» qui porte sur ses épaules Cédalion, qui lui
» indique le chemin de la lumière (2). Le soleil
» se lève, et guérit l'aveuglement d'Orion,
» et Vulcain le voit de l'isle de Lemnos.

» Ulysse est représenté dans celui-ci. Il
» contrefait l'insensé, pour ne pas accompa-
» gner les Atrides dans leur expédition. Leurs
» ambassadeurs sont là qui l'invitent à partir.
» Sa feinte a tous les caractères de la vrai-
» semblance. Le ridicule attelage de son char
» annonce qu'il ne sait plus ce qu'il fait. Mais
» sa ruse est découverte à l'occasion de son
» enfant. Palamède, fils de Nauplias, soup-
» çonnant ce qui se passe, saisit Télémaque,
» et menace de le tuer. Déja il tire son épée,
» et oppose une fureur simulée, à une folie
» feinte. Le péril de son fils rappelle Ulysse
» à son bon sens ; il se montre père, et cesse
» toute dissimulation.

» Médée est le sujet du dernier tableau. Elle
» paroît embrasée de jalousie ; elle jette un
» regard sombre sur ses enfans, et semble mé-
» diter quelque dessein atroce ; elle tient une

(1) Minerve ne perdit point sa virginité ; mais, dit Lactance, *liv. 1, chap. 17, in illa colluctatione, Vulcanum profudisse semen, aiunt, unde sit Erichtonius natus.* Dusoul.

(2) *Voyez* cette fable détaillée dans les *Catastérisme* d'Eratosthène, *chap. 32.*

» épée. Les deux petits infortunés sont devant » elle, lui sourient innocemment, et sont loin » de soupçonner le malheur qui les menace, » quoiqu'ils voient un glaive entre les mains » de leur mère.

» Ne voyez-vous pas, ô juges ! comme ces » objets charment tous les auditeurs ; comme » ils appellent leurs regards ? Bientôt l'orateur » va rester tout seul. En vous parlant ainsi, » mon but n'est pas de vous engager à taxer » mon adversaire de hardiesse et de témérité, » lorsqu'il s'est jetté de lui-même dans une car- » rière aussi difficile, à le condamner, à lui » prodiguer votre haine, et à l'abandonner au » milieu de son discours : je veux, au contraire, » que vous le secondiez de tout votre pouvoir, » en fermant, s'il se peut, les yeux, afin de » mieux l'entendre. Songez en même temps à » la difficulté de l'entreprise, et rappellez-vous » qu'il n'est point de talent qui ne parût infé- » rieur à la beauté de ces lieux, quand, au lieu » d'être ses juges, vous favoriseriez ses efforts. » Si je vous fais cette prière pour mon adver- » saire, n'en soyez pas surpris : l'amour que » j'ai pour cette demeure, me fait souhaiter » que celui qui y parle, quel qu'il soit, obtienne » toujours des applaudissemens ».

LE MAUVAIS GRAMMAIRIEN,

OU

SUR le mot ΑΠΟΦΡΑΣ (1), *contre Timarque.*

OUI (2), tout nous prouve que tu ne connois pas le mot Αποφράς. Si ce terme ne t'étoit pas entiérement inconnu, comment aurois-tu pu me reprocher d'avoir parlé un langage barbare (3), lorsque j'ai dit de toi

(1) C'est-à-dire, *jour sinistre.* Ce morceau est encore une satyre sanglante des mœurs d'un certain Timarque, personnage absolument inconnu d'ailleurs. La haine la plus invétérée semble avoir dicté cette pièce, qui déshonore autant son auteur que celui contre lequel elle est composée. On doit gémir de voir de grands écrivains ne pas rougir de tremper leur plume dans le fiel et dans la boue, pour satisfaire de petites vengeances personnelles, et laisser à la postérité le portrait d'un homme qu'elle a peu d'intérêt à connoître. La passion du satyrique nuit souvent à son talent; il oublie, ainsi qu'on le voit plus d'une fois en ce morceau, les règles du goût et de la décence; ses plaisanteries deviennent grossières, son style est souvent obscur; et l'on doute après l'avoir lue, qu'une pareille pièce soit sortie de la plume élégante qui a produit les Dialogues des Dieux.

(2) Αλλὰ, au commencement d'une phrase, n'est pas une conjonction, mais une exclamation, comme nous l'avons déja remarqué sur *les Portraits*, *tome III*, *page* 447.

(3) A la lettre: *comment pourrois-tu me reprocher que*

que tu ressemblois à un *Apophras?* (je me rappelle, en effet, d'avoir assimilé ton caractère à ce jour funeste). Je vais dans un instant t'apprendre ce que signifie ce mot (1) : en attendant, je te dirai avec Archiloque, *tu as pris la cigale par les aîles.* Je suppose toutefois (2) que tu as entendu parler d'un certain Archiloque de Paros, poëte dont les ouvrages respirent la hardiesse et la liberté, et qui ne se faisoit aucun scrupule de répandre les invectives les plus outrageantes sur ceux qui osoient irriter (3) le fiel dont il composoit ses iambes.

je suis barbare par le langage, ayant dit de toi, à cette occasion..... Tel est, je crois, le sens de ces mots ἐπ' ἀυλῷ εἰπόντα ὑπὲρ σοῦ. Cependant j'aimerois mieux lire comme Gesner, ὅτι εἶπον, au lieu de ἐπ ἀυλῷ εἰπόντα, qui rend la phrase obscure

(1) Ὅ, τι καὶ βέλεται εἶναι. Le manuscrit du roi 2954, retranche εἶναι, ce qui me paroît plus élégant. Au numéro douze de ce traité, Lucien emploie la même phrase, ἰδὺ καὶ μεμάθηκας ἤδη ὁδῷ πάρεργον, τὶ βέλεται ἀυλοῖς ἡ ἀποφρὰς ἡμέρα. On trouve cependant ailleurs des exemples où βέλεται est joint avec εἶναι, ou λέγειν.

(2) A la lettre : *si toutefois tu as entendu parler d'un certain poëte iambique*, nommé *Archiloque; Parien de naissance, homme tout-à-fait libre, et qui habitoit avec la franchise, &c.* Archiloque florissoit du temps de Gygès, roi de Lydie, *Hérodote, liv. 1, chap. 2;* ou selon Cicéron, *Tuscul. 1*, du temps de Romulus. Il fut tué par un soldat.

(3) A la lettre : *qui devoient tomber dans le fiel;* περιπετεῖς ἐσομένους. Guiet et Ménage changeoient le premier mot en περιπαθεῖς; mais je crois qu'ils se sont trompés, περιπετεῖς signifient *qui tombent autour, qui tombent, qui s'exposent à tomber.* Hesychius lui donne

Un jour, insulté par un de ses ennemis, il lui dit : *tu as pris la cigale par l'aîle.* Il se comparoit à cet insecte naturellement criard, et qui, chantant sans nécessité, fait encore plus de bruit dès qu'il se sent arrêté par les aîles. Malheureux ! disoit par-là Archiloque, que prétends-tu, en allumant contre toi la colère d'un poëte babillard, qui ne cherche qu'un sujet pour exercer sa verve médisante ?

Je te fais les mêmes menaces : non que je veuille me mettre en parallèle avec Archiloque. (Eh ! comment le pourrois-je ? je suis bien éloigné de posséder son talent.) Mais je connois tes mœurs, digne matière de vers ïambiques. Archiloque lui-même ne pourroit suffire à les peindre. En vain il appelleroit à son aide Hipponax et Simonide ; ces poëtes épuiseroient toutes les ressources de leur art avant de représenter un seul des vices dont tu es infecté ; tant tu surpasses en impudence les Lycambes (1), les Orodœcides, les Bupales, objets

même le sens d'*ἐναντίοι*, *ennemis* ; peut-être pourroit-on lire *προπετεῖς*, *qui vont au-devant*, *qui provoquent.* Voilà pourquoi je traduis *qui osoient irriter.*

(1) Lycambe ayant refusé une de ses filles en mariage au poëte Archiloque, celui-ci le déchira lui et ses filles par des poésies satyriques. Lycambe se pendit de désespoir.

Bupale étoit un peintre qui insulta le poëte Hipponax. Celui-ci, pour se venger, écrivit contre Bupale des satyres si violentes, qu'elles le réduisirent au désespoir ; et l'obligèrent à se pendre. Orodœcide m'est inconnu, peut-être étoit-il l'objet des vers satyriques de Simonide. Dusoul prétend, je ne sais pourquoi, que le Simonide

des traits de leur satyre. Il semble qu'un Dieu vengeur ait pris soin d'amener sur tes lèvres ce rire insultant, que tu fis éclater lorsque je prononçai le mot *Apophras*, afin de mieux mettre dans tout son jour ton ignorance grossière, plus profonde que celle des Scythes (1), et qui ne connoît pas les choses les plus communes et les plus ordinaires. Il a voulu que tu fournisses un prétexte plausible de s'élever et d'écrire contre toi, à un homme libre dans sa façon de penser, qui te connoît intimément (2), et qui, loin de vouloir passer sous silence (3), ou de pallier aucun de tes vices,

dont parle ici Lucien, n'est pas celui de Céos. Il n'est pas douteux cependant que Simonide avoit écrit des vers ïambiques et satyriques. Le fragment *sur les femmes* qui nous reste de ce poëte, est plein d'amertume et de mauvaise humeur.

(1) Au lieu de Σκυθῶν, Kuster pense qu'il faut lire σκυτέων, *des savetiers*. Il est étonnant que le savant éditeur d'Aristophane, ne se soit pas rappellé que l'ignorance et la grossiéreté des Scythes étoient passées en proverbe.

(2) A la lettre : *de la maison*, οἴκοθεν. Cette expression désigne, suivant *Dusoul*, que Timarque étoit compatriote de Lucien. Cependant nous voyons par la suite de ce traité, que Timarque étoit d'Antioche ; et Lucien étoit de Samosate, comme l'on sait. Je pense donc que cette expression οἴκοθεν τινα εἰδεῖν, signifie simplement *connoître quelqu'un intimément*, comme si l'on avoit demeuré avec lui.

(3) Μηδὲν ὑποσελυμένῳ est fort mal rendu par la traduction latine, *neque metuat* ; ὑποσελλέσθαι ne signifie *se resserrer*, *craindre*, *trembler*, que lorsqu'il est mis absolument et sans régime. Mais avec un régime, il signifie *dérober*, *distraire*, *déguiser*, *passer sous silence*. Henri

est prêt à publier à haute voix tous les crimes dont tu te souilles encore à présent et la nuit et le jour, et tous ceux que tu commis autrefois.

Il seroit sans doute superflu, ou plutôt ridicule, d'employer, pour te parler avec franchise, la méthode (1) dont usent les gens instruits. Jamais la censure ne te rendra plus vertueux. On parviendroit plutôt à persuader au Scarabée (2) de quitter l'ordure infecte qu'il a coutume de rouler. D'ailleurs, loin (3) que tes vices, cachés sous le voile épais des ténèbres, t'assurent l'impunité, il n'est personne, je pense, qui puisse ignorer encore tes excès,

Etienne, dans son *trésor de la langue grecque*, *tome III*, *col. 1008*, a confondu ces deux significations très-distinctes; et les exemples d'*Isocrate*, qu'il applique à la première, appartiennent à la seconde. La phrase de Lucien signifie donc à la lettre: *qui ne passera rien sous silence*, comme s'il étoit dans le dessein *de ne pas nommer tous tes vices*. La préposition διὰ est ici sous-entendue par un ellipse très-fréquente, διὰ τὸ μὴ οὐχὶ πάντα ἐξειπεῖν, *pour ne pas tout dire*. Si l'on traduisoit ὑποφειδομένῳ par *craindre*, la négation μὴ οὐχὶ seroit alors inutile, ou plutôt formeroit un contre-sens, puisque la phrase signifieroit: *qui ne craint pas de ne pas tout dire*.

(1) La traduction latine est encore fautive en cet endroit. Il ne s'agit point *d'employer la franchise qui convient aux gens instruits*; mais de l'employer *de la manière qui convient aux gens instruits*, c'est-à-dire, *avec méthode*.

(2) Ce Scarabée est le *Pillulaire*, connu vulgairement sous le nom de fouille-merde.

(3) Au lieu de οὐχ ὅπως, je lis οὐχ ὅπως. J'ai renversé l'ordre de la phrase.

et les outrages, que, malgré ta vieillesse, tu te fais tous les jours à toi-même. Il n'est pas nécessaire de te dépouiller de ta peau de lion, pour s'appercevoir que tu n'es qu'un stupide animal (1). Il faudroit arriver tout récemment des régions Hyperborées, ou ressembler aux imbécilles habitans de Cumes, pour ne pas voir à l'instant que tu es le plus impudent de tous les baudets, et l'on n'a pas besoin, pour te juger, d'attendre que tu te mettes à braire. Voilà ce que long-temps avant moi (2), la Renommée a publié de tes mœurs : elles t'ont procuré une réputation brillante, qui te place au-dessus d'Ariphrade (3), de Misthon (4), de Sybaris et de Bastas (5) de Chio, maître

(1) Un âne ; *καυδήλιος, un gros âne, une âne bâté.*

(2) Je lis avec le manuscrit du roi 2954, *καὶ πρὸ ἐμοῦ*, au lieu de *καὶ πρὸς ἐμοῦ, par moi.* Il ne paroît pas que Lucien eut déja écrit contre cet homme. C'est ce qui me détermine à préférer la leçon du manuscrit.

(3) Homme de mœurs infames, contemporain d'Aristophane, qui le caractérise ainsi dans la comédie *des Guespes*, *v.* 1271, *ὡς σε μακαρίζομεν.....*

εἶτ' Ἀριφράδην πολύ τι θυμοσοφικώτατον
ὄν τινά ποτ' ὤμοσε, μανθάνοντα παρὰ μηδενὸς
ἀλλ' ἀπὸ σοφῆς φύσεως ἀυτόματον ἐκμαθεῖν
γλωττοποιεῖν, εἰς τὰ πορνεῖ εἰσιόνθ' ἑκάστοτε.

Ce qu'on me permettra de ne point expliquer.

(4) Misthon m'est inconnu. Je pense avec Dusoul que c'est Hémithéon de Sybaris, dont le nom est altéré par les copistes. Nous avons déja parlé d'Hémitéon. *Voyez page 288 de ce vol.*

(5) Bastas de Chio. Ce nom est également corrompu

consommé dans l'art infame dont tu fais profession. Je ne dis rien ici de nouveau, je le sais, et je n'en parle qu'afin qu'on ne puisse pas m'accuser d'être le seul qui l'ignore.

Je ferai mieux, sans doute, d'appeller à mon aide un des Prologues de Ménandre (1), Elenchus, cet ami de la vérité, ce dieu qui préside à la liberté des discours. Ce n'est pas le moins illustre des personnages qui montent sur la scène. Tout le monde l'aime, excepté toi et tes semblables. Vous redoutez sa franchise, certains qu'il est instruit de votre conduite et qu'il ne manquera pas de l'exposer au grand jour. Il seroit assez plaisant que ce Dieu voulût bien paroître un moment sur le théatre, et nous expliquer lui-même le sujet et le plan de la pièce. De graces, Elenchus, le plus honnête des Prologues, et le plus charmant des Dieux, essayez un peu de donner à mes auditeurs quelques éclaircissemens préliminaires. Dites-leur que ce n'est pas sans raison, ni sans l'aveu de Minerve (2), comme on dit communément, ni par aucun penchant

selon Dusoul, qui pense qu'il s'agit ici de *Bassus*, dont Lucien a parlé ailleurs. *Voyez page 287 de ce vol.* Mais Bassus étoit de Corinthe; si cependant c'est celui que j'ai indiqué dans ma remarque.

(1) Le prologue est ici personnifié sous le nom d'Elenchus, mot qui signifie *conviction.*

(2) A la lettre : *sans avoir lavé ses pieds.* Nous avons cru devoir changer ce proverbe, qui présente une image peu agréable. *Voyez* la *vie de Démonax, tome III, page 503.*

à la haine, que j'entreprends ce discours ; mais pour repousser une injure odieuse, et parce que je partage l'horreur publique que cet homme inspire par le débordement de ses mœurs. Vous n'en direz pas davantage ; ce préambule, assez clair, est suffisant, et vous pourrez après vous retirer : le reste me regarde (1) ; je saurai vous imiter, et dévoiler la plupart de ses crimes, de manière que personne ne pourra vous accuser d'avoir trahi votre franchise ordinaire, et diminué la vérité. Je ne vous emploierai pas non plus à me donner des louanges (2) en présence de mes auditeurs, et vous ne répandrez pas vous-même la lie des vices dont cet homme est couvert. Il ne seroit pas digne d'un Dieu de prononcer les termes qui doivent caractériser des mœurs aussi abominables.

« Cet homme qui s'arroge le titre de So-
» phiste (c'est le prologue qui parle), vint
» un jour à l'assemblée des jeux Olympiques,
» pour y réciter devant les spectateurs, un
» discours déja composé depuis long-temps.
» L'argument de cette déclamation étoit : *un*

(1) *Laissez-moi le reste.*

(2) J'avoue que je ne suis point satisfait de ce sens, et je ne vois pas la liaison que cette phrase peut avoir avec la suivante, à laquelle elle paroit cependant appartenir. J'avois imaginé de lire *μήτε δὲ μεῖον πρὸς αὐτῶν ἐπαινήσῃ. Quoique vous ne rempliss.ez pas le rôle entier, vous n'en serez pas moins loué par les spectateurs, et vous ne répandrez pas vous-même, &c.* Cela est plus suivi ; mais les critiques ne manqueront pas de crier à la témérité. Qu'ils expliquent donc ce passage.

» *Athénien veut empêcher Pythagore de participer* » *aux mystères d'Eleusis, sous prétexte que ce* » *philosophe disoit lui-même qu'avant d'être Py-* » *thagore il avoit été Euphorbe* (1). Ce discours, » semblable au geai d'Esope, étoit un assem- » blage de plumes étrangères : et comme notre » sophiste ne vouloit pas avoir l'air de réciter » une ancienne composition, mais de paroître » improviser, quoique d'après un livre ; il va » trouver un de ses amis, citoyen de Patras, » assez versé dans l'éloquence du barreau, et » le prie, lorsqu'il demandera un sujet pour » parler, de lui choisir celui de Pythagore. » L'orateur s'y prêta, et engagea l'auditoire » à écouter le discours de notre (2) Sophiste, » en faveur du Philosophe.

» Cependant sa manière de déclamer étoit » bien propre à le trahir. Son débit annonçoit » assez qu'il s'étoit exercé depuis long-temps » sur ce sujet, et qu'il l'avoit médité à loisir. » Malgré l'excessive impudence qui le secon- » doit, qui lui prêtoit la main, et combattoit » en sa faveur, des ris multipliés s'emparèrent » de tous les auditeurs. Les uns regardoient

(1) Euphorbe, fils de Panthus, étoit Phrygien, par conséquent barbare, et ne pouvoit, en cette qualité, être admis aux mystères d'Eleusis, réservés alors aux seuls Grecs.

(2) Le manuscrit 2954, lit τῶν ὑπὲρ Πυθαγόρᾳ ἐκείνων λόγων. En recevant cet ἐκείνων, au lieu de ἐκείνᾳ, le sens devient plus fin, et ce pluriel insinue que le discours étoit l'ouvrage des deux ; de l'orateur de Patras et de Timarque.

» l'orateur de Patras, de manière à lui faire » connoître qu'on s'étoit bien apperçu qu'il » étoit complice de l'imposture. D'autres qui » reconnoissoient chaque phrase, à mesure » que le Sophiste les prononçoit, s'amusèrent » pendant tout le discours, à mettre récipro- » quement leur mémoire à l'épreuve, en se » demandant les uns aux autres s'ils se rap- » pelloient auquel de nos Sophistes modernes » les plus célèbres, chacune de ces phrases » appartenoit.

» Parmi les auditeurs, se trouvoit l'auteur » de cette pièce : il étoit du nombre des rieurs. » Eh ! comment auroit-il pu s'empêcher de » rire d'un trait de hardiesse aussi nouveau, » d'une impudence aussi manifeste ! D'ailleurs » on ne peut commander aux ris. Mon Poëte » pouvoit-il se contenir, en voyant ce ridicule » orateur donner à sa voix des inflexions qu'il » croyoit fort mélodieuses, et qui ressembloient » à un chant funèbre, pour appaiser l'ombre » de Pythagore ? Il s'imagina voir un âne qui » s'efforçoit de jouer de la cithare. Il éclata de » rire ; l'orateur se retourne, et l'apperçoit. » De ce moment la guerre est allumée entre » eux ».

Peu de temps après arriva le commencement de l'année ; ou plutôt on célébroit le troisième jour de la grande Néoménie (1), durant

(1) La fête *des vœux*, qui se célébroit le troisième jour des Calendes de janvier. *Voyez* Ez. Spanheim, sur le premier discours *de Julien*, *page 276*.

laquelle

laquelle les Romains font des vœux et des prières pour le reste de l'année, et offrent des sacrifices, dont leur roi Numa a institué les cérémonies. Ils sont persuadés qu'en ce jour les Dieux sont plus disposés à répondre à leurs demandes. Or, celui qui, quelque temps auparavant, avoit ri dans Olympie aux dépens du Pythagore supposé, se trouvoit à cette fête. Voyant venir à lui ce méprisable histrion, qui récite sans pudeur les discours d'autrui, et connoissant depuis long-temps ses mœurs corrompues, l'impudence de son caractère, sa conduite infame, dont il a plus d'une fois été convaincu par des témoins, il dit à un de ses amis: évitons la rencontre de cet homme; elle est d'un sinistre présage; sa présence suffit pour changer ce jour heureux en un *Apophras* (*en un jour funeste*). Le Sophiste, qui prit ce mot pour un terme étranger à la langue des Grecs, se mit à rire; et comme pour se venger des ris que mon Poëte avoit fait éclater dernièrement à son sujet, il dit à ceux qui l'environnoient: *Apophras? Qu'est-ce que cela? Est-ce un fruit, est-ce une plante, ou un vase? Un Apophras est-il bon à manger ou à boire? Apophras? je n'ai jamais prononcé ce mot, et je ne puis comprendre ce qu'il signifie.*

« C'est ainsi qu'il croyoit tourner mon au-
» teur en ridicule; il affectoit de ne pouvoir
» modérer les ris que lui arrachoit le mot
» *Apophras*, et il ne s'appercevoit pas qu'il
» fournissoit contre lui-même la preuve la

» plus complette de sa profonde ignorance.
» Tel est le motif qui a déterminé l'écrivain
» qui me fait paroître aujourd'hui devant vous,
» à composer ce discours. Son but est de mon-
» trer que ce Sophiste célèbre ignore les termes
» les plus usités chez les Grecs, connus dans
» les boutiques et jusques dans les tavernes ».
Ici finit le rôle d'Eleuchus.

Pour moi (car je me charge à présent de jouer le reste de la pièce), assis, pour ainsi dire, sur le trépied de Delphes (1), il est de mon devoir de publier les actions par lesquelles tu t'es illustré, de dire tout ce que tu as fait dans ta patrie, en Palestine, en Egypte, en Syrie, ensuite en Grèce et en Italie; enfin d'exposer ta conduite actuelle dans Ephèse, où ta folie semble parvenue à son comble, et couronne dignement tes mœurs. C'est ici le cas de t'appliquer le proverbe: *habitant d'Ilion, tu as payé un acteur tragique* (2). Il est temps que tu entendes le récit de tes propres maux.

Mais, non: parlons auparavant du mot *Apophras*. Dis-moi, je t'en supplie au nom de Vénus publique (3), des déesses Génétyllides,

(1) C'est-à-dire, *comme inspiré par un Dieu.*

(2) Un acteur tragique passoit par Ilion: les habitans l'engagèrent à leur représenter quelque pièce; il se refusa long-temps à leurs instances, et finit par jouer la prise de leur ville, et leurs propres malheurs. Dion Chrysostôme, *in Tarsico primo*, *tome II*, *page 4*, édition de Réiske.

(3) Vénus Pandême ou publique, les déesses Génétyllides, qui présidoient à la génération, et Cybèle,

et de Cybèle, que trouvois-tu donc à reprendre dans ce mot? En quoi t'a-t-il paru si risible? Par Jupiter! ce terme n'est-il pas propre aux Grecs, ou l'auroient-ils introduit (1) dans leur langue, après l'avoir puisé dans le commerce des Celtes, des Thraces et des Scythes? Tu connois parfaitement le langage et les mœurs d'Athènes, puisque tu rejettes ce mot, et que tu le bannis de la Grèce. Cependant quel terme est plus particulier aux Athéniens, te demanderont les personnes plus versées que toi dans ces matières. Tu parviendrois plutôt à prouver qu'Erechtée et Cécrops (2) étoient des étrangers qui vinrent s'établir dans Athènes, que de nous faire croire que le mot *Apophras* n'appartient pas à l'Attique, et n'est pas, pour ainsi dire, Autochtone. Les Athéniens donnent à beaucoup d'objets les mêmes noms que les autres peuples de la Grèce; mais ils sont les seuls qui se servent du mot *Apophras* pour désigner un jour malheureux. Tu sais à présent ce que ce mot veut dire. Lorsque les magistrats interrompent leurs fonctions, lorsque les tribunaux sont fermés, qu'on n'offre point de sacrifices, qu'on ne peut rien faire qui soit

passoient pour les protectrices des libertins et des efféminés.

(1) Je lis *ἐπεισκομίσαν*, au lieu d'*ἐπεισκωμάσαν*; que je ne crois pas grec en ce sens.

(2) Anciens rois d'Athènes. Erechtée passoit pour être fils de la terre, et produit par le sol de l'Attique.

d'un favorable augure, ce jour s'appelle *Apophras.*

Diverses raisons ont introduit cet usage chez différens peuples. Les uns ayant essuyé des défaites considérables, ont ordonné que durant les jours auxquels ils avoient éprouvé ces malheurs, on ne pourroit rien entreprendre, parce que ces jours paroissoient défavorables à l'exécution des desseins les plus légitimes. D'autres..... mais n'est-il pas ridicule, ou du moins hors de saison, de vouloir instruire un vieillard de ton âge, et de lui apprendre ces sortes de choses qu'il ignoroit ? Sans doute, lorsque tu les auras apprises, il te restera toujours la ressource de dire que tu savois déja tout cela. Et comment veux-tu qu'on te croie ? On pourroit peut-être te pardonner d'ignorer certaines expressions qui ne sont pas d'un usage journalier, et qui se dérobent à la connoissance du vulgaire ; mais pour le mot *Apophras*, tu dois l'avoir prononcé, et malgré toi, pour ainsi dire, quoique sans le comprendre (1) ; car ici nous n'avons qu'un seul terme, comme le dit un auteur (2).

A l'égard des mots anciens, il en est que l'on peut dire, il en est aussi dont on ne doit pas faire usage, quand ils ne sont pas généralement reçus, de peur d'étonner ceux qui

(1) Ἄλλως, *vainement.*

(2) Cet endroit me paroît altéré, ou il comprend une allusion que je ne puis saisir. Pourquoi ἔσω à l'impératif ?

nous écoutent, et de blesser leurs oreilles. Si je t'eusse adressé ce que j'ai dit de toi, j'aurois dû sans doute, homme admirable, me servir de termes paphlagoniens, cappadociens ou bactriens ; tu m'aurois mieux compris, en entendant un langage qui t'est familier et qui charme agréablement tes oreilles. Mais quand on parle aux autres Grecs, il faut, je crois, se servir de la langue grecque. Les Attiques, il est vrai, ont par la suite des temps introduit des changemens considérables dans leur dialecte ; mais le mot *Apophras* est un de ceux qui se sont toujours conservés, et que tout le monde emploie.

Je pourrois te citer une foule d'écrivains qui, avant moi, se sont servi de ce terme, si je ne craignois de te jetter dans un embarras extrême en te nommant des poëtes, des orateurs et des historiens dont tu n'as jamais entendu parler. Je ne te les citerai donc point ; d'ailleurs tout le monde les connoît. Si tu peux à ton tour m'en montrer un seul qui n'ait point fait usage de ce terme, je te fais dresser une statue d'or dans Olympie, comme on dit communément. Mais quand un vieillard de ton âge ignore de pareilles choses, il me paroît ignorer aussi qu'Athènes est située en Attique, Corinthe dans l'Isthme, et Sparte dans le Péloponèse.

Il te reste à nous dire que tu connoissois ce mot ; mais que tu en as blâmé l'application déplacée. Et bien, je vais me justifier à cet

égard, comme je le dois. Prêtes-moi quelque attention, à moins que tu ne t'inquiètes fort peu de passer pour un ignorant. Les anciens ont souvent lancé de pareils sarcasmes à des gens qui te ressembloient; car il y eut aussi autrefois, comme on le peut croire, des hommes infames, de mœurs corrompues, et d'un caractère rempli de méchanceté. On donna à l'un le nom de *Cothurne* (1), par allusion à sa conduite, aussi ambiguë que cette espèce de chaussure. On appella un autre *la Rage*, parce que c'étoit un Rhéteur turbulent, qui souffloit la discorde dans toutes les assemblées. Un autre encore fut surnommé *l'Hebdomadaire*, parce qu'à l'exemple des enfans qui passent le septième jour (2) à jouer, il s'amusoit dans les assemblées, rioit, faisoit des plaisanteries, et détournoit par des bouffonneries l'attention sérieuse que le peuple devoit à ses affaires. D'après ces exemples, ne me permettras-tu pas (je t'en supplie par Adonis) de comparer un homme rempli de méchanceté, et nourri dans toute sorte de vices, à un jour sinistre et malheureux ?

Nous avons soin d'éviter la rencontre des personnes qui boitent du pied droit; c'est un

(1) C'est ainsi que fut appellé un orateur nommé Théramène. Le cothurne étoit une chaussure qui convenoit également aux deux pieds.

(2) Le septième jour de chaque mois étoit consacré à Apollon. Les Grecs le passoient en fêtes; c'étoit pour les enfans un jour de congé.

mauvais présage, sur-tout le matin : et si l'on apperçoit un efféminé (1), un eunuque, ou un singe, au moment où l'on sort de chez soi, on revient à l'instant sur ses pas, l'on rentre, persuadé, d'après un premier présage aussi funeste, qu'aucune entreprise ne réussira de la journée. Eh quoi ! lorsqu'au commencement, pour ainsi dire à la porte (2), et à l'aurore de toute année, dès la première sortie, on voit un homme infame, qui fait et souffre les actions les plus abominables, qui s'est même rendu fameux par ses débordemens, un monstre d'impureté (3) que l'on appelle, peu s'en faut, par le nom de ses vices, un fourbe, un imposteur, un parjure, une peste publique, digne du Cyphon (4) et du Barathre, on ne le fuira pas, on ne pourra le comparer à un

(1) Le manuscrit du roi 2954, lit *κἂν εἴ τις σκληρὸν βάκηλον ἢ εὐν.* Le mot *σκληρὸν* n'est pas dans les imprimés, mais il paroît inutile, et nuit plus qu'il ne sert au sens. Suidas interprète *βάκηλος*, par *μέγας μὲν, ἀνοήτος δὲ καὶ γυναικώδης*, et dit que cette épithète se donne aux efféminés. La traduction latine *exsectum aut castratum*, est ridicule. Quelle différence y a-t-il entre ces deux mots ? Au lieu que les mots grecs *βάκηλος* et *εὐνοῦχος*, ont ici deux sens différens.

(2) Cette métaphore pourra paroître un peu dure en françois. Je le sens, mais je ne la retrancherai point.

(3) Ἀπερρωγότα, *brisé, rompu, consommé dans le vice, ou dissolu dans ses mœurs.*

(4) Le Cyphon, *κύφων*, étoit une espèce de fourche, ou de croc, avec lequel on traînoit les criminels au supplice. Le Barathre étoit une fosse profonde dans Athènes. On y précipitoit les malfaiteurs.

jour malheureux, *à un Apophras?* Et bien! n'est-ce pas là ton portrait? Tu ne saurois nier que ta bravoure (1) ne me soit bien connue. Je vois même que tu t'enorgueillis de ce que la gloire de tes hauts faits n'a rien perdu de son éclat, de ce que tu es encore fameux et connu de tout le monde. Si tu contestois, ou que tu niasses la ressemblance de ce portrait, de qui te feras-tu croire? De tes concitoyens? (car c'est par eux qu'il est juste de commencer). Eh! ne savent-ils pas quelle fut ta premiere éducation, et comme tu t'abandonnas à un certain militaire perdu de débauches, et comme tu te corrompis avec lui, en le servant de toutes les manières, jusqu'à ce qu'enfin il te chassa honteusement de chez lui, après avoir fait de toi, comme on dit en proverbe, un haillon tout déchiré.

Ils se souviennent encore, comme tu peux le croire, des prouesses que tu fis sur le théatre, lorsque tu voulus représenter avec les danseurs, et figurer à leur fête. Personne n'avoit encore paru sur le théatre, on n'avoit point annoncé le titre de la pièce, lorsque tu t'avanças dans un habit magnifique, chaussé de cothurnes dorés, et vêtu d'une robe de tyran, tu demandas aux spectateurs leur bienveillance, tu reçus des couronnes (2), et tu te

(1) Il n'est pas besoin de remarquer l'ironie de cette expression. Le grec ἀνδρίαν, dit encore plus, parce que ce mot signifie à la lettre *virilité*. On sent l'allusion.

(2) Ou *tu portois des couronnes.*

retiras au bruit des applaudissemens, dont on t'honoroit déja. Aujourd'hui tu te fais rhéteur et sophiste. Ceux qui apprennent cette métamorphose, s'imaginent, comme dans la tragédie, *voir deux Soleils et deux villes de Thèbes* (1). On se demande aussi-tôt, *l'homme d'aujourd'hui est-il celui d'hier* (2)? Toutefois tu fais bien de ne plus retourner parmi tes concitoyens, de ne plus te montrer à leurs yeux, et de t'exiler volontairement de ta patrie. Ce n'est pas que les froids excessifs de l'hiver, ou les chaleurs brûlantes de l'été en rendent le climat insupportable; c'est au contraire une des villes les plus belles et les plus considérables de la Phœnicie; mais être exposé à te voir à chaque instant convaincu de tes crimes, en vivant avec des hommes qui te connoissent et qui se souviennent de ta conduite, voilà ce qui te désespère (3). Mais, que dis-je? quelle simplicité! est-il quelque chose dont tu puisse rougir? Et que peux-tu trouver de honteux dans tes dernières actions (4)? J'ap-

(1) Euripide. *Bacchantes, v. 916.*

(2) A la lettre: *celui d'alors, est celui qui fait ensuite cela.*

(3) A la lettre: *cela est véritablement une corde pour toi.*

(4) J'aimerois mieux τί δ'ἂν αἰσχρότερον ἠργάσατο τῶν ὑστάτων; *que pourrois-tu trouver de plus honteux que tes dernières actions?* Ce sont les premières qui l'empêchent de retourner dans sa patrie; ce qui autorise Lucien à lui dire: mais elles ne sont rien en comparaison des dernières. Cependant comme la leçon ordinaire forme un sens, je n'ai pas voulu m'en écarter.

prends que tu possèdes dans ta patrie des biens magnifiques ; une misérable petite tour, en comparaison de laquelle le tonneau du philosophe de Sinope (1) seroit le palais de Jupiter. Enfin tu ne pourras jamais faire changer d'opinion à tes concitoyens, et les empêcher de te regarder comme le plus corrompu de tous les hommes, et l'opprobre de leur ville.

Peut-être les autres habitans de la Syrie pourront-ils s'accorder avec toi, si tu prétends que ta conduite n'a jamais été souillée d'aucun vice, et n'offre rien de répréhensible. Grands dieux ! Antioche entière n'a-t-elle pas été témoin de ta dépravation, lorsque tu emmenas ce jeune homme qui arrivoit de Tarse..... mais il est trop honteux de dévoiler de pareilles turpitudes. Au surplus, elles ne sont ignorées de personne ; on se souvient encore qu'on te surprit à genoux, tandis que ton compagnon étoit occupé à faire..... ce que tu sais si bien, si tu n'as pas entiérement perdu la mémoire.

Les Egyptiens ne te connoissent peut-être pas ? Ce fut chez eux qu'après avoir donné en Syrie ces spectacles admirables dont j'ai parlé, tu te refugias pour te soustraire aux poursuites des marchands de qui tu avois acheté tes habits magnifiques, que tu emportas pour fournir aux frais de ton voyage. Alexandrie ne fut pas moins instruite de tes mœurs qu'An-

(1) Diogène.

tioche ; en effet, elle ne devoit pas être jugée inférieure à cette dernière ville. Ton libertinage y parut même plus à découvert, tes passions honteuses s'y rallumèrent avec plus de fureur, ta renommée s'accrut davantage, et tu marchois la tête découverte. Un seul homme se laissa persuader par tes sermens que tu n'étois pas coupable de pareils crimes. Ce fut aussi le dernier qui vint à ton secours, et qui paya tes services. C'étoit un des premiers citoyens de Rome. Tu me permettras de ne pas le nommer ; d'ailleurs il est connu, et tout le monde sait de qui je veux parler. Je n'ai pas besoin non plus de dire tout ce qu'il eut à souffrir de ton impudence durant ton commerce avec lui ; mais lorsqu'il t'eut surpris aux genoux du jeune Œnopion son échanson, crois-tu qu'il put alors douter que tu fusses réellement (1) tel qu'on le disoit, quand il en avoit la preuve sous les yeux ? Non, certes ! ou bien il auroit fallu qu'il fût tout-à-fait aveugle. Il fit bientôt connoître l'opinion qu'il avoit de toi, en te chassant de sa maison, et en la purifiant, comme on le dit, après ta sortie. L'Achaïe et l'Italie entière sont pleines de tes hauts faits, et de la gloire qu'ils t'ont procurée : jouis donc de ta célébrité. Je dirai désormais à ceux qui s'étonnent de la conduite que tu tiens aujour-

(1) Lisez ἐπιτρέψειν ἄν σοι μὴ εἶναι τοιῷδε, au lieu de τοιοῦτον. Le datif est ici dans le génie de la langue grecque. L'accusatif est un latinisme.

d'hui dans Ephèse, *combien ne l'auriez-vous pas admiré davantage, si vous eussiez connu ses premières actions!* Cependant tu as appris ici des choses nouvelles dans le commerce des femmes (1).

Eh bien! le nom d'*Apophras* ne convient-il pas parfaitement à un pareil homme. Mais, au nom de Jupiter, dis-moi pourquoi tu veux encore nous baiser sur la bouche, lorsque la tienne est souillée de tant d'horreurs. C'est l'injure la plus outrageante que tu puisses faire à ceux qui la méritent le moins. Ne suffit-il pas aux personnes qui conversent avec toi, d'éprouver les autres maux que leur cause ta bouche, lorsqu'ils entendent tes termes barbares, la rudesse de ton langage, ta prononciation indistincte, le désordre de tes phrases, et tant d'autres preuves de ton ignorance? Dieu, qui détournez les malheurs, préservez-nous après cela de recevoir un tel baiser! celui d'un aspic ou d'une vipère seroit préférable. On risqueroit à la vérité d'être mordu par ces reptiles, et d'éprouver de grandes douleurs; le médecin appellé à propos, pourroit du moins nous guérir. Mais, après avoir reçu ton baiser, quel homme infecté de ce poison, pourroit s'approcher des autels? Quel Dieu voudroit écouter ses prières? Combien il faudroit d'eau lustrale! Des fleuves entiers suffiroient à peine.

(1) Qui auparavant lui étoit inconnu.

Tu es tel, et tu oses rire des autres? tu te moques des mots et des termes qu'ils emploient, quand tu te rends coupable de pareilles actions? En vérité, si le mot *Apophras* m'étoit inconnu, j'en rougirois de honte. Mais je me garderois bien de le condamner. Cependant jamais aucun de nous ne t'a reproché tes expressions barbares, tes βρομολόγυς (1), tes τροπομάδλητας, ῥησιμετρεῖν, ἀθηνιῶ, ἀνδοκρατεῖν, σφενδικίζειν χειροβλημᾶσθαι. Puisse le Dieu de l'éloquence t'écraser impitoyablement avec tes mots. Dans quels écrits les as-tu jamais trouvés? Tu les as déterrés sans doute dans quelque coin des *lamentations* (2) d'un poëte obscur, dont les ouvrages moisis sont couverts de toiles d'araignées; ou tu les as puisés dans les livres de Philænis que tu as toujours à la

(1) Il n'est pas aisé de traduire ces termes barbares, dont l'écriture même n'est pas constante; βρωμολόγυς, qui est dans le texte, ne signifie rien; mais βρομολόγυς peut signifier discours qui font un bruit semblable au tonnerre; βρέμω, *gronder, frémir*; τροπομάδλης, voudra dire *fouet des mœurs*, ou *fléau des mœurs*; ῥησιμετρεῖν, *mesurer des mots, des expressions*; ἀθηνιῶ, *desirer Athènes*. Une ancienne scholie qui a passé dans le texte, à côté de ce mot, porte cette explication, ἀθηναν ἐπιθυμῶ ἀνδοκρατεῖν, *posséder des fleurs*; mais un manuscrit 2954 porte ἀνδοκροατεῖν; d'où l'on peut conjecturer qu'il y avoit ἀνθιακροατεῖν, *écouter à son tour*; σφενδικίζειν est, selon Gesner, pour σφενδονίζειν, *jetter avec une fronde*; χειροβλημᾶσθαι peut s'interpréter *par lancer avec la main*.

(2) Ἰαλεμος est le nom d'une espèce de poésie funèbre, dans laquelle on répétoit souvent l'exclamation ἰω, *hélas!*

main. Au surplus, ces mots sont dignes de la bouche qui les prononce.

Mais puisque nous parlons de ta bouche, que dirois-tu, si ta langue (qu'on me permette cette supposition) te citoit au tribunal pour tes crimes, ou tout au moins pour les outrages que tu lui fais; et qu'elle tînt ce discours : « ingrat, n'est-ce pas moi, qui t'ayant reçu » pauvre, et dénué de toutes les choses né- » cessaires à la vie, t'ai fait paroître avec » quelques succès sur les théatres? Tantôt je » faisois de toi un Ninus, tantôt un Métio- » chus (1), peu après un Achille. Ensuite je » t'ai servi à montrer à lire aux enfans, je t'ai » nourri long-temps par ce moyen. Aujour- » d'hui je te fais réciter les discours des autres, » et passer pour Sophiste. Je t'ai même pro- » curé une gloire à laquelle tu n'avois guère » droit de t'attendre. Quel reproche si grave » as-tu donc à me faire, pour me traiter de » la sorte, pour m'imposer les plus honteux » emplois, et me faire servir aux actions les » plus exécrables? N'est-ce donc point assez » d'être occupée durant le jour à proférer des » mensonges, et des parjures, à débiter (2) » mille inepties ridicules, ou plutôt à vomir » la fange qui compose tes discours? Faut-il » que la nuit même tu ne me laisses aucun

(1) Ancien héros Athénien, qui avoit donné son nom à un des tribunaux.

(2) A la lettre : *épuiser.*

» repos ? Seule je te sers à tous les usages ; » pressée, foulée, souillée de toutes manières, » il faut encore que je remplisse les fonctions » de la main. Tu m'outrages comme si j'étois » une étrangère, et je suis inondée de toutes » tes impuretés. Je fus uniquement destinée à » parler : ordonne donc à tous les autres » membres de faire ou de souffrir de pareils » excès. Plût au ciel que l'on m'eût coupée » comme celle de Philomèle ! Plus heureuses » cent fois sont les langues de ceux qui ont » dévoré leurs propres enfans ».

Au nom des Dieux ! si ta langue prenant sa voix ordinaire, tenoit un pareil discours, et qu'elle appellât ta barbe en témoignage, que lui répondrois-tu ? Sans doute ce que tu répondis dernièrement à Glaucus, qui te reprochoit un de tes crimes ordinaires : *c'est par cela même que je me suis rendu célèbre en peu de temps, et que je suis connu de tout le monde.* Comment, en effet, aurois-tu pu acquérir par ton éloquence une si brillante réputation ? Mais il est toujours bon d'être illustre et cité de quelque manière que ce soit. Il est temps à présent (1) de faire l'énumération de tous les surnoms que tu as reçus chez différens peuples ; ils sont en si grand nombre, que je

(1) Le texte est encore altéré en cet endroit. On pourroit le rétablir en lisant εἶτα καταριθμήσειν καιρὸς ἤδη ; mais les critiques s'y opposeront, et aimeront mieux ne pas entendre ce passage, que d'admettre un mot qui n'est pas dans les imprimés.

m'étonne que le nom d'*Apophras* ait pu t'offenser, quand les autres ne t'ont jamais causé la moindre colère.

En Syrie tu fus appellé *Rhodo-Daphné* (laurier-rose). Pour quel motif? Par Minerve! j'aurois honte de le dire, et je veux l'ensevelir dans l'obscurité autant qu'il est en mon pouvoir. En Palestine, on t'appella *le buisson*, parce que ta barbe commençoit à piquer: tu la rasois encore. En Egypte, on te nomma *l'étranglement*. La raison en est connue; peu s'en fallut, dit-on, que tu ne fusses étranglé par un matelot auquel tu t'adressas: c'étoit un de ceux qui conduisent des vaisseaux à trois voiles. Il tomba rudement sur ta personne, et te ferma bientôt la bouche. Les Athéniens toujours plaisans, surent t'honorer sans aucune ambiguité, par l'addition d'une seule lettre, et te nommèrent Atimarque (1). Il falloit bien, en effet, que tu eusses quelque chose de plus que le fameux personnage qui porte ton nom (2). En Italie (grands Dieux! voici une épithète héroïque), on te nomma le Cyclope, parce qu'un jour tu voulus jouer le rôle de ce monstre, dont tu avois adopté le costume, tel qu'il est représenté dans

(1) C'est-à-dire, *chef des gens déshonorés; ἀτίμων ἄρχος, ἀτίμαρχος. H. Vuringa.*

(2) Ἐκεῖνος me paroît, comme à Gesner, faire allusion au fameux Timarque, contre lequel Eschine a écrit une accusation, dans laquelle il dévoile la conduite infame de cet Athénien.

Homère;

Homère ; tu voulus imiter aussi sa lubricité : couché par terre, déja ivre et tenant dans ta main une coupe de lierre, tu montrois les desirs infames d'un Polyphème, lorsque le jeune homme qui étoit à tes gages saisit un pieu bien aiguisé, et vint, comme un autre Ulysse, pour te crever l'œil :

> Mais il manqua son coup ; sa main mal assurée
> Ne sut pas, à son gré, diriger le bâton,
> Et la pointe glissa sur le bas du menton (1).

On ne sera pas étonné que je me permette une froide plaisanterie quand je parle de toi. Nouveau Cyclope, tu ouvrois la bouche de tout ton pouvoir, ou plutôt, comme Charybde, tu cherchois ton *Personne* (2), pour l'engloutir avec son vaisseau, ses matelots, les mâts et les gouvernails, et tu te laissas briser la mâchoire. Cette scène eut plusieurs spectateurs. Le lendemain, pour te justifier, tu alléguas ton ivresse, et tu eus recours à ta propre intempérance.

Déja riche de tant de beaux noms, pourquoi rougis-tu de celui d'*Apophras* ? Au nom des Dieux ! que se passe-t-il dans ton ame, lorsque tu entends la multitude te reprocher les vices de Lesbos et de la Phœnicie ? Eh, quoi ! les ignores-tu comme le mot *Apophras*, et crois-tu

(1) Parodie de deux vers d'Homère. *Iliade, liv. v, v. 293 ; et liv. xi, v. 233.*

(2) Dans l'Odyssée, Ulysse dit à Polyphème, qui lui demande son nom, qu'il s'appelle οὖτις, *Personne.*

que ce soit un éloge qu'on te donne ? Mais, non ; tu les connois parfaitement, puisque tu as été élevé avec eux ; et tu ne dédaignes le nom d'*Apophras*, que parce qu'il t'est inconnu : voilà pourquoi tu l'exclus de la liste de tes autres titres. Aussi tu portes la juste peine de ton ignorance, et tu es célèbre jusques dans les Gynæcées. Il n'y a pas long-temps qu'une femme que tu osas rechercher en mariage dans Cyzique, et qui connoissoit parfaitement tes mœurs, répondit à tes propositions : *je ne veux point d'un époux qui lui-même en a besoin.*

Et d'après cela tu t'inquiètes des mots, tu ris des autres, tu les méprises ? Mais tu as raison ; nous ne pouvons pas tous parler le même langage que toi. Eh ! qui seroit assez audacieux dans ses discours pour demander, au lieu d'épées, un *trident*, *afin de punir d'un seul coup trois adultères ?* Qui pourroit égaler celui qui, en portant un jugement sur la prise de Tricaranus (1) par Théopompe, s'écrie : *que celui par son éloquence à triple tranchant, a pris les principales villes ;* et ensuite, *qu'il a détruit la Grèce d'un coup de son trident ;* et *que c'est un Cerbère dans ses discours ?* Dernièrement tu allumas une lampe, et tu te mis à chercher ton frère (2), qui, je crois, étoit

(1) Château fort du territoire de Phlase.

(2) Allusion à l'action de Diogène. *Frère* a vraisemblablement ici un sens obscène, que saisiront aisément ceux qui ont lu *Pétrone*.

perdu. Je ne parlerai point de mille autres inepties, qui ne méritent pas seulement qu'on en fasse mention. Il n'est que celle-ci dont se souviennent encore ceux qui l'ont entendue : *un riche et deux pauvres étoient ennemis:* parlant ensuite du riche, tu ajoutes : *il tua l'autre des pauvres.* Les auditeurs, comme on peut croire, se mirent à rire. Tu te reprends à l'instant : *non*, dis-tu, *mais il tua l'autre des deux.* Je ne dis rien de ces vieilles expressions τριῶν μηκέτι, ἀνηνυμία, πέταμαι, ἐκχύνειν, et toutes les autres fleurs de cette espèce, qui brillent dans tes discours et en relèvent la beauté.

Tout ce que tu as fait pour éloigner de toi la pauvreté (qu'Adrastie me soit favorable), je ne veux point te le reprocher : on peut pardonner à un homme pressé de la faim, de nier par un parjure le dépôt qu'un citoyen lui a confié, de demander avec impudence, de demander encore après qu'il a reçu, de voler des habits, d'exercer la plus vile usure. Je ne parle point de cela : on verra sans jalousie un malheureux repousser la misère par toute sorte de moyens. Mais ce qu'on ne peut supporter, c'est de voir qu'étant pauvre, tu prodigues pour tes infames voluptés tout le produit de ton impudence. Tu as cependant fait un trait assez plaisant, et tu me permettras de t'en louer ; c'est lorsque, mettant en œuvre l'art de Tisias (1), tu sus imiter

(1) Tisias fut l'inventeur de l'éloquence à Syracuse ;

ce perfide Corax (1), et attraper trente pièces d'or à un certain vieillard, qui, sous les auspices de Tisias, fut pris dans tes pièges, et te paya pour un livre sept cent cinquante drachmes.

J'aurois encore beaucoup d'autres choses à te dire; je veux bien t'en faire grace. J'ajouterai seulement ce conseil: continue à te conduire comme tu le fais, et ne cesse point de t'outrager toi-même; mais pour cet autre article... renonce ici; car ce seroit une impiété d'inviter à sa table ceux qui ont de pareilles mœurs, de leur présenter la coupe de l'amitié, et de toucher aux mets sur lesquels ils ont porté la main. Renonce encore à donner des baisers,

il eut pour disciple Corax, auquel il avoit dit, pour l'engager à prendre de ses leçons, qu'il lui apprendroit à persuader aux autres tout ce qu'il voudroit. Tisias, après un certain temps, demanda à son disciple le prix de ses leçons; celui-ci soutint qu'il ne devoit rien. Le maître insistant, le disciple répondit que, puisqu'il ne pouvoit le persuader, il ne lui avoit point appris son art, et qu'à ce titre, il étoit quitte envers lui. L'art de Tisias étoit celui des sophistes. Timarque, qui se disoit sophiste, donna vraisemblablement des leçons à ce vieillard dont parle Lucien, et lui escroqua trente pièces d'or; c'est-à-dire, environ seize cent livres de notre monnoie.

(1) A la lettre: *tu fis l'action d'un double corbeau*; τὸ δισκόραξος ἔργον αὐτὸς ἐποίησας. J'aime mieux lire avec le manuscrit W. δυσκόραξος, et l'entendre de la perfidie de Corax, dont le nom signifie aussi *corbeau*. Il paroît au surplus que la pensée de Lucien, s'il a écrit δισκόραξος, seroit, *tu as fait une action deux fois plus perfide que celle de Corax*.

comme on a coutume de le faire après avoir prononcé quelques discours ; ou réserve-les pour ceux qui ont rendu depuis peu ta bouche infame (1). Puisque j'ai commencé à te donner des conseils d'ami, écoute encore celui-ci : cesse de parfumer tes cheveux blancs, et d'épiler continuellement certains endroits. Si tu es attaqué de quelque maladie, il faut donner tes soins à toute ta personne ; mais si tu te portes bien, à quoi bon frotter, nettoyer sans cesse, rendre lisse et glissant, ce que la pudeur défend de montrer ? La seule chose en quoi je te trouve assez prudent, c'est de conserver tes cheveux blancs, et de ne pas les noircir, afin qu'ils servent mieux à déguiser ta lubricité. Conserve-les donc, au nom de Jupiter, du moins à présent ; épargne aussi ta barbe, cesse de la souiller et de l'outrager, ou si tu ne peux t'en empêcher, que ce soit du moins pendant la nuit, à la faveur des ténèbres ; car abuser ainsi du jour, c'est montrer une brutalité révoltante.

Tu vois combien il eût mieux valu pour toi de ne pas troubler les eaux de Camarine (2),

(1) Selon le texte : *et cela à l'égard de ceux qui ont rendu ta bouche apophrade.* Mais après καὶ ταῦτα, je sous-entends ἔστω, qui est dans le premier membre de la phrase, *qu'ils soient pour ceux*, &c.

(2) Lac situé en Sicile, près d'une ville du même nom. Les habitans de cette ville, voulant donner un écoulement à ses eaux, consultèrent l'oracle d'Apollon, qui leur répondit : *ne troublez pas les eaux de Camarine.* Ils désobéirent à l'oracle, travaillèrent à faire écouler

et de ne pas te moquer du mot *Apophras*, qui va rendre à jamais ta vie infame (1). S'il manque encore quelque trait à ton tableau, sois sûr que je ferai tout mon possible pour ne pas le laisser imparfait. Tu ne sais pas encore quel orage (2) tu as provoqué contre toi, scélérat (3), vieux renard, qui devrois trembler lorsqu'un homme hérissé de poils, ou, comme le dit un ancien proverbe, lorsqu'un Mélampyge (4) te regarde d'un œil sévère. Tu

les eaux, dont la corruption leur causa de violentes maladies. De-là est venu le proverbe *μὴ κινεῖ Καμπίναν.*

(1) A la lettre : *ta vie, Apophrade.*

(2) Littéralement : *quel tombereau. Voyez* sur cette expression l'*Eunuque, tome III, page 528, note 1.*

(3) Παιπάλημα, *poussière ;* expression d'Aristophane, par laquelle il désigne un scélérat, un homme exercé en fourberie. *Voyez* les *Oiseaux, v. 430.* Κίναδος est une expression familière au même poëte.

(4) Surnom d'Hercule. Ce nom signifie *qui a les fesses noires.* Suidas, au mot Μελάμπυγος, explique ainsi ce proverbe : il y eut deux frères nommés Perpérus (Πέρπερος est ici un nom propre), fils de Limné. Ils étoient libertins et insolens dans leur conduite ; leur mère leur dit un jour : *prenez garde de tomber entre les mains d'un Mélampyge.* (Je lis ici μελάμπυγον, au lieu de δασύπρωκτον, qui n'est qu'une interprétation du Scholiaste). Peu de temps après ils tombèrent entre les mains d'Hercule, qui les lia comme un fagot, et les porta sur son dos, la tête en bas. Ils se mirent à rire, Hercule s'en apperçut, et leur demanda le sujet de leurs ris. Ils lui dirent que leur mère les avoit avertis de ne pas tomber entre les mains d'un Mélampyge. Hercule rit aussi lui-même et les délia. Les poëtes pour railler les efféminés, les appellent au contraire λευκοπύγους, *aux fesses blanches. Voyez* Philostrate, *vie d'Apollonius, liv. II, chap. 36.*

riras peut-être encore de ces termes : παιπάλημα, et κίναδος. Tu croiras entendre des énigmes et des logogriphes ; car les noms même de tes vices te sont inconnus. Voici une belle occasion pour toi de calomnier ces mots, si celui d'Apophras ne t'avoit pas déja puni au triple et au quadruple. Au surplus, n'en accuse que toi-même ; car, comme le dit le sage Euripide, l'infortune est la fin de la folie, de l'impudence, et des mortels dont la bouche n'est retenue par aucun frein (1).

(1) Euripide, *Bacchantes.*

Fin du Tome quatrième.

650574

ERRATA du Tome quatrième.

Page 40, *l.* 11. insultes, *lisez* insulter.
46, *l. pén.* sur la terre, *lis.* sur la poussière.
53, *note*, *l.* 1, on vouloit, *ajoutez* lire.
68, *l.* 17. Antolycus, *lis.* Autolycus.
69, *l.* 1. Antolycus, *lis.* Autolycus.
72, *note* 2, *l.* 6. πρέαθε, *lis.* πρόσχε.
Ibidem. ὑδεσῖσι, *lis.* ὑδέσῖαι.
74, *l.* 1. et à les aider à, *lis.* et les aidera à.
81, *note*, *l.* 9. permettent, *lis.* permet.
92, *l. pén.* vous autres, Athéniens, *lis.* vous autres Athéniens.
97, *note* 1, *l.* 1. προσιμάζεσθαι, *lis.* προσιμάζεσθαι.
Ibidem. *l.* 2. διχλίζεσθαι, *lis.* διχλίζεσθαι.
158, *note*, *l.* 5. Ἐλθε, *lis.* Ἦλθε.
208, *l.* 17. je posai, *lis.* je pose.
Ibid. *l.* 18. et je me mis, *lis.* et je me mets.
297, *note* 2, *l.* 4. répandent, *lis.* répandant.
425, *note*, *l. dern.* γεγονῦιαν, *lis.* γεγενῦιαν.
466, *note*, *l.* 11, jusqu'à nous, *ajoutez* furent bannis de Rome.
507, *note* 2, *l.* 4. négation, *lis.* navigation.

650574

Digitized by Google